

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Faims

Senécal, Patrick

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PATRICK SENÉCAL

FAIMS



Page Copyright
Septembre 1980

Première partie : KADPIDI

Un
Deux
Trois
Quatre
Cinq

Deuxième partie : CIRQUE HUMAIN

Six
---Lux
Sept
---Sarratou
Huit
Neuf
Dix
---Regina
Onze
Douze
---Wefa
Treize
Quatorze
---Wulf et Laurus
Quinze
Seize
---Markitos
Dix-sept

Troisième partie : NOURRIR LA BÊTE

Dix-huit
Dix-neuf
Vingt
Vingt et un
Vingt-deux

Épilogue : Tout le monde ment

Remerciements
Biographie

Avertissement

Bien que la région où se déroule ce roman soit réelle, tout comme plusieurs des municipalités citées, l'auteur a usé de son privilège de romancier en prenant quelques libertés. Ainsi, la ville de Kadpidi n'existe pas, de même que le mont Gris.

*Quels monstres continuent leur vie dans
mes profondeurs ? Leurs exhalaisons, leurs
excréments, leur décomposition peut-être
font éclore à ma surface quelque horreur ou
beauté que je devine suscitée par eux.*
Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*

Deserve's got nothin' to do with it.
Clint Eastwood, *Unforgiven*

Septembre 1980

La détonation, assourdissante, balaya brutalement la quiétude et l'ordre qui régnaient jusqu'à maintenant.

Une légion de petits animaux invisibles fuirent la clairière vers les profondeurs de la forêt, quelques oiseaux s'envolèrent dans le ciel troué d'une pleine lune laiteuse ; dans l'agonie de l'écho de la déflagration s'éleva un hurlement.

L'enfant de huit ans, qui venait tout juste de remonter son pantalon de pyjama après avoir uriné contre un arbre, sursauta et se retourna vers la tente-roulotte, à une vingtaine de mètres de lui. Dans les cris qui éclatèrent, il reconnut la voix de sa mère, même s'il ne l'avait jamais entendue émettre des sons aussi affreux. Il distingua des mots, comme « pourquoi », « non », et surtout « Normand », le nom de son père, répété plusieurs fois. Puis, une autre explosion, un nouveau frémissement, et les cris cessèrent.

L'enfant n'avait pas bronché. Il regardait toujours le véhicule, modestement éclairé par les deux lanternes plantées tout près. Il réalisa qu'il n'avait pas expiré d'air depuis la première détonation et il prit une grande inspiration.

La portière s'ouvrit enfin en produisant son grincement habituel, poussée par un homme maigre et de haute taille.

— Papa...

L'enfant n'en dit pas plus, comme s'il attendait que son père le rassure sur la suite des choses. Mais l'homme ne bougeait pas, toujours dans la tente-roulotte, sa main gauche maintenant la portière ouverte, sa droite refermée sur un objet qu'il tenait le long de sa jambe. La pénombre camouflait ses traits, mais il respirait bruyamment. Malgré son jeune âge, l'enfant comprit aussitôt que son père avait fait du mal à sa mère. Peut-être aussi à sa grande sœur.

L'homme descendit les trois marches du véhicule, les pas aussi lourds que s'il était chaussé de souliers en ciment. Il effectua quelques pas en toussant avant de s'arrêter. Les lanternes l'éclairaient maintenant suffisamment pour qu'on le distingue nettement. Le pyjama blanc de l'homme était parsemé de petits éclats rouges, de même que son visage. L'enfant voulut se convaincre que son père venait de manger quelque chose de salissant, mais ça ne tenait pas debout puisque tout le monde dormait lorsque l'envie d'uriner l'avait éveillé deux minutes plus tôt. L'homme examinait le sol, comme s'il n'arrivait pas à régler un problème compliqué, puis il leva les yeux vers son fils, qui n'aima pas du tout son regard. Il se frotta le nez, tourna la tête vers la forêt et, de sa main gauche, fit maladroitement signe à l'enfant d'approcher.

— Heu, c'est...

Il toussa de nouveau, brièvement.

— Viens donc ici, mon grand...

Sa voix était décalée, comme s'il ne comprenait pas ce qu'il disait. L'enfant reconnut enfin ce que tenait son père le long de sa jambe : c'était un pistolet. Comme ceux dans les films. Mais là, c'était un vrai. Entre les doigts de son papa.

L'enfant sentit quelque chose de très désagréable lui tordre le ventre. Il sut qu'il avait peur, mais pas comme lorsqu'on va à l'école pour la première fois, ni comme lorsqu'on doit affronter un adulte après lui avoir désobéi. Il s'agissait d'une véritable terreur, celle qu'un gamin ne devrait jamais ressentir et que nombre d'adultes ne connaîtront jamais. L'homme lui adressa un sourire duquel n'émanait aucune joie, aucune chaleur, un sourire aussi laid que peut l'être le désespoir. Pendant une seconde, l'enfant ne reconnut pas son père et sa peur en décupla.

— Tu sais que je t'aime, hein, trésor ?

Ces mots ne rassurèrent pas l'enfant, qui risqua trois pas vers l'arrière. La lèvre inférieure tremblante, il bredouilla :

— Qu'est-ce qui est arrivé à maman pis à Patricia ?

Le sourire de son père s'effaça, son visage se vida de toute expression. L'enfant commença à pleurer en reculant à nouveau.

Au premier sanglot de son fils, l'homme leva son pistolet et tira.

Le gamin crut qu'on lui arrachait le bras gauche à partir de l'épaule. Un engourdissement glacial lui fit perdre toute notion de sa propre tangibilité, comme s'il ne possédait plus de corps et flottait dans l'absence. Graduellement, il sentit le sol sous ses omoplates et comprit qu'il était étendu par terre. La vue lui revint, mais si embrouillée qu'il ne distinguait que la lune, froidement indifférente. Il n'arrivait pas à bouger, si paralysé qu'il ne ressentait même pas la douleur. Les battements de son cœur lui martelaient les tympans, mais il percevait tout de même la voix de son père qui fredonnait un air qu'il reconnut : une comptine qu'il avait chantée durant des années à l'heure du coucher.

Il ne pleurait plus. Quelque chose l'écrasait, le rendait totalement inopérant : la constatation que son père était devenu méchant.

Pendant trois ou quatre secondes, il l'entendit chanter d'un ton aérien, détaché, puis une quatrième détonation brisa la glace invisible qui l'emprisonnait. Convaincu qu'on lui avait à nouveau tiré dessus, il poussa un cri aigu et leva son bras droit devant son visage. Mais il ne ressentit aucun impact, aucun choc, du moins physique. Tout était maintenant silencieux.

Peu à peu, une douleur lancinante se propagea dans son bras gauche et c'est ainsi qu'il sut que son membre était toujours attaché à son corps. Sauf qu'il n'arrivait pas à l'actionner. En grimaçant, il se redressa en s'aidant uniquement de son bras indemne. Sa vue, encore instable, s'était clarifiée. Son père était couché sur le sol, en dehors de la zone éclairée par les lanternes, et le garçon comprit ce qui s'était passé en apercevant l'immense

tache écarlate sur la paroi de la tente-roulotte. De nouveau, il voulut pleurer, mais en vain : tout était trop mêlé dans sa tête, tout tournait trop vite. En gémissant, il se mit sur ses pieds et tourna un visage terrifié vers la portière ouverte de la tente-roulotte.

— Maman... Patricia...

Silence. La voix de l'enfant se brisa.

— Répondez-moi... Répondez-moi...

Alors la peur lui souffla de partir, tout de suite, sans réfléchir, sans tenter de comprendre. La respiration sifflante, il tourna les talons et marcha vers le chemin de terre battue qui traversait les bois. Il ne savait qu'une chose : il devait trouver du secours. Il était aux États-Unis, ne parlait pas anglais, mais peu importe. Il porta sa main à son bras blessé et le contact avec le sang qui imbibait son membre douloureux le fit gémir d'effroi.

La pleine lune lui permettait de deviner la route sur laquelle il progressait d'un pas rapide, comme si la peur lui donnait un regain d'énergie. Malgré le chaos qui régnait dans son esprit, il se remémorait les paroles de ses parents : ils campaient dans une forêt, donc peu de gens aux alentours. N'empêche, il finirait bien par tomber sur quelqu'un. Et cette personne le secourrait. Et cette personne irait aussi voir ce qui s'était passé dans la tente-roulotte. Et peut-être que cette personne aiderait maman et Patricia. Si papa n'était pas mort, peut-être qu'il ne serait plus méchant.

Après trente minutes de marche, il n'avait rencontré âme qui vive. Il avait croisé deux ou trois petits chemins, s'y était engagé, mais uniquement pour aboutir à des culs-de-sac sans campeurs. L'espoir le quittait peu à peu, la forêt qui l'entourait lui paraissait maintenant menaçante, la douleur à son épaule empirait et il pleurait doucement en traînant les pieds. Il pensait à son père. Depuis quelque temps, celui-ci était plus triste et parlait peu, c'est vrai, mais il n'était pas méchant. L'enfant, en essuyant son visage couvert de larmes, se dit qu'il rêvait peut-être. Normalement, lorsqu'il subissait des épreuves épouvantables, il finissait toujours par se réveiller dans son lit. Sauf qu'en ce moment il ressentait la souffrance pour de vrai, et si c'était un cauchemar, celui-ci durait drôlement longtemps. L'épuisement le gagnait, ses jambes tremblaient... Est-ce qu'on peut être si fatigué dans un rêve ?

Il devina sur sa gauche une lueur au loin dans les bois. Une autre tente-roulotte ? Une maison ? Il oublia aussitôt sa crainte de la forêt et s'y enfonça, guidé par la lointaine lumière. Malgré son exténuation, tout en émettant de brefs sanglots, il contourna les arbres, écarta des branches, enjamba des racines, sans perdre de vue l'éclat jaunâtre qui grossissait. Mais au bout d'une minute, il se laissa choir sur les genoux, à bout.

Un grognement sourd l'amena à tourner la tête. À une dizaine de mètres, sa silhouette athlétique se découpant dans les ténèbres, un fauve approchait.

L'enfant ignorait s'il s'agissait vraiment d'un fauve, mais ça ressemblait à un tigre, en plus petit et d'une couleur différente. Ou alors à un chat géant, l'air plus méchant. Car la lune permettait de distinguer la gueule entrouverte de la bête, garnie de dents acérées, et qui produisait ce vrombissement d'orage sur le point de se déchaîner.

L'animal s'arrêta, ses yeux flamboyant dans la nuit. L'enfant, toujours sur ses genoux, ne songeait plus du tout à la lumière lointaine qui le guidait trente secondes plus tôt. Il contemplait le félin qui lui-même l'observait, fasciné par ces deux pupilles étincelantes qui plongeaient dans une région sombre qu'il avait involontairement découverte une heure plus tôt. Il cessa de pleurer. Il ressentait encore l'épuisement et la souffrance de son épaule mutilée, la peur le tenaillait plus que jamais, mais paradoxalement, un grand calme l'enveloppa. Car même s'il le voyait pour la première fois, il comprenait, ou plutôt il sentait que ce regard bestial n'était pas nouveau. Il avait toujours été fixé sur lui, et sur les autres, et il le serait toujours. Le fuir serait vain. Il fallait l'affronter, le défier, le faire sien. Comme s'il l'approuvait, l'animal grogna avec plus d'intensité, le corps tendu, les babines retroussées. L'enfant soutenait son regard et, tout à coup, il n'eut plus l'âge d'un gamin de huit ans, mais celui de l'humanité.

En rugissant, le prédateur bondit sur sa proie.

Première partie

KADPIDI

Un

Le *Bal du Chien-Chaud* s'avère une fête toujours très populaire dans la petite ville de Kadpidi. Depuis sa création en 1983, elle a lieu le second samedi de juillet au parc Woodyatt et pour sa trente-deuxième édition, on n'aurait pu souhaiter journée plus parfaite. Pas un nuage ne s'est montré de tout l'après-midi et tandis que les kiosques à hot-dogs commencent leur distribution, le groupe musical vaque à ses préparatifs sur la scène avec l'assurance qu'aucune goutte de pluie ne viendra gâcher sa prestation de vingt heures, contrairement à l'année dernière où un orage mémorable avait vidé le parc de ses quelque mille visiteurs avant même la fin de la première chanson.

Il est dix-huit heures cinq lorsque Joël Leblanc dégotte enfin une place libre pour garer sa voiture, près de la rivière Yamaska : c'est bien l'unique moment de l'année où il est difficile de se stationner dans le coin. Il extirpe son corps baraqué de sa Lexus grise, lisse ses courts cheveux bruns aux tempes argentées, puis marche le long de la route des Résistants en observant les eaux calmes de la rivière. Une centaine de mètres plus loin, il traverse la chaussée et entre dans le parc. Tout en se mêlant à la foule et en saluant quelques connaissances, il cherche des yeux les kiosques à hot-dogs : Nicholas et Émilie doivent harceler leur mère pour qu'elle leur en achète deux douzaines. Il croise un quinquagénaire qui, verre de plastique à la main, s'écrie en mimant une peur de cabotin : « Le party est fini, la police débarque ! » Sans ralentir, Joël lui adresse un « Salut, Jef » poli mais incolore. S'il avait avalé une gorgée de bière chaque fois que Péloquin lui avait lancé ce type de blague, il serait plongé dans un coma éthylique depuis belle lurette.

Il dépasse les deux premiers stands et s'approche d'une femme qui, dans la file du troisième kiosque, discute avec une adolescente lui ressemblant beaucoup, sauf que la jeune, qui porte un short noir et un t-shirt vert, est dotée d'une longue chevelure châtain tandis que l'adulte, vêtue d'une jolie robe d'été, a des cheveux blonds coupés à la hauteur des épaules. Joël leur sourit.

— Salut, dit-il à la femme. Vous êtes venus avec ton auto ?

— Non, Roxanne et Guillaume nous ont donné un lift.

— Papa, maman veut pas m'acheter quatre hot-dogs !

— Allô, ma chouette, ça va bien ?

L'adolescente soupire en roulant les yeux, embrasse son père et répete sa doléance.

— Parce que tu vas en manger juste deux, explique Joël.

La femme prend un air entendu : « *C'est exactement ce que je lui ai dit !* »

— J'ai quatorze ans, là, j'ai plus faim qu'avant.

— Je pense pas que ton appétit a doublé en un mois, Émilie.

Émilie a une moue ennuyée, envoie ses longs cheveux châtain par-derrière et, cellulaire en main, s'éloigne pour attendre à l'écart. Comme toujours, elle n'argumente pas très longtemps. La femme demande à son mari comment s'est passée sa journée au boulot puis vient leur tour d'être servis. Le préposé au stand, un quadragénaire un peu bedonnant, aux traits agréables et au sourire jovial, paraît tout content d'apercevoir l'épouse de Joël.

— Hey, Martine, comment ça va ?

Elle lui donne la main.

— Très bien, Rodrigue, et vous ?

Elle lui présente son conjoint, que Rodrigue salue rapidement en le regardant à peine.

— Écoutez, Martine, faut que j'aille vous voir cette semaine, Fardoche va pas tellement bien...

Elle lui dit qu'elle se fera un plaisir d'examiner son chien puis lui commande six hot-dogs. Le couple rejoint ensuite leur fille plus loin et tandis qu'ils mangent, Joël prend un air entendu.

— C'est lui, monsieur Toutou ?

Martine lève les yeux au ciel en hochant la tête.

— Combien de fois par mois il vient à la clinique, déjà ?

— Au moins deux. Et en huit mois, j'ai jamais rien découvert d'anormal chez son chien. À part une fois, je pense...

— Pis toi, tu crois qu'il vient te voir pour ça ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— T'as pas vu comment il t'a regardée ? J'existais même pas. Pis malgré sa petite bedaine, il est assez bel homme, non ?

— Voyons, des femmes de quarante-six ans, ça se fait plus cruiser par personne !

— Sauf si elles ressemblent à Martine Gratton...

Elle lance un sourire de remerciement à son mari, puis touche ses hanches un peu plus larges qu'elle ne le voudrait.

— Si je pouvais juste perdre un peu de ça...

— Arrête donc !

À ce moment, un adolescent au corps longiligne s'approche d'eux, ses cheveux bruns et frisés flottant sur ses épaules. Il finit d'engloutir un hot-dog dégoulinant de ketchup et de mayonnaise.

— Yo, allez-vous me rembourser ma bouffe ?

— Tu travailles, toi, non ?

— Oui, mais là...

On lui dit que s'il n'en mange pas cinq cents, on pourra s'arranger. Émilie daigne se désintéresser de son appareil une minute pour regarder son grand frère et, moqueuse, avise une tache rouge et grasse

sur le t-shirt à l'effigie de *Family Guy*.

— J'aurais gagé dix piastres que tu te serais sali...

Tout en mâchant, Nicholas cherche une réplique, ne trouve rien, puis s'éloigne en lançant un « bonne soirée ».

— Si tu quittes le parc, viens nous prévenir pour pas qu'on t'attende pour rien ! s'écrie son père.

Sans se retourner, Nicholas lève le pouce.

Le trio déambule dans la foule. À un moment, Émilie demande si elle peut rentrer à la maison, mais en apercevant par hasard ses amies Juliette et Anne-Sophie, elle décide de rester un peu et rejoint les deux filles. Seuls, Joël et Martine se mettent à leur tour à la recherche de connaissances.

La fête se poursuit. Les gamins qui, l'après-midi, couraient entre les adultes, ont été remplacés par des adolescents qui se cachent de moins en moins pour boire l'alcool camouflé dans leur sac à dos. Plusieurs familles sont parties, mais le parc grouille encore de cinq ou six centaines de visiteurs. De temps à autre, quelques miaulements de guitare électrique et brefs roulements de batterie transpercent le brouhaha ambiant, gracieuseté du test de son du groupe musical qui devrait commencer sa prestation d'ici vingt minutes. Verre de bière à la main, Joël et sa conjointe relatent leurs récentes vacances à Cape May à un couple d'une dizaine d'années plus jeune qu'eux, Guillaume et Roxanne, qui sont accompagnés de Jordan, leur garçon de huit ans. Ils parlent aussi du CHSLD où Martine et Guillaume font du bénévolat ensemble lorsque l'attention de Roxanne est attirée par quelque chose plus loin.

— C'est quoi, ça ?

À deux cents mètres, sur la route des Résistants, une imposante procession de véhicules s'immobilise devant le feu rouge, formée de quatre autocaravanes qui ont connu des jours meilleurs et de trois fourgons tirés par des camionnettes sur deux desquels on peut lire en immenses lettres stylisées « Le Humanus Circus ». Sur le troisième fourgon, beaucoup plus court, noir et mieux entretenu, on a peint en caractères écarlates le mot « Impetus ». Pendant quelques instants, la cohorte devient le point de mire de plusieurs dizaines de regards.

— Je pensais pas que ça existait encore, des cirques ambulants, s'étonne Guillaume en écartant de ses yeux ses longs cheveux châains dépeignés.

— Ouais, le maire m'a parlé de ça, la semaine passée, répond Joël en prenant une gorgée de sa bière. Ils vont rester quasiment un mois, me semble.

Roxanne se rappelle avoir lu cette information dans le journal local. Martine croit qu'ils vont s'installer sur le grand terrain vague proche de la 132, comme l'a fait la foire agricole l'année dernière.

— Le Humanus Circus..., marmonne Guillaume. Ça veut dire quoi, au juste ?

— Peut-être que c'est un show religieux, propose Joël sur un ton moqueur.

Tandis que la cohorte s'éloigne, Jordan clame qu'il veut aller au cirque et son père, souriant, le lui promet.

Une voix amplifiée par les haut-parleurs annonce le début du spectacle musical qui sera livré ce soir par les Vintage Kings. Joël et Martine saluent leurs deux amis qui décident de rentrer, puis rejoignent les quelque deux cents personnes massées devant la scène. Le groupe, composé de cinq membres en début de vingtaine sauf le bassiste, moins âgé, attaque sa première pièce sur fond de soleil couchant, une version beige de *Legs* de ZZ Top. Quelques adultes nostalgiques esquissent des pas de danse tandis que Joël marmonne :

— Ça nous rajeunit pas, ça, hein, mamour ?

— À cinquante ans, il est trop tard pour que tu puisses rajeunir, mon chéri.

— Quarante-neuf ! rétorque-t-il en lui donnant une petite claque sur l'épaule.

Nicholas et un autre adolescent s'approchent d'eux, hilares, les yeux rivés sur la scène.

— Hey, c'est Charles qui est sur la bass ! Ah, ah, Charlize !

— Hey, Charlize ! Tu joues des tounes de mononc' ?

Ils s'esclaffent, tandis que sur la scène, le dénommé Charles, qui n'entend évidemment pas les moqueries, pince ses cordes d'un air absent. Joël, le faciès interrogateur, pointe le verre entre les doigts de son fils.

— J'ai dix-sept ans, p'pa, penses-tu qu'un surveillant va me dire que je peux pas boire ? En passant, je venais vous prévenir qu'on s'en va chiller ailleurs... Bye !

Son père lui demande à quelle heure il rentrera. Nicholas affirme qu'il n'en a aucune idée puis s'éloigne avec son ami. Joël prend une gorgée de sa bière en soupirant.

— Ça fait combien de partys qu'il vire, là, depuis le début de l'été ?

— Parce que toi, à son âge, tu étais plus sage, c'est ça ? susurre Martine.

Joël a une moue peu convaincue. La chanson *Legs* se termine et les gens applaudissent, certains avec un enthousiasme exagéré. Joël promène ses yeux autour de lui, puis sourit en reconnaissant quelqu'un.

— Regarde...

À une dizaine de mètres d'eux, un homme aux cheveux frisés d'un noir grisonnant, mais encore bien fournis, discute avec une jolie femme. Martine secoue la tête en affectant un air découragé.

— Elle est pas mal plus jeune que lui, non ?

— Bah, pas tant que ça...

L'homme en question remarque Joël, marmonne quelque chose à sa compagne, puis s'approche du couple, verre à la main.

— Tu travaillais aujourd'hui, il paraît ? Bosser le week-end, ça me tuerait.

— Il fallait que j'interroge un suspect pour une histoire de vol pis j'ai réussi à tout lui faire déballer. Qu'est-ce que tu veux, personne peut me résister...

— Et il va écoper de six ans de prison pour en passer juste deux en d'dans, c'est ça ?... Hé, salut, Martine.

— Salut, Stéphane. J'espère au moins que c'est pas une de tes patientes.

Stéphane reluque la femme à qui il parlait une minute plus tôt.

— Non, mais ce serait pas grave. Je suis médecin généraliste, moi, pas psychologue, je suis pas tenu à la même éthique.

Il lance un clin d'œil à Martine, puis regarde autour de lui avec un sourire nostalgique.

— Je me rappelle quand Éloïse et Marilou étaient petites. Elles aimaient tellement cette fête-là. On les emmenait tout le temps, même si je trouvais ça quêtaine.

— Si c'est si quêtaine, qu'est-ce que tu fais ici ce soir ?

Il hausse une épaule. Le groupe entame sa seconde chanson, *Beat it* de Michael Jackson, et le médecin secoue la tête avec découragement en prenant une bonne gorgée de sa bière.

— Ils jouent des tounes qui sont sorties quand ils étaient même pas encore nés.

Ses yeux bleus s'éclairent tout à coup et il s'adresse au policier.

— Tu te souviens, à notre bal des finissants, quand Biron s'était foulé la cheville en dansant là-dessus ?

Joël éclate de rire en approuvant et les deux vieux amis se remémorent la scène, sous l'œil amusé de Martine.

— Sacré Biron, dit Stéphane. Je me demande ce qu'il devient...

— Il doit se demander la même chose sur nous.

— Ouais...

Il fixe son verre encore à moitié empli et répète, la voix plus basse :

— Ouais...

Il termine sa consommation d'un trait et tourne la tête vers sa gauche.

— Ah, ben maudit, elle est partie.

— Ton ex-future conquête ? questionne Joël. Tu penses peut-être qu'elles ont juste ça à faire, attendre après toi ?

— Je vais la retrouver. Allez, on se voit à la partie de jeudi.

Il se fraie un chemin dans la foule.

— Toujours aussi cynique, celui-là, marmonne Martine. Pas étonnant que Chantal l'ait laissé.

— Ça fait trois ans, Martine, faudrait peut-être que t'en reviennes. Pis je te rappelle que c'est lui qui l'a quittée.

Elle ne relève pas la remarque, quelque peu mécontente comme chaque fois qu'elle est prise en défaut. Ils écoutent le spectacle qui aligne six autres pièces musicales au cours desquelles Charles, le bassiste, ne déroge pas à son air ennuyé. La nuit est maintenant tombée lorsque Émilie réapparaît, lasse.

— Bon, je voudrais rentrer, moi.

Martine approuve en hochant la tête et tous trois se dirigent vers la chaussée en saluant quelques personnes au passage et regagnent la voiture de Joël. Comme plusieurs partent au même moment, la circulation est très dense jusqu'à la rue des Plaines.

— Wow ! fait Émilie, ironique. Du trafic à Kadpidi !

Joël propose de passer par la 132 pour gagner du temps. La Lexus roule vers le nord et, en moins de deux minutes, atteint la route nationale. Martine dit que c'était une belle fête et qu'elle est contente que son mari soit venu les rejoindre.

— En passant, t'as remarqué Roxanne ? Je pense qu'elle a encore engraisé... Elle n'est pas que grassouillette, là, elle est grosse.

— Guillaume doit pas trouver ça facile...

— Bon, m'man pis p'pa qui talk shit sur leurs amis ! commente Émilie, le nez dans son téléphone.

Martine renifle en pinçant les lèvres, quelque peu vexée, et dépose sa main sur la cuisse de Joël. Ce dernier sent un agréable frisson entre ses jambes et il espère tout à coup qu'Émilie préférera passer le reste de la soirée dans le sous-sol plutôt que dans sa chambre.

La voiture croise l'usine de recyclage et celle des vélos GLT, puis, moins de huit cents mètres plus loin, s'engage dans la sortie menant au boulevard Laurence, qui traverse un grand champ vide avant d'atteindre la ville. Au loin, à environ deux cents mètres sur leur droite, se détachent les silhouettes immobiles et éclairées d'autocaravanes et, plus sombres, de fourgons.

— Tiens, je le savais que le cirque choisirait cet endroit, commente Martine.

Un feu de camp a été allumé et on devine quelques individus installés autour.

— T'aurais le goût de venir voir ça, Milie ? demande Martine.

— J'ai passé l'âge, franchement. Des fois, je me demande si vous vous rendez compte que je vieillis !

Joël ricane tandis qu'il regarde vers les flammes qui percent la nuit.

— Attention !

C'est Martine qui a crié et, instinctivement, Joël applique les freins. La Lexus stoppe dans un crissement de pneus suraigu et ses phares illuminent de plein fouet une femme filiforme qui s'arrête au milieu de la route. Elle est habillée d'un jeans et d'un t-shirt gris, tient contre sa maigre poitrine un tas de branches mortes et tourne un visage étonné vers la voiture.

— Seigneur ! souffle Martine.

Son mari, à l'intention de l'imprudente, lève deux mains excédées. Celle-ci, qui doit avoir entre trente-cinq et quarante ans, ne bouge pas pendant quelques instants. Ses cheveux roux très courts brillent sous la lumière des phares et ses grands yeux pâles tentent de distinguer les occupants dans l'intérieur sombre de l'automobile. Le policier est sur le point de klaxonner lorsque la femme se remet enfin en marche, mais après deux pas, une branche glisse de ses bras et tombe sur la chaussée derrière elle. Elle s'arrête et commence à se pencher vers l'arrière, de plus en plus bas, son corps créant ainsi un angle improbable. Joël se dit qu'elle va basculer, qu'elle ne peut pas tenir debout en étant si inclinée, mais elle demeure bien solide sur ses deux pieds, se courbant de manière hallucinante. Puis, son bras droit se détache des branches qu'elle maintient contre ses seins, s'allonge vers la rue et, à son tour, adopte une position tout à fait incongrue, au point que Martine pousse un sifflement d'inconfort, comme si elle anticipait la douleur que devrait normalement provoquer un tel mouvement. La main atteint la branche au sol, l'attrape et la ramène lentement contre sa poitrine, tandis que le torse reprend sa posture verticale sans difficulté. Dans la voiture, les trois passagers gardent le silence, les yeux grands ouverts d'étonnement. L'inconnue toise à nouveau la Lexus, plante son regard dans celui de Joël comme si elle arrivait à le voir clairement malgré l'obscurité de l'habitacle, et esquisse un sourire ambigu. Enfin, elle se remet en marche et se fond dans les ténèbres du vaste champ.

— Whoua ! commente Émilie, impressionnée.

— Sûrement une fille du cirque, marmonne Joël.

Il appuie sur l'accélérateur. Martine, encore troublée par la scène, se tourne vers l'arrière.

— En tout cas, j'espère qu'ils exécutent leurs numéros avec plus de prudence qu'ils traversent les rues.

Joël fouille dans son rétroviseur : toute trace du campement a disparu.

La voiture franchit le viaduc qui enjambe la voie ferrée, puis le centre de Kadpidi apparaît, avec son grand boulevard principal et ses commerces fermés, sous la haute surveillance du mont Gris qui s'élève à l'est. La Lexus roule sur environ trois cents mètres avant de

s'engager à gauche dans un quartier résidentiel au pied du mont Gris, puis tourne dans la rue Jeannotte. Moins d'une minute plus tard, le véhicule se gare dans l'entrée d'un cottage en pierre.

— Je peux prendre la télé en bas ? demande Émilie aussitôt dans la maison.

Son père dit qu'il n'y a pas de problème et l'adolescente descend rapidement au sous-sol. Martine s'étonne.

— D'habitude, t'aimes pas ça utiliser la télé du salon.

Il entoure sa femme de ses bras.

— Peut-être que j'ai pas envie de regarder un film...

Elle hausse un sourcil, puis ses lèvres forment un sourire incertain. Il l'embrasse et lui masse les fesses.

— Émilie montera pas avant une bonne heure... Pis Nicholas rentrera pas avant deux heures du matin...

Il l'embrasse à nouveau. Martine l'enlace, mais sans s'abandonner.

— Jo, tu le sais qu'à cette heure-là je suis fatiguée...

Les caresses de Joël s'interrompent, son visage se crispe un moment, mais ses mains se remettent au travail.

— Il est juste dix heures pis on est samedi...

— Je le sais, mais... J'ai eu une semaine de fous et j'ai repeint mon bureau à la clinique toute la matinée...

Joël, sans lâcher les hanches de sa femme, recule pour la considérer d'un air embêté. Elle fait la moue.

— T'avais vraiment envie, hein ?

— Ben, passer la soirée ensemble dans une fête, ça arrive pas souvent, pis... Me semble que oui, ça crée un mood... non ?

— Je suis trop fatiguée, mamour... Je serais bonne à rien...

Il hoche la tête, conciliant, et retire les mains de sa taille. Elle annonce qu'elle va lire au lit pour s'endormir. Lui, avant de la rejoindre, ira surfer un peu sur Facebook. Elle l'embrasse puis elle monte dans leur chambre.

Il entre dans son bureau au rez-de-chaussée et referme la porte. Malgré l'obscurité, il marche sans hésitation vers la table, s'assoit et allume son ordinateur. L'éclairage de l'écran extirpe partiellement des ténèbres la fenêtre aux rideaux tirés, les étagères emplies de livres juridiques et légaux ainsi qu'un fauteuil dans un coin. Pendant un moment, Joël lit différents statuts sur Facebook, le visage impassible, puis, au bout d'une vingtaine de minutes, ses doigts quittent le clavier et il dresse l'oreille. Tout est tranquille dans la maison. Il entend à peine le son du film qu'Émilie écoute en bas.

Il déplace le curseur dans la section « Signets ». Une dizaine de sites pornographiques payants apparaissent. Il les passe en revue, songeur. « *Big loads in my face* », « *Anal swingers* », « *MILF kingdom* », « *Bisexual sluts* »... Il hésite puis ouvre sa bibliothèque virtuelle, qui

contient quelques milliers de photos et de vidéos, tous classés sous différents thèmes : « groupes », « lesbiennes », « solo », « sodomie », « cumshots »... Il regarde l'heure. Comme il n'est pas tard, il se dit qu'il a le temps d'explorer un peu. Il retourne donc à la liste des signets et clique sur « *Big loads in my face* ». La photo de deux jeunes filles qui reçoivent trois éjaculations faciales recouvre l'écran avec l'inscription « Welcome, Joël ».

Le policier détache sa ceinture, baisse la fermeture éclair de son jeans, sort son sexe et, tout en naviguant sur le site, commence à se masturber.

Deux

Deux jours plus tard, plusieurs commerçants de Kadpidi reçoivent de la singulière visite.

Vers dix heures trente, au supermarché du centre-ville, deux individus suscitent l'attention dès leur entrée. Un hispanophone et une Noire se démarquent d'emblée dans une ville presque totalement blanche et le fait qu'ils soient vus ensemble les particularise davantage, mais il y a plus. L'homme, un beau grand quinquagénaire portant une barbiche d'ébène et qui assume pleinement sa calvitie frontale en lissant ses cheveux noirs et gris par-derrière et en les nouant en une fine queue-de-cheval longue de quelques centimètres, se détache de la norme surtout par son complet chic et audacieux à la fois. Le veston, parsemé de petits motifs rouges et verts qui s'imbriquent, est attaché par-dessus une chemise crème au très large col, boutonnée jusqu'au cou. Le pantalon, de grande qualité, est vert menthe et les pieds sont chaussés de souliers en peau de crocodile. La jeune femme qui l'accompagne, âgée d'environ vingt-cinq ans, dotée d'une impressionnante crinière frisée, attire tout autant l'attention que son compagnon, non pas par ses vêtements, mais par la spectaculaire beauté de son visage. Mais impossible de savoir si le reste de sa physionomie est à la hauteur, car elle est affublée d'une sorte de robe de gitane très ample qui ne permet pas d'apprécier ses formes.

Tous deux attrapent un panier d'épicerie roulant et arpentent les allées du supermarché. Chaque fois qu'un autre client les reluque plus ou moins discrètement, l'homme lui décoche un sourire froid quelque peu hautain. La Noire, elle, ignore complètement les curieux et se contente de remplir son panier.

Lorsqu'ils arrivent devant le comptoir des viandes, ils choisissent plusieurs paquets déjà emballés, puis s'approchent du boucher. C'est l'hispanophone qui prend la parole, d'une voix râpeuse teintée d'un léger accent espagnol.

— Il nous faudrait quarante-deux kilos de viande.

Avec étonnement, le boucher demande quelle sorte. Une cliente, tout près, écoute la conversation avec intérêt.

— Peu importe. Notre tigre n'est pas difficile.

— Votre tigre ?

La cliente lève un doigt, amusée.

— Ah ! Vous devez être le cirque qui vient d'arriver !

L'homme la considère avec son sourire distant et la cliente réalise que l'Espagnol dégage des relents d'alcool. Le boucher explique alors que quarante-deux kilos de viande, ça ne se prépare pas en cinq minutes et leur propose de revenir dans une heure. L'homme donne

son accord et sort deux cartons de son veston.

— Tenez, une paire de billets pour venir à l'ouverture officielle du Humanus Circus vendredi.

Le boucher prend les billets qu'il examine.

— Je pourrais emmener mon petit neveu, il aimerait ça.

— Tous nos spectacles sont pour adultes seulement, précise la jeune femme. C'est écrit sur les billets.

— Un cirque pour adultes ? s'étonne la cliente. Voyons donc, c'est ben spécial, ça. Ç'a pas d'allure !

La Noire considère la femme avec irritation.

— Vous critiquez et vous avez même pas vu le show ! Vous trouvez ça cohérent, comme façon de penser ?

La cliente balbutie qu'elle est désolée tandis que le couple reprend le cours de ses emplettes.

À peu près au même moment, un colosse d'un mètre quatre-vingt-seize au menton prognathe entre dans la quincaillerie Réno Plus, accompagné d'un jeune homme maigre aux cheveux bruns aussi courts qu'une coupe militaire. À la salutation polie de la caissière, ce dernier répond par un sourire sournois. Déambulant dans le magasin avec chacun un chariot, ils choisissent des outils, des cordes, des ampoules, des bâches... Le jeune homme crache souvent au sol, ce qui ne semble pas incommoder le mastodonte qui, examinant avec attention un large et long piquet, demande à son camarade s'il est assez gros. Le jeune, quelque peu voûté et l'air renfermé, maugrée un « j'pense ben » indifférent. L'autre passe une main dans sa longue tignasse blonde qui lui descend jusqu'au milieu du dos, le visage crispé en une moue vaguement angoissée.

— Je sais pas... Tout d'un coup que non... Francus a dit qu'il fallait vraiment qu'il soit gros, tsé...

— Bon, ben, prends-en un plus gros, c'est tout.

Et le jeune crache au sol. À ce moment, le seul autre client du magasin passe près d'eux et évite de justesse le jet de salive qui s'écrase à deux centimètres de son pied gauche.

— Hey, qu'est-ce que tu fais là ?

L'interpellé, qui n'a peut-être même pas vingt ans, le reluque d'un air sinistre.

— Inquiète-toi pas, je sais viser. R'garde.

Il crache à nouveau, cette fois tout près du soulier droit du client. Ce dernier, outré, pousse le maigrichon des deux mains en lui demandant s'il cherche le trouble. L'autre titube vers l'arrière, puis son visage blême à la peau ravagée par l'acné s'anime d'excitation tandis que ses lèvres se retroussent en un rictus ambigu. Le géant intervient, conciliant.

— C'est correct, il voulait pas t'écœurer, je suis sûr... (Il se tourne

vers son compagnon.) Hein, Lux ?

Lux ne dit rien et l'homme vient pour rouspéter, mais il étudie le mastodonte une seconde : celui-ci doit avoir à peu près son âge, soit une trentaine d'années, mais sa camisole blanche ajustée laisse voir une musculature surdéveloppée qui incite le client à oublier cette histoire. Il maugrée donc que ça va aller pour cette fois puis s'éloigne.

À la fin de leurs achats, lorsqu'ils paient le tout, le colosse tend deux cartons à la caissière d'un air gêné.

— C't'une paire de billets pour assister à l'ouverture officielle vendredi. On est le Humanus Circus. C'est juste pour adultes.

— Un cirque pour adultes ?

— T'amèneras une amie, ajoute le jeune. Surtout si elle est aussi sexy que toi.

La caissière, au physique plutôt quelconque, dévisage l'effronté. Le géant rougit, précise qu'elle peut inviter qui elle veut, puis marche vers la sortie en poussant son chariot bien rempli, suivi par son compagnon qui ne détache pas son regard insidieux de la caissière.

Une quinzaine de minutes plus tard, la clochette au-dessus de la porte de la Clinique Gratton annonce l'entrée d'un type en début de cinquantaine. D'excellente humeur, il salue avec enthousiasme Rodrigue Coulombe, alias monsieur Toutou, assis sur une chaise, tenant en laisse son chien qui dort à ses pieds. Rodrigue lui répond d'un sourire, puis le nouveau venu, un long tube de carton sous le bras, ajuste sur son nez ses énormes lunettes aux montures vertes en observant les pots de fleurs installés un peu partout ainsi que les affiches d'animaux sur les murs.

— C'est ben beau, toutes ces fleurs-là ! Pis vous aimez les animaux, on dirait !

Sa voix est efféminée jusqu'à la caricature, ce qui provoque un rictus narquois chez Rodrigue. L'inconnu se tourne vers le comptoir d'accueil, derrière lequel un homme dans la trentaine le considère d'un œil éteint.

— C'est normal, on est une clinique vétérinaire.

— Pour vrai ? Ben voyons donc, j'avais même pas remarqué en rentrant, je suis vraiment way out !

Il s'approche en ouvrant son tube de carton.

— Ça vous dérangerait-tu ben ben gros de coller un poster de plus dans votre belle clinique ?

Il extirpe de son tube une affiche qu'il déroule et sur laquelle on peut lire :

LE CIRQUE HUMAIN
UNE EXPÉRIENCE QUI SORT DE L'ORDINAIRE !
DU 18 JUILLET AU 10 AOÛT 2014 À KADPIDI

SPECTACLE DU MERCREDI AU DIMANCHE À 19:30

Site ouvert dès 14 h du vendredi au dimanche

POUR ADULTES SEULEMENT

Aucun acrobate sur l'illustration, ni clown, ni jongleur, ni quelque individu que ce soit : uniquement un tigre de face, au regard menaçant mais étrangement complice, qui semble attendre un ordre avant de bondir sur sa proie. De sa chaise, Rodrigue étire le cou pour décortiquer l'affiche.

— Ah, vous faites partie du cirque.

— Ben certain !

Rodrigue toise d'un air sceptique ce rigolo pas très grand, habillé d'une chemise à carreaux verte très ajustée malgré son léger excès de poids et portant des lunettes excentriques, accoutrement plus approprié à un jeune qu'à un quinquagénaire.

— Et vous faites quoi, vous, dans les spectacles ?

— Ah, toutes sortes d'affaires !

L'homme derrière le comptoir examine l'affiche, vaguement intéressé, puis dit qu'il doit demander au docteur Gratton. Pendant qu'il prend le téléphone, l'inconnu s'approche du chien de Rodrigue.

— Il est ben cute, lui. C'est-tu ça, un chow-chow ?

— Un schnauzer.

— Il vient pour un vaccin ?

— Non, il va pas bien. Il dort tout le temps.

— Est-ce qu'il fourre en masse ?

— Pardon ?

L'artiste du cirque rejette vers l'arrière son long toupet noir, alors que ses cheveux sont coupés très court sur les tempes.

— Est-ce qu'il fourre en masse ? Les animaux, c'est comme les humains : si ç'a pas de sexe, ça déprime en saudit. C'est comme moi pis mon chum : quand ça fait une semaine qu'on a pas baisé, on est pas du monde !

Le visage jovial de Rodrigue se fige en un masque désorienté. Il ose un ricanement, puis se racle la gorge.

— C'est... Il a été opéré, donc il n'a plus besoin de... de...

— Ah, ben s'il a été opéré ! C'est comme Impetus.

— Qui ?

— Notre tigre. On lui a aussi coupé la génératrice de libido. On sacrerait dix femelles en chaleur dans sa cage que le piston lui chatouillerait même pas !

Il glousse la bouche fermée. Rodrigue cherche quelque chose à répliquer lorsque Martine Gratton, en sarrau blanc, franchit la porte du fond et s'approche du comptoir où elle examine l'affiche.

— Ah, oui, le cirque... (Elle se tourne vers le nouveau venu,

souriante.) Vous en faites partie, monsieur... ?

— Laurus, se présente l'homme. Oui, je suis membre de cette formidable troupe depuis sa création, en 2008. Mais ça fait plus longtemps que je suis dans le milieu du cirque. Depuis combien d'années, vous pensez ? Devinez, devinez ! (Il regarde tout le monde avec fierté.) Vingt-quatre, messieurs-dame ! Twenty-four fucking years, pouvez-vous croire ça ? Ça garde jeune, comme vous pouvez voir, hmmm ? Heureusement que mon chum est avec moi depuis tout ce temps-là. Hey, un couple qui dure depuis vingt-quatre ans, c'est aussi rare qu'un acteur à poil full frontal dans un film américain ! Vous êtes en couple, vous, docteur ?

Martine et Rodrigue ont écouté le petit discours, stupéfaits. Même le chien a dressé une oreille intriguée.

— Je... Depuis vingt ans, bredouille Martine, étourdie.

— Wow ! C'est bien, ça aussi ! Bravo ! Pas vingt ans de fidélité, quand même ?

— Mais... mais oui, évidemment ! rétorque la vétérinaire, incertaine si l'autre la charrie ou non.

— Évidemment...

Une esquisse de sourire moqueur retrousse ses lèvres, puis il claque dans ses mains en demandant à Martine si elle accepte d'installer son affiche.

— Eh bien, heu... Oui, oui... (Elle se tourne vers son employé.) Olivier, tu peux lui trouver une place dans la vitrine en avant ?

Olivier attrape un rouleau de papier collant ainsi que l'affiche tandis que Martine s'enquiert au dénommé Laurus :

— Vous êtes ici jusqu'au 10 août ?

— Ouin, sauf qu'on aurait dû rester plus longtemps. Normalement, on serait arrivés il y a une vingtaine de jours, mais on a été retardés par un accident : un des membres de notre cirque s'est cassé deux côtes au printemps. C'est mon chum, justement. Sacré Wulf... Mais là, il est top shape !

— Quatre fins de semaine, plus les mercredis et jeudis... Vous avez pas peur de manquer de spectateurs dans une ville comme Kadpidi ? On est seulement vingt mille habitants...

— Ho, mais on donne un show différent chaque semaine ! Ben, essentiellement, c'est le même spectacle, mais on change un numéro ou deux. Pis un cirque, ça attire aussi le monde des villes autour. On vise Saint-François, Pierreville, Yamaska, Nicolet, Sorel, même Drummondville qui est à un peu plus d'une demi-heure d'ici.

L'affiche est maintenant collée sur la vitrine. Laurus s'écrit avec enthousiasme que c'est parfait puis sort de ses poches deux cartons qu'il tend à la vétérinaire.

— Pour vous remercier, je vous donne une paire de billets de la

première officielle, vendredi ! Amenez votre mari, tiens !

— Je suis pas sûre que c'est son genre...

— Believe me, chère, c'est vraiment pas un cirque comme les autres ! For adults only ! De toute façon, qu'est-ce que vous allez faire, vendredi ? Regarder les émissions plates à la télévision ?

Olivier, qui est revenu derrière son comptoir, délaisse enfin son expression éteinte pour la remplacer par un faciès réprobateur.

— Vous êtes pas gêné, vous...

— Hé, saudit, non ! confirme Laurus, franchement amusé. Allez, see you, guys ! Pis encore merci, docteur !

Il reprend son tube, marche vers la porte en envoyant la main au-dessus de sa tête, puis quitte la clinique. Les trois autres conservent un silence médusé comme s'ils venaient d'échapper à une tornade, puis Olivier commente :

— Un cirque pour adultes, c'est intrigant.

— En tout cas, lui, il l'assume, son homosexualité, commente Rodrigue en rigolant.

Martine tourne son regard vers le schnauzer couché sur le plancher et elle sourit d'un air entendu,

— Bon. Votre chien a encore des problèmes, Rodrigue ?



À seize heures vingt-cinq, au bureau de la SQ de Sorel-Tracy, Joël termine enfin son rapport qu'il transmet à l'enquêteur principal, salue son lieutenant puis s'en va. Comme chaque jour, il roule sur la 132 pendant environ vingt minutes avant d'atteindre Kadpidi. Sur le boulevard Laurence, il passe devant la rue Dorion qui mène à son quartier, mais sans la prendre ; il poursuit sa route et s'engage à gauche dans la rue Horace-Dulude, qui s'élève graduellement vers la montagne. Il croise les avenues qui montent encore plus haut dans les coins riches de la ville, puis se gare dans le stationnement du Bistrot du Mont-Gris, situé entre un dépanneur Couche-Tard et un club vidéo indépendant dont la survie tient du miracle. Joël enlève sa cravate en soupirant d'aise, la jette avec négligence sur le siège passager et sort de la voiture.

À l'intérieur, il y a une quinzaine de personnes, dont une dizaine d'hommes, qui proviennent de tous les milieux. Le bistrot, dont l'ambiance est tout à fait banale avec ses tables carrées fonctionnelles et son bar en acajou qui évoque vaguement les pubs irlandais, réussit à attirer ses clients aux 5 à 7 surtout grâce à sa situation à flanc de montagne et à ses grandes fenêtres qui permettent une vue magnifique sur la nature environnante. Deux consommateurs saluent Joël, ainsi que le barman. Assis avec un autre gars, Jef Péloquin lève son verre

dans sa direction en lui lançant avec un clin d'œil :

— On boit modérément, tout le monde : la police est là !

Joël lui répond par un sourire de convenance, tout en cherchant un autre camarade potentiel des yeux : il n'a vraiment pas envie de subir l'humour lassant de Jef. Heureusement, Jean-Yves Dompierre lui fait signe. Ce vendeur d'assurances est plus une connaissance qu'un ami, mais chaque fois que Joël le croise ici, il s'avère un compagnon d'apéro fort satisfaisant. Tandis qu'il s'approche, le policier remarque que Jean-Yves est accompagné d'une femme.

— Salut, Jo, joins-toi à nous... Je te présente une collègue du bureau...

Tout en s'asseyant, Joël donne la main à la femme.

— À première vue, je dirais que vous vous appelez Marie-Ève...

La principale intéressée ricane, surprise et amusée, tandis que Jean-Yves, d'abord subjugué, hoche la tête en replaçant sa cravate à l'effigie de Donald Duck.

— Bon, bon, vous vous connaissez...

— Connaître est un grand mot, précise Marie-Ève. L'hiver dernier, c'est moi qui suis allée évaluer les dégâts de l'inondation de son sous-sol. Je suis flattée que vous vous rappeliez mon nom... Jonathan, c'est ça ?

— Joël. Mais j'avoue que je me souviens plus de votre nom de famille.

— Chabot.

Il claque des doigts, comme si cela lui revenait.

— C'est ça. Je vous promets que je l'oublierai pas, la prochaine fois.

— On n'est plus dans une situation professionnelle, Joël, on pourrait se tutoyer.

Il approuve tandis que la serveuse s'approche pour lui demander s'il veut la même chose que d'habitude, ce qu'il confirme.

— Tu viens à nos 5 à 7 plus souvent qu'avant, monsieur l'agent, remarque la serveuse. T'enquêtes sur un dealer qui se tient ici ou quoi ?

Et elle rit de sa bonne blague. Joël, étonné, rétorque qu'il vient à peu près une fois par semaine, comme d'habitude.

— Oh, depuis un couple de mois, c'est plus deux par semaine, je dirais... Mais je te comprends : le personnel est tellement sympathique.

Elle s'esclaffe encore, manifestement convaincue que son humour est irrésistible, puis s'éloigne. Le policier hausse un sourcil.

— Elle exagère...

Sans malice, Marie-Ève ajoute en prenant une gorgée de son verre de vin qu'elle-même est ici à peu près deux fois par semaine et

qu'effectivement elle constate parfois la présence de Joël. Là-dessus, ce dernier ne peut la contredire. Lui-même a remarqué Marie-Ève à plus d'une occasion, tout comme il lui arrive aussi de la croiser au supermarché ou dans un magasin quelconque. Chaque fois, ils se saluent poliment. Lorsqu'il vient au bistrot et qu'elle s'y trouve, l'envie de lui parler davantage le titille. Il se demande bien pourquoi il ne l'a jamais fait.

Au cours de la conversation, Marie-Ève apprend que Joël est sergent-enquêteur à la SQ et elle l'interroge à savoir si c'est un boulot aussi excitant que ce que l'on voit à la télé. Le policier ricane.

— Pas toujours, non. Parfois, nos journées ressemblent plus à un téléroman qu'à un film d'action...

— Et tu as déjà enquêté sur des meurtres ?

— C'est juste ceux qui sont à Montréal aux Crimes contre la personne qui s'occupent de ça. J'ai travaillé là pendant un bout, mais maintenant, je suis à Sorel-Tracy depuis trois ans. Finis les meurtres pis les assassinats.

Marie-Ève effectue alors un geste que Joël trouve équivoque : elle penche la tête sur le côté, sans cesser de regarder le sergent en souriant. Mais il se traite aussitôt d'idiot. Cette femme de quarante ou quarante-deux ans, mince et aux longs cheveux bruns raides, est dotée d'un visage agréable, mais sans plus. D'ailleurs, Joël l'a à peine remarquée lorsqu'elle est venue évaluer son sous-sol ravagé, il y a cinq mois, avec son calepin de notes et ses questions platement professionnelles. En fait, il avait constaté qu'elle tapotait souvent sa bouche avec le bout de son crayon tandis qu'elle analysait la dévastation matérielle, surtout qu'elle avait de belles lèvres. Oui, ses lèvres étaient sensuelles, il fallait bien l'admettre. Mais de là à en être troublé, il y a loin. Pourquoi, alors, l'idée qu'elle le drague peut-être subtilement en ce moment lui procure ce frisson aussi déroutant que délicieux ?

— Tout de même, ton enquête sur le vol à main armée, ça n'avait pas l'air simple, souligne Jean-Yves.

— C'est vrai, répond Joël, pas mécontent que son compagnon lui permette de briller un peu.

Deux femmes entrent dans le bistrot et Joël reconnaît en l'une d'elles la rousse maigrichonne qu'il a failli percuter samedi soir. Elle tient un cylindre en carton sous le bras et, tout en jetant quelques sourires à la ronde, marche vers le bar.

— Je pense que ce sont des membres du cirque qui vient de s'installer à l'entrée de la ville, explique Joël.

— Ah bon ? Comment tu sais ça ?

Il leur raconte le pseudo-numéro de contorsionniste de la rousse, sans quitter celle-ci des yeux alors qu'elle discute avec le barman tout

en déroulant une affiche sur le comptoir. Celle qui l'accompagne, une blonde aux longs cheveux aussi mal entretenus que ses vêtements fatigués, en profite pour commander quelque chose tandis que plusieurs clients s'intéressent discrètement à la scène.

Le barman observe l'affiche puis approuve en la roulant. La maigrichonne sort deux petits cartons de son sac à main et les tend à l'employé, qui les accepte, amusé. Elle veut repartir, mais sa compagne, portant à ses lèvres la bière qu'on vient tout juste de lui servir, fait signe d'attendre un peu. Un brin contrariée, la rousse promène son regard autour d'elle puis aperçoit Joël. Elle plisse les yeux et s'approche de sa table en souriant, à la grande surprise du policier.

— Bonjour. Je m'excuse pour l'autre soir. J'ai été très imprudente, j'en suis consciente.

Joël s'étonne qu'elle arrive à le reconnaître après l'avoir vu seulement quelques secondes en pleine nuit à travers la vitre d'une voiture. Il l'assure qu'il y a eu plus de peur que de mal. La blonde, verre en main, les rejoint, mais sans enthousiasme, tandis que Jean-Yves demande :

— Vous faites partie du cirque toutes les deux, c'est ça ?

— Exactement, répond la rousse. Vous viendrez voir ça. C'est un spectacle pour adultes seulement, ça sort vraiment de l'ordinaire. Et d'ailleurs, pour me faire pardonner mon étourderie...

Elle extirpe de son sac à main deux billets qu'elle tend vers Joël.

— Deux places pour la grande première vendredi. Manquez pas ça.

Elle a un visage agréable avec de beaux yeux verts, mais trop pâle et trop osseux, et son extrême maigreur lui enlève tout *sex-appeal*. Pourtant, son sourire déroute quelque peu Joël, qui prend les cartons en la remerciant.

— Merci, mais c'était pas nécessaire.

— Ce qui est pas nécessaire est souvent plus intéressant, non ?

— Ouin, mon fils pense un peu trop comme ça, des fois.

Jean-Yves et Marie-Ève ricanent. La femme blonde étudie Joël avec attention, puis demande d'une voix neutre :

— T'es flic, toi, non ?

Étonné, Joël approuve. Un éclair de méfiance traverse le regard d'émeraude de la rousse.

— Comment vous avez deviné ça ? s'enquiert le sergent.

La femme blonde a un rictus vaguement méprisant et termine sa bière d'un trait.

— Ça se voit, c'est tout.

Ce sont souvent les gens qui ont déjà eu des problèmes avec la police qui reconnaissent si rapidement les flics, songe Joël en l'observant plus sérieusement. Elle doit avoir entre quarante et

quarante-cinq ans, mais peut-être sont-ce ses rides, ses traits las et la légère lourdeur de son corps qui la font paraître plus vieille. Elle ne porte aucun maquillage, sauf une ligne noire sous ses yeux éteints et désabusés. Elle se désintéresse de Joël pour signifier à son amie qu'elle est prête à partir. Lorsqu'elles sont sorties, Jean-Yves demande à son compagnon s'il a l'intention d'utiliser ses billets gratuits.

— Je sais pas trop... Je vais en parler à Martine. On est pas sorteux.

— Une soirée au cirque, c'est tellement romantique, commente Marie-Ève. Surtout si c'est juste pour adultes.

Elle se moque ou non ? Difficile à dire...

Tous trois discutent encore un moment, puis Joël annonce son départ. Il donne la main à l'agent d'assurances puis à Marie-Ève, qui décrète :

— Maintenant que la glace est brisée, y a pas de raison qu'on prenne pas un verre la prochaine fois qu'on se croise. Je suis souvent ici les lundis.

Joël déclare que ce sera avec plaisir, puis il quitte l'établissement en saluant le barman.

Tandis qu'il s'assoit derrière le volant, il ne peut s'empêcher d'être flatté à l'idée que cette Marie-Ève semblait le trouver plutôt intéressant, pour ne pas dire attirant. Son cellulaire vibre et il le consulte : c'est Martine qui le texte pour qu'il achète du lait sur le chemin du retour.

Il range son appareil et démarre.



— Et pour me remercier, il m'a donné une paire de billets pour leur ouverture officielle de vendredi soir.

Ils sont tous les quatre à table, dans la salle à manger et, comme d'habitude, les enfants ont presque terminé leur repas alors que leurs parents n'en sont qu'à la moitié. La bouche pleine, Nicholas lance sur un ton taquin :

— Peut-être qu'il te cruisait, m'man.

— Ho, je pense pas que cruiser les femmes fasse partie de ses activités...

— Comment ça ?

— Parce qu'il doit être gai, braindead, répond Émilie sans sourire.

Martine confirme en hochant la tête. Nicholas retrousse le nez en fustigeant l'adolescente du regard.

— Ben là, c'était pas si évident à comprendre.

— Ça dépend pour qui...

Le frère et la sœur s'obstinent en se traitant de tous les noms et

Joël, agacé, lève le ton pour leur dire d'arrêter ça. Sa femme, pas du tout contrariée par le comportement de sa progéniture, conclut qu'ils ont donc une paire de billets en leur possession. Mais Joël précise qu'il en a une lui aussi et il explique la scène du bistrot. Il réalise qu'il mentionne la présence de Jean-Yves, mais pas celle de Marie-Ève, sans trop savoir pourquoi.

— Vous voulez quand même pas qu'on aille au cirque tous les quatre ? s'inquiète Nicholas.

— C'est uniquement pour les adultes, répond sa mère.

Nicholas semble intrigué.

— Comment ça ? Y a du monde à poil ?

— Hou, ça t'excite, hein ? glisse Émilie en se levant. Ta blonde serait contente d'entendre ça.

Son frère la fusille du regard.

— Toi, pour une fille qui est pas capable de se faire de chums...

— C'est pas que je suis pas capable, c'est les gars de l'école qui sont trop cons pour m'intéresser. Pis même à ton âge, ç'a pas l'air de changer beaucoup...

Tous deux se chamaillent à nouveau sous l'œil désabusé de Joël, qui leur ordonne une fois de plus de cesser ces enfantillages. L'adolescent quitte la table à son tour, annonce qu'il va chez Burbon et qu'il aimerait avoir une voiture. Martine accepte de lui prêter sa Jetta, mais Joël lui rappelle qu'il travaille tôt demain. Émilie, de son côté, explique qu'elle va rejoindre Juliette à la crèmerie. Au bout de dix minutes, le couple se retrouve seul, dans le calme et la quiétude.

— Chaque fois qu'Émilie sort avec des copines, je suis content. Elle est tellement solitaire.

— Elle est pas si solitaire, Joël. C'est une intellectuelle, mais elle voit Juliette et Anne-Sophie assez souvent.

— Une intellectuelle qui a 65 % de moyenne à l'école...

— C'est parce que l'école l'ennuie, Joël, tu le sais bien. En secondaire III, elle va sûrement trouver ça plus stimulant.

— Pas sûr.

— Tu te souviens comment Nicholas s'est pogné le derrière jusqu'à quinze ans ? Cette année, il a eu 85 % de moyenne et à la fin août, il commence le cégep en informatique. On l'aurait jamais cru, hein ?

Joël mâche sa viande en reluquant sa conjointe du coin de l'œil. Martine, toujours positive, ne s'est jamais inquiétée de Nicholas et l'avenir a confirmé son optimisme. La maturité n'est pas encore le point fort de l'adolescent, tant s'en faut, mais il a pris ses études en main. Elle a donc sans doute raison aussi en ce qui concerne leur fille.

Martine, en riant, remarque qu'ils sont pris avec quatre billets pour une première de cirque.

— Aussi bien y aller, alors, propose Joël.

Elle s'étonne. Il dit que ça pourrait être rigolo. Et comme c'est pour adultes, peut-être que ce sera osé.

— Osé ? Dans quel sens ?

— Je sais pas. Peut-être que la contorsionniste qu'on a vue se tient en équilibre sur un butt plug.

— C'est quoi, ça, un butt plug ?

Joël le lui explique et Martine fait la moue.

— C'est ben dégueulasse.

— Ben, ça dépend... Ça peut être le fun, non ?

Martine a une grimace qui en dit long et Joël retourne à son assiette, penaud. Elle reconnaît qu'effectivement ça pourrait être une sortie amusante. Elle songe à donner l'autre paire de billets à Guillaume et Roxanne, mais son mari lui rappelle qu'ils partent à leur chalet vendredi après-midi. Martine dit qu'elle les offrira alors à Olivier, son assistant à la clinique.

— Le cirque semblait l'intéresser, il va sûrement être cont... Non, non, je n'en prends plus, moi.

Et elle couvre de sa main le dessus de son verre que Joël s'apprêtait à remplir de vin.

— Déjà que j'ai pris une couple de livres dernièrement... Au moins, c'est pas aussi pire que Roxanne, hein ?

— Voyons, jamais Roxanne pourrait m'exciter...

Il se lève, s'approche de sa femme et lui caresse le cou par-derrière.

— ... comme toi tu m'excites en ce moment...

Martine prend deux secondes pour comprendre, puis elle a un air entendu. Elle accepte finalement une larme de vin.

Quelques minutes plus tard, Joël est dans la salle de bain du rez-de-chaussée pour se laver les parties génitales. Quand il en sort, Martine ramasse les assiettes souillées. Il commence à gravir l'escalier en lui disant de laisser tomber le rangement et elle rétorque qu'elle n'en a que pour une minute. Il s'arrête au milieu des marches et attend. Hérissée par cette pression, elle lui propose d'aller dans la chambre à coucher. Il lui adresse un sourire gourmand.

— J'ai pas de problème à faire ça dans l'escalier, moi.

Tout en rinçant une tasse, elle lui décoche un regard qui l'amène à renoncer à cette idée. Il monte donc dans la chambre, se demande s'il devrait se déshabiller ou pas, puis décide que non. Il tire les rideaux pour créer une semi-pénombre, s'assoit sur le lit. Il s'attend à percevoir le son des pas de sa femme, mais au bout de quelques secondes, c'est sa voix qui lui parvient :

— Allô, Jacynthe ?... Oui, toi ?... Écoute, demain matin, es-tu au bureau ? Je pourrais arrêter pour te redonner le film que tu nous as prêté l'autre jour...

Joël soupire. Pendant de longues minutes, Martine discute et rit au

téléphone avec sa copine. Il se couche sur le matelas, les mains derrière la nuque, et fixe le plafond. Enfin, il entend un « Bye, bye » qu'il n'espérait plus. Il sort de la pièce au moment où Martine atteint le haut de l'escalier.

— T'aurais pu l'appeler plus tard, non ?

— Je voulais être sûre de pas l'oublier. T'es ben pressé, donc.

— Je suis pas pressé, je suis excité. Pas toi ?

— Ben oui, mais on est pas à dix minutes près.

— Qu'est-ce que tu veux, on profite tellement pas souvent de l'absence des enfants que quand ça arrive, je suis ben énervé.

Elle prend un air désapprobateur.

— Pour un gars qui souhaite installer une ambiance, c'est pas fort, ton affaire.

— Excuse-moi...

Elle entre aux toilettes pour se laver à son tour. Joël retourne dans la chambre à coucher. Bon, c'est vrai qu'il n'y a pas de raison de courir, ils ont tout leur temps. Ils n'auront pas à se contenter d'une « p'tite vite » comme cela se produit chaque fois qu'ils baisent. C'est-à-dire une fois par mois. Et parfois moins souvent encore. Il secoue la tête : ça suffit, le cynisme. Il enlève son t-shirt et, quelques secondes plus tard, Martine apparaît, nue, son corps se découpant clairement dans la pénombre. Bon, si Martine est déjà déshabillée, on va sauter l'étape de l'effeuillage mutuel. Dommage. Joël retire donc ses vêtements tandis que sa conjointe s'étend sur le matelas, sur le dos. Il la regarde d'un œil avide. C'est vrai qu'elle a un peu engraisé au cours des trois ou quatre dernières années, mais vraiment rien de dramatique. Il serait d'ailleurs bien mal placé pour le lui reprocher : lui aussi a pris du bide dans le même laps de temps. De toute façon, il trouve Martine encore fort désirable. Il la rejoint sur le lit où elle ne bouge pas, en attente, souriante mais l'air vaguement ailleurs. Joël commence à la caresser et bande rapidement. Après quatre ou cinq minutes, elle grimpe sur son mari et guide son membre en elle. Il songe à lui proposer qu'ils se cajolent encore un moment, mais cela l'agacerait sans doute, donc il se tait. Elle le chevauche avec des mouvements assez secs, les yeux fermés, en poussant des soupirs langoureux, tandis qu'il lui masse les seins et les fesses. Son érection est totale, mais il ne sent pas vraiment le plaisir monter dans sa verge. Comme chaque fois que cela lui arrive, il se forge mentalement une Martine plus affamée, plus vicieuse, qui ondule voluptueusement sur lui en le regardant droit dans les yeux. Quand il a commencé ce genre de fabulation, il y a sept ou huit ans, il éprouvait du remords à nourrir de tels fantasmes, mais il s'est dit que comme ils mettaient en scène Martine elle-même et non pas d'autres femmes, il n'avait pas à culpabiliser. Ils continuent ainsi pendant quelques minutes, puis il lui

souffle :

— Couche-toi sur le dos.

En silence, elle obéit. Il s'agenouille entre ses cuisses, la pénètre et entreprend son va-et-vient. Il marmonne quelques mots salaces, lui caresse tout le corps, exprime sans pudeur le plaisir qui monte en lui, tandis que sa partenaire, les bras légèrement relevés à la hauteur des épaules, les yeux fermés, pousse de légers gémissements sans ouvrir la bouche.

Regarde-moi. Lance-moi des œillades lascives, ouvre la bouche, cambre-toi un peu, mets-toi une main dans les cheveux, caresse ton ventre et ta poitrine, plante tes ongles dans mon dos, gémis plus fort, dis des mots cochons... Ostie, regarde-moi pis montre-moi que t'aimes ça !

Mais comment pourrait-il lui dire tout ça ? Il pousse donc le fantasme plus loin et s'imagine que deux hommes supplémentaires entourent Martine, et celle-ci, tout en se faisant baiser par son mari, suce les deux queues, délirante d'excitation, en lançant des regards pervers à Joël, des regards qui démontrent à quel point elle aime ça, à quel point elle sera à partir de maintenant la plus gourmande des salopes, à quel point le cul deviendra son activité favorite et que chaque jour connaîtra son explosion d'orgasmes... Joël ajoute même à son imagerie une autre fille, plus jeune et sans traits précis (bon, un peu ceux de Daphnée, l'agente de la SQ qui a été engagée il y a un an, mais vaguement), qui penche son visage vers le pubis de Martine et lèche son clitoris, pas du tout incommodée par le pistonnage de l'époux. Mais la vision de Joël est soudain parasitée par les gémissements réels de Martine qui s'espacent, plus mécaniques, et il comprend que sa femme est sur la pente descendante, qu'elle ne jouira pas ce soir et qu'elle se contentera d'attendre que son partenaire soit satisfait.

— Tu veux qu'on prenne un break ? marmonne-t-il.

— Non, non, continue.

— Je peux te faire autre chose pendant quelques minutes, et après, on pourra repr...

— Continue, j'te dis.

Un bref agacement dans sa voix. Alors Joël remet en marche son film intérieur et le superpose sur sa conjointe, comme si elle devenait un écran. Les deux queues inconnues déchargent sur les seins et le visage de Martine, qui glousse de ravissement et qui, stimulée par le membre de son mari et par la langue de la fille sur son clitoris, jouit à son tour en hurlant comme une dingue, couinant qu'elle en veut encore et encore... Joël explose en poussant un long grognement, et à mesure que les échos de son orgasme s'éloignent, son fantasme s'embrouille et sa femme est à nouveau seule sous lui, les paupières closes, inerte, esquissant un léger sourire en entendant le plaisir de

son partenaire.

Il s'allonge et l'embrasse. Elle répond gentiment et il sent son érection diminuer graduellement en elle.

— Tu veux que je te mange ? propose-t-il.

— Juste si t'as envie.

— Mais évidemment que j'ai envie !

Il glisse son visage entre ses cuisses. Peu à peu, les soupirs de Martine planent à nouveau dans la pièce, puis, à la tension de son corps et aux sons un peu plus gutturaux, il comprend qu'elle jouit. Sans éclat, sans exubérance, un orgasme convenable et sage.

— C'était bien, marmonne-t-elle en souriant.

Dans la pénombre, elle l'embrasse sur le nez.

— Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

Elle pose sa tête contre son épaule. Discrètement, il jette un regard vers le cadran sur le petit bureau : dix-neuf heures vingt-neuf. Leur baise, qui n'était sous le joug d'aucune contrainte de temps, aura duré douze minutes, préliminaires inclus.

Ils se taisent et au bout d'un moment, un bref son de clochette se fait entendre. Martine se lève d'un bond.

— C'est mon cellulaire, il est dans la chambre de bain.

Il la laisse aller, indifférent. Après quelques secondes, elle l'interpelle :

— C'est Émilie. Elle souhaiterait venir écouter un film avec Juliette dans une heure et elle veut savoir si la télé du sous-sol sera libre... Je lui dis quoi ?

Joël garde le silence, une main derrière la nuque, les yeux rivés au plafond. De manière tout à fait inattendue, la pensée de Marie-Ève lui traverse l'esprit. Il se demande ce qu'elle fabrique en ce moment. Est-elle dans un bar ? Ou chez elle, avec son mari ? D'ailleurs, a-t-elle un conjoint ?

— Joël ? T'as entendu ? T'as prévu faire quoi, le reste de la soirée ?

Joël prend une grande inspiration et répond d'une voix éteinte :

— Rien.



Pour les 5 à 7, il y a le Bistrot du Mont-Gris. Mais pour les rencontres qui se terminent plus tard, il y a La Clique, située sur le boulevard Laurence. On y a fait des rénovations il y a quatre ans pour lui donner un look plus « industriel », et c'est plutôt réussi, avec le comptoir et les tables en métal, les bancs et les chaises en bois ainsi que les deux immenses poutres en acier qui courent tout le long du plafond. La musique, de style rock *mainstream*, joue à un niveau

raisonnable pour permettre à tous de parler sans devoir crier. L'éclairage est un peu trop fort pour un bar, mais personne ne s'en est jamais plaint. Comme la plupart des lundis, il y a peu de clients, seulement huit, dont deux disputent une partie de billard. À l'une des tables est assis Stéphane, qui écoute Yvan, un gros type à lunettes installé face à lui et qui se lamente depuis vingt minutes sur son boulot de directeur financier. Il est vingt-deux heures quinze et le médecin est en train de se convaincre d'être sage ce soir s'il ne veut pas recevoir ses premiers patients demain matin avec un mal de tête carabiné. Depuis que son ex-femme a déménagé à Montréal avec les filles il y a trois ans, il se permet de sortir un peu plus souvent, mais au cours des derniers mois, il a peut-être exagéré. Il songe donc à souhaiter bonne nuit à Yvan lorsque l'apparition d'un groupe de sept personnes l'amène à repousser son départ de quelques minutes.

Une grande rousse très maigre habillée d'une robe d'été. Un colosse en jeans et camisole. Un jeune d'à peine vingt ans au teint maladif. Une superbe Noire en robe hippie. Un hispanophone au costard coloré et audacieux. Un rondelet quinquagénaire qui se prend pour un hipster. Cette bande hétéroclite attire l'attention, mais ne susciterait pas tant de curiosité sans le type qui ouvre la petite troupe : un mètre quatre-vingts, mince, le crâne totalement rasé, il porte une chemise à manches longues en soie noire et un pantalon blanc. L'individu serait sans doute bel homme si ce n'était de ces cicatrices qui zèbrent son visage. En entrant, il accomplit quelques pas en claudiquant légèrement de la jambe droite puis s'arrête, imité par ses compagnons. Il parcourt la salle des yeux et, d'une main, il désigne une table libre au fond et tout le groupe s'y dirige. Les discussions reprennent, mais on continue de leur décocher de fréquentes œillades.

Yvan a une moue amusée à l'intention de Stéphane.

— Ils passent pas inaperçus, eux autres.

— Sûrement la gang du cirque.

— T'as vu la p'tite hippie ? Si toutes les négresses étaient belles comme elle, ça me dérangerait pas qu'il y en ait plus à Kadpidi.

Il émet un ricanement. Le médecin darde un regard désapprobateur sur lui puis reporte son attention vers les nouveaux. Les membres dépareillés finissent de passer leurs commandes, puis parlent entre eux avec animation, certains d'une voix forte, comme la jolie Noire et le hipster vieillissant, ce dernier très maniéré dans son attitude, très théâtral. La serveuse s'approche de Stéphane et lui demande s'il veut autre chose et, après une brève réflexion, il choisit un verre de bière. Il peut bien rester encore vingt minutes : ce n'est pas tous les soirs qu'une troupe aussi inusitée visite La Clique.

— Un cirque, c'est bon pour toi, ça, lui dit Yvan. Ils doivent se blesser souvent, ce monde-là.

— En tout cas, ç'a été le cas du chauve, on dirait...

Au bout d'une dizaine de minutes, les deux quinquagénaires, la rousse et la Noire, se dirigent vers la seconde table de billard et entament une partie : les gars contre les filles. Stéphane, assis près d'eux, continue de discuter avec son ami tout en suivant distraitement la joute. L'Espagnol, légèrement ivre, joue avec adresse en lissant sa barbiche entre chaque coup. Le grassouillet montre beaucoup d'exubérance et pousse moult exclamations appuyées. À un moment, après avoir entré une boule, il crie de joie, s'élance vers son partenaire hispanophone et l'embrasse droit sur la bouche sans rencontrer aucune résistance. Stéphane arque un sourcil amusé. Quelques clients accusent une certaine surprise, surtout un trentenaire barbu installé au zinc. Le médecin le voit même grimacer en marmonnant quelque chose au barman et il rétrécit les yeux. Il subodore l'affrontement et se dit qu'il a bien fait de ne pas s'en aller : ça promet d'être divertissant.

Six ou sept minutes passent, le grassouillet réussit un autre bon coup et, en piaillant de joie, embrasse de nouveau son compagnon, cette fois en un long baiser langoureux auquel répond l'Espagnol en lui agrippant une fesse. Yvan se penche vers son ami.

— Hé boy, t'as-vu ça, Steph ?

En tout cas, le barbu au comptoir, lui, a bien vu, car il lève deux bras exaspérés et pousse un juron en secouant la tête, comme s'il voulait prendre le reste du bar à témoin. La jeune Noire se prépare à jouer à son tour et se penche pour frapper. Stéphane la contemple, ébahi par sa beauté, puis il se traite d'idiot : croit-il vraiment qu'une fille de la moitié de son âge va s'intéresser à lui ? Tout de même, ça ne coûte rien de se rincer l'œil et de rêver un peu. Surtout qu'il n'a pas particulièrement brillé lors de ses deux dernières relations sexuelles. Il se demande bien pourquoi, d'ailleurs...

— Est-ce qu'on peut mettre d'autre musique ?

C'est la Noire qui crie cela au barman. Celui-ci, en achevant de remplir un verre, la regarde en battant des paupières, incertain qu'on s'adresse à lui.

— De la musique différente, pas celle qui joue toujours dans tous les maudits bars ! Ça vous tente pas ?

— C'est ça qui joue, ici, répond l'employé, peu impressionné, puis il sert un client.

La Noire se place pour frapper une autre boule en maugréant.

— Encore un bar plate qui fait comme tout le monde...

Stéphane, qui a entendu ces derniers mots, rétorque sur un ton égal :

— Pourquoi tu t'en vas pas, d'abord, si c'est si plate ?

La jeune femme relève la tête et semble voir le médecin pour la première fois. Ses lèvres sensuelles et rouges se tordent en une moue

dédaigneuse.

— T'es qui, toi, au juste ?

— Un gars qui vient dans ce bar depuis des lustres et qui apprécie la musique qui y joue.

Quelques clients dressent l'oreille, satisfaits. La Noire appuie l'extrémité de sa baguette sur le plancher.

— Non. T'es un bourgeois conformiste qui est fermé d'esprit.

Stéphane ne peut s'empêcher de ricaner en lissant son épaisse tignasse noire et grise. Misère ! c'est quoi, ce cliché de cégépienne anarchiste ? Même l'Espagnol paraît un brin exaspéré, mais pas le pseudo-hipster, qui rigole derrière sa main. Maintenant, la plupart des consommateurs suivent la scène, y compris le chauve à cicatrices, assis à sa table, plus loin, l'air intéressé et songeur.

— C'est ça, oui, t'as tout compris, souffle Stéphane avec un sourire en coin.

— T'écoutes quoi, comme musique, toi, hein ?

— Sarra, on joue, *bueno* ? s'impatiente l'Espagnol.

— T'écoutes quoi ? insiste la Noire, calme mais arrogante. CKOI FM ? RADIO X ? 98,5 ?

— Radio-Canada. Désolé.

Quelques gloussements fusent dans la salle. La jeune femme renifle et se replace pour jouer, ignorant désormais le médecin. À ce moment, le chauve se lève, s'approche et s'arrête près de la table de Stéphane. Ce dernier distingue mieux la cicatrice blanchâtre d'une dizaine de centimètres qui marque sa joue gauche et déforme légèrement le coin de sa bouche, ainsi que la longue balafre rouge qui part du bas de son oreille droite (à laquelle il manque le lobe) et qui traverse tout le cou pour disparaître sous le col de la chemise. L'homme lui adresse un sourire légèrement tordu par son estafilade à la joue.

— Merci pour votre conciliation et votre patience, monsieur, dit-il d'une voix chaude et enveloppante. Et pour vous remercier...

Il fouille dans la poche de son pantalon blanc et en sort deux cartons qu'il tend vers le médecin.

— Deux places pour notre première de vendredi soir.

Stéphane, pris au dépourvu, accepte les deux billets en marmonnant merci et revient à l'homme. La plus curieuse de ses particularités est sans contredit cette série de petites marques rosâtres qui forment une ligne courbe sur toute la largeur de son front, mises en évidence par l'absence totale de cheveux. En tant que médecin, Stéphane se demande ce qui a bien pu causer de telles cicatrices. Le chauve fait alors quelques pas vers le centre de la salle et s'adresse à tout le monde d'une voix plus forte, l'air fier et convaincu de son effet.

— Vous l'avez sans doute compris, nous sommes la troupe du cirque qui vient tout juste de s'installer à l'entrée de votre ville, le

Humanus Circus. Nous présentons un spectacle qui sort de l'ordinaire, réservé uniquement aux adultes.

Ses compagnons, autant ceux autour de la table de billard que ceux assis plus loin, hochent la tête. L'Espagnol, dont l'ivresse semble avoir augmenté au cours des dix dernières minutes, lève son verre avec ironie, mais conserve sa posture digne. Les clients saluent timidement lorsque le barbu au zinc demande avec arrogance :

— Aux adultes parce que vous êtes tous pareils, c'est ça ?

Le chauve se tourne vers lui.

— Pareils à qui ?

Le barbu pointe avec dédain les deux quinquagénaires. Stéphane claque la langue. Ça y est, ça va être le bordel. Le barman, à l'autre bout du comptoir, soupire :

— Mike, come on...

Les deux hommes concernés ne paraissent pas du tout intimidés d'être mis sur la sellette. L'Espagnol, le dos appuyé contre la table de billard, se contente de croiser les bras et de rouler des yeux au ciel tandis que le hipster attend la suite avec intérêt.

— Parce que si vous êtes tous de même, je pense pas que vos numéros vont plaire à grand monde. En tout cas, pas au monde normal.

— Mike, arrête ça ! s'impatiente le barman.

— *Estupido...*, lâche l'Espagnol d'une voix molle, mais avec un éclat mauvais dans l'œil.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

Le chauve penche la tête sur le côté.

— Vous n'êtes pas très clair, Mike... Mike, c'est ça ?

— Ben oui, je suis clair ! On sait tous ici ce qu'ils sont, ces deux-là, on va pas jouer à la cachette !

— Ils sont quoi, au juste ?

Mike soupire. Le vieux hipster clame joyeusement :

— Des fifs, c'est ça ?

Mike, avec un petit ricanement, hausse une épaule.

— C'est toi qui utilises ce mot-là, pas moi, mais si t'insistes...

Et il avale une gorgée de son verre. Pendant quelques secondes, on n'entend plus que la musique rock du bar. Les clients sont maintenant tendus, un ou deux semblent approuver les paroles de Mike, les autres démontrent un certain malaise et Stéphane observe la scène avec intérêt. Les membres de la troupe du cirque ne bougent pas, ne disent rien, attendant la suite. L'Espagnol plisse alors les yeux et, comme s'il avait pris une décision, la mâchoire serrée, effectue quelques pas en direction du zinc, mais son compagnon l'arrête d'une main sur la poitrine.

— Wulf, please, pas ce soir ! souffle-t-il. C'est notre première sortie

dans la place.

Le dénommé Wulf s'immobilise, mais à contrecœur. De son côté, le chauve relève le menton en prenant une bonne inspiration puis avance vers Mike, tournant le dos à Stéphane. Ce dernier note que l'arrière de son crâne affiche le même genre de marques que celles sur son front, des petites cicatrices qui s'alignent en une courbe tout près du sommet de sa tête rasée. Mike dépose son verre sur le comptoir et attend, sûr de lui. Il n'est pas très grand, il a trop de bide, mais ses épaules sont carrées et ses biceps saillants sous sa chemise en jeans. Le barman tente de sauver la situation.

— Écoutez-le pas, monsieur, il a un peu bu, c'est tout...

Le chauve s'arrête devant le trouble-fête assis sur son tabouret. Il devient grave, sa voix plus lente, plus profonde :

— Qu'est-ce que vous ressentez ?

Le barbu est déstabilisé.

— Quoi ?

— Face à eux, précise le chauve en pointant le menton vers les deux homosexuels. Qu'est-ce que vous ressentez, exactement ?

Stéphane fronce les sourcils. Mike examine l'homme avec perplexité et son regard s'attarde quelques secondes sur cette étrange rangée de petites marques sur son front.

— De quoi tu parles ?

— Dites-le-moi.

Le barbu pivote vers le zinc d'un air écoeuré.

— Crisse-moi la paix...

— Dites-moi ce que vous ressentez, insiste le chauve en posant sa main sur l'épaule de l'autre, sans agressivité.

— Crisse-moi la paix, j'te dis !

Et il repousse des deux mains son interlocuteur qui titube vers l'arrière, puis tombe à la renverse. Le barman penche le buste au-dessus du zinc et agrippe le bras de Mike en lui criant un « Hey, ça va faire, là ! » bien senti tandis que la tension chez les clients monte d'un cran. Stéphane serre son verre un peu plus fort et avance le torse, comme si, inconsciemment, il était prêt à bondir. L'Espagnol fait mine de se mettre en mouvement, mais son compagnon le supplie du regard. À la table où sont installés les autres membres de la troupe, le jeune à la peau vérolée crache sur le sol en esquissant un sourire sournois ; le colosse, outré, est sur le point d'intervenir, mais la Noire le retient par la main. La rousse ne démontre aucune réaction et attend.

Lentement, le chauve se relève en soupirant. Le barman s'adresse aux deux hommes en les désignant tour à tour du doigt :

— Pas de bagarre dans mon bar ! Si vous voulez régler ça, allez dehors ! C'est clair ?

Mike, toujours assis, ne prononce pas un mot, la mâchoire serrée, comme s'il confiait à son adversaire la responsabilité de la suite des événements. Le chauve replace sa chemise, considère Mike sans animosité, mais étrangement déçu, et rejoint ses deux compagnons à la table. Le barbu, triomphant, commande une bière. Malgré le malaise ambiant, les clients reprennent peu à peu leurs discussions. Yvan émet un sifflement en pivotant vers son ami.

— Ouin, toute une première sortie pour les nouveaux, hein ?

Stéphane répond un « ouais » morne, tandis que ses doigts se relâchent autour de son verre. Il tourne la tête vers les autres membres du cirque qui poursuivent naturellement leur partie de billard, puis vers le chauve, qui parle avec ses collègues. Le médecin l'observe avec rancœur, comme s'il lui reprochait quelque chose. Il termine sa bière et annonce qu'il part. Yvan approuve et tous deux sortent après avoir salué le barman, qui les remercie.

À une cinquantaine de mètres devant, la circulation est à peu près nulle sur le boulevard Laurence. Derrière l'établissement, un mur de ciment coupe l'accès à un vaste terrain vague au-delà duquel s'étend un quartier résidentiel et plus loin encore s'élève la sombre masse du mont Gris. Les deux hommes traversent le stationnement vers leur véhicule respectif.

— Tu vas y aller, au cirque ? demande Yvan.

— Pas vraiment mon genre...

— Tu pourrais amener une fille. Ça ferait une activité originale, non ? Surtout si c'est pour adultes...

Stéphane reconnaît que ce n'est pas bête. Ils se donnent la main puis s'installent dans leur voiture. Le médecin ressent à nouveau cette rancune vis-à-vis du chauve et, à son grand étonnement, il en comprend la cause. Il lui en veut de ne pas avoir répliqué. Il lui en veut de ne pas s'être battu.

Il s'examine dans le rétroviseur. Il est cerné. Il devrait sortir moins et dormir plus.

Il met le moteur en marche et s'engage sur le boulevard.



À minuit quarante, il ne reste au bar qu'un type et sa copine assis dans un coin, la bande du cirque, dont tous les membres sont maintenant réunis autour de leur table, ainsi que Mike, au comptoir, qui échange avec le barman et qui ne prête plus attention aux « nouveaux » depuis un bon moment. Aussi, lorsque ceux-ci se lèvent pour partir, le barbu se rappelle leur présence et les suit des yeux, goguenard. À la porte, le chauve salue l'employé poliment en ignorant son adversaire de tout à l'heure. Ils sortent tous les sept en discutant

et, sur un dernier gloussement du hipster grassouillet, la porte se referme.

Mike va à la fenêtre avant. Il voit le groupe se séparer et marcher vers trois pick-up. Un mélange de mépris et de crainte traverse son regard, puis il revient au zinc, à nouveau frondeur.

— Un cirque de fifs ! T'imagines ça, Fab ? Remarque que des clowns tapettes, ça doit être assez drôle !

Fab sourit en essuyant son comptoir, puis tous deux parlent politique. Au bout d'une demi-heure, Mike paie et quitte l'établissement.

Après quelques pas à l'extérieur, un détail attire son attention. Dans le stationnement, il y a sa voiture, celle du couple dans le bar, celle de Fab... ainsi qu'une des trois camionnettes des *weirdos* du cirque, une Ford F-150. Pourquoi en avoir laissé une ici ? Son cerveau quelque peu imbibé d'alcool lui fournit enfin une réponse plausible et, pour confirmer son hypothèse, un étau gigantesque lui comprime tout le corps à la hauteur du ventre tandis qu'une main immense se plaque sur sa bouche par-derrière. Il se sent soulevé de terre et même s'il se débat, même s'il pousse des cris étouffés, il est emporté vers l'arrière du bar. Affolé, il comprend qu'il s'agit sans doute du grand costaud de la bande du cirque : seul ce géant peut transporter un homme avec autant de facilité. Il se retrouve dans la ruelle derrière l'édifice, jonchée de détritrus. Près du gros conteneur à déchets, deux individus attendent, et l'ampoule au-dessus de la porte arrière de l'établissement permet de reconnaître le chauve ainsi que la rousse maigrichonne. *Hoooo, criss, je suis dans le trouble, là, dans l'ostie de gros trouble !* Mike sent enfin ses pieds toucher terre, mais on le maintient toujours immobile. Le chauve s'approche lentement de sa démarche un brin claudicante et s'arrête tout près du barbu, les mains dans le dos, tandis que la rousse reste à l'écart et s'allume une cigarette. L'ampoule jette un éclairage blafard sur le visage du chauve, dont les cicatrices n'en paraissent que plus creuses. Encore une fois, aucune colère ne se lit sur ses traits, uniquement une grande curiosité.

— Markitos va libérer votre bouche. J'imagine que j'ai pas besoin de vous dire que vous avez intérêt à garder le silence.

Le prisonnier hoche du chef, les yeux affolés. Le chauve approuve, puis la main quitte la bouche de Mike qui se met à haleter, le corps et les bras toujours coincés par le mastodonte, qui l'entoure par-derrière et le maintient fermement contre lui.

— Écoutez, là, on peut... Je voulais pas... Je m'excuse, OK ? J'ai été...

Devant l'absence de réaction de l'autre, il geint comme un enfant.

— J'ai juste été baveux, je mérite pas de manger une volée pour ça !

Le chauve secoue la tête.

— Le mérite a rien à voir là-dedans.

Puis, il pose le bout de ses doigts sur la poitrine du barbu.

— Alors, qu'est-ce que vous avez ressenti, tout à l'heure ?

Mike bredouille qu'il ne comprend pas. Avec patience, le chauve précise :

— Face à Wulf et Laurus.

— Qu... qui ?

— Les deux homos. Quand vous les avez vus s'embrasser, quand vous avez réalisé ce qu'ils étaient... Vous avez ressenti quoi ?

Mike gémit. Merde, c'est quoi, cette ostie de question ? Le chauve insiste, en appuyant un peu plus fort sur la poitrine de l'autre.

— Allez, faites un effort... Qu'est-ce que vous avez *ressenti*, au plus profond de vous-même ?

Le barbu jette un œil effaré vers la rousse. Celle-ci, près du conteneur, les observe sans un mot, son bras gauche croisé, son avant-bras droit replié vers le haut, la cigarette entre les doigts, très attentive au déroulement de la scène. L'étau de muscles se resserre autour du prisonnier, qui pousse un bref couinement.

— Répondez, souffle le chauve avec encouragement.

— Je... je sais pas, du... j'ai...

— Soyez honnête.

— Du... du dégoût, quelque chose du genre... J'aurais pas dû, je le sais, mais...

Les doigts du chauve quittent la poitrine de Mike et vont caresser la longue cicatrice qui traverse son cou, tandis que sa bouche forme une lippe déçue.

— Non... Fondamentalement, c'est pas ce que vous avez ressenti... C'est plus élémentaire que ça...

— Je... je comprends pas, criss, je sais pas ce que vous voulez, je suis... S'il vous plaît, laissez-moi partir...

Le chauve tourne les yeux vers la rousse qui, en prenant une touche de sa cigarette, soutient son regard, puis il revient à son prisonnier, tellement calme et rassurant que Mike en pleure presque d'épouvante.

— Je vais vous aider. *En ce moment*, qu'est-ce que vous éprouvez ? En ce moment même ?

Mike s'humecte les lèvres plusieurs fois et, la voix chevrotante d'humiliation, il bredouille :

— De... de la peur...

Le chauve hoche la tête avec un sourire curieux, à la fois satisfait et fataliste.

— Voilà...

Et il dépose sa main sur l'épaule de Mike, avec une réelle

compassion qui déconcerte totalement le barbu. Son ton est presque paternaliste.

— Changez d'émotion, Mike. Elle est pas très nourrissante.

Mike cligne des yeux, dérouté à un point qu'il en oublie sa terreur pendant quelques secondes. Lorsqu'il voit le chauve effectuer un pas de recul en adressant un petit signe à l'intention du colosse, l'épouvante le submerge à nouveau et il ferme les paupières, attendant la raclée. Mais loin de se transformer en coups de poing, l'étau se relâche complètement et Mike, les membres liquéfiés, se laisse choir sur les genoux, au sol. Il ouvre les yeux. Le chauve tend deux morceaux de carton vers lui.

— Vous devriez venir assister à notre première, vendredi. Ça pourrait vous éclairer un peu.

Le barbu ne réagit pas. L'homme aux cicatrices se penche, lève le bras de Mike et fourre les deux billets entre ses doigts. Mike ne résiste pas, trop déboussolé. L'autre se redresse puis se met en marche, suivi par la rousse, qui jette sa cigarette, et le mastodonte. La discussion désinvolte entre le chauve et la femme plane dans la ruelle tandis qu'ils s'éloignent.

— Intéressant... Mais je suis pas certaine que ça vaut la peine avec des morons de même...

— C'est pas une question d'intelligence. Markitos en est la preuve. Hein, Marki ?

Le colosse émet un ricanement humble, puis leurs voix deviennent indistinctes, jusqu'à s'éteindre. Mike demeure sur les genoux quelques secondes, le souffle court. Il regarde les billets dans sa main, puis les lance au loin en grognant. Il veut se relever, mais tremble tellement qu'il retombe sur ses rotules. Il essaie une deuxième fois, réussit, puis, après quelques pas aléatoires, se penche pour vomir.

Trois

Dans le grand terrain vague, une aire de stationnement a été aménagée, exactement comme l'été précédent lors de la foire agricole. À dix-neuf heures dix, une quarantaine de voitures sont déjà sur place lorsque la Lexus de Joël se gare à leurs côtés. Le policier et Martine sortent du véhicule et se mêlent aux autres visiteurs qui évoluent vers le chapiteau blanc et noir. Martine observe son billet.

— Ça coûte normalement vingt-cinq dollars.

— Eh ben, je suis content de les avoir eus gratuits.

— Je suis allée lire sur Internet des critiques de leurs tournées des années passées. Certains ont adoré, d'autres ont détesté, mais tous s'entendent pour décréter que c'est très provocateur...

Joël arbore un sourire peu impressionné. Martine, qui regarde toujours son carton tout en marchant, ajoute :

— C'est écrit aussi qu'en usant de ce billet, nous donnons la permission au cirque d'utiliser notre image durant la représentation du spectacle... Qu'est-ce que ça veut dire ?

Joël fronce les sourcils, répond qu'il l'ignore, mais qu'il va se renseigner là-dessus. Ils se mettent en file devant le guichet. À une cinquantaine de mètres du chapiteau ont été montés quelques kiosques que Joël examine d'un œil distrait. L'un d'eux est une petite scène, un autre ressemble à un pavillon de grandeur moyenne où l'on annonce « Médium : dix dollars pour connaître votre avenir ».

— Médium, ricane Joël. Ça fait sérieux, tout ça, hein ?

— Le site extérieur ouvre du vendredi au dimanche, précise Martine. J'ai lu ça sur leur affiche.

Ils s'arrêtent devant le guichetier, rôle tenu par le quinquagénaire espagnol. Méfiant, Joël lui demande ce que c'est que cette histoire d'utilisation de leur image durant la représentation.

— Rien de grave, *senior*. On montre pendant le show des photos de certains spectateurs, mais pas de tous. Rien de privé ni de compromettant, ne craignez rien. Mais la loi nous oblige à vous prévenir et si vous n'entrez pas sous le chapiteau, on ne peut pas s'en servir.

— Mais vous les avez prises où, ces photos-là ?

— C'est une surprise, évidemment. Je vous garantis que ce sont des images totalement inoffensives.

Joël hésite, mais comme sa femme lui dit de cesser de jouer au paranoïaque, il accepte enfin de donner son billet et ils pénètrent sous le chapiteau. Celui-ci, très haut comme il se doit, n'est par contre pas très grand et peut contenir au maximum deux cent cinquante places dans les gradins. À chaque extrémité de la piste s'élèvent deux

poteaux qui atteignent deux petites plates-formes à une vingtaine de mètres du sol, reliées par un fil de fer aérien et auxquelles sont attachés des trapèzes. Au-dessus de l'entrée des artistes, une vaste toile blanche se déploie pour créer une sorte d'écran géant, vide pour l'instant. Le couple échange quelques commentaires avec une ou deux connaissances qu'il croise par hasard. « Ah ! T'es venu, toi aussi ? Bah, vingt-cinq dollars, c'est pas si cher si c'est bon... Nous, on les a eus gratuits, sinon... Pis un cirque pour adultes, c'est quand même intrigant, hein ? »

Alors qu'ils sont à mi-hauteur des gradins, Martine aperçoit plus loin son assistant, Olivier, accompagné d'un type d'à peu près son âge, et elle se félicite qu'il profite des billets qu'elle lui a donnés. Elle propose à son mari d'aller s'asseoir avec eux.

— C'est juste qu'hier, au hockey, Stéphane m'a raconté qu'il a eu une paire de billets gratuits, lui aussi. On s'est dit qu'on pourrait se retrouver sur... Tiens, justement, il est là.

Un peu plus haut, Stéphane leur fait signe. Le policier et sa conjointe montent les rejoindre et le médecin leur présente la jolie femme en fin de trentaine installée à ses côtés, la même avec qui il parlait l'autre soir au *Bal du Chien-Chaud* : elle s'appelle Isabelle et est avocate. Ils discutent quelques minutes, rigolent à l'idée qu'ils sont quatre adultes sur le point de se taper une représentation de cirque, puis, sous le chapiteau plein aux deux tiers, l'éclairage baisse d'intensité, jusqu'à ce que seule la piste centrale demeure baignée d'une lumière blanche. Une musique spectaculaire retentit dans la tente et une voix enthousiaste clame dans les haut-parleurs :

— Mesdames et messieurs, vous êtes sur le point de vivre une expérience qui sort vraiment de l'ordinaire ! Voici vos hôtes pour la soirée : Wefa !...

Tandis que tout le monde applaudit, la rousse de l'autre jour, vêtue d'une sorte de léotard bleu fluorescent qui souligne sa maigreur, traverse la grande entrée des artistes, se plante au centre de la piste et salue le public en souriant, l'œil allumé.

— J'espère qu'elle se fera pas frapper par un char pendant le show, glisse Joël à sa femme.

Celle-ci s'esclaffe. La voix de stentor poursuit la présentation :

— Markitos !... Wulf !...

Le colosse à la longue chevelure blonde apparaît, habillé du même genre du justaucorps tendu au maximum sur ses muscles imposants, suivi du guichetier de tout à l'heure, maintenant vêtu comme ses coéquipiers, ses cheveux attachés en une courte queue-de-cheval.

— Ils me font rire, avec leurs noms d'artistes ridicules ! soupire le policier. Le prochain va s'appeler comment ? Aladin ? Barbapapa ?

— Laurus !... crie la voix dans les haut-parleurs. Regina !...

Le quinquagénaire efféminé, qui ne porte pas ses lunettes, gambade jusqu'au centre de la piste, suivi par une femme en début de quarantaine, aux cheveux filasse. Leurs costumes ajustés soulignent leurs quelques kilos en trop, surtout chez l'homme plutôt grassouillet. Contrairement à ses comparses, la femme, le visage fermé, ne sourit pas en saluant la foule. Joël, tout en applaudissant, plisse les yeux en reconnaissant celle qui a deviné au premier coup d'œil qu'il était flic.

— Lux !... Sarratou !...

Le jeune à la peau vérolée rejoint les autres en arborant un rictus fallacieux, suivi de la Noire aux traits d'une beauté remarquable et dont le léotard révèle un corps sculptural. Joël hausse un sourcil admiratif et décoche un regard vers Stéphane, qui lui répond d'un clin d'œil entendu.

— Et finalement, Francus !

D'un pas légèrement claudicant mais rapide, l'homme au visage cicatrisé et au crâne totalement rasé s'avance en envoyant la main, l'air ravi.

— Pas mal spécial, celui-là, glisse Stéphane à ses amis en se rappelant sa soirée à La Clique.

Francus se place au centre du groupe, lève les bras et est aussitôt imité par les autres membres. Au même moment, la voix vocifère :

— Mesdames et messieurs, bienvenue au Humanus Circus !

Et les huit individus saluent bien bas. Puis, les projecteurs s'éteignent et tout l'intérieur de la tente est plongé dans le noir. Alors que les applaudissements de l'assistance ne sont pas encore totalement dissipés, la marche nuptiale de Mendelssohn envahit le chapiteau tandis qu'une lumière centrale s'amplifie. Apparaissent sur la piste Wefa et Markitos, elle portant un voile de mariée et lui un nœud papillon, et tous deux avancent lentement en se tenant par la main, mimant l'émotion de nouveaux époux. Ils se regardent amoureusement et s'embrassent avec passion.

— On applaudit les mariés ! s'exclame la voix forte dans les haut-parleurs.

La foule s'exécute, mais au même moment, un bruit de cymbale éclate pendant que l'éclairage devient général et se teinte de jaune. Accompagné par une trame sonore frénétique, le couple se sépare et s'agite, alors que d'autres membres du cirque font leur entrée en scène en apportant différents accessoires, dont une bascule. En quelques secondes, après différentes voltiges, Wulf se retrouve avec Regina assise sur ses épaules, cette dernière supportant Lux sur les siennes. Wulf se met en marche en conservant en équilibre ses deux acolytes et s'approche de Markitos, qui, fébrile, joue au mime qui trime sur une machine invisible. Très haut, Laurus, qui porte autour du cou un écriteau sur lequel on peut lire « Patron », l'air méprisant et colérique,

crie violemment après le colosse en le pointant du doigt, sa voix recouverte par la musique tonitruante. Comme s'il recevait des ordres de son supérieur, Markitos court partout, lève des leviers imaginaires, accomplit même des pompes sur une main, se démène en tous sens tandis que ses trois collègues superposés, tel un totem indien, lui filent le train et que Laurus ne cesse de l'engueuler. Pendant ce temps, dans l'autre partie de la piste, Wefa s'affaire autour de plusieurs instruments et morceaux de décor qui évoquent une maison familiale. Elle agite un berceau comme si elle voulait assoupir un enfant dont les pleurnichements amplifiés se mêlent à la trame sonore ; ensuite, elle va secouer une casserole sur un poêle en carton-pâte, puis agrippe un fer à repasser, et enfin court répondre au téléphone. Elle s'énervé, va chercher dans le berceau le bébé (qui n'est, en fait, qu'une poupée en chiffon), tente de l'endormir, active de sa main libre le fer à repasser, s'élance vers la casserole tout en attrapant le téléphone au passage et tout à coup, affolée, jongle avec les quatre accessoires en titubant, comme si elle était toujours sur le point d'en échapper un. D'un côté, donc, le patron équilibriste qui s'acharne sur son employé à bout, et de l'autre, la femme à la maison qui jongle avec une multitude d'objets, le tout accompagné d'une musique endiablée. Dans la salle, la plupart des gens rigolent et plusieurs applaudissent, amusés par cette parodie de la vie d'une nouvelle jeune famille. Les performances elles-mêmes ne sont pas si impressionnantes, mais l'originalité du concept et de la mise en scène compense le peu d'envergure des prouesses.

— Ça rappelle des souvenirs, hein ? commente Martine en ricanant.

Joël approuve d'un sourire tandis que Stéphane répond :

— Ouais, mais on riait pas comme en ce moment...

Le numéro dure quelques minutes, puis dans la trame musicale s'insinue un inquiétant grognement de fauve. Soudain, éclairages et sons coupent simultanément. Un tic-tac cosmique se fait entendre tandis qu'un projecteur suit l'entrée de Lux, qui pousse une immense roue de plus de deux mètres de diamètre. Celle-ci représente une horloge dont les aiguilles tournent rapidement. Lux court avec la roue, puis saute à l'intérieur, du côté opposé à l'horloge. Les jambes et les bras tendus pour tenir les parois de la roue, il tourne autour de la piste, pendant que les aiguilles progressent toujours à toute vitesse. Joël comprend qu'on symbolise ainsi le temps qui passe. La roue temporelle effectue des mouvements de plus en plus complexes, mais parfaitement contrôlés par Lux à l'intérieur. La foule applaudit, puis l'horloge retourne en coulisse. La lumière devient plus générale mais tamisée : un sofa et une télévision en carton trônent maintenant au milieu de la piste. De chaque côté, Wefa et Markitos apparaissent,

mallette à la main, rejoignent péniblement le centre de la scène. Sur une musique lente et déprimante, une voix morne surgit des haut-parleurs et récite un poème d'Aragon :

— « Rien n'est jamais acquis à l'homme, ni sa force / Ni sa faiblesse, ni son cœur. Et quand il croit / Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix. »

Tous deux, affectant un air exténué, exécutent les mêmes mouvements, en parfaite synchronicité : ils font semblant d'ouvrir une porte, avancent de trois pas, déposent leur mallette sur le plancher, enlèvent leur manteau imaginaire, puis marchent l'un vers l'autre, comme si chacun s'approchait d'un miroir. Une fois face à face, ils s'observent en silence, puis se tournent à l'unisson vers la télévision. Leur visage vide, ils reculent vers le sofa et, exactement en même temps, se laissent tomber dedans, leur regard fixé sur la télé.

— « Et quand il croit serrer son bonheur il le broie / Sa vie est un étrange et douloureux divorce / Il n'y a pas d'amour heureux... »

Markitos pointe une télécommande vers la télé et fait mine de l'allumer. Simultanément, sur la grande toile blanche tendue au-dessus de l'entrée des artistes, un flash apparaît, comme si cet écran représentait la télé qui s'allume. Aussitôt défilent sur la toile des photos de couples homme-femme qui marchent en discutant ou en souriant, des couples qui évoluent dans un décor qui semble familier à Joël. Et tout à coup, il comprend.

— C'est des photos qui ont été prises tout à l'heure, ici, juste à l'extérieur du chapiteau.

— Sûrement pendant que le monde se dirigeait vers le guichet, approuve Martine, surprise. Il devait y avoir une caméra cachée quelque part.

De nombreux chuchotements de surprise circulent dans les gradins et certaines personnes poussent même de petites exclamations en se reconnaissant sur les clichés qui s'enchaînent. Pendant ce temps, un grognement animal plane à nouveau dans la tente, mêlé à la musique triste. Markitos, sans quitter la télé des yeux, passe son bras autour de l'épaule de Wefa en un geste nonchalant. Et alors que les images des couples se succèdent toujours, la voix mélancolique poursuit :

— « Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard / Que pleurent dans la nuit nos cœurs à l'unisson / Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson / Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson / Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare / Il n'y a pas d'amour heureux. »

Puis, la rousse, impassible, se lève, imitée par son conjoint. Tous deux se font maintenant face, collés l'un à l'autre. Le colosse caresse le cou de sa femme, puis les fesses et les seins, mais avec une totale apathie. Wefa ne réagit pas, indifférente. Les gestes de Markitos

deviennent plus suggestifs et, par ses mouvements de bassin, on comprend qu'il simule une relation sexuelle debout. Mais tous deux démontrent une déroutante insensibilité à leurs propres actes et Markitos continue à regarder la télé située derrière sa partenaire. Pendant ce temps, les photos des couples défilent toujours sur l'écran géant. Il y a quelques ricanements dans la salle, mais certains spectateurs paraissent un peu gênés. Martine fronce les sourcils, incertaine.

— C'est pas comme dans les cirques quand j'étais petite...

— C'est drôle, leur baise me rappelle mon mariage, ajoute Stéphane avec un rictus cynique.

Isabelle pousse un hoquet d'étonnement : elle vient de voir, sur la grande toile blanche, une photo d'elle et de Stéphane qui marchent en discutant. Stéphane rigole.

— Hey, on est des vedettes !

Sur la piste, alors que Markitos s'active, Wefa se penche de plus en plus vers l'arrière, son torse se tord et sa tête, totalement à l'envers, touche maintenant presque le sol. Ainsi, tout en simulant une relation sexuelle terne, les deux conjoints continuent d'observer la télé d'un air nostalgique, tandis que les clichés se succèdent toujours. Tout à coup apparaissent sur l'écran Joël et Martine, côte à côte, sereins. Le policier voudrait se marrer, mais la juxtaposition de son propre couple aux deux artistes qui copulent sans joie provoque en lui un étrange malaise. Il jette un coup d'œil à sa femme, qui fixe la scène, perplexe. Ressent-elle la même chose que lui ?

— « Il n'y a pas d'amour qui ne soit à douleur / Il n'y a pas d'amour dont on ne soit meurtri / Il n'y a pas d'amour dont on ne soit flétri / Et pas plus que de toi l'amour de la patrie / Il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs / Il n'y a pas d'amour heureux. »

Finalement, Wefa reprend sa position normale, Markitos poursuit ses coups de bassin quelques instants et, sans qu'il n'ait donné le moindre signe de plaisir, il se sépare de la rousse. Cette dernière, sans le regarder, s'éloigne de plusieurs pas et, dos à son partenaire, fixe le vide. La musique triste devient plus dramatique. Les deux conjoints, sans se voir, serrent les poings, comme si une colère montait en eux. Markitos se tourne vers la télé, plein de rancœur. Tout à coup, il s'empare de l'immense divan, le lève de terre et le laisse retomber à deux ou trois reprises, pour bien montrer qu'il s'agit d'un vrai meuble en bois, solide et lourd. Puis, en le tenant seulement par une extrémité, il le redresse à la verticale, grognant sous l'effort, et l'élève complètement, telle une tour poussant au-dessus de son crâne. Joël ouvre de grands yeux, impressionné par cette démonstration de force. La musique devient distordue et, sur la toile blanche, les mêmes photos que tout à l'heure recommencent à défiler, mais déformées,

salies, comme si elles avaient subi un traitement quelconque ou passaient dans un filtre particulier. Joël revoit le cliché de son couple, mais cette fois avec leurs visages allongés, enlaidis, aux couleurs plus sombres, image qui le trouble encore plus que précédemment. Tout rouge et congestionné, brandissant toujours le divan, le colosse s'approche, comme sur le point de laisser tomber le meuble sur la télé, stimulé par le regard encourageant de Wefa à l'écart. On retient son souffle dans la salle, les photos trafiquées roulent de plus en plus vite sur l'écran... puis Markitos ferme les yeux, résigné, et dépose lentement le divan sur le sol, tandis que sa conjointe baisse le front.

Sur la toile blanche, le diaporama cesse. Lux apparaît à l'intérieur de sa roue temporelle et tourne autour du couple qui ne bouge pas, la tête basse, et l'immense tic-tac fuse des haut-parleurs tandis que les aiguilles défilent rapidement. Lux quitte la piste au moment où deux projecteurs blancs s'allument et éclairent de plein fouet les deux petites passerelles tout en haut du chapiteau. Sur l'une se trouve Sarratou, et sur l'autre Wulf, sans qu'on ne les ait vus monter. L'homme arbore une expression et une attitude virile et assurée, alors que la jeune Noire se tient en une pose aguichante. Markitos et Wefa lèvent la tête vers leurs deux collègues et une ferveur presque hypnotique se peint sur leur visage. Chacun marche vers un poteau au son de la musique maintenant langoureuse et pendant qu'ils gravissent les échelons de cordage, l'Espagnol et la Noire attrapent chacun un trapèze et commencent à se balancer dans le vide, en se croisant encore et encore. Au sol, il n'y a plus d'éclairage, les projecteurs uniquement braqués vers les hauteurs du chapiteau où Markitos et Wefa atteignent enfin leur passerelle respective. Envoûtés, ils observent pendant quelques minutes les deux artistes exécuter leur numéro de pirouettes aériennes, interchangeant leur trapèze en plein vol, passant tout près de leurs deux admirateurs. Et chaque fois que Wulf frôle Wefa, il lui tend la main ; la rousse résiste et Wulf repart dans son balancement, s'éloignant pour mieux revenir. Il en va de même pour Sarratou et Markitos. La voix grave surgit à nouveau des haut-parleurs :

— Et vous, qui désirez-vous ? Quelle personne hante vos rêveries érotiques ? Votre collègue de travail ? L'ami de votre conjoint ou de votre conjointe ? Votre voisin ou votre voisine ? L'inconnu assis près de vous en ce moment ? Vous, qui est votre fantasme ? Tout le monde en a un...

Tout à coup, un projecteur de poursuite s'allume sur le visage d'un homme dans la salle qui cligne des yeux, déconcerté.

— Vous, qui est votre fantasme ? répète la voix.

Le projecteur s'éteint tandis qu'un autre éclabousse de son faisceau la face d'une femme tout aussi ahurie.

La voix pose la question à plusieurs reprises, visant un spectateur différent chaque fois. Si un ou deux affichent un air goguenard et amusé, la plupart semblent embarrassés. Joël, pendant une seconde, craint soudain d'être la prochaine cible, puis il se traite d'idiot. Il n'aura qu'à sourire calmement, c'est tout. Pourquoi cette peur ridicule ? Mais après une dizaine de fois, plus personne n'est éclairé et la voix se contente d'articuler sur un ton ironique :

— Mentez aux autres si vous voulez, mais ne vous mentez pas à vous-même...

Quelques murmures serpentent dans les gradins. Stéphane ricane et Martine émet un marmonnement agacé. Joël ne réagit pas, mais pendant une seconde, l'image de Marie-Ève Chabot lui traverse l'esprit. Il la repousse aussitôt, mal à l'aise.

Le ballet de la tentation se poursuit dans les hauteurs du chapiteau durant cinq ou six minutes, et pendant tout ce temps plane le grognement de fauve qui se mêle à la trame musicale. Chaque fois que la belle Noire tend la main vers Markitos en lui décochant un sourire lubrique, Joël est parcouru d'un long frisson et ressent un pincement au cœur face aux refus répétés du colosse tourmenté. Enfin, après d'ultimes pirouettes, les deux acrobates s'immobilisent sur les passerelles, Sarratou près de Markitos, Wulf près de Wefa. Chaque duo tourne lentement sur lui-même, face à face. La Noire et l'Espagnol offrent leur bouche tandis que le vrombissement animal prend de l'ampleur ; pendant un bref instant, le mastodonte et la rousse paraissent sur le point de céder à leur enjôleur respectif, mais au moment critique, ils reculent en secouant la tête, éperdus... et tombent dans le vide, disparaissant dans les ténèbres. Plusieurs cris d'effroi s'élèvent des gradins et Martine se cache même les yeux.

Le grognement a cessé. Sur les passerelles, Sarratou et Wulf regardent vers le bas avec indifférence. Peu à peu, l'éclairage du haut s'éteint tandis que la piste s'illumine dans une ambiance verdâtre, malade. En bas, Markitos et Wefa sont étendus au sol, face contre terre, immobiles. Regina, Lux et Laurus entrent en scène, déguisés en énormes vautours avec de longs becs pointus attachés devant leurs bouches. De façon grotesque, accompagnés d'une trame sonore sombre traversée de notes aiguës, ils feignent de voler autour des deux artistes inertes pendant que la voix grave surgit à nouveau des haut-parleurs :

— À défaut de se nourrir, on devient soi-même la proie des frustrations, des regrets et du désespoir...

Au même moment, les humains-vautours se mettent à attaquer les deux corps à coups de bec, les transperçant de toutes parts et arrachant des lambeaux de chair sanglants, tandis que la musique devient stridente. Pendant quelques secondes, plusieurs clameurs

horrifiées fusent dans les gradins et Joël lui-même sursaute de stupéfaction, mais il comprend rapidement qu'il s'agit de deux mannequins, ce qui explique que leur visage soit tourné vers le sol. Les vautours poursuivent leur massacre, réduisant les deux pantins en miettes et se couvrant d'une quantité invraisemblable de fausse hémoglobine qui gicle généreusement. Martine secoue la tête, déconcertée, quelques exclamations moqueuses ou choquées se font entendre malgré la musique tonitruante et quatre ou cinq spectateurs offusqués se lèvent pour quitter la salle. Puis, peu à peu, la lumière et le son diminuent d'intensité sans que le carnage ne cesse pour autant, et enfin, c'est le silence et la noirceur.

— Je suis pas sûre que je veux voir le reste, marmonne Martine à l'oreille de son mari.

Joël ne sait que répliquer, perplexe, lorsque la voix grave articule brièvement :

— Mais on a toujours le choix...

Le grognement réapparaît et transsude des ténèbres, rauque, souterrain. Progressivement, un éclairage rougeâtre, sanglant, se déverse sur la piste, au centre de laquelle est érigée une immense cage circulaire. Dans un coin de celle-ci, un énorme tigre du Bengale est étendu et regarde avec une morgue souveraine la foule autour de lui. La musique est maintenant plus épurée, plus insinuante, sans rythme, une longue note basse qui prépare l'inconnu. Une silhouette s'avance en claudiquant. Il s'agit de Francus, que l'on voit pour la première fois depuis le début de la représentation. Par-dessus son léotard fluo, il porte une veste écarlate parsemée d'étoiles brillantes ainsi qu'un chapeau haut-de-forme, sorte de parodie de la tenue classique du dompteur de fauves. Il marche sans se presser puis, devant la porte de la cage, il s'arrête. Sous les yeux incrédules de l'assistance, il commence à retirer sa veste, puis son costume ajusté, lentement, et enfin son haut-de-forme, jusqu'à être totalement nu.

— Ben voyons donc ! marmonne Isabelle.

Une fois son étonnement passé, Joël remarque que le corps svelte du dompteur est couvert de cicatrices, aussi bien dans le dos que sur les cuisses, les bras et le ventre. Même si quelques rires gênés se font entendre, la grande majorité des spectateurs gardent le silence. Francus ouvre la porte de la cage, entre et la referme derrière lui. Le tigre, couché mais la tête redressée, le suit des yeux, les paupières à moitié baissées. La musique joue toujours, mystérieuse et intrigante. Francus contemple la bête, son visage balafré impassible. Sous l'éclairage écarlate, sa peau paraît au vif, comme s'il sortait d'un four brûlant. Puis, il s'approche de deux mètres, légèrement incliné vers l'avant, et Joël note que le chauve ne boite plus du tout. Le félin déploie sa majestueuse silhouette, se met sur ses pattes avec grâce et

daigne accomplir quelques pas à son tour, en émettant un son guttural sans ouvrir la gueule. La démarche de Francus suit un demi-cercle autour de l'animal alors que ce dernier se contente de tourner la tête pour ne pas perdre l'homme nu des yeux. Joël se demande quel est le lien entre cette scène et la parodie du quotidien à laquelle ils ont assisté depuis le début.

Le dompteur se penche vers un coin de la cage et ramasse quelque chose : il s'agit d'un long couteau de chasseur. Il brandit l'arme devant lui, avance aussi sa main gauche et recommence à s'approcher du tigre, de plus en plus incliné vers l'avant, le regard étincelant. Il se meut d'ailleurs comme un félin, ses muscles tendus, et sa nudité rend la comparaison encore plus frappante. Le fauve retrousse ses babines et émet cette fois un réel grognement. Le chauve réagit alors de manière tout à fait improbable : il rugit à son tour en ouvrant toute grande sa bouche, un son qui ressemble en fait à un feulement de chat, comme une longue et agressive poussée d'air rauque. Une telle conduite aurait pu être du plus haut ridicule, et pourtant, à l'exception de quelques rares spectateurs, personne ne rit dans la salle trop impressionnée par l'assurance de cette réplique, par la bestialité de l'attitude, par l'arrogance de l'homme. Le tigre plisse les yeux et se contente d'éructer un grondement à la fois menaçant et intrigué. Francus grimace un rictus ambigu, la lèvre supérieure légèrement déformée par la cicatrice de sa joue. Tout à coup, le fauve décoche un inattendu coup de patte. Francus l'évite et son mouvement est accompagné de plusieurs exclamations angoissées des spectateurs. L'homme, comme excité par cette offensive, pousse à nouveau son feulement félin en bondissant et en balançant le couteau devant lui, ce qui provoque de nouvelles réactions dans l'assistance et le recul de l'animal.

Pendant un bon moment, l'humain et la bête se défient ainsi, s'élançant l'un vers l'autre en produisant leurs cris respectifs, alternant coups de patte et coups de lame qui passent très près de leur but sans l'atteindre. Mais une étrange impression se dégage, celle qu'aucun des deux duellistes ne veut vraiment attaquer son adversaire, comme s'ils se testaient mutuellement, avec un mélange d'agressivité et de déférence, constamment sur la corde raide, conscients que le moindre geste de l'un risque de déséquilibrer cette entente fragile et d'ouvrir la porte à une véritable boucherie. Puis, au bout de cinq minutes, ils s'arrêtent et s'examinent, haletants. Francus lève son couteau au-dessous de son coude et, d'un mouvement sec, il entaille sa peau à une vingtaine de centimètres de son poignet. Des hoquets d'effroi fusent de la foule tandis qu'un filet de sang s'écoule le long de l'avant-bras du dompteur. Joël fronce un sourcil. Un trucage ? Drôlement bien fait. Mais le policier réussit à distinguer une série d'autres petites coupures

cicatrisées sur le bras de Francus. Il se mutilerait donc pour de vrai ? À la musique mystérieuse et épurée s'ajoutent des nappes plus dramatiques, plus intenses. Le chauve, courbé presque jusqu'au sol, avance vers le tigre, qui retrousse ses babines sur ses longues canines et dont le grondement menaçant accompagne la trame sonore à la perfection. L'homme est tout près de la bête et tend son membre dégoulinant vers elle. Celle-ci renifle la blessure, puis ouvre toutes grandes les mâchoires, comme sur le point de happer le bras. Nouvelle poussée d'angoisse dans la foule, Joël sent même son cœur oublier deux ou trois battements. Mais le dompteur ne bronche pas, un rictus étrangement apaisant aux lèvres. Alors le fauve plisse les yeux, referme doucement sa gueule dans le vide et commence à lécher le sang sur le membre offert. Sous l'éclairage rougeâtre, un large sourire se dessine sur le visage de Francus. Les petites marques sur l'avant et l'arrière de son crâne paraissent maintenant écarlates, comme si elles étaient fraîches et encore saignantes. Tout à coup, d'un mouvement rapide, il entaille le flanc du tigre et celui-ci se redresse de toute sa masse en produisant un terrible rugissement qui se mêle aux cris de l'assistance.

« Ça y est, cette fois, le tigre va lui arracher la tête ! » songe Joël, qui tend déjà sa main vers son cellulaire, prêt à appeler le 9-1-1.

Mais Francus fixe l'animal avec flegme, son sourire complice et rassurant. Le fauve hésite, s'humecte les babines sans quitter le chauve de ses pupilles flamboyantes, puis, calme, recommence à lécher la plaie du dompteur. Ce dernier, satisfait, penche la tête vers la taille du félin qui saigne légèrement et plaque ses lèvres contre la coupure. Comme s'il en aspirait le sang.

Pendant presque trente secondes, enveloppés par la musique mystérieuse et sombre, l'homme nu et la bête, dans une embrassade malsaine, se nourrissent mutuellement sous les regards incrédules des gens dans les gradins.

Puis, Francus se dégage et recule sous l'œil apaisé du tigre ; curieusement, il boite à nouveau de la jambe droite. Il se redresse lentement, sa bouche barbouillée d'hémoglobine s'élargit en un sourire de plénitude puis il lève les deux bras, non pas comme s'il attendait des applaudissements, mais comme s'il goûtait une puissante victoire.

Cinq spectateurs outrés marchent vers la sortie, quelques interjections jaillissent de la foule, mais elles sont interrompues par la trame sonore qui devient tout à coup agressive et industrielle. Simultanément, l'éclairage de la piste s'éteint tandis que le haut du chapiteau s'illumine. On y voit Markitos et Wefa, chacun sur sa passerelle respective, l'air maintenant résolu, ainsi que Wulf et Saratou qui voltigent sur leur trapèze. Ils sont nus tous les quatre et

l'étonnement de Joël ne l'empêche pas d'admirer avec envie le corps parfait de la Noire qui se balance dans le ciel. Comme tout à l'heure, elle frôle Markitos de ses mains affriolantes, l'Espagnol tend les siennes vers Wefa, mais cette fois, le colosse et la rousse acceptent l'invitation, enlacent leurs deux acolytes, et les voilà tous en train de voler, deux par deux. Tout en se balançant, ils se dandinent pour prendre des positions d'abord confuses, puis stables. C'est désormais Markitos qui tient le trapèze à bout de bras tandis que Sarratou, plus basse, accrochée à ses hanches, colle sa face contre son pubis et bouge sa tête comme si elle lui taillait une pipe. Le suce-t-elle réellement ? s'interroge Joël, étourdi par une telle audace. Avec la chevelure de lionne de la Noire qui lui cache une bonne partie du visage, il est assez facile de faire semblant. Les deux autres tiennent leur trapèze à bout de bras, mais la rousse a le dos tourné à l'Espagnol et son corps est tordu de manière à ce que seules ses fesses soient en contact avec son partenaire, ou plus précisément avec son entrejambe, et les rotations du bassin de Wefa ne laissent aucun doute sur leur activité. Encore une fois, le policier se demande si c'est simulé ou non. En tout cas, leur nudité rend la scène très réaliste, assez pour qu'il se sente embarrassé, comme tout le reste de l'assistance. Durant leurs actions lubriques, les deux couples ne cessent de se balancer et de se croiser, leurs traits crispés par un plaisir intense, leurs mouvements langoureux de plus en plus frénétiques. Puis, au moment où la musique accélère encore, Markitos et Wefa ouvrent la bouche comme s'ils hurlaient de jouissance. Presque au même moment, Sarratou et Wulf tombent dans le vide et l'éclairage jaunâtre revient en bas : la cage du tigre a disparu, remplacée par un filet dans lequel rebondissent les deux corps. Le berceau de bébé est aussi de retour sur la piste de même que la bascule ainsi qu'un grand coffre en bois ouvert. Pendant que le duo continue à planer là-haut, dans une pénombre qui les camoufle en partie, les deux autres s'extirpent rapidement du filet alors que Regina et Laurus entrent en scène, tout aussi nus que leurs collègues. En quelques secondes, le totem humain se reforme, Wulf avec Regina sur ses épaules et cette dernière avec Laurus sur les siennes. Comme au début du spectacle, Laurus porte la pancarte « Patron » autour du cou et il lève un poing vers le ciel comme s'il engueulait son employé qui se balance toujours, tandis que des pleurs de nourrisson se mêlent à la musique incandescente. C'est ce moment que choisissent Markitos et Wefa pour lâcher leur trapèze. Ils chutent dans le filet, s'en dégagent aussitôt et, déterminés, se dirigent vers le coffre. Au même moment, un message en grosses lettres noires apparaît sur la grande toile blanche.

« Regardez sous vos sièges. »

Dans l'assistance, on ne réagit pas, indécis. Le message se met à

clignoter.

« Regardez sous vos sièges. »

Enfin, les spectateurs glissent leurs mains sous leurs bancs, y compris Joël et ses amis, et le policier a la surprise d'y trouver un pistolet, du genre qu'on utilise pour jouer au *paintball*. Sur la piste, Wefa retire du coffre le fer à repasser de tout à l'heure et Markitos un revolver. Le colosse court vers la tour humaine, lève son arme et tire. La détonation est assourdissante, tout le monde sursaute et Laurus se met à mimer la souffrance comme s'il avait été atteint, tandis que sur la grande toile apparaît un nouveau message, impératif.

« Tirez ! »

Tout le monde se regarde, désorienté. Joël lui-même se sent étourdi et lance des coups d'œil interrogateurs à Martine et à Stéphane, qui paraissent tout aussi incertains que lui. Markitos, à nouveau, fait feu sur Laurus, deux fois, et le message se met à clignoter sur la toile.

« TIREZ ! — TIREZ ! — TIREZ ! »

Et tout à coup, un homme se lève dans les gradins, vise Laurus et appuie sur la détente. Une balle de peinture surgit du canon, mais manque la cible. Une femme tire à son tour et la balle éclate sur l'abdomen du pseudo-patron en créant une tache rouge, comme s'il était vraiment blessé.

Comme si un signal avait été donné, une cinquantaine de spectateurs tirent à leur tour à répétition, le visage crispé en une grimace à la fois jouissive, rageuse et incrédule. Stéphane, après hésitation, les imite, ravi. Joël ne participe pas, pas plus que son épouse et Isabelle, tous trois soufflés par le spectacle. Même si plusieurs des projectiles ratent leur objectif, Laurus et ses deux collègues sous lui en reçoivent suffisamment pour être couverts d'éclaboussures écarlates en quelques secondes. L'artiste tressaute en mimant l'agonie et sous lui, Regina et Wulf oscillent dangereusement, sur le point de s'écrouler. Au même moment, Wefa, qui a rejoint le berceau, y introduit son fer à repasser comme si elle l'appliquait avec véhémence sur le bébé. Les pleurs du bambin cessent de surgir des haut-parleurs, laissant toute la place à la musique de plus en plus hystérique et violente. Le totem humain s'effondre enfin et aussitôt, Wefa, Laurus, Regina et Wulf courent vers le coffre. Ils en sortent chacun une mitraillette et, en quelques secondes, les cinq membres du cirque, nus, munis de leurs fusils automatiques, s'éparpillent sur la piste ; chacun vise une partie différente de l'assistance et se met à tirer. Une cacophonie de détonations et de pétarades explose dans la tente. Évidemment, les armes sont chargées à blanc, mais Joël recule néanmoins de stupeur, tétanisé par une telle violence. Plusieurs spectateurs hurlent, certains se penchent comme pour se protéger,

deux ou trois fuient carrément le chapiteau, mais une trentaine, dont Stéphane, continuent d'appuyer sur leur détente en poussant des cris sauvages. Les artistes se font atteindre à répétition, mais tirent encore pendant trente interminables secondes ; Regina finit par tomber, simulant la mort, puis Laurus, puis Wulf. Les pistolets des spectateurs se vident enfin et ceux-ci, hébétés, se rassoient lentement en clignant des yeux. Wefa et Markitos, toujours debout, lâchent leurs armes, leurs corps nus dégoulinants de peinture rouge, les pupilles étincelantes, la bouche grimaçante, et Joël, même s'il sait qu'il n'y a rien de vrai dans tout cela, ne peut s'empêcher de ressentir un long tremblement d'effroi.

Au son de la musique industrielle, Wefa et Markitos tournent la tête, s'observent avec rancœur, puis retournent en courant vers le coffre. Ils en sortent chacun une torche qu'ils allument avec un briquet. Les bouts s'enflamment et l'éclairage de la piste redevient écarlate. Le géant et la rousse attrapent un petit flacon puis reviennent au centre, face à face, à une distance de six mètres l'un de l'autre. La trame sonore décélère quelque peu, mais demeure tout aussi brutale. Flacon dans une main, torche flamboyante dans l'autre, les deux membres de la troupe se défient du regard, le visage haineux, comme deux lutteurs sur le point de s'entretuer. Puis, ils avancent l'un vers l'autre avec une lenteur extrême, courbés vers le sol ; Markitos porte le flacon à ses lèvres, puis souffle sur le flambeau. La flamme s'intensifie en une foudre propulsée vers l'avant, qui donne l'impression que le mastodonte crache du feu vers sa partenaire. Un accord métallique et distordu de guitare électrique souligne le geste, comme si les flammes hurlaient. Wefa s'emplit aussi la bouche de liquide et, à son tour, projette une longue fulguration vers le géant, enveloppée du même déchirement musical. Pendant vingt secondes, ils progressent en se mitraillant de vociférations de braises, les cris de guitare s'amplifiant graduellement ; les missiles embrasés se rejoignent enfin, tandis que les deux belligérants, maintenant tout près, vomissent simultanément l'enfer et entremêlent leur fureur incendiaire en une spectaculaire gerbe sulfureuse... puis c'est l'explosion, un immense flash blanc sorti de nulle part qui illumine tout l'intérieur du chapiteau et aveugle l'assistance, accompagnée d'une déflagration nucléaire qui ébranle les gradins. Le flamboiement dure trois secondes, et lorsque les gens distinguent à nouveau ce qui se passe, plus aucun projecteur n'est allumé. La seule lumière provient d'un brasier au centre de la piste, un grand autodafé au cœur duquel on devine deux silhouettes noircies, côte à côte, immobiles et le poing levé en l'air, deux pantins qui brûlent au son d'un long accord plaqué apocalyptique et tragique qui s'étire sans fin en distorsions malsaines. Pendant ce temps, la voix grave et puissante surgit des haut-parleurs.

— 2013, Kadpidi : Catherine Jannelle se fait violer par son patron, Herbert Chicoine... 2011, Pierreville : Frédéric Étier met le feu au bureau où il travaille depuis vingt ans... 2009, Kadpidi : Laurent Morin, enseignant à la maternelle, est condamné pour pédophilie...

Médusé, Joël écoute cette nomenclature des drames survenus à Kadpidi et dans les environs au cours des dernières années, les yeux rivés sur les flammes au milieu de la piste. Accompagnée par la distorsion musicale, la voix poursuit, imperturbable :

— 2012, Kadpidi : Roxanne Blais tue accidentellement son bébé de huit mois dans un accès de colère... 2011, Yamaska : Jean-Claude Johnson se suicide dans son sous-sol après que sa famille eut découvert son homosexualité... 2010, Kadpidi : Gabriel Létourneau est arrêté pour avoir publié des messages haineux et racistes sur Internet...

Dans l'assistance, il y a évidemment des proches de certains de ces individus et Joël lui-même en connaissait un ou deux. Avec un goût amer dans la bouche, il observe en silence les deux mannequins qui sont maintenant presque totalement calcinés.

— 2009, Sorel-Tracy : Murielle Lavigne assassine son amant... 2005, Kadpidi : Hugo Rocheleau tue sa femme et sa fille...

Tout le monde est au courant de l'histoire de Rocheleau : c'est le dernier meurtre qui a eu lieu à Kadpidi, neuf ans plus tôt... Tout à coup, alors que les restes des deux pantins effondrés ne jettent plus que quelques lueurs, une vidéo est projetée sur la grande toile blanche : il s'agit d'une sorte de lent panoramique sur les gradins filmés au même moment. On y voit les spectateurs défiler, trois rangées à la fois ; tous sont déconcertés, secoués... Joël et ses amis apparaissent aussi et le policier est surpris de son air totalement effaré... Et tandis que la caméra invisible poursuit son travelling, un immense point d'interrogation se dessine en surimpression sur les visages bouleversés. L'écran devient noir, la musique disparaît, et il n'y a plus que les ténèbres, à peine trouées par l'amas de braises sur la piste.

Dans l'obscurité, aucun applaudissement ne retentit, aucun rire, aucune invective. Joël, tendu à l'extrême, entend Martine qui respire très fort à ses côtés.

Puis, les lumières se rallument partout sous le chapiteau, rassurantes. La piste est totalement vide, sans accessoires, et une ritournelle traditionnelle de cirque joue maintenant en sourdine. Les secondes s'étirent : aucun membre de la troupe n'apparaît pour saluer. Personne.

Une trentaine de spectateurs commencent à battre des mains maladroitement, puis la grande majorité des gens se joignent à eux. Si certains applaudissements sont ravis, la plupart sont mécaniques,

produits par des personnes encore sous le choc, comme ceux de Joël qui essaie d'assimiler cette charge qu'on lui a balancée en pleine gueule. Comme il n'y a toujours aucun artiste qui daigne se montrer, on finit par se lasser et le brouhaha envahit la salle divisée entre l'enthousiasme, la colère et l'ahurissement. Certains individus crient même au scandale, tandis que la foule se meut enfin vers la sortie. Le policier consulte sa montre : le show a duré une bonne heure, mais cela lui a paru plus court. Stéphane, en se levant, regarde ses amis avec un sourire enchanté.

— Je pense qu'on a besoin d'aller prendre un verre, non ?

Quatre

Martine propose le Bistrot du Mont-Gris ; ce sera plus calme qu'à La Clique, toujours plus achalandée le soir, surtout un vendredi. Ils se retrouvent donc tous les quatre dans le bar à flanc de montagne, où boivent une dizaine de clients, et s'installent à une table. Martine résume au couple qui les accompagne ce qu'elle a déjà exposé à Joël dans la voiture : elle n'a pas vraiment aimé la représentation.

— Moi, j'ai *détesté* ! renchérit Isabelle. C'est épouvantable, montrer des affaires de même ! Des fusillades, des corps déchiquetés, des... des bébés brûlés par des fers à repasser, franchement ! Et la nudité, ça me choque pas, mais toutes ces scènes de sexe...

— C'était sûrement simulé, précise Joël. Il me semble qu'une loi interdit tout acte sexuel véritable durant un spectacle, même pour adultes.

— Je le pense aussi, approuve Stéphane. Cet Espagnol est gai, je l'ai vu embrasser son chum, l'autre soir à La Clique.

— On peut être homo et être capable de baiser une femme, voyons ! rétorque Martine.

— Ç'avait l'air maudiquement vrai, persiste Isabelle.

— Un cirque qui joue la provocation, c'est pas pertinent, poursuit Martine. Quand on va au cirque, on veut s'amuser, pas se... Mon Dieu, c'est bien bruyant, ici !

— Tu sors pas souvent, ça paraît, se moque Stéphane.

Joël fronce un sourcil tandis que sa conjointe reprend :

— En plus, c'est pas subtil du tout, comme message...

— Je suis assez d'accord, renchérit le policier. C'était audacieux, oui, mais... C'était trop... trop...

Il ne trouve pas ses mots et a un geste vague.

— En tout cas, Stéphane, lui, a aimé ça, dit Isabelle.

— C'est subversif, donc intéressant, vous pensez pas ? se défend le médecin. Et ce qui est montré dans ce show-là, même de manière caricaturale, ça incite à réfléchir...

Assertion qui lance un débat d'une dizaine de minutes. Puis Martine change de sujet et, sans qu'Isabelle lui ait posé de questions, elle lui explique qu'elle possède une clinique vétérinaire et qu'elle fait aussi du bénévolat au CHSLD de Kadpidi. En riant, Stéphane lui demande si le vieux dont elle s'occupe tant est finalement mort et Martine, qui goûte peu ce type d'humour, répond que monsieur Plamondon est toujours vivant mais très affaibli. Ils discutent pendant un petit moment, puis la femme de Joël annonce qu'elle est fatiguée et qu'elle va rentrer. Le policier paraît déçu et rappelle qu'il est à peine dix heures.

— Désolée, mamour, mais j'ai eu une...

— ... une semaine de fous, je sais. Qui n'en a pas, hein ?

Il ricane en prenant les deux autres à témoin. Stéphane propose à sa compagne un dernier verre et elle accepte. Joël se tourne vers Martine.

— Ça te dérange-tu si je reste un peu ?

Celle-ci démontre un certain étonnement, mais sourit aussitôt.

— Pas de problème. Et vous deux, vous me le ramenez pas soûl à quatre heures du matin, hein ?

Martine embrasse tout le monde et quitte le bar. Lorsque, deux minutes plus tard, Isabelle se lève pour aller aux toilettes, Stéphane se penche vers le policier.

— T'aimes mieux rester avec nous autres parce que t'as compris que t'auras pas ton nanane à la maison, c'est ça ?

— Ben voyons, pas pantoute !

Joël réalise qu'il a nié avec un peu trop de véhémence et affecte un air détaché.

— De toute façon, ça me surprendrait pas qu'elle se réveille, tantôt, quand je vais rentrer... Un nanane réchauffé, c'est aussi bon !

Il remarque le sourire sceptique de son ami, mais ne le relève pas. Il se remémore alors une scène du spectacle, celle du couple qui baise de manière mécanique devant la télé... Puis, sans raison, il songe au dompteur et à son numéro avec le tigre.

Isabelle revient s'asseoir et ils parlent de choses et d'autres pendant une demi-heure. Stéphane finit par dire :

— Je serais curieux de savoir ce que fait la bande du cirque en ce moment. Ils ont dû sortir pour célébrer leur première.

— Sûrement, renchérit Joël. Ils doivent fêter pas mal, ce monde-là. Ils sont peut-être à La Clique.

— Est-ce qu'on y va, pour vérifier s'ils sont là ? propose le médecin. Ça doit pas être banal, discuter avec eux autres.

On le considère avec étonnement et il éclate de rire en affirmant qu'il déconne. Isabelle, en terminant son verre, annonce qu'elle souhaiterait rentrer et Stéphane, l'œil allumé, offre de la reconduire. Le policier est convaincu que leur soirée ne se conclura pas par un simple au revoir et il en ressent une brève jalousie.

— On te donne un lift, Jo ?

Joël promène son regard sur la salle : s'il connaissait un des clients, il resterait peut-être un peu. Par exemple, Marie-Ève Chabot. Ç'aurait été sympa de lui parler. Mais à part un ou deux visages vaguement familiers, il ne reconnaît personne avec qui il a envie de boire un verre. Il se lève donc et suit ses compagnons jusqu'à la sortie.

À deux heures vingt du matin, Francus et Regina sont toujours assis près du feu de camp, au centre du demi-cercle formé par les quatre autocaravanes. Ils se taisent depuis un bon moment et seul le crépitement des flammes perce le silence de la nuit. Installé sur une chaise pliante, éclairé par les lueurs dansantes, Francus observe sur son avant-bras la coupure encore fraîche qu'il s'est infligée durant le spectacle. En face de lui, de l'autre côté du feu, Regina, vautrée dans le même genre de fauteuil, le considère d'un visage neutre.

— Tu t'en es fait combien, au juste, sur les bras ?

— Des centaines.

— À force de te recouper aux mêmes places, ça refermera plus.

— On verra à ce moment-là.

Il examine son bras quelques secondes, puis, satisfait, revient à sa collègue.

— Excellente première, ce soir. J'ai hâte de voir s'il y aura beaucoup de visiteurs en fin de semaine, pendant les heures d'ouverture du site.

Regina reste inexpressive, les mains croisées sur le ventre, tellement affalée que seules ses omoplates touchent au dossier. Francus penche la tête sur la droite.

— Après trois ans, tout ça t'intéresse toujours aussi peu, n'est-ce pas ?

— C'est pas pour ça que je me suis jointe à votre troupe, Francus.

— C'est pour quoi, alors ?

Un bruit de moteur attire leur attention. Sur le sentier de terre qui s'avance au milieu du vaste terrain vague, une de leurs trois camionnettes, une Ford Super Duty noire, roule lentement et se gare près d'un autre pick-up. Wefa en sort et s'approche, tandis que le chauve lui lance un sourire entendu.

— Je parie qu'un chanceux a bénéficié de tes talents cette nuit...

Wefa approuve en s'arrêtant près du feu.

— Celui avec qui tu parlais tout à l'heure au bar ? insiste le dompteur.

— Oui... En plus, je pense qu'il a compris une couple d'affaires.

— Ça m'étonne pas : tu es douée pour susciter la lucidité.

Elle regarde Francus avec un sourire admiratif.

— C'est toi qui m'as appris.

— Parce que c'était déjà en toi.

Regina a un petit soupir de lassitude et Wefa s'intéresse enfin à elle.

— Toi, Reg, j'imagine que tu t'es éclatée, comme d'habitude.

La tonalité sarcastique n'échappe pas à la blonde, qui grimace de dédain.

— J'ai pas besoin de fourrer tout ce qui bouge pour avoir l'impression d'être en vie, moi.

— Non, ça, c'est sûr : tu fourres pas du tout.

Regina se redresse légèrement, plus agressive.

— Hey, tu te penses ben wild, mais t'as pas vécu la moitié des affaires que j'ai vécues !

Francus ne réagit pas et masse doucement sa cuisse droite, en arborant l'expression d'un psychologue qui observe de son œil clinique un couple en pleine engueulade. C'est au tour de la rousse de pousser un soupir d'ennui.

— Bon, tant qu'à réentendre ton vieux disque, j'aime autant aller me coucher. Les autres dorment ?

— Markitos, oui, il est revenu avec nous. Laurus, Wulf, Sarratou et Lux ont trouvé un club.

Wefa souhaite bonne nuit et sort du périmètre éclairé pour disparaître dans les ombres des autocaravanes. Francus tourne la tête vers Regina, qui contemple les bûches se consumer avec une sombre tristesse, comme si elle voyait un passé révolu dans les flammes dansantes et moqueuses. Elle parle alors d'une voix rageuse mais faible, brisée.

— J'ai embarqué dans votre troupe parce que tu m'as dit que je trouverais un équilibre. Pis je l'ai crissement pas trouvé.

— Parce que t'as pas calmé ta faim.

— J'ai pas eu faim pendant dix ans, moi. Dix ans ! Mais à c't'heure, je sais pas comment me nourrir ! Depuis trois ans, depuis ma nouvelle vie plate, je... je sais pas comment !

Elle secoue la tête et lève un regard presque suppliant vers Francus. Les traits de celui-ci se révèlent par intermittence à travers le feu qui crée des ombres mouvantes sur son visage. Les petites cicatrices sur l'avant de son crâne chauve apparaissent et disparaissent, comme une série de clins d'œil adressés à un initié, et la mélancolie de son sourire se teinte de bienveillance.

— Tu vas finir par trouver, Regina...



Le club Pulsation (le Pulse pour les habitués) est situé sur le boulevard Laurence, dans la partie qui tourne vers l'ouest, tout près du pont qui traverse la Yamaska. Seul endroit pour danser entre Sorel et Nicolet, il attire les gens de Kadjidi et des patelins environnants, essentiellement âgés de dix-huit à trente ans, mais aussi des trentenaires et quelques quadragénaires nostalgiques. On compte souvent des jeunes de dix-sept ans, car la direction du Pulsation n'a jamais été très zélée quant au contrôle de ses clients. Parmi les

mineurs sur place ce soir se trouvent Nicholas et sa blonde Marianne, accompagnés de quelques amis. Ils se déhanchent sur la piste pleine à craquer et Nicholas, comme plusieurs autres garçons présents, reluque l'une des danseuses, une Noire dans la vingtaine, arrivée il y a une couple d'heures, habillée d'une sorte de robe de gitane, belle à couper le souffle avec ses longs cheveux frisés, ses lèvres pulpeuses et ses yeux noirs comme les mystères de la nuit. À un moment, Marianne se hausse jusqu'à l'oreille de son amoureux :

— Tu pourrais être plus subtil !

Nicholas ne réplique rien, penaud, et continue à se dandiner en détournant la tête.

Sarratou danse les yeux fermés, ses bras accomplissant des mouvements lents et aériens, perdue dans sa bulle. À ses côtés, Laurus, vêtu comme un jeune de vingt-cinq ans, se démène avec une théâtralité outrée, évoquant de manière caricaturale et lourdaude des chorégraphies à la Madonna et à la Beyoncé. Lui aussi attire des regards, plus dédaigneux qu'admiratifs, ce qui, loin de le modérer, encourage ses velléités de choquer. À un certain moment, deux gars lui ont cherché des problèmes, mais l'intervention de Sarratou et de Wulf a calmé le jeu.

L'Espagnol, affublé d'un habillement excentrique mais chic (un pantalon de cuir bourgogne avec cordon, ainsi qu'une sorte de gilet à motifs rectangulaires alignés bleu et blanc, avec col rouge et blanc), est maintenant au zinc avec Lux et paie deux *shooters*. Il en tend un à son compagnon.

— À notre première ! lance-t-il avec une élocution dont la mollesse démontre qu'il n'en est pas à sa première consommation.

Et ils boivent d'un coup. Wulf en commande deux supplémentaires, puis promène ses yeux vitreux dans le bar. Un type dans la trentaine, plutôt beau gosse, s'entretient en souriant avec Laurus, qui ne danse plus et qui semble intéressé par la conversation. Wulf s'assombrit et porte le verre à ses lèvres, tandis qu'une lueur malsaine perce l'ébriété de son regard.

Pendant ce temps, Nicholas et ses amis échangent un coup d'œil entendu et se dirigent tous les cinq vers la porte arrière. Seuls dans la ruelle derrière l'établissement, les adolescents s'allument un joint et se le passent en discutant. On demande entre autres à Charles pourquoi il persiste à être bassiste dans un groupe de monocles, et le musicien, piteux, répond qu'il ne connaît personne d'autre avec qui jouer. Nicholas prend une bouffée du *splif* et marmonne que c'est vraiment du bon *shit*. Burbon, dont les cheveux roux sont aussi épais et hérissés qu'une forêt vierge, propose de lui en vendre, mais Nicholas éclate de rire. A-t-il oublié que son père est sergent-enquêteur ?

— Justement, si ton vieux est flic, il pourrait te fournir du stock !

rétorque Viv, la copine de Bourbon.

Nicholas rejette la fumée de sa bouche en décochant un regard désapprobateur vers la fille.

— T'es ben conne, Viv. Mon père est pas de même, tu sauras.

Charles rit bêtement. En prenant le joint, Marianne offre à son amoureux de venir coucher à la maison puisque ses parents sont absents pour la nuit. Nicholas adopte un air salace tandis que ses amis émettent un « hoooooooo ! » entendu. Au même moment, la porte arrière du bar s'ouvre et Lux apparaît, les mains dans les poches de son jeans délavé.

— Salut...

Les cinq jeunes marmonnent des « salut » prudents. Le nouveau venu crache par terre et demande d'une voix nonchalante :

— Je peux fumer avec vous ?

Le groupe se consulte en silence, puis Charles tend le joint vers Lux qui, sans même remercier, en prend une bouffée. Nicholas, voyant ses yeux cernés ainsi que sa peau blême et vérolée, se dit que le gars doit consommer plus souvent qu'il ne le devrait.

— C'est quoi, ton nom ?

— Lux.

— C'est le surnom de quoi, ça ?

Lux expire la fumée.

— Bon stock, approuve-t-il en observant le joint. En vendez-vous ?

— Certain ! s'exclame Bourbon avec enthousiasme.

Et il fouille dans le kangourou qu'il a toujours sur le dos, même en pleine canicule, en sort un petit sac et annonce le prix. Lux prend le sachet, crache au sol, puis le range dans sa poche arrière.

— OK, je vais chercher mon cash en d'dans...

— Heu, OK, fait Bourbon, qui n'ose pas trop rouspéter devant le détachement de son client.

En se remettant en marche, Lux trébuche et s'accroche à Nicholas pour ne pas s'affaler de tout son long. Surpris, l'adolescent le rattrape et lui demande si ça va. Lux se redresse, marmonne que tout est OK, crache par terre, puis avise les deux filles du groupe.

— Est-ce qu'une de vous deux veut venir avec moi en d'dans ? Ou même les deux. On pourrait aller aux toilettes ensemble...

Elles en demeurent estomaquées tandis que Charles éclate de rire. Nicholas ne sait que dire, mais Bourbon se fâche.

— Hey, c'est le shit qui te rend épais de même ?

Lux, sans aucune réaction, rentre dans l'établissement.

— Y est arrivé avec la belle Black, fait remarquer Charles. Y avait un fif avec eux autres, pis un Latino habillé ben weird... J'pense qu'y font partie du cirque...

Ils continuent à fumer en discutant, mais au bout de dix minutes,

Burbon se tourne vers la porte.

— Ça lui prend ben du temps, coudon, pour revenir me payer...

Nicholas annonce qu'il va s'acheter une bière, glisse ses doigts dans sa poche arrière puis se fige aussitôt.

— Criss, mon portefeuille !

On le cherche par terre, mais en vain. Nicholas se souvient alors de la chute de Lux lorsqu'il s'est agrippé à lui...

— Ah, le tabarnac !

Il s'élance vers la porte, fait rapidement le tour du club qui, à moins de trente minutes de la fermeture, se vide graduellement, mais aucune trace du voleur ni de ses amis.

L'adolescent pousse un juron que recouvre la musique tonitruante.



Lux se laisse tomber sur la banquette arrière de la camionnette, une vieille Ford F-150 bleue, et sort l'argent du portefeuille de Nicholas. Sarratou, qui s'assoit à ses côtés, ricane.

— J'espère au moins que tu l'as volé à un ostie de riche.

Le jeune, sans répondre ni la regarder, finit de compter avec une lippe mi-figue, mi-raisin : vingt-cinq dollars. Pas la fin du monde, mais avec le sac de pot, ça lui fait une soirée plutôt satisfaisante. Wulf s'installe derrière le volant, tandis que Laurus, amusé et agacé à la fois, se glisse sur la banquette passager.

— Tu te fais des idées, Lollipop !

— Les règles ne sont pas compliquées, il me semble ! Pas en ma présence ! Moi, quand je drague, tu n'es jamais là !

Quand il est ivre, son accent espagnol est plus prononcé. Laurus soupire.

— Mais il est straight ! Il me parlait de sa femme !

— *Y entonces* ? On a assez baisé de gars mariés toi et moi pour savoir que ça ne veut rien dire !

Lux, indifférent à l'altercation, range le portefeuille dans la poche de son vieux jeans. Laurus secoue la tête.

— My God, Wulf, tu le sais que quand t'as bu, t'es jaloux big time !

Sarratou fait remarquer que, justement, l'Espagnol ne devrait peut-être pas conduire.

— Ho ! Vous m'avez déjà vu mal conduire à cause de l'alcool ? Alors *basta* !

Il met le moteur en marche tout en jetant un coup d'œil flou dans le rétroviseur.

— Tiens, tiens... Regardez qui sort !

Lux, convaincu d'apercevoir le jeune à qui il a chipé le portefeuille, se retourne. Il s'agit en fait du mec avec qui Laurus discutait et qui

traverse le stationnement, casque de moto en main.

— Évidemment, comme sa proie a quitté les lieux, le chasseur s'en va lui aussi ! persifle l'Espagnol.

Laurus, en essuyant ses énormes lunettes, glousse et le traite de con. Wulf fixe toujours le « chasseur » qui monte sur sa moto et enfile son casque. Dans la vieille Ford, on n'entend que le ronronnement du moteur jusqu'à ce que Sarratou demande avec agacement si on attend l'arrivée de l'automne pour partir. Wulf lui réplique d'être un peu patiente. Le type passe près d'eux et tourne à droite sur le boulevard Laurence, vers le pont tout près qui mène à la sortie de la ville. Wulf ne bouge pas pendant quelques instants, puis la camionnette se met enfin en branle. Sauf qu'elle s'engage aussi vers le pont.

— Hey, où tu vas ? s'étonne la Noire.

Le conducteur ne répond rien, le visage légèrement penché sur le volant. Le pick-up traverse le pont et Laurus se tourne vers son amoureux en lui demandant ce qu'il fout. La Ford roule sur une route flanquée de rares commerces fermés. Vingt secondes plus tard, elle se retrouve en pleine campagne et, en apercevant le phare à deux cents mètres devant, Laurus comprend.

— Wulf, arrête de niaiser...

L'Espagnol, les yeux rétrécis et mauvais, ne dit mot et accélère. Sur la banquette arrière, Sarratou émet un grognement irrité, tandis que Lux avance sa face blême vers l'avant, intéressé. La Ford est maintenant près de la motocyclette et Laurus lance avec un étrange mélange de peur et de résignation :

— Come on, Lollipop...

La camionnette avale les derniers mètres en une seconde et, au moment où le conducteur de la moto, sentant enfin la proximité de la voiture, jette un œil dans son rétroviseur, le pare-chocs du pick-up entre en contact avec l'arrière de son véhicule. Celui-ci dérape sur une trentaine de mètres avant de quitter la route et de culbuter dans le fossé qui longe la chaussée. La Ford ne ralentit pas et au ricanement bas de Lux se mêle la voix exaspérée de Laurus :

— My God, t'es vraiment, vraiment too much !

Wulf redresse la tête tandis qu'une satisfaction à la fois sombre et puérile détend ses traits.

— Peux-tu attendre qu'on soit pas avec toi avant de faire tes conneries ? fait Sarratou, plus agacée qu'effrayée. C'est vraiment enfantin, comme comportement ! Bon, vire de bord, je veux me coucher, moi !

Le véhicule diminue de vitesse et effectue un demi-tour en plein centre du boulevard désert. Au bout d'une quinzaine de secondes, les phares éclairent un bref moment la moto renversée dans le fossé ainsi que le corps du type qui, étendu dans le champ, se tortille sur lui-

même en se tenant une jambe. La Ford ne ralentit pas lorsqu'elle dépasse le blessé. Quelques secondes après, Laurus hoche la tête.

— Au moins, il est pas mort...

Wulf, le regard rivé droit devant lui, hausse les épaules. Son compagnon, rassuré et donc attendri, se penche vers lui, l'embrasse dans le cou, puis appuie sa joue contre sa poitrine.

— Je suis quand même chanceux d'être aimé comme ça...

L'Espagnol esquisse un sourire. Lux crache à ses pieds et prononce ses premiers mots depuis son entrée dans la voiture :

— Si tu vois un restau ouvert, t'arrêteras. J'ai envie d'une poutine.

Cinq

Les cent trente-sept personnes qui assistèrent à la première du Humanus Circus en parlèrent abondamment dès le lendemain. Même si une majorité insista sur le goût douteux de la représentation, le parfum de scandale fit son effet, car la troupe connut au cours de la semaine suivante une importante hausse des spectateurs. Le chapiteau afficha presque complet le second week-end. De plus, le site du cirque, qui ouvrait ses portes les vendredis, samedis et dimanches dès quatorze heures, fut visité par une poignée de curieux lors de la première fin de semaine, mais ce nombre s'éleva à plus d'une centaine lors de la deuxième.

Durant ces douze journées, le spectacle tordu du cirque devint l'un des sujets les plus discutés en ville.



Joël prend une gorgée de sa bière et regarde autour de lui avec un certain étonnement, peu habitué à sortir seul dans un bar à pareille heure, un mercredi de surcroît. Mais à vingt heures, Martine l'a appelé pour lui dire que l'inventaire à la clinique était compliqué et qu'elle ne rentrerait sans doute pas avant vingt-trois heures. Comme son fils était sorti et que sa fille lisait dans sa chambre, Joël a contacté Stéphane pour lui proposer un verre, mais celui-ci rendait visite à ses deux filles à Montréal et les emmenait au restaurant. Le policier aurait pu appeler quelqu'un d'autre, par exemple Guillaume, mais il s'est finalement tapé un film d'action au cinéma de Sorel. En quittant la salle à vingt-deux heures cinquante, il a consulté son cellulaire : aucun message de Martine. Elle devait encore être à la clinique. Tous les six mois, c'était la même chose : l'inventaire de sa petite entreprise lui bouffait un temps fou, surtout qu'elle insistait pour tout faire seule. Il a donc décidé de s'attarder un peu avant de rentrer et, moins de trente minutes plus tard, il se retrouvait à La Clique à boire une bière au zinc en feuilletant un journal local qui traînait.

À minuit moins vingt, tout en entamant sa seconde consommation, il s'intéresse un moment au reste de la clientèle : deux hommes qui discutent d'un air très grave et un type dans la trentaine installé à une table avec la rousse du cirque... Comment elle s'appelle, déjà ? Wefa, oui... En fait, à l'arrivée du policier il y a une demi-heure, la maigrichonne et le gars n'étaient pas ensemble, mais après qu'elle lui eut lancé moult œillades alléchantes, il l'a rejointe à sa table. Maintenant ils se parlent très, très près l'un de l'autre, et l'expression sur leur visage ne laisse aucune place à l'ambiguïté en ce qui a trait à

la suite de leur nuit. Verre à la main, Joël les observe avec nostalgie. Cette fille se tape sans doute des mecs dans chaque ville qu'elle visite. Ça doit être la norme chez ces artistes ambulants qui ne peuvent pas vraiment s'ancrer dans une vie fixe, qui sont en perpétuel déplacement. Ça doit être difficile, cette absence de racines, cette impossibilité de stabilité...

... cette liberté totale...

Une chanson plus langoureuse débute et, même si le son n'est pas très élevé, la rousse se lève et commence à danser devant son compagnon. L'impressionnante souplesse de son corps lui permet des mouvements fluides et malgré son extrême maigreur, sa chorégraphie est très sensuelle, pour ne pas dire aguichante, et attire les regards des autres hommes dans la salle, barman inclus.

Le cellulaire du policier sonne. C'est Martine, qui revient de la clinique à l'instant et s'étonne de ne trouver personne à la maison, sauf Émilie qui est couchée. Joël lui résume sa soirée.

— T'es sorti dans un bar seul ?

— Je suis pas vraiment sorti dans un bar, je me suis juste arrêté pour prendre un verre sur le chemin du retour.

— Donc, tu vas rentrer bientôt ?

Est-ce un ordre ou se fait-il des idées ? La rousse ondule toujours devant son compagnon et celui-ci, ravi, se lève, remonte sa casquette et commence à danser avec elle, son talent et sa grâce inversement proportionnels à son enthousiasme. Wefa ricane, se retourne et frotte ses fesses plates contre l'entrejambe du gars. Joël ne quitte pas la scène des yeux.

— Joël ?

— Ça ferait quoi, même si je rentrais plus tard ? Tu vas être couchée de toute façon.

Martine garde le silence un instant, sans doute étonnée d'une telle réaction, puis elle réplique froidement :

— Bon, ben, amuse-toi bien tout seul dans ton bar...

— Ben non, ben non... Je finis mon verre et je rentre. Bonne nuit.

Il ferme son cellulaire et lisse ses courts cheveux bruns. C'est vrai qu'il y a des années qu'il ne s'est pas retrouvé seul si tard dans un bar. Il prend une longue gorgée de sa bière. Les deux danseurs poursuivent leur rite de séduction, sans gêne, et malgré le malaise qu'il éprouve, Joël ne peut détacher son regard de leur petit manège. Ces deux individus qui ne se connaissaient pas il y a trente minutes se désirent maintenant avec l'ardeur d'un incendie de forêt et d'ici une heure maximum, ils vont copuler avec la fureur des corps qui se découvrent, s'explorent et s'abandonnent au pur délice des plaisirs sans lendemain et sans conséquence. Baiser une femme sans son historique, sans la lourdeur d'une vie commune, sans le plan de match écrit d'avance...

Joël ne se rappelle pas quand cela lui est arrivé la dernière fois.

En fait, oui, il s'en souvient. C'était il y a sept ans...

Il tique, embêté. Alors qu'il boit une ultime gorgée de son verre sans le terminer, l'image de Marie-Ève Chabot lui traverse l'esprit avec la rapidité d'une pulsion informée. Il se lève et se dirige vers la sortie. Fab, le barman, ne le salue pas, trop subjugué par le show émoustillant qui se déroule dans son bar.

En route, le policier croise trois adolescents qui marchent sur le trottoir du boulevard et il reconnaît son fils, Marianne et Charles. Il s'arrête à leur hauteur et descend la vitre du côté passager. Nicholas se penche.

— Héééééé, dad ! Qu'est-ce que tu fais dehors à cette heure-là ?

— Je reviens du cinéma. Tu travailles pas demain, toi ?

— Juste demain soir. Pis y est pas si tard ! Mais comme Charlize pis ma petite chick sont fatigués (il embrasse sa blonde sur le front et elle s'essuie, un peu gênée), on a décidé de rentrer live. À pied, en plus ! C'est bon pour la santé !

Ils rient tous les trois. Ils ont davantage l'air gelés que souls, songe Joël. Ce dernier leur propose assez froidement de les raccompagner et ils acceptent. En une vingtaine de minutes, il reconduit Charles et Marianne à leur domicile respectif puis, sur la route de la maison, il s'enquiert d'une voix égale :

— T'as fumé, hein ?

— Criss, p'pa, vas-tu me demander ça chaque fois que je vais sortir chiller ?

— Je te demande pas ça chaque fois, arrête avec tes exagérations d'ado. Réponds-moi.

— Ben non...

Court silence, puis :

— Pis même si j'avais fumé...

— Je le savais.

— J'ai dit : même si !... Même si j'avais fumé, ce serait-tu si grave ?

— Nic, on en a déjà parlé, de ça. Je suis pas juste ton père, je suis un policier. Tu penses quand même pas que je vais t'encourager à consommer du pot ?

Il se gare dans l'aire de stationnement de leur maison, puis adopte un ton conciliant.

— Fais attention avec la dope, mon grand...

— Ah, p'pa, coudon !

— Tu sais ce que je veux dire...

— Ben, justement, je suis assez vieux ! Y a pas juste la loi, p'pa, y a le gros bon sens aussi ! Fais-moi donc confiance, un peu !

Joël ne dit rien. Ce n'est pas le cannabis lui-même qui tracasse

Joël, mais l'immaturation de son fils face à la drogue, que ce dernier juge évidemment sans aucun danger et totalement inoffensive.

— M'man s'inquiète pas comme toi ! grommelle l'adolescent.

— Ta mère s'inquiète jamais de rien...

— Pourquoi tu dis ça ?

Joël secoue la tête en se traitant intérieurement d'idiot. Lassé, Nicholas ouvre la portière en souhaitant un glacial bonne nuit à son père et s'extirpe péniblement du véhicule. Joël, derrière son volant, soupire, puis sort à son tour.



À une heure moins quart, Rémi Côté déverrouille la porte d'une main rendue moins précise par l'alcool et s'écarte pour laisser entrer Wefa. Celle-ci avance de quelques pas dans l'appartement décoré de manière quelconque mais plutôt bien rangé.

— Tu veux une bière ? demande Rémi en marchant vers la cuisine.

— Arrange-toi pas pour être trop soûl, sinon tu seras pas capable de fourrer.

À ce dernier mot, il se tourne vers sa conquête de la soirée. Celle-ci déambule dans le salon en regardant les objets d'un œil distrait, puis ferme les rideaux de la fenêtre. Rémi esquisse un rictus canaille.

— Inquiète-toi pas pour ça... Pis comme je travaille au restau juste à midi demain, je suis pas pressé...

Il jette sa casquette sur la table et ouvre le frigo. Bon Dieu, il est déjà excité à mort ! Cette fille n'a peut-être pas beaucoup de formes, mais elle transpire le sexe par chaque pore de sa peau. Et ce côté direct, cette absence de détours... Pour se donner contenance, il demande en décapsulant les deux bouteilles :

— Comme ça, avant de faire du cirque, t'as été dentiste douze ans ? C'est vraiment un autre monde, hein ?

— Fais pas semblant que ma vie t'intéresse.

Il y a un sourire dans sa voix et Rémi, en revenant au salon avec les deux bières, lui assure que ça l'intéresse. Wefa montre alors sur une étagère la photo encadrée d'une jeune trentenaire.

— C'est pas ta mère, quand même ?

Rémi s'arrête dans le salon, pris au dépourvu.

— Heu, non, c'est... ma sœur.

Wefa éclate de rire en avançant vers lui.

— Penses-tu que ça me dérange, que t'aies une blonde ?

Il affiche un air penaud puis se veut plus volontaire.

— Inquiète-toi pas, elle est à l'extérieur de la ville pour une couple de jours...

— Ça fait combien de temps que t'es avec elle ?

Elle attrape une des bières et la porte à sa bouche, ses yeux verts plongés dans ceux de Rémi. Celui-ci comprend que cette fille n'est pas du genre à se laisser duper. Elle a beau avoir à peu près son âge, soit trente-cinq ou trente-six, il est convaincu qu'il ne possède pas le quart de son expérience.

— Quatre ans.

Elle avale une lampée, puis plaque sa main sur l'entrejambe de l'homme.

— Et c'est quand, la dernière fois que tu l'as trompée ?

— Je... je l'ai presque jamais trompé...

— *Je m'en fous*. C'est quand, la dernière fois ?

S'il lui ment, elle va le savoir. Peu importe comment, elle va le savoir et le planter là.

— Un an... et demi.

— Ça fait un moment, quand même. Donc, ce soir, tu dois être vraiment très excité, non ?

Rémi, malgré son ivresse, n'a aucune difficulté à bander. Wefa le sent grossir sous ses doigts et elle émet un petit « hou... » aguicheur. De sa main libre, il l'enlace.

— Je pense que t'as ta réponse...

Elle prend une nouvelle gorgée, se dégage et, en lui tournant le dos, commence à enlever son t-shirt.

— Et ton couple, ça va bien ?

Pourquoi elle lui demande ça ?

— Oui, oui, c'est correct. Je le sais que ç'a l'air bizarre de dire ça à une fille avec qui je suis sur le point de coucher, mais...

— Je te crois, Rémi.

En soutien-gorge, elle s'étonne qu'il ne se déshabille pas. Il s'exécute, sa griserie le déséquilibrant une ou deux fois, contrairement à Wefa qui se dévêt avec un aplomb parfait. En descendant son jeans, elle susurre :

— Parle-moi de ton boulot.

Il ricane en détachant sa ceinture.

— C'est toi qui voulais pas qu'on parle de nos vies, tantôt !

— Non, je t'ai dit de pas faire semblant de t'intéresser à la mienne. Alors que moi, je m'intéresse à la tienne pour de vrai.

Il fronce les sourcils en retirant son pantalon et elle rigole.

— Inquiète-toi pas, y a rien d'engageant là-dedans. Après cette nuit, tu me reverras plus jamais, sauf peut-être par hasard.

Rassuré, Rémi laisse tomber son jeans au sol.

— Ben, comme je t'ai dit, je travaille dans la cuisine au restaurant L'Olympus. C'est une brochetteerie familiale, rien de gastronomique. Je suis là depuis sept ans.

Bizarre de parler de ça en caleçon devant la femme qu'on est sur le

point de sauter. Celle-ci est maintenant totalement nue. Ses seins sont à peine plus proéminents que ceux d'un homme, on distingue ses côtes sous la peau, ses hanches sont à peu près inexistantes, et malgré tout, son aura sexuelle est si forte que l'érection de Rémi redouble d'intensité sous son sous-vêtement. Il est sur le point de lâcher une phrase toute faite, du genre « T'es belle en criss », mais il songe qu'elle devinerait sans doute que ce n'est pas tout à fait vrai. Il article donc :

— J'ai envie de toi en criss.

Sauf qu'il ne bouge toujours pas. Cette femme est tellement déroutante... Elle s'approche de lui, satisfaite du compliment, lui agrippe les fesses et demande :

— Et t'aimes ça ?

— J'aime tout ce que tu vas me faire, j'ai pas de doute là-dessus...

— Non, ta job.

Il cligne des yeux.

— Ah, heu... C'est correct, je me plains pas...

— T'as pas l'air sûr.

— Ben... En fait, c'est pas si génial...

— Pourquoi ?

Il émet un ricanement déconcerté.

— Écoute, Wefa, on peut-tu en parler après qu'on...

— Tu veux que je m'en aille ?

Elle sourit toujours, mais la sensualité de son regard vert s'est durcie. Rémi, qui n'est pourtant pas impressionnable de nature, avale sa salive puis commence d'une voix égale :

— C'est pas vraiment la job, le problème... Travailler dans une cuisine, c'est pas pire qu'autre chose...

Satisfaite, Wefa baisse le caleçon de son amant, mais au lieu de plier les jambes, elle penche toute la moitié supérieure de son corps jusqu'à ce que son visage atteigne le niveau du pénis bien ferme, qu'elle engloutit entre ses lèvres. Rémi pousse une longue expiration. La rousse recule la tête et ordonne doucement :

— Arrête pas de parler.

Contrairement à tout à l'heure, il n'a pas du tout envie de rouspéter. Il poursuit donc :

— C'est le boss qui me fait chier.

Wefa joue de sa bouche et de sa langue avec art, tout en massant les fesses de l'homme d'une main et ses testicules de l'autre. Dans cette position spectaculaire, son cul est plus haut que sa tête et cette vision excite Rémi au plus haut point.

— Sur les heures de rush, il... est constamment sur notre dos... Il fait rien de la journée pis quand il... il vient nous voir, c'est toujours pour chialer...

Curieusement, il ne trouve plus cela bizarre de parler tout en se

faisant sucer. Peut-être est-ce un jeu... Un jeu qui consiste à savoir combien de temps il pourra rester cohérent avant que le plaisir rende ses propos confus ? D'ailleurs, sa voix est de plus en plus alanguie.

— Pis en plus j'ai l'impression que... qu'il s'en prend surtout à moi...

La main droite de Wefa lâche les fesses de son amant une seconde, mouille son majeur de sa salive, puis retourne sur son postérieur. Rémi sent le doigt s'enfoncer très lentement dans son anus et ses paroles s'embrouillent dans un râle.

— Continue, articule Wefa en délaissant un bref moment le sexe humide.

— Il... il aime m'écœurer parce que... c'est un ostie de... de frustré... Et quand j'ose... j'ose dire que j'en ai plein mon casque, il... il me renvoie chez nous pour... pour le reste de la journée...

Les jambes de Rémi s'amollissent. Comme si Wefa s'en rendait compte, elle se redresse et pousse gentiment sur la poitrine de l'homme pour qu'il recule.

— Assieds-toi...

Il se laisse tomber dans le fauteuil derrière lui. Mais la rousse, au lieu de poursuivre sa fellation, fouille dans les poches de son jeans échoué sur le sol, en sort un condom dont elle déchire l'enveloppe et l'enfile sur la verge toujours dressée. Ensuite, elle grimpe sur l'homme, mais en posant ses deux pieds sur les accoudoirs du fauteuil. Les genoux relevés très haut, elle baisse son entrejambe incroyablement écarté jusqu'à ce que le membre de Rémi s'enfonce profondément en elle, déclenchant ainsi un long gémissement chez les deux partenaires. Tandis qu'elle entreprend ses mouvements de haut en bas, elle souffle :

— Pourquoi tu changes pas de job ?

— Qu... quoi ?

Elle ne répète pas, son regard de feu planté dans le sien, mais la cadence sur le sexe de Rémi ralentit, sur le point de s'arrêter. Affolé par cette éventualité, il répond rapidement :

— C'est de l'orgueil... J'ai l'impression que mon boss gagnerait si je démissionnais sans dire un mot...

Les mouvements reprennent leur rythme, l'excitation remonte à nouveau dans le ventre de Rémi, atteint son scrotum. Wefa bouge uniquement son bassin, qui effectue des rotations incroyables, d'une flexibilité presque surnaturelle et qui rendent Rémi complètement dingue. Criss ! Il ne pourra pas se retenir longtemps ! Et la rousse articule d'une voix rauque :

— Imagine dans ta tête ce que tu aimerais faire à ton patron... Ce qui te satisferait... Ce qui te nourrirait...

Il pousse des petits halètements, les yeux exorbités de plaisir. Il

ouvre et ferme la bouche, comme s'il voulait dire quelque chose, mais Wefa, les lèvres retroussées, son bassin en pleine action, grogne dans un souffle :

— *Imagine-le !*

Et presque malgré lui, au cœur de l'étourdissement qui lui chavire l'esprit, Rémi se voit avec une clarté inouïe frapper son boss d'un coup de poing sur la gueule, puis un autre, et encore un, suivi de coups de pied dans les côtes, jusqu'à ce que ce salaud s'excuse en pleurant. Ces images désordonnées et pourtant précises apparaissent alors qu'il atteint le point de non-retour, et son orgasme explose, accompagné de son propre cri et de ceux, suppliants, de son patron, voluptés sexuelle et mentale entremêlées de telle façon qu'elles deviennent indissociables.

Peu à peu, il reprend son souffle, sa vision se raccroche au réel et il distingue à nouveau Wefa, qui s'active toujours sur sa queue. Elle paraît ravie du plaisir de son partenaire, et elle-même respire de plus en plus bruyamment, caresse un de ses minuscules seins, renverse la tête par-derrière et, en se cambrant comme si elle souhaitait se casser la colonne vertébrale, pousse un long râle, le corps traversé de secousses orgasmiques. Au bout de quelques secondes, elle se redresse, se penche vers Rémi et l'embrasse sur les lèvres, le regard lourd de contentement.

— C'était bien... Et toi ?

Que pouvait-il dire d'une telle expérience ? Cela avait été plutôt court, mais cette intensité... et ces images...

— C'était... J'ai pas de mots...

Elle se dégage lentement et commence à se vêtir. Il lui suggère de dormir ici : une autre baise de ce genre demain matin, avant qu'il aille bosser, commencerait bien la journée. Mais Wefa ne répond rien. Maintenant habillée, elle attrape sa bière, en prend une bonne gorgée, puis la tend en souriant à Rémi. Celui-ci glousse et la termine d'une seule lampée. Pendant ce temps, la rousse fouille dans son sac à main et en extirpe deux cartons.

— Tiens, des billets pour le cirque. Tu viendras voir ça avec ta blonde. C'est pour adultes.

— Ben... peut-être, oui... J'en ai entendu parler, il paraît que c'est flyé...

— Ça sort vraiment de l'ordinaire.

Il fait mine de se lever, mais Wefa dresse une main : elle connaît le chemin. Elle lui envoie un petit baiser du bout des doigts, marche vers la porte puis quitte l'appartement.

Rémi demeure affalé dans le fauteuil, dérouté par la singulière expérience qu'il vient de vivre.

Une douzaine d'heures avant que Rémi ramène Wefa chez lui, Rodrigue Coulombe, dans la salle d'examen de la clinique, écoutait Martine lui donner son appréciation de sa soirée au Humanus Circus.

— Donc, vous avez pas aimé ça ? en conclut-il.

La vétérinaire, tout en auscultant le chien que son assistant maintient sur la table, a une moue éloquente.

— Pas vraiment. C'est d'assez mauvais goût, très violent, très vulgaire. En plus, les performances acrobatiques comme telles sont correctes, mais rien de génial... Olivier, écarte-lui plus les dents.

Olivier, qui suit la discussion d'un air intéressé, s'exécute tandis que Martine examine l'intérieur de la gorge du schnauzer.

— Vous y êtes allée quand ? demande Rodrigue.

— Il y a deux semaines, à la première.

La porte de la salle s'ouvre et Émilie apparaît, habillée de vieux vêtements de travail trempés, ses cheveux châains attachés en une queue-de-cheval ébouriffée. Sans dire bonjour à personne, elle affirme qu'elle veut bien laver les cages, mais qu'elles ne sont pas à leur place habituelle. Martine interroge du regard son assistant qui répond qu'il les a rangées au fond de l'entrepôt. Émilie sort aussi vite qu'elle est entrée et Martine s'excuse auprès de Rodrigue pour le manque de civisme de sa fille. Le client, qui a à peine jeté un œil à l'adolescente, lui assure que ce n'est pas grave et revient à sa discussion :

— En tout cas, vous êtes pas la première à me dire que les performances physiques de ce cirque sont pas si impressionnantes. Mais il paraît que le concept est très audacieux.

— De la provocation gratuite. Du moins, pour moi. Olivier, t'étais là toi aussi, tu dois avoir une opinion...

Olivier, toujours en maintenant l'animal sur la table d'examen, semble quelque peu intimidé.

— Ben... Moi, j'ai trouvé ça intéressant... Ça fait réfléchir...

Martine éclate de rire en remettant le chien sur le sol.

— Vous voyez, Rodrigue ? Les avis sont partagés. Et Fardoche se porte très bien, pas d'inquiétude de ce côté.

Cinq minutes plus tard, Rodrigue marche dans le Vieux-Kadpidi ensoleillé qui longe la Yamaska. Alors, il va voir ce cirque ou pas ? Songeur, il se penche pour attacher son soulier et lâche la laisse par inadvertance. Fardoche en profite pour filer à toutes pattes et son maître se redresse en l'appelant sévèrement. Le chien ne ralentit pas et traverse la chaussée. Une vieille Ford F-150 bleue s'arrête subitement à quelques mètres du fuyard en provoquant un hurlement de freins. Rodrigue, en pleine panique, se précipite dans la rue et récupère Fardoche, figé de terreur. À ce moment, le conducteur sort du

véhicule, désolé.

— Hon, le pauvre tit-pite ! Y est-tu correct ? J'ai eu fucking peur !

Rodrigue, furieux, se tourne vers lui sans cesser de rassurer son schnauzer tremblant ; il reconnaît dans le quinquagénaire aux énormes lunettes le type du cirque. Laurus le replace aussi.

— Hey, vous êtes le gars de la clinique ! Pis, votre chien avait rien de grave, j'espère ?

— Vous avez failli l'écraser, mon chien !

De la camionnette surgissent deux autres passagers, Markitos et Regina. Laurus, qui s'est un peu approché, lève les mains en précisant que c'est tout de même l'animal qui s'est jeté devant ses roues. Mais Rodrigue s'écrie :

— Crime, ça sait pas conduire, les homosexuels ?

Laurus émet un ricanement stupéfait, puis tourne un visage franchement amusé vers ses deux amis. Regina lève les yeux au ciel en marmonnant un « Ostie de con... » tandis que Markitos a une moue de désapprobation. Rodrigue se rend compte de l'énormité de ses paroles et cherche un mot d'excuse, mais le pseudo-hipster lui lance d'un air entendu :

— Si je te la mettais dans le cul, darling, tu verrais que je conduis drette en saudit.

Rodrigue pique un fard, réalise que trois ou quatre curieux observent la scène depuis le trottoir. Après avoir passé une main nerveuse sur son front dégarni, il s'éloigne sans un mot, son chien dans ses bras.

C'est décidé : il n'ira pas voir ce cirque !

Vingt minutes plus tard, il entre dans son bungalow situé dans un quartier résidentiel près du centre-ville. Il travaille sur la comptabilité de son entreprise et constate que les profits ont quelque peu baissé au cours du dernier trimestre. Il doit trouver un moyen de relancer son entreprise, mais moderniser une boulangerie artisanale n'est pas évident.

Il ferme son ordinateur vers dix-sept heures. Comme il n'a pas ses enfants cette semaine, l'idée d'une soirée tranquille l'enchanté. Il se prépare donc à souper, appelle son ex-femme pour lui dire qu'il a reçu une lettre qui lui était destinée (ce qui arrive encore parfois même après cinq ans de séparation) puis mange sans se presser. La scène de tout à l'heure avec les gens du cirque lui revient à la mémoire. Il s'en veut de s'être emporté. Après tout, c'est lui qui a lâché son chien. Et cette remarque homophobe... Vraiment pas son genre. S'il y a quelqu'un qui doit pratiquer la tolérance et l'ouverture, c'est bien lui... Il se frotte les yeux, fatigué. Il travaille trop. Il aurait besoin de se relaxer un peu. Il prend son cellulaire et envoie un texto.

Tandis qu'il range la vaisselle, il reçoit une réponse à son texto qui

dessine un sourire de satisfaction sur ses lèvres. Il inscrit quelque chose dans son agenda électronique, puis écoute un film sur Netflix.

À vingt-deux heures précises, comme tous les soirs, Rodrigue sort promener Fardoche. Il déambule dans le quartier résidentiel, tenant en laisse son chien qui trotte devant lui, puis entre dans le parc Frigon, désert à pareille heure. Il suit le sentier principal faiblement éclairé par de petits lampadaires, puis atteint la section du chemin qui, sur une trentaine de mètres, est bordé de hauts arbustes transformant le sentier en une sorte de couloir végétal ténébreux.

Rodrigue entend un bruit de pas feutrés derrière lui. Il n'a pas le temps de se retourner qu'une douleur explose entre ses omoplates. En étouffant un cri, il tombe face contre terre tandis que Fardoche se met à japper. Il roule sur le dos en grimaçant et distingue une silhouette haletante qui tient un râteau de jardinage entre les mains.

Fardoche se jette alors sur l'agresseur et plante ses crocs dans son mollet découvert. L'individu pousse un grognement, puis balance une claque maladroite sur la gueule du chien, mais assez forte pour que l'animal lâche prise. Le schnauzer recule et se contente d'aboyer furieusement.

Rodrigue se redresse sur les coudes en balbutiant un début de phrase incompréhensible, mais en voyant l'assaillant relever son arme, il retombe sur le dos en levant ses deux bras devant son visage en un geste de défense. Les pointes lui lacèrent les doigts et son cri se module en hurlement. L'agresseur émet un couinement de panique et se prépare à frapper de nouveau. La victime éructe un nouveau cri, mais ce dernier est de courte durée, car le râteau se fige dans sa gorge. Rodrigue crachote des gargouillis mouillés, les yeux affolés, et ses mains meurtries tentent spasmodiquement d'écarter l'outil, mais l'assaillant tire sur le râteau, déchirant du même coup la gorge jusqu'à la base du cou en une gerbe de sang qui éclabousse la face distordue de Rodrigue. Le corps de celui-ci se cambre pendant trois longues secondes, sa bouche laisse jaillir un flot d'hémoglobine, ses mains voltigent quelques instants, puis c'est terminé.

Le chien aboie toujours lorsque l'agresseur, les gestes nerveux, se penche pour fouiller dans les poches du cadavre. Mais les jappements cessent dès que l'assassin s'éloigne à toute vitesse. À ce moment, Fardoche s'approche de son maître, renifle son visage, puis commence à geindre en tournant autour de lui.

Deuxième partie

CIRQUE HUMAIN

Six

À six heures cinq du matin, la mélodie de *More Than a Feeling* du groupe Boston retentit dans la chambre à coucher de Martine et Joël. Celui-ci, brutalement tiré du sommeil, titube hors de son lit, fouille à l'aveuglette dans les poches de son pantalon de la veille et attrape enfin son cellulaire. Comme l'afficheur indique « numéro inconnu », il se doute de qui il s'agit.

— Leblanc, grogne-t-il dans le combiné.

— Eh oui, Joël, c'est le devoir qui te réclame ! lance aussitôt son lieutenant de sa voix continuellement ironique. C'est comme ça quand notre équipe est sur appel.

Joël s'assoit sur le matelas en se grattant la tête, tandis que Martine dort toujours à ses côtés.

— Ce sont les joies du métier, Martin...

— Je te mets sur un cas qui va te réveiller pas à peu près : on vient de nous signaler un mort qui ressemble pas mal à un meurtre. En attendant l'arrivée des gars de Montréal, c'est toi qui t'en occupes.

Joël attrape un crayon qui traîne sur la table de chevet. On ne lui a pas demandé de se rendre sur les lieux d'un meurtre depuis son départ des Crimes contre la personne il y a trois ans.

— Le temps que j'aille chercher une voiture de service à Sorel, la gang de Montréal va être sur place...

— Oublie la voiture de service, j'ai déjà envoyé une patrouille te prendre : ça s'est produit chez vous, à Kadpidi.



Les gyrophares de cinq ou six autos-patrouille, éparpillées et immobiles, hachurent la luminosité aquatique du petit matin. Même s'il est à peine six heures vingt, une dizaine de curieux sont groupés près du parc entouré d'un périmètre de sécurité et bon nombre d'agents leur interdisent l'entrée. Plusieurs des flics reconnaissent Joël sortant d'une auto-patrouille. On le salue en le laissant passer. Un collègue lui indique le couloir d'arbustes au loin et Joël s'y dirige en enfilant des gants. Il dépasse un journaliste qui tente de convaincre un policier de lui fournir des infos, puis atteint le corridor végétal. Un corps est étendu au sol, sur le dos ; debout à ses côtés, Lebel, un agent que Joël connaît, étouffe un bâillement en se tournant vers l'enquêteur.

— Criss, je finissais mon quart dans dix minutes... C'est toujours à moi que ça arrive.

— Toujours ? Avant ce soir, t'es tombé sur combien d'autres

meurtres, Lebel ?

Lebel, qui doit avoir près de cinquante ans, hausse ses maigres épaules.

— On est pas sûrs que c'est un meurtre...

Joël s'intéresse au cadavre. Une flaque de sang s'est élargie derrière la tête et le dos, puis s'est écoulée vers la droite, suivant la légère inclinaison de la route. Comme l'homme portait un simple t-shirt, la blessure est immédiatement visible : le cou est déchiqueté jusqu'à la poitrine.

— En tout cas, ça ressemble pas à une crise cardiaque...

Joël s'attarde au visage, fronce les sourcils, puis ouvre de grands yeux.

— J'ai mon voyage... Monsieur Toutou...

— C'était un animateur d'émissions pour enfants ?

— Non, non, un surnom qu'il avait parce qu'il amenait souvent son chien à la clinique de ma femme.

— Évidemment, tu le connais. Dans une petite ville comme ici...

— Ben non, je l'ai vu pour la première fois y a un peu plus de deux semaines... Va falloir que tu te mettes dans la tête, Lebel, qu'on est quand même vingt mille habitants ici, on est loin de tous se connaître.

Lebel, qui demeure à Sorel (ce qui lui vaut le subtil sobriquet de « Lebel-agent-de-Sorel »), ricane tandis que Joël désigne le corps.

— Je pense que son vrai nom est Rodrigue...

— Rodrigue Coulombe, précise l'agent en consultant le portefeuille qu'il a sorti des poches du mort quelques minutes plus tôt. Quarante-quatre ans. Il habite au 64, Proteau.

— C'est à trois coins de rue d'ici, marmonne Joël en notant l'adresse. Faut envoyer des patrouilleurs là-bas tout de suite.

Lebel donne des ordres à cet effet dans l'émetteur épinglé à son épaule tandis que Joël s'arc-boute près de Coulombe. Il aimerait bien retourner le macchabée, mais comme les techniciens du Service de l'identification judiciaire ne sont toujours pas arrivés pour prendre leurs photos, pas question de modifier la position du cadavre. Il examine tout de même les mains pour y déceler des traces de violence ou de combat : elles sont ensanglantées et les doigts sont salement amochés. Il s'intéresse ensuite aux bras sans trop les bouger : pas de bleus, pas d'ecchymose.

— Qui l'a découvert ?

— Une femme qui faisait son jogging. Elle a appelé le 9-1-1 à cinq heures quarante. Moi, le monde qui s'entraîne de bonne heure de même, je comprends rien là-d'dans. Tu serais capable de faire de l'exercice aussi tôt, toi ?

— Ça dépend quel exercice.

Lebel rigole, puis ajoute qu'il est arrivé sur les lieux à six heures

moins dix.

— On interroge la joggeuse en ce moment. Tu veux la voir ?

Joël fait signe que oui et suit l'agent qui le conduit près d'une balançoire où est assise une femme dans la trentaine, en état de choc. Joël la questionne avec précision pendant quelques minutes, mais n'en tire rien de concluant. Tandis qu'un policier guide la femme vers une voiture, Lebel s'approche de Joël.

— On vient de me dire qu'il y a personne chez Coulombe. La porte d'entrée était débarrée.

— Il est sorti sans verrouiller sa porte ?

Il réfléchit.

— Il avait un cellulaire sur lui ?

— Non, juste son portefeuille et quelques sous.

— Pis ses clés ?

Lebel répond par la négative. Joël se gratte la nuque et retourne au corps, suivi de Lebel. Il observe le cadavre un moment, troublé. Monsieur Toutou, c'est quand même incroyable. Il y a quinze jours, il lui donnait la main... Martine va en tomber sur le cul. Lebel et lui fouillent le sol des yeux à la recherche des clés (sans rien déplacer ou piétiner pour ne pas nuire au travail du SIJ), mais en vain. Un autre policier les rejoint pour faire son rapport : ils ont tiré du lit les gens habitant autour du parc et aucun n'a quoi que ce soit de louche à signaler. Mais certains ont fourni des précisions : Coulombe, qui était propriétaire de la boulangerie Jamais sans mon pain, promenait son chien, un schnauzer, entre vingt-deux heures et vingt-deux heures trente. Un voisin du parc l'a même vu passer hier soir devant sa maison. Mais il n'a pas remarqué s'il était repassé plus tard ou non.

— Il a pu être agressé hier soir, alors, dit Joël.

— C'est peut-être son propre chien qui lui a fait ça, propose Lebel.

— Un schnauzer, c'est pas vraiment un grizzly, rétorque Joël. De toute façon, les blessures à sa gorge ressemblent pas à des morsures. Pas de trace de l'animal, justement ? Ni d'une laisse ?

— Non.

— Marié ?

— Selon un couple qui habite juste à côté, divorcé depuis cinq ans. Pas de liaison sérieuse en apparence. Il partage la garde de ses deux enfants, mais il les avait pas cette semaine.

— Donc, il était vraisemblablement seul pis il serait sorti de chez lui sans ses clés pis sans barrer sa porte ?

Une seconde de réflexion, puis il s'adresse à Lebel :

— OK, on va voir chez lui.

Les deux policiers rejoignent la voiture de patrouille. Trois coins de rue plus loin, ils se garent et parlent à deux agents qui montent la garde devant la demeure de Coulombe. Ces derniers répètent que la

porte était déverrouillée, mais fermée, et que la maison est vide. Pas de trace de violence ou d'effraction visible. Ils assurent à Joël qu'ils ont fait le tour du bungalow en touchant à un minimum de choses possible.

— Allez interroger tous les autres voisins, ordonne l'enquêteur.

Joël entre seul dans l'habitation. Dans le vestibule, il aperçoit un trousseau de clés qui traîne sur le sol. Il se frotte le nez, songeur, puis commence sa tournée. Dans les couloirs, il s'efforce de marcher le plus près des murs et non au centre, pour ne pas brouiller de potentielles pistes. Dans une commode de la chambre à coucher, il découvre trois cents dollars en billets de vingt. Ensuite, il pénètre dans une petite pièce qui renferme des jouets de chien ainsi que deux bols sur le plancher, dont l'un affiche le nom « Fardoche ». Il étudie sur le mur une photo représentant Coulombe serrant l'animal dans ses bras. Il sort dehors et fait signe à Lebel d'approcher.

— Précise à tes gars que le schnauzer qu'on cherche est gris et qu'il porte sûrement une laisse et un collier au nom de Fardoche.

Tandis que l'agent note ces renseignements, Joël retourne à l'intérieur. Examiner la maison d'une victime de meurtre ne lui est pas arrivé depuis trois ans et il en ressent un léger chatouillement d'excitation. Il se retrouve dans ce qui ressemble au bureau de Coulombe. Sur une table de travail sont éparpillées plusieurs feuilles de papier. Joël plisse les yeux. Au centre de la paperasse, un grand espace carré est totalement dégagé et sur le côté trône une imprimante. Mais pas d'ordinateur. Le policier claque la langue en se frottant à nouveau le nez.

— Joël ? appelle alors une voix.

— Ici !

Des pas se font entendre, puis deux hommes entrent dans le bureau. Le premier, enchanté de voir Joël, s'approche avec un large sourire.

— Criss, Jo, si je pensais te recroiser sur une scène de crime un jour !

— Je suis aussi surpris que toi, vieux.

Ils se donnent une solide poignée de main.

— Ça fait combien de temps ? Deux ans ?

— Trois, Raymond.

— Maudit que ça passe vite !

Joël l'examine discrètement : en tout cas, ces trois années ont suffi à détériorer le sergent Raymond Bourgeois. Déjà gras à l'époque, il ne peut désormais plus échapper à l'épithète « obèse », évidence qu'il veut nier en portant des vêtements trop petits. Son crâne n'est plus garni que d'une mince couronne de cheveux blancs et même s'il ne compte que cinquante-deux ou cinquante-trois ans, les rides se sont

multipliées sur son visage, les cernes se sont creusés sous ses yeux gris. Joël, il y a trois ans, a décrété qu'il en avait assez de voyager Montréal-Kadpidi plusieurs fois par semaine pour le boulot, mais la vue de Raymond lui rappelle la principale raison qui l'a convaincu de quitter les Crimes contre la personne après huit ans de loyaux services : un tel boulot abîme vraiment son homme si on y demeure trop longtemps. Mais Raymond est souriant, heureux de retrouver cet ancien partenaire avec qui il s'entendait bien.

— Alors, ils t'ont mis là-dessus en attendant notre arrivée ? C'est un meurtre ou on est venus pour rien ?

— Ouais, ça ressemble à un meurtre, pas vraiment de doutes possibles. Ça va être toi, le chef d'équipe de l'enquête ?

— Exact. Y a aussi Annabelle Vézina, je pense pas que tu l'as déjà rencontrée, elle est avec nous depuis un peu plus de deux ans. Elle est sur la scène du crime avec les techniciens du SIJ. Pis y a Castonguay, que tu connais.

Là-dessus, il désigne l'homme qui l'accompagne et ce dernier, habillé d'un complet-cravate beaucoup plus élégant que le costume standard de l'enquêteur, s'approche et donne une poignée de main sobre à Joël.

— Salut, Joël. Content de te revoir.

— Ça va, Cass ? Tu te débrouilles même si je suis plus là ?

Dominic fronce les sourcils.

— Mais oui, je me débrouille. Pourquoi ?

Joël se souvient à quel point cet ancien collègue, tout sympathique fût-il, manquait totalement d'humour. Il lance donc un œil entendu vers Raymond, qui sourit discrètement et demande :

— Alors, t'as quelque chose pour nous ?

Joël dresse le topo de la victime, puis :

— L'hypothèse la plus plausible jusqu'à maintenant, c'est qu'il a été tué hier soir pendant qu'il promenait son chien dans le parc à côté, qui est toujours désert à pareille heure.

— Peut-être que des jeunes sont venus pour y boire.

— Non, les jeunes du coin boivent surtout au parc Woodyatt. Le parc Frigon est ben tranquille.

— C'est toi qui connais la ville, je te fais confiance.

— On recherche le chien, poursuit Joël. Un schnauzer. S'il a attaqué l'agresseur, on pourrait peut-être trouver des traces de sang sur ses babines ou sur son poil.

— Un schnauzer, c'est pas le genre très menaçant...

— On sait jamais. Il a pu vouloir défendre son maître. Ensuite, les clés de la maison traînaient par terre dans l'entrée. Ce serait surprenant que Coulombe soit sorti en les laissant là, sans barrer sa porte. J'ai donc l'impression que le tueur a pris les clés de Coulombe

après l'avoir assassiné pis qu'il est venu ici.

— Pour faire quoi ? T'as remarqué quelque chose dans le bungalow ?

— J'ai trouvé de l'argent dans un tiroir, donc on a pas affaire à un simple voleur. Mais comme y a pas d'ordinateur, j'imagine que l'agresseur l'a pris.

— Peut-être que Coulombe en possédait pas, suggère Dominic.

— En 2014 ? Quand t'es le propriétaire d'un commerce ? Ça m'étonnerait. En plus, y a ce grand emplacement vide sur le bureau pis cette imprimante...

Et il désigne le meuble. Castonguay, toujours en écrivant, hoche la tête. À ce moment, Lebel réapparaît et Joël lui demande si on a trouvé un cellulaire. Négatif. Joël poursuit son rapport :

— On interroge les voisins, mais je m'attends pas à grand-chose : à dix heures du soir, dans un quartier comme ici, y a plus personne dans les rues pis les gens sont occupés soit à dormir, soit à regarder la télé, soit à baiser.

— Où à se crosser sur Internet, ajoute Raymond avec un clin d'œil.

Lebel s'esclaffe, Dominic a un ricanement poli. Joël se contente d'un sourire crispé.

Afin de laisser les techniciens du Service de l'identification judiciaire effectuer leur boulot, les policiers quittent la maison. Dehors, on a déjà érigé un périmètre de sécurité et la camionnette du SIJ est là, entourée d'agents qui s'affairent. Joël, en marchant vers le trottoir, contemple la scène et Raymond remarque l'éclat dans ses pupilles.

— Ça rappelle le bon vieux temps, hein, Jo ?

— Un peu, oui...

Joël s'appuie contre sa voiture et réfléchit.

— Coulombe allait souvent à la clinique vétérinaire de ma femme, je pourrais dem...

— Tu connaissais la victime ? le coupe Raymond.

— À peine, je l'ai vu une fois. Ça fait drôle pareil... Mais je pourrais demander à Martine de communiquer avec vous, elle le connaissait un peu plus que moi. Je pourrais aussi vous indiquer où se trouve la boulangerie pour que vous questionniez les employés.

Raymond s'allume une cigarette.

— Pourquoi tu le ferais pas toi-même ?

Joël hausse un sourcil interrogateur. Le chef d'équipe rejette la fumée de sa clope.

— Tu sais bien qu'avoir un enquêteur qui vit dans la ville où le crime s'est produit, c'est pratique en ostie.

— Et à l'époque, t'étais vraiment bon, ajoute Dominic.

— J'ai juste à appeler ton lieutenant à Sorel, c'est une simple

formalité. T'auras pas à être sur l'affaire vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on t'empêchera pas de t'occuper de tes autres dossiers en cours. Come on, Jo, une dernière run avec moi...

Joël feint de réfléchir, mais il a beaucoup de difficulté à dissimuler la bouffée d'orgueil qui gonfle en lui. Il ne s'ennuie pas vraiment de son ancienne vie, qui lui a laissé beaucoup trop de cadavres en souvenir et qui lui a procuré bon nombre d'insomnies, mais enquêter sur le premier meurtre depuis dix ans à avoir été commis dans sa ville, c'est tentant. Il tourne la tête vers la maison où entrent et d'où sortent une multitude d'agents et il esquisse un sourire sarcastique.

— Bah... Si vous êtes pas capables de vous passer du meilleur, j'ai pas ben ben le choix, hein ?



— Rodrigue Coulombe ?

À l'autre bout du fil, Martine traduit son incrédulité par une tonalité de voix suraiguë. Un peu à l'écart du parc, son cellulaire contre l'oreille, Joël remarque que la foule de curieux s'étend de plus en plus derrière les bandes jaunes de sécurité. En cette dernière journée de juillet, le soleil promet déjà d'être brûlant.

— Ouais, monsieur Toutou en personne...

À quelques mètres de lui, Raymond et Dominic discutent tout en suivant des yeux une civière qui transporte le corps vers l'ambulance. Une femme dans la jeune trentaine, habillée d'un tailleur classique et plutôt costaude, sifflote distraitement en s'approchant des deux flics qui lui font signe. Joël devine immédiatement qu'il s'agit de la sergente dont lui a parlé Raymond tout à l'heure.

— C'est épouvantable ! bafouille Martine. Dire que je l'ai vu hier après-midi...

— C'est vrai ? Ça tombe bien, je t'appelais justement pour te prévenir que tu seras sûrement questionnée dans la journée... Tu vas être au Centre, ce matin, c'est ça ?

— Mais... J'ai rien d'intéressant à raconter, voyons.

— C'est un interrogatoire de routine, mamour, fais-toi-z-en pas avec ça. Écoute, faut que je retourne travailler, on s'en reparle, OK ? Bye.

Il coupe et revient au trio. Raymond lui présente la sergente-enquêtrice Annabelle Vézina. La femme, dotée d'un visage quelconque mais très doux malgré sa carrure masculine, donne la main à Joël, manifestement enchantée de rencontrer cet ancien des Crimes contre la personne. En observant l'ambulance s'éloigner, Raymond dépose ses paumes sur son énorme ventre :

— Bon, on va avoir les résultats de l'autopsie demain matin. En

attendant, on peut dire quoi ?

Joël consulte son calepin en se massant le cou.

— En tout cas, on oublie le tueur à gages ou le règlement de compte à la mafioso : c'est trop tout croche, comme meurtre. L'agresseur tue Coulombe dans un parc pis va ensuite chez lui pour voler juste son ordinateur. Donc, il risque de se faire voir à deux endroits différents. Tant qu'à ça, pourquoi pas avoir tué sa victime chez elle ? C'est comme si l'agresseur avait pensé à l'ordinateur juste après son crime. Pis une fois sur place, il est tellement nerveux qu'il laisse les clés sur le plancher pis il songe même pas à déguiser tout ça en vol d'argent : il prend juste l'ordinateur et se sauve, au risque d'être vu par des voisins. Il lui a sûrement pris aussi son cellulaire. On assassine pas un gars juste pour lui voler son ordinateur pis son téléphone, ça tient pas debout. On sait pas encore c'est quoi l'arme du crime, mais c'est pas propre. Pis tuer quelqu'un dans un parc, même tranquille comme le parc Frigon, c'est pas l'idéal, surtout que la victime était accompagnée d'un chien.

— Un meurtre improvisé ? propose Raymond. Décidé la journée même ?

— Peut-être pas à ce point-là... Le tueur a quand même attendu que Coulombe promène son chien, un soir qu'il avait pas la garde de ses enfants. Ça montre qu'il devait connaître les habitudes de sa victime. Donc, pas improvisé, mais pas hyper préparé non plus. À moins que l'assassin ait tué Coulombe par hasard juste pour le voler, mais ça colle pas tellement avec le reste.

Raymond remonte son pantalon trop petit sous son ventre et se tourne vers le parc où s'affairent plusieurs techniciens.

— Bon. En attendant le rapport du SIJ, faut fouiller du côté de la famille de Coulombe pis de sa job. On a l'adresse de son ex, on a deux gars en route pour lui annoncer la nouvelle. Ils vont aussi lui demander de venir à Parthenais pour identifier le corps et on va en profiter pour l'interroger. Annabelle, tu trouves tous les renseignements que tu peux sur Coulombe : son entreprise, son testament, son passé, ses comptes téléphoniques... Regarde s'il avait un compte Facebook, Twitter, tout le kit. Jo, tu t'occupes évidemment des interrogatoires à Kadpidi. Cass, tu l'accompagnes. (Il consulte sa montre qui indique presque sept heures quinze.) Rendez-vous à quinze heures à Parthenais. Que Dieu vous bénisse et allez dans la paix du Christ.

Annabelle approuve et s'éloigne en sifflotant. Raymond tourne son visage vers deux journalistes s'entretenant avec des agents qui refusent de dire quoi que ce soit.

— Pas un mot aux vautours, je livrerai un communiqué officiel cet après-midi.



Dans son lit, Stéphane Verrier ouvre les yeux et étudie le plafond, perplexe.

Il vient de rêver au Humanus Circus. À la représentation de l'autre jour. Bizarre. Il a bien apprécié ce spectacle irrévérencieux et iconoclaste, mais de là à en rêver...

Il est temps de se lever, même s'il n'a pas du tout envie de travailler ce matin. Comme cela lui arrive de plus en plus souvent, d'ailleurs. Et à quarante-neuf ans, la retraite est encore loin. Il se redresse, s'assoit sur le bord du matelas et soupire.

Dans sa luxueuse cuisine, tandis qu'il boit son café debout, il réalise une fois de plus à quel point la maison est grande et silencieuse depuis le départ de Chantal pour Montréal il y a trois ans. Non pas qu'il regrette ce divorce : ce mariage était devenu intenable, aucun doute là-dessus. Mais la solitude est une amie parfois encombrante. Et il s'ennuie des filles, même si, à l'époque, il était d'accord pour qu'elles vivent avec leur mère. Cependant, il sait que son esprit est en pleine contradiction : hier, il était fou de joie de les retrouver toutes les deux à Montréal et de les sortir au restaurant. Et pourtant, au bout d'une heure et demie, il se sentait déjà à court de sujets de discussion, même si elles ont quinze et dix-huit ans, et il avait hâte de revenir chez lui.

Il va dans son bureau et consulte son cahier de rendez-vous. Premier patient de ce matin : Marlène Thiboutot. Il secoue la tête en serrant les mâchoires. Il s'attend au pire. Et il prévoit déjà les mensonges qu'elle va lui déballer.

Une émotion monte en lui, abstraite, impossible à identifier, mais qu'il ressent de plus en plus souvent depuis quelques années et qu'il sait négative. Il se passe la main sur le visage en marmonnant un « merde » las, puis s'habille.



Joël et Dominic s'entendent pour utiliser la voiture de service de ce dernier, une Chevrolet Impala noire, pour leur tournée de Kadpidi. Ils se rendent tout d'abord au Jamais sans mon pain qui, comme toutes les boulangeries, ouvre ses portes très tôt. Les cinq employés sont évidemment horrifiés par la nouvelle, mais aucun n'a le profil d'un suspect potentiel, puisque aucun n'a d'intérêt financier dans l'entreprise de Coulombe. Ils sont unanimes à dire qu'il était un patron agréable et juste, donc pas de signe de ressentiment, du moins en apparence. Certains d'entre eux admettent que l'entreprise allait un

peu moins bien depuis quelques mois. Ils présentent tous un alibi, sauf une femme dans la cinquantaine qui, à première vue, a autant de raisons d'avoir tué son patron que Joël d'apprendre la cornemuse. Mais il faudra bien sûr pousser les investigations chez ces employés. Sur place, ils dénichent une photo de Coulombe qu'ils apportent avec eux.

En quittant le petit commerce, l'estomac de Joël lui rappelle qu'il n'a pas encore mangé. Cinq minutes plus tard, ils sont assis à une table du Tim Hortons de Kadpidi, près du club Pulsation, et Dominic, qui n'a acheté qu'un café, prend des nouvelles de son collègue, en commençant par lui demander comment vont les enfants.

— Ça va, ça va... Émilie a eu quatorze ans y a un mois, t'imagines ? Elle entre au secondaire III, j'en reviens pas. Ses notes sont pas vargeuses, mais, bon, ça peut changer. Nicholas, lui, a dix-sept ans. Je pense qu'il lui manque le gène de la maturité, mais au moins, il s'est inscrit en informatique au cégep.

Dominic sourit, sincèrement intéressé. Joël, qui n'a pas l'habitude de trop parler de sa vie privée et de sa famille, renvoie la balle.

— Pis toi, Cass ? T'as deux enfants aussi, non ?

— Trois. La plus vieille commence le secondaire cet automne. Ils vont bien, je suis chanceux.

Il donne des détails avec enthousiasme et Joël, tout en mangeant son muffin, écoute par politesse, l'esprit un peu ailleurs. À un moment, il envoie la main à une connaissance qui le salue à une autre table, puis entend son collègue dire :

— Pis Guylaine est en forme, ça va super bien à son travail.

— Guylaine ?

— Ma femme.

— Ah, oui, désolé... Ça fait un bout que vous êtes en couple, non ?

— Quinze ans ! clame Dominic avec fierté.

Joël hésite une brève seconde, la bouche pleine.

— Pis ça va bien, tous les deux ?

— Super bien.

Joël boit une gorgée de café en étudiant d'un œil équivoque son coéquipier : mi-quarantaine, cheveux bruns épais bien coiffés sur le côté, beau bonhomme, costume impeccable, le modèle classique du bon gars. Est-ce que tout est aussi parfait qu'il le prétend ou n'est-ce qu'une image ?

— Et toi, avec Martine ?

— Elle a toujours sa clinique. Ça va tellement bien qu'elle a pu engager une autre vétérinaire y a deux ans. Comme ça, elle travaille environ vingt-cinq heures par semaine.

— Donc, vous êtes toujours ensemble ?

— Ouai. Ça peut pas aller mieux.

— Tant mieux.

Dominic lui sourit. Est-il en train de se poser le même genre de questions que Joël ? Ce dernier enlève une poussière sur son veston, puis son confrère devient plus sérieux.

— Tu le vois comment, le tueur ?

— Un homme ou une femme qui traîne un chien.

Dominic fronce un sourcil, les mains croisées sur la table.

— Tu crois qu'il a gardé le chien de Coulombe ? Je pense pas que...

— C'est une blague, Cass.

— Ah ?... Ah, oui !

Il émet un bref ricanement en approuvant. Joël le toise en chiffonnant l'emballage vide de son muffin.

— Guylaine pis toi, vous devez passer beaucoup de temps à rigoler ensemble, hein ?

— On s'amuse bien, oui...

Joël essaie de l'imaginer en train de baiser passionnément son épouse et il en est incapable. Il les voit davantage assis devant la télé, en silence.

Un peu à l'image de ses propres soirées, finalement...

Le temps d'un flash, il se rappelle le spectacle du Humanus Circus... Il tique et se lève.

— OK, on va interroger ma femme. Elle a vu Coulombe hier après-midi.



Laura, l'infirmière-chef du département, femme de cinquante ans qui semble en avoir soixante-cinq, affiche un air entendu derrière son comptoir.

— Martine ? Oui, elle est arrivée. Devinez où elle est ?

— Dans la chambre de monsieur Plamondon ?

— Évidemment, elle est toujours là.

Son sourire est pincé, mais Joël a bien perçu l'écoulement du fiel dans ses mots. Ce n'est pas la première fois que le policier remarque cette inexplicable animosité que Laura nourrit vis-à-vis de son épouse depuis quelques mois. Sans doute de la jalousie de vieille fille frustrée... Il grommelle un « merci » plutôt polaire, puis traverse la salle principale, suivi de Dominic qui pose un regard triste vers les cinq ou six vieux assis sur des chaises berçantes, telles des épaves abandonnées aux flots du temps.

— Tu viens pas de me dire que ta femme a toujours sa clinique vétérinaire ?

— Oui, mais comme je t'ai dit, elle travaille pas à temps plein,

donc elle en profite pour faire du bénévolat ici.

Dominic a une moue admirative tandis qu'ils pénètrent dans un couloir qui sent le détergent ainsi que cette odeur si unique que l'on n'arrive jamais à identifier, mais qu'on associe inmanquablement à la vieillesse. Ils croisent Guillaume et Joël lui donne la main.

— Martine est avec monsieur Plamondon. Hé, en passant, vous oubliez pas mon souper d'anniversaire la semaine prochaine, hein ? Quarante ans, ça se fête !

— C'est ça, écœure-nous donc avec ta jeunesse ! réplique le policier dans un ricanement.

Dominic, amusé, suit son collègue en commentant :

— C'est vrai que tout le monde se connaît dans les petites villes, hein ?

Joël lui décoche un regard agacé.

— Lui aussi fait du bénévolat, pis Martine l'a rencontré y a un an et demi quand elle a commencé à venir ici, pis on est devenus amis avec lui pis sa conjointe. Rien à voir avec le fait qu'on est une petite ville. Toi, quand tu sors de Montréal, te fais-tu vacciner contre les maladies exotiques ?

Dominic a une moue penaude et ils entrent enfin dans une des chambres. L'intérieur est petit et décoré au minimum. Dans le lit est étendu un vieillard, tellement maigre et ridé qu'on pourrait le croire abandonné là depuis des lustres. Pourtant, il a un vague sourire tandis que Martine, assise à ses côtés, lui dit d'une voix forte et pleine d'affection :

— En tout cas, je suis sûre que ça avait rien à voir avec les cirques de votre temps. Vous auriez été bien découragé !

Le vieil homme, le regard embrouillé, balbutie des mots si mal articulés et d'une voix si faible que seule Martine, habituée, réussit à décoder la phrase, car après avoir attentivement écouté, elle répond :

— Ah, oui ! Vous avez bien raison !

Enfin consciente d'une présence, elle tourne la tête et sourit à son mari. Mais en apercevant l'homme qui l'accompagne, elle paraît à la fois grave et surprise. Elle se lève et guide les deux policiers dans un petit local vide où ils pourront discuter sans déranger personne. Martine, qui a croisé Dominic à quelques reprises dans l'ancienne vie de son époux, lui serre chaleureusement la main, puis Joël explique qu'ils viennent lui poser des questions sur Coulombe.

— Je comprends pas, s'étonne sa femme. Tu participes à cette enquête de meurtre ?

Joël lui résume rapidement la situation.

— Et tu en as envie ? s'enquiert-elle.

— Pour une seule affaire, oui... Écoute, on va en reparler ce soir. Pour l'instant, il faudrait que tu nous racontes ta rencontre avec

Coulombe hier à ta clinique.

Elle relate le tout en moins de deux minutes.

— Semblable à ses visites précédentes, conclut-elle. Le plus triste, c'est qu'il se demandait s'il devait aller voir le Humanus Circus. Pauvre Rodrigue, c'est terrible...

— Le quoi ? intervient Dominic.

— Un cirque qui s'est installé à l'entrée de la ville, sur la 132.

Dominic note ce renseignement dans son calepin. Martine sait-elle où il est allé par la suite ? Elle ne peut l'affirmer avec assurance, mais souvent, il est à pied et marche jusque chez lui. Dominic note le tout et Joël la remercie.

— Pas de problème. Je trouve ça tellement épouvantable, cette histoire...

Tandis qu'ils traversent le stationnement, Dominic lance un regard entendu vers son collègue, qui hoche la tête.

— Je sais à quoi tu penses, Cass, pis j'y ai pensé aussi.

— Je veux pas tomber dans les préjugés, mais y a toutes sortes de monde dans des cirques ambulants...

— J'imagine. Pis un meurtre qui survient à Kadpidi pour la première fois depuis dix ans au même moment qu'un cirque s'installe dans le coin, j'avoue que c'est ben achalant comme hasard.

— On va les voir ?

— Plus tard, oui. Pour l'instant, on va questionner les commerçants sur la route des Résistants, où est située la clinique de ma femme.

— Tu espères que l'un d'eux va nous apprendre quelque chose sur Coulombe ?

Joël actionne son déverrouilleur automatique et ouvre sa portière.

— Non, je veux leur demander s'ils ont l'intention de baisser leurs prix d'ici la fin de l'été.

Il se glisse derrière le volant. Son partenaire, qui s'assoit à ses côtés, le toise avec curiosité.

— Une autre blague, c'est ça ?

— Oui, pis t'as l'air à la trouver bonne en criss.



Après une demi-heure à visiter en vain les commerces près de la clinique de Martine, une jeune vendeuse dans une boutique de vêtements hoche enfin la tête en étudiant la photo de Coulombe. Oui, elle reconnaît ce gars. Hier, autour de quatorze heures, elle a perçu un gros bruit de freins, est sortie pour voir ce qui se passait et a assisté à une engueulade entre cet homme qui tenait un chien dans ses bras et le conducteur d'un pick-up. Elle a entendu Coulombe dire que les fifs ne savaient pas conduire. En fait, il a peut-être dit gais, elle ne se

rappelle plus trop. Selon ses dires, le conducteur serait resté calme, au point de rétorquer avec une blague très vulgaire concernant les pratiques homosexuelles. Sur quoi, Coulombe a eu l'air très gêné puis il est parti.

— Donc, cet homme connaissait le conducteur ? demande Dominic.

— Je le sais pas. Pourquoi vous dites ça ?

— S'il a dit que les homosexuels savent pas conduire...

— C'était clair qu'il était gai.

Elle précise qu'il y avait deux autres personnes dans le véhicule, mais qu'elles n'ont rien dit.

— Pis ces trois individus, dans le pick-up, vous les connaissez évidemment pas, dit Joël.

— Je les connais pas, mais je sais qu'ils font partie du cirque qui est en ville.

Les deux sergents deviennent intéressés. La vendeuse explique qu'elle a assisté à la représentation du Humanus Circus en fin de semaine et qu'elle a reconnu les trois artistes dans la camionnette d'hier.

— L'avez-vous vu, ce show-là ? s'enthousiasme-t-elle. C'est pas mal trash. Moi, je pense que je vais y retourner.

Tandis que les deux policiers marchent vers la voiture, Joël lance un clin d'œil à son confrère.

— On s'en va au cirque, fiston !



Un air de guitare voltige dans le campement. Assis sur le petit palier qui mène à la porte de son autocaravane, Lux sort une cigarette d'un paquet chiffonné. Il aurait préféré un joint ou une ligne de coke, mais il est à sec. Il n'est vêtu que d'un short et sa poitrine creuse, tout comme son visage, est parsemée de pustules. Tandis qu'il s'allume, il voit une Impala noire s'engager sur le chemin de terre et s'approcher du site.

Wulf, portant un pantalon long malgré la chaleur, passe près de lui, quatre fers à cheval dans une main, une bière dans l'autre.

— Tu viens jouer une partie ? demande-t-il à son collègue.

Lux se lève et décoche un regard indifférent vers la voiture qui se gare dans le stationnement. L'Espagnol la remarque aussi et fronce les sourcils.

— Qui est-ce ?

Le jeune crache au sol.

— Aucune idée pis je m'en crisse... On va jouer ?

Les deux hommes marchent vers l'arrière du campement tandis que

Lux rejette la fumée de sa cigarette.

Lux

Les parents de Lucas St-Germain ont mis leur fils à la porte de la maison neuf mois exactement après l'anniversaire de ses dix-huit ans, soit le 5 juillet 2013, comme si cette décision, prise le jour de sa majorité, avait nécessité un long et pénible accouchement pour se concrétiser. Ils avaient été plus que patients avec ce délinquant qui, pourtant, n'a manqué de rien dans sa famille très aisée. Pas même d'amour, il faut bien le dire, et Lucas serait le premier à reconnaître que ses parents ont tout fait pour l'aider à demeurer dans le droit chemin. Mais voilà, le droit chemin l'ennuyait. Il a lâché l'école à seize ans, non pas parce qu'il n'y comprenait rien, mais parce qu'il s'y emmerdait à périr, et ce, depuis le primaire, où il avait réussi à avoir de bonnes notes jusqu'à ce qu'il soit obligé d'étudier. En deux ans, il a cumulé plein de petits boulots qu'il ne conservait jamais longtemps, car il volait systématiquement ses employeurs. C'était plus fort que lui, une compulsion presque pathologique qui, loin de l'inquiéter, l'excitait : le vol lui procurait une sensation de danger qui le faisait sentir vivant. Ses patrons, heureusement, ne se sont jamais plaints à la police, car ils préféreraient licencier le coupable. En Gaspésie, on peut régler nos différends tout seuls, pas besoin des flics pour ce genre de peccadilles.

Le vrai problème, en fait, c'était la drogue. Pas un problème pour lui, mais pour les autres. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il volait : pour obtenir du pot ou de la coke. Il s'intoxiquait depuis qu'il avait quatorze ans et avait tout de suite aimé l'effet. Gelé, il trouvait enfin un chemin. Pas le droit : le sien. Et ceux qui disaient qu'il était esclave de la drogue (comme ses parents, découragés que leur fils unique sombre ainsi) n'y comprenaient rien. Ne voyaient-ils pas que c'est lorsqu'il était high qu'il se sentait le mieux ? Ne voyaient-ils pas que la dope ne l'avalissait pas, mais le nourrissait ? Non, ils ne pouvaient s'en apercevoir, évidemment, car Lucas était si silencieux, si secret, si retiré dans son monde que, gelé ou à jeun, il démontrait le même côté asocial. Mais lui ressentait la différence, la vivait pleinement.

C'est donc en larmes, le cœur brisé, que son père et sa mère lui ont annoncé qu'il devait quitter la maison. Peut-être qu'ainsi, obligé de développer son sens des responsabilités, il n'aurait pas le choix de changer et d'acquiescer de la maturité. À ce moment-là, il pourrait revenir dans le giron familial où on l'accueillerait avec chaleur. Et Lucas, malingre, la peau jaunie et couverte d'acné, les yeux cernés et rouges, a compris qu'ils n'attendaient de lui qu'un signe, qu'une vague promesse, qu'un frêle espoir d'amélioration afin de réviser leur décision et de le garder avec eux. Mais Lucas n'a rien dit. À quoi bon mentir aux autres si on ne peut se mentir à soi-même ? Il a tourné les talons et est parti en crachant sur la galerie. À partir de ce jour, il n'a pas cessé de cracher.

Il couchait désormais chez des voyous qu'il fréquentait, les six s'entassant dans un taudis merdique. Il n'était pas facile à vivre. À jeun, il manifestait beaucoup d'arrogance, cherchait les querelles, draguait les filles à outrance. Pour lui, la provocation était le seul palliatif à la drogue, la seule façon d'assouvir un peu ce manque en lui. Pas juste le manque de dope : le manque de tout. La coke, parfois, nourrissait aussi cette arrogance, mais quand il fumait du pot, il ne s'intéressait plus à personne, trop bien dans son cocon pour risquer de le briser en laissant quelqu'un y entrer. Évidemment, avec une telle attitude, les filles le fuyaient et il n'avait baisé qu'à trois occasions, avec des partenaires aussi paumées que lui. Son insolence l'amenait souvent à se battre, bagarres au cours desquelles il subissait la plupart du temps une raclée (il n'avait pas le physique pour tenir tête à qui que ce soit). Et chaque fois qu'il s'écrasait au sol et que les coups pleuvaient sur lui, il ne pouvait s'empêcher de ressentir une déroutante félicité. La douleur, comme le danger, lui prouvait qu'il était bel et bien vivant.

Jamais l'idée de se prendre en main ne lui a traversé l'esprit : une telle solution serait vouée à l'échec, car il n'enviait en aucun cas le bonheur et la sérénité des gens responsables. En fait, il ignorait ce qu'il enviait, ce qu'il souhaitait vraiment. Il savait seulement qu'il était bien quand il se droguait. Pour cela, il fallait un peu de fric. Sauf que presque plus personne ne voulait l'employer dans le coin et comme on se méfiait de lui, voler s'avérait de plus en plus difficile. Dans la rue, l'argent se faisait rare, donc la dope aussi, donc la vie. Et c'est ainsi que le mirage de la mort se frayait un chemin en lui de manière insidieuse. Car à quoi bon vivre s'il ne se sentait vivant qu'à temps partiel, très partiel, de plus en plus partiel ?

À la mi-août, un peu plus d'un mois après avoir été mis à la porte de sa maison, un de ses compagnons de misère est venu le voir avec un portefeuille qu'il avait volé. En plus des soixante-cinq dollars, il contenait une paire de billets pour une représentation d'un cirque ambulant, le *Humanus Circus*, installé depuis quelques semaines tout près de là, à moins d'un kilomètre de Mont-Joli. Ils ont décidé de s'y rendre, juste pour déconner, juste pour embêter cette bande de minables.

Le lendemain soir, ils ont évidemment attiré l'attention dans les gradins, avec leurs vêtements miteux et leurs gueules de déterrés. Mais comme Lucas avait pu fumer un joint vingt minutes plus tôt, il était calme et silencieux, contrairement à son copain plus agité. Il s'attendait donc à un show de cirque classique qu'il regarderait en ricanant tranquillement.

Mais trois minutes après le début du spectacle, Lucas ne songeait plus à se moquer. La suite de numéros ne l'a pas seulement happé, elle l'a ensorcelé, comme s'il vivait une sorte de révélation encore obscure mais intense. Alors que son ami riait presque sans cesse et, à la fin, tirait des balles de peinture en hululant comme un sauvage, Lucas n'a pas bougé de la représentation. Lorsque tout a été terminé, il a pris son courage à deux

mains et s'est fauflé jusque dans les coulisses, où les artistes se démaquillaient et se changeaient en discutant. Mal à l'aise, il a craché plusieurs fois avant d'oser bredouiller :

— C'était ben bon... Ça m'a beaucoup... frappé. Pis vous avez raison.

On l'a observé un moment, certains avec ironie, d'autres indifférents. Le dompteur chauve aux cicatrices a penché la tête sur le côté, intéressé.

— On a raison sur quoi ?

Lucas n'avait aucune réponse à cette question. Il n'était même pas sûr d'avoir compris ce qu'il venait de voir. Mais il était convaincu de l'effet électrisant que cela lui avait procuré.

— Je sais pas trop, mais... vous avez raison.

Et il est parti en vitesse.

Deux semaines ont passé. Deux semaines au cours desquelles il a vivoté, volé, perdu un emploi après deux jours de travail. Deux semaines où il n'a pu s'offrir un petit joint qu'à deux occasions. Deux semaines à songer à ce cirque qui quitterait bientôt la région, alors que lui resterait ici à dépérir dans un univers totalement hostile à ce qu'il était. Au bout de ces seize jours, seul dans un bar, abandonné par ses compagnons qui n'étaient plus capables de l'endurer, rendu presque fou par le manque de dope, il s'est mis à boire les consommations de tout le monde. Il passait d'une table à l'autre et, malgré les protestations, avalait une gorgée dans chaque verre en insultant les clients concernés. Certains se sont levés, menaçants, lorsque Lucas, saisissant une ixième pinte de bière au hasard, s'est figé en reconnaissant les gens autour de la table.

Il s'agissait de cinq des sept membres du cirque : la rousse, la blonde, le gros musclé, la belle Black et le chauve. Tous dévisageaient Lucas avec un étonnement amusé, sans s'insurger, curieux de voir la suite des choses. Le chauve a marmonné :

— Tu as soif, on dirait.

Alors Lucas a bu une grande lampée de la pinte. Au même moment, deux hommes qui s'étaient approchés par derrière l'ont attrapé et, furieux, ont exigé des excuses ainsi qu'une nouvelle consommation, mais Lucas a craché sur leurs souliers. En moins de dix secondes, il a été traîné dehors et la dégelée a commencé. Lucas s'est à peine défendu, il ricanait même un peu entre deux coups, du moins tant que ses forces le lui ont permis, et lorsqu'il s'est effondré sur le sol, la face en sang, il n'a plus bougé, se lovant avec délectation au creux de sa douleur, songeant que ses agresseurs pourraient bien continuer jusqu'à ce qu'il ne sente plus rien... qu'il ne sente plus jamais rien... Mais le bruit de la porte qu'on refermait lui a indiqué qu'ils étaient retournés à l'intérieur. Et tandis qu'il se demandait s'il devait se relever (car il faut une bonne raison pour se relever, non ?), le son de la porte s'est à nouveau fait entendre ainsi que des pas qui s'approchaient. Étendu sur le côté, il a roulé sur le dos.

Au-dessus de lui se tenaient cinq silhouettes sombres, éclairées à contre-

jour par le lampadaire derrière elles. Il a tendu une main tremblante et affaiblie par la souffrance.

— Amenez-moi...

L'une des silhouettes a fait deux pas en claudiquant et son visage est apparu dans un reflet de lumière produit par une fenêtre voisine. Le chauve, le visage grave, les mains croisées devant lui, a considéré l'adolescent un moment.

— Qu'est-ce que tu sais faire ?

Lucas a avalé sa salive, la main toujours tendue.

— Survivre...

Le chauve a souri, un sourire doux et triste, légèrement déformé par la cicatrice sur sa joue gauche.

Il a allongé sa main et a agrippé celle de Lucas.

Sept

Tandis que la voiture roule sur la partie du boulevard Laurence qui traverse de grands champs, Dominic glisse :

— Pourquoi la fille de tantôt a dit que c'était trash, comme cirque ?

— Parce que ça l'est. J'ai vu leur première représentation. C'est ben spécial !

— Ah oui ? Et c'est spécial en quoi ?

Joël cherche une réponse.

— C'est bon ? reprend Dominic.

Joël a une moue indécise. Son collègue insiste :

— T'as aimé ça ou pas ?

— Tu changes de question, là. Savoir si c'est bon ou savoir si j'ai aimé ça, c'est pas pareil.

Il réfléchit à ce qu'il vient de dire, comme si cette nuance lui révélait quelque chose qu'il n'avait pas saisi jusqu'ici.

— Je peux pas dire que j'ai ben aimé ça, mais on s'ennuie pas, ça, c'est clair.

— Tu retournerais voir leur spectacle ?

— Non.

Sa réplique est nette et catégorique. Dominic montre un chapiteau qui s'élève au centre du terrain vague.

— C'est là, j'imagine ?

— T'as bien fait de devenir flic, Cass, t'as vraiment un sens de la déduction hors du commun.

Une centaine de mètres avant d'atteindre la voie d'accès à la 132, la voiture s'engage dans le sentier de terre qui mène au cirque puis se gare dans le stationnement près de trois camionnettes Ford. Ils se mettent en marche sous le soleil écrasant et Joël, qui n'aime pas les trop grandes chaleurs, sent qu'il va suer des litres aujourd'hui. Ils dépassent la vaste tente, traversent le site composé d'une scène et de quelques kiosques déserts, puis se dirigent vers quatre autocaravanes qui forment un demi-cercle. Plus loin sont plantés les trois fourgons, dont les deux plus longs portent l'inscription « Humanus Circus ». Une mélodie à la guitare provient d'une des roulottes et au centre gisent les restes d'un feu de camp entouré de quelques vieilles chaises pliantes. Sur l'une d'elles est assise la femme aux cheveux blonds, en short et t-shirt, qui lit un bouquin, les deux pieds sur une chaise vide devant elle. Elle redresse la tête, d'une main protège ses yeux du soleil et ne paraît pas du tout surprise de voir les deux hommes.

— Tiens, le flic. Fallait ben que ça arrive.

Dominic questionne son collègue du regard : « Elle te connaît ? »,

mais Joël fait signe de laisser tomber et continue d'approcher.

— Pourquoi ça devait arriver ?

— La police finit toujours par venir nous rendre visite.

Les deux officiers s'arrêtent près de la femme qui ne se lève pas et qui se contente de les dévisager avec indifférence.

— Pourquoi ? demande Joël. Vous avez quelque chose à vous reprocher, vous pis vos amis ?

— Non, mais on est un cirque ambulant, donc une gang de weirds, de marginaux, d'osties de fuckés... Houuuuuuu ! On est du monde ben louche !

Elle esquisse un rictus dédaigneux et retourne dans son livre en grattant sa cuisse droite. Joël lit distraitement le titre du bouquin : *Notre-Dame-des-Fleurs*. L'air de guitare plane toujours dans le camp.

— Je vais en profiter pour me présenter officiellement : sergent-enquêteur Joël Leblanc. Et voici mon collègue, le sergent-enquêteur Dominic Castonguay.

— Comment allez-vous, madame ?

— Wow, pis il est poli, en plus ! commente la blonde en tournant une page de son roman.

Dominic ne réagit pas. Joël essuie la sueur sur son front : il aurait dû laisser son veston dans la voiture.

— Régine, si je me souviens bien...

— Regina.

— Regina, on aimerait parler à trois membres du cirque qui ont circulé en ville hier en début d'après-midi pis qui ont failli frapper un piéton.

— C'est pas le piéton qu'on a failli écraser, c'est son câlce de chien.

— Vous étiez donc là ?

— Ouais.

Joël, sans demander la permission, s'assoit sur l'une des chaises, tandis que Dominic demeure debout et sort son calepin. Regina ricane, franchement amusée, et referme son livre en glissant son doigt en guise de signet.

— Dis-moi pas que le gars s'est plaint de ça ? La police s'emmerde à ce point-là, en région ?

— Qui conduisait votre camionnette ?

— Laurus. Y avait aussi Markitos avec nous.

— Laurus aurait été insulté par le propriétaire du chien qui aurait lancé une remarque homophobe.

— Sérieux, le twit s'est *vraiment* plaint ?

— Il est mort, répond Joël d'une voix neutre.

— Il a été tué, ajoute Dominic sur le même ton.

Regina regarde les deux flics à tour de rôle.

— Ah, ouais ? C'est plate pour lui.

Et elle retourne à son roman. Joël, les mains croisées sur son ventre, ne la quitte pas des yeux. Dominic intervient :

— Ç'a pas l'air de vous ébranler tellement...

— Avec tout ce que j'ai vécu, sergent, je te jure que ça m'en prend pas mal plus pour être ébranlée...

Joël fronce les sourcils. La mélodie à la guitare est interrompue par une fausse note, suivie d'un cri féminin de colère. Trois secondes plus tard, la musique recommence. Dominic demande :

— Est-ce que ce Laurus a été choqué par la remarque de la victime ?

— Tiens, tu poses des questions, toi aussi ? Je pensais que vous aviez chacun votre rôle...

— Soyez pas tant sur la défensive, madame, explique doucement Dominic. Vous et deux de vos amis êtes parmi les dernières personnes à avoir vu Rodrigue Coulombe en vie, alors...

— Alors, votre Laurus, il était en maudit ou pas ? complète Joël.

Regina soupire et ferme son livre à nouveau.

— Vous le lui demanderez. Parce que vous allez le voir juste après moi, j'imagine ?

— Pis vous, cette remarque vous a choquée ?

— Moi ? Pas pantoute. Je peux-tu lire, à c't'heure ?

Aucune réaction de Joël. Dominic écrit dans le calepin.

— Pis hier soir, vous faisiez quoi ? demande Joël.

— Hier, on faisait notre show, sergent, comme à tous les soirs du mercredi au dimanche. Vous devriez venir voir ça.

— Je l'ai vu. Votre show est pas long, il finit autour de huit heures et demie. Vous avez fait quoi, après ?

Regina hausse un sourcil.

— Vous l'avez vu, vraiment ? (Elle regarde Dominic.) Pis vous ?

— Non. Contrairement à mon collègue, j'habite pas dans le coin, désolé.

La femme revient à Joël, moqueuse.

— Vous avez trouvé ça comment ? J'imagine que le flic en vous a pas tripé fort, hein ?

— Vous lirez ma critique dans *La Presse* de samedi prochain. Alors, vous avez fait quoi après votre spectacle ?

Elle contemple un moment la route au loin, ennuyée.

— C'est-tu un interrogatoire officiel ?

— Pas du tout, madame, lui assure Dominic.

— D'abord, on va arrêter ça drette là. Ça devient plate pis surtout insultant en ostie.

— C'est juste des questions de routine.

— Oui, pis quand on refuse de répondre à des questions de routine,

ç'a toujours l'air louche, ajoute calmement Joël qui sent le soleil lui calciner le crâne sous ses courts cheveux.

— M'en câlice. Vous allez peut-être avoir plus de chance avec Laurus. Les fifs ont ben de la jasette, c'est connu.

Peu impressionné, Joël sourit en hochant la tête puis se lève tandis que Dominic demande où sont Laurus et Markitos.

— Markitos est en ville, mais Laurus est ici. Dans la roulotte là-bas.

— Regina, Laurus..., marmonne Joël. C'est des noms de scène, ça, j'imagine ?

— Vous imaginez bien.

— Votre vrai nom, c'est quoi ?

— Comme j'ai dit tout à l'heure, ça me tente plus de parler.

— Vous nous aidez vraiment pas à avoir confiance en vous, vous le réalisez, ça ?

— M'en câlice. Vous aimez ça me faire répéter, hein ?

Joël éponge son front humecté. Cette fois, il n'a plus envie de sourire. Criss de chiante... Mais derrière cette arrogance et ce mépris, il perçoit quelque chose de plus profond, une froide amertume, un abandon usé, une brisure qu'on n'essaie même plus de réparer, ou alors sans grande conviction. Il devine que cette femme prématurément ridée et fanée a déjà été plus attirante, pas nécessairement très belle mais charismatique, et sans doute que cette aura pourrait réapparaître dans d'autres circonstances.

Il fait signe à Dominic et, sans un mot, marche vers l'autocaravane désignée, tandis que son collègue marmonne un : « Au revoir, madame. » Mais ils ont à peine parcouru trois mètres que la voix s'élève derrière eux :

— En tout cas, sergent...

Ils se retournent. Regina, son bouquin baissé, ses pieds toujours sur la chaise devant elle, s'adresse à Joël.

— On dirait que votre petite ville est pas si tranquille qu'elle en a l'air, hein ?

Elle prononce ces paroles avec un fin sourire qui laisse entrevoir à Joël, l'espace d'un moment, tout le charme vénéneux que cette femme devait dégager dans un passé pas si lointain. Il ne réagit pas et se remet en mouvement.

Dominic, en rangeant son calepin, lui demande comment elle savait qu'il était flic.

— Elle m'a vu dans un bar. C'est cette roulotte là-bas, c'est ça ?

L'air de guitare est à nouveau interrompu par un « Ahhh ! Fuck ! » bien senti, puis la musique reprend. En s'approchant de l'autocaravane, les enquêteurs aperçoivent deux individus qui jouent aux fers à une trentaine de mètres du campement. Joël reconnaît le jeune boutonneux et l'Espagnol. Ce dernier suspend son jeu pour les

regarder d'un air soupçonneux, tandis que l'autre crache au sol avec indifférence. Dominic frappe à la porte de la roulotte qui, après quelques secondes, s'ouvre sur le dénommé Laurus, habillé d'un short à carreaux et d'un t-shirt *Back to the future* qui cache mal son ventre un peu trop proéminent. Derrière ses énormes lunettes, ses yeux se teintent de surprise, mais sans méfiance.

— Bonjour, monsieur... Laurus, c'est ça ?

— Juste Laurus.

Les policiers se présentent et demandent s'ils pourraient lui poser quelques questions. Sans aucun signe d'agacement ou de nervosité, l'artiste fait entrer les deux hommes dans l'autocaravane. Cuisine dans un coin, lit double dans l'autre, petit salon au centre, le tout décoré avec sobriété, ce qui étonne Joël au vu de la personnalité du propriétaire. Il y a quelques peintures abstraites qui sont sans doute des reproductions d'œuvres importantes, et des livres sur une étagère, dont quelques-uns ont des titres en espagnol. Le seul élément kitsch se trouve sur le matelas : un immense coussin en forme de phallus. Dominic, qui le voit, rougit légèrement et Joël retient un soupir.

— J'étais en train de me faire une nouvelle playlist pour mon iPod. J'aime tellement ça, me faire des playlist, j'en ferais trois cents, je pense ! Là, mon thème, c'est « Chansons zen » ! C'est ben beau swinguer, mais des fois, faut se calmer le gros nerf, hein ? Regardez pas le ménage, là, on a pas fait la vaisselle depuis hier !

Il referme l'écran de son ordinateur portable sur la table et offre aux policiers de s'asseoir, ce qu'ils refusent. Un *drink*, alors ? Joël accepte de l'eau. Puis, on résume la situation à Laurus qui, après avoir rempli deux verres, se vautre dans un fauteuil et ouvre de grands yeux.

— Ben voyons donc ! No joke ?

Devant l'air grave des deux sergents, Laurus boit une gorgée de son verre d'eau, incrédule, et demande comment Coulombe a été tué.

— C'est le genre de détails qu'on peut pas divulguer pour l'instant.

— Ben oui, évidemment... Ah, je comprends, là ! Comme on s'est pognés tous les deux, hier, moi pis lui, vous vous êtes dit que j'étais peut-être assez pissed off pour l'avoir... Ah, c'est ça !

— Interrogatoire de routine, monsieur, faut pas prendre ça personnel, le rassure Dominic.

Laurus glousse en effectuant un geste de connivence.

— Je le sais ben, voyons ! Je suis pas parano, craignez pas !

À ce moment entre dans la roulotte l'Espagnol. Il a toujours les cheveux attachés et, malgré la chaleur, porte un jeans long. Sa chemise à manches courtes, de très belle coupe, est trop chic pour jouer aux fers. Poli mais l'œil méfiant, il articule avec son léger accent et d'une agréable voix grave :

— Bonjour. On peut vous aider ?

— C'est des enquêteurs, imagine-toi donc ! Sergent Leblanc, sergent Castonguay, je vous présente mon amoureux, Wulf.

Au mot « amoureux », Dominic cligne des yeux, mais sans plus. Poignées de main, tandis que Wulf, de plus en plus défiant, s'enquiert de la raison de cette visite. Laurus lui résume la situation. Joël prend une gorgée de son verre d'eau en étudiant l'Espagnol, dont la suspicion se transforme rapidement en froideur.

— Et il t'a dit quoi, au juste, ce Coulombe ? veut savoir Wulf.

— Il a demandé si tous les homosexuels conduisaient aussi mal.

L'Espagnol revient aux deux agents.

— Et vous pensez qu'il l'aurait tué pour une remarque aussi idiote ?

— Monsieur, on ne pense rien du tout.

— Et comme je le connais, je suis sûr que ça ne l'a pas contrarié (il se tourne vers son conjoint). Hein, *amor* ?

— Pas pantoute ! Je lui ai même dit que si je lui mettais ma pine dans le cul, il verrait que je peux conduire très droit !

Les deux artistes s'esclaffent, ce qui déconcerte les policiers. Joël se racle la gorge et demande à Laurus :

— Et hier soir, après votre spectacle, vous avez fait quoi ?

Wulf est à nouveau sur la défensive.

— Et vous insistez en plus ?

— Calm down, Lollipop, ils font juste leur travail, voyons.

Au surnom de Lollipop, Joël se mord l'intérieur de la joue pour ne pas rire. Wulf, en soupirant, va se chercher une bière dans le frigo tandis que Laurus répond :

— Hier soir, après notre show, je suis allé souper dans votre hyper downtown avec Wefa pis Regina.

— Juste vous trois ?

— Oui. Les autres sont restés ici.

— Je confirme, ajoute Wulf en prenant une gorgée de sa bière.

En quelques minutes, Joël et Dominic apprennent que les trois compagnons avaient quitté le site vers vingt et une heures quinze dans la même camionnette et n'avaient trouvé aucun restaurant ouvert à cette heure à part le McDonald's. Ils y avaient donc mangé en une quinzaine de minutes et étaient repartis. Après quoi, Laurus avait souhaité danser, mais pas Wefa.

— Je lui ai donné un lift au bar La Clique, pis comme Regina voulait pas passer la soirée à regarder Wefa faire bander les boys, elle est venue avec moi au club. Hey, votre Pulsation un mercredi soir, c'est plate en saudit, hein ? C'est aussi triste que le look de Lena Dunham !

— Vous pouvez préciser les heures ?

Laurus explique qu'il a reconduit Wefa au bar tout de suite après leur départ du McDo, donc avant dix heures. Joël se rappelle effectivement avoir vu la rousse hier à La Clique, entre vingt-trois heures quinze et minuit moins quart environ, et elle était en pleine séance de drague. Laurus raconte que lui et Regina sont allés au club, mais que le peu d'ambiance les avait poussés vers la sortie autour de minuit. Ils étaient revenus au campement, sans se préoccuper de Wefa, qui a coutume de se débrouiller seule. Dominic note tout dans son calepin tandis que le pseudo-hipster remonte ses énormes lunettes.

— Vous pouvez pas dire que je suis pas coopératif, hein ?

Joël veut boire une gorgée d'eau, mais constate que son verre est vide.

— Et la troisième personne qui était avec vous, hier après-midi, pendant l'altercation avec la victime ?

— Markitos ? Il est resté ici hier soir avec les autres.

Wulf, le dos appuyé contre le comptoir, bière presque terminée à la main, esquisse un rictus frondeur.

— Pas trop déçus, messieurs les enquêteurs ?

Joël dépose son verre et dévisage l'Espagnol. La chaleur dans la roulotte est intenable et il se sent fondre sous son veston, état qui fragilise son détachement habituel. Il dénoue sa cravate et une note d'impatience vibre dans sa voix lorsqu'il s'adresse à Wulf :

— Vous pensez vraiment qu'on tient à ce que votre ami soit le tueur ?

Wulf ouvre le frigo et se prend une autre bouteille.

— C'est pratique que les criminels soient des étrangers plutôt que les gentils habitants d'une petite ville. En tout cas, c'est rassurant de le croire, non ?

Laurus s'approche de son amant et lui enlace la taille.

— Arrête donc, Lollipop ! T'es ben pushy, donc ! On dirait que t'as besoin d'un peu de détente, hein ? Aussitôt que nos invités vont être partis, je vais t'arranger ça...

Et il glousse la bouche fermée tandis que Wulf, irrité, se dégage doucement. Dominic, écarlate, barbouille son calepin avec frénésie alors que Joël soupire ouvertement, autant à cause du jeu grotesque de Laurus que de la chaleur qui va le rendre fou. Il effectue deux pas, comme s'il espérait que ce simple mouvement provoque un courant d'air salvateur.

— Avant qu'on s'en aille, vous pourriez nous dire vos vrais noms ?

Laurus caresse son cou en sueur en arborant une moue ambiguë, les yeux perdus dans le lointain.

— My God... On les utilise tellement jamais...

— Si vous vous en rappelez plus, vous pouvez toujours consulter votre carte d'assurance-maladie, propose Joël, pince-sans-rire.

Dominic lui décoche un regard désapprobateur. Laurus, presque malgré lui, articule donc en grimaçant, comme s'il goûtait un plat pas tout à fait au point :

— Laurent Thibault.

Il se tourne vers son conjoint et l'encourage en silence. Wulf hésite, puis, à contrecœur, marmonne juste avant de prendre une gorgée de sa bière :

— Raoul Pinol.

Dominic note le tout, les remercie puis les deux sergents sortent. Dehors, il fait presque aussi chaud qu'à l'intérieur de la roulotte, mais ce demi-degré de différence est suffisant pour soulager Joël, du moins pendant quelques secondes. Il dévisage son coéquipier presque avec rancœur.

— T'as pas chaud, toi, coudon ?

— Ben oui, qu'est-ce que tu penses ?

Les deux policiers, qui se disent qu'ils n'ont plus rien à faire ici, constatent que Regina, qui n'a pas bougé de sa chaise, s'entretient avec un homme debout tenant un grand seau de métal par son anse. Joël reconnaît le chauve dresseur de tigre qui, malgré la chaleur, est habillé d'un pantalon noir, mais porte au moins une chemise blanche à manches courtes. Toujours en lui parlant, la blonde indique les deux visiteurs et le dompteur tourne la tête vers eux. Il hoche le chef, puis, en boitant un tantinet de la jambe droite, s'approche d'eux.

— Des enquêteurs de la SQ, c'est ça ?

Ceux-ci se présentent. Le chauve leur serre la main en les gratifiant d'un sourire affable et ouvert. Joël remarque que le seau est rempli de viande crue.

— Enchanté, messieurs. Je suis Francus, le fondateur et directeur du Humanus Circus.

Il articule ces mots avec orgueil. Sa voix est douce, accueillante, comme celle d'un thérapeute qui souhaite mettre son patient en confiance. Joël, en le voyant pour la première fois de si près, réalise que ses cicatrices sont plus prononcées encore, surtout la dizaine de petites marques alignées sur le haut de son crâne. Le policier aperçoit aussi les multiples balafres blanches sur ses bras, certaines plus anciennes que d'autres.

— Regina m'a raconté cette histoire de meurtre, hier soir...

— On vient pas pour accuser qui que ce soit, monsieur, il faut que ce soit clair, précise Dominic.

— Mais je sais bien, voyons.

— Comme vous êtes le chef de cette troupe...

— Pas le chef, le directeur. Je m'occupe de la direction artistique du cirque, mais je suis le chef de personne.

— Eh bien, en tant que directeur, accepteriez-vous de répondre à

certaines de nos questions ?

— Volontiers. Venez avec moi, je dois nourrir Impetus. On va jaser en même temps.

Ils suivent donc Francus, qui, seau en main, quitte le demi-cercle des autocaravanes pour marcher vers le plus petit fourgon, à l'écart, sur lequel est inscrit en lettres rouges le nom du tigre. Joël remarque que l'arrière du crâne du dompteur est affligé de la même série de petites cicatrices que son front.

— Alors, ce meurtre, ça s'est passé comment ?

— On ne peut rien divulguer pour l'instant, explique Dominic. Mais comme trois de vos collègues ont vu la victime quelques heures avant sa mort...

— Vous pouvez nous résumer l'emploi du temps, hier soir, des nommés Regina, Laurus et Markitos ? reprend Joël.

Tout en marchant, Francus répète ce que les autres membres de la troupe ont déjà raconté, puis demande :

— Le fait qu'il y ait eu une altercation entre eux et la victime est suffisant pour qu'ils soient suspects ?

— Personne ne parle de suspect, nuance Joël.

Ils contournent le fourgon qui, en réalité, est une immense cage roulante, dont l'une des parois relevée cachait des barreaux en métal derrière lesquels est étendu un splendide tigre du Bengale. Celui-ci dévisage avec un dédain majestueux les trois visiteurs qui s'arrêtent à deux mètres des barreaux. Les policiers, impressionnés, contemplent la bête alors que Francus dépose son seau sur le sol.

— Inquiétez-vous pas, je suis pas offusqué. Ça fait douze ans que je fais du cirque, six avec le Humanus Circus, alors je sais très bien comment ça fonctionne.

Seau en main, il claudique vers le côté du fourgon et monte quelques marches. Il déverrouille une porte latérale, entre dans la cage et la referme derrière lui. Impetus tourne la tête vers lui, le regard brillant. Sa respiration soulève et abaisse sa robe orange rayée de noir. Joël ne peut réprimer un frisson : il va le nourrir à l'intérieur même de la cage ? Francus s'adresse aux deux enquêteurs, mais sans quitter le fauve des yeux, et sa voix est maintenant plus lente, plus basse.

— Bref, je suis habitué qu'on se méfie de nous.

— Je vous assure que notre présence ici a rien à voir avec le fait que vous soyez un cirque ambulancier, précise Dominic, un tantinet nerveux.

Francus s'approche à pas feutrés de l'animal, comme s'il marchait sur du verre ; toute trace de claudication a disparu de ses mouvements. Joël a presque l'impression qu'il est sur le point de refaire son étrange numéro de dompteur.

— Je parle pas nécessairement de vous deux, articule Francus, son

regard intense planté dans celui du félin. Je parle des gens en général. Quand nous sortons en ville, nous remarquons leurs réactions : la méfiance, la curiosité, la peur... Parfois même l'envie.

— Les gens ont souvent peur de ce qu'ils connaissent pas, faut pas leur en vouloir, dit Dominic.

— Mais parfois, ils ont peur de ce qu'ils reconnaissent...

Un ronronnement menaçant émane du tigre, sans que sa bouche ne s'entrouvre, puis, tourné vers l'homme, il se dresse sur ses pattes avec une lenteur terrifiante. Le chauve cesse d'avancer, sur le qui-vive mais calme, presque serein. Joël frissonne à nouveau et Dominic avale sa salive. Francus plonge sa main dans le seau et sa voix est maintenant un souffle.

— C'est pour cette raison que, malgré tout, ils viennent voir notre spectacle... parfois plus d'une fois... La peur et l'attraction... Deux sentiments si opposés, et pourtant si liés...

Il lance un lambeau de viande que l'animal happe au vol en un bruit tranchant. Impetus se couche sur le ventre et, en quelques secondes, le mâche et l'engloutit.

— Vous pourriez le nourrir à travers les barreaux, non ? propose Joël avec un accent plus angoissé qu'il ne l'aurait voulu. Vous êtes son dompteur, mais quand même...

Francus, prudent mais pas du tout inquiet, jette plusieurs morceaux au fauve, qui les dévore aussitôt.

— On ne dompte jamais complètement les bêtes... Au mieux, on les apprivoise un peu... en sachant qu'elles peuvent toujours se retourner contre nous...

Le tigre déchiquette, avale, les sons de mastication couvrant presque la voix du chauve. De temps à autre, il décoche à l'homme un regard dans lequel luisent complicité et menace. Le rictus de Francus s'apparente autant au sourire qu'à la grimace.

— Mais les nourrir est un bon moyen de les contrôler, du moins en partie... De s'en faire des alliés... Des alliés dangereux, mais des alliés quand même...

Francus remarque que son seau est maintenant vide. Impetus semble le comprendre aussi, car il avance d'un pas en grognant, les babines retroussées. Le cœur de Joël accélère sa cadence et Dominic bredouille :

— Vous... vous devriez peut-être...

Francus a déjà commencé à reculer et à ouvrir la porte, sans se presser, et alors qu'Impetus progresse toujours dans sa direction, il sort et referme derrière lui. Joël s'entend soupirer : la sueur qui le couvre des pieds à la tête n'est plus seulement due à la chaleur. Le félin se recouche, tandis que Francus rejoint les policiers, seau à la main, sa jambe droite à nouveau traînante. Il remarque qu'un morceau

de viande est tombé sur le sol, le ramasse et l'exhibe à Joël.

— Vous voulez le lui donner ?

— Ça va.

— Vous avez seulement à le jeter dans la cage.

— Non, je vous remercie.

— Vous devriez. C'est plus satisfaisant que vous l'imaginez.

Son sourire se teinte alors d'une curieuse tristesse. Puis, il lance la pièce, qui passe entre les barreaux, et le fauve l'avale en moins de trois secondes. Francus frotte ses doigts sur son pantalon, reprend son seau puis se remet en marche, suivi des agents.

— J'espère que votre enquête avancera bien. Et je vous garantis que je suis disponible pour répondre à vos questions.

— Justement, votre Regina refuse de décliner son identité réelle. Elle devrait savoir qu'une telle attitude la rend plutôt... louche.

Francus a un petit soupir las tandis qu'ils rejoignent le centre du campement.

— Oui, Regina est un cas.

— Vous pourriez nous dire son véritable nom ? On va le trouver de toute façon, alors...

— Donnez-moi une seconde.

Francus se dirige vers une autocaravane et entre à l'intérieur. Les deux sergents attendent tandis que Regina, près des cendres du feu de la veille, lit toujours sans leur prêter la moindre attention. Le chauve sort de la roulotte et tend une feuille de papier vers Joël.

— Voici la liste officielle de notre troupe, avec les noms de scène et les vrais. Ça va vous sauver du temps.

Joël jette un œil sur la feuille avant de la ranger dans son veston.

— Y a uniquement les noms des artistes... Vous avez pas aussi la liste des techniciens ?

— Nous en avons pas. Ceux d'entre nous qui sont pas sur la piste durant un numéro s'occupent du son et de l'éclairage, et on change de poste comme ça pendant toute la représentation.

Joël a une moue admirative.

— Pis vous êtes juste huit pour monter le site ?

— Là, non. Pour monter le site la première journée et le démonter à notre départ, on engage des ouvriers de la ville où on s'établit. Mais pour le reste, on se débrouille entre nous.

Joël range la liste dans son veston, remercie le dompteur pour sa collaboration et lui offre sa carte, sur laquelle figure son numéro de cellulaire, en l'assurant qu'il peut l'appeler en tout temps s'il apprend du nouveau. Francus glisse le carton dans son pantalon.

— Des meurtres dans une ville comme ici, ça doit pas arriver souvent.

— Le dernier date de dix ans, répond Joël. Neuf pour être précis.

Mais vous êtes au courant puisque vous en parlez dans votre show.

Francus sourit.

— C'est vrai : Regina m'a dit que vous avez assisté à une de nos représentations.

— D'ailleurs, si je peux me permettre, c'est pas un peu de mauvais goût, cette énumération de tous les drames qui sont survenus dans le coin au cours des dernières années ?

— Nous le faisons pour toutes les régions que nous visitons. J'admets que ça fait beaucoup réagir.

— C'est quoi, le but, au juste ?

— Et vous, vous avez trouvé notre spectacle comment ?

Dominic suit la conversation d'un air quelque peu perdu. Joël a une moue incertaine.

— Eh ben... C'était très particulier.

Francus éclate de rire.

— Une manière polie de rester neutre, n'est-ce pas ? Vous devriez revenir le voir, ça vous aidera à vous faire une idée plus précise. Nous avons un ou deux numéros différents chaque semaine. Et ce sera toujours gratuit pour vous, sergent Leblanc. Et pour vous aussi, sergent Castonguay, il va sans dire.

Joël se contente de hocher la tête sans se commettre. Poignées de main, puis les policiers quittent le site. Lorsqu'ils sont à bonne distance, Dominic commente :

— Alors, qu'est-ce que t'en penses ?

— Pas grand-chose, répond Joël en retirant son veston. Y a Regina qui nous fait chier, mais c'est peut-être juste de la provoc.

— On va quand même faire des recherches sur leurs antécédents.

Joël approuve. Une minute plus tard, alors que leur Impala roule sur le chemin de terre pour rejoindre la route, elle croise une camionnette Ford Super Duty.

— Sûrement le dénommé Markitos, dit Dominic en jetant un œil dans le rétroviseur.

Joël, qui a penché son visage luisant de sueur à quelques centimètres de la sortie d'air du climatiseur, remonte la tête pour regarder le pick-up derrière.

— On retourne l'interroger maintenant ?

— Comme on va sans doute revenir, on le fera la prochaine fois.

Joël hoche la tête. Les deux mains sur le volant, son partenaire demande :

— Et le vrai nom de cette Regina, c'est quoi, finalement ?

Joël sort la liste de son veston et la consulte.

— Michelle. Michelle Beaulieu.

La mélodie de guitare plane toujours sur le campement. Après avoir observé la voiture des policiers s'éloigner, Francus marche vers Regina et celle-ci soupire en baissant son livre.

— Gang d'osties de fatigants.

— Sauf que si tu persistes à jouer la forte tête, Reg, tu nous rends suspects. Vas-tu finir par comprendre ça ?

Regina serre les dents, comme si elle voulait rétorquer, mais elle se contente d'approuver à contrecœur, ce qui semble satisfaire le chauve. Dans le stationnement, Wefa et Markitos descendent du pick-up et s'approchent.

La guitare se tait. La rousse et le colosse ont maintenant rejoint le duo et Wefa, qui a remarqué l'Impala quittant le site, s'informe sur cette visite. Francus lui résume la situation.

— Un des deux flics était celui qu'on a croisé au bistrot, l'autre jour, quand on a installé notre affiche, précise Regina en replongeant dans son bouquin.

— Ah, oui, se souvient Wefa. Justement, je l'ai vu hier soir, au bar La Clique.

— Avec des amis ? demande Francus.

— Non, seul.

— Il avait l'air comment ?

Wefa réfléchit.

— Très songeur. Nostalgique.

Francus, en effleurant sa cicatrice, hoche la tête.

— S'ils reviennent, il faudrait qu'on soit très coopératifs. Je vais passer le mot.

Il s'éloigne, s'approche d'une autocaravane et ouvre la portière. À l'intérieur, Sarratou, assise sur une chaise, guitare en main, regarde avec mécontentement une feuille de musique.

— C'était joli, cette mélodie que tu jouais, commente Francus. Une nouvelle composition ?

Sarratou, sa crinière attachée en une immense toque, son visage parfait luisant de sueur, approuve, mais ses lèvres sensuelles forment une lippe insatisfaite.

— Ouais, mais c'est pas encore à mon goût...

Sarratou

Ce n'était jamais à son goût.

Depuis ses onze ans, âge auquel elle a appris à jouer de la guitare, Sarratou Dioh n'a cessé de travailler pour améliorer sa technique. Et quand elle a commencé à écrire ses propres chansons à dix-sept ans, elle a noirci des milliers de pages de notes et de mots. Mais elle n'a jamais été pleinement satisfaite.

Lorsqu'en 2006, à ses dix-huit ans, sa famille et elle ont quitté Dakar pour s'établir à Montréal (la compagnie d'import-export pour laquelle bossait son père l'envoyait au Québec comme représentant officiel), elle a d'abord boudé, puis s'est dit que ce déracinement, jumelé à la découverte d'un nouveau monde et d'une nouvelle culture, allait sans doute nourrir son art et sa poésie. Mais ça n'a pas été aussi simple. Même si elle s'était rapidement intégrée à la société québécoise et avait constaté que Montréal était une ville musicalement ouverte et intéressante, même si elle s'était inscrite au cégep Saint-Laurent en musique, ses compositions ne la contentaient toujours pas.

Il est vrai qu'elle s'éparpillait beaucoup en s'impliquant dans toutes ces causes sociales, ces marches militantes et ces actions contestataires. Mais elle n'y pouvait rien, c'était plus fort qu'elle : les abus du pouvoir et les injustices l'enrageaient tellement qu'elle ne pouvait assister à tout cela les bras croisés. Elle méprisait les gens qui râlaient contre tout, mais en restant assis sur leur cul ou en prenant un verre de vin dans leur maison cossue. C'était trop simple. Il fallait se commettre réellement, physiquement. Elle ne comptait donc plus les « missions » dans lesquelles elle s'était engagée : environnementales, économiques, culturelles... Elle s'est jointe à différents groupes et s'est livrée à des actes que la loi qualifie d'illégaux, mais elle trouvait ce terme insultant et réducteur. Est-ce que le peuple, pendant la Révolution française, avait interrompu sa révolte parce qu'elle était illégale ? Tous les pays et toutes les cultures qui ont gagné leur indépendance l'ont-ils acquise en demeurant à genoux ? De toute façon, les actions auxquelles elle participait n'étaient pas particulièrement violentes, sans coups de feu ni morts. Elle s'était intéressée entre autres aux filatures électroniques et, en un an, elle avait développé une vraie expertise dans le domaine, au point qu'on usait souvent de ses talents pour l'installation illicite de micros dans des bureaux de compagnies mercantiles et néolibérales, ou de GPS sous les voitures de certains politiciens anti-gauchistes. La police ne l'a arrêtée qu'une seule fois, et ces quelques semaines en prison l'ont davantage convaincue du bien-fondé de ses agissements, et ce, malgré la grande lassitude de ses parents s'inquiétant pour leur fille, tellement plus rebelle que son frère aîné qui suivait sagement ses cours en ingénierie.

À vingt et un ans, alors qu'elle partageait un appartement avec deux copines, elle a abandonné ses études universitaires en musique, persuadée que celles-ci ne lui servaient à rien puisqu'elle trouvait ses progrès peu concluants. Et puis, l'enseignement était si sclérosé, si conservateur, si bourgeois, même en arts, ce qui était un comble. Avant d'être trop contaminée par le système, elle a donc quitté l'école et s'est concentrée sur l'analyse de ses mentors, en particulier Tracy Chapman et Ani DiFranco, qu'elle admirait par-dessus tout. Pour vivre, elle s'est mise à jouer dans différents bars de Montréal. Évidemment, elle devait livrer des standards de boîte à chanson : les incontournables Wish You Were Here, Horse With No Name et Wild World côtoyaient des titres plus récents, le tout assaisonné de classiques québécois du genre Ginette, Le Vieux dans le Bas-du-Fleuve ou Tassez-vous de d'là, que Sarratou avait appris depuis son arrivée à Montréal. Ces chansons finissaient par la lasser, mais c'était tout de même moins abrutissant que de travailler dans un restaurant ou dans un dépanneur. Pour se faire plaisir, elle glissait souvent quelques morceaux plus engagés dans son répertoire. Revolution, la pièce la plus connue de Tracy Chapman, passait plutôt bien, mais lorsqu'elle chantait du Miriam Makeba ou Lauryn Hill, les regards perplexes que lui valaient ces interprétations lui rappelaient de ne pas trop insister et de rapidement revenir à ce bon vieux Paul Piché.

Pendant la grève étudiante en 2012, elle a cru qu'il se produirait enfin quelque chose, que le Québec profiterait de l'occasion pour sortir de son petit confort mesquin et anesthésiant et enclencher une vraie révolution. Même si elle n'allait plus à l'université, elle fréquentait encore beaucoup ce milieu et s'est jointe à des groupes anarchistes pour installer micros et GPS chez certaines personnes. Oui, elle y avait cru... mais dès la fin du printemps, elle trouvait que ça ne bougeait pas assez vite, que les grévistes ne démontraient pas assez d'agressivité face à l'arrogance gouvernementale. Crinquée à bloc, elle a suggéré à ses camarades d'organiser une véritable émeute sociale, de foutre le bordel dans différents bureaux ministériels, de lancer quelques cocktails Molotov au Parlement, mais ses amis ont eu peur et ont affirmé qu'elle exagérerait. Même l'étudiant en sociologie avec qui elle sortait depuis six mois n'a pas voulu la suivre sur ce chemin qu'il considérait comme trop « chaotique ». Dégoûtée par ses confrères et consœurs qu'elle croyait plus audacieux, elle a ressenti le besoin de s'éloigner de Montréal quelque temps. Elle a quitté son chum et, durant l'été 2012, elle s'est dégotté des contrats de chansonnier à travers le Québec.

Pendant deux mois et demi, elle a joué dans quatre bars de différentes régions, répétant avec lassitude son récital monocorde qui lui pesait de plus en plus, méprisant en silence ce public d'inconscients qui ne pensaient qu'à boire et à s'abrutir. Il lui arrivait, de temps à autre, de céder à quelques-unes des innombrables dragues dont elle était la cible, mais après s'être

bien éclatée, elle faisait comprendre poliment au mec qu'il n'y aurait pas de lendemain.

Non seulement ces tours de chant insignifiants n'apaisaient pas son besoin de révolte, mais ils l'empiraient. Son art ne jouait pas son rôle de catharsis pour la simple et bonne raison qu'il ne s'agissait pas d'art, justement, mais de régurgitation, alors qu'elle espérait le contraire : ingurgiter. Elle continuait à se procurer les derniers gadgets en écoute électronique et à les étudier, parfois même à les utiliser sur des inconnus, comme pour se convaincre que la rebelle en elle n'était pas totalement endormie. Elle passait le plus clair de ses journées à écrire ses chansons, mais en neuf ans, elle n'en avait terminé qu'une seule, qu'elle trouvait moyennement satisfaisante. Comment créer du vrai quand on vit entouré de faux ? Comment ouvrir les digues quand tout autour les maintient fermées ?

Ce n'était jamais à son goût. Rien ne l'était.

Un soir du mois d'août 2012, à Val-d'Or, alors qu'elle chantait pour la trentième fois de l'été La Complainte du phoque en Alaska sur le pilote automatique, un groupe de clients est entré dans le bar. Sans afficher une bizarrerie particulière, on comprenait tout de suite qu'ils n'étaient pas de la place. Qu'ils n'étaient d'aucune place. Un hercule en camisole, une maigrichonne rousse, un homo qui refusait de vieillir et un chauve à la face garnie de cicatrices. Ils ont attiré l'attention de tout le monde tandis qu'ils s'assoiaient à une table au fond pour discuter entre eux. Après avoir enfilé trois ritournelles conventionnelles, Sarratou, comme elle le faisait de temps à autre, s'est lancée dans l'interprétation d'une chanson moins consensuelle (ce soir-là, une pièce de Joan Baez). À la table du fond, la rousse et le chauve ont tourné un visage intéressé vers la belle Noire, ce qui a ravi cette dernière : ce genre de musique accrochait rarement les clients. Cependant, le reste de la salle s'est mis à parler plus fort, et au bout de deux minutes, un type plutôt amoché a crié : « Hey, bamboula, on veut que tu jouses quelque chose de bon ! » Il était déjà arrivé à Sarratou de subir de telles insultes et chaque fois elle avait ravalé. Mais ce soir-là, elle n'a pas pu. Peut-être à cause de l'accumulation, ou alors parce qu'elle n'en pouvait plus de sentir à quel point elle était étrangère dans ce monde, pas du fait de ses origines ethniques, mais de son essence même... À moins que le regard ambigu que dardait sur elle le chauve à ce moment-là y soit pour quelque chose, comme s'il attendait sa réaction avec curiosité... Bref, elle a arrêté de jouer et a répliqué au malotru :

— Toi, l'illettré, finis ton secondaire II et après, tu pourras critiquer !

Un brouhaha s'est répandu dans la salle, macédoine de rires et de réprobation. À la table du fond, le gai quinquagénaire s'est esclaffé avec ostentation, la rousse a ricané, le colosse a paru surpris et le chauve, qui la fixait toujours, a haussé un sourcil en esquissant un sourire amusé. Mais Sarratou a aussitôt aperçu l'air désapprobateur du gérant du bar et,

ravalant sa frustration, a rapidement enchaîné avec Le Blues de la métropole de Beau Dommage, à la grande joie de l'assistance.

Pendant sa pause, alors qu'elle prenait un verre au zinc, le chauve s'est approché d'elle, accompagné du géant. Ils s'appelaient Francus et Markitos. Quelle sorte de noms était-ce là ? Francus a précisé que lui et ses amis étaient membres du Humanus Circus, installé depuis un mois et demi dans la région.

— Tu as du talent, a dit le chauve. Je suis pas un connaisseur, mais je t'ai trouvée très bonne. Surtout la chanson moins populaire que tu as interprétée... C'était qui ?

— Joan Baez. Une Américaine. Elle a été active dans les années 60 et 70.

— Très beau. Très personnel. C'est bien qu'une fille de ton âge s'intéresse à ce genre de musique. Dommage que le reste de la clientèle semble pas l'apprécier.

Sarratou a ratissé la salle d'un regard méprisant.

— Pour apprécier la nouveauté, faut être capable de s'ouvrir l'esprit. Et c'est pas dans un tel endroit que ça va arriver. Rien de bon peut sortir d'un trou comme ici.

Elle a alors réalisé que Francus l'observait attentivement.

— Les trous, parfois, il faut les boucher, a-t-il commenté.

Puis, alors que Sarratou ne trouvait rien à répondre à cette singulière remarque, il lui a tendu une paire de billets en l'invitant à venir assister à une de leurs représentations. Elle a rigolé : elle avait vingt-quatre ans et n'avait plus l'âge d'aller voir des clowns. Et puis, l'exploitation des animaux la révoltait.

— Oublie les clichés sur le cirque, a rétorqué Francus. Toi qui sembles aimer ce qui est pas conventionnel, je pense que ça va t'intéresser.

Et il est retourné à sa table en boitant un peu de la jambe droite, suivi par son mastodonte d'ami qui n'avait pas dit un mot, trop intimidé par la belle Noire. Celle-ci a examiné les billets, indécise.

Alors qu'elle était sur le point de remonter sur scène pour livrer son dernier set, le gérant l'a prévenue : plus d'insultes aux clients, c'est clair ? Sarratou a acquiescé en ravalant sa rage, puis a aligné des chansons à boire pendant trente minutes. Les membres du Humanus Circus n'étaient plus là, sauf le dénommé Markitos, qui ne la quittait pas des yeux, à la fois insistant et gêné. Plus tard, tandis que Sarratou terminait son verre avant de regagner sa chambre, le géant s'est approché d'elle et, rougissant, a balbutié :

— Tu chantes super bien... pis t'es belle en maudit... Ben belle...

Sarratou a contemplé un moment ce type qui devait avoir une trentaine d'années ou presque, au faciès prognathe, au regard pas très vif... Mais ce corps herculéen l'excitait de manière sournoise, même si elle avait toujours trouvé grotesque ce genre de musculature surdimensionnée. Et puis, merde !

les gars fantasmaient bien sur des filles avec des boules aussi grosses que des montgolfières, pourquoi ne se taperait-elle pas une fois un Monsieur Univers, juste pour le trip ? De plus, elle n'avait pas baisé depuis trois semaines.

Et surtout, le gars faisait partie du seul groupe de gens qui avait réussi à l'intriguer depuis longtemps...

Trente minutes plus tard, ils s'envoyaient en l'air dans la chambre anonyme de la Sénégalaise. La baise n'était vraiment pas géniale : le dénommé Markitos se contentait d'appliquer une routine trop primaire et était trop impressionné par la beauté de sa partenaire. Elle n'avait pas joui, mais elle avait connu pire. Quand, moins de dix minutes après leur entrée dans le lit, tout a été terminé, le mec s'est rhabillé rapidement, encore plus gêné que tout à l'heure, l'a remerciée puis, avant de se sauver, lui a suggéré de venir voir leur spectacle.

Trois jours plus tard, un soir de congé, elle a décidé d'y aller. Pourquoi pas ? Peut-être que Monsieur Muscle était meilleur artiste qu'amant. Et les paroles de ce Francus continuaient de l'intriguer.

Elle ne s'attendait pas à une telle représentation. Comment pouvait-on s'attendre à ça ? à des numéros aussi audacieux et déroutants ? Tandis que, vers la fin du spectacle, elle tirait froidement avec son pistolet à balles de peinture, elle sentait que, pour la première fois, on lui donnait indirectement la permission de briser ces digues intérieures qu'on lui avait pourtant toujours intimé de maintenir bien fermées. La nuit, elle avait à peine dormi, hantée par ces images iconoclastes.

Le lendemain soir, au bar, encore secouée de son expérience de la veille, alors qu'elle était sur le point de jouer sa première chanson (une pièce des Colocs), elle a observé d'un air sinistre la foule de fêtards devant elle et, sur un coup de tête, a finalement ouvert le bal avec Revolution de Tracy Chapman. Puis, elle a poursuivi avec des œuvres de moins en moins connues de Joan Baez, d'Ani DiFranco, allant même jusqu'à proposer des interprétations personnelles d'Angélique Kidjo et Cesária Évora. L'irritation des clients montait de plus en plus et le gérant, au fond, la fusillait du regard. Non seulement ces réactions ne l'intimidaient pas, mais elles l'encourageaient à pousser plus loin, et elle avait chanté avec la hargne de la provocation. Au bout d'une demi-heure, ivre de sa propre liberté, elle avait osé ce qu'elle n'avait jamais osé jusqu'à maintenant : elle a livré au monde sa seule composition, intitulée Rage, qui, de manière naïve mais sincère, parlait d'engagement et d'insoumission. Plus personne ne l'écoutait, plusieurs se foutaient ouvertement de sa gueule, mais elle n'a pas bronché, solide comme un roc, et à la toute fin, tandis que les huées pleuvaient, elle a relevé la tête avec une fierté qui la rendait encore plus belle et, lentement, a brandi son majeur tel un flambeau.

Deux minutes plus tard, dans la petite salle arrière du bar qui servait de dépôt, le gérant l'engueulait en postillonnant et la congédiait. Il ne voulait

même pas qu'elle termine la soirée et lui ordonnait de « décriquer tout de suite ». Il était évidemment hors de question qu'il la paie pour ce fiasco ni qu'il lui fournisse l'hébergement pour cette nuit. Digne et silencieuse, Sarlatou est partie. Dans la chambre d'hôtel qu'elle a été obligée de louer avec son propre argent, elle a ressenti une grande frustration, comme si elle ne s'était pas tout à fait rendue jusqu'au bout... comme si la digue était bien fissurée, mais pas encore totalement détruite. Et au milieu de la nuit, elle a compris pourquoi.

Le lendemain matin, vers dix heures, elle a marché jusqu'au bar, sa valise dans une main, son étui à guitare dans l'autre. L'établissement, à cette heure, n'était pas ouvert, mais elle y avait travaillé suffisamment pour savoir que la petite fenêtre arrière qui donnait dans le dépôt fermait mal. Ce ne fut donc qu'une affaire de quelques minutes pour se faufiler à l'intérieur, déverser des dizaines de bouteilles d'alcool sur le sol et y mettre le feu.

Tandis qu'elle parcourait la ruelle, elle ne s'est pas retournée pour contempler les flammes qui surgissaient déjà des fenêtres. Elle a traversé la ville à pied alors que des hululements de sirène envahissaient les rues et que des gens la croisaient en courant, attirés par un événement duquel elle s'éloignait de plus en plus. Elle n'a pas davantage tourné la tête lorsque, une demi-heure plus tard, elle a atteint le site du cirque où quelques membres étaient groupés près du chapiteau. Elle s'est approchée d'eux et s'est arrêtée devant Francus, guitare et valise en main. Le chauve l'a observée un moment, puis a regardé derrière elle, au loin. Elle savait ce qu'il voyait : une épaisse fumée noire s'élevant du centre-ville. L'attention de Francus est revenue vers elle et il a souri.

Un sourire à la fois chaleureux et mélancolique.

Huit

— Alors, comment tu trouves ça, travailler à nouveau sur un meurtre ?

Martine pose la question en sortant le rôti du four pour en vérifier la cuisson tandis que Joël coupe des légumes sur l'îlot de la cuisine.

— J'avoue que c'est excitant. Pis l'équipe est cool. Je connaissais déjà Raymond, Pascal pis Didier. J'ai rencontré deux nouveaux : Annabelle et Justin. Lui, il me regarde de haut. Je pense que c'est un jeune ambitieux qui se sent menacé parce que je suis un ancien. Je le comprends, remarque...

— Toujours aussi modeste.

— Annabelle est correcte. On dirait même que je l'impressionne. Ça aussi, je peux comprendre.

— Arrête donc de te faire des idées, le macho.

Elle prononce ces mots en lui lançant une de ses mitaines à four et Joël l'évite en rigolant. Plus sérieusement, elle demande :

— Et pas de suspect ?

— Pas vraiment.

Effectivement, le débriefing de cet après-midi, à Parthenais, ne leur a pas appris grand-chose de plus que ce matin. On a retrouvé le chien de Coulombe (qui gémissait sous la galerie d'un voisin) et on a pu relever un peu de sang sur les poils de ses babines, donc il a peut-être mordu le tueur. Un échantillon de l'hémoglobine a été envoyé au labo pour prélèvements d'ADN, mais ça demeure une piste fragile. Et comme la SQ n'a pas encore de suspect, ces prélèvements ne sont pas sur la liste des « priorités » ; il faudra donc être patient. L'autopsie de la victime n'est pas terminée, mais le légiste estime que la mort a eu lieu avant minuit et, à la suite de l'examen des blessures, il a conclu que l'arme était formée d'une série de petites pointes alignées. Le premier coup a été porté dans le dos de Coulombe, mais comme les pointes en question n'étaient pas assez effilées pour s'enfoncer en profondeur, l'assassin a dû le frapper de nouveau à la gorge et, cette fois, les ravages ont été suffisants pour créer la mort. Les plaies aux mains démontrent que la victime a tenté de se protéger. Le légiste croit que l'arme serait un râteau à tête métallique ou quelque chose du genre, autre détail qui prouve qu'on n'a pas affaire à un pro.

De leur côté, les techniciens du SIJ n'ont rien trouvé de compromettant, ni sur les lieux du crime ni dans la maison. Ils ont relevé une multitude d'empreintes qui ont été passées à l'ordinateur, mais aucune n'est fichée. On a sorti les abonnements cellulaires et Internet de Coulombe ainsi que des factures d'ordinateur, ce qui confirme qu'un portable et un ordinateur ont bel et bien été volés,

sans doute parce qu'ils contiennent des renseignements dangereux pour le tueur. Annabelle a eu accès au serveur Internet de Coulombe : rien de louche dans les sites qu'il visitait (un peu de porno, un peu de musique, beaucoup de sites de business), ni dans son compte Facebook et LinkedIn, ni dans ses courriels. Au cours des prochains jours, on épluchera ses appels téléphoniques, mais sans son cellulaire, impossible de retrouver ses textos, du moins avec cette marque de portable. Le relevé de carte de crédit ne démontrait à première vue aucune dépense anormale ou pouvant les aider. Le testament sera ouvert demain devant l'ex-épouse de Coulombe ainsi que leurs deux fils de douze et quinze ans. Ces trois derniers étaient ensemble le soir du meurtre. Les autres interrogatoires n'ont pour l'instant rien donné. Bien sûr, ils allaient faire des recherches sur cette récalcitrante Regina, alias Michelle Beaulieu, ainsi que sur l'historique de ce cirque. Bref, Joël n'entre pas dans tous ces détails avec sa conjointe et se contente de lui dire qu'ils n'ont pas de suspect. Il ajoute qu'un crime aussi violent est souvent, statistiquement parlant, l'œuvre d'un homme, mais rien n'écarte la possibilité d'une femme.

— J'espère quand même que ça te donnera pas le goût de revenir aux Crimes contre la personne...

— Ben non, inquiète-toi pas...

Et il est sincère : une seule enquête, oui, mais il est hors de question qu'il reprenne cette vie de fou à temps plein.

Martine lui demande s'il ira à Montréal demain et il répond que non : il passe la journée en cour à Trois-Rivières pour cette vieille affaire de fraude sur laquelle il planche depuis des semaines et qui commence à s'éclaircir enfin. Il retournera à Parthenais samedi.

— Tout le monde parle déjà de ce meurtre en ville, dit Martine en remettant le rôti au four.

— Pas étonnant. De toute façon, les journaux vont sortir la nouvelle demain. Ils vont juste publier ce que Raymond a révélé en point de presse aujourd'hui : Coulombe a été tué à coups de râteau hier soir avant minuit.

— C'est tellement violent...

— Le tueur au râteau ! Wow !

C'est Nicholas qui rigole, alors qu'il mange ses pâtes réchauffées sur l'îlot de la cuisine. Comme il travaille à dix-huit heures au supermarché, il doit souper plus tôt.

— Ça ferait un bon titre de film d'horreur, hein ?

Joël cesse de couper les légumes, découragé.

— Nic, c'est pas vraiment drôle. Ta mère connaissait la victime, t'as oublié ?

L'adolescent, le menton barbouillé de sauce tomate, a une moue désolée. Martine ouvre une armoire avec un sourire triste.

— C'est pas grave, mon grand... De toute façon, il y en a une qui a l'air plus bouleversée que moi.

Son mari l'interroge du regard. Martine sort une boîte de riz.

— J'ai appris à Milie tout à l'heure que monsieur Coulombe avait été tué. Ça lui a donné un choc.

— Elle le connaissait ?

— Elle vient souvent m'aider à la clinique, tu le sais. Elle l'a croisé une couple de fois.

— Oui, mais quand même...

Joël réfléchit, puis comprend.

— Est-ce que tu lui as dit que j'enquêtais sur ce meurtre ?

— Évidemment.

Il s'appuie des deux mains sur l'îlot en soupirant d'un air entendu. Sa femme l'observe, intriguée, puis hausse les sourcils, sceptique.

— Tu crois que c'est parce que...

— Je suis sûr. Elle est en haut ?

Il monte l'escalier tandis que Martine lui lance :

— Je pense pas que c'est ça, moi.

Il l'ignore, frappe à la porte de la chambre d'Émilie et entre. L'adolescente est installée dans son lit, le dos contre le mur, plongée dans un livre tandis qu'une ballade sirupeuse en anglais sort de son ordinateur. Il salue sa fille, qui lui répond d'une voix égale, et s'assoit sur le bord du matelas, prudent. Il regarde la couverture du roman, plutôt sanglante.

— C'est bon ?

— Pas pire...

— Ç'a pas l'air d'être de la littérature pour jeunes...

— Les livres pour ados, c'est poche.

Joël songe à lui demander pourquoi, si elle lit des livres si avancés, elle se contente d'une moyenne de 65 % à l'école, mais se dit que cela commencerait mal leur conversation. Il articule donc sur un ton dégagé :

— T'es au courant du meurtre...

Émilie émet un « hmm-hmmm » neutre, mais Joël décèle l'ambiguïté de son allure. Elle n'a jamais été très extravertie, mais ce soir, il la sent démoralisée.

— Tu sais aussi que je m'occupe de l'enquête...

Elle répète son « hmm-hmmm » faussement détaché. Joël pose sa main sur la jambe d'Émilie.

— T'as pas l'air à filer...

Elle hésite, comme si elle cherchait ses mots, puis tourne la tête vers lui, la voix maintenant sèche.

— T'as dit que tu ferais plus d'enquêtes sur des meurtres.

Et voilà, Joël en était sûr. Il affiche un sourire rassurant.

— Je retourne pas aux Crimes contre la personne, ma belle, c'est une exception. Qu'est-ce que tu veux, ils peuvent pas y arriver sans moi !

Mais elle ignore totalement la blague de son père :

— Quand t'as changé de job, y a trois ans, tu disais que ça te maganait trop.

Le policier voit bien que cette colère camoufle en réalité de l'inquiétude. Ces années au cours desquelles il passait peu de temps à la maison ont donc été si difficiles pour sa fille ? Lui qui la croyait tellement indépendante... Il lui explique qu'il participe à cette enquête parce que la victime habitait Kadpidi et qu'après cette affaire tout redeviendra comme avant. Il caresse affectueusement les cheveux d'Émilie et celle-ci, un brin agacée, marmonne :

— Comme si c'était si génial avant...

— De quoi tu parles ?

Elle n'ajoute rien et replonge dans son bouquin, le visage fermé. Joël se dit que ce dernier commentaire n'était sans doute motivé que par la rancune. Il se lève donc et lui annonce que le souper sera prêt dans vingt minutes.

Il descend à la cuisine, confirme à sa femme qu'il s'agit exactement de ce qu'il craignait et lui résume la discussion. Martine, tout en versant le riz dans la casserole, pince les lèvres.

— Oui, je m'en doutais...

— Voyons, m'man ! intervient Nicholas. T'as même dit à p'pa que c'était sûrement pas ça !

Joël, résigné, fait signe à son fils de laisser tomber tandis que Martine, feignant de ne pas avoir entendu, rappelle à Nicholas qu'il travaille à dix-huit heures. Celui-ci consulte son cellulaire, lâche un « shit ! » bien senti, puis se sauve vers le vestibule.

— Ta vaisselle ! s'écrie son père.

Nicholas pousse un « criss ! » exaspéré, revient dans la cuisine, prend assiette et verre, ouvre le lave-vaisselle et, en colère, crie qu'il n'y a plus de place dans le « fucking lave-vaisselle ». Il réussit enfin à ranger le tout en provoquant un tintamarre qui décourage Joël. Il retourne à la porte d'entrée et lance juste avant de sortir :

— En tout cas, moi, je trouve ça cool que t'enquêtes sur un meurtre ! Pis je suis sûr que tu vas l'arrêter, le coupable !

Joël lève les yeux du concombre qu'il découpe, touché. Une fois Nicholas sorti, Martine se verse un verre de vin.

— Il est gentil, hein ?

— Peut-être, mais criss qu'il pogne les nerfs vite. L'as-tu vu, avec le lave-vaisselle ?

— C'est normal pour un gars de son âge.

— On sait ben. Avec toi, c'est jamais grave.

— Et avec toi, ce l'est toujours trop.

Silence, entrecoupé seulement par le couteau de Joël qui charcute le concombre. Le policier décide de changer de sujet.

— Guillaume m'a rappelé son souper d'anniversaire la semaine prochaine. J'avoue que j'avais oublié. Avec cette enquête de meurtre, j'espère que je vais pouvoir y aller.

— Hey, faut être là ! Tu peux être sûr que lui et Roxanne manqueront pas ton party de fête à toi, en septembre !

Joël se remplit un verre d'eau en poussant un long soupir de lassitude qui, aussi caricatural soit-il, renferme suffisamment de sincérité pour que Martine vienne se serrer contre lui avec une moue réprobatrice.

— Pourquoi ça te fait autant capoter d'avoir cinquante ans ? T'as une famille, une carrière, t'es en forme...

Elle ajoute avec un clin d'œil :

— T'es encore beau...

Alors, pourquoi on fait l'amour une fois par mois ? Pourquoi nos baisers sont si ternes ? Mais il garde cette réflexion pour lui. Il y a une douzaine d'années, ils seraient demeurés enlacés ainsi pendant deux minutes à s'embrasser, puis ils se seraient déshabillés pour forniquer sur le comptoir de la cuisine. D'ailleurs, pourquoi ne prend-il pas l'initiative tout de suite, puisqu'il la désire ? La présence d'Émilie est une bonne excuse, évidemment, mais il sait que ce genre de spontanéité a disparu depuis longtemps entre lui et sa femme. Il grimace un sourire.

— T'es fine.

Il l'embrasse. Il décide que si elle réagit avec un réel plaisir, avec abandon, il l'emmènera en vitesse au sous-sol pour une « p'tite vite », et tant pis pour Émilie. Elle accepte gentiment le long baiser, puis se dégage pour retourner à son four.

— Tu vas boire un verre après ta partie ?

Il avale une gorgée d'eau avant de répondre que oui, comme d'habitude. Il demande pourquoi elle pose cette question.

— Pour savoir. Comme t'es sorti hier...

— Hier, c'était pas pareil, c'était une exception. Tu faisais ton inventaire à la clinique, j'étais tout seul. Ce soir, c'est le rituel de nos après-matches, comme à chaque sem... Coudon, faut-tu que je me justifie, à c't'heure ?

Le rôti dans les mains, Martine le dévisage avec étonnement.

— Ben non, pas du tout. C'est juste que ça fait des années que je t'ai pas vu sortir dans un bar deux jours en ligne.

— Y a ben des affaires qu'on fait plus deux jours en ligne depuis ben des années...

Il regrette ses paroles. Par contenance, il ramasse quelques

morceaux de légume qui traînent sur l'îlot et lève enfin les yeux. Il devine dans le regard de sa femme une réelle perplexité et il serre les dents : il aurait préféré y lire de la tristesse, ou de la colère, ou même de l'exaspération. Mais cette perplexité est pire que tout car elle démontre que Martine ne comprend pas. Comme si elle ne se rendait pas compte. Mais se rendre compte de quoi, au juste ? Lui-même n'ose pas nommer ce malaise grandissant, il se contente de le ressentir et de le vivre un peu plus chaque jour. Il se dirige vers l'escalier qui mène au sous-sol.

— Je vais chercher mon hockey...



Par dérision, ils se sont baptisés *La Ligue du Vieux Poêle*, car le plus jeune du groupe a quarante-quatre ans et le plus vieux cinquante-trois. Hockey sur glace l'hiver, hockey cosom l'été. À chaque rencontre hebdomadaire, on forme deux équipes au hasard et on s'amuse pendant une heure et demie. Depuis six ans, ce sont *grosso modo* les mêmes copains, avec à l'occasion quelques départs et quelques nouveaux. Comme Pascal Landry, enseignant de sciences au secondaire (c'est grâce à lui qu'ils peuvent jouer gratuitement dans le gymnase de la polyvalente cet été, plutôt qu'au centre communautaire qui leur coûtait cher), quarante-cinq ans, qui s'est joint à la gang il y a huit mois. Sympathique, blagueur, assez bon joueur, juste assez compétitif pour que ce soit excitant... Tout le monde l'aime bien.

Alors pourquoi Stéphane lui mène-t-il la vie dure, ce soir ?

En fait, pour être honnête, ça fait quelques semaines que le médecin démontre une réelle froideur à son endroit, qu'il évite de se retrouver dans la même équipe que lui. Mais ce soir, il affiche clairement son hostilité. Les deux hommes sont souvent face à face pour saisir la balle, et Stéphane en profite pour déployer une agressivité de mauvais aloi, allant jusqu'à bousculer son adversaire alors que les contacts physiques sont interdits, ce qui provoque quelques « Hey, Steph, mollo, là ! » de la part des autres joueurs et de Pascal lui-même qui, au départ conciliant, s'exaspère de plus en plus. Pendant une pause, Joël demande à son ami ce qui ne va pas, mais celui-ci se contente de boire de l'eau en lui adressant un geste irrité.

À dix minutes de la fin, Pascal court vers une balle en échappée, mais Stéphane, tel un boulet, fonce sur lui et l'enseignant est percuté si brutalement qu'il en perd presque l'équilibre. Cette fois, il explose.

— Criss, Verrier, c'est quoi ton problème à soir ?

Le médecin grommelle un « Scuse-moi » peu senti. Furieux, Pascal ramasse son hockey et se dirige vers la sortie du gymnase. On exige des explications de Stéphane, mais ce dernier, agacé, insiste pour

qu'on termine la partie. Ce qu'on fait.

Alors que tout le monde est dans les douches (sauf Pascal, déjà parti), Stéphane se dit désolé, admet qu'il a eu une dure semaine et promet de s'excuser auprès de Landry jeudi prochain.

À vingt-deux heures quinze, la plupart des joueurs se retrouvent au Bistrot du Mont-Gris, comme après chaque match. Chicoine leur raconte cette histoire incroyable d'un type qui, en roulant à moto en pleine nuit il y a une couple de semaines, s'est fait frapper par un chauffard. Le pauvre type s'en est sorti avec une jambe cassée et trois côtes fêlées. Il n'a malheureusement pas eu le temps de voir quelle marque de véhicule l'a percuté et il n'y avait aucun témoin. Les autres s'entendent pour dire qu'il y a vraiment de plus en plus de malades qui conduisent, surtout chez les jeunes qui n'ont plus de limites.

— Moi, si je mettais la main sur le gars qui m'a fait ça, c'est pas juste une jambe que je lui casserais, mais les deux, commente Stéphane.

— Ouin, surtout si le gars, c'est Pascal Landry, c'est ça ? ajoute Joël.

Tout le monde rigole. Puis on parle du meurtre de Coulombe et, en apprenant que Joël fait partie de l'équipe d'enquêteurs, on lui demande des détails. Mais le policier, en vrai professionnel, ne répète que ce que Raymond a révélé en conférence de presse. À ce moment, deux femmes entrent dans le bistrot et Joël reconnaît Marie-Ève Chabot, vêtue d'un pantalon noir et d'une blouse crème, ses longs cheveux bruns balayant son dos. La fille qui l'accompagne est plus jeune et plus belle, et pourtant il ne suit des yeux que Marie-Ève, qu'il trouve particulièrement sexy ce soir. Tandis qu'elles s'assoient à une table plus loin, l'experte en sinistres aperçoit Joël et lui envoie la main avec un large sourire. Se fait-il des idées ou elle sourit avec *beaucoup* d'enthousiasme ? Il lui répond d'un rapide mouvement des doigts, avec un sourire qu'il espère discret, puis revient à ses amis au moment où Stéphane s'exclame :

— Franchement, Bédard, t'es pas mal étroit d'esprit !

— Ben quoi ? se défend Bédard. Je dis juste que c'est tout un hasard que notre premier meurtre en neuf ans arrive au même moment qu'une gang de romanichels s'installe en ville.

Le médecin précise que ce ne sont pas des romanichels mais un cirque ambulante. Il a d'ailleurs vu leur spectacle et a beaucoup aimé.

— C'est innovateur, c'est baveux, ça brasse la cage et ça fait du bien. Je pense même que je vais retourner les voir, il paraît qu'il y a du nouveau chaque semaine. Tiens, il y a deux membres de la troupe là-bas.

Surpris, le groupe regarde dans la direction indiquée. Joël reconnaît Wulf et Laurus, assis plus loin et qui discutent entre eux.

— Ben moi aussi j'ai vu leur show, pis j'ai pas aimé ça pantoute ! réplique Jef. On se fait traiter de menteurs, on se fait tirer dessus... Je trouve que c'est n'importe quoi ! La seule affaire qui vaut la peine, c'est la Noire à poil. Ouf ! Ça, les gars, je vous jure !...

Un autre explique qu'il est allé faire un tour sur le site extérieur, samedi après-midi, et que c'était amusant : ils présentent toutes sortes de petits numéros assez particuliers et on peut boire un verre sur place. Il y a même un médium qui, semble-t-il, est assez troublant. Stéphane, en entamant sa seconde bière, écoute avec intérêt avant de se tourner vers Joël, moqueur :

— Dis-leur donc comment t'as trouvé leur spectacle, toi.

— C'est juste de la provocation gratuite, commente sobrement Joël.

Il avale une gorgée de son verre en reluquant les deux femmes qui discutent. Marie-Ève lève alors les yeux vers lui et il détourne aussitôt les siens. Qu'est-ce qui lui prend d'être si embarrassé ?

On jase d'autres choses. De temps à autre, le rire efféminé et volontairement ostentatoire de Laurus attire les regards des clients. Puis, graduellement, les joueurs de hockey quittent le bar et au bout de vingt minutes, Joël et Stéphane sont seuls à la table. Ce dernier considère son ami avec amusement.

— Crime, onze heures et demie et t'es pas rentré ! On fête quelque chose ou quoi ?

Joël se gratte la tête, comme s'il cherchait une raison. D'ailleurs, pourquoi doit-il absolument en trouver une ? Nouveau coup d'œil vers Marie-Ève, qui parle toujours avec sa copine, puis il revient à Stéphane.

— Qu'est-ce qui t'a pris, pendant la game ?

Le médecin prétexte encore la fatigue et la tension du travail, mais Joël refuse cette explication.

— Je te connais depuis trente-cinq ans, Steph, pis...

— Trente-cinq ? Arrête, tu vas me déprimer !

— ... pis je sais que même si tu peux être impulsif, tu t'en prends pas à quelqu'un comme ça sans motif. Qu'est-ce qu'il t'a fait, Landry ?

Stéphane cogne l'ongle de son pouce sur son verre, le regard bas, les lèvres formant une lippe embêtée, puis murmure qu'il ne peut rien dire. Joël lui rappelle que lui-même lui a déjà révélé des trucs confidentiels lors d'anciennes enquêtes et qu'il lui a fait confiance. Stéphane produit quelques tics-tics supplémentaires sur son verre, puis articule sans lever les yeux :

— La femme de Landry, Marlène Thiboutot, est une de mes patientes. Son mari la bat.

Joël croise les bras sur la table.

— Elle te l'a dit ?

— T'es flic, tu sais bien comment ça marche dans ces milieux-là... Je la suis depuis quelques années, j'ai jamais rien vu de louche, jusqu'à la fin de l'automne dernier. Des marques qui mentent pas, des bleus sur les bras, sur les cuisses... Elle trouve toujours des raisons, évidemment. La première fois, j'ai voulu la croire, mais à un moment donné... Hey, tu imagines comment je me suis senti quand son mari s'est joint à notre ligue ?

Il lisse son épaisse chevelure grisonnante en secouant la tête.

— Mais quand elle est revenue en mars pour un virus quelconque, elle avait encore ce genre de marques... Elle m'a raconté qu'elle avait déboulé l'escalier. Criss ! Même dans les mauvais films, on n'évoque plus une cause aussi cliché !

— C'est pas impossible, Steph.

— Attends, j'ai pas fini. Cette fois-là, j'ai osé lui dire que si des gens lui faisaient du mal, elle avait le devoir de s'en plaindre à la police.

— Tu lui as dit ça ?

— Ça fait partie de mon travail, Jo. J'ai pas fait d'allusion à son mari, je suis resté vague, mais elle est devenue très mal à l'aise, m'a assuré que personne lui faisait de mal... Le discours classique. Et ce matin...

Il se racle la gorge.

— Ce matin, elle est venue pour un renouvellement de prescription... et elle avait un œil au beurre noir. C'est la première fois qu'elle portait une marque si évidente. Ça la gênait beaucoup, d'ailleurs. Elle m'a raconté qu'elle a eu un accident d'auto. (Il a un gloussement amer.) Je suis médecin, je sais reconnaître une blessure de coup de poing.

Il avale une lampée de sa consommation. Joël, du coin de l'œil, voit la copine de Marie-Ève se lever, embrasser son amie, puis marcher vers la sortie. L'experte en sinistres, elle, se dirige vers le bar, toise rapidement l'enquêteur, puis s'assoit au zinc pour discuter avec le barman. Presque inconsciemment, Joël adresse un signe à la serveuse pour lui signifier qu'il désire une autre bière, alors que Stéphane est sur le point de terminer la sienne. L'enquêteur revient à son ami, qui s'assombrit de plus en plus.

— Cette fois, je lui ai dit qu'elle devait dénoncer son mari, que ça pouvait pas continuer. Elle a commencé par nier, puis elle a craqué. Elle a répliqué qu'il était pas toujours comme ça, qu'il était au fond un bon gars, bref les osties de niaiseries habituelles... Je lui ai offert de le dénoncer moi-même, mais là, elle a paniqué, elle m'a fait jurer de pas le faire. Elle m'a prévenu qu'elle démentirait tout si j'alertais la police.

Il regarde Joël avec découragement.

— Pourquoi elle le protège comme ça ?

— Steph, tu le sais que c'est toujours compliqué, ces cas-là...

— Je le sais, mais ça m'écoeure quand même ! As-tu idée, en vingt et un ans, de toute la misère et l'injustice que j'ai vues passer dans mon bureau ? Des femmes battues, des gamins abusés, des ados en ruine parce qu'ils achètent de la drogue cheap à un ostie de pusher de marde, des vieillards traités comme des chiens par leurs enfants... Et moi, comme j'ai pas de preuves, je peux rien faire ! Juste les raisonner ! Dans toute ma carrière, je pense que j'en ai convaincu trois ou quatre d'appeler la police. Quatre sur une cinquantaine !

Il croasse un rire mauvais et recule au fond de sa chaise.

— En fait, c'est pas vrai, j'ai appelé les flics une douzaine de fois, même si j'avais pas de preuves. Mais à part dans un cas ou deux, il s'est rien passé. Tes chums ont rien fait.

— Arrête de tout simplifier, là ! On peut pas incarcérer une personne parce que quelqu'un a des doutes que...

— C'est pas des doutes ! Je suis médecin, ostie !

Il se frotte les yeux. La serveuse dépose la bière devant Joël et s'éloigne.

— Tu voulais faire quoi, ce soir, pendant la partie ? demande le sergent. Casser la gueule de Pascal ? Ça aurait servi à quelque chose, peut-être ?

— Je sais pas... C'est juste que...

Il regarde au loin, comme s'il apercevait quelque chose... ou plutôt comme s'il *tentait* de voir quelque chose.

— Ce sentiment d'injustice qui pousse en moi depuis si longtemps... Je voudrais tellement que ça sorte... Que ça me perce la peau, d'une manière ou d'une autre, pour laisser couler le pus...

Joël le dévisage, déconcerté. Il se souvient de Stéphane quand il était au secondaire, à la même polyvalente où ils jouent maintenant au hockey. Un Stéphane charmeur, drôle, brillant, mais qui pouvait piquer des crises de rage lorsqu'il désapprouvait une situation, lorsqu'il avait l'impression qu'on le trompait, et parfois pour des raisons plus insignifiantes encore. En cinquième secondaire, il avait été puni pour avoir copié durant un examen d'anglais. Le futur médecin avait hurlé que c'était faux et avait même brisé des trucs dans le bureau du directeur, flanquant à tel point la trouille à ce dernier qu'on avait alerté les surveillants. On l'avait suspendu pour une semaine. À son retour à l'école, la colère brûlait toujours au fond de ses pupilles.

Stéphane regarde autour de lui, rêveur.

— Il y a trente ans, ici, ça s'appelait « La Broue », tu te souviens ? Maudit nom québécois. Dans ce temps-là, c'étaient surtout des vieux dans la quarantaine qui fréquentaient l'endroit, mais une fois, à dix-sept ou dix-huit ans, on était venus prendre un verre ici, pour rire. Il y

avait toi, moi, Biron... Biron, criss... Je me demande ce qu'il devient, lui... En tout cas, on se foutait discrètement de la gueule des bonshommes qui buvaient leur bock de Laurentide autour de nous, et à un moment, on a trinqué en concluant une sorte de pacte tous les trois. Tu te souviens c'était quoi ?

— Pas vraiment, non.

Joël se rappelle cette soirée, de même que le fait qu'ils avaient trinqué à quelque chose, mais ça reste flou dans sa tête. Et, curieusement, il tient à ce que ça le demeure.

Le rire théâtral de Laurus éclate dans le bar et Stéphane regarde dans sa direction.

— Lui pis son chum sont plus tranquilles que l'autre fois. D'ailleurs, c'est un peu emmerdant ici. Je vais faire un tour à La Clique. Tu viens ?

Joël dit qu'il va terminer son verre et rentrer. Stéphane propose de l'attendre. Joël réfléchit, reluque Marie-Ève.

— Non, non, j'en ai pour au moins quinze minutes avant de finir ma bière.

Stéphane a remarqué l'oeillade de son ami, et surtout à qui elle s'adressait. Il arque un sourcil d'un air entendu.

— Ah, ouais ?

— Ah ouais, quoi ?

Le médecin pointe le zinc du menton.

— Jo, franchement, prends-moi pas pour un...

— Ben voyons donc, que c'est que t'imagines là ? Je la connais presque pas, elle a évalué les dégâts chez nous l'hiver dernier quand on a eu notre...

— Penses-tu que je vais te juger ?

Il dit cela en avançant la tête, le regard sérieux. Joël cherche une réplique nonchalante, mais Stéphane se lève, serre l'épaule du policier et lui souhaite une bonne soirée, sans complicité mais sans mépris non plus.

Joël se sent ridiculement coupable. Il n'a pourtant rien fait et Stéphane n'a été témoin d'aucun geste compromettant. Il se traite d'idiot et reporte son attention vers le bar. Marie-Ève lui décoche un sourire simple et sans ambiguïté. Comme pour se convaincre qu'il n'a rien à se reprocher, Joël lui indique la chaise devant lui. Ravie, elle attrape sa consommation et rejoint le policier.

— Petite sortie de gars, ce soir ?

— C'est ma gang de hockey. On vient toujours ici après la game.

— Ouais, je pense vous avoir déjà vus dans la place, une fois ou deux. Et t'es toujours le dernier parti ?

— Ma bière est pas finie.

Et il prend une gorgée, comme pour lui en donner la preuve. Le

sourire de Marie-Ève est moins inoffensif qu'il y a quelques secondes. Rapidement, Joël promène son regard dans la salle : il dénombre une quinzaine de clients et à première vue, à part un ou deux visages vaguement familiers et les deux membres du cirque qu'il n'a rencontrés qu'une fois, il ne connaît personne. Et puis, merde ! il ne fait rien de mal, il parle, c'est tout ! Il dépose son verre.

— T'étais avec une amie, tantôt...

— Oui. Elle est célibataire, alors quand j'ai envie de me coucher tard, je l'appelle. Mais ce soir, elle était fatiguée.

Il songe à lui demander si elle-même est sans conjoint, mais il voit l'anneau à son doigt. Elle a sans doute remarqué le sien.

Ils discutent quelques minutes du boulot de Marie-Ève, puis il lui explique qu'exceptionnellement il travaille sur l'assassinat qui a eu lieu hier soir à Kadpidi. Elle l'écoute et, comme lors de leur dernière rencontre, sa tête est légèrement penchée sur le côté, position qui lui donne un charme qui trouble Joël. Durant la conversation, elle a croisé ses deux bras sur la table et s'est approchée un peu plus de lui, et tandis qu'il parle, il a l'impression que la musique du bar devient de plus en plus sourde, comme si elle jouait sous l'eau.

— Comment tu trouves ça, replonger dans une enquête de meurtre ?

— C'est excitant.

Et il ajoute :

— Pis un peu d'excitation, dans la vie, ça fait du bien.

En temps normal, il aurait sorti cette phrase pour blaguer, comme à son habitude, mais il prononce ces mots d'un ton ambigu. Bon Dieu, à quoi joue-t-il ? Marie-Ève hoche la tête, son sourire maintenant enjôleur, et Joël remarque à nouveau l'élégance sensuelle du dessin de ses lèvres.

— Je suis bien d'accord, approuve-t-elle. Quand l'excitation passe, on serait bien fous de pas en profiter.

Malgré les clients autour d'eux, le sergent ressent une étrange impression de vide ambiant. Il sait qu'il devrait détourner les yeux, que plus il soutient son regard, plus il s'y enfonce de manière irrévocable, mais il ne le fait pas. Parce que c'est tellement agréable, tellement satisfaisant de sentir une femme qui vous contemple *comme ça*...

Le rire lointain de Laurus retentit et Marie-Ève articule alors d'une voix égale :

— Je te propose ça : je pars en premier, comme si je quittais le bar seule, puis tu attends dix minutes avant de sortir.

Autour de Joël, le vide se fissure tandis que sa bouche s'assèche. Marie-Ève poursuit :

— L'hôtel L'Orchidée. On se rejoint là. J'y suis déjà allée, c'est

discret.

Joël entrouvre les lèvres, mais aucun son ne surgit. Le sourire de Marie-Ève s'emplit tout à coup de promesses qui réduisent le policier au silence, puis elle commence à se lever.

— À tout de suite.

— Marie-Ève !

Elle interrompt son mouvement. Joël regarde autour de lui, à nouveau conscient de l'environnement, puis revient à la femme à moitié debout.

— Je peux pas.

Elle se rassoit.

— Pourquoi ?

— Je suis marié.

— Moi aussi.

Par contenance, il ricane en secouant la tête.

— Je pense qu'on s'est mal compris...

— Au contraire.

Il cesse de rire et la fixe avec attention. Elle est moins belle que Martine, c'est clair, mais il sait que le sexe avec elle serait bon. Il le sent dans son attitude, dans ses yeux, dans le désir sauvage qui émane d'elle, il le sent dans sa propre concupiscence qui gonfle jusqu'à l'étourdissement. Les jambes molles, il se lève.

— Je vais me coucher... Bonne nuit...

Elle est déçue, c'est évident, mais montre peu d'étonnement. Elle esquisse même une moue conciliante.

— À une prochaine.

Il se dirige vers la porte, conscient qu'il affecte une démarche empruntée. Il décoche un rapide regard vers les deux membres du cirque, plongés dans leur conversation, puis sort de l'établissement. Il se glisse derrière le volant de sa Lexus avec l'impression que doit ressentir un enfant n'osant pas monter dans une montagne russe qui le terrifie et l'attire à la fois.

À nouveau, des images du spectacle du Humanus Circus lui zèbrent la mémoire. Pourquoi ces réminiscences ? À cause de la présence de Wulf et de Laurus dans le bar ? Il n'arrive pas à se convaincre que c'est la seule raison. Il s'empresse de mettre le moteur en marche et de prendre la route.

Chez lui, il s'enferme dans son bureau, s'installe devant son ordinateur, ouvre l'un de ses dossiers pornographiques et se masturbe avec une rage salvatrice. Et parmi les filles nues qui défilent sous ses yeux, plane le visage de Marie-Ève.

Neuf

La femme blonde dépose le verre en plastique empli de bière sur le comptoir face à Stéphane, qui tente de se rappeler son nom. Regine ou quelque chose comme ça. Il la paie et elle le remercie d'un sourire plaqué et peu senti, après quoi elle s'éloigne pour servir un autre homme. Le médecin, tout en prenant une gorgée, pivote légèrement sur son tabouret pour observer les alentours. Sous le soleil éclatant de ce samedi après-midi, environ cent cinquante visiteurs s'activent sur le territoire du Humanus Circus. Près du tiers est massé devant la petite scène extérieure où la belle Noire chante en s'accompagnant à la guitare. Stéphane se souvient parfaitement du nom de cette jeune déesse : Sarratou. Et il se souvient surtout de son corps nu durant le spectacle. En plus, elle chante plutôt bien et même s'il ne connaît pas les chansons, elles sont agréables, surtout livrées par une telle bouche. Ah ! S'il avait dix ans de moins, il aurait peut-être sa chance, mais aujourd'hui, ça relève du rêve... Une vingtaine de personnes, un peu plus loin, observent en s'esclaffant les participants du jeu du bassin qui a débuté il y a cinq minutes : déguisée en clown, la rousse maigrichonne est assise sur une planche, au-dessus d'une immense cuve remplie d'eau. Une pancarte annonce : « Deux dollars pour trois essais ». En vingt minutes, Stéphane a vu le clown choir dans le bassin deux fois, chutes qui ont été suivies par les exclamations triomphantes du gagnant et par les applaudissements amusés de la foule. Ailleurs, un petit pavillon affiche en lettres dorées : « Médium – dix dollars pour connaître votre avenir ». Six individus attendent en ligne devant l'entrée en rigolant entre eux pour se convaincre qu'ils ne prennent pas ce genre de séance au sérieux. Les autres visiteurs sont regroupés autour du zinc qui, remarque Stéphane, est drôlement bien garni pour un bar extérieur ; on peut y boire presque n'importe quoi.

Hier, le médecin a décidé de revenir assister au spectacle et, après réflexion, d'y venir seul. En tout cas, pas question d'appeler Isabelle pour qu'elle l'accompagne à nouveau : cette semaine, elle lui a clairement fait comprendre que leur relation devenait un peu trop sérieuse. Comment, sérieuse ? Il veut seulement s'offrir du bon temps avec elle. Mais manifestement, ce « bon temps » prenait des proportions trop envahissantes pour l'enseignante. Agissait-il donc comme un homme qui souhaite un engagement qu'il prétend pourtant ne pas rechercher ? Il n'a aucune envie de vivre en couple, mais il trouve sa solitude de plus en plus difficile à supporter. Alors, que désire-t-il, au juste ? Merde, il n'en a aucune idée... Bref, il retournerait seul au cirque.

Puis ce matin, l'éventualité de passer l'après-midi à ne rien faire de

précis l'a déprimé et il a décidé d'arriver tôt pour découvrir en quoi consistait ce site ouvert seulement les week-ends. Il est maintenant quinze heures et, sa troisième bière en main, il quitte le zinc pour s'approcher du jeu du bassin. Wefa, détrempée et toujours assise sur la planche, défie avec enthousiasme les spectateurs.

— Allez, au suivant ! Ça fait plus que cinq minutes que personne a réussi à me sacrer dans l'eau, come on !

Une jeune visiteuse, sous les cris d'encouragement de ses amis, paie les deux dollars à Laurus, qui tient lieu de responsable du jeu.

— Alors, quelle cible tu choisis, darling ? Travail ? Famille ? Individu ? Peur ? Société ?

La fille hésite puis :

— Famille !

Laurus, parmi une panoplie de cibles en carton, en tire une sur laquelle est dessinée une petite famille nucléaire ringarde et souriante, avec un gros cercle rouge en plein milieu. Il va coller le carton sur le bouton qui déclenche l'abaissement de la planche, à une quinzaine de mètres de l'assistance. Puis, il offre à la fille trois balles qui ont une forme bizarre, et Stéphane comprend qu'elles représentent des grenades.

Stimulée par la foule, la fille lance une balle, mais celle-ci manque la cible. Wefa, sur la planche, se moque gentiment de la participante, qui y va d'un deuxième essai. Cette fois, la pseudo-grenade atteint la cible, mais quelques centimètres à côté du centre. L'auditoire redouble d'encouragements et Laurus, qui s'est approché de la visiteuse, lui dit une phrase que Stéphane entend parfaitement :

— Pense à la personne que t'haïs le plus dans ta famille... Celle sur laquelle tu voudrais le plus te défouler... que tu voudrais le plus voir payer... *Know what I mean ?*

Stéphane hausse un sourcil. Merde, il y va fort ! Mais la tactique fonctionne, car la fille, l'œil soudain brillant d'une lueur agressive, propulse sa dernière balle, qui s'écrase contre le gros cercle rouge. La planche s'abaisse et la rousse est immergée, à la grande joie des spectateurs et surtout de la participante qui lève le poing en l'air en hurlant un « Yesssss ! » triomphal. Le médecin considère la scène d'un air songeur, puis rebrousse chemin en prenant une gorgée de bière. Alors qu'il retourne au bar, il remarque que plus personne n'attend en file devant le kiosque du médium. Il hésite, se gratte l'oreille, regarde autour de lui. Bah, pourquoi pas ? Ça peut juste être drôle, non ? En tout cas, jusqu'à maintenant, cette troupe a réussi à transformer tous les clichés du cirque traditionnel en expériences inattendues ; il est curieux de voir quel traitement anticonformiste subit la classique diaseuse de bonne aventure. Il se dirige donc vers le kiosque.

Il anticipait une pièce semi-obscur, décorée de manière

caricaturale, avec des serpents et des chouettes empaillés sur des étagères, des grimoires poussiéreux empilés, des peintures représentant des scènes de magie noire, mais la salle ne comporte aucune trace de cet attirail propre aux sorcières de carnaval. En fait, l'endroit, qui mesure environ dix mètres sur six, est presque vide et l'éclairage parfaitement conventionnel. Il y a bien un projecteur rouge au plafond, mais il est éteint. Les murs de bois sont nus, à l'exception de quatre haut-parleurs dans chaque coin de la pièce. Au fond se dresse un miroir sur pied de deux mètres de haut et, en plein centre, une petite table recouverte d'une simple nappe rouge. Derrière le meuble est installé le chauve, qui lui-même ne porte aucun costume grotesque de mage ou de sorcier : chemise blanche, pantalon noir. Il tend la main vers la chaise vide devant lui, l'expression bienveillante.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Stéphane, débonnaire, obéit en prenant ses aises, pour bien montrer au pseudo-médium qu'il est ici pour s'amuser. La voix du chauve est chaude et rassurante.

— Je me nomme Francus. Et vous ?

— Stéphane.

— Enchanté, Stéphane. Il faut payer les dix dollars tout de suite, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Le visiteur sort un billet de son portefeuille et le donne à Francus, qui le glisse dans une petite boîte en bois, seul objet sur la table, si ce n'est d'une mini-console électronique, puis pose ses mains à plat.

— Vous avez l'intention d'assister à notre spectacle ce soir ?

— Oui, pour la deuxième fois.

— Ah, excellent.

Stéphane croise les jambes.

— Vous avez pas vraiment l'air d'un médium, si je peux me permettre.

— On est jamais vraiment ce qu'on a l'air, vous savez.

Stéphane approuve en silence. Il relève à nouveau les cicatrices sur le visage et le cou de son hôte, ce lobe d'oreille arraché... Blessures sans doute causées par son tigre ou quelque autre fauve. Mais les plus frappantes sont ces petites marques bien alignées sur le haut de son crâne rasé. En tant que médecin, il les trouve très intrigantes.

— Je vais vous poser quelques questions personnelles, Stéphane. En ayant un peu de renseignements sur vous, je serai en mesure de lire votre inconscient et votre futur avec plus de clarté. Ça vous va ?

Stéphane esquisse un sourire ironique et donne son accord en croisant ses jambes dans l'autre sens. Un bref interrogatoire apprend au chauve que Stéphane est médecin généraliste, qu'il est né à Kadpidi et y a toujours habité, sauf lorsqu'il a fait ses études universitaires, et qu'il a deux filles de quinze et dix-huit ans qui vivent avec leur mère à

Montréal depuis sa séparation il y a trois ans.

— Et vos enfants, vous les voyez souvent ?

— Pas si pire.

C'est faux, mais il y a une limite à livrer sa vie privée à un inconnu. Francus hausse un sourcil sceptique, comme s'il avait discerné l'hésitation dans la réponse du médecin.

— Vous avez une nouvelle conjointe ?

— Non. Je profite de mon statut de célibataire. Coudon, je suis chez un psy ou au cirque ?

Et il ricane, mais il commence à en avoir marre et se dit qu'il devrait peut-être laisser tomber lorsque Francus annonce :

— C'était ma dernière question.

Puis il indique le miroir sur pied derrière lui.

— Vous allez vous lever et vous tenir devant cette glace, exactement sur la ligne noire sur le sol. Observez bien votre reflet. Et ne parlez pas.

Stéphane affiche de nouveau son expression sarcastique.

— Pas de boule de cristal ni de jeu de tarot ?

— Non.

Bon joueur, Stéphane va se planter sur la ligne noire, à environ trois mètres du miroir. À ce moment, les lumières s'éteignent tandis que le projecteur rouge au plafond s'allume, directement au-dessus du médecin qui devient le seul élément éclairé de la pièce. Il voit son reflet écarlate apparaître devant lui, éblouissant au milieu des ténèbres qui l'entourent. Il entend Francus se lever, perçoit sa démarche légèrement claudicante et comprend que le chauve se place derrière lui, sur sa droite, de telle sorte qu'il puisse distinguer le reflet de son visiteur alors que celui-ci ne peut apercevoir celui du chauve dans la glace. Le pseudo-médium explique :

— Pendant que je parlerai, observez votre reflet et ne détournez pas la tête. Et, surtout, ne m'interrompez pas.

Stéphane sourit. Que va-t-il se faire raconter ? Qu'il rencontrera une femme superbe qu'il aimera jusqu'à la fin de ses jours ? Qu'il deviendra un docteur important ? Ce serait plutôt décevant de plonger à ce point dans le cliché.

Rien ne se passe et le silence s'allonge. Stéphane, qui ne quitte pas son double des yeux, remarque à nouveau les signes de son vieillissement, encore plus soulignés par cet éclairage rougeâtre qui dessine sur son visage des zones d'ombre peu avantageuses. Il ne dort pas assez, il boit trop, il sait tout cela, mais merde, il ne fait rien pour...

— Vous avez faim.

La voix de Francus fait sursauter le médecin. Au même moment, un grognement guttural, sourd, s'insinue dans la pièce. Stéphane se raidit,

craignant pendant une seconde que le tigre du cirque se soit introduit dans le kiosque, mais il comprend rapidement que le son est produit par les haut-parleurs et il se traite d'idiot. Derrière lui, le chauve poursuit sur un ton doucereux :

— Vous avez une vie en apparence comblée, vous êtes l'image de l'homme honorable, mais une étrange faim s'est installée en vous. Depuis quand la ressentez-vous ? Difficile à dire. Au début, elle se manifestait sans prévenir, modeste et temporaire. Une petite fringale occasionnelle que vous réussissiez à satisfaire de manière convenable et raisonnable, rassuré par votre statut de médecin qui vous convainquait qu'au fond vous n'aviez besoin de rien. Mais depuis quelque temps, depuis quelques années, cette faim revient de plus en plus souvent. Elle a même tendance à demeurer en vous, à vous ronger. À tel point que parfois, vous êtes littéralement affamé. Parce que cette faim ne se contente plus de repas discrets et équilibrés. Elle en veut plus. Elle réclame des aliments nouveaux.

Stéphane hausse un sourcil. Qu'est-ce qu'il raconte ? Une parabole gastronomique ? Le grognement du tigre, lui, prend de l'ampleur, comme si le fauve s'approchait. La voix poursuit, enveloppante :

— Votre divorce a sans doute assouvi cette faim pendant un moment, mais elle est revenue, plus forte, particulièrement lorsque vous vous retrouvez seul chez vous, dans votre lit. Comment la calmer, alors ? Peut-être que vous avez une idée du genre de nourriture qu'elle sollicite, mais vous n'osez pas. Car cela viendrait perturber un régime sain que vous suivez depuis si longtemps, depuis toujours... Un régime qui, pourtant, vous frustre de plus en plus...

Stéphane commence à tourner la tête.

— Mais de quoi vous parl...

— Fixez le miroir et ne bougez pas.

Le médecin obéit, déconcerté. Le vrombissement de la bête est maintenant envahissant, pas tellement plus fort que plus présent, comme s'il provenait de partout, y compris du corps même de Stéphane, un grognement qui semble vouloir se transformer en cri de fauve, mais qui n'arrive pas à éclater librement. La voix de Francus devient plus dramatique.

— Je vous vois dans plusieurs années, je vous vois vieillard... Vous aurez continué à suivre votre régime raisonnable durant toute votre vie, mais votre âme sera rachitique, presque morte d'inanition. Vous vivrez encore dans une belle maison, sans doute avec une nouvelle conjointe que vous aurez fini par choisir par désœuvrement, vous serez toujours entouré de votre respectabilité... mais votre faim vous aura bouffé de l'intérieur. Vous serez vide. Vivant mais vide.

Stéphane ne bouge pas, et tout à coup, il voit cette faim, sa faim, il la débusque dans le reflet de son regard, ce regard qui le fixe avec

stupéfaction comme s'il ne le connaissait pas, ou comme si le médecin le *reconnaissait* enfin. Simultanément, le grognement de la bête diminue lentement d'intensité, descend inexorablement vers le râle, vers l'annihilation. La voix de Francus s'apparente maintenant à un murmure.

— Et vous comprendrez que vous avez eu peur toute votre vie... Peur non pas de vous rassasier complètement, ce qui est impossible, mais de contrôler cette faim, de la satisfaire à l'occasion... Mais une fois vieux, il sera trop tard, car vous n'aurez plus accès à la nourriture nécessaire...

Pendant une seconde, Stéphane aperçoit dans le miroir ce vieillard aigri et *vide*, qui le considère d'un œil réprobateur, comme si son futur l'accusait déjà de ce qu'il allait devenir. Et cette vision l'embête tellement qu'il cligne des yeux plusieurs fois pour la chasser. Enfin, le grognement disparaît totalement, les deux lumières blanches s'allument au plafond et, dans la glace, le reflet est à nouveau celui du Stéphane d'aujourd'hui, normal mais déboussolé.

Tout à coup, il s'en veut d'être tombé dans le piège. Il se tourne vers Francus en lui décochant un sourire qu'il espère détaché.

— Vous vous spécialisez vraiment dans la provocation, hein ? Je peux quand même pas vous le reprocher, puisque c'est ce qui m'a plu dans votre spectacle... C'est votre façon d'être original, j'imagine...

Francus, les mains croisées devant lui, sourit aussi, mais avec une certaine amertume.

— Pourtant, Stéphane, ce que je viens de vous raconter est loin d'être original. C'est même terriblement courant.

Le médecin le dévisage, tandis que le sourire du chauve se teinte de sérénité.

— Mais ce qui est bien avec mes augures, c'est qu'ils ne sont pas immuables. Les gens peuvent modifier le destin que je leur prédis. Il suffit d'agir aujourd'hui, pendant qu'il est encore temps.

Une lueur d'orgueil traverse son regard.

— En fait, je suis davantage un guide qu'un médium.

Stéphane ricane, un peu hautain.

— Sauf que vous vous êtes trompé sur toute la ligne en ce qui me concerne.

— Tant mieux pour vous.

Francus sourit toujours, affable, les mains croisées. Stéphane hoche la tête, crispé, puis marche vers la porte. Francus lui indique que la sortie se trouve derrière le miroir et le médecin change de cap. Il franchit la porte tandis que Francus lui adresse un « au revoir » poli auquel il ne répond pas.

Sur le site, le jeu du bassin est fini et sur la scène extérieure, Sarratou a été remplacée par le Monsieur Muscle de la troupe qui

exécute un numéro d'homme fort devant la petite foule. Stéphane retourne au bar, commande un scotch et l'entame d'un air bourru. Ridicule, cette séance de médium à la con. Il se doutait bien que ce serait de la frime, mais il ne s'attendait pas à ce qu'on lui déballe de telles inepties. Cela le met tant en colère qu'il se demande s'il devrait rester pour regarder la représentation de ce soir. Mais d'ici qu'il arrête sa décision, il peut bien prendre encore un verre. Ou deux. Il termine son scotch et en réclame un autre.



Le débriefing a lieu en début d'après-midi et comme Joël a passé la journée d'hier à Trois-Rivières pour régler une autre enquête, il écoute attentivement, assis sur le coin du bureau de Justin. Raymond est affalé dans son fauteuil, avec ses deux mains croisées sur son gros ventre, jambes bien allongées devant lui, sa pause habituelle qui donne l'impression qu'il va s'endormir même si tout le monde sait qu'il est tout ouïe.

— L'ouverture du testament n'a étonné personne, explique Didier avec son accent français très prononcé. Coulombe lègue l'essentiel de son fric à ses deux fils, somme à laquelle ils ne pourront pas toucher avant leur majorité. Il laisse sa maison à son ex-femme et son entreprise à son frère. En passant, j'y suis allé, à sa boulangerie, pour questionner son frère. Faut avouer que son pain est bon en ostie.

Joël sourit : Didier a quarante-cinq ans, vit au Québec depuis presque vingt ans et même s'il déploie beaucoup d'efforts pour adopter les couleurs locales, son accent lui enlève toute crédibilité chaque fois qu'il sacre.

— Peux-tu éviter de t'asseoir sur mon bureau, Joël ?

C'est Justin qui, dans son fauteuil, exprime cette doléance. Transféré aux Crimes contre la personne depuis un peu plus d'un an, Justin Lafleur, jeune trentenaire aux cheveux gominés et à la courte barbe taillée en arabesques complexes, traite le flic de Kadpidi avec arrogance depuis leur première rencontre il y a deux jours. Joël a envie de lui dire : « Arrête de te sentir menacé, le jeune, je suis ici juste pour une enquête », mais il se contente de s'écarter du bureau, l'air goguenard.

— Désolé. Si j'ai sali quelque chose, tu m'enverras la facture.

Justin ne réagit pas. Raymond s'adresse à Annabelle, qui siffle devant son ordinateur :

— Et qu'est-ce qu'on a appris sur les membres de ce cirque ? Ça grouille d'antécédents judiciaires, j'imagine.

— Quelques-uns ont des dossiers, mais rien de sérieux pour la plupart, répond l'enquêteuse en consultant son écran. Lucas St-

Germain, alias Lux, a souvent été arrêté pendant son adolescence pour petits vols et possession de drogue. Raoul Pinol, alias Wulf, a passé quatre nuits en prison au cours des dix dernières années pour bagarres sur la voie publique. Sarratou Diah, vingt-cinq ans, a été arrêtée à quelques occasions à Montréal avant de se joindre au cirque, soit pour désordre pendant des manifestations, soit pour espionnage électronique mineur, le tout organisé par des groupes de gauche, étudiants ou contestataires, surtout pendant le Printemps érable. Elle a aussi été soupçonnée il y a deux ans d'un incendie criminel, mais jamais officiellement inculpée.

— Une autre qui doit nous porter dans son cœur, glisse Joël avec un clin d'œil.

— On est quand même loin d'un meurtre, commente Raymond.

— Mais il y a une exception, précise Annabelle en appuyant sur une touche de son clavier. Michelle Beaulieu, alias Regina, trente-neuf ans. Quand j'ai entré son nom dans le CRPQ, mon ordinateur a presque explosé...

Joël décroise les bras, plus attentif. Annabelle prend une inspiration en tapotant sur son bureau, les yeux rivés à son écran.

— Est-ce que certains d'entre vous se souviennent de « La maison des horreurs », en 1991, dans la petite ville de Montcharles¹ ?

Justin, qui avait onze ans à l'époque, marmonne que cela lui dit vaguement quelque chose. Didier, qui n'était pas encore au Québec, ne réagit pas, mais les autres hochent la tête.

— Évidemment, ç'a fait le tour du pays, répond Raymond. Une vraie famille de fous !

— L'aînée des enfants de cette famille, une ado de seize ans, avait disparu après le drame, rappelle la sergente. Elle était recherchée non seulement parce qu'on voulait l'interroger sur ce qui s'était passé chez elle, mais surtout parce qu'elle était la principale suspecte du meurtre de son directeur d'école.

Joël comprend et s'emballe.

— Cette adolescente en fuite, c'est la Michelle Beaulieu du cirque ?

— Exactement.

— Mais enfin, c'est quoi, cette maison des horreurs ? demande Didier.

On dit qu'on lui expliquera plus tard et Annabelle poursuit :

— On l'a recherchée pendant des années. Elle est brièvement réapparue à deux occasions : en 1995, on retrouve le corps assassiné d'une propriétaire de cantine à Drummondville, et comme cette Beaulieu y a travaillé un court moment sous un faux nom, elle devient la suspecte numéro un ; puis en 1997, un pimp de Montréal se fait tuer par une de ses putes, mais la meurtrière échappe à la police. On découvre que la prostituée en question était Michelle Beaulieu.

— Ciboire ! s'exclame Justin.

— On perd sa trace à nouveau pendant plusieurs années. Puis, à l'automne 2008, la SQ démantèle à Montréal une maison de débauche spécialisée dans les perversions sexuelles de toutes sortes. Vous vous souvenez de ça, non ?

Tout le monde dit que oui. Annabelle demande :

— Et le nom de la patronne de ce bordel, c'était quoi ?

— Ben voyons donc ! souffle Dominic.

— Exactement. Cette fois, Beaulieu est enfin arrêtée et fait face à la justice. Le procès a été compliqué et a fait beaucoup de bruit, mais elle a eu un verdict de non-culpabilité pour cause de problèmes mentaux : pour être précis, les psychiatres ont diagnostiqué un trouble dissociatif sévère. On l'a donc enfermée à l'Institut Pinel pis...

— Oui, oui, tout ça me revient, maintenant ! coupe Raymond. Elle est pas restée internée longtemps, si je me souviens bien...

— Effectivement. Elle était libre un peu moins de deux ans et demi plus tard. Il semble qu'elle était suffisamment rétablie pour... (elle indique son écran du doigt) pour « ne plus représenter un danger pour la société ».

— Incroyable, souffle Justin en secouant la tête, dégoûté.

— Elle doit par contre rencontrer un psychiatre à Montréal tous les mois pour être évaluée, conclut Annabelle. Pis la voilà dans un cirque aujourd'hui.

La discussion commence : Michelle Beaulieu a déjà tué, soit, mais alors qu'elle était cinglée, ce qu'elle ne serait plus selon la loi et les psys. Et puis, pourquoi aurait-elle éliminé Coulombe, qu'elle ne connaissait pas, du moins si l'on se fie à ses dires ? Parce que le gars a insulté un collègue de Beaulieu quelques heures auparavant ? Pas très vraisemblable. Tout de même, c'est une piste à explorer, la seule qu'ils possèdent jusqu'à maintenant. On décide aussi d'effectuer des recherches sur les tournées précédentes de l'Humanus Circus pour vérifier s'il y a eu des crimes importants dans les villes qu'il a visitées.

Enfin, le plan de match de la journée s'établit. Sans surprise, Joël et Dominic doivent retourner creuser à Kadpidi. Tout le monde se sépare sous l'habituelle parodie de bénédiction de Raymond, qui leur souhaite toute l'aide possible du Tout-Puissant, *amen*.

Dominic prend la voiture de service, Joël la sienne, et ils se donnent rendez-vous au Tim Hortons de Kadpidi.



— En tout cas, ça m'a ébranlée !

Elle s'appelle Sylvie Legendre et elle est une amie de l'ex de Stéphane. Il la croise de temps en temps en ville et lui adresse chaque

fois quelques banalités, mais il ne s'attendait pas à la voir cet après-midi : elle est sortie du kiosque du médium il y a une dizaine de minutes et, en l'apercevant, elle est venue s'asseoir à ses côtés au bar extérieur pour commander un verre, confuse.

— Je te le répète, Steph ! conclut-elle après lui avoir résumé sa séance. On aurait vraiment dit qu'il me connaissait mieux que moi-même !

Stéphane, qui boit son troisième scotch, considère avec humeur la femme de quarante-cinq ans qu'il a déjà trouvée plutôt jolie mais qui, depuis quelques années, a pris un terrible coup de vieux.

— Arrête, Sylvie, il m'a dit à peu près la même affaire qu'à toi.

— Ben en tout cas, ça marchait pour moi ! Parce que des fois, j'ai l'impression que...

Les bras croisés sur le comptoir, elle secoue la tête en serrant les lèvres et, rageuse, pousse ses deux mains vers l'avant, comme si elle voulait expulser quelque chose hors d'elle.

— ... que je passe à côté.

— À côté de quoi ?

— Je le sais pas...

Elle se tourne vers lui, le regard impuissant.

— *Je le sais pas !*

Elle s'envoie une bonne lampée de vin. À ce moment, un homme assis plus loin au bar leur lance avec mépris :

— Je suis allé le voir, moi aussi, le supposé médium ! C'est n'importe quoi, voyons donc, ses histoires de faim !

Regina, derrière le zinc, continue à servir les visiteurs, insensible aux commentaires autour d'elle. Sylvie ignore les paroles de l'autre client et revient à Stéphane :

— Toi, ce qu'il t'a dit, ça t'a rien fait ?

— Je viens de te dire que c'était presque identique à ce qu'il t'a...

— Je te demande si ça t'a fait *quelque chose* !

Le médecin ne sait que répondre lorsqu'une certaine animation attire son attention derrière lui. Sur la scène extérieure, le dénommé Wulf, en habit de maître de cérémonie, clame devant une foule de près d'une centaine de curieux :

— Trois minutes pour mettre Lux par terre ! Une paire de billets gratuits pour le spectacle si vous réussissez ! Et vous pouvez abandonner le combat à n'importe quel moment !

Et il désigne Lux à ses côtés, le plus jeune membre de la troupe, qui doit avoir vingt ans tout au plus, en short et torse nu, la poitrine creuse, la peau blême et vilaine, les yeux cernés. Mais malgré son air maladif, il sautille sur place en donnant des coups de poing dans le vide, les mains recouvertes d'énormes gants de boxe qui semblent bien rembourrés et peu menaçants. Les spectateurs ricanent, se regardent

entre eux, s'amuse à se lancer des défis (« Vas-y, Norm, t'es deux fois gros comme lui ! » « Envoie donc, Karl, c'est juste pour rire ! »), mais personne ne s'avance. Stéphane termine son scotch d'un trait et, sans même saluer Sylvie, rejoint la foule. La légère mollesse de ses jambes lui montre qu'il a bu un peu plus qu'il n'aurait dû, mais rien de sérieux.

— Allons, personne n'est assez brave pour tenter sa chance contre ce maigrichon ? insiste l'Espagnol. Comme vous voyez, ce sont de gros gants moelleux, personne ne peut se blesser !

— Hey, Steph, comment ça va ?

Stéphane tourne la tête. C'est Julien, un gars qu'il connaît, accompagné d'une belle femme que le médecin n'a jamais vue. Échange de poignées de main tandis que Wulf lance un nouvel appel à l'assistance. Finalement, encouragé par deux de ses amis, un roux en fin de vingtaine monte sur la scène, à la grande joie des spectateurs.

— Bravo, *señor* ! Vous vous appelez comment ?

— Charles-Alexandre.

— On applaudit le *señor* Charles-Alexandre !

Le pugiliste n'est pas très costaud, mais il est tout de même plus large que Lux. On lui enfle des gants de boxe aussi rembourrés que ceux de son vis-à-vis, tandis que celui-ci crache au sol, tout à coup très excité. Non pas que ses traits mornes s'animent vraiment, mais son regard devient pétillant.

— C'est rigolo comme ambiance, non ? remarque Julien.

Stéphane reconnaît que c'est vrai, reluque la belle compagne de son copain et celle-ci lui sourit.

— Allez-y ! crie Wulf, montre en main.

Amusé et fébrile, Charles-Alexandre s'avance vers son adversaire en dressant gauchement les poings : manifestement, il n'a jamais boxé de sa vie. Lux sautille, crache à nouveau sur la scène, mais ne cogne toujours pas, comme s'il donnait une chance au concurrent. Hilare, la foule encourage son représentant, qui porte enfin deux ou trois coups. Lux ne s'efforce pas vraiment de les éviter, mais comme ils sont maladroits, un seul atteint la cible, soit la joue droite, ce qui ébranle à peine le maigrichon. Julien se marre.

— Quand même, une chance que ce sont des gants très rembourrés, sinon ça fesserait pas mal.

— Mais ce serait plus intéressant avec des vrais gants de boxe, rétorque Stéphane.

Lux frappe alors deux coups, qui percutent l'autre au ventre et à la mâchoire. L'air amusé de Charles-Alexandre cède la place à l'étonnement, puis à une expression plus sérieuse. Il assène une série de coups, dont deux touchent Lux au visage, ce qui déclenche les cris d'approbation de l'assistance. Stéphane plisse les yeux, le corps

parcouru d'un agréable frisson.

Plus fort ! songe-t-il. Envoye, plus fort !

Les coups ne semblent pas avoir calmé Lux, car il réplique aussitôt avec un solide crochet au menton. Même si les gants sont peu robustes, Charles-Alexandre titube vers l'arrière. Pendant une seconde, une véritable fureur le transfigure et Stéphane serre les mâchoires.

Vas-y, fais-toi plaisir !

Mais rapidement, la rage s'éclipse du visage de l'apprenti boxeur, qui semble tout à coup étonné de sa propre bouffée de colère, et il dresse un bras en signe de reddition. Une clameur de déception traverse la foule et tandis que Wulf lui enlève ses gants, Charles-Alexandre ricane, à la fois gouailleur et gêné. Lux lève deux bras victorieux, en souriant avec autodérision.

— Il abandonne avec des gants aussi inoffensifs ? dit Stéphane, désappointé. Pas très courageux, le gars.

— Alors, un autre qui veut tenter sa chance contre le terrible Lux ? s'écrie Wulf. Je sais qu'une telle montagne de muscles fait peur, mais tout de même !

Les spectateurs s'esclaffent. Julien donne un coup de coude à son copain.

— Hé, vas-y donc !

Stéphane a un sourire indécis. Il doit admettre, aussi ridicule que cela puisse paraître, qu'il en a drôlement envie. Son ami poursuit, moqueur :

— C'est plus facile de critiquer que de plonger, hein ?

Le médecin lui décoche un regard vexé, puis s'intéresse à la belle fille qui l'accompagne. Cette dernière, toujours souriante, l'observe d'un air à la fois charmeur et teinté de défi.

Et tout à coup, Stéphane fend la foule vers la scène. Et même si une petite voix intérieure lui dit qu'il est grotesque de s'adonner à pareille ineptie, que certaines personnes dans l'assistance connaissent son statut de médecin et qu'il risque de perdre toute dignité en participant à un tel carnaval, même s'il se doute bien que les trois scotchs ne sont pas totalement étrangers à cette impulsion, il monte les quelques marches sous les encouragements de l'auditoire. Wulf lui demande son nom et Stéphane, la tête bourdonnante, lui répond.

— C'est un docteur ! crie quelqu'un. Il va pouvoir se soigner lui-même s'il mange une volée !

Éclats de rire, surtout que d'autres individus ont reconnu Stéphane. Mais ce dernier ne rit pas tandis qu'on lui enfle les gants, pris d'une fièvre qu'il s'explique mal. Il est tout de même rassuré de constater que les gants sont effectivement assez mous. De plus, il est pas mal plus costaud que Lux, mais celui-ci n'en a cure et sautille d'excitation en crachant au sol à répétition.

— On applaudit le *señor* Stéphane !

Puis il donne le départ, montre en main. Stéphane se met en position et s'avance. Lux l'imité, le défie du regard et lui adresse même un « Vas-y, frappe-moi ! », pas uniquement par arrogance mais par véritable envie, ce qui déconcerte un moment le médecin.

Qu'est-ce qui lui a pris de monter sur cette scène ? Il s'est battu quelques fois dans sa vie, surtout lorsqu'il terminait ses études à Montréal, et cela lui avait apporté des problèmes avec la police à une ou deux occasions (que Joël avait rapidement réglés, heureusement), mais il y a si longtemps... De toute façon, c'est juste un combat amical et clownesque. Alors pourquoi sent-il cette hargne enfler en lui ?

Tout à coup, ce n'est plus le visage couperosé et blême de Lux qu'il voit mais celui de Pascal Landry. L'alcool dans son sang bouillonne en quelques secondes puis Stéphane porte deux directs à son adversaire, mais aucun ne le touche. Celui-ci réplique par un crochet au menton, qui, sans lui faire mal, secoue tout de même Stéphane un peu plus qu'il ne l'aurait cru. Sans entendre les rires dans la foule, il bondit et assène une série de coups qui atteignent Lux en pleine face, cette face qui se métamorphose maintenant à toute vitesse : elle passe de celle de Landry à celle de Jacques Ferland, un autre batteur de femmes, qu'il a eu comme patient il y a cinq ans, mais qu'il ne pouvait dénoncer, faute de preuves ; puis ce sont les traits de Jonathan Royce, un vendeur de drogue qui a transformé deux de ses jeunes patients en épaves ; au troisième impact, le visage devient celui d'une femme, Céline Charbonneau, qui, le médecin en aurait mis sa main à couper, maltraitait son enfant de trois ans. Les trois coups plutôt solides, même portés par des gants capitonnés, ébranlent suffisamment Lux pour que celui-ci perde l'équilibre et tombe sur le dos.

Wulf attrape le bras du gagnant, le lève en l'air et sous les acclamations de l'assistance, Stéphane, déconcerté, sent s'atténuer le bourdonnement dans sa tête, sa tension redescendre, son sang se refroidir. Tandis qu'on lui enlève ses gants, Lux, qui s'est relevé en souriant, crache au sol, s'approche de son adversaire et lui glisse sur un ton étrangement complice :

— T'aurais préféré à mains nues, hein ?

Stéphane ne sait que répliquer et il accepte les deux billets que Wulf lui donne. Il quitte la scène, traverse la foule qui le félicite avec amusement et passe près de Julien et de sa copine.

— Bravo, Steph ! C'était vraiment bon ! Je te dis que tu prenais ça au sérieux !

Mais le médecin s'intéresse à peine à lui, ni même à la belle qui l'accompagne. Il les remercie distraitement et, tandis que Wulf poursuit son baratin, il retourne au bar. Il remarque que Sylvie n'est plus là, ce qui l'accommode très bien. Regina lui apporte un verre de

bière, avec son sourire blasé.

— Gratuit pour le champion.

Stéphane avale une bonne gorgée, dépose le verre et expire lentement en regardant devant lui.

Il y a longtemps qu'il ne s'est pas senti aussi bien.



Au McDonald's, une caissière qui travaillait mercredi soir confirme aux deux policiers avoir servi une rousse maigrichonne, une femme blonde et un bonhomme très efféminé. Elle s'en souvient parce qu'il n'y avait presque personne et que l'arrivée du gai qui riait très fort avait totalement changé l'ambiance du restau. Elle estime qu'il était environ vingt et une heures trente et qu'ils sont repartis quinze ou vingt minutes plus tard, comme on le fait toujours dans un *fast-food*. Dominic et Joël la remercient puis vont au Pulsation. À cette heure, l'établissement est fermé, mais le gérant est là pour effectuer l'inventaire. Oui, il était au bar mercredi, comme presque tous les soirs, et se rappelle aussi sans problème cet « homo de cinquante ans qui voulait en avoir l'air de trente ». Il dit que lui et ses deux amis sont apparus au club autour de onze heures. Pas avant, car lui-même est arrivé vers vingt-deux heures quarante-cinq et il a remarqué l'entrée du trio peu de temps après.

Tandis que les deux enquêteurs sortent du Pulse, Joël grimace et Dominic lui demande ce qui ne va pas.

— C'est des nouveaux souliers que j'ai achetés cette semaine. J'ai l'impression qu'ils sont un peu trop petits.

Il garde d'ailleurs un mauvais souvenir de ce moment. Jeudi en fin d'après-midi, Martine a décidé que tout le monde avait besoin de godasses neuves. La famille complète s'est donc retrouvée à la boutique de chaussures avec plus ou moins d'enthousiasme. Comme Joël abhorre magasiner et que sa femme veut toujours qu'il essaie plein de trucs avant d'acheter quoi que ce soit, ils avaient eu une légère engueulade, devant leur progéniture de surcroît. Nicholas a semblé s'en moquer, rivé sur son iPhone, mais le policier a constaté avec un pincement au cœur qu'Émilie observait leur altercation d'un œil déprimé. Il se rappelle aussi que, lorsqu'ils sont sortis du magasin, ils ont croisé Francus et Wefa dans le stationnement. Les deux artistes ont poliment salué l'enquêteur et le chauve a reluqué un bref moment Martine et les enfants. Joël avait-il décelé une lueur ironique dans son regard ou, influencé par l'idéologie du spectacle du cirque, s'était-il fait des idées ? Martine, même si elle ne leur avait jamais parlé, leur a adressé un grand sourire, attitude que Joël a trouvé quelque peu hypocrite puisqu'elle a détesté leur show. Mais il n'était pas question

qu'il lui en fasse la remarque, cela donnerait lieu à une autre prise de bec.

Dominic, près de l'Impala noire, s'allume une cigarette.

— Tiens, t'as des défauts, toi ? se moque Joël.

— J'essaie d'arrêter, mais c'est dur en maudit. (Il jette l'allumette au sol, relit ses notes dans son calepin, la clope au coin de la bouche.) Y a un trou, hein ?

— Ouais... Un bon, en plus.

— Ils ont été reconduire la rousse au bar La Clique un peu avant dix heures et ils sont arrivés au club une heure après.

— Alors que ça prend maximum six minutes se rendre d'une place à l'autre.

— Un trou qui correspond en plein avec le moment de la mort de Coulombe.

Joël regarde vers le pont tout près qui enjambe la Yamaska.

— On se doutait ben qu'on retournerait les voir...

Il consulte sa montre : presque dix-huit heures trente.

— Mais pas aujourd'hui : ils doivent être en train de se préparer pour leur représentation de sept heures et demie. Ils auront ni le temps ni le goût de nous parler. On remet ça à demain. Après tout, on est samedi, hein ? Je veux pas te faire manquer une belle soirée avec ta famille !

Joël jouait l'ironie, mais Dominic sourit, tout content.

— Oui, j'ai dit à mes enfants qu'on irait tous au cinéma si je rentrais tôt.

Joël le considère un moment puis hoche la tête. En montant dans la voiture, il se demande bien ce que lui fera ce soir.



Le chapiteau est plein à craquer. Le tiers des spectateurs proviennent des villes environnantes (Sorel-Tracy, Yamaska, Saint-Robert, Pierreville, Nicolet et jusqu'à Drummondville), intrigués par les rumeurs et les quelques articles des journaux locaux concernant ce spectacle à la fois inusité et choquant.

Stéphane remarque que si la représentation est essentiellement la même que celle de l'autre soir, on a apporté quelques changements. Par exemple, on a coupé un petit segment pour intégrer un numéro durant la première partie, au moment où tous les membres de la troupe sont encore habillés. Il met en vedette Laurus, le visage barbouillé de blanc, la bouche rouge, une perruque verte sur la tête, accompagné de Sarratou qui, dans un coin, joue de la musique enfantine sur sa guitare au son amplifié. Le clown s'avance au milieu de la scène, hilare, bougeant de façon si ambiguë qu'il est impossible

de savoir s'il interprète un homme ou une femme. Il transporte une gigantesque tirelire en forme de cochon qu'il dépose sur le sol et qu'il caresse de manière grossièrement sensuelle. Deux autres clowns arrivent, joués par Wulf et par Regina, et lui font signe de les suivre. Tous se dirigent vers le fond de la piste, où se révèle une pancarte lumineuse qui annonce « Restaurant Bonnebouffe ». Laurus hésite et, en signe de refus, secoue son doigt avec l'outrance d'un dessin animé. Les deux autres clowns haussent les épaules et disparaissent sous la pancarte, comme s'ils entraient dans le restaurant. Laurus sort un immense sou en carton de son long manteau et, tout heureux, va le glisser dans sa tirelire. Puis, Regina revient et, tout sourire, indique un second écriteau qui apparaît : « Agence de voyages : Italie ». Nouvelle indécision du personnage androgyne, qui ose quelques pas comme une fourmi attirée par du miel, puis qui agite à nouveau son index pour dire non. La femme se rend donc seule à l'agence de voyages tandis que Laurus va déposer un deuxième sou dans son cochon rose, son contentement légèrement moins souligné que tout à l'heure. Wulf pousse alors devant lui une chaîne stéréo en papier mâché qui doit bien mesurer trois mètres sur deux. Il joue au vendeur qui déballe sa salade à son client, en l'occurrence Laurus, qui paraît tenté plus que jamais. Il sort son gros sou de son manteau, commence à le tendre au vendeur, puis recule vivement en branlant derechef le doigt et se précipite vers sa tirelire. L'Espagnol disparaît avec la fausse chaîne stéréo, tandis que le clown glisse sa pièce dans la fente, cette fois avec une certaine amertume. Puis, la Roue du Temps, manipulée par Lux installé à l'intérieur, traverse la piste et roule autour, avec les aiguilles qui défilent rapidement et la musique de Sarratou qui, tout en demeurant enfantine, se teinte de mélancolie. Pendant ce temps, Laurus continue à introduire des pièces dans sa tirelire, sa posture de plus en plus voûtée. La roue quitte la piste et l'androgyne, qui mime maintenant les gestes d'un vieillard, aperçoit un nouveau panneau qui s'illumine dans un coin et sur lequel on peut lire « Retraite ». Fou de joie, le clown décrépît prend son cochon, l'embrasse, puis s'élance vers cette retraite tant attendue. Mais au moment où il est à mi-chemin, la rousse apparaît, affublée d'une grotesque voiture en carton, court telle une conductrice irresponsable et percute Laurus. Ce dernier, avec une exagération théâtrale, s'agite en tous sens comme si le bolide l'avait éjecté en l'air, lâche sa tirelire, puis s'écroule au sol, le corps recouvert de sang sans doute projeté par une pompe sous ses vêtements, tandis que la fausse bagnole rejoint les coulisses en klaxonnant de manière ironique. Le visage tordu en une grimace comique, ensanglanté, Laurus rampe vers son trésor qui gît plus loin, accompagné par la musique à la fois puérile et dramatique de la Sénégalaise. Mais avant que sa main tremblante n'ait atteint le gros cochon rose, il

s'immobilise, puis ne bouge plus, mort. Fin du numéro.

Comme toujours, personne n'a été indifférent à l'ensemble du spectacle. Stéphane lui-même, malgré qu'il en avait déjà vu l'essentiel, a été particulièrement remué. Cette fois, il n'a rigolé à aucun moment, même lorsqu'il a tiré avec le pistolet pris sous son banc. Les vautours qui déchiquetaient les deux cadavres l'ont ce soir carrément terrifié, comme si leurs becs transperçaient son propre cœur. Et tandis qu'il assistait à l'échange de sang entre Francus et le tigre, il songeait à son combat de boxe de tout à l'heure, sur la scène extérieure.

Dans les gradins se trouvait aussi Rémi Côté, qui était finalement venu avec sa blonde Édith. À la première apparition de Wefa sur la piste (et surtout lorsque, plus tard, elle s'est déshabillée), il s'est senti troublé et excité en se remémorant sa baise de l'autre soir. Il faut dire que les flashes qui l'avaient assailli durant cette intense relation sexuelle le hantaient depuis. C'est d'ailleurs peut-être à cause de ces images qu'il avait la drôle d'impression d'être concerné, voire interpellé, par certains segments de la représentation, en particulier celui où le colosse refuse d'être soumis à son patron et lui règle son compte. Au cours de la scène du dressage du fauve, Rémi s'est avancé au bout de son banc, fasciné par cette danse à la fois dangereuse et complice entre le tigre et l'homme, et au moment de l'échange de sang, il a carrément cessé de respirer. Lors de la fusillade, il a senti quelque chose se comprimer dans son ventre et, presque malgré lui, il s'est surpris à tirer des balles de peinture avec une hargne qui confinait à une haine aussi inattendue qu'irrationnelle.

Dans les gradins était aussi présente Sylvie Legendre, l'amie de l'ex de Stéphane, non accompagnée puisque son mari jugeait cette sortie ridicule. Durant toute la représentation, et en particulier pendant le numéro des vautours et lors de la grande finale, son visage est demeuré figé en un masque d'horreur subjuguée.

Quand tout est terminé, les émotions parmi la foule, comme toujours, vont de l'amusement déconcerté à l'indignation outrée, en passant par le bouleversement plus insidieux. Stéphane se dirige d'un pas songeur vers sa BMW. Il croise Sylvie sans s'en rendre compte, elle-même tellement chamboulée qu'elle l'ignore tout autant. Rémi traverse le stationnement avec sa blonde, trop préoccupé pour réagir aux sarcasmes d'Édith, qui a trouvé cette performance faussement audacieuse.

Cette nuit-là, Stéphane, Sylvie et Rémi dorment mal. Ainsi qu'une dizaine d'autres personnes qui ont assisté au spectacle.



Martine a été surprise que Joël l'invite au cinéma. Elle a d'abord

résisté un peu et a suggéré autre chose : pourquoi ne pas aller à la bibliothèque publique voir cette exposition sur l'histoire de Kadpidi ? Mais Joël n'a jamais été très friand des musées ni de tout ce qui s'en rapproche et a donc insisté pour le cinéma. Il a laissé le choix à sa femme entre les trois films à l'affiche à Sorel, même celui qu'il a vu quelques jours plus tôt. À moins qu'elle ne préfère se rendre à Montréal, où il y a plus de possibilités ?

— Ah, non, c'est trop loin et je suis fatiguée.

Ils regardent finalement une comédie sentimentale des plus ordinaires puis reviennent à Kadpidi. Sur le chemin du retour, Joël songe à proposer d'aller prendre un verre, puis se dit que Martine refuserait sans doute. Il pourrait tout de même tenter sa chance, non ? Et pourtant, il hésite, jusqu'à comprendre pourquoi : lui-même, au fond, n'est pas emballé par l'idée. Durant tout le trajet, une question embêtante le turlupine : qu'est-ce qui ne l'emballa pas, au juste ? Sortir boire un verre ? Ou sortir avec Martine ?

Ils arrivent à la maison à vingt et une heures quarante-cinq. Au sous-sol, le policier tombe sur son fils et sa blonde Marianne installés devant un film. Mais la chevelure hirsute de la jeune fille et le rouge sur ses joues indiquent clairement qu'il a interrompu plus qu'un simple visionnement cinématographique. Ils discutent tous les trois quelques minutes malgré l'air impatient de Nicholas, puis, alors que Joël leur souhaite bonne nuit, son fils lui demande s'il a trouvé l'assassin. Joël répond non et Nicholas rétorque :

— Quand tu le retrouveras, tu lui crisseras une bonne volée !

— Nic, franchement !

L'adolescent hausse les épaules pendant que Joël remonte en secouant la tête.

Martine, déjà dans le lit, lève les yeux de son livre.

— C'était une belle soirée, hein ?

Une belle soirée... Un petit souper tranquille durant lequel ils ont parlé des trucs à faire au cours des prochains jours, un film plate au cinéma, un retour à la maison parce que Joël lui-même n'avait pas envie de sortir, le tout qui se termine à vingt-deux heures avec un peu de lecture avant de s'endormir... Il y a quinze ans, Martine et lui seraient allés dans un club (appelaient-ils encore cela « discothèque », à l'époque ?), se seraient mutuellement allumés sur la piste de danse en buvant quelques shooters, puis seraient revenus vers une heure du matin pour baiser passionnément. Mais le plus déroutant pour Joël est que Martine semble sincèrement avoir aimé sa soirée. C'est cette sérénité qui le trouble plus que tout. Qui donc a tort ? Lui qui exige trop, ou elle qui se contente de peu ? Et d'ailleurs, quelqu'un doit-il avoir tort ?

Il annonce qu'il descend dans son bureau. Martine lui demande s'il

travaille demain même si c'est dimanche et il répond oui, mais pas avant le début de l'après-midi. Il souhaiterait donc dormir un peu en matinée et ne pas être réveillé si elle se lève avant lui.

En se dirigeant vers l'escalier, il bifurque vers la chambre de sa fille. Celle-ci pianote sur son ordinateur portable et ne redresse pas la tête à l'entrée de son père. Il lui demande si elle va bien et elle émet son laconique « hmm-hmmm ». Et quand il s'informe sur ce qu'elle a fait de bon aujourd'hui, elle rétorque spontanément :

— Si t'avais été ici, tu le saurais.

Il la voyait venir, celle-là. Mais pas question qu'il tombe dans le piège du mélodrame. Il réplique donc sur un ton qu'il veut léger et plein d'humour :

— Je savais pas que c'était si important pour toi que je sois ici les week-ends : quand t'es à la maison, t'es toujours enfermée dans ta chambre.

— C'est pas pour moi que je dis ça. C'est pour toi pis maman.

Il fronce les sourcils. Encore ses allusions acides, mais cette fois plus précises, plus ciblées.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle lève enfin les yeux, vaguement ennuyée.

— Voyons, p'pa, tu penses que je vois rien ?

Il conserve le silence, ébranlé, et elle finit par retourner à son écran. Par contenance, Joël opte pour la plus mauvaise solution, c'est-à-dire le ton réprobateur.

— T'exagères, là, franchement ! Je suis sûr que ton frère pense pas comme toi.

— Nic voit jamais rien.

Joël hésite, se masse le cou, promène son regard dans la chambre : il y a encore quelques toutous et un ou deux bibelots de chats, mais ils font bien pâle figure aux côtés des *posters* de groupes pop, des pots de cosmétiques, des romans sérieux, des supports à bijoux... Il sent un pincement au cœur. Émilie vieillit. Et avec l'âge vient la lucidité, pour le meilleur et pour le pire. Il devrait dire quelque chose, ne serait-ce que pour la rassurer. Mais pour cela, il doit tout d'abord se rassurer lui-même. La voix vibrante d'une note d'impuissance involontaire, il marmonne :

— Pense pas à ça, là, tout va bien... Allez, bonne nuit...

Il l'embrasse sur le front. Cette fois, elle s'efforce de sourire et lui souhaite « bonne nuit » à son tour. Il descend l'escalier. Il doit se changer les idées. Oublier ses doutes et ses questionnements.

Dans son bureau, il fixe son ordinateur longuement, puis ouvre un de ses dossiers pornographiques. La vidéo débute et il détache son pantalon. Mais lorsque son membre devient bien dur dans sa main, sa propre voix lui susurre à l'oreille :

Tu trouves ça satisfaisant, à quarante-neuf ans, de te crosser presque tous les jours devant ton ordinateur, au lieu de fourrer comme tu le souhaiterais ? Et quand vos relations sexuelles, à Martine et toi, vont passer d'une fois par mois à une fois par trois mois, tu vas te branler deux fois par jour ? Et quand vous ne baiserez plus du tout, le virtuel réussira-t-il encore à compenser ? Combien de temps penses-tu pouvoir vivre ta sexualité par procuration avant de craquer, Jo ?

Son érection ramollit. Rageur, il tente de la réanimer, mais en vain.

Pendant de longues minutes, il ne bouge pas, son regard rivé aux scènes pornographiques sur l'écran, son membre flasque entouré de ses doigts.



Même s'il habite plus près de Yamaska que de Kadpidi, Vincent Boutin est un habitué de La Clique. Il a trente-cinq ans et fréquente l'endroit depuis son arrivée dans la région il y a neuf ans. Il ne connaît évidemment pas tous les clients qui y viennent, mais il reconnaît tous les visages, au point que lorsque quelqu'un entre dans le bar pour la première fois, il le remarque immédiatement.

Justement, depuis un peu plus de deux semaines, il y a des nouveaux qu'on voit avec assiduité : la bande du cirque. Parfois, ils sont deux ou trois, parfois toute la troupe. Et Vincent ne les aime pas. Il les trouve encombrants. Et un peu bizarres.

Par exemple, ce soir. Ils sont sept autour de la table, à parler fort, à rire, à lever leur verre et à trinquer à leur foutue représentation. Bon, il y en a qui sont plus discrets que d'autres, comme le chauve plein de cicatrices. Mais il y a cette rousse maigrichonne qui danse comme une salope avec son collègue musclé qui a l'air aussi excité que gêné. Et ce jeune boutonneux qui accoste sans subtilité presque toutes les filles de la place, manifestement indifférent à ses insuccès répétitifs. Et surtout, cet homo de cinquante ans qui s'habille comme un hipster, qui s'esclaffe comme une grande folle et qui *frenche* constamment l'Hispano qui, lui, boit comme un trou. La seule personne du groupe qui pourrait intéresser Vincent est cette Noire dans la vingtaine, à la beauté époustouflante. Mais elle n'arrête pas de demander au barman des chansons que personne ne connaît et elle cherche à créer du scandale. Vincent n'a pas vu leur spectacle et n'a pas du tout l'intention de combler cette lacune. D'ailleurs, ils attirent l'attention de tout le monde, même si plusieurs clients commencent à être habitués à leur présence embarrassante.

Vers minuit trente, Vincent lisse sa mince barbe d'un air exaspéré, se lève en replaçant sa casquette et annonce à ses quatre amis qu'il rentre. On tente de le retenir, mais il secoue la tête en désignant la

troupe du cirque.

— Ils me tapent sur les nerfs, eux autres.

— Bah, c'est pas la première fois qu'ils viennent ici ! Ils font juste déconner, laisse-les faire !

Il décide de partir quand même et, deux minutes après, il monte dans sa voiture. Même s'il sort souvent, il ne boit jamais beaucoup et se sent donc parfaitement en état de conduire.

Il traverse le pont qui enjambe la Yamaska. Au bout de deux minutes, il atteint la 235, tourne à droite et, pendant une quinzaine de kilomètres, roule dans les ténèbres profondes qui ne sont trouées que par quelques lumières occasionnelles et floues. Enfin, il s'engage sur une route qui, sur deux cents mètres, s'enfonce dans les champs, flanquée de quelques arbres, puis débouche dans un petit quartier perdu en pleine campagne, formé de trois rues et d'une douzaine d'habitations. La voiture se stationne dans l'allée d'une vieille maison à étages en bois que Vincent a achetée il y a trois ans. En assez mauvais état, elle ne lui a presque rien coûté, et comme il est ouvrier en rénovation, il a passé les trente-six derniers week-ends à la retaper lui-même. Le cottage est maintenant fort joli, solide, et prêt à accueillir une éventuelle conjointe. Mais Vincent n'en est pas encore là : il profite bien de son statut de célibataire pour le moment. Il en profite même de manière questionnable, mais il préfère ne pas penser à cela.

Il sort de son véhicule et entre chez lui. Comme toujours, il ne ferme pas les fenêtres avant de se coucher, trop friand de l'air de la campagne qui court à travers toutes les pièces. Qu'on ne lui parle pas de climatisation, il déteste cette fraîcheur artificielle. C'est donc l'esprit tranquille qu'il se faufile sous les draps vers une heure quinze.

À six heures dix, alors qu'il dort sur le côté, les dents acérées d'un râteau se plantent violemment dans son épaule gauche.

Il se réveille en hurlant, arrosé de son propre sang, et se tourne vivement sur le dos. La lumière du soleil est filtrée par le store fermé, mais suffisante pour qu'en une fraction de seconde il distingue une silhouette dressée à côté de son lit et qui lève une sorte de long bâton jusqu'à frôler le plafond. Par réflexe, Vincent glisse vers le bas et rentre sa tête entre ses épaules au moment même où l'arme s'abaisse. Les pointes du râteau manquent la gorge et s'enfoncent dans le visage, en un angle oblique, du coin droit de la bouche jusqu'à la tempe gauche. Une gerbe d'hémoglobine éclabousse son torse et l'oreiller, ses membres tressautent violemment quelques instants, puis il ne bouge plus. Sa souffrance n'aura duré que quelques secondes.

Un halètement produit par l'assassin envahit la pièce. Deux mains tirent sur le manche, mais une partie des dents, particulièrement effilées et profondément plantées dans le front, refusent de sortir et la

tête du mort s'élève mollement en suivant le mouvement. La respiration s'accélère sous la panique et l'outil est secoué avec frénésie ; le crâne bringuebale en tous sens, des morceaux de chair se détachent, mais les pointes ne lâchent pas prise. Un gémissement désespéré s'immisce dans l'inhalation, puis l'arme est tirée une ultime fois, ce qui soulève tout le haut du macchabée. Dans le même mouvement, le manche craque et s'éjecte de l'extrémité en fer du râteau, accompagné d'un cri de surprise, tandis que le corps retombe sur l'oreiller, inerte, le bout de l'outil toujours fiché en travers du visage.

Le halètement devient presque hystérique, un hoquet de répulsion se fait entendre puis des pas de course traversent la pièce jusque dans le couloir. Des gargouillis répugnants envahissent l'étage et une chasse d'eau est déclenchée. Ensuite, pendant de longues minutes, des bruits de fouille emplissent la maison et se concluent par un claquement de porte.

Une voiture démarre, et lorsque le son du moteur se dissipe au loin, le sang s'écoulant du cadavre forme une petite flaque sur le plancher que Vincent venait tout juste de rénover.

Dix

C'est avec une agréable surprise que Joël constate, en ouvrant les yeux dans son lit, qu'il est neuf heures trente. Lui qui souhaitait faire la grasse matinée, c'est réussi. Les enfants, comme de vrais adolescents, sont encore couchés, mais Martine est absente et a laissé un message sur l'îlot de la cuisine.

« Comme tu travailles aujourd'hui, j'ai décidé d'aller faire du bénévolat plus tôt. On se voit ce soir. xxx »

Tout de même, elle aurait pu attendre qu'il se réveille et ils auraient pu profiter de la matinée avant qu'il ne parte. Bourru, il se prépare un café.

Il n'a rendez-vous avec Dominic qu'à treize heures trente au Tim Hortons, mais il arrive une heure plus tôt pour prendre le temps de luncher. Alors qu'il lit le journal tout en mordant dans un bagel au fromage, il aperçoit Marie-Ève Chabot au comptoir. Habillée d'un tailleur classique, elle est sans doute à sa pause de lunch. Il se demande s'il devrait lui faire remarquer sa présence, mais c'est elle qui, en payant le serveur, le voit. Elle lui sourit en lui envoyant la main, très décontractée, et il lui répond avec un sourire qu'il soupçonne un peu figé. Café en main, elle marche vers la sortie et il recommence à lire, tout à coup moins concentré que tout à l'heure.

Peu de temps après, les deux enquêteurs retournent interroger quelques amis et collègues de Coulombe qui n'étaient pas disponibles la veille et notent leurs témoignages avec précision. Puis, à quinze heures dix, ils se retrouvent sur le site du cirque. Malgré le ciel couvert, près de deux cents visiteurs s'y promènent, assistent aux numéros sur la petite scène, participent aux jeux et prennent un verre au bar extérieur. Joël salue quelques connaissances au passage, puis les deux policiers vont directement au zinc où Regina tient lieu de serveuse. Cette dernière, tout en concoctant un bloody caesar, les reconnaît et soupire.

— C'est drôle, mais j'ai le feeling que vous êtes pas venus ici pour vous amuser...

— Vous avez raison, Michelle.

Joël s'attendait à la faire réagir en utilisant son vrai prénom, mais elle se contente d'une moue peu impressionnée. Dominic poursuit, en adoptant un air plus sévère qu'à l'accoutumée :

— On aurait besoin de quelques précisions. Et on vous prévient, Michelle...

— Appelez-moi pas Michelle.

Elle apporte la consommation au client plus loin et quand elle revient pour préparer un autre verre, le sergent reprend :

— On vous prévient, Regina : si vous refusez encore de répondre à nos questions, on vous filera le train jusqu'à ce que...

— J'ai une pause dans une demi-heure.

Et sans un mot, elle va porter une bière à une femme. Les deux policiers se lancent un regard entendu et retournent errer sur le site. Ils observent pendant une quinzaine de minutes le jeu du bassin (activité qui jette Dominic dans la perplexité), Joël discute un moment avec Fab, l'un des barmen de La Clique, puis ils se plantent devant la scène extérieure où Markitos se livre à une démonstration de force impressionnante en soulevant sur une table des volontaires qui sont fort amusés de participer à ce numéro à la Louis Cyr. Puis, Markitos est remplacé par Laurus et Wulf, vêtus en costumes de carnaval : Wulf en homme cravaté, Laurus en femme grotesque évoquant une *drag queen*. Après avoir salué l'assistance, noble et fier, l'Espagnol ouvre une valise remplie de poignards. Son amant, dos contre une grande planche dressée à la verticale à une dizaine de mètres de distance, les bras en croix, s'écrie en prenant une voix féminine caricaturale :

— Espèce de minable, t'es vraiment bon à rien comme mari !

Wulf, calme, lance un premier poignard qui se fiche dans la planche, juste sous le bras droit de Laurus. Ce dernier ricane avec mépris :

— Un incapable pis un ostie de paresseux !

Un second projectile termine sa trajectoire sous l'aisselle gauche de la fausse femme. La foule s'amuse et Joël regarde le numéro d'un air impassible. Sous les insultes de Laurus, quatre nouveaux couteaux apparaissent sur la planche à quelques centimètres de ses jambes et de son corps. Malgré la précision des tirs, Joël constate que la relative courte distance entre les deux hommes ne rend pas la performance si difficile. Alors que Wulf pointe sa dernière lame, Laurus crache avec rage :

— T'es rien qu'un fucking loser !

Le poignard décolle, pourfend les quelques mètres et se plante directement dans la poitrine de Laurus. Une gerbe de sang fuse, accompagnée de plusieurs cris horrifiés. La fausse femme écarquille les yeux et hoquette en glissant lentement vers le sol ; Dominic traverse déjà la foule traumatisée pour s'élancer vers la scène lorsque Laurus se redresse en levant les bras, souriant, rejoint par son amant qui arbore la même expression. Peu à peu, des rires s'élèvent, et, malgré l'air choqué de quelques individus, l'assistance applaudit. Dominic revient à Joël, abasourdi :

— T'as vu ça ? Tu parles d'un numéro pas drôle !

— Ça paraît que t'as pas vu leur spectacle, rétorque Joël avec lassitude.

Le couple salue son public avant de disparaître dans les coulisses.

— On va les questionner, annonce Dominic.

Joël approuve et tous deux s'empresent de se frayer un passage pour se diriger vers l'arrière de la scène.

Hors de la vue de tous, une loge extérieure a été aménagée, où Laurus est en train d'enlever sa perruque en racontant quelque chose de comique à Wulf qui, toujours en costume, est assis sur une chaise et boit une bière. À l'approche des policiers, l'Espagnol se rembrunit alors que Laurus, la poitrine couverte de faux sang, les accueille avec amabilité.

— Ah, messieurs les policemen ! Dites-moi pas que vous êtes venus vous amuser ?

— Pas vraiment, c'est pour le travail, corrige Dominic. On aurait quelques questions pour vous, monsieur Thibault...

— Ah, non, appelez-moi pas comme ça, ni même Laurent ! Juste Laurus !

Qu'ont-ils donc tous à nier leurs véritables noms ? Dominic sort son calepin et son crayon.

— Il semble que mercredi soir vous avez pris presque une heure, Regina pis vous, pour vous rendre de La Clique au Pulsation, expose Joël. Même en vous trompant de chemin, je vois pas comment vous avez réussi ça.

Laurus claque la langue en essuyant le sang sur son thorax et sur son ventre proéminent. Wulf commente froidement :

— Et j'imagine que votre victime a été tuée justement pendant ce laps de temps, c'est ça ?

— Vous auriez été un bon flic, vous, réplique Joël en souriant.

Le policier a remarqué la légère mollesse dans l'articulation de l'Espagnol. Aurait-il bu avant son numéro de lancer de poignards ? Ce serait vraiment irresponsable. Laurus prend de la crème et commence à se démaquiller en expliquant que Regina et lui se sont arrêtés dans un stationnement en arrière d'un dépanneur pour fumer un joint. Il adresse une moue coquine à Joël.

— Allez-vous me passer les menottes, mister policeman ?

— Une heure pour fumer ? Il mesurait combien, votre joint, un mètre et demi ?

Laurus hésite, son expression devient ambiguë.

— Ben... disons qu'il s'est présenté une occasion qui a fait que j'ai fumé autre chose...

Dominic lève le regard de son carnet et fronce les sourcils en signe d'incompréhension. Laurus roule des yeux en soupirant, amusé malgré tout.

— Ben, Regina pis moi, on achevait notre splif, pis y a un gars qui s'est approché ; il nous a demandé si on pouvait partager avec lui... Mais ç'a pas été long que mon « gai-dar » a fait : « Ping ! Lui, y est

dans le même team que moi ! » Fait qu'après une vingtaine de minutes de tournage autour du bonbon, ben...

Dans le miroir, il reluque son amant, puis en haussant une épaule :

— Je lui ai fait une pipe.

— Pardon ? demande Dominic.

— Une pipe, enquêteur. Un blow job. Ça fait tellement longtemps que vous en avez pas eu une que vous vous rappelez plus c'est quoi ? C'est quand on met une belle grosse graine dans sa bouche pis...

— Je sais c'est quoi une pipe !

Et il retourne à son calepin, les joues toutes rouges. Joël observe la réaction de l'Espagnol. Mais ce dernier, qui paraît indifférent, boit sa bière sans quitter les flics des yeux. Laurus enlève sa blouse souillée.

— Faites-vous-en pas pour Wulf. Tant que l'autre est pas là, on peut faire ce qu'on veut.

— Je n'étais quand même pas obligé de le savoir, précise son amoureux en déposant sa bouteille vide sur le sol.

— Ben là ! réplique Laurus en pointant les policiers du doigt, comme pour les tenir responsables.

— Pourquoi ne pas nous avoir dit ça l'autre jour ?

— Ben... Je pensais pas que c'était important...

— Et Regina, pendant ce temps-là ?

— Elle est allée m'attendre dans le pick-up.

Dominic, déconcerté, note le tout dans son carnet tandis que Joël se gratte la nuque en secouant la tête.

— Ça vous échappe, hein ?

C'est Wulf qui a prononcé ces mots et Joël se tourne vers lui. L'Espagnol croise les jambes, un rictus sarcastique au centre de sa barbichette.

— Ça vous échappe complètement...

— Vous parlez de l'enquête ?

Le rictus devient un ricanement.

— Non. Je parle pas de l'enquête, non.

Joël soutient son regard un moment. Dominic demande à Laurus le nom et le signalement du gars en question. Le quinquagénaire, qui examine avec découragement son ventre bombé, s'empresse d'enfiler un t-shirt propre et répond qu'il s'appelle Sam, qu'il a une trentaine d'années, puis en dresse un portrait plutôt sommaire. Dominic note le tout, même si ce genre de description ne les mènera sans doute nulle part. Wulf soupire.

— Bon, pouvons-nous nous préparer pour notre prochain numéro ?

Les policiers remercient Laurus, qui les assure que tout le plaisir était pour lui, puis ils retournent sur le site principal.

Un air de guitare ondule dans l'air : sur la scène, Sarratou effectue un tour de chant. Joël et Dominic se rendent jusqu'au bar, où le gros

musclé est maintenant serveur. Dominic lui demande où Regina prend sa pause et Markitos le dévisage en grattant son menton prognathe, à la fois méfiant et effrayé.

— Dans sa roulotte, je pense ben...

Son élocution n'est pas très précise. Sûrement pas une lumière, se dit Joël. Markitos lui indique de quelle autocaravane il s'agit et les enquêteurs marchent dans cette direction. Ils frappent à la porte et on leur crie d'entrer.

Il y a deux lits dans le véhicule, un à chaque extrémité, et la cuisinette est entre les deux. Du côté gauche se trouve une table recouverte de feuilles de musique pêle-mêle, deux affiches de chanteuses que Joël ne connaît pas ainsi qu'une petite armoire dont les deux étagères sont remplies de bidules électroniques. Sans doute le coin de la dénommée Sarratou, songe le policier, quoique certains trucs semblent avoir plus de lien avec l'écoute électronique que la musique. Il se rappelle ce qu'Annabelle a raconté sur le passé activiste de la Sénégalaise et il sourit avec condescendance. Sur le matelas de droite, Regina est étendue sur le dos et fume une cigarette sans regarder les visiteurs.

— J'espérais que vous m'aviez oubliée.

— Avec des phrases comme ça, vous devez avoir un succès fou auprès des hommes, relève Joël.

Il s'appuie contre la cuisinière tandis que Dominic ouvre son calepin. La chaleur dans la roulotte est moins accablante que la dernière fois, mais il sent tout de même que ses pores vont pisser d'ici une minute.

— Vous allez collaborer, aujourd'hui ?

— Ouais...

— Racontez-nous votre soirée de mercredi.

D'une voix égale et lasse, elle relate tout, sans omettre le passage du joint et de la pipe. Elle explique cela avec la même indifférence que si elle résumait une sortie au cinéma. Dominic referme son calepin et la remercie. La femme se redresse sur le lit et les regarde enfin, son visage prématurément vieilli plus sévère que jamais.

— Vous avez des soupçons sur moi, hein ?

— On devrait ? s'enquiert Dominic, imperturbable.

— Je sais pas. Vous avez sûrement fait des recherches sur moi, donc vous connaissez mon passé. Vous devez vous dire que j'ai le « profil »...

Elle prononce ce mot avec dédain. Joël s'approche, les bras croisés, le front luisant de sueur.

— C'est vrai... Mais si les docteurs vous ont laissée quitter Pinel, c'est parce que vous n'êtes plus dangereuse, j'imagine... Non ?

Un nuage d'amertume passe sur les traits de Regina, puis elle

prend une touche de sa cigarette avec une grimace de dégoût.

— Anyway, pourquoi je l'aurais tué, ce gars-là ?

— Vous aviez des raisons de tuer les trois individus que vous avez éliminés ? demande Joël.

C'est un peu provocateur de sa part, il le sait, mais il se sent drôlement en confiance, comme si son absence pendant trois ans des Crimes contre la personne lui conférait une audace inhabituelle et grisante. D'ailleurs, Dominic semble approuver, car il attend patiemment la réponse en ressortant son calepin. Regina plisse les yeux.

— J'ai été reconnue coupable de deux meurtres, mais j'ai été innocentée de celui de la propriétaire de la cantine.

Joël soutient son regard... et il a alors la conviction, hors de tout doute, qu'elle est aussi responsable de ce troisième homicide. Elle ajoute :

— Et pour répondre à ta question : oui, y avait une raison. Toujours.

Joël n'aime pas la tournure que prend la discussion : Regina ne paraît pas du tout troublée, ce qui était pourtant l'intention première du policier. Peut-être est-il finalement un peu trop sûr de lui. Il essuie la sueur qui coule sur son front et remarque un dessin accroché au mur, au-dessus du lit. Il s'agit d'une reine blonde dont la robe et la couronne sont rouge vif. L'illustration a manifestement été dessinée par un enfant, mais le visage est plutôt bien rendu, en particulier les yeux, tellement puissants et menaçants à la fois qu'ils en deviennent perturbants.

— C'est vous qui avez dessiné ça ? quand vous étiez petite ?

Regina, assise sur le matelas, écrase sa cigarette dans un cendrier, taciturne. Dominic range à nouveau son calepin tandis que Joël, ironique, ajoute :

— C'est bizarre de penser qu'une femme comme vous a déjà tripé sur les princesses...

Regina se lève d'un bond.

— Qu'est-ce que tu sais de moi ? T'as aucune criss d'idée de qui je suis, ni de ce que j'ai été ! Surtout pas de ce que *j'ai été* !

Comme la dernière fois, Joël entrevoit une autre Regina : impressionnante, charismatique et dangereuse... Mais ces traits apparaissent de manière floue, légèrement hors foyer, comme si l'esprit du passé tentait péniblement de modifier le masque du présent. Sur le qui-vive, Dominic effectue un pas vers elle, prêt à intervenir, tandis que la femme poursuit :

— Y a pas si longtemps, t'aurais même pas pu te rendre jusqu'à moi sans que je t'en donne la permission ! Y a pas si longtemps, j'aurais pu te transformer en jouet ! Y a pas si longtemps, tu serais en

train de pleurer devant moi en me demandant pardon !

Joël se demande s'il a bien entendu. Son premier réflexe est de rigoler, mais le regard de Regina l'en empêche. La voix calme mais autoritaire de Dominic articule :

— Êtes-vous en train de menacer un policier, madame Beaulieu ?

Quelque chose semble gonfler dans le visage de Regina, telle une force intérieure et étouffée qui voudrait surgir... mais rapidement, la marée se retire et Joël se retrouve devant la Regina de trente-neuf ans vieillie avant l'âge, lasse et vaincue. Elle détourne la tête en maugréant :

— Non...

Et elle s'allonge sur son lit, à nouveau absorbée par le plafond. Joël et Dominic l'observent un moment, puis quittent la roulotte sans un mot. Dominic s'allume une cigarette.

— En tout cas, si elle veut pas qu'on la soupçonne, elle s'y prend mal en maudit.

— Je me demande si Francus est au courant de son passé...

Ils retournent au bar, et, en attendant que Markitos finisse de servir un client, Joël sort une feuille de son veston (son foutu veston qu'il a encore oublié de laisser dans la voiture, à croire qu'il souhaite vraiment crever de chaleur !) et consulte les noms inscrits dessus : Mark Nicholson. Le mastodonte s'approche enfin et le policier range sa liste.

— Nicholson... Vous êtes anglophone ?

Markitos tique en entendant ce nom.

— Mon père l'était.

— Vous avez aucun accent, remarque Dominic.

— On parlait français. Je viens de Victoriaville.

— Pis vous, Mark, mercredi...

— Appelez-moi Markitos, s'il vous plaît.

Joël se racle la gorge, agacé.

— Vous faisiez quoi, mercredi soir ?

— Mercredi soir, je suis resté ici... Faut que je travaille, je m'excuse...

Et il s'éloigne. Pourquoi il a l'air si nerveux, ce type ? On dirait vraiment qu'il n'a pas la conscience tranquille. Joël l'interpelle et lui demande où se trouve Francus. Markitos lui indique le kiosque du médium avant d'aller servir un client.

Les deux flics se dirigent vers la petite cabane. Deux personnes, un homme et une femme, font le pied de grue devant la porte, sur laquelle est inscrit : « N'entrez que lorsque l'ampoule rouge s'allume. » Joël s'adresse à son collègue en sortant une pièce de vingt-cinq sous.

— Inutile qu'on fasse la file tous les deux. Pile ou face ?

— Pile.

Joël lance la pièce. C'est face. Il la range en grognant.

— OK, va boire une limonade au bar, je vais demander à ce Francus de prendre une pause de dix minutes pour qu'on puisse l'interroger. Et commande-moi-z'en une !

Dominic, ravi, retourne au zinc tandis que Joël, en soupirant, se place derrière les deux individus en ligne.



— Vous faites pas trop médium, je trouve. Pis l'ambiance, c'est pas très convaincant.

Joël, debout et suant sous son veston, prononce ces mots en promenant son regard partout dans la petite salle presque vide. Installé derrière une table, Francus, habillé d'une chemise noire et d'un pantalon blanc, hoche la tête et, tout en frottant sa jambe droite, sourit au policier.

— Vous êtes pas le premier à dire ça. Mais vous êtes sûrement ici pour votre enquête...

— Finalement, vous êtes un vrai médium, on dirait.

— Vous avez évidemment fait des recherches sur nous et vous avez mis au jour le passé de Regina.

— Malgré ses antécédents, vous l'avez engagée quand même ?

— Tout le monde a droit à la réhabilitation, non ? Si ça peut vous rassurer, elle continue d'aller chez son psychiatre une fois par mois.

Joël le considère une seconde, puis le dompteur, avec une moue fataliste, caresse du bout des doigts la cicatrice dans son cou.

— J'imagine qu'avec ce que vous savez maintenant sur elle, on a pas fini de vous voir...

— Mettez-vous à notre place, Francus. Au moment où votre cirque arrive dans la région, quelqu'un est assassiné et, en plus, on découvre qu'une de vos artistes a déjà tué deux fois. Donc, oui, on veut vous interroger encore un peu. Mon collègue nous attend, on pourrait aller dans votre roulotte...

— Je travaille en ce moment. Dans deux heures, je serai totalement disponible.

— Vous pouvez sortir dix minutes, non ?

— Désolé, mais des gens attendent en file dehors. Question de professionnalisme.

Joël, contrarié, éponge son front couvert de sueur. Légalement, il ne peut pas interroger quelqu'un seul : s'il n'y a pas un second policier avec lui, les réponses de Francus ne pourront être consignées dans le rapport d'enquête. Mais deux heures d'attente, merde ! Francus propose :

— Tant qu'à être ici, vous voulez que je lise dans votre esprit ? Ce

sera gratuit pour vous.

Joël ricane et fait mine de s'éloigner.

— Merci, Francus, mais je sais déjà que je vais devenir millionnaire pis qu'un événement extraordinaire va bientôt complètement changer ma vie.

— Voyons, sergent, après ce que vous avez vu de notre cirque, vous pensez réellement qu'on tombe dans ce genre de niaiseries ?

— Parce que vous voulez me faire croire que vous lisez vraiment dans l'esprit des gens ?

— Essayez, vous verrez.

— À la prochaine, Francus. Mon collègue pis moi, on va revenir une autre fois.

— Qu'est-ce que vous avez à perdre ? Ça dure juste trois minutes. Et si vous acceptez, je vous suis à l'extérieur tout de suite après pour répondre à vos questions.

Joël, qui a déjà progressé de quelques pas vers la sortie, s'arrête. Il réfléchit et, l'air ennuyé, lève deux bras résignés.

— OK ! Faites-le, votre petit numéro ! Mais vous avez besoin d'être coopératif.

Satisfait, Francus explique qu'il doit d'abord lui poser quelques questions sur lui. Joël le dévisage d'un air goguenard.

— Un médium qui demande des renseignements sur la vie de son client avant de lire dans son esprit... Pas pire truc...

— En vous connaissant un peu mieux, je verrai votre inconscient et votre futur avec plus de clarté. Allons, jouez le jeu, sergent. Vous êtes marié, j'imagine ?

— Oui.

— Des enfants ?

— Deux. Content ?

— C'est vrai, je vous ai vu avec votre petite famille, jeudi dernier. C'était charmant.

Cette fois, Joël décèle l'ironie sans l'ombre d'un doute. Mais une ironie amère, pas du tout arrogante.

— Vous avez toujours habité Kadpidi ?

— Toujours.

— Et depuis combien de temps êtes-vous en couple ?

— OK, Francus, c'est assez, les questions. Faites votre numéro tout de suite.

Le chauve s'incline puis explique la procédure à suivre. À contrecœur, Joël va se planter sur la ligne noire à deux mètres du miroir. C'est bien parce qu'il n'a pas envie d'attendre deux heures qu'il se prête à ces gamineries ! Quand il racontera ça aux gars, demain... Au bout d'un bref moment, les lumières s'éteignent, sauf un projecteur rouge qui tombe à la verticale sur le policier. Celui-ci, en essuyant son

front, observe avec ennui son reflet écarlate dans la glace. Peu à peu, il perçoit un grognement de fauve tandis que la voix de Francus, derrière lui sur sa droite, devient douce et enveloppante.

— Vous avez faim... Vous avez une vie en apparence réussie, avec une belle famille, vous représentez la loi et vous êtes donc respectable et respecté, mais une étrange faim s'est installée en vous. Depuis quand la ressentez-vous ? Difficile à dire. Au début, elle arrivait sans prévenir, modeste et temporaire. Une petite fringale occasionnelle que vous parveniez à satisfaire de manière convenable et raisonnable. Mais depuis quelque temps, depuis quelques années, cette faim revient de plus en plus souvent. Et malgré vos efforts, vous ne réussissez pas totalement à l'assouvir...

Joël fronce les sourcils, déconcerté par le ton de la démonstration.

— Comment calmer cette faim ? Vous avez une idée du genre de nourriture qui pourrait la combler, mais vous n'osez pas. Car cela viendrait perturber un régime sain auquel vous vous soumettez depuis si longtemps, depuis toujours... Un régime qui, pourtant, vous frustre de plus en plus...

Tandis que le dompteur parle, Joël sent l'agacement monter en lui. Son reflet rouge, dans le miroir, lui paraît étrangement dénudé. Il n'aime pas la tournure que prend ce petit numéro.

— Francus...

— Je vous vois dans plusieurs années, vieillard... Vous aurez continué à suivre votre régime raisonnable durant toute votre existence, mais votre âme sera rachitique, presque morte d'inanition. Vous vivrez encore dans votre belle maison, avec la même épouse, dans une confortable retraite bien méritée... mais ce qui avait faim en vous vous aura bouffé l'intérieur.

Quelque chose se propage en Joël, comme un virus sur le point d'éclore, mais qui se contente de l'effleurer de son contact putride pour lui rappeler qu'il peut l'assommer quand bon lui semblera. Le grognement du fauve s'amplifie toujours, tandis que le reflet rouge du policier s'intensifie.

— Et vous comprendrez que vous avez eu peur, toute votre vie... Car il ne s'agissait pas de vous rassasier complètement, ce qui est impossible, mais juste de contrôler cette faim, de la satisfaire à l'occasion... Ce que vous aviez déjà tenté par des moyens dérisoires, par exemple en sortant seul dans des bars, parfois pour réfléchir, parfois pour discuter avec des femmes rencontrées sur place...

Joël se raidit comme sous l'effet d'une décharge électrique. Mais comment sait-il que... Et tout à coup, il se souvient de la présence de Wefa mercredi soir à La Clique, de même que de celle de Laurus et Wulf le lendemain au Bistrot du Mont-Gris. Il se retourne.

— OK, ça suffit ! Rallumez les lumières.

— Mais une fois que vous serez vieux, il sera trop tard, continue calmement Francus, camouflé par l'obscurité. Si vous n'avez pas osé avant, vous n'aurez pas davantage le courage quand...

— Ça suffit, j'ai dit !

Pendant un bref moment, on n'entend que le grondement du tigre, puis ce dernier cesse et les luminaires s'ouvrent. Le chauve, devant la console de la table, considère le policier avec bienveillance.

— Un problème ?

— C'est vraiment minable, votre affaire ! Alors, vos amis m'ont vu dans un bar deux soirs en ligne pis vous pensez me culpabiliser avec ça ?

— Vous vous sentez coupable de quelque chose ? La culpabilité est un très mauvais moteur.

— Je me sens pas coupable pantoute !

— Alors, qu'est-ce que vous avez ressenti pendant que je vous parlais ?

Joël le dévisage. Francus, les mains dans le dos, lève légèrement le menton.

— Allez, dites-moi... Qu'est-ce que vous avez ressenti au plus profond de vous-même ?

Ses yeux picotant sous la sueur qui traverse ses sourcils, Joël prend une grande inspiration et émet un ricanement méprisant.

— C'est ça qui vous allume, hein ? Provoquer les gens, peu important les moyens... Avouez que ça vous amuse !

Une sourde tristesse balaie le visage de Francus, mais Joël est trop en colère pour s'en rendre compte et, affectant une expression menaçante, dresse un doigt.

— Sauf que vous devriez pas provoquer un flic, Francus... Vous jouez avec le feu...

— On joue pas avec le feu, sergent. On l'apprivoise ou on s'y brûle. Et parfois les deux en même temps.

Furieux, Joël se dirige rapidement vers la porte par laquelle il est entré.

— Il faut sortir par l'arrière, sergent.

Le policier l'ignore totalement, ouvre la porte et se retrouve dehors. Il traverse la foule et marche vers le bar. Dominic, qui a terminé sa limonade, se lève et vient à sa rencontre.

— Alors, il vient ou non ?

Joël réalise qu'il a totalement oublié que Francus lui avait promis de répondre à leurs questions après son numéro. Pris au dépourvu, il a un geste vague :

— Il est trop occupé en ce moment. Mais je lui ai dit qu'on reviendrait.

— OK... Est-ce qu'il a été chiant ? T'es sur le gros nerf...

— Non, non, c'est correct. Envoie, on s'en va.

Dominic lui a commandé une limonade, mais Joël rétorque qu'il n'a plus soif. Ils marchent vers le stationnement et dix minutes plus tard, Dominic laisse son collègue près de sa Lexus au Tim Hortons.

— On se voit au débriefing demain matin, lance-t-il, quelque peu dérouté par la morosité de Joël.

Ce dernier monte dans sa voiture et démarre. Il se trouve complètement idiot de se mettre dans un tel état. Sa vie n'est pas parfaite, certes, mais elle ne s'approche en rien de la suite de clichés que lui a débballés ce Francus. Et ces allusions sur ses sorties dans les bars, c'est tellement de mauvais goût ! Et d'ailleurs...

Une idée un peu fantasque prend forme en lui. Il tente de la rejeter en se disant qu'il court après un refus... mais aussitôt une voix plus autoritaire réplique qu'il y a une dizaine d'années, ç'aurait été possible, ç'aurait été même drôlement cool, alors pourquoi pas aujourd'hui, hein ?

Moins de dix minutes plus tard, il pénètre dans le CHSLD de Kadpidi. Il prend l'ascenseur, ignore les salutations des employés, traverse les couloirs en croisant quelques vieillards tremblotants, puis tombe sur Martine qui, au fond d'un étroit corridor désert, remplit une armoire de serviettes propres. Elle s'étonne de le voir et lui demande si sa journée est terminée. Il répond par l'affirmative et enlace sa femme par la taille, les mouvements plus fébriles que sensuels.

— On devrait en profiter...

— En profiter pour quoi ?

— Pour aller s'amuser un peu...

Elle comprend enfin et écarquille les yeux.

— T'es venu pour ça ?

— Ben oui. Envoie, on y va...

Mais elle objecte qu'Émilie est à la maison avec Anne-Sophie, elle vient d'ailleurs de lui parler au téléphone. Son mari se colle un peu plus sur elle, toujours avec ce mélange de séduction et d'urgence.

— Laisse faire la maison, on va à l'hôtel...

— L'hô... ?

Elle éclate de rire, un rire qui frappe Joël en plein front. Elle ne le croit pas, convaincue qu'il la charrie. Mais il lui assure que non, lui appuie le dos contre l'armoire et l'embrasse dans le cou. Elle ricane, mais jette des coups d'œil incertains vers l'autre bout du couloir.

— Jo, y a plein de résidents qui peuvent arriver...

— Tant mieux, réplique le policier en glissant sa main vers les seins de sa femme. Ça va leur rappeler le bon vieux temps. Let's go, on y va...

— Ben voyons, Jo, c'est cher, un motel !

Il cesse une seconde de la caresser, un flot de découragement

remontant de ses entrailles. L'inéluctable, l'immanquable est en train de se produire, et pourtant, pourtant, il ne veut pas s'avouer vaincu, parce qu'il faut que ça fonctionne, il faut que ce soit encore possible. Martine ne le comprend donc pas ? Il lui masse alors les fesses et souffle près de son visage :

— OK, on oublie l'hôtel pis on fait ça ici. Il doit ben y avoir une salle de rangement, un placard, un débarras quelque part... Envoie, trouve-nous ça...

Maintenant, elle ne rit plus, déconcertée, et commence même à repousser gentiment son mari.

— Bon, Joël, ça suffit, là... T'es vraiment fou.

— Envoie donc...

— Joël...

— Envoie donc, là...

— Arrête, là, franchement !

Il la lâche enfin et recule d'un pas. Elle l'observe avec un petit ricanement perplexe.

— Veux-tu bien me dire ce qui t'arrive, mamour ?

— C'est toi qui me demandes ça ?

Sous l'œil ahuri de sa femme, il s'éloigne sans un mot. Dans la salle communautaire, Laura, derrière son bureau de la réception, le toise avec circonspection tandis qu'il attend impatiemment l'ascenseur. Il regarde autour de lui par contenance et aperçoit un couple de vieux, assis devant la télévision, qui fixent l'écran d'un air indifférent et vide.

Deux momies à peine conscientes de la présence de l'autre.

Pris d'une soudaine nausée, Joël se réfugie dans l'ascenseur.



Debout sur la berge de terre dure parsemée d'herbes éparses, Regina contemple la Yamaska devant elle. Seuls la lune et le lampadaire de la rue, vingt mètres derrière elle, fournissent un éclairage laiteux qui transforme la rivière en traînée d'encre. En fumant une cigarette, le visage fermé, elle tente de distinguer ce qu'il y a de l'autre côté, mais la nuit est trop épaisse et elle ne voit rien. Rien du tout.

Ce soir, après le spectacle, personne n'avait envie de sortir en ville, tous sont restés au campement pour chanter avec Sarratou autour du feu. Mais Regina avait besoin d'être seule. Du moins pour une heure ou deux. Elle a pris le F-150 et a roulé au hasard sur la route des Résistants, jusqu'à dénicher cette petite berge.

Le calme nocturne est parasité par le toussotement d'un moteur qui s'élève, puis s'arrête tout près derrière elle. Des voix, des rires, des pas. Sur sa droite, à une vingtaine de mètres, trois gars s'approchent

de la rivière, carton de bière à la main, en jetant un bref coup d'œil vers elle. Deux s'assoient sur un gros rocher, le troisième demeure debout, et tous s'ouvrent une bouteille. Même si elle ne discerne pas leurs traits, elle les estime plutôt jeunes. Elle songe à repartir, mais la vue de l'alcool lui donne soif. Après une courte hésitation, elle lance sa cigarette dans l'eau et marche vers le trio qui interrompt sa discussion pour jager l'inconnue. Elle distingue enfin leurs visages : vingt ans, peut-être vingt-deux.

— Salut.

Ils grommellent des salutations, peu intéressés mais un brin intrigués par la présence d'une femme de cet âge seule sur le bord de la Yamaska à pareille heure. Elle pointe le doigt vers le carton de bière.

— Vous m'en donnez une ?

Son ton est blasé et les jeunes paraissent pris de court par une telle effronterie. Elle lève une main comme pour les rassurer.

— Inquiétez-vous pas, je me cherche pas des amis. Je vais la boire tranquille là-bas.

— Ben, on en a juste six, répond celui qui est debout, un barbu coiffé d'une tuque.

— Come on, rien qu'une.

Sans animosité, un des gars assis sur le rocher l'informe qu'il y a un dépanneur à trente secondes de là. Regina les dévisage puis, en jurant entre ses dents, se penche vers le carton et attrape une bouteille. Le barbu la rejoint en deux enjambées en lui demandant ce qu'elle fout là.

— Je me prends une bière, criss de cheap.

Le type lui retire la bouteille des mains. Offusquée, Regina tente de la récupérer, mais l'autre, incrédule, se tourne sur le côté pour protéger son bien.

— Donne-moi ça, ostie de minable ! crache-t-elle. La Reine l'exige, t'as compris ?

Les deux mecs installés sur le rocher ricanent en entendant ces mots. Le barbu secoue la tête, démonté.

— Coudon, c'est quoi, votre problème, vous ?

Regina assène un coup de poing frustré sur l'épaule du gars. Furieux, celui-ci pousse brutalement Regina et elle, perdant l'équilibre, atterrit sur les fesses. Les deux autres jeunes se lèvent en intimant à leur ami d'y aller mollo. Tandis que le barbu se justifie, Regina, toujours assise, se met à trembler : la rage déferle en elle avec une telle force que le sol bouge sous son postérieur. Ses yeux exorbités tombent alors sur une pierre à l'arête coupante qui traîne à quelques centimètres de sa main. La voix du barbu traverse le bourdonnement dans ses oreilles :

— Je m'excuse, là, madame, mais criss !... On vous l'a dit qu'y a un dépanneur à côté, là, c'est pas compliqué !

— Vous êtes correcte, madame ?

Regina s'imagine attraper la pierre, foncer et...

— Madame ?

Elle ferme les paupières et prend une grande respiration, le visage crispé de frustration, les dents si serrées qu'elles en grincent. Elle se lève aussi péniblement que si elle avait quatre-vingts ans et, le dos voûté, trop humiliée pour accorder le moindre regard aux trois jeunes, se dirige vers la route tout près, les jambes molles. Derrière elle, les gars marmonnent entre eux et elle discerne nettement les mots « ostie de folle ».

Quand elle monte dans le pick-up, elle essuie d'un geste sec ses yeux emplis de larmes aussi brûlantes que le désespoir qui coule en elle.

Regina

Le coup d'État a éclaté alors que Michelle Beaulieu ne le craignait plus. Après tout, elle avait bien mérité son règne. Au cours des années ayant précédé son accession au trône, elle avait échappé à la police, avait tenté vainement de vivre une vie normale dans une petite ville, avait éliminé des minables qui se mettaient en travers de son chemin, était devenue prostituée... Puis, en 1997, à vingt-deux ans, tandis qu'elle fuyait à nouveau les flics dans le métro de Montréal, elle avait découvert cette station inconnue au bout de la ligne verte, Wonderland, et par la même occasion un endroit incroyable où il n'y avait plus de loi. Un endroit, avait-elle compris rapidement, qu'elle pourrait diriger, car ses règles et sa vision du monde pouvaient fonctionner là. Pendant des mois, elle avait accepté d'être l'employée d'Andromaque, la patronne de ce quartier improbable, mais elle préparait secrètement la révolte, gagnait peu à peu la confiance de tous les habitants de la place... Et après un an seulement : exit Andromaque ! Ainsi, elle effaçait Michelle Beaulieu pour devenir enfin la Reine Rouge², ce personnage tout-puissant qu'elle rêvait d'incarner depuis son enfance !

Dans ce monde parfait pour elle, elle avait régné pendant six ans. On l'avait aimée autant qu'on l'avait crainte, et certains l'avaient aussi haïe, ce qui expliquait les trois rébellions qui avaient éclaté entre 1999 et 2002 et qu'elle avait écrasées dans l'œuf assez facilement, car elles étaient portées par une simple minorité de mécontents. Et pendant les trois années suivantes, plus aucune menace n'était venue ébranler son autorité, ce qui l'avait amenée à croire que sa mainmise sur le quartier était désormais complète et qu'elle pourrait jouir de son pouvoir pendant de longues, longues années.

C'est sans doute cette trop grande assurance qui avait ramolli sa vigilance et celle de ses hommes de main. En 2004, le coup d'État a été aussi inattendu que violent et, contrairement aux autres, incroyablement bien organisé. La totalité de ses Valets ont été tués en moins de deux heures et c'est presque par miracle qu'elle a pu atteindre le métro pour fuir, accompagnée de ses deux fidèles acolytes, Chair et Bone. Avec désespoir, effondrée sur une banquette du wagon, elle a compris qu'un rideau était tombé.

Se retrouver à Montréal dans le monde commun a d'abord été un choc. Pour Chair et Bone, certes, mais beaucoup plus pour la Reine déchue (Reine déchue ! Ces deux mots lui déchiraient le cœur chaque fois qu'elle les évoquait !). Se plier à des règles ou à des normes sous peine d'être coffrée par la police lui était pénible, surtout que les flics détenaient toujours un mandat d'arrêt contre Michelle Beaulieu. Mais comme elle avait réussi à emporter une bonne partie de l'argent du Palais, soit trois

cent mille dollars, elle et ses deux complices pouvaient vivre sans être trop remarqués et préparer un nouveau projet machiné par Michelle : une entreprise dans laquelle elle pourrait redevenir souveraine. Ce serait une modeste copie de son ancien palais, illégale et secrète, mais elle reprendrait tout de même le sceptre du pouvoir. Elle a donc frayed dans les milieux les plus louches pour établir des contacts, a fini par rencontrer le représentant d'une association criminelle qui portait le nom évocateur de Hell.com puis, début 2006, avec Chair et Bone, elle ouvrait le Donjon de Queen³, où les clients pouvaient assouvir n'importe quel instinct sexuel.

Pendant presque trois ans, le Donjon a reçu en catimini des gens fortunés, autant de Montréal que du reste du monde, la plupart membres de ce redoutable groupe qu'est Hell.com et dont elle ne savait à peu près rien. Bien sûr, le côté illicite de sa business l'empêchait de vivre sa nouvelle gloire à visage découvert et le jour, sous une fausse identité, elle devait jouer la citoyenne normale, mais la journée terminée, elle devenait Queen, la patronne, et retrouvait ainsi une forme de puissance. Tous les soirs, elle était la femme la plus respectée par tous les décadents qui s'inclinaient devant elle ; tous les soirs, elle dirigeait avec une main froide et sans merci les hétéros, gais, lesbiennes, bis, travelos, sado-maso, shemales et fétichistes qu'elle engageait ou licenciait selon son bon vouloir. Non pas que tout ce catalogue sexuel l'intéressât : elle-même menait une vie sexuelle très modérée et, comme toujours, ne pratiquait que la masturbation ; si un partenaire l'accompagnait, il n'y avait jamais de coït et elle se contentait de gicler sur le gars à ses pieds, qui se tordait de plaisir et de soumission. (Trois hommes seulement l'avaient pénétrée : les deux salauds qui l'avaient violée alors qu'elle avait seize ans, dans cette petite ville minable où elle s'était cachée ; et ce psychologue qu'elle avait fréquenté à la même époque, à qui elle avait eu la naïveté de faire confiance et qui l'avait finalement flouée⁴ ; il avait d'ailleurs tenté de la retrouver et avait chèrement payé son entêtement). Mais elle avait compris depuis longtemps que contrôler l'offre de la sexualité extrême apportait une forme de pouvoir non négligeable, même s'il ne s'avérait pas aussi grand que celui qu'elle avait pratiqué librement dans son ancien monde. Mais cette gloire à mi-temps lui paraissait un compromis appréciable et, malgré certaines vagues de nostalgie, elle menait une vie somme toute satisfaisante.

Puis, en octobre 2008, tout a basculé à nouveau : les flics ont démantelé le Donjon et plusieurs arrestations ont eu lieu, dont celle de Queen elle-même. Chair et Bone s'en sont-ils sortis ? Elle ne le saurait jamais. En tout cas, Hell.com n'a pas été touché : le groupe était trop puissant, trop complexe et trop abstrait pour qu'on puisse l'impliquer, surtout qu'il ne servait en fait que de « fournisseur » au Donjon. Sous les verrous, en attendant sa comparution, Michelle, malgré sa rage et son affolement, a réfléchi avec une rapidité et une lucidité étonnantes. Les enquêteurs découvriraient sa véritable identité et tout remonterait à la

surface tel un cadavre libéré de la boue qui le retenait au fond d'un marais : le meurtre de son directeur d'école, celui de la propriétaire de la cantine où elle avait travaillé quelques mois, celui de son pimp à Montréal, sa fuite de la police depuis presque vingt ans, et finalement la gérance de cette maison de débauche extrême... Sans doute qu'on ne pourrait faire de liens entre elle et les deux assassinats perpétrés dans la petite ville où elle avait habité incognito pendant deux semaines, à la fin de 1991, mais le dossier était suffisamment lourd pour qu'elle passe à la moulinette. Le seul moyen de s'en tirer était d'éviter l'étiquette de monstre qu'on ne manquerait pas de lui accoler. Et pour cela, il n'y avait qu'une solution.

À partir du moment où on l'a amenée devant le juge, elle est devenue Michelle-Beaulieu-la-perturbée-mentale : elle passait de longues minutes en catatonie, le visage hagard, puis piquait des crises de colère pendant lesquelles elle traitait tout le monde de salauds et d'exploiteurs, et éclatait en sanglots en appelant sa mère à l'aide (sa mère ! alors qu'elle avait toujours méprisé cette misérable victime rampante !). De plus, elle prétendait ne plus se rappeler les crimes qu'on lui reprochait, donnant ainsi l'impression que son cerveau évacuait ces pénibles souvenirs. Les psychiatres lui ont fait subir une batterie d'examens durant lesquels elle continuait à jouer à la folle avec une facilité qui l'étonnait elle-même : en fait, elle singeait les agissements qu'aurait adoptés une fille normale ayant vécu la même vie qu'elle. Psychiatres, agents de police, juge, avocats, tous ont embarqué. Oui, Votre Honneur, elle a tué son directeur d'école, mais elle était mineure et il est de triste notoriété publique qu'elle vivait sous le joug d'un père psychopathe qui voulait la transformer en assassin, alors elle a évidemment accompli ce geste dans un état de confusion mentale menant à un conflit de loyauté. Geste dont, d'ailleurs, elle ne se souvient pas. Oui, Votre Honneur, elle a fui la police pendant des années, mais elle fuyait surtout une existence qui avait réduit toute estime d'elle-même en lambeaux et une société qui ne verrait en elle qu'une criminelle comme une autre. Ah, non, Votre Honneur, elle n'a pas tué cette propriétaire de cantine, les preuves sont nettement insuffisantes dans ce dossier... Mais, oui, Votre Honneur, elle est devenue prostituée, mais n'est-ce pas là le sort tragiquement banal de bon nombre de filles en détresse ? Oui, Votre Honneur, elle a éliminé son pimp, mais il la traitait comme une esclave, la battait et s'apprêtait à la violer, alors elle a réagi comme son père et toute son infernale enfance le lui ont enseigné : par la violence. Et, encore une fois, son cerveau, par autodéfense, a effacé ce souvenir de sa mémoire. En effet, votre Honneur, elle a fui derechef et on a perdu sa trace pendant onze autres années et, oui, elle a créé ce Donjon dégradant et malsain, mais que pouvait-elle faire d'autre ? Cette antichambre du vice symbolisait ce que fut la vie de cette pauvre femme, qui est affligée bien plus de troubles mentaux que d'instincts de meurtrière, Votre Honneur.

Bref, les pysys lui ont diagnostiqué un « trouble dissociatif sévère ». Elle

a donc évité la prison et s'est retrouvée à l'institut psychiatrique Pinel de Montréal, où son propre père avait été enfermé de 1991 jusqu'à sa mort en 2003, à la suite d'un anévrisme (mort qui, lorsqu'elle l'a apprise, l'a plus bouleversée qu'elle ne l'aurait cru). Elle a continué à jouer le jeu de la folle qui avait oublié ses meurtres, mais de la folle en traitement, de la folle qui doit guérir, mais pas trop vite, par étapes, avec des avancées et des rechutes, des gains et des pertes, des moments d'euphorie et de désespoir, tout cela en grignotant toujours un peu plus de terrain vers le plateau de la rémission. Elle ne dérogeait jamais de son personnage grotesque, « progressant vers le bien et l'équilibre mental », mais tellement éloigné de ce qu'elle était fondamentalement que parfois, seule dans les toilettes, elle en vomissait de dégoût et de honte. Elle devait non seulement contrôler cette mise en scène vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais l'élever à la perfection théâtrale, et de toutes les périodes de sa vie, ce fut de loin la plus difficile. Du moins jusqu'à maintenant.

Car lorsqu'en mai 2011 les médecins de Pinel, impressionnés par les progrès de leur patiente en vingt-huit mois, ont annoncé qu'elle pouvait désormais réintégrer la société sans danger, Michelle a cru qu'elle reprendrait sa vie là où elle l'avait laissée, même si la loi l'obligeait à subir des réévaluations psychiatriques mensuelles (au cours desquelles elle jouait son rôle de femme sage et bien intégrée). Mais la désillusion l'a rattrapée avec la vitesse d'une révélation qui n'attendait que son heure pour la gifler de plein fouet. Sans argent, habitant un appartement minable dans l'est de Montréal, sans amis et sans royaume, elle a compris que sa déchéance actuelle était pire que celle vécue lors de sa fuite du Palais sept ans auparavant. Elle a bien tenté quelques emplois de misère, mais elle démissionnait rapidement, incapable d'obéir à quelque autorité que ce soit. À deux ou trois occasions, elle a eu le réflexe d'attraper un couteau de cuisine pour frapper un patron qui la traitait comme la dernière des sous-fifres, ou une bouteille de bière pour la casser sur le visage d'un type qui l'ennuyait dans un bar, mais chaque fois, un éclair de lucidité lui rappelait qu'elle ne détenait plus aucune forme de pouvoir. Et pour se réapproprier celui-ci, il lui fallait se rebâtir un empire comme celui du Donjon. Cependant, sans argent ni contacts, elle devait commencer à la base, donc retourner à la prostitution.

Ce qu'elle a fait à contrecoeur, sans souteneur et à son propre compte. Mais en entrant chez elle et en l'apercevant, plusieurs hommes ne se gênaient pas pour montrer leur déception, souvent même au point de tourner les talons sans payer. On la trouvait trop vieille ou trop abîmée pour le prix élevé qu'elle exigeait. De plus, elle ne s'efforçait nullement de se rendre affriolante, son maquillage consistant en une simple ligne noire sous les yeux. Et le comble, c'est qu'elle n'acceptait que la masturbation en duo ! Face à ces réactions, elle précisait que, en effet, le coït n'était pas permis, mais qu'elle éjaculait sur le client au moment où il jouissait. Ce à

quoi ils répliquaient :

— Ah, t'es une femme-fontaine ! C'est cool ! Mais je connais des prostituées qui le sont aussi pis qui chargent ben moins cher que toi...

Des femmes-fontaines ! Quel terme imbécile ! Savaient-ils, ces péquenots, qu'elle giclait à seize ans, avant que la porno en fasse une nouvelle mode d'autant plus ridicule qu'elle ne concernait qu'une minorité de femmes ? Maintenant, n'importe quelle jeune poulette qui crachait cinq gouttes de pisse pendant qu'elle fourrait se targuait d'être une squirter ! Mais elle avait beau s'indigner, cela ne changeait rien : pour les hommes, payer aussi cher une femme-fontaine de trente-six ans au corps fatigué qui refusait la pénétration, ça ne valait pas le coup. Qu'allait-elle faire ? Se vendre au rabais ? Jamais, il n'en était pas question ! Après trois semaines, elle a laissé tomber la prostitution.

Elle se tenait donc tranquille et encaissait son chèque de BS sans un mot, ce qui équivalait presque à mourir : une Reine ne se tient pas tranquille ! Une Reine règne, une Reine exige, une Reine vit à fond sa gloire ! Mais elle n'avait plus de gloire. Elle n'était plus Reine. Elle ne le serait plus.

Que s'était-il passé ? Elle pouvait blâmer sa nouvelle réalité qui la limitait dans ses actes, bien sûr, c'était indéniable, mais était-ce suffisant pour expliquer un avilissement si profond ? Ces deux années et demie de détention avaient-elles pu l'affaiblir à ce point ?

Trois mois après sa sortie de Pinel, elle n'avait toujours aucun emploi stable et aucun ami. Trois fois, elle a tenté de retrouver la station de métro qui menait à son ancien monde, mais sans succès, comme si désormais elle n'y avait plus accès. Elle avait commencé à fumer, buvait plus qu'elle ne le devait et vieillissait trop vite. Elle n'avait jamais été un canon de beauté, mais le charme sauvage et sensuel qu'elle dégagait auparavant était bel et bien enterré sous la désillusion et l'abdication. L'idée du suicide lui traversait parfois l'esprit, telle une vision fugace aussi terrifiante que rassurante.

Puis, un samedi après-midi du mois d'août 2011, alors qu'elle errait rue Notre-Dame dans l'est de l'île (elle habitait dans ce quartier et marchait souvent sans but précis, désœuvrée), elle est passée devant un terrain vague où s'était installé un cirque ambulancier, le Humanus Circus. Comme l'accès au site était gratuit (elle était si fauchée qu'elle n'aurait pas payé un sou) et qu'il semblait y avoir beaucoup de monde, elle est entrée, distraitement, sans aucune attente. Quelques centaines de visiteurs grouillaient sur le terrain et Michelle a rapidement trouvé un bar extérieur. Tout en alignant les bières, elle se promenait d'une activité à l'autre, assistant ainsi à une suite de démonstrations tout de même intrigantes et plutôt provocatrices. Par exemple, ce numéro de lancer de poignards était pas mal rock'n'roll et a même réussi à produire chez Michelle un frisson de plaisir, réaction qu'elle n'avait pas ressentie depuis des lustres. Puis, après

six consommations (misère ! elle manquerait d'argent d'ici son prochain chèque de BS, c'était certain !), juste assez ivre pour lui donner envie de faire des trucs qu'elle aurait normalement méprisés, elle s'est approchée d'un jeu où on devait lancer des balles en forme de grenades sur une cible pour actionner la chute d'une rousse maigrichonne dans un bassin rempli d'eau. Jeu classique et insignifiant, mais nuance amusante : on pouvait placer sur la cible un carton qui changeait la nature de celle-ci. Certains participants choisissaient le carton « gouvernement », d'autres « société », ou encore « famille »... Au bout d'une dizaine de minutes d'observation, Michelle, quelque peu soûle, a décidé de tenter sa chance. Quand le bel Espagnol d'une cinquantaine d'années lui a demandé quel carton elle souhaitait mettre sur la cible, elle a répondu d'une voix pâteuse :

— T'en as un qui dit « peuple » ?

Peuple ? Non, il n'avait pas ça. L'Espagnol a proposé le carton « Société », mais ce n'est pas ce que voulait Michelle. Celle-ci, embêtée et légèrement chancelante, s'est tournée vers la rousse, qui attendait patiemment sur sa planche, et tout à coup, avec un sourire mauvais, elle a lancé sa première pseudo-grenade sur la femme, mais l'a manquée. Celle-ci a ouvert de grands yeux ahuris tandis que l'Espagnol s'écriait qu'il fallait viser la cible. Mais Michelle, sous les rires de l'assistance, a lancé un second projectile vers la maigrichonne, qui a pu l'éviter. L'Espagnol a retenu Michelle par les épaules, mais celle-ci l'a violemment repoussé, grisée autant par l'alcool que par une excitation inhabituelle, puis a propulsé sa dernière balle qui, cette fois, a percuté la plate poitrine de la rousse.

Un colosse qui s'était approché a attrapé sans ménagement Michelle et, malgré ses cris de protestation, l'a transportée derrière le kiosque où, à l'abri des regards de la foule, il l'a jetée sur l'asphalte craquelé. Le géant, fâché et mal à l'aise à la fois, lui a ordonné de quitter les lieux immédiatement.

— Je vais partir si je veux, Hulk Hogan ! Personne me dit quoi faire !

Au même moment, l'Espagnol et la maigrichonne sont apparus et celle-ci, furibonde, a giflé Michelle, qui a réagi en frappant à son tour. L'Espagnol a allongé un coup de poing à l'hystérique, qui s'est retrouvée sur le dos, mais presque aussitôt, elle a bondi sur ses pieds et, le visage en sang, s'est lancée sur son agresseur.

— On traite pas la Reine Rouge comme ça, criss de minable, t'as compris ? T'as compris, mon ostie de plein de marde ?

Un autre crochet l'a envoyée au sol et cette fois, elle a vu des étoiles pendant une bonne minute. Sonnée et ivre, elle s'est mise à croasser :

— Mes Valets !... Où sont mes Valets ?... Le leur ordonne de... de tuer ces vers de terre... Où sont mes osties de Valets ?

Elle savait qu'elle délierait totalement et à ce moment, elle a vraiment souhaité mourir.

C'est alors qu'un chauve couvert de cicatrices est apparu. L'Espagnol lui a résumé la situation et a précisé en rigolant qu'elle se prenait pour une reine. Le chauve a demandé au colosse de la relever. Soutenue par celui-ci, molle comme une poupée de chiffon, Michelle a vu l'homme aux cicatrices s'approcher d'un air intrigué, en traînant de la jambe droite.

— Tu es une reine ?

— Va chier !

— Pourquoi dis-tu que tu es une reine ?

Michelle a craché un jet de salive rougeâtre qui a atteint le chauve sur la joue. Peu impressionné, il a essuyé le crachat du bout des doigts, et malgré son étourdissement, Michelle a cru deviner un sourire protecteur planant sur les lèvres de l'homme.

— Qu'est-ce que tu ressens, en ce moment ?

— J'ai envie de vous tuer ! Toute la gang !

Il a secoué la tête patiemment.

— Non, quelle émotion ressens-tu ?

Elle a voulu se débattre, mais un ultime vertige l'a plongée dans l'inconscience.

Lorsqu'elle s'est réveillée, elle était étendue dans un lit étroit, un pansement sur la joue. Le chauve était assis près d'elle. Il a dit s'appeler Francus et a précisé qu'elle dormait depuis deux heures dans son autocaravane. Il a ajouté avoir trouvé son nom dans son portefeuille, Michelle Beaulieu, ce qui lui a permis d'effectuer une recherche sur Google.

— Tu as un passé fascinant. Et je suis sûr qu'Internet ne raconte pas tout.

Il n'a pas dit cela avec mépris ou crainte mais avec une sorte de curiosité teintée de bienveillance, ce qui a étonné Michelle. Il lui a demandé si elle voulait lui en révéler plus, mais elle a marmonné qu'elle souhaitait partir. Sauf qu'à peine debout elle a dû se rasseoir sur le matelas, trop étourdie. Francus lui alors proposé de se reposer un peu. Il lui a même offert de regarder leur spectacle, qui commençait dans trente minutes. Elle pourrait être confortablement installée dans les coulisses. Il a ajouté qu'elle trouverait cela sans doute très original. Michelle n'avait pas du tout envie d'une séance de cirque, mais elle était si faible... et quelque chose l'intriguait chez cet homme au visage cicatrisé, une compassion qu'on ne lui avait pas montrée depuis longtemps.

D'abord avec indifférence, elle a donc assisté à leur show. Mais peu à peu, son intérêt s'est éveillé, pour se transformer graduellement en fascination. Si elle n'avait pas été si amorphe, elle aurait elle aussi attrapé un pistolet à balles de peinture pour tirer sur tout ce qui bougeait. Pour la première fois depuis qu'elle était revenue dans le monde normal, elle était témoin d'un événement qui avait du sens... ou, du moins, avait du sens pour elle.

Après la représentation, sans un mot, le colosse a ramené Michelle dans

la roulotte de Francus et est sorti. Assise sur le lit, elle a réfléchi. Puis Francus est entré, en robe de chambre, son bras saignant encore légèrement à la suite de son numéro avec le tigre. Il s'est installé devant son invitée et lui a demandé son opinion sur le spectacle. Elle l'a regardé droit dans les yeux.

— Vous êtes qui, au juste ?

Il a ri avant de rétorquer que c'était à elle de raconter son histoire. À sa grande surprise, elle a déballé toute sa vie, parlant lentement pendant une bonne heure, sans presque jamais s'arrêter. Non pas parce qu'elle en éprouvait le besoin, mais parce qu'elle voulait savoir comment réagirait cet homme en apprenant tout ce qu'elle avait fait. Comme si elle espérait... mais qu'espérait-elle, précisément ?

Quand elle a eu terminé, il a gardé le silence un moment, calme mais impressionné. Puis, il a répété sa question de tout à l'heure :

— Quand tu voulais te battre avec Wulf, cet après-midi, quelle émotion ressentais-tu ?

Cette fois, elle a compris que la question s'inscrivait parfaitement dans la suite des choses. Le visage sombre et les dents serrées, elle a marmonné :

— De la frustration. Une ostie de criss de frustration. Pis je la ressens depuis beaucoup trop longtemps.

Francus a hoché la tête avec approbation. Il s'est levé, a ouvert son petit frigo, en a sorti deux bières et en a tendu une à Michelle en s'asseyant de nouveau. C'est à ce moment qu'il lui a demandé si elle souhaitait se joindre à eux. Ils n'étaient que cinq, ce qui limitait quelque peu leurs possibilités ; un membre de plus dans la troupe ne ferait pas de tort. Michelle tenait la bouteille dans ses mains, méfiante mais attentive. Elle a articulé qu'elle n'avait aucune compétence pour être dans un cirque, ce à quoi le chauve a rétorqué :

— Tu crois que tu en as davantage pour être dans la vie normale ?

Michelle ne bronchait pas. Il a expliqué qu'avec eux elle trouverait sans doute un équilibre qu'elle n'atteindrait jamais autrement. Elle écoutait sa voix rassurante et elle pensait au spectacle auquel elle venait tout juste d'assister. Prudente, elle a demandé comment elle pourrait créer cet équilibre, mais Francus, avec un sourire teinté d'un brin de tristesse, a dit que c'était à elle d'en découvrir les moyens. Michelle ne démontrait toujours aucune émotion, mais se sentait confuse. L'idée de se joindre à cette troupe ne la tentait pas particulièrement, mais l'éventualité de retourner dans sa vie morne, sur laquelle elle n'exerçait aucun pouvoir, lui paraissait trop déprimante.

Trouver l'équilibre... Était-ce possible pour elle ? D'ailleurs, le souhaitait-elle ? L'œil méfiant, elle a grommelé :

— Je suis pas capable d'avoir un chef, je te préviens...

— Je suis pas un chef.

— T'es quoi, alors ?

Le sourire du chauve s'est élargi, mais cette fois Michelle a cru y déceler de l'orgueil.

— Un guide.

Onze

— Et tu penses qu'elle te menaçait directement ?

Dans la pièce se trouvent Joël, Raymond, Dominic, Didier, Annabelle et même Dubois, le lieutenant. Justin est absent, occupé à effectuer des recherches sur le passé de Coulombe. Joël et Dominic, le dos appuyé contre le mur, viennent de résumer leur rencontre avec Regina et, face à la question de Raymond, Joël hausse les épaules, les bras croisés.

— Menacer, peut-être pas. En fait, je le sais pas trop. D'un côté, elle a l'air à jouer les dangereuses ; d'un autre, on dirait qu'elle s'en crisse complètement...

— En même temps, y a des fois où elle fait peur pour de vrai, ajoute Dominic. Je la cerne pas du tout, cette femme-là.

— En tout cas, on a trouvé aucun lien entre elle et Coulombe, précise Annabelle, assise à son bureau, les mains derrière la nuque.

— Pis l'autre, le dénommé Laurus ? s'enquiert Dominic.

— Si c'est lui le tueur, moi, je suis le prochain pape, répond Joël. Mais y a ce Francus aussi qui m'intrigue. Son jeu, c'est la provocation, explique Joël. Il s'amuse à faire douter les gens sur leur vie, à foutre le bordel dans leur tête. Je me demande pourquoi il fait ça. D'ailleurs, tous leurs numéros sont basés là-dessus...

Il n'ose parler de celui du médium, comme s'il en avait honte.

— C'est vrai qu'il est spécial, reconnaît Dominic. Faudrait fouiller son background.

Didier propose de s'en occuper, d'autant plus qu'il effectue déjà des recherches sur les anciennes tournées du cirque. Dubois leur largue alors le petit discours classique : faut que ça bouge, un meurtre dans une région si calme doit se résoudre rapidement, mettez-y le paquet... puis il disparaît dans son bureau. Joël se frotte les yeux.

— Fatigué, Jo ? s'enquiert Raymond, affalé dans son fauteuil.

Lassé, plutôt. Hier soir, Martine a remarqué la mauvaise humeur de son mari et cela l'a exaspérée :

— T'es ben bébé, donc ! Tu boudes parce que je t'ai pas suivi dans un motel en plein après-midi au moment où *toi* tu l'as décidé ? Franchement !

— À t'entendre, on dirait que c'est moi qui devrais s'excuser !

— Ah ! Seigneur, Jo ! C'est plate, parce que tout de suite après ton départ du Centre, je m'étais dit qu'on pourrait se reprendre ce soir à la maison, mais là, avec une attitude comme ça, j'ai plus envie du tout !

Et voilà, encore un prétexte ! Elle ne devait même pas s'en rendre compte. De plus, il a mis une bonne heure à trouver le sommeil : il se repassait mentalement sa petite séance de médium au cirque (merde !

pourquoi ce numéro idiot le hante-t-il autant ?), ce qui, singulièrement, le ramenait à l'image de Marie-Ève Chabot.

Joël cesse de frotter ses yeux et sourit à Raymond.

— Ouais, mal dormi, désolé...

Puis, tout le monde se sépare pour vaquer à ses affaires. Joël tape un rapport sur un ordinateur, peu efficace, l'esprit ailleurs. Quelques heures plus tard, tandis qu'il roule vers Kadpidi, il réfléchit et prend enfin sa décision : il doit parler à sa femme. Même si c'est difficile pour lui de discuter de sentiments et d'émotions. Et il doit le faire maintenant, pendant qu'il en a la volonté. Et surtout, avant qu'il ne pose un acte qu'il risque de regretter. Comme celui qu'il a posé il y a sept ans.

Il entre dans la clinique à seize heures vingt. Derrière le comptoir, Olivier arrose des fleurs tout en écoutant Héloïse, l'autre vétérinaire, lui raconter quelque chose. On l'informe que Martine est dans la salle 2 et Joël s'y rend. Il y trouve Émilie en train de jouer avec un bouvier bernois tandis que sa femme, un peu à l'écart, observe la scène en prenant des notes sur un bloc. Elle se tourne vers son mari.

— Allô, mamour... J'ai opéré ce chien il y a une semaine et il a encore une patte moins agile... Regarde, tu trouves pas ?

Émilie tient une biscotte en l'air et encourage l'animal à sauter pour l'attraper. Joël a une moue embêtée. Merde, il a fallu que sa fille vienne aider Martine aujourd'hui...

— Écoute, je voulais te parler, mais...

— Mais quoi ?

Il décoche un œil incertain vers Émilie. Celle-ci comprend, roule des yeux puis dépose la croquette avant de sortir en lançant :

— Vous me direz quand je peux revenir...

Le policier demande à sa femme si elle ne pourrait pas quitter la clinique maintenant. Après tout, Héloïse est ici et il est déjà seize heures trente.

— Seigneur, tu veux pas encore qu'on aille dans un motel ? s'inquiète Martine.

Exaspéré, il affirme que ce n'est pas ça, qu'il veut juste lui parler. Mais elle rétorque qu'elle est très occupée, qu'elle doit examiner ce chien (le bouvier, couché sagement, les observe avec curiosité) et qu'une autre cliente va venir chercher sa perruche d'ici la fermeture.

— On se voit ce soir, d'accord ? propose-t-elle. Au fait, tu veux parler de quoi ?

Il lisse ses cheveux en évitant le regard de sa conjointe. Ce soir, aura-t-il toujours le cran de se livrer, de se vider le cœur ? Une fois dans sa petite maison calme et confortable, avec Émilie qui lit dans sa chambre et Nicholas qui joue à des jeux vidéo, avec sa femme installée près de lui pour regarder la télévision, aura-t-il le courage d'ébranler

cet édifice rassurant, même si ce dernier est fissuré et prend l'eau ?

— C'est pas si important... On en discute ce soir...

Il l'embrasse rapidement et quitte le local, le sternum transpercé par une pointe d'angoisse glaciale.

À la réception, Olivier et Émilie écoutent Héloïse. Dans la jeune trentaine et plutôt jolie, elle paraît emballée par ce qu'elle raconte.

— ... et effectivement, leurs numéros sortent vraiment de l'ordinaire. Jean-Michel et moi, on a trouvé ça très, très spécial.

— C'est vrai que c'est unique, confirme Olivier, le visage légèrement plus expressif qu'à son habitude. J'avoue que ça remet en question certaines choses.

Joël soupire. Encore ce foutu cirque ! À croire que c'est le seul événement intéressant en ville ! Même Émilie écoute ce compte rendu avec fascination.

— Tu peux aller aider ta mère, marmonne-t-il à sa fille.

Alors qu'il atteint la porte, le policier entend Héloïse poursuivre :

— Dans un des numéros, on montre un couple qui finit par péter une coche : ils baisent avec d'autres personnes, le gars tue son patron, sa blonde va...

Joël se retourne, le regard désapprobateur. Olivier le remarque, car, mal à l'aise, il coupe la jeune femme :

— Heu... Héloïse, c'est un spectacle pour adultes...

Et il désigne discrètement Émilie en prononçant ces mots. La vétérinaire, qui allume enfin, bredouille des excuses, mais l'adolescente pousse un soupir et quitte le comptoir pour se diriger vers la salle où se trouve Martine.

— Ah, franchement ! J'ai quatorze ans, je suis capable d'en prendre !

— C'est des affaires que tu pourras comprendre quand tu seras plus grande, Milie, explique Joël maladroitement.

Émilie se tourne vers son père.

— Ouais... C'est pour ça que tu voulais que je te laisse tout seul avec m'man, tantôt ? De peur que je comprenne pas ?

Joël se raidit devant ce ton ironique, mais avant qu'il puisse répliquer quoi que ce soit, sa fille a disparu dans la salle 2. Au comptoir, Héloïse et Olivier paraissent embarrassés, puis ce dernier dit :

— Fais-toi-z'en pas, Joël. Les ados, des fois...

— Qu'est-ce que t'en sais, Olivier ? Me semble que t'as pas d'enfants, toi.

— Heu, non, j'en ai p...

— Bon, ben, de quoi tu te mêles, d'abord ?

Lourd silence. Aussitôt, Joël se souvient que Martine lui a déjà raconté que son assistant est infertile et que ce drame a été l'une des

causes de son divorce. Le policier se sent rougir en voyant Olivier baisser la tête et Héloïse l'aplatir d'un regard noir. Il s'empresse de sortir.

Avant de démarrer, il fixe un moment l'imposante silhouette du mont Gris, puis pose son front contre le volant. Merde ! Il est tellement tendu qu'il dit des conneries sans s'en rendre compte ! Il consulte l'heure : presque dix-sept heures. Il se met en route vers le Bistrot du Mont-Gris.

Et sa conscience tente de le convaincre qu'il y va uniquement pour prendre l'apéro.



Nicholas, dans l'entrepôt frigorifié, empile les caisses de légumes sur son chariot en soupirant. Encore trois heures avant la fin de son *shift*. Pourquoi adolescence rime-t-elle avec job merdique ? Au moins, ce soir, les parents de Marianne seront absents et ils auront la maison à eux seuls. Ils vont pouvoir baiser comme des dingues. Enfin, comme des dingues... On est loin de la démesure des films pornos, mais ce n'est pas si mal. Peut-être que si sa blonde acceptait d'en regarder avec lui, ça lui donnerait quelques idées...

Alors qu'il pousse le chariot vers la section des légumes, il reconnaît au bout d'une allée le salopard qui lui a volé son portefeuille, celui avec un surnom ridicule, Flux ou Lux... Ouais, Lux, c'est ça. Nicholas est retourné au club trois fois depuis cette soirée, mais sans jamais revoir ce connard. Nicholas a appris depuis qu'il fait partie du cirque ambulante. Est-ce que toute la troupe est composée de voleurs comme ce jeune boutonneux ? Avec tout ce qu'il entend sur eux depuis une couple de semaines, ce ne serait pas étonnant. En ce moment, il est avec cette superbe Noire habillée d'un poncho d'un autre siècle. Il hésite brièvement, puis s'éloigne en réfléchissant à vitesse grand V. Il croise son gérant et lui demande s'il peut faire sa pause maintenant. Le patron veut qu'il range les légumes d'abord, ce dont l'adolescent s'occupe avec un zèle inhabituel. Puis il se dirige vers les caisses : le mec et la Black sont encore là, sur le point de payer. Parfait, il ne les a pas manqués. La fille est même en train de sermonner la caissière :

— Et vous direz à votre boss que c'est scandaleux d'avoir si peu de produits québécois et, en plus, de les vendre plus chers que les produits étrangers ! Bravo pour l'encouragement de l'économie locale !

Nicholas sort du supermarché, s'appuie au mur et attend.

Lux et sa copine apparaissent peu après, passent près du jeune employé sans lui prêter la moindre attention et, avec leurs sacs,

s'éloignent dans le stationnement. Nicholas prend son courage à deux mains et se met en marche en les hélant. Ils se retournent.

— Lux, c'est ça ?

— Ouais...

Manifestement, le gars ne le reconnaît pas. Nicholas s'arrête devant lui et remarque que sous la lumière du jour, l'autre est encore plus livide, plus maladif qu'il le paraissait au club.

— Tu me replaces pas ?

— Non.

Nicholas hésite à nouveau, maintenant craintif. Merde ! son père est flic, il va quand même pas se dégonfler ! Lux a peut-être deux ou trois ans de plus que lui, mais il a les membres en cure-dents. Et puis, reculer devant la plus belle fille qu'il a vue de toute sa vie serait le comble de l'humiliation, surtout qu'elle l'observe avec curiosité en déposant ses sacs sur l'asphalte.

— Au Pulse, y a presque trois semaines, t'as fumé un joint avec moi pis mes amis...

— Ah, ouais.

— Pis... t'as volé mon portefeuille !

— Ça se peut.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ?

Lux crache par terre et Nicholas le prend comme une insulte.

— Hey, legit, je le sais que c'est toi ! Criss, il a fallu que je commande des nouvelles cartes, c'est chiant ! Pis il y avait vingt-cinq piastres dedans !

— Ah, oui, je me souviens, là. Ouin, c'était pas grand-chose.

Pas de sarcasme ni d'arrogance, un simple constat. La colère qui monte chez l'adolescent érode sa crainte et draine une bonne dose de courage.

— Mon père est policier ! Je pourrais le lui dire, t'sais !

— Si tu veux...

Nicholas comprend qu'il fait fausse route : quelles preuves aurait-il ? Et comment expliquer à son père qu'il fumait un joint avec le voleur ? Il se compose tant bien que mal un air menaçant.

— Redonne-moi mon portefeuille, man !

Lux a un ricanement condescendant, crache à nouveau par terre.

— Je l'ai pus, dude. J'ai gardé l'argent pis j'ai jeté le reste, qu'est-ce que tu penses ?

Nicholas piétine sur place en se grattant le bras. Cet affrontement ne prend pas du tout la tournure prévue, il a l'impression d'être dans une pièce de théâtre dont il ne saisit pas le texte. Mais la fureur monte toujours, alimentée par ce connard qui se fout de lui... La Noire, impatiente, intervient alors :

— Tu ressens quoi, là ?

— Hein ?

— Tu ressens quoi ?

La nervosité le fait presque trembler. Criss, qu'est-ce qui se passe, là ? Il observe les alentours : un couple, plus loin, entre dans une voiture ; un petit vieux sort de la sienne et marche vers la SAQ juste à côté du supermarché. La Noire soupire et poursuit :

— T'as envie de faire quoi, là, tout de suite ? Qu'est-ce qui te démange *maintenant* ?

Nicholas regarde Lux, qui crache à nouveau au sol, indifférent.

— J'ai envie de lui casser la gueule...

— Ben, vas-y ! l'encourage la fille comme si cela allait de soi.

Nicholas danse toujours d'un pied sur l'autre, déconcerté, tandis qu'il tremble de rage. Lux dépose aussi ses sacs et attend, une lueur ambiguë dans le regard. L'adolescent veut le frapper, cela lui procurerait une grande satisfaction, il en est convaincu, mais... mais...

— Je... je peux pas faire ça, voyons...

Déçu, Lux reprend ses sacs et tourne les talons tandis que la Noire, qui ramasse aussi ses emplettes, articule sur un ton méprisant :

— Évidemment...

La condescendance de cette déesse bafoue tant Nicholas qu'il attrape Lux par l'épaule, le retourne brusquement et lui allonge son poing en plein visage. Le coup n'est pas très adroit (il ne s'est battu qu'une fois dans sa courte vie) et une vive douleur lui traverse les jointures, mais Lux lâche ses sacs et titube vers l'arrière. Nicholas effectue un pas de recul, comme si son propre geste l'effrayait. Affolé, il regarde autour de lui, mais les deux seules autres personnes présentes sont loin et n'ont rien remarqué. La Noire lance un sourire amusé vers son compagnon.

— Alors, content ? lui demande-t-elle.

Lux, qui masse sa joue rougie et endolorie, crache au sol et approuve sans un mot, l'air satisfait. La fille revient à Nicholas.

— Et toi, ça t'a fait du bien ?

Nicholas frotte distraitemment ses jointures, hébété, et bredouille un mot qui ressemble à un « oui ». La Noire penche la tête sur le côté et le considère avec, pour la première fois, un semblant d'intérêt, ce qui la rend si belle que l'adolescent sent son sexe durcir dans son pantalon. Mais est-ce seulement le regard de cette Black qui le fait bander ? N'y a-t-il pas aussi autre chose ? Elle redépose ses emplettes, sort deux billets de son sac à main artisanal et les tend vers le jeune.

— Deux entrées gratuites pour venir voir notre spectacle. Le Humanus Circus, t'as entendu parler ?

Il prend les cartons et les examine bêtement. Puis, les deux artistes s'éloignent sans un mot. Nicholas les observe un moment, des papillons dans l'estomac, et essaie de comprendre l'émotion qu'il a

ressentie en frappant ce type. Il revient aux billets, comme s'il s'agissait d'un plan crypté pour découvrir un trésor. Il paraît que leur show est vraiment tordu. Et uniquement pour adultes.

— Nico, qu'est-ce que tu fais, coudon ?

C'est son gérant qui l'interpelle du supermarché. En courant, l'adolescent retourne au boulot.



À dix-sept heures dix, lorsqu'il voit Marie-Ève entrer dans le bistrot qui compte une vingtaine de clients, il ne pense à rien, lui envoie la main et désigne la place vide devant lui. Elle sourit et s'approche en rejetant ses longs cheveux bruns vers l'arrière. Elle porte un tailleur très professionnel, très drabe, et pourtant il la trouve incroyablement sexy tandis qu'elle s'assoit.

Je coucherai pas avec elle, songe-t-il.

— C'est ma seconde bière, dit-il en désignant son verre. Tu vas devoir me rattraper.

— Moi, je veux bien te rattraper, mais tu te sauves tout le temps...

Cette fois, il ne montre aucun signe d'embarras. Au contraire, il esquisse un sourire entendu.

Rapidement, leur discussion prend une tournure légère, ils échangent des blagues insipides qu'ils trouvent hilarantes et se regardent dans les yeux avec une intensité plus accrue que celle suscitée par la simple camaraderie. Joël retrouve alors cette sensation oubliée depuis trop longtemps, tellement forte, tellement enivrante : une tension sexuelle à couper au couteau, qui donne l'impression d'être immortel, qui murmure que la vie ne devrait être que ça, en tout temps. En fait, la dernière fois qu'il a vécu un tel moment, c'est il y a sept ans, à ce congrès de policiers. Il lui arrive encore d'en rêver. Pas à la baise elle-même, qui s'était finalement avérée plutôt banale, mais à tout ce qu'il y a eu *avant*, au moment où il sentait que tout était possible.

Je ne coucherai pas avec elle, se répète-t-il.

Pourtant, il lui touche souvent le bras ou l'épaule et se laisse tout autant effleurer, il est de plus en plus penché vers elle... À tel point qu'au bout de quarante minutes elle regarde discrètement autour d'elle et marmonne :

— Si on est pas prudents, on va attirer l'attention...

Il est sur le point de lui demander « Qu'est-ce que tu veux dire ? », mais il se tait. Il s'est suffisamment menti comme ça, l'hypocrisie peut cesser. Il croise les bras sur la table, le cœur battant à tout rompre.

— Tu proposes quoi ?

— C'est quoi, ton numéro de cellulaire ?

Il le lui donne. Elle ne le note pas, mais hoche la tête. Elle est d'un calme incroyable, ce qui décuple la nervosité de Joël, qui s'efforce d'afficher la même assurance.

— Laisse-moi dix minutes d'avance et viens me rejoindre à l'endroit que je t'ai suggéré l'autre jour.

Elle se lève et sort avec un naturel parfait. Joël termine tranquillement sa bière, son cœur toujours en mode panique.

Il n'est pas trop tard. Je peux me lever et retourner chez moi. Maintenant.

Il boit une gorgée de sa bière. Rejoindre Marie-Ève serait lâche, mais rentrer à la maison ne le serait-il pas tout autant ? Laquelle de ces deux lâchetés préfère-t-il assumer ?

Au bout de dix minutes, il se lève et marche vers la sortie en saluant le barman. Le fixe-t-il avec un drôle de sourire ? Mais non, Joël est parano et se fait des idées. D'ailleurs, les autres consommateurs l'ignorent complètement. Mais à la porte, il tombe sur Jean-Yves Dompierre qui fait son entrée et qui tente de le convaincre de rester pour un dernier verre. Joël invente une excuse quelconque, puis sort enfin.

Une fois derrière le volant, il regarde l'heure : dix-huit heures deux. Il n'ose pas parler de vive voix à Martine, alors il lui envoie un texto.

« Dois aller interroger quelqu'un à la dernière minute. Serai à la maison un peu plus tard. »

Il relit plusieurs fois le message avant de l'envoyer, comme s'il n'arrivait pas à croire qu'il en est l'auteur. Quand il appuie sur « send », il sent une brûlure sous son pouce.

À chaque coin de rue, il songe à changer de trajet, mais il ne le fait pas. Il rejoint la route des Résistants, roule vers le nord, passe devant la clinique de sa femme (qu'il évite de regarder même s'il sait que Martine ne s'y trouve plus) puis, dans la partie presque déserte de la route, à une cinquantaine de mètres de l'intersection qui mène à la jonction de la 132, l'hôtel L'Orchidée apparaît. Il se gare dans le stationnement presque vide et sort de sa voiture, en jetant des regards nerveux autour de lui pour s'assurer que personne n'est dans le coin. Un léger bip annonce l'entrée d'un message dans son cellulaire. Si c'est Martine, il va flancher. Mais il s'agit d'un nouveau numéro.

« Chambre 204 »

Il entre dans l'hôtel d'un pas raide, passe à toute vitesse devant la réceptionniste, qui le regarde à peine, et s'engouffre dans l'ascenseur.

Tandis qu'il monte, il essaie encore de se convaincre de partir. Ne se rappelle-t-il pas l'épouvantable remords qu'il a ressenti, il y a sept ans ? Un remords si violent qu'il en avait mal dormi pendant deux semaines, à deux doigts de tout avouer à Martine... Mais la culpabilité

s'était essoufflée, la vie normale avait repris... et pour être honnête, le principal souvenir qu'il garde maintenant de cette aventure n'est pas le regret, ni même la baise elle-même, mais cette sensation d'avoir été si réel, si vivant.

Le corridor à l'étage est sans fin, et tandis qu'il marche sur le tapis épais, il craint de voir toutes ces portes s'ouvrir pour laisser passer des visages connus et accusateurs. Il s'arrête devant la porte 204. En s'apercevant qu'elle est entrebâillée, il sent sa terreur partir en fumée, comme si cette brèche représentait la bénignité de son acte : une porte entrouverte sur une simple parenthèse qu'il refermera rapidement. Il entre donc.

Marie-Ève, en sous-vêtements, avance vers Joël sans aucune gêne. Elle est plus mince que Martine, a des seins plus menus... mais ces comparaisons sont futiles. Ce qu'il voit devant lui n'est pas un corps semblable ou différent de celui de sa femme, mais une redécouverte, une renaissance. Ou plutôt une promesse de cette renaissance. Son regard enjôleur planté dans celui du policier, Marie-Ève lui détache le pantalon.

— Je dois être chez moi dans trois quarts d'heure, alors ça va être une petite vite.

Trois quarts d'heure, une petite vite ? Joël ne se souvient pas de la dernière fois où Martine et lui ont pris plus de quinze minutes pour faire l'amour. Il l'enlace et le contact de cette nouvelle peau lui procure le plus délicieux des frissons. Et enfin, ils s'embrassent.

Leur union est beaucoup plus intense que celle que Joël a eue sept ans plus tôt avec cette inconnue au congrès. Il retrouve avec émotion une évidence qu'il avait oubliée, c'est-à-dire que le plus excitant dans le sexe n'est pas autant le physique de la partenaire que l'exaltation de celle-ci, sa fièvre qui se transmet par les mouvements de son corps, par les sons qu'elle émet, par le regard qui aspire tout et demande plus encore. Marie-Ève baise avec la conviction qu'elle ne pourrait rien faire de plus satisfaisant au monde, peu important les autres possibilités qu'on lui offrirait. Il y a de l'égoïsme dans sa passion, mais un égoïsme qu'elle est prête à partager ; il n'en tient qu'à Joël de la rejoindre dans cette bulle ouverte. Et c'est exactement ce qu'il fait, avec une ardeur qu'il ne se connaissait plus. Malgré la montée fulgurante du plaisir, il réussit à se contenir pendant un bon moment, savourant ces retenues qui promettent une explosion époustouflante, puis jouit enfin en un long grognement mêlé à un rire incrédule et euphorique.

Couchés côte à côte, ils s'abîment dans la contemplation du plafond.

— Tu te sens bien ? demande-t-elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Par rapport à ce qu'on vient de faire. T'es pas habitué, hein ?

— Ça paraissait tant que ça ?

Elle ricane en tournant la tête vers lui.

— C'est pas un reproche. T'étais fébrile, mais c'était très cool.

Il enlève son condom : Marie-Ève s'était-elle arrêtée en route pour l'acheter ou en traînait-elle toujours un avec elle ? Une partie de lui voudrait l'enlacer et l'embrasser dans le cou, mais il s'y refuse : ce serait trop intime, trop tendre. C'est elle qui lui embrasse rapidement l'épaule.

— T'avais faim. Pis un gars qui a faim, c'est le fun.

En entendant cette expression, Joël songe au cirque et tique légèrement.

— J'ai jamais trompé ma femme.

— Un homme qui dit ça après avoir été infidèle, ça manque de crédibilité.

Il se tait, embarrassé, et elle ajoute en passant un doigt sur son pénis mou et collant :

— Inquiète-toi pas, je serais mal placée pour te juger.

— C'est juste que... Après vingt ans de couple, y a des choses qui sont plus comme avant, c'est évident.

— Je suis en couple depuis quinze ans et j'ai deux enfants : le quotidien, je connais aussi...

Il n'y a pas d'amertume dans sa voix, elle ne présente qu'un constat tout à fait normal. Elle promène maintenant son index sur le ventre de Joël et il décide de changer de sujet.

— En tout cas, toi, c'était pas la première fois certain.

— Très perspicace, monsieur le policier.

— Tu fais ça souvent ?

— C'est relatif.

Elle étire sa main vers son cellulaire, regarde l'heure puis se lève.

— Faut que je me dépêche.

Tandis qu'elle disparaît sous la douche, Joël continue son examen du plafond. Le ressac de son plaisir laisse peu à peu place à une autre émotion, mais ce n'est pas du remords. En fait, il n'a aucune idée de ce que c'est, sinon que c'est très étrange, comme s'il était déphasé de lui-même. Marie-Ève revient dans la chambre et commence à s'habiller.

— Alors, tu souhaites qu'on se revoie ?

Il se redresse, pris au dépourvu.

— Nous revoir ? Tu veux dire...

— Moi, j'ai eu des amants d'une baise, mais j'en ai eu que ç'a duré des semaines, ou des mois. Jusqu'à ce qu'un des deux se tanne. En général, moi.

— Des mois !

Il digère cette information, tandis qu'elle attache son soutien-

gorge. Il s'humecte les lèvres, le visage austère.

— Écoute, pour moi, c'est clair que... Il y aura pas de prochaine fois.

Elle enfile son chemisier et lève une main rassurante.

— Je veux pas te mettre dans le trouble ou te tourmenter. T'as mon numéro, tu m'appelles si ça tente. Sinon, c'est pas plus grave que ça. (Son sourire devient coquin.) Mais j'avoue que j'haïrais pas ça.

— C'est gentil, mais... ça arrivera pas. C'était ben le fun, pas de doute là-dessus, sauf que... J'aime ma femme, moi.

— Moi aussi, j'aime mon mari.

Il a une moue dubitative. Elle consulte encore son cellulaire, affirme qu'elle doit se sauver et embrasse Joël sur le nez.

— La chambre est déjà payée.

— Ben là, j'aurais pu...

— Endors-toi pas, là.

Elle lui envoie la main et sort. Joël se gratte la tête, se lève, se regarde dans le miroir. Non... Il n'y aura pas de prochaine fois.

Il s'empresse d'aller se laver.



Rémi Côté travaille mal ce soir. Dans la cuisine de L'Olympus, il s'affaire au ralenti, au grand découragement de ses collègues qui, plus d'une fois, lui suggèrent de se grouiller un peu le cul s'il ne veut pas que Brossard, le patron, lui tombe dessus. Rémi répond des « oui, oui, désolé » distraits, mais n'accélère pas la cadence pour autant. Il a l'esprit ailleurs. Peut-être songe-t-il à la rousse de l'autre nuit. Peut-être pense-t-il à ce qu'elle lui a dit, à la révélation qui lui est apparue pendant qu'ils baisaient. Peut-être se remémore-t-il le spectacle du cirque auquel il a assisté ce week-end. Peut-être brasse-t-il toutes ces idées en même temps et est-il trop attentif aux vibrations qu'elles produisent en lui et qui s'amplifient chaque jour davantage.

Brossard, un quadragénaire maigre et tranquille, entre dans la cuisine et s'approche de Rémi, les mains dans le dos. Comme toujours, son ton est posé.

— Rémi, attends-tu que ton huile déborde ?

L'employé cligne des yeux, jette un regard noir vers son supérieur et va baisser le feu sur lequel chauffe une poêle emplie d'huile. Brossard soupire.

— Je ne sais plus quoi faire avec toi, Rémi. Depuis une semaine, c'est pire que jamais.

L'aide-cuisinier, tenant le manche de la poêle, serre les dents, la tête encore pleine de ses réflexions confuses. Cette voix égale, cette fausse politesse qui cache tant de mépris...

— Peut-être qu'il faudrait que tu penses à changer de job...

Rémi se retourne vivement et lance le contenu de la poêle vers cette voix qu'il veut faire taire. L'huile bouillante éclabousse la figure de Brossard, qui se met à crier comme un putois. Tout le monde s'approche, même les serveuses dans la salle. Pendant quelques secondes, pétrifiés, ils fixent Brossard qui titube sur place en hurlant, les deux mains couvrant son visage dont les chairs dégoulinent en filets rosâtres entre ses doigts. Le chaos envahit la pièce, plusieurs employés attrapent leur patron pour le calmer tandis que d'autres appellent le 9-1-1. Un gars pointe enfin un index tremblant vers Rémi.

— C'est Rémi ! Je l'ai vu !

On dévisage le coupable avec horreur. Rémi, impassible, soutient leurs regards pendant dix bonnes secondes, puis dépose la poêle sur le four, se dirige vers une porte et sort.

Dans la ruelle sombre et déserte, il s'appuie contre le mur et, insensible aux cris qui proviennent de l'intérieur, s'allume une cigarette.

Douze

Au cours des huit années pendant lesquelles il a travaillé aux Crimes contre la personne, Joël a vu quelques scènes vraiment horribles, mais celle-ci mérite sa place dans le palmarès.

La journée a pourtant commencé normalement. Plus tôt ce matin, il finissait d'écrire son rapport, l'esprit clair et rassuré par le dénouement de sa soirée d'hier. En effet, lorsqu'il avait quitté l'hôtel et était rentré à la maison, il s'était répété qu'un écart tous les sept ans, ce n'était pas si mal et qu'il pouvait vivre avec cela, surtout que la culpabilité n'avait pas encore montré le bout de son nez, ou alors de manière si discrète que cela ne valait même pas la peine de s'en préoccuper. De plus, une fois Martine couchée, Joël n'était pas descendu écouter un film ou s'enfermer dans son bureau. Il s'était glissé dans le lit à ses côtés, avait accueilli sa tête contre sa poitrine et lui avait tout simplement caressé les cheveux, ce qui avait agréablement surpris sa femme. Elle lui avait demandé de quoi il voulait lui parler à la clinique et il lui avait dit d'oublier ça, que c'était uniquement le stress du boulot, mais que ça allait mieux. Elle s'était donc endormie contre lui, dans cette douce position. Joël lui-même, par cette humble tendresse, s'était senti empli d'un bien-être qu'il n'avait pas ressenti depuis longtemps auprès de son épouse. Et durant ces vingt délicieuses minutes, au cours desquelles il n'avait pas songé un seul instant au sexe, il avait compris qu'il aimait Martine.

Mais maintenant, la vue de ce corps le ramène dans la réalité de son travail de façon brutale. Sous l'angle de la conception, la scène renferme un potentiel comique : un cadavre dans un lit avec une tête de râteau plantée dans la face, c'est assurément grotesque. Mais le résultat est trop horrible pour que personne en rie. Pour une fois, Annabelle, qui se tient aux côtés de Joël, ne sifflote pas, ébranlée.

— Dire qu'hier on trouvait que l'enquête s'enlisait...

Car c'est pour cette raison qu'on a demandé à l'équipe de Raymond de se rendre sur les lieux : ce massacre ressemble un peu trop à l'affaire Coulombe. S'il s'agit du même agresseur, Joël, ainsi que ses collègues, sera automatiquement sur le coup. Et sa participation à un cas unique deviendra une implication complexe dans un double assassinat.

En plus de Joël et d'Annabelle, on peut compter dans la chambre un agent qui mitraille le cadavre de son appareil photo ainsi que deux techniciens du SIJ. Raymond, dans le cadre de porte, si gros qu'il en bloque complètement l'accès à lui seul, consulte son calepin.

— Vincent Boutin, trente-cinq ans, célibataire, sans enfant. Il était ouvrier dans une compagnie de rénovations domiciliaires.

Joël, en posant un mouchoir sur son nez, effectue quelques pas vers le corps, dont la couleur de la peau et l'odeur indiquent que la mort remonte à quelques jours, puis soupire en secouant la tête.

— C'est peut-être un *copycat*, Raymond. Dans les journaux, on précisait que le meurtre avait été commis avec un râteau...

Raymond s'avance dans la pièce, poussant presque les techniciens avec son ventre. Son visage affaissé démontre qu'il n'aime pas du tout la tournure que prend cette enquête.

— J'aimerais ben te dire que c'est possible, Jo, mais ce l'est pas. Parce qu'il y a un détail dont les journaux n'ont pas parlé.

— Lequel ?

— Regarde attentivement les pointes du râteau.

Malgré son dégoût, Joël se penche, les yeux plissés, puis il comprend. Le légiste, après avoir autopsié Coulombe, a expliqué que les marques laissées par l'outil montraient une série de dix-neuf trous, mais avec un espace plus grand entre deux d'entre eux. Conclusion : il manquait une dent, la huitième, ou alors elle était trop courte pour avoir atteint la peau. Et c'est exactement de cette huitième pointe que l'instrument enfoncé dans le visage de Boutin est privé. Joël soupire à nouveau, à la fois déprimé et incrédule, puis il se redresse et s'adresse aux techniciens.

— On commence à avoir une vague idée de ce qui s'est passé ?

L'un d'eux, l'air hautain, se frotte le menton, comme s'il se préparait à livrer un discours électoral.

— Le tueur l'a sûrement frappé une première fois pendant qu'il dormait, à l'épaule. La victime s'est ensuite tournée sur le dos et elle s'est fait frapper une seconde et dernière fois. Vous remarquerez que sa tête est pas mal plus basse que l'oreiller. Je pense qu'il a tenté d'éviter le coup en descendant vers le bas, ce qui m'amène à croire que l'assassin visait la poitrine et non le visage. Le petit bout du manche qui dépasse de la tête de métal est cassé, vous voyez ? Sans doute à cause du choc du coup. Ou alors, le bois a craqué et quand le tueur a voulu extirper son arme, le manche a lâché. La moitié des pointes sont dans le front : pas facile de sortir ça de là. Je me demande d'ailleurs comment des dents de râteau ont pu transpercer une boîte crânienne... Pendant qu'il essayait de le dégager, le sang et les morceaux de chair ont revolé en masse, ça devait être vraiment horrible ; tellement que l'assassin en a vomi.

— Pardon ?

Le technicien, fier de son effet, indique le corridor de l'autre côté de la porte.

— On a découvert des résidus de vomissure dans la cuvette de la toilette et sur le sol. La chasse d'eau a été tirée, mais il restait des éclaboussures. Comme il y a aucune trace sur le mort, j'en conclus que

c'est le tueur qui a dégueulé. À moins que la victime ait été malade avant de se coucher, mais je pense qu'elle aurait mieux ramassé. L'autopsie vous fixera là-dessus.

— À moins qu'un voleur soit entré dans la maison, ait vu la scène, ait été malade pis se soit sauvé après, propose Annabelle sans vraiment y croire. Mais j'avoue que c'est hautement improbable. Un voleur serait resté au rez-de-chaussée pour prendre rapidement des trucs, il ne serait pas monté jusque dans la chambre.

— Notre tueur est vraiment pas habitué à la violence, constate Joël. Pis ça le bouleverse tellement qu'il réalise même pas que des traces de son dégueulis peuvent le trahir.

— On a envoyé des échantillons au labo, confirme le technicien.

Raymond suggère tout de même de ne pas s'emballer tout de suite : c'est encore possible qu'il s'agisse du vomi de Boutin. À ce moment, Dominic entre dans la pièce.

— La chaîne stéréo est là, les CD, le lecteur Blu-Ray, la télé, il y avait aussi de l'argent dans une armoire... mais aucun cellulaire ni ordinateur.

Raymond se tourne vers Joël et le gratifie d'un regard entendu.

— Ça non plus, les journaux en parlaient pas...

Joël soupire, résigné : on a affaire au même tueur.

Trente secondes plus tard, les trois enquêteurs de la SQ se retrouvent à l'extérieur du cottage où d'autres techniciens examinent la voiture de la victime et cherchent tout indice potentiel sur le sol. Dans la rue, cinq ou six quidams sont rassemblés derrière les bandes de sécurité. Cela fait peu de curieux, songe Joël, mais dans un si petit quartier d'une douzaine de maisons, en plein milieu de la campagne, ce n'est pas étonnant. Au moins, interroger les voisins prendra peu de temps. À l'écart, assis sur un tronc d'arbre, un homme se tient la tête entre les mains, anéanti, tandis que Didier le questionne.

— Le gars qui a découvert le corps, explique Dominic. Patrice Sauvageau, un collègue de travail de la victime. Hier, Boutin est pas rentré au boulot et il répondait pas au téléphone. Comme il était toujours pas à la job à huit heures ce matin, Sauvageau a décidé de venir voir. Il a sonné, pas de réponse. Comme la porte était pas barrée, il est entré. L'odeur l'a attiré jusqu'en haut.

— C'est peut-être lui qui a vomi, propose Joël.

— Non, on lui a déjà posé la question.

— Boutin était au travail vendredi ?

— Oui. Et Sauvageau dit qu'il a pris une bière avec lui samedi soir à La Clique.

— Il est mort dans son lit, en bobettes, réfléchit Joël à voix haute. Ça pourrait indiquer qu'il a été tué dans la nuit de samedi à dimanche, ou celle de dimanche à lundi.

— Et comme il y avait des fenêtres d'ouvertes au rez-de-chaussée, l'assassin a pas eu de difficulté à entrer. Il est reparti sans verrouiller la porte.

L'un des techniciens s'approche du groupe de policiers, déçu.

— Il y a eu trop de voitures dans les derniers jours pour qu'on puisse analyser clairement les traces : celle de la victime, celle de son ami qui l'a trouvé, celle du premier agent qui est arrivé sur les lieux...

— L'agent est entré dans l'allée avec son char ? s'insurge Joël. C'est qui, ce moron-là ?

— Un nouveau, explique Raymond, plus conciliant. Il était nerveux, faut pas lui en vouloir. T'aurais dû lui voir la face quand on lui a dit de sortir son auto de là...

Joël regarde autour de lui : les voisins dans la rue, les policiers qui les interrogent, deux journalistes qui prennent des notes... Il se gratte la joue, embêté, et amène son chef d'équipe à l'écart.

— Deux meurtres en moins d'une semaine : la population va capoter...

— Je vais essayer de limiter les dégâts au point de presse de cet après-midi.

— Tu pourrais dire qu'on a rien encore qui prouve qu'il s'agit du même assassin.

— Je pourrai pas cacher l'arme du crime, Jo. Les gens vont faire le rapprochement eux-mêmes. Mais j'entrerais pas dans les détails.

Joël hoche la tête en roulant une petite pierre sous son pied. Didier les rejoint, feuille de papier en main : Sauvageau affirme que Boutin n'avait pas de conjointe, ni de blonde ni d'enfants. Mais il a dressé une liste de noms de ses collègues et amis. Raymond prend la feuille, la consulte, puis regarde Joël et Dominic avec un sourire résigné.

— Prêts pour une grosse journée, les boys ?



À quinze heures, Joël entre au CHSLD, traverse les corridors à la recherche de sa femme, croise quelques vieux hagards qu'il salue distraitement, puis tombe sur Guillaume en train de retirer son sarrau de bénévole. L'agent immobilier dit au policier que Martine est avec monsieur Plamondon et en profite pour lui rappeler encore une fois que son party de fête est vendredi. Joël lui assure que Martine sera là et que lui-même fera de son mieux pour y être. Dix secondes plus tard, il entre dans la chambre du vieillard.

La première chose qui lui saute au visage est la vision d'une momie couchée dans un lit. Dans ce corps émacié, blême et inerte, au regard vide et aux lèvres tremblotantes, Joël reconnaît rapidement monsieur Plamondon. Mon Dieu ! il est encore plus mal en point que la semaine

dernière ! Joël se souvient avec amertume des derniers mois de vie de sa mère à l'hôpital il y a douze ans, s' imagine lui-même dans une trentaine d'années dans un possible état similaire. Puis, il voit sa femme qui pousse gentiment une infirmière vers la sortie en disant :

— Non, non, c'est moi qui vais lui donner sa collation, il aime ça quand c'est moi. Et en plus, t'es tellement occupée...

L'infirmière semble agacée, mais elle ne proteste pas et passe devant le policier. Martine remarque enfin son mari et, tout en prenant un bol de Jell-O posé sur un petit bureau, lui lance d'un air amusé :

— Désolée, mais il y en aura pas assez pour toi, c'est juste pour mon ami ici... Hein, monsieur Plamondon ?

La momie, inerte, grimace un sourire mais n'a pas la force de baragouiner le moindre mot. Joël fait comprendre à Martine qu'il souhaiterait lui parler seul à seule. Elle dit au vieillard qu'elle revient dans une minute puis suit son mari dans le couloir.

— J'ai essayé de t'appeler trois fois depuis ce midi, je t'ai envoyé deux textos, mais tu réponds pas, explique Joël.

— Ça fait deux heures que je suis arrivée et j'ai pas arrêté une minute. Je te jure, même si c'est du bénévolat, j'ai parfois l'impression que c'est plus de job qu'à la clinique. Tu voulais me dire quoi ?

Il lui résume le meurtre de Boutin, à quinze kilomètres de Kadpidi. Martine en demeure sans voix.

— Un autre ? Ben voyons, ça n'a pas d'allure ! Est-ce que... pensez-vous que c'est le même qui...

— À peu près sûr, oui, mais garde ça pour toi pour l'instant. Je voulais juste te dire que ça va être une longue journée pis que je vais rentrer tard ce soir. Je t'en reparle demain matin.

— Tu vas être sur cette enquête-là aussi ?

— Tu sais comment ça marche, Martine : même tueur, même enquête.

— Mais plus de job.

Il lève une main impuissante. Elle secoue la tête, ébranlée.

— Veux-tu bien me dire ce qui se passe dans le coin ces temps-ci ? Deux meurtres, un gars en moto qui se fait frapper par un chauffard qui s'enfuit, un fou furieux qui ébouillante son patron...

— Un gars qui ébouillante son patron ?

— Une des infirmières m'a raconté ça tout à l'heure, c'est arrivé à L'Olympus.

Joël annonce qu'il doit y aller. Il embrasse Martine sur la tête, songe un moment à la prendre dans ses bras, mais se contente de lui dire de ne pas s'inquiéter. Elle hoche la tête, puis retourne dans la chambre. En vraie professionnelle, elle a retrouvé son expression tendre et aimable et attrape le journal qui traîne sur la table de

chevet.

— Bon ! Qu'est-ce que je pourrais vous lire, aujourd'hui, monsieur Plamondon ? Votre horoscope ?

De nouveau, le policier est impressionné par l'incroyable capacité de générosité de sa femme. Déjà qu'elle porte une clinique vétérinaire sur ses épaules et rend souvent visite à son père veuf qui vit seul, elle s'occupe en plus de vieillards anonymes. Et toujours avec le sourire, toujours avec patience, toujours avec optimisme. Pour la première fois depuis qu'il l'a trompée, il ressent le chatouillement désagréable de la culpabilité, sensation qui l'agace autant qu'elle le rassure.

Tandis qu'il marche vers l'ascenseur, il passe devant Laura, l'infirmière-chef qui, d'un air pincé, demande :

— Vous l'avez trouvée ? Elle était encore avec monsieur Plamondon, je suppose ?

Il décoche un regard noir à cette pimbêche et s'arrête devant elle, le visage froid.

— Ça vous dérange, qu'elle donne tant de temps et d'amour à un pauvre vieux qui risque de mourir d'une journée à l'autre ? Vous êtes jalouse ou quoi ?

Laura, prise au dépourvu par une telle réaction, balbutie qu'il l'a mal comprise, mais le policier se dirige déjà vers l'ascenseur.



Une patiente raconte toujours beaucoup de choses à son médecin, souvent sans s'en rendre compte. Ainsi, Stéphane sait que Marlène Thiboutot, la femme de Pascal Landry, joue au badminton tous les mardis soirs et qu'elle n'est donc pas à la maison de dix-neuf à vingt et une heures. Il sait aussi que ses quatre enfants sont dans un camp de vacances jusqu'à la semaine prochaine.

À dix-neuf heures vingt, malgré la douceur de la soirée, il enfle un manteau à capuchon qu'il s'est acheté cet après-midi. Il monte ensuite dans sa voiture, sort de son quartier résidentiel luxueux à flanc de montagne, descend Horace-Dulude, atteint l'embranchement avec le boulevard Laurence, s'engage sur ce dernier vers le sud et, au moment où la route tourne vers l'ouest pour s'allonger jusqu'au pont à moins de quatre cents mètres de là, vire à droite dans la rue Fleuron. Durant tout ce trajet, il n'a pas songé à rebrousser chemin, mais en pénétrant dans le quartier où habitent Marlène et Pascal, il stoppe son véhicule près du trottoir et ressent son premier vrai doute. Ce qu'il est sur le point de faire est insensé. En fait, il le sait depuis ce matin, lorsque cette idée lui est apparue sans crier gare, mais il l'*assimile* pour la première fois. Même si son intention n'est que de foutre une bonne correction à ce salaud, les dangers sont considérables : il peut être

arrêté par la police, être rayé du Collège des médecins... Mais n'est-ce pas justement parce que c'est risqué et irrationnel que cela a du *sens* ? Depuis des années que son comportement raisonnable et civilisé l'enfonce dans la frustration et l'amertume, n'est-il pas temps d'envisager une autre solution ? Une solution qu'il connaît depuis un bon moment, qui l'habite depuis longtemps et qui grandit en lui telle une plante atypique, du genre qui pousse sans lumière, cachée dans l'ombre, de sorte que Stéphane a toujours hésité à l'entretenir, de peur de voir le résultat final de cette croissance. Mais depuis quelques jours, il a décidé qu'il avait le droit de nourrir cette plante. Sinon, les racines finiraient par lui bouffer les tripes et le videraient totalement. C'est cette image du vide intérieur qui l'a incité à agir. Une image qui ne le lâche pas depuis trois jours...

Il relève donc le capuchon sur sa tête et sort de la voiture. Pas question qu'il s'approche de la maison avec sa BMW. Durant les cinq ou six minutes suivantes, il ne croise dans les rues tranquilles du quartier que quatre personnes qui ne lui prêtent qu'une médiocre attention. Lorsqu'il arrive devant la maison des Thiboutot-Landry, le soleil maintenant bas jette de magnifiques lueurs orangées sur le cottage.

Il prend une grande respiration. Que va-t-il faire, maintenant ? Il examine les alentours : une voiture passe, puis disparaît. Personne aux fenêtres des maisons environnantes. Du moins le croit-il, mais comment en être certain ? C'est tellement risqué !

Et, donc, plein de sens !

Il avance vers la porte sur le côté. Là, hors de la vue des voisins, il sort un bas nylon opaque de sa poche de manteau et l'enfile sur sa tête. Trois trous dégagent ses yeux et sa bouche. Un bas nylon, comme un voleur de mauvais film !

La porte ne sera pas verrouillée : personne, à Kadpidi, ne barre ses portes l'été à sept heures et demie du soir. Il entrera et, sans bruit, sautera sur Pascal, qui sera sans doute en train d'écouter la télé ou de lire... À moins qu'il soit absent lui aussi ? On verra bien. Stéphane a l'intention de bénéficier de l'effet de surprise. Deux ou trois bons coups de poing sur la gueule, puis il détalera à toutes jambes. Le temps que l'enseignant reprenne ses sens et prévienne la police, le médecin sera loin.

Il enlève sa ceinture et l'enroule autour des phalanges de sa main droite. Il se rappelle ses anciennes bagarres, plus jeune. Il s'en sortait plutôt bien. Et le combat amical de l'autre jour avec Lux, au cirque, lui a démontré qu'il n'était pas trop rouillé. Mais il ne s'est pas battu pour de vrai depuis une éternité. Depuis qu'il est responsable et raisonnable.

Et si Pascal lui foutait une raclée ?

La main gauche sur le bouton de la porte, il s'immobilise. Pas une seconde, l'idée qu'il puisse avoir le dessous ne lui a traversé l'esprit. Non pas par orgueil ou par excès de confiance. En fait, ça n'a tout simplement aucune importance.

L'important est le geste, pas le résultat.

Ce constat, et surtout la froide lucidité avec laquelle il l'envisage, le terrifie un bref moment et lui souffle qu'il doit abandonner *maintenant*. Mais il sait que s'il rebrousse chemin, ce sera pire qu'avant. Bien pire.

Il tourne le bouton. Pas verrouillé, comme prévu. Il entre avec une lenteur extrême, referme la porte, puis tend l'oreille. Rien. Il gravit les trois marches qui montent à la cuisine, nerveux mais en contrôle, dressant son poing entouré du cuir de sa ceinture, prêt à attaquer à la moindre apparition. Dans la pièce vide, il ose quelques pas et s'arrête. Personne non plus dans le salon plus loin. Au sous-sol ? Ou dans la chambre à coucher ?

Un bruit léger le fait pivoter sur lui-même. Une porte-fenêtre ouverte donne sur le patio menant à la piscine hors terre. Là, Pascal Landry est agenouillé et lui tourne le dos, occupé à teindre les barreaux de sa terrasse. Et il peut se retourner d'une seconde à l'autre. Si le médecin veut tout abandonner, c'est maintenant. Mais il revoit le visage meurtri de Marlène. La bouche tordue comme s'il allait se mettre à pleurer, il parcourt la cuisine au pas de course et franchit la grande porte.

Pascal entend sans doute ses pas, car il cesse ses mouvements. Quand sa tête commence à pivoter, Stéphane lui décoche le coup de pied le plus violent dont il est capable, qui atteint l'enseignant en pleine poitrine. Pascal est éjecté vers l'arrière et bascule sur le côté en échappant son pinceau. Avant qu'il puisse comprendre ce qui lui arrive, Stéphane se précipite sur lui et l'enfourche. Comme lors de son combat avec Lux, il voit défiler sous ses yeux les traits de tous les patients pourris et irresponsables qui ont traversé sa carrière, et, stimulé par ces visions, il assène un solide coup de poing qui casse le nez de Pascal. Aussitôt, les visages détestés du passé sont remplacés par des images plus abstraites, plus générales : celle de son divorce, celle de ses longues journées répétitives et mornes, celle de ce qu'est devenue sa vie, images qui, de manière effrayante, se résument à une série de trous noirs dégoulinant d'encre, comme si l'abîme en lui saignait. Les dents serrées de rage, il abat son poing une seconde fois, puis, après hésitation, une troisième, comme s'il voulait pulvériser la vitre d'un aquarium géant dans lequel il se noie depuis trop longtemps.

— Pascal ?

Le médecin, médusé, regarde dans toutes les directions. Il n'y a

pourtant personne. A-t-il rêvé cette voix ?

— Pascal, ça va ?

C'est la voisine de droite, derrière une haie de cèdres tellement touffue qu'on ne peut voir à travers. À bout de souffle, Stéphane observe l'enseignant. Sonné, le nez enflé et la lèvre fendue, il bouge légèrement la tête et tente mollement d'agripper son agresseur en grommelant :

— T'es... Qu'est-ce tu...

— Pascal, c'est-tu toi ? insiste la voix, maintenant un tantinet inquiète.

Stéphane ressent enfin la peur. Il se relève, retourne dans la maison et sort par la porte de côté en retirant le bas de nylon de son visage. Il le fourre au fond de la poche de son manteau, revient dans la rue et, le capuchon sur la tête, il marche rapidement, le cœur battant à tout rompre.

Lorsqu'il rentre chez lui, il se sert aussitôt un verre de scotch qu'il vide d'un trait. Il le remplit à nouveau, n'en prend qu'une gorgée, puis va se laver les mains dans la salle de bain. Il ferme le robinet et étudie son reflet un long moment.

Il s'installe dans un fauteuil au salon et boit lentement son scotch, le regard lointain, tout à coup épuisé. En lui, la rage s'est atténuée. Du moins en majeure partie. Comme si elle s'était assoupie, tel un convive après un repas copieux. Son chat vient se frotter sur sa jambe et il le dévisage comme s'il ne le reconnaissait pas.

Il tente d'analyser son geste. Un coup de pied à la poitrine et trois coups de poing au visage, ce n'est pas la fin du monde. Le salaud en sera quitte pour passer quelques heures à l'urgence, sans plus. Une bonne leçon bien méritée.

Il réalise alors qu'il n'a rien dit à Pascal. Au départ, il avait songé à lui balancer quelque chose du genre : « Ça t'apprendra, ostie de batteur de femmes ! » ou « Si tu touches encore à Marlène, ce sera pire la prochaine fois ! », mais finalement il n'a pas prononcé un mot. Sans doute parce qu'il a compris qu'un tel commentaire compromettrait non seulement sa propre personne mais surtout Marlène. Pourtant, le médecin, affalé dans son fauteuil, son scotch pendant au bout de son bras, ne croit pas qu'il s'agisse là de la raison principale. En fait, cette intention de lui lancer un avertissement lui était totalement sortie de la tête, comme si cela n'avait plus d'importance, comme si cela n'en avait jamais eu.

Comme si, depuis le début, cette histoire de batteur de femmes n'avait été qu'un prétexte.

D'une main tremblante, il porte le verre à ses lèvres.



Tandis que son bassin incroyablement flexible ondule sur le sexe dressé qui s'agite en elle et qu'elle caresse la poitrine velue, elle marmonne :

— Dis-moi ce que tu souhaites.

Haletant de plaisir, André Chicoine, quarante-sept ans, fronce les sourcils, les mains sur ses maigres fesses :

— Qu... quoi ?

C'est rare qu'elle baise si tôt en soirée, mais comme le cirque ne donne pas de spectacle le mardi, Wefa est allée prendre un verre au Bistrot du Mont-Gris vers dix-huit heures, un bar où elle n'avait pas encore mis les pieds si ce n'est pour y poser une affiche du cirque. Elle y a rencontré André qui buvait seul, et elle l'a rapidement ensorcelé. Pendant les deux heures qu'ils ont prises pour faire connaissance, il a eu le temps de lui raconter qu'il travaillait comme expert-comptable, un boulot qui le comblait pleinement, qu'il jouait au hockey avec des copains qui s'étaient baptisés par ironie *La Ligue du Vieux Poêle*, qu'il était divorcé depuis cinq ans, qu'il voyait ses enfants une semaine sur deux et que tout cela lui convenait parfaitement. Depuis leur arrivée dans la petite maison de Chicoine, vers vingt heures, Wefa tente de le faire parler un peu plus, de l'amener à lui confier des insatisfactions plus profondes. Mais en vain. Et tandis qu'elle le chevauche, elle lui répète :

— Dis-moi ce que tu souhaites... Si tu pouvais faire quelque chose pour améliorer ta vie... te défouler... n'importe quoi... tu ferais quoi ?

Il la dévisage, un mélange d'excitation et de confusion sur les traits.

— Mais... je souhaite rien, tout... tout va bien... Pourquoi tu me demandes ça maintenant ?

Elle accélère sa cadence, plante ses ongles dans le duvet de sa poitrine.

— Dis-moi ce que tu vois !

— Mais je vois rien ! répond-il en ricanant. En fait, je te vois, toi ! Pis je me trouve chanceux en maudit !

Sans cesser de bouger, elle l'étudie un moment, puis un mince sourire étire ses lèvres.

— D'accord, marmonne-t-elle. C'est très bien.

Elle se tait donc, caresse ses minuscules seins et ferme les yeux en gémissant. Après quelques minutes, elle se couche sur le côté et Chicoine la prend ainsi. Elle réalise que ce type bedonnant, au visage quelconque mais sympathique, est plutôt bon amant : attentionné, viril sans être brutal, et surtout sûr de lui, ce qui n'est pas si fréquent. Le fait qu'il soit satisfait de sa vie y est sans doute pour quelque chose. Elle a remarqué que les hommes épanouis la baisaient en général

mieux que les autres.

Elle jouit avant lui, un solide orgasme qui lui traverse tout le corps comme une immense vague sans ressac et qui la fait crier, et cela excite tellement son partenaire qu'il éjacule moins de vingt secondes après. Couchés côte à côte, ils reprennent leur souffle et elle a un soupir ravi.

— Ça doit bien faire trois ou quatre mois que j'ai pas eu un orgasme comme ça.

— Normalement, tu jouis pas ?

Elle rit, sincèrement amusée.

— Je jouis tout le temps, mon beau, tu peux en être sûr. Mais ce soir, c'était de la qualité supérieure.

Il sourit avec orgueil. Wefa l'embrasse sur la joue, puis se lève pour s'habiller. Il s'étonne, lui dit qu'elle peut rester, mais elle refuse gentiment.

— T'es un bon coup, mais je vais pas me marier avec toi pour ça, lance-t-elle d'un ton moqueur.

Tandis qu'elle finit de se vêtir, elle lui demande s'il viendra au cirque. Il ricane.

— J'en reviens pas que tu sois dans un cirque ! Comment une journaliste politique peut se recycler en contorsionniste ?

Pendant une seconde, elle ne comprend pas, puis se rappelle les bobards qu'elle lui a débités plus tôt dans la soirée. Journaliste politique ! Où est-ce qu'elle a trouvé ça ? Avec un geste évasif, elle répond :

— C'est une longue histoire. Alors, tu viendras voir le spectacle ?

— Je suis trop vieux pour ça. Je sais qu'il paraît que votre show est ben, ben spécial, mais je vais passer mon tour.

Elle songe à mentionner que leurs numéros sont *vraiment* hors norme, mais elle le regarde, attendrie.

— Effectivement, je pense pas que notre cirque aurait quelque effet sur toi. Et tant mieux.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien.

Elle l'embrasse à nouveau, cette fois sur la bouche, puis quitte la chambre.

Il est vingt heures cinquante. Dehors, elle marche vers le Ford Super Duty stationné de l'autre côté de la rue. Elle trouve rassurant de rencontrer de telles personnes. Cela lui arrive de temps à autre, mais il y en a si peu. Elle a hâte de raconter cette soirée à Francus. Il sera content. Ça éclairera un peu la douce et perpétuelle tristesse qui l'habite.

Elle monte dans le pick-up, syntonise un poste musical à la radio puis roule sans se presser.

Wefa

Geneviève Bélair a toujours préféré le sexe à l'amour. En fait, elle voudrait bien vivre les deux avec autant d'intensité, mais elle s'est rendu compte qu'avec le temps, l'un l'emportait trop souvent sur l'autre. Elle a donc choisi ce qui risquait le moins de la décevoir.

Elle a d'ailleurs découvert le sexe avant l'amour, à quatorze ans. Cette première fois ne lui a évidemment pas procuré d'orgasme (ce contrôle absolu de son plaisir ne viendrait que trois ans plus tard), mais elle avait éprouvé une grande satisfaction et réalisé qu'un corps n'est pas qu'utilitaire, qu'il peut se transformer en terrain de jeux.

Son adolescence en Outaouais a été traversée par une myriade de partenaires sexuels. Elle a eu deux ou trois amoureux, mais l'idée qu'elle s'empêchait de connaître d'autres corps, d'autres odeurs et d'autres techniques l'amenait à interrompre rapidement ces relations. Elle aurait bien le temps de s'assagir dans le futur. Par contre, elle se sentait jugée, particulièrement par les filles, ce qui la peinait plus qu'elle ne voulait l'admettre. C'est à ce moment qu'elle s'est mise à s'inventer des anecdotes, des histoires vécues qui n'étaient que mensonges, comme pour se venger de ses congénères en leur racontant n'importe quoi. À sa réputation de salope s'est ajoutée celle de mythomane, installant une fois pour toutes son statut de marginale.

À l'université, en droit, durant la seconde moitié des années 90, elle a couché avec bon nombre d'étudiants et de professeurs, quelques jeunes femmes aussi, mais sa préférence allait clairement aux garçons. Elle a participé à de rares baisés à trois, mais s'occuper de deux amants en même temps la déconcertait, tout comme jouir avec deux individus simultanément. Moins il y avait de donneurs et de receveurs, plus le plaisir était concentré, comme si l'éparpillement de celui-ci sur plusieurs partenaires diluait son intensité. C'est au cours de ces années qu'elle a coupé ses cheveux roux très court et que sa silhouette a pris l'allure filiforme qu'elle allait conserver de manière définitive. Sa maigreur n'était pas particulièrement sexy, mais elle avait l'impression de contrôler totalement son être, pas du contrôle malsain de l'anorexique, mais du contrôle lié au plaisir. Un corps maigre bougeait, glissait, ondulait, se tordait facilement. Elle savait que ce qui allumait les hommes au premier abord n'était pas sa physionomie mais l'énergie qu'elle dégageait, et cette simple idée était en soi excitante.

Après son Barreau, elle a enfilé quelques jobs mineurs, puis a joint les rangs d'un grand bureau d'avocats à Gatineau. Il est vrai qu'elle a couché dès le départ avec Gaétan Desjardins, l'un des associés de dix ans son aîné, mais pas par opportunisme. Il lui plaisait vraiment : drôle et brillant, il n'était pas spécialement beau mais il avait le sexe écrit dans le regard. À

leur première baise, elle a réalisé qu'elle avait affaire à un amant exceptionnel, totalement sur la même longueur d'onde qu'elle. À lui, elle ne racontait pas d'histoires inventées sur sa vie. Cette totale franchise signifiait-elle que quelque chose de sérieux se dessinait entre eux ?

Pour lui donner raison, l'amour s'est installé rapidement et les mois s'enfilaient sans que leur énergie sexuelle ne connaisse le moindre essoufflement. Après un an de stabilité (un record en ce qui concernait Geneviève), ils ont emménagé ensemble et pour la première fois de son existence, la jeune avocate de vingt-sept ans envisageait de passer sa vie avec le même homme.

Cependant, le travail prenant de plus en plus de place, leurs relations sexuelles sont devenues moins fréquentes et surtout moins intenses, mais rien de dramatique encore. En février 2007, à vingt-neuf ans, Geneviève a accouché d'un garçon, elle-même étonnée de se retrouver mère. À partir du moment où elle est retournée au bureau après deux mois de congé (elle n'en pouvait plus d'être maman au foyer), elle et son conjoint se sont mis à passer presque tout leur temps au boulot et à s'occuper de l'éducation de Léo ; ils se transformaient peu à peu en ménage conventionnel. Geneviève a été promue associée à trente et un ans, ce qui a augmenté sa charge de travail. À ce moment, l'érosion de leur ardeur, déjà entamée, s'est accélérée et lorsqu'ils trouvaient le temps et l'énergie pour faire l'amour, c'était de manière expéditive. Geneviève, ayant même pris un peu de poids, ressemblait désormais à une femme mince et non maigre. Le pire, c'est que Gaétan, s'accommodant très bien de ce rythme de vie, affirmait qu'après tout ils n'étaient plus un nouveau couple fringant et que le brasier dévorant avait fait place à une belle et douce complicité, plus profonde et plus vraie. Mais sa conjointe ne partageait pas du tout ce point de vue : même si la passion semblait morte entre eux, elle la sentait néanmoins bouillir en elle, prête à découvrir d'autres terrains de jeux pour être assouvie.

Qu'avait-elle donc fait ? Comment avait-elle pu croire qu'elle continuerait à s'épanouir dans cette vie conventionnelle ? Ces mirages de l'amour qu'elle avait toujours déjoués et méprisés l'avaient donc leurrée elle aussi ? Et il y avait Léo. Elle l'aimait, certes, elle aurait été mortifiée si le moindre mal lui était arrivé, mais elle focalisait surtout sur les embêtements que lui apportait un enfant et, au bout du compte, elle lui en voulait, tout en sachant que son fils ne méritait pas une telle injustice.

Et la descente se poursuivait. Ils faisaient l'amour maintenant deux ou trois fois par mois, ce qui, aux yeux de ses amies, était pas mal du tout, mais équivalait pour Geneviève à une lente asphyxie. Et elle refusait de se complaire dans l'infidélité, non pas pour des raisons morales, mais parce qu'elle considérait l'adultère comme le dernier refuge des frustrés pathétiques qui n'avaient pas le courage de rompre et qui préféraient le mensonge et l'hypocrisie. L'éventualité de la séparation grandissait donc en elle, car elle savait qu'elle ne pourrait se contenter d'une existence aussi

fade. Mais si elle quittait Gaétan, travailler avec lui serait intenable, elle devrait changer de boulot. Pour aller où ? L'inconnu l'effrayait, preuve supplémentaire qu'elle s'était enfoncée malgré elle dans un embourgeoisement anesthésiant et stérile.

Gaétan voyait bien que sa conjointe dépérissait, que leur couple battait de l'aile, et le pauvre ramait fort pour la reconquérir, elle s'en rendait compte. Mais il ne pouvait rallumer une passion que lui-même ne sentait plus.

Vers la fin de l'été 2009, à court d'idées, Gaétan lui a proposé d'aller à ce cirque qui s'était installé quelques semaines plus tôt dans la région, à moins de trente minutes de Gatineau. Était-il sérieux ? Elle avait presque trente-deux ans et il voulait l'emmener au cirque ? Il lui a expliqué qu'il s'agissait d'un spectacle pour adultes, que les gens et les journaux parlaient d'un show très provocateur. Et puis, ça ferait changement du train-train, non ? Geneviève était consternée : Gaétan croyait que c'était le quotidien qui la tuait à petit feu, alors que ce n'était pas le cas. Elle pouvait envisager une vie tranquille et somme toute assez ordinaire, pourvu que leur vie sexuelle redevienne explosive, surprenante et brûlante, qu'elle se sente à nouveau vivante dans les bras d'un homme.

Par dépit, elle a tout de même accepté et en plein samedi du mois d'août, par une journée ennuagée, elle s'est retrouvée avec son conjoint sur le site du Humanus Circus. Comme le spectacle n'était que dans quelques heures, ils ont déambulé en regardant des performances extérieures assez irrévérencieuses, mais qui l'ont rapidement ennuyée. À un moment, tandis que Gaétan observait avec intérêt un numéro inhabituel de lanciers de poignards, Geneviève, pour tromper la lassitude qui la gagnait, est allée dans ce kiosque qui annonçait la présence d'un médium. Elle ne croyait évidemment pas à ces sornettes, mais pour dix dollars, elle pouvait bien rigoler un peu. Et puis, se faire dire qu'elle vivrait de grandes aventures palpitantes lui remonterait le moral. Peut-être même que cela l'inciterait enfin à concrétiser la rupture qu'elle mijotait depuis plusieurs mois...

Le médium s'appelait Francus, un chauve de près de quarante ans qui dégageait un charisme certain. Ses nombreuses cicatrices devaient sans doute repousser bien des femmes, mais pour Geneviève, elle-même dotée d'un physique atypique, il n'en devenait que plus attirant. Il lui a d'abord posé quelques questions, supposément pour lire dans son inconscient et son futur avec plus de clarté : Était-elle en couple ? Depuis combien de temps ? Avait-elle des enfants ? De quel âge ? Quel profession exerçait-elle ?... Sa voix était si douce, si rassurante qu'elle répondait sans résister, plutôt amusée, se demandant où il voulait bien en venir. Puis il lui a dit de se tenir devant un miroir, a éteint les lumières, sauf un projecteur rouge qui l'éclairait d'en haut, et, dissimulé dans la noirceur derrière elle, il a commencé.

— Vous avez faim. Je ne parle pas de nourriture tangible, je ne parle

pas de votre corps rachitique. Je parle d'une autre sorte d'appétit...

Surprise par la direction inattendue de ces propos, elle est devenue attentive, observant sa silhouette filiforme et rougeâtre dans la glace. Tandis que Francus continuait, un grognement sourd de fauve envahissait la pièce. Elle écoutait, fascinée. Ce qu'il racontait, quoique général et imprécis, s'appliquait tout de même parfaitement à ce qu'elle vivait. Et le grondement animal, qui avait atteint un haut degré de puissance quelques instants plus tôt, a baissé d'intensité...

— Je vous vois dans plusieurs années, vieille et usée...

À ce moment, c'est l'effroi qui s'est saisi d'elle, qui mordait ses maigres membres, lui donnant l'impression d'être totalement vulnérable. Lorsque le chauve s'est tu, elle s'est sentie tomber en loques. En fait, elle se savait brisée depuis plusieurs mois, mais une sorte de vernis de circonstance maintenait les fragments ensemble. Toutefois, ce que venait de lui dire Francus, telle la chaleur d'un chalumeau, avait fait fondre ce vernis, et maintenant plus rien ne tenait.

Quand les lumières se sont rallumées, le chauve s'est contenté de l'observer avec un sourire bienveillant mais curieusement triste, comme si une partie de lui était désolée de lui avoir raconté tout cela. Geneviève l'a remercié brièvement, incapable de commenter davantage. Elle a tenté d'afficher un air détaché, mais la peur courait toujours dans ses veines. Elle est sortie rapidement pour fumer une cigarette, troublée.

Jusqu'au spectacle, elle n'a presque pas parlé à Gaétan, mais lui répondait par monosyllabes, obnubilée par une pensée qui, si elle n'avait été qu'intention depuis plusieurs mois, était désormais une semonce : elle devait quitter Gaétan le plus tôt possible.

La représentation a commencé et, contre toute attente, l'a fascinée. Non par les performances physiques, pas particulièrement fracassantes (même s'il était impressionnant qu'ils arrivent à maintenir un tel rythme en étant seulement cinq artistes), mais par le contenu des numéros, surtout celui de ce couple qui vieillissait et devenait de plus en plus anémique, de plus en plus sclérosé. L'image de la mère qui tuait son enfant avec un fer à repasser l'a beaucoup troublée et les baisés aériennes l'ont rendue mélancolique. Mais le moment qui l'a littéralement enivrée a été celui de ce Francus avec le tigre. Pour Geneviève, cette sorte de danse de séduction et de mort entre la bête et l'homme lui a paru extrêmement sensuelle, voire érotique, et lorsque les deux protagonistes ont échangé leur sang, une pulsion sexuelle d'une violence inouïe l'a électrifiée durant une interminable minute.

Sur le chemin du retour, Geneviève et Gaétan n'ont presque pas discuté du show, tous deux désorientés, mais pour des raisons différentes, des raisons qu'ils n'osaient évoquer. Pourtant, durant toute la semaine, Geneviève a été incapable d'annoncer à son conjoint que c'était fini. La jeune rousse audacieuse, affamée de sexe et donc de vie, qui était prête à affronter difficultés et préjugés, avait-elle été définitivement enterrée par

l'ennui des dernières années ? Était-elle devenue la prisonnière qui, alors qu'on lui offre de quitter le pénitencier, est terrorisée à l'idée de réintégrer la liberté qu'elle ne connaît plus ?

La fin de semaine suivante, sans en parler à Gaétan, elle est retournée voir le spectacle du cirque. Il s'agissait de la dernière représentation avant leur départ. Celle-ci était sensiblement la même, à l'exception d'une ou deux performances différentes, dont l'une qui la marqua beaucoup : un couple de trapézistes qui, essayant en vain de se rejoindre en voletant dans les airs, tombait dans le vide avant d'être déchiqueté par d'immenses vautours. Les numéros ont eu le même effet sur elle que la première fois, en particulier celui du fauve, qui l'a tellement excitée qu'elle s'est dit qu'elle devait absolument se trouver un amant ce soir. Et cet amant, ça devait être lui, ce Francus. Elle devait baiser cet homme avant qu'il ne quitte la région.

Après le spectacle, elle a suivi en voiture la troupe, qui est allée prendre un verre dans un bar de Gatineau. Ils étaient tous les cinq à une table : l'homo hipster vieillissant, l'hispanophone hyper fringué, le colosse prognathe au regard angoissé, la jeune tatouée et Francus. Geneviève a bu au zinc pour observer discrètement le groupe et elle réussissait même à entendre ce qu'ils racontaient. Plusieurs fois, le gai et l'Espagnol se sont embrassés à pleine bouche, ce qui a choqué quelques clients de la place, mais pas Geneviève, à la fois ravie et nostalgique face à cette démonstration de liberté. Ils ne fêtaient pas que leur dernière représentation, mais aussi le départ d'un de leurs membres, celle qui portait des tatouages bizarres sur les mains, les bras et le cou. Ses collègues tentaient, pour la forme, de la convaincre de rester, mais en riant, elle affirmait que c'était peine perdue : elle s'était déjà inscrite en cinéma à l'université pour l'automne. À un moment, elle a prononcé une phrase, vaguement mal à l'aise, qui a intrigué Geneviève :

— Et puis, je suis pas comme vous, finalement, vous le savez bien. Je pensais que oui, mais... Je me suis trompée...

Un court silence a suivi ces paroles, puis Francus, l'air compréhensif, a levé son verre :

— On a adoré travailler avec toi, Immanouel.

— Immanouel ! a répété la fille en souriant. Va falloir que je m'habitue à me faire appeler Emma à nouveau...

Ils ont trinqué, tandis que le gai rondouillard poussait des « you-hou ! » assourdissants.

Lorsque, plus tard, Francus est allé aux toilettes, Geneviève l'a attendu dans le petit couloir, à l'écart des autres regards. Quand il est sorti, elle lui a demandé s'il se souvenait d'elle : elle l'avait consulté comme « médium » la semaine précédente. Il a réfléchi.

— Je vois beaucoup de gens, vous savez.

— Vous m'aviez dit que j'avais faim.

— Je dis ça à tout le monde.

— Eh bien, en ce qui me concerne, vous aviez raison. Et ce soir, j'ai vraiment très, très faim. Et je pense que vous pouvez m'aider à régler ça.

Il l'a observée un moment en caressant la longue balafre sur sa joue, puis a hoché la tête. Il n'y avait aucune trace d'excitation sur ses traits ni de lubricité. Il semblait tout simplement content de rendre service.

Moins de trente minutes plus tard, ils étaient nus dans l'autocaravane de Francus. Celui-ci arborait plusieurs autres cicatrices sur son corps, ce qui ne rebutait pas du tout Geneviève, au contraire. Elle lui a demandé si elles étaient le fruit de ses années de dompteur et il a répondu que oui.

— Même celles-là ? a-elle insisté en effleurant du bout des doigts les petites marques qui formaient une ligne légèrement arrondie sur le haut de son crâne.

— Celles-là, c'est une autre histoire...

Il n'en a pas dit davantage.

Il a d'abord été très doux avec elle, une douceur qui, au départ, a agacé un peu la rousse, elle qui se sentait prête à l'engloutir avec vigueur, mais elle s'est laissé envelopper dans cette délicatesse, presque hypnotisée. Elle n'avait pas touché un nouveau corps depuis plus de cinq ans, et tandis qu'il la caressait, qu'il lui léchait le sexe avec finesse, il lui demandait des précisions sur sa vie, sur son couple, sur son travail. Totalement déconcertée par ces questions saugrenues, elle finissait tout de même par répondre, comme si l'excitation qui montait en elle fauchait une à une les barrières qui entouraient son jardin secret. Lorsqu'il l'a couchée sur le dos et qu'il l'a pénétrée, son ventre s'est enflammé. Tout en actionnant son bassin de plus en plus vite, il a continué à l'interroger, et elle, entre deux gémissements, s'entendait révéler presque malgré elle que son couple ne fonctionnait plus, que la vie de famille était en train de la rendre folle, qu'elle voulait retrouver les baisers passionnées, qu'elle voulait vivre des moments comme celui-ci encore et encore, et elle bredouillait ces mots en haletant de plus en plus, en massant ses minuscules seins d'une main et en plantant les ongles de son autre dans le dos de Francus qui la contemplait, le visage calme, le regard brûlant, comme s'il tentait de lire en elle, alors que les petites cicatrices alignées sur le haut de son crâne paraissaient plus marquées, plus foncées. Et Geneviève avait beau se demander comment diable elle pouvait lui raconter tout cela alors que le plaisir en elle grimpait en flèche, elle répondait tout de même aux questions du chauve, autant excitée par les mouvements de son amant que par la lucidité libératrice de ses propres paroles. Puis, Francus est devenu plus vigoureux, plus autoritaire. Il a retourné Geneviève et l'a prise en levettes, cette fois en la pénétrant avec énergie. L'avocate, étourdie de volupté, était près de jouir et c'est à cet instant que Francus, de sa voix douce en totale opposition avec l'ardeur de son rythme, a susurré :

— Imagine dans ta tête ce qui te nourrirait si tu n'avais plus de contraintes... Imagine-le maintenant...

Il a appuyé sur ce dernier mot et aussitôt, Geneviève s'est vue sans mari, sans enfant, seule et libre, avec des années et des années d'exploration sexuelle devant elle, avec une multitude de terrains de jeux à découvrir, elle s'est vue revivre dans les bras de plein d'hommes, tel un phénix coincé dans un cercle temporel qui recommence comme si c'était toujours la première fois, et cette image d'elle-même en pleine possession, ou plutôt « repossession » de son corps, a éclaté dans son crâne en même temps que son orgasme qui, sans être le plus intense qu'elle avait connu, fut le plus pur.

Après, elle a pleuré pendant de longues minutes contre son amant qui, silencieux, l'enlaçait avec chaleur. Elle a ouvert la bouche pour parler, mais il lui a dit que ce n'était pas nécessaire. Elle a alors réalisé qu'il n'avait pas joui et lorsqu'elle a voulu remédier à la situation, il l'a arrêtée et a caressé ses courts cheveux avec un sourire amusé.

— Ça n'a aucune importance.

Cette affirmation l'a surprise, mais elle n'a pas insisté et a changé de sujet :

— Ce que tu racontes pendant la séance de médium est tellement troublant...

— Ça trouble pas tout le monde, tu sais...

— Quand même, avec certaines personnes, tu touches droit au but.

Son visage, qui fixait le plafond, est devenu plus grave.

— Je parle uniquement d'une surface commune sur laquelle ces personnes errent et se débattent du mieux qu'elles le peuvent. Mais l'eau sombre qui stagne sous cette surface, je la connais pas.

Après quelques minutes, elle s'est rhabillée et lui a demandé quand ils repartaient. Il a penché la tête sur le côté, intrigué, et a répondu « Dans deux jours ». Pourquoi cette question ? Elle ne le savait pas. Pas encore.

Le lendemain, elle a annoncé à Gaétan qu'elle le quittait. Elle donnerait aussi sa démission au bureau. Elle lui laisserait la garde à temps plein de Léo, âgé maintenant de deux ans et demi. Elle viendrait lui rendre visite quelques fois par année, sans plus. Elle était convaincue que son fils l'aimerait mieux en la voyant seulement à l'occasion. Elle pourrait prétendre être une tante, il oublierait rapidement qu'elle était sa mère et cela faciliterait la situation. Gaétan est passé par toute la gamme des émotions possibles : incrédulité, colère, désespoir, révolte (menaçant même de la poursuivre en cour pour l'obliger à assumer son rôle de parent), puis incompréhension totale. Tandis qu'il pleurait, elle ne disait rien, malheureuse de lui causer autant de peine. Mais elle savait qu'il finirait par accepter, que d'ici un ou deux mois, il préférerait qu'elle ne voie leur enfant que quelques jours par année plutôt que de lui imposer une garde partagée non désirée qui perturberait Léo. À un moment, il a levé son visage baigné de larmes et a dévisagé son ex-conjointe, totalement effaré.

— C'est fou, Geneviève... J'ai l'impression... j'ai l'impression d'avoir

une étrangère devant moi... Comme si j'avais fréquenté pendant presque cinq ans une femme que je connaissais pas...

— Et moi, depuis quelques années, je ne me reconnais plus, Gaétan...

Elle a posé avec douceur sa main sur l'épaule de son mari, trop anéanti pour réagir.

Le mardi matin, elle a roulé jusqu'au site du cirque. Tout était démonté, on achevait de préparer la caravane. Le couple gai et le colosse ont observé Geneviève s'approcher avec une vague curiosité, mais sans lui parler. Francus était devant la cage du tigre et étudiait avec gravité le fauve mangeant ses morceaux de viande. Quand il a vu la rousse, un éclair a traversé son regard. Geneviève lui a demandé si leur collègue tatouée était déjà partie et Francus lui a répondu que oui. Et maintenant, où allaient-ils ?

— Jusqu'à notre tournée de l'été prochain, on vit ensemble dans une grande maison à la campagne, dans le coin de Granby. Pendant l'hiver, on fait des petites performances intérieures, des trucs du genre. Pourquoi ?

Geneviève a expliqué qu'il leur serait difficile de monter un spectacle avec seulement quatre membres dans la troupe. Et sans femme. Si Francus lui donnait leurs coordonnées, elle pourrait les rejoindre dans environ deux semaines, le temps qu'elle règle certaines choses ici. Elle a ajouté qu'avec un bon entraînement durant tout l'automne et l'hiver, elle pourrait sans doute devenir une contorsionniste valable. Francus, pas du tout étonné par de tels propos, a haussé un sourcil.

— Je cherche pas de conjointe ni d'amoureuse. Je veux que ce soit clair.

Elle a souri, parcourue d'un long frisson.

— Je peux t'assurer que moi non plus.

Treize

Le débriefing a lieu à vingt et une heures et tout le monde est crevé.

Boutin n'a aucun antécédent criminel, sauf possession simple de marijuana alors qu'il avait vingt-deux ans. Il n'habite la région que depuis neuf ans et toute sa famille est à Mont-Laurier. Des gars de la SQ là-bas se sont occupés de prévenir les parents et de les interroger. Joël et Dominic ont rencontré quelques collègues de la victime : Boutin bossait au « Marteau et Rabot » depuis trois mois seulement. Avant ça, il travaillait à forfait pour n'importe quelle compagnie qui voulait bien de lui. Il était donc assez peu connu chez son nouvel employeur, sauf par Sauvageau avec qui il était devenu copain, donc les témoignages de ses confrères ont été des plus succincts. Les deux policiers ont aussi questionné les amis de la victime, mais aucune piste sérieuse ne s'est dégagée non plus de ce côté. On a au moins appris que Boutin a été vu pour la dernière fois au bar La Clique le samedi soir et qu'il a quitté l'établissement vers minuit et demi. Les quelques habitants du mini-quartier n'ont rien relevé d'anormal. Les seules voitures qu'ils ont vues passer entre samedi et ce matin étaient des automobiles appartenant aux gens du quartier. Aucun rôdeur inconnu n'a été aperçu au cours des dernières journées. Si Boutin a été tué dans la nuit du samedi ou celle du dimanche, il n'est pas étonnant que personne n'ait rien remarqué.

— L'unique voisin qu'on a pas pu questionner est Huguette Vallière, ajoute Annabelle en consultant son calepin, assise sur le coin de son bureau. C'est une veuve de soixante-sept ans qui vit seule, trois maisons à côté de celle de Boutin. Mais elle est pas chez elle en ce moment. Il paraît que parfois son fils vient la chercher pour quelques jours.

— Aussitôt qu'elle revient, interrogez-la, fait Raymond, installé dans son sempiternel fauteuil. On sait jamais.

Le légiste aura des renseignements plus précis demain. Les traces de vomissure de même que la tête du râteau ont été envoyées au Laboratoire des sciences judiciaires et médico-légales pour analyses.

— Mais les gars du labo nous ont déjà confirmé que les pointes de l'outil avaient été récemment affilées, explique Raymond. Le tueur, en frappant Coulombe dans le dos la semaine passée, s'est sûrement rendu compte qu'un râteau, c'était pas aussi affilé qu'il le pensait.

— On va faire le tour des quincailleries pis des ferrailleurs, propose Dominic.

— Bonne idée. Sauf que c'est ben facile d'aiguiser des dents de râteau soi-même, à la maison...

Justin, debout près du babillard couvert de photos, consulte un dossier en lissant ses cheveux fixés par une gelée luisante.

— Pas de trace d'ordinateur ni de portable, même si Boutin était abonné à Internet et possédait un compte cellulaire. Les relevés d'appels de Boutin pis son compte Internet montrent rien de suspect.

— Mais comme pour Coulombe, s'il envoyait ou recevait des textos, on peut pas y avoir accès sans le cellulaire, ajoute Joël, appuyé contre un mur, les bras croisés.

— C'est ce que j'allais dire, fait Justin avec un regard hautain vers son collègue.

Joël lui décoche un petit sourire sarcastique en prenant une gorgée de son gobelet en styromousse. Boire du café à cette heure l'empêchera sûrement de dormir, mais tant pis. Justin poursuit, tout en enfilant des gants :

— Les techniciens du SIJ ont pas déniché grand-chose. Il y avait un calendrier en papier sur le frigo, mais dans lequel il y avait juste des notes générales, du genre « Poubelles » le mercredi... Pour les trucs importants pis ses rendez-vous, Boutin devait les entrer dans l'agenda électronique de son cell ou de son ordinateur.

Il marche vers la table centrale.

— La seule affaire intéressante, c'est ça.

De ses mains gantées, il prend un collier doré. Le flic dit qu'on l'a trouvé dans la commode de la chambre à coucher, emballé dans un joli boîtier, mais sans aucun mot à l'intérieur ni aucune carte.

— Boutin était sur le point de donner un cadeau à une femme, conclut Joël.

— Bravo, champion, rétorque Justin. Le problème, c'est que notre victime avait pas de femme pis pas de blonde régulière.

— Ses amis nous ont dit qu'il avait eu quelques aventures dans la dernière année, précise Annabelle.

— OK, on va fouiller de ce côté-là, fait Raymond. Pis on va interviewer les bijoutiers du coin. La carte de crédit de Boutin peut nous aider là-dessus.

Le lieutenant Dubois, qui fait du temps supplémentaire pour assister à la rencontre, regarde tout le monde, incrédule.

— C'est tout ce qu'on a ?

— Pour l'instant, oui.

— Pis on est sûrs que c'est le même tueur que celui de Coulombe ?

— À moins que les deux aient utilisé chacun un râteau auquel il manquait la huitième pointe, oui, répond Raymond sans l'ombre d'un sourire.

— Bout d'viarge ! On a un assassin assez moumoune pour vomir pis qui laisse l'arme du crime plantée dans la face de sa victime, mais assez wise pour nous échapper !

— Il est surtout ben chanceux, nuance Joël en se massant la nuque. Mais là, quand on va recevoir les résultats de l'analyse des vomissures pis du râteau, je pense que sa chance va tourner.

— Si le tueur a dégueulé après son meurtre, ça indique peut-être que c'est une femme, réfléchit Justin à voix haute.

— Bon argument de macho, ça, bravo, commente Annabelle.

— C'est vrai que c'est pas très scientifique comme raisonnement, seconde Raymond.

Justin hausse les épaules, à la fois piqué et embarrassé.

— En tout cas, trouvez vite l'assassin, prévient Dubois, avant que la population du coin commence à parler de serial killer.

— Voyons, boss, on peut pas parler d'un serial killer si vite, tu le sais ben, tempère Raymond dont la chemise, ce soir, est si petite que les boutons menacent de sauter. Surtout si on finit par comprendre le lien entre les deux victimes qui expliquerait pourquoi elles ont été éliminées. Leurs ordinateurs pis leurs cellulaires nous auraient sûrement révélé quelque chose...

— Le nom d'une maîtresse commune, par exemple, propose Annabelle.

— C'est sûr que le collier que Boutin voulait offrir en cadeau laisse penser qu'il y a une femme là-dessous, mais c'est une hypothèse parmi tant d'autres, nuance le chef d'équipe.

— Ben, s'il y a un lien, trouvez-le vite, conclut Dubois en marchant vers la sortie. Ça s'est pas produit à New York, bout d'viarge, mais dans un coin où il se passe jamais rien !

— Il y a six mois, on a quand même eu une épidémie de poux à l'école Saint-Philippe, corrige Joël avec un sourire.

Mais Dubois ne rit pas et disparaît. Les enquêteurs se regardent et Joël glisse d'un air entendu :

— Pis évidemment, y a le Humanus Circus...

— C'est sûr que leur présence, à ceux-là, est ben, ben fatigante, admet Raymond.

Tout le monde approuve. Dominic explique que même la population commence à nourrir des soupçons. Pendant que Joël et lui interrogeaient les connaissances de Boutin, certaines leur ont confié leurs doutes et leurs craintes sur le cirque, du genre : « C'est bizarre que les meurtres aient commencé en même temps que l'arrivée de ce monde-là ! », ou alors : « Quand on les voit en ville, ils attirent pas mal l'attention », ou encore : « C'est connu que des gens qui ont pas de vie fixe, ils ont souvent des passés pas très nets », et l'incontournable allusion : « En tout cas, je veux pas les accuser de rien, là, mais c'est quand même spécial... » Les deux policiers ont aussi entendu un garagiste raconter que l'Espagnol du groupe a commencé à se battre dans son commerce, un jour, avec un des clients qui attendait sa

voiture, juste à cause d'une blague ou deux un peu ridicules poussées par le client en question. Le garagiste s'est interposé à temps, mais il a précisé aux deux enquêteurs que l'Hispano sentait pas mal l'alcool... à deux heures de l'après-midi, a-t-il insisté.

Didier profite qu'on parle du cirque pour intervenir : il a terminé ses recherches sur les patelins qu'a visités le Humanus Circus depuis sa création en 2008. Tout en consultant son ordinateur, il explique que, dans chacune de ces régions (à l'exception de Montréal), le nombre d'incidents inhabituels et de crimes a sensiblement augmenté durant l'été où se produisait le cirque : incendies criminels à Val-d'Or, Mont-Joli et Dolbeau, viols à Gaspé et Mont-Laurier, série de vols à Shawinigan, Baie-Comeau et Magog, un meurtre à Baie-Saint-Paul, sans compter les bagarres assez violentes et les actes de vandalisme dans la plupart des villes concernées. Les incendies de Val-d'Or et Mont-Joli n'ont jamais été résolus, mais celui de Dolbeau, oui, et il s'agissait d'un habitant de la place. Même chose pour le meurtre, les vols de magasins et les viols, qui n'impliquaient pas les membres du cirque. Ceux-ci ont bien participé à quelques-unes des bagarres, et Lux a été pris une fois en train de voler le portefeuille d'un type, mais on n'a pas pu les relier à aucun des délits sérieux.

— Mais *deux assassinats* dans une région qu'ils visitent, c'est une première, précise Justin.

Tout le monde se tait un moment, afin de digérer ces données des plus déroutantes. Joël résume la situation en émettant un ricanement amer :

— Bref, on a des informations qui ont tendance à démontrer que le cirque a quelque chose à voir avec ce qui se passe, mais qui, en même temps, prouvent absolument rien...

— Pour ce qui est des recherches sur ce Francus, j'ai aussi découvert des trucs hors de l'ordinaire, poursuit Didier. Sauf que je vois pas en quoi ça pourrait avoir un lien avec les meurtres...

— Allez, raconte-nous ça, propose Joël. Au point où on en est, tout peut être utile.

Didier, tout en frottant doucement ses deux paumes, revient à son écran.

— Francis Dion, alias Francus, a quarante-deux ans et il est né à Magog. Il a étudié à l'Université de Montréal en anthropologie. Par la suite, il a enseigné dans un cégep à Sherbrooke, mais en 2002, alors qu'il a trente ans, il se fait engager dans le Cirque des Vagabonds comme dompteur de fauves.

Joël hausse un sourcil.

— Il a lâché l'enseignement de l'anthropologie pour devenir dompteur dans un cirque ambulant ? Comment il a fait ça ?

— Aucune idée. Peut-être qu'il a suivi des cours privés. En tout cas,

il n'avait ni épouse ni enfants, donc pas vraiment d'attache. À l'époque, le Cirque des Vagabonds effectuait des tournées presque à longueur d'année, pas seulement au Québec, mais aussi aux États-Unis, mais depuis quatre ou cinq ans, il est actif surtout aux States. Dion, lui, a quitté la bande en 2008 en amenant avec lui quatre membres de la troupe pour fonder son propre cirque ambulant : le Humanus Circus.

— Laisse-moi deviner quels sont ces quatre membres, intervient Dominic. Sans doute le couple gai, Wulf et Laurus...

— De leurs véritables noms Raoul Pinol et Laurent Thibault, approuve Didier.

— Ensuite, le gros colosse, Markitos, et la contorsionniste rousse, Wefa... Ils ont l'air de vrais artistes de cirque, ces deux-là.

— Pour Markitos, alias Mark Nicholson, t'as raison, mais pas pour la rousse. Il s'agit en fait d'une fille qui ne fait plus partie de leur bande, une certaine Emma Brodeur, qui portait le nom de scène d'Immanouel. J'ai fait quelques recherches sur elle : elle n'est restée dans le Humanus Circus qu'un an, jusqu'en 2009. Maintenant, elle étudie en cinéma à l'Université Concordia.

— Donc, ils ont recruté les autres membres au fil des ans ? demande Raymond.

— On dirait bien.

— Faudrait l'interroger, cette Emma Brodeur, propose Annabelle.

Raymond approuve et écrit une note. Didier continue, tout en lisant sur son écran :

— C'est depuis qu'il a formé sa troupe que Francis Dion a pris le nom de Francus. D'ailleurs, j'ai fait des petites fouilles sur ces pseudonymes et j'ai trouvé le lien : les noms qu'ils choisissent sont en fait leurs prénoms tels qu'ils étaient à l'origine. Francis vient du latin Francus.

— Oui, j'y ai pensé, commente Dominic en s'appuyant le dos contre le mur et en consultant son calepin. J'imagine que tous les autres ont fait la même chose.

Joël va à son bureau et prend la liste des noms des membres du cirque, qu'il parcourt des yeux.

— Laurent vient sûrement de Laurus, Mark de Markitos, Lucas de Lux... En tout cas, au son, ça marche. Mais la rousse Wefa, son vrai nom est Geneviève... Et l'Hispano, Wulf, il s'appelle Raoul...

— J'ai vérifié et c'est le même principe, explique Didier. C'est juste que Geneviève vient de deux termes germaniques, « geno » et « wefa ». Même chose pour Raoul, qui vient de « rad » et « wulf ». Au son, ça se ressemble moins. Pour ce qui est de Sarratou Dioh, elle a conservé son vrai nom, peut-être parce qu'il provient de la culture sénégalaise...

Raymond démontre des signes d'ennui. Mais Joël, curieux, insiste :

— Pis Michelle Beaulieu ? Son prénom vient vraiment du nom Regina ?

— Non, là, ça ne fonctionne pas. En fait, le nom latin « Regina » a servi à former le prénom Reine. Donc, aucun lien avec Michelle.

— Bizarre..., marmonne Joël.

— C'est ben intéressant, ce petit cours d'étymologie, mais est-ce que ç'a vraiment rapport avec notre enquête ? demande Justin avec ironie.

— Wow, Just, tu connais le mot étymologie ? se moque Annabelle. As-tu écouté autre chose cette semaine qu'*Occupation double*, coudon ?

Et elle décoche un clin d'œil complice à Joël tandis que Didier s'esclaffe. Justin a un sourire cynique.

— Non, j'ai écouté *Extreme Makeover*, pis je me suis dit que tu devrais envoyer ta candidature.

Didier se fend à nouveau la gueule. Dominic piétine sur place, mal à l'aise au centre de ce tir de flèches. Raymond lève les bras.

— OK, les enfants, vous réglerez ça dans la cour d'école. Mais je suis d'accord que ça nous aide pas tellement pour notre enquête.

Joël, songeur, s'interroge à haute voix.

— Je me demande comment ils font pour vivre. Le Humanus Circus, contrairement au Cirque des Vagabonds, peut pas donner de spectacles aux États-Unis puisque certains membres ont des casiers judiciaires. Ils travaillent donc surtout l'été au Québec. Ça doit pas être hyper payant.

— Justement, j'y arrivais, dit le Français. Le Humanus Circus fait quelques représentations intérieures l'hiver, mais pas beaucoup. En fait, c'est en partie grâce à l'argent de Dion qu'ils s'en sortent. J'ai découvert que depuis qu'il a fondé sa troupe en 2008, il reçoit une rente de cent cinquante mille dollars par année. Une somme insuffisante pour les faire vivre dans l'abondance, mais suffisante pour couvrir les frais et permettre au cirque de fonctionner, surtout si on ajoute leurs profits.

— Qui lui procure cette rente ? s'étonne Joël.

— Une certaine Solange Paquin. Une tante du côté maternel. À huit ans, Dion est devenu orphelin et il a été confié à son oncle et à sa tante de Drummondville, qui n'avaient pas d'enfants. L'oncle possédait une compagnie en informatique avec laquelle il a fait fortune. Il est mort en 1990, mais sa femme a pratiquement élevé Dion toute seule. Et depuis qu'il a fondé le cirque, elle lui donne cent cinquante mille dollars par année. On dirait bien qu'elle est christement riche.

— Crissement, Didier, reprend Raymond sans sourciller.

Le Français hausse une épaule. Joël réfléchit.

— Orphelin à huit ans... Qu'est-ce qui s'est passé ?

Les yeux sur son écran, Didier se frotte à nouveau les mains.

— Alors, là, c'est vraiment intense. En 1980, Dion et sa famille faisaient du camping dans une forêt en Californie. Le père, une nuit, a tué sa femme et sa fille, a tiré sur Francis puis s'est suicidé.

— Calvaire ! souffle Justin.

— Et comment Dion a survécu ? demande Annabelle. D'autres campeurs l'ont trouvé avant qu'il meure de sa blessure ?

— J'ai pas poussé mes recherches jusque-là.

Le silence s'installe pendant quelques secondes, le temps que tout le monde s'imagine avec horreur un gamin de huit ans blessé par son propre père, perdu en pleine nuit californienne au milieu des cadavres de sa famille. Justin soupire.

— Bref, un passé tragique, mais qui amène aucun éclairage nouveau sur notre enquête.

— Je vous avais prévenus, leur rappelle Didier en reculant dans son fauteuil.

Raymond se lève péniblement.

— Ce criss de cirque-là est quand même assez louche pour qu'on le lâche pas. Joël pis Cass, vous retournez les interroger sur la mort de Boutin.

Joël approuve, content à l'idée d'affronter Francus. Le policier a encore sur le cœur leur dernière rencontre, au cours de laquelle il a été stupidement manipulé.

Sans aucune raison logique, l'image de Marie-Ève le chevauchant passionnément lui traverse l'esprit, de manière aussi brève qu'intense.

— Justin et Didier, prenez en note les noms des femmes que fréquentait Boutin, poursuit Raymond. Amies pis amantes. Allez les interroger demain, même celles qu'on a vues aujourd'hui. On oublie pas non plus de vérifier les alibis de ses amis et collègues. Voilà, messieurs-dame, bonne nuit et que notre Seigneur vous bénisse de son Amour Éternel, amen.

Avant de se séparer, Joël et Dominic se donnent rendez-vous au Tim Hortons à dix heures trente demain matin.

Tandis qu'il démarre sa Lexus, Joël ne peut s'empêcher d'imaginer Francus, à huit ans, blessé et perdu au milieu de la forêt. En fait, il se demande surtout comment il a pu s'en tirer.

Pas vraiment rapport avec l'enquête, Jo, le gronde sa voix intérieure.

En effet. Il chasse l'enfance du dompteur de ses pensées et se met en route vers le pont Jacques-Cartier.



Wulf et Laurus, chacun accroché à son trapèze respectif, se balancent et se croisent pendant quelques secondes, sous le regard attentif de Francus au milieu de la piste. Soudain, l'Espagnol lâche sa

barre, virevolte dans le ciel, manque les mains de son amant et chute dans le filet tendu en bas. Le chauve secoue la tête tandis que Laurus, là-haut, retourne sur sa plate-forme.

— Ça va, Lollipop ?

Wulf, tout en s'extirpant du filet, grogne que tout est OK. Laurus suggère que ses côtes ne sont peut-être pas totalement guéries, mais l'Espagnol rétorque qu'il se sent en pleine forme. Le chauve le considère d'un air désapprobateur.

— T'as bu pas mal, aujourd'hui.

— Je bois toujours, rien de nouveau là-dedans.

— Sauf que tu vieillis, Wulf, que tu le veuilles ou non. L'alcool te rentre plus dedans qu'avant. Là, tu fais juste répéter un numéro, mais s'il arrivait un accident pendant une représentation...

— ... alors, il arriverait. J'assumerais. Ce n'est pas la base de notre groupe, assumer ?

Le dompteur soutient le regard de l'Espagnol, la mâchoire tendue.

— J'aime pas qu'on me parle sur ce ton, Wulf. Après tout, je suis...

Il se tait en réalisant ce qu'il allait dire, mais trop tard : son collègue hausse un sourcil.

— Tu es quoi ? Le chef ? Tu as toujours prétendu que nous n'avions pas de chef, si ?

Francus se mordille l'intérieur des lèvres, puis grimace un sourire qu'il veut amical.

— Mais non, je suis pas votre chef. Mais j'aime juste pas qu'on me... enfin, qu'on se parle comme ça.

Wulf hoche la tête, à la fois bourru et conciliant, quand Laurus clame en haut :

— Il est dix heures, là, il commence à être tard en saudit ! C'est l'heure de s'envoyer en l'air, mais pas de cette manière-là !

Il glousse, mais son amant crie : « Une dernière fois ! » en marchant vers les échelons. Tandis qu'il remonte, Francus voit Markitos qui, dans l'entrée principale de la piste, lui fait signe d'approcher, comme s'il souhaitait s'entretenir avec lui en privé. Ce dernier le rejoint dans les coulisses et remarque que le géant blond paraît plus inquiet que d'habitude, voire carrément angoissé.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je pense que... que c'est le temps, là.

— Le temps de quoi ?

Markitos, gêné, regarde le bout de ses pieds. Francus comprend enfin et son visage devient grave.

— C'est quand, la dernière fois que t'as baisé ?

— Hier, avec Wefa. Pis j'ai senti que...

Il se tait, penaud, en jouant avec ses doigts comme un enfant.

— Wefa s'est aperçue de quelque chose ? insiste le chauve.

— Non, non...

Il passe ses doigts dans ses longs cheveux blonds, humilié et malheureux. Francus s'approche et, après s'être assuré que personne ne les entend, pose ses mains sur les épaules de l'autre, si hautes qu'il doit nettement lever les bras pour les atteindre.

— C'est correct, tout va bien... Écoute, samedi matin, je suis supposé aller chercher des nouveaux costumes à Montréal. C'est toi qui iras. Tu annonceras que tu veux t'y rendre vendredi soir après le show pour t'éclater en ville.

— Mais si y en a d'autres qui veulent venir avec moi ?

— J'inventerai une raison pour qu'ils restent ici. Les fois précédentes, j'ai toujours su trouver un prétexte. Tu me fais confiance ?

— Ben oui, c'est sûr... C'est juste que... Je me dis qu'on devrait peut-être le dire aux autres... Peut-être qu'ils comprendraient...

— Peut-être. Sans doute, même. Mais veux-tu courir le risque ?

Le colosse a une moue gênée.

— Non.

— Bien... (Pause) Tu peux tenir jusqu'à vendredi ?

— Oui, oui...

Markitos avale sa salive sans relever la tête et souffle :

— Merci...

Francus attrape la nuque de son ami et baisse sa tête jusqu'à ce que leurs fronts se touchent, la série de petites cicatrices du chauve en contact avec le crâne du géant.

— T'as toujours été là pour moi, bredouille ce dernier. Je sais pas ce que je serais devenu sans toi...

Une lueur d'orgueil traverse le regard de Francus, tandis qu'il murmure :

— Et je le serai toujours, Markitos. Toujours.

Ils demeurent ainsi quelques secondes, le temps que le mastodonte retrouve une certaine assurance. Après lui avoir souhaité bonne nuit, Francus retourne sur la piste. Tout en haut du chapiteau, Wulf effectue son vol plané, tournoie trois fois sur lui-même puis agrippe les mains de son amant. Tous deux regagnent la plate-forme et l'Espagnol, sous les applaudissements du dompteur, lève deux bras victorieux en l'air.

— Vieux, *mi culo* !

— Je confirme : t'es zéro vieux ! approuve Laurus.

Il embrasse Wulf, puis, sans transition, lui descend son short, s'agenouille devant lui et engloutit dans sa bouche le sexe déjà dur de son amoureux qui, ravi, se tient fermement aux gros câbles qui pendent à ses côtés.

Francus les observe un moment d'un regard attendri, puis sort discrètement.



Lorsqu'il entre à Kadpidi vers vingt-trois heures, Joël songe à s'arrêter au Bistrot du Mont-Gris juste pour voir si Marie-Ève s'y trouve puis il se demande avec effroi à quel jeu il joue. Lui qui n'a pourtant pas l'intention de coucher à nouveau avec elle, pourquoi tenter le diable ? Merde, il peut se pardonner une aventure d'un soir sans conséquence, mais une aventure suivie ? Non, ça, c'est autre chose, c'est une autre ligue, et il refuse d'en joindre les rangs.

Chez lui, après avoir monté discrètement l'escalier qui mène à l'étage, il réalise que la chambre de sa fille est vide. Il aperçoit de la lumière sous la porte de celle de son fils et cogne deux petits coups avant d'entrer. Nicholas est penché sur son ordinateur, sa longue tignasse brune ondulée effleurant son clavier.

— Milie couche chez une amie ?

— Non, elle écoute un film, en bas.

Joël se dit que ce serait un bon moment pour descendre lui parler, seul, mais il est trop crevé. Du moins, c'est la raison qu'il se donne. Alors qu'il demande à l'adolescent ce qu'il attend pour se couper les cheveux, celui-ci lève la tête, tout excité.

— Maman nous a dit que tu t'occupes d'un deuxième meurtre. Ç'a-tu un lien avec le premier ?

C'est fascinant à quel point il réagit de manière totalement opposée à Émilie face à la tension familiale des derniers jours. Cela pourrait démontrer qu'il est de nature moins angoissée que sa sœur, mais le policier croit surtout, hélas ! qu'il est moins mature qu'elle.

— On pense que oui.

— Pis le cadavre, il était comment ? C'était dégueu ? Sanglant ?

— Nic, cibole, tu parles de ça comme un enfant qui regarde un film d'horreur ! C'est la vraie vie, là !

L'adolescent soupire et secoue la tête.

— Pour un cop, des fois, je te trouve tellement moumoune...

Joël songe à ce qu'il pourrait bien répliquer à ça (il n'aime pas se faire traiter de moumoune, et encore moins par son garçon) lorsque Nicholas change totalement de sujet :

— Le spectacle du cirque, pourquoi c'est pour adultes ?

Désorienté par cette question, le policier répond au bout de quelques secondes qu'il comporte des numéros simulant des actes violents et sexuels.

— C'est tout ?

— Mettons que moralement le contenu est... discutable. Nic, pense même pas à essayer d'aller voir ça, ils te vendront pas de billets. Même si t'as dix-sept ans, ils vérifient à l'entrée. Je le sais, je les ai vus

faire.

Nicholas esquisse un rictus ambigu et revient à son ordinateur. Son père le considère un moment, se demandant s'il devrait insister, puis conclut que moins il en parlera, moins son fils aura envie de transgresser l'interdiction. Il lui souhaite bonne nuit et quitte la pièce.

Trois minutes plus tard, il est installé dans le lit aux côtés de sa femme endormie, fourbu mais satisfait : toute sa famille est à la maison, tout est calme, tout va bien. Il se félicite de ne pas être sorti dans un bar, d'avoir rejoint son cocon domestique. Oui, il a pris la meilleure décision. Il est un bon gars. Son incartade d'hier n'était qu'une parenthèse déjà close. Comme il y a sept ans.

Pourtant, quand il ferme les yeux, un inconfort se forme dans son ventre. Le remords ? Peut-être, mais il y a plus. Une sensation qu'il connaît, qu'il ressent souvent depuis quelque temps. Mais il n'a pas envie de l'analyser plus avant, comme s'il craignait les conclusions qu'il en tirerait.

Il s'endort rapidement.



Dans la chambre d'hôtel, Joël prend Marie-Ève en levrette tandis qu'elle se cramponne sauvagement aux draps en criant de plaisir à chaque coup de bassin de son amant, aussi passionnée et excitante qu'elle l'était lors de leur première baise. Par contre, le policier trouve le décor différent de l'autre jour : les murs semblent souples, luisants, quasiment organiques. Mais il n'a pas le loisir de s'interroger plus avant, car sa partenaire se dégage pour le sucer avec avidité tout en se masturbant de sa main libre. Il sent soudain de l'agitation sur sa droite et tourne la tête. Il réalise que cette chambre communique avec celle de monsieur Plamondon. Martine est là et pousse une infirmière vers la porte en ordonnant d'une voix agressive :

— C'est moi qui m'occupe de lui, c'est clair ? Moi !

Ensuite, elle prend le bol de Jell-O pour nourrir le vieillard qui ouvre mollement la bouche. La pièce n'a plus de plafond et, très haut dans le ciel, le policier croit deviner des oiseaux menaçants qui volent en rond. Même s'il les distingue mal, il est convaincu qu'il s'agit de vautours.

Curieusement, il n'éprouve aucune gêne d'être ainsi sucé devant sa femme, surtout que l'excitation gonfle de plus en plus. Martine tourne alors la tête vers son mari et lui sourit, sans cesser de glisser la nourriture entre les dents du vieux, comme si le bol contenait des kilos de Jell-O. Lorsqu'elle parle, sa voix n'est plus la sienne mais celle d'un homme. Celle de Francus.

— Satisfaisant, n'est-ce pas ?

Joël remarque que la bouche de Plamondon s'est transformée en une immense gueule de tigre qui engloutit toute la nourriture que Martine y jette. Au même moment, Joël éjacule entre les lèvres de Marie-Ève, qui en glousse de plaisir, et les cris du policier se mêlent aux mastications du fauve dans la salle de bain et aux piailllements des vautours dans le ciel.

Joël ouvre les yeux. Martine dort près de lui, le silence est complet dans la maison. Le réveil indique deux heures douze. Et il réalise qu'il a une solide érection.

Il se tourne sur le côté, mal à l'aise. Malgré l'aspect tordu de son rêve incompréhensible, il se sent excité par cette baise onirique et il n'arrive pas à s'enlever de la tête l'image lubrique de Marie-Ève. Il songe à se coller sur Martine pour la réveiller doucement, mais il se traite d'idiot. Est-ce qu'il s' imagine qu'elle va faire l'amour avec lui en plein milieu de la nuit ? Et même si elle le voulait, croit-il vraiment qu'elle bougerait comme ça, qu'elle arracherait de plaisir les draps du lit ? Croit-il qu'elle le sucerait en se masturbant ? Tout cela a déjà existé, mais c'est terminé, bel et bien terminé. Et il s'en est fait une raison.

Du moins jusqu'à Marie-Ève. Et maintenant qu'il a retrouvé cette passion le temps d'une fugace rencontre, l'idée de s'en passer à nouveau le mortifie.

Mais il y a sept ans, tu as réussi à n'y goûter qu'une seule fois ! Tu as résisté !

Il y a sept ans, sa vie sexuelle de couple allait mieux. Il y a sept ans, cette baise avait été ordinaire. Il y a sept ans, cette amante d'un soir habitait à l'autre bout du monde et il savait qu'il ne pourrait la revoir.

Il ferme les yeux en soupirant.

Quatorze

À dix heures vingt, Joël, pour se remettre d'une nuit agitée, boit un second café au Tim Hortons et lit le journal en espérant que les mauvaises nouvelles de la planète l'aideront à chasser ses tourments personnels de son esprit lorsque *More Than a Feeling* surgit de sa poche. Il prend son cellulaire et répond.

— Leblanc.

— C'est Didier. On a du nouveau. Cass est déjà avec toi ?

— Non, je l'attends.

— Tu lui résumeras tout ça. Emma Brodeur, la fille qui a fait partie de l'Humanus Circus pendant un an, est en Afrique pour les deux prochains mois. Donc, on oublie son témoignage. Ensuite, le légiste estime que Boutin est mort dimanche entre deux et huit heures du matin. Les dernières personnes à l'avoir vu vivant sont vraisemblablement ses copains au bar La Clique. Faut les interroger à nouveau. Le légiste confirme aussi que Boutin n'a pas vomi au cours des heures précédant son décès. Ça établit que les traces de dégueulis proviennent du tueur. D'ailleurs, on a reçu les analyses de ces vomissures : de la bouffe banale qu'on peut trouver n'importe où, à la maison comme au restau.

— J'adore quand tu m'appelles pour me donner d'aussi bonnes nouvelles, Didier.

— Attends, espèce de râleur, tu vas aimer la suite : on a aussi décelé des traces de médicament, le methotrexate.

Joël recule sur sa chaise, intéressé. Marie-Ève est maintenant loin dans ses pensées.

— Fais-moi plaisir et dis-moi que c'est un médicament prescrit pour soulager des maladies visibles corporellement...

— Parfois oui, comme le psoriasis ou la polyarthrite rhumatoïde, mais parfois aussi pour des cancers pas visibles ou pour la maladie de Crohn...

— La maladie de crâne ?

— De Crohn. Une saleté qui s'attaque à tes intestins et qui t'empêche de bouffer tout ce que tu veux. Et quand t'as une crise, c'est pénible en tabernacle.

— Tabarnac, Didier, ta-bar-nac. Abandonne, tu y arriveras jamais.

— Bref, beaucoup de maladies sans aucun symptôme visible à l'œil nu. Mais sans être un médicament rarissime, il n'est quand même pas hyper utilisé...

— Et donc on pourrait faire le tour des pharmacies du coin pour savoir qui possède une prescription pour ce médicament...

— Je t'avais dit que tu aimerais, hein ?

— Je sais que vous autres, à Montréal, vous pensez que toutes les petites villes comptent juste cinq cents habitants qui se promènent en pick-up, mais on est vingt mille à Kadpidi, Didier. Même si ton médicament est pas super fréquent, on risque d'avoir une liste pas mal longue. Pis ça, c'est en supposant que le meurtrier vit dans la région, ce qui est encore loin d'être sûr.

— Merde, Jo, un peu d'optimisme, christ. C'est mieux que rien, non ?

Joël se masse le front. Effectivement, c'est une piste intéressante. Surtout que si l'assassin a tué deux personnes dans la même région, il y a de fortes chances qu'il habite tout près. Alors pourquoi joue-t-il au rabat-joie ?

— T'as raison, vieux.

— On a envoyé Annabelle dans ton bled pour faire le tour des drugstores...

— Pharmacies.

— ... et elle va nous tenir au courant.

— Et les résultats d'ADN de ces vomissures ?

— Putain, Jo, tu sais bien que ça peut prendre un bon moment ! On a même pas reçu encore ceux du sang trouvé autour de la gueule du chien de Coulombe.

Joël le remercie, coupe la ligne et fait signe à Dominic qui entre dans le restaurant.



— Un autre meurtre ?

Francus est surpris, ou du moins en donne l'impression. Assis sur sa couchette devant une table couverte de feuilles de papier, il était occupé à mettre de l'ordre dans cette paperasse lorsque les deux sergents-enquêteurs sont entrés dans son autocaravane il y a cinq minutes, trempés par la pluie qui tombe depuis tôt ce matin. Joël, debout, lisse ses cheveux humides en approuvant silencieusement. C'est la première fois qu'il revoit le dompteur depuis sa séance de médium et il ne peut s'empêcher de ressentir de l'embarras, comme si les deux hommes partageaient un secret gênant pour le policier. D'ailleurs, Francus le reluque avec ironie depuis son arrivée. Mais peut-être l'enquêteur se fait-il des idées.

— Deux meurtres en une semaine dans un coin si tranquille, ça doit pas être fréquent, ajoute le chauve.

— C'est une première, répond Joël, immuable. Pis votre joyeuse bande est dans la région juste au bon moment pour assister à un tel événement. Vous êtes chanceux, non ?

Dominic, calepin en main, ne réagit pas, mais fronce légèrement

les sourcils ; il trouve sans doute que son collègue y va un peu fort. Francus croise les bras en soupirant.

— Ce matin, je suis allé faire des achats en ville et j'ai eu droit à quelques regards... disons, froids, pour rester poli. Mes amis et moi sommes habitués à attirer la curiosité et même le mépris, mais l'hostilité, c'est moins courant.

— Faut les comprendre.

— Mais ce qu'eux veulent pas comprendre, c'est que l'assassin puisse être un des leurs. Envisager une telle chose serait trop terrifiant, n'est-ce pas ? Vous-même, sergent Leblanc, qui vivez dans le coin, vous vous refusez à croire à une telle éventualité...

— Moi, je crois que tout est possible.

— Vraiment ?

Encore cette trace d'ironie... Joël serre les dents. Dominic intervient : lui et son collègue aimeraient interroger chacun des membres de la troupe, un à un, et il demande si l'autocaravane de Francus pourrait servir de local d'interrogatoire.

— Pour moi, y a aucun problème, répond le chauve. Faut voir si les autres accepteront, mais je pense bien que oui.

— Et on finira par vous, si vous le voulez bien, ajoute Joël.

— Avec plaisir, dit le dompteur en empilant ses papiers, qu'il range dans une armoire sur sa gauche. Je pense que Laurus et Wulf sont encore couchés. Si je me fie aux joyeux sons qui provenaient de leur roulotte, ils se sont amusés jusqu'à tard cette nuit. Je vais les réveiller, puis avertir les autres.

Dominic, embarrassé, se plonge dans son carnet tandis que son collègue, les mains dans les poches, affiche un rictus peu impressionné. Francus contourne la table en claudiquant et sort. Joël, déjà trempé, enlève son veston, le pose sur le matelas puis les deux enquêteurs attendent en silence, accompagnés du cliquetis de la pluie sur le toit de tôle, et fouillent du regard l'intérieur de l'autocaravane. Peu de décorations, sauf quelques photos accrochées au mur. L'une d'elles représente un membre d'une tribu primitive, le nez traversé d'une longue tige blanche. Le policier se souvient que Francus a étudié en anthropologie et s'approche de la photo. Le primitif fixe l'objectif de la caméra avec une intensité et une sauvagerie dans l'œil qui s'apparentent à celles d'un animal. Troublé, Joël examine les autres clichés, qui sont tous des scènes des performances de la troupe. Sur l'un d'eux, le tigre est redressé, la gueule ouverte, et sa patte en plein mouvement est allongée vers Francus, nu et accroupi devant lui. Joël montre l'image du doigt.

— Tiens, sans doute l'une des fois où Dion a gagné une de ses nombreuses cicatrices.

Son collègue s'approche et écarquille les yeux.

— Il... il fait son numéro tout nu ?

— Durant la dernière partie du show, ils sont tous à poil, oui...

Dominic fixe le cliché, incrédule, comme s'il ne pouvait concevoir pareil spectacle. Puis il dit :

— En tout cas, il a pas l'air d'avoir tellement peur...

Effectivement, malgré la précarité de sa situation, le dompteur démontre sur la photo une gravité solennelle.

La porte s'ouvre et Wefa entre, dévisageant les deux policiers avec curiosité. Ceux-ci l'invitent à s'asseoir, mais elle préfère demeurer debout.

Pendant une heure ont défilé Wefa, Markitos, Lux, Sarratou, Regina et Laurus. Ils ont évidemment entendu parler de ce second assassinat, mais à l'exception de Markitos, qui affiche son habituel malaise, tous font preuve d'un naturel qui confine à l'indifférence, en particulier Regina, qui participe à cet interrogatoire à contrecœur. On leur demande leur emploi du temps de samedi soir dernier jusqu'au dimanche matin et ils répondent tous qu'ils sont sortis prendre un verre à La Clique, sauf Regina qui est restée au camp pour lire. Vers une heure, Wefa, Lux, Wulf et Laurus sont démenagés au Pulse, les autres ont bu au bar jusqu'à deux heures environ.

— On voudrait ben aller ailleurs, des fois, mais le downtown offre pas beaucoup de choix, mettons, a précisé Laurus en soupirant.

Lui, Wulf et Lux ont quitté le club peu avant la fermeture, alors que le portier était sur le point de chasser Lux, qui adressait des propositions indécentes à presque tout ce qui était de sexe féminin dans l'établissement. Et Wefa ?

— Vers deux heures, je suis partie avec un certain Danny, a répondu la rousse.

— Pourquoi ?

— Pour baiser.

— Chez lui ?

— Non, sa femme était là. On est allés dans un hôtel, L'Orchidée.

À ce nom, Joël a tiqué légèrement.

— Vous avez pas l'air trop embarrassée de raconter que vous couchez avec des hommes mariés, a observé Dominic.

Elle a haussé les épaules.

— Plein de monde le fait. Moi, je l'admets sans hypocrisie, c'est tout. Vous avez jamais eu envie de tromper votre femme, vous ?

— Jamais, a répondu le flic sans l'ombre d'une hésitation.

Wefa a eu une moue qui oscillait entre le scepticisme et l'admiration, puis a tourné un regard interrogateur vers Joël, comme si elle lui adressait la même question. Celui-ci s'est empressé de changer de sujet :

— Vous prenez des médicaments ?

Elle dit que non. Même réponse de la part des autres, sauf Markitos, qui prend du methotrexate. Les deux policiers sont devenus très intéressés.

— Vous en prenez pour quoi ?

Assis, Markitos tentait de s'arracher un morceau de peau morte sur son pouce gauche, intimidé.

— J'ai la maladie de Crohn... Depuis une couple d'années...

— Vous avez l'air nerveux, Mark, a déclaré Joël.

— Appelez-moi Markitos, s'il vous plaît...

— Vous nous cachez quelque chose ?

Le colosse s'est dandiné sur place un moment. Le contraste entre son malaise et son gabarit le rendait presque comique.

— J'suis toujours comme ça... J'suis pas... J'suis pas très jasant...

— Vous accepteriez qu'on vous prélève un échantillon d'ADN ?

Markitos a gigoté sur la chaise.

— Est-ce que j'suis officiellement accusé de quelque chose ?

— Pas du tout.

— Bon, ben, je vais dire non.

— Si vous avez rien à vous reprocher, pourquoi refuser ?

Le géant s'est acharné sur son pouce avec plus d'agitation, mais il a maintenu sa position :

— Si on m'accuse de rien, y a pas de raison que je fasse ça.

Les deux policiers se sont jetés un regard entendu, mais n'ont pas insisté.

Puis, c'est au tour de Wulf qui, malgré la chaleur, porte un pantalon mauve à motifs zébrés et une chemise courte tout aussi excentrique. Il demeure debout, le dos appuyé au mur. Ses cheveux ne sont pas attachés et tombent sur ses épaules, ses yeux sont légèrement rougis, ses rides un peu plus creusées, mais il conserve sa dignité habituelle.

— Lendemain de veille, Wulf ? demande Joël en contemplant la pluie par la fenêtre. C'est drôle, mais j'ai l'impression que ça vous arrive souvent.

— Samedi soir, j'étais au bar avec les autres, articule l'Espagnol sans s'émouvoir. J'y suis resté avec Markitos, Sarratou et Francus jusque vers deux heures, puis je suis revenu me coucher jusqu'à dix heures le lendemain. Ça va, je peux y aller ?

— Vous prenez des médicaments ?

— Non.

Joël regarde toujours à la fenêtre en jouant avec sa chemise qui lui colle littéralement à la peau. Bon Dieu, il va devoir sortir de ce four bientôt !

— On a découvert qu'il se passe pas mal de choses dans les villes que vous visitez. Vous en pensez quoi ?

— Et dans votre vie à vous, sergent, il se passe quelque chose ?

Joël se tourne vers lui, sur la défensive.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je ne sais pas. On vous a vu dans les bars une couple de fois, dernièrement. Votre petite vie de couple manque d'action, peut-être...

— Ma vie vous concerne pas, espèce de Latino alcoolo, c'est clair ?

— Joël...

Dominic, d'un air entendu, baisse ses mains en signe d'apaisement. Joël le dévisage bêtement, puis revient à Wulf, qui arbore maintenant un rictus caustique. Le policier retourne à la fenêtre tandis que Dominic remercie l'Espagnol, qui quitte la roulotte aussitôt. Comme Joël s'y attendait, Dominic lui demande des explications.

— Oublie ça. Je suis fatigué pis... Oublie ça.

Dominic l'examine avec une réelle compassion.

— Peut-être que ça fait trop longtemps que t'as pas enquêté sur un meurtre, ça te rentre dedans...

Joël le poignarde du regard.

— Hé ! J'ai aucun problème avec cette enquête, OK ? Aucun !

On frappe à la porte, puis Francus entre.

— On dirait bien qu'il reste juste moi.

Il s'installe sur la chaise en frottant sa jambe droite. Joël fait quelques pas et tombe à nouveau sur la photographie où le tigre est sur le point d'attaquer le dompteur.

— Cette photo a été prise en pleine représentation ?

— Oui, il y a cinq ans.

— C'est le même tigre que celui que vous avez aujourd'hui ?

— Oui, je suis avec Impetus depuis la création du Humanus Circus. Une seconde après ce cliché, je recevais un coup de patte qui m'a valu ce trophée.

Et il pointe le doigt vers son oreille au lobe arraché.

— Ce sont les aléas du métier. Mais ça arrive de moins en moins souvent.

— Sur la photo, vous avez pas l'air très effrayé.

— Il faut assumer, c'est tout. Dompter la bête, c'est accepter aussi de courir le risque de se blesser. Mais ce sont des blessures intéressantes. On en sort plus fort.

Joël se tourne vers lui. Francus affiche son habituel sourire à la fois serein et triste. Dominic lui pose alors les mêmes questions qu'aux autres et les réponses ne varient pas. Francus a une moue fataliste.

— Deux meurtres en si peu de temps, j'imagine que ça augmente les soupçons à notre égard.

— Vous êtes pas plus soupçonnés que n'importe qui, dit Dominic avec diplomatie.

— C'est vrai qu'il existe pas de profil type de tueur, n'est-ce pas ?

poursuit le dompteur. On est souvent estomaqué d'apprendre que des gens en apparence banals ont commis des actes horribles.

— Votre père, par exemple ? demande Joël sur un ton neutre.

Dérouté, Dominic dévisage son collègue. Pour la première fois, Joël voit Francus ébranlé.

— Par exemple, oui, répond le chauve d'une voix blanche.

Joël s'approche de lui, les mains dans les poches.

— Comment vous vous en êtes sorti, cette nuit-là ? Votre père vous avait tiré dessus pis vous aviez juste huit ans... Vous avez pu atteindre un village pas loin ? D'autres campeurs vous ont trouvé ?

Dominic, hésitant à intervenir, joue avec son crayon. Francus, de son côté, a déjà repris contenance et explique poliment :

— Je préfère pas parler de ça. Ce sont des souvenirs très pénibles et, surtout, ç'a aucun lien avec votre enquête.

Joël devine alors dans le regard de son interlocuteur quelque chose qu'il n'y avait pas encore décelé : une sorte d'orgueil à la fois démesuré et profond, caché, comme si Francus tentait lui-même de l'endiguer, voire de le nier, mais qui pouvait surgir lorsque le dompteur se retrouvait en position de faiblesse, comme en ce moment. Joël, les mains dans les poches, hoche la tête avec un rictus railleur puis tourne les talons pour revenir à la fenêtre.

Dominic demande à Francus s'il prend des médicaments et se fait répondre par la négative. Le policier annonce donc qu'ils ont terminé leurs interrogatoires. Pendant ce temps, Joël étire le bras vers son veston, hésite, puis le laisse sur place.

— Toujours à votre disposition, dit le chauve en se levant. Du moins, pour quelques jours encore : c'est notre dernière semaine de représentations.

Il se veut cordial et avenant, mais on le sent plus distant que tout à l'heure. Les policiers le remercient puis sortent. Joël expose son visage trempé de sueur vers la pluie en soupirant de soulagement. Mais alors que lui et son collègue ont accompli une dizaine de pas, il s'exclame qu'il a oublié son veston.

— Attends-moi pas sous la flotte, Cass, je te rejoins dans le char.

Il retourne à l'autocaravane et entre sans s'annoncer. Francus, qui se préparait un café, se tourne vers lui.

— Mon veston...

Il va le chercher sous l'œil froid du dompteur, le jette sur son bras puis s'approche de Francus. Il adopte son attitude de dur à cuire, une image qui lui a toujours réussi lorsqu'il affronte des suspects.

— Vous choisissez des villes tranquilles, pas vrai ? des endroits calmes et donc plus faciles à déstabiliser...

Le chauve le considère avec étonnement.

— On choisit surtout des coins différents chaque année... Mais

j'avoue que lorsque je suis tombé sur le nom de votre ville, je me suis dit qu'il fallait absolument qu'on vienne ici.

Joël fronce les sourcils.

— De quoi vous parlez ?

— Et vous, sergent, où vous voulez en venir ?

— Je veux en venir qu'on a fait des recherches sur les autres régions où vous vous êtes installés les étés passés.

Il fait un pas supplémentaire.

— Si vous êtes directement liés aux deux meurtres, je le prouverai. Pis si c'est pas le cas, je vais être ben content que vous quittiez la place. Parce que s'il y a une chose dont je suis sûr, c'est que vous êtes malsains pour notre ville, comme vous l'avez été pour toutes celles que vous avez visitées.

— Vous vous sentez coupable de quelque chose et vous cherchez un bouc émissaire, sergent ?

Joël est maintenant tout près et dépasse son interlocuteur de cinq centimètres. Il lève un doigt près de son visage, le regard dur.

— Laissez ma vie tranquille, Dion.

— Appelez-moi Fr...

— Peut-être que vos numéros pis vos sessions de pseudo-médium réussissent à fucker certaines personnes, mais ça marche pas avec moi. Ma vie va très bien, je vais très bien, ma famille va très bien, ça fait qu'arrêtez de vouloir m'impressionner, ça marchera pas. Vous avez rien à m'apprendre, rien à me révéler avec votre bullshit. Rien pantoute, c'est clair ?

Francus écoute, aussi attentif qu'un élève sage. Satisfait, Joël sort de la roulotte.

Dehors, il enfile son veston et s'éloigne sous la pluie, morose. Dominic est là et fixe quelque chose devant lui, statufié.

— Je t'avais dit de m'attendre dans l'auto...

Mais après une vingtaine de pas, Joël s'arrête à son tour, encore à bonne distance de son collègue, car il vient d'apercevoir ce que regarde Dominic. À une dizaine de mètres, libre et sans aucun surveillant à ses côtés, se dresse le tigre, immense, immobile, les babines retroussées, les poils aplatis par l'averse.

Une peur pure, une terreur absolue, comme jamais il n'en a ressenti, explose dans le plexus solaire de Joël et s'éparpille en ondes de choc dans chaque recoin de son corps. Dominic glisse sa main vers l'intérieur de son veston, sans doute pour prendre son Glock, mais Impetus pousse un grognement menaçant et avance d'un pas.

— Bougez pas ! s'écrie une voix.

C'est Francus. Il a contourné son autocaravane et se trouve maintenant à quelques mètres derrière la bête. Le visage tendu, sans quitter l'animal des yeux, il explique à toute vitesse :

— Il est si rapide que vous aurez pas le temps de sortir votre arme avant qu'il vous saute à la gorge. Alors bougez pas, je m'en occupe !

Dominic, figé d'épouvante et dégoulinant de pluie, obéit, sa main stoppée à mi-chemin de sa trajectoire. Le tigre, qui ignore totalement le dompteur derrière lui, considère les deux flics à tour de rôle, tandis que Joël, sans broncher, tourne son regard dans toutes les directions. Il voit des silhouettes aux fenêtres de deux autocaravanes, mais avec l'averse et la distance, il ne reconnaît personne, sauf peut-être Regina. Il croit même qu'elle sourit.

— Impetus ! appelle Francus d'une voix autoritaire. Par ici !

L'animal se met en mouvement, mais pas vers son maître. Accompagné d'une sorte de vrombissement infernal, il avance très lentement vers les deux policiers, ses pupilles jaunes allant de l'un à l'autre. Dominic, qui est le plus près du fauve, pousse un gémissement à peine audible et lève à nouveau sa main tremblante.

— Bougez pas ou vous êtes mort ! crie Francus. Impetus ! Ici, tout de suite !

Le tigre fait alors quelque chose d'inattendu : il bifurque légèrement de sa trajectoire, s'éloigne de Dominic et poursuit son chemin maintenant vers Joël en émettant un continuel grondement sinistre. L'enquêteur tourne ses yeux suppliants vers Dominic, qui dirige ses doigts vers son veston.

— Impetus ! répète Francus, qui commence lui-même à s'inquiéter. Ici, j'ai dit !

Impetus s'immobilise à trois mètres du policier, le corps déferlant de pluie, et il plante son regard dans le sien. Joël décèle une intention dans la pupille de la bête, comme si elle voulait lui communiquer quelque chose, mais sa terreur doit fausser son jugement...

— Impetus ! appelle le chauve une ultime fois, et il avance de deux pas, sans la moindre claudication, comme lorsqu'il accomplit son numéro de dompteur.

Le fauve pousse alors un rugissement qui secoue l'âme de Joël. Au même moment, Dominic sort son arme de son holster, la pointe d'un air catastrophé vers l'animal...

— Non ! crie Francus en levant le bras.

... puis un « plop » à peine audible retentit tandis qu'une fléchette apparaît dans le flanc du tigre. Celui-ci lâche un grognement furieux en se tournant vivement sur le côté : Markitos se tient debout plus loin, un fusil entre les mains. Impetus se met en marche vers lui, menaçant, mais après quelques mètres, il ralentit, titube, puis s'écroule sur le sol boueux, endormi. Francus émet un juron contrarié et pivote vers le colosse, qui paraît ravi.

— J'ai bien visé, hein ?

— Mais pourquoi t'as fait ça ? J'aurais très bien pu me débrouiller

seul !

Le géant affiche un air penaud, lui qui s'attendait à des félicitations. De son côté, Joël ne voit rien de tout cela. Aussitôt que l'animal s'est effondré, il s'est penché vers l'avant, les paumes sur ses cuisses prises de spasmes nerveux, et s'est mis à haleter douloureusement, tandis que son cœur semblait vouloir rattraper tous les battements qu'il a sautés quelques secondes plus tôt. Une atroce envie de vomir lui arrache le ventre, mais il réussit à se retenir, sentant des millions d'insectes quitter son corps par chaque pore de sa peau, laissant derrière eux un froid engourdissant. Une main se pose sur son épaule : c'est Dominic qui, livide, lui demande d'une voix tremblotante si ça va. Dans un sursaut de fierté, Joël se redresse malgré ses jambes flageolantes.

— Oui, oui, c'est correct...

Toute la troupe est maintenant dehors et s'approche, en même temps que la pluie diminue d'intensité. Francus fustige toujours Markitos, alors que ce dernier, docile, encaisse les reproches d'un air malheureux. Wefa intervient :

— Merde, Francus, Impetus t'écoutait pas pantoute ! Il y avait pas de risque à prendre, tu penses pas ?

Le dompteur se tait et remarque que tout le monde le dévisage avec étonnement. À nouveau, cet orgueil larvé que Joël a relevé plus tôt scintille dans ses iris, puis, presque à contrecœur, il administre une tape amicale dans le dos musclé du colosse, qui grimace un sourire de reconnaissance. Francus semble alors se souvenir des deux policiers et s'avance vers eux, le visage confus, boitant de la jambe droite.

— Ça va ? Je suis désolé, j'ignore comment il a pu sortir...

— On pourrait porter plainte et faire fermer votre cirque pour imprudence, vous savez ça ? se fâche Dominic.

— Vraiment, vraiment désolé. D'habitude, il m'écoute plus que ça. Mais là...

Là-dessus, il fixe Joël avec attention et plisse les yeux, intrigué.

— Vous avez remarqué ? Il est allé vers vous. Il était plus près de votre collègue, mais c'est vous qu'il a choisi...

Joël, dont le cœur commence enfin à retrouver un rythme normal, fronce les sourcils.

— Comment ça, il l'a choisi ? demande Dominic, toujours furieux. Qu'est-ce que vous racontez là ?

— Let's go, on s'en va, grommelle Joël.

Il jette un œil horrifié vers le tigre endormi, puis, sous les regards de la petite troupe, s'éloigne, les jambes molles, sans même réaliser que la pluie a complètement cessé.

— Ostie, on va prendre un verre, OK ? souffle Dominic en le rattrapant.

Joël approuve en silence. Dans sa tête, il entend encore les derniers mots de Francus et il voit toujours les yeux jaunes de la bête, fixés sur lui, hypnotiques.



La bande observe les deux policiers regagner leur voiture lorsque Wulf, qui revient d'examiner la cage, rejoint le groupe. Il explique que la clenche en métal de la porte est cassée. Francus concède qu'elle était rouillée et qu'il aurait sans doute dû s'en occuper plus tôt. Impetus en a pour une bonne heure de sommeil, ce qui leur laisse le temps de réparer la cage. Le dompteur ramène son regard vers l'Impala noire qui s'éloigne, songeur.

— On est encore ici une semaine. J'aimerais qu'on profite de ces dernières journées pour en apprendre plus sur ce flic, ce Leblanc... S'il y a un truc qu'on sait tous dans cette troupe, c'est que quelqu'un qui a autant besoin de clamer sa pureté et son équilibre cache souvent quelque chose.

— Je pourrais mettre sa maison sur écoute ? demande Sarratou, enthousiaste.

— Mettre un policier sur écoute, ça me semble un peu trop risqué...

— Je pensais qu'on aimait ça, le risque, fait remarquer Wefa.

— Pas si le danger l'emporte sur la satisfaction, rétorque le chauve d'un ton sévère. Je l'ai souvent dit.

La rousse hoche la tête. Regina, les bras croisés, lâche avec moquerie :

— Pis si Francus l'affirme, ça doit être vrai, hein ?

Tous la dévisagent, surpris. Le dompteur a un rictus agacé.

— À quoi tu joues, là, Regina ?

— À rien. Je pense juste que si Sarratou a envie de mettre sa maison sur écoute, elle a pas à demander la permission.

Les membres de la troupe, debout dans la boue, paraissent quelque peu troublés et regardent Francus. Ce dernier réfléchit puis, conciliant, articule lentement :

— Évidemment... Je dis seulement qu'à mon avis le risque est trop grand.

— Ouais, je suis d'accord, approuve Sarratou.

Les autres hochent aussi la tête et Regina se tait, mécontente. Le chauve revient à la Sénégalaise.

— J'imagine que t'as des GPS, dans tes bidules électroniques ?

— Certain !

— On pourrait en installer un sous la voiture de Leblanc. Sa voiture personnelle, pas celle de son travail.

— Pas de problème. Je suis sûre que je peux te dénicher son adresse et sa marque d'auto d'ici le début de notre show ce soir, ou au pire après.

— Parfait. Tu pourrais l'installer cette nuit, quand tout le monde dormira.

— Tu veux qu'on le suive, c'est ça ?

— Pas en tout temps, ce serait trop exigeant, mais quand ça adonnera... Et juste savoir où il va, ça peut être intéressant.

Wulf, intrigué, demande :

— T'espères trouver des trucs compromettants sur lui ? pour le faire chanter s'il nous embête trop ?

Francus observe la voiture qui disparaît au loin et plisse les yeux.

— Au contraire. Je veux l'aider.



— Un tigre ?

À Parthenais, toute l'équipe écoute l'histoire d'un air incrédule. Debout près de son bureau, Annabelle cesse de siffloter et pâlit.

— Vous avez dû vraiment freaker !

— Pas si pire, répond Joël en haussant une épaule, assis sur une table.

— Pas si pire ? s'écrie Dominic. Criss, il a fallu qu'on aille boire un petit verre pour nous remettre de nos émotions !

Son collègue lui décoche un regard désapprouvateur. Justin, qui a compris, rigole.

— Comme ça, ça lui arrive d'avoir peur, à notre grand enquêteur d'expérience ?

Joël se tourne vers lui avec un sourire forcé.

— Oui. Chaque fois que tu reviens d'un salon de bronzage.

— On peut faire fermer ce cirque, avec une histoire comme ça, souligne Dominic.

— Non, rétorque aussitôt Joël. Si leur cirque ferme, ils vont quitter la région, ce qui nous aidera pas pour l'enquête. Pis comme on a rien de concret sur eux, je suis pas sûr qu'on pourrait avoir une injonction pour les contraindre à rester.

— L'interrogatoire de tantôt a rien donné ? demande Raymond.

— Markitos nous a dit qu'il prenait du methotrexate... pis il refuse un prélèvement d'ADN.

— Tiens, tiens, marmonne Raymond.

— Les autres membres nous ont affirmé qu'ils prenaient pas de médicament, mais ils étaient pas obligés de nous dire la vérité, précise Dominic.

— Je vais fouiller dans leurs dossiers médicaux, propose Raymond.

Par la suite, Justin et Didier expliquent que leurs interrogatoires de la journée n'ont mené nulle part. Demain, ils feront le tour des compagnies de construction et de rénovation de la région pour chercher tous les contrats qu'aurait reçus Boutin avant d'être engagé au Marteau et Rabot. Passer tous ces contrats en revue prendra un certain temps. De plus, aucune quincaillerie du coin ou garage ne se rappelle avoir eu un client qui désirait affiler les pointes de son râteau. Le tueur a donc accompli cette tâche lui-même. On a aussi trouvé la bijouterie d'où vient le collier de Boutin. L'achat remonte à deux semaines et le bijoutier a reconnu Boutin sur la photo qu'on lui a montrée, mais il n'a aucune idée à qui il voulait l'offrir. Donc, *exit* la piste du collier. Alors que tout le monde affiche un air déçu, Annabelle se lève et distribue une feuille de papier à tous en expliquant :

— Ben, en attendant, on a ça : les neuf pharmaciens de Kadpidi et des environs nous ont fourni la liste des patients qui prennent du methotrexate. Il y en a cent trois en tout.

— Criss ! soupire Justin.

— Mais on a éliminé là-dedans ceux qui ont en haut de quatre-vingts ans, ceux qui sont physiquement trop handicapés, les enfants de moins de treize ans, pis ceux qui ont des maladies qui auraient laissé des traces sur les lieux du crime, genre le psoriasis aigu qui produit des squames.

— Eurgh ! Dégueu, commente Didier.

— Bref, la liste est réduite à soixante-dix-neuf. C'est celle-là que vous avez entre les mains.

— Quand même, soixante-dix-neuf, c'est beaucoup, fait Dominic en consultant la feuille de papier avec la même expression que s'il s'agissait d'une note de congédiement.

— Comme pour l'instant on privilégie l'hypothèse de la maîtresse jalouse, on a mis les noms des femmes en premier, les hommes par la suite.

— Traitez-moi encore de macho si vous voulez, mais j'imagine mal une femme tuer deux hommes à coups de râteau, grommelle Justin.

Joël balaie la feuille des yeux et quelques noms accrochent son regard. Comme celui de Sophie Donavan. Criss ! cette femme allait à l'école avec lui, elle s'occupe aujourd'hui d'une garderie et écrit une lettre de dénonciation dans le journal local chaque fois qu'elle voit une goutte de sang dans une émission de télé ! Et Jean-Yves Dompierre, le vendeur d'assurances avec qui il lui arrive de prendre un verre au Bistrot du Mont-Gris ! Le policier ne peut pas croire qu'on va les interroger pour un double meurtre ! Annabelle poursuit :

— Évidemment, aucun membre du cirque était dans les dossiers des pharmaciens puisqu'ils habitent pas la région. Faudrait donc

ajouter Markitos.

— Sauf que Markitos a des alibis pour la nuit de samedi, précise Dominic.

— À moins qu'ils soient tous complices, relève Didier. Et il y a cette Regina qui est restée toute seule, non ?

— Sauf qu'on a aucune idée pourquoi Coulombe pis Boutin auraient été tués par Regina, ou par Markitos, ou par n'importe qui d'autre de cette foutue liste ! s'énerve Joël. Criss, on a pas de motif, c'est ça l'ostie de problème, pis c'est pour ça qu'on avance pas ! La seule possibilité qu'on entrevoit, c'est celle d'une maîtresse secrète qui se venge ! C'est hypothétique en ostie, ça ! Tant qu'à ça, ça peut aussi être un ami commun qui leur devait de l'argent ! Ou un membre du cirque qu'ils ont connu dans le passé ! Ou le facteur qui les trouvait antipathiques !

Annabelle ricane. Mais pas Joël, qui donne un coup de pied dans une corbeille à papiers.

— Criss, tant qu'on a pas établi un lien, ça peut être n'importe qui !

Les policiers s'étonnent de cette manifestation de colère et Justin lance :

— Hey, arrête de jouer à la vedette frustrée, t'es pas dans un film, là !

— Toi, Monsieur Grande-Allée 2014, tu me cherches depuis le début pis je commence à en avoir mon ostie de voyage...

— Joël, come on...

C'est Dominic qui prononce ces mots. Les autres se taisent, déroutés, et Joël s'excuse en se frottant le visage. Raymond se lève péniblement de son fauteuil.

— Bon, on est crevés, pis il est tard. Demain, on s'en va tous à Kadpidi interroger tout ce beau monde de la liste. On se divisera en trois équipes, sinon ça va nous prendre des semaines.

— Je vais pouvoir me joindre à vous juste après dîner, précise Joël, maintenant plus calme. Faut que je témoigne dans un procès à Drummondville, une vieille arrestation que j'ai faite il y a six mois.

On lui dit qu'il n'y a pas de problème, puis tous se préparent à partir. Joël range ses papiers en silence, songeur. Il vient d'avoir une idée, mais il la garde pour lui.

Demain, il profitera de son passage à Drummondville pour vérifier quelque chose...



Wefa et Markitos, nus et agressifs, s'avancent l'un vers l'autre, enragés, crachant des gerbes de feu qui s'entremêlent, accompagnés

par une musique apocalyptique qui fait vibrer le chapiteau. Nicholas, assis au bout de son siège, ne respire plus, tétanisé. Ils vont se flamber l'un l'autre, c'est certain ! Ils vont...

Une explosion retentit, suivie d'un flash aveuglant, et lorsque l'éclair blanc se dissipe, plus aucune lumière n'est allumée. Il n'y a qu'un grand feu au centre de la piste, au sein duquel brûlent deux silhouettes, debout et noircies. Au son d'un ultime accord saturé de distorsions, une voix surgit des haut-parleurs et énumère tous les événements criminels ou dramatiques des dernières années dans la région. Puis, sur la vaste toile, les visages filmés des spectateurs défilent lentement, tous ahuris et bouche bée, avec un immense point d'interrogation superposé sur l'image. L'adolescent voit sa propre face hébétée passer sur l'écran, ainsi que celle, plus amusée, de sa blonde à ses côtés. Puis, la vidéo disparaît et le couple en flammes devient cendres au cœur des ténèbres.

Dans le noir, Nicholas entend sa respiration haletante.

Les projecteurs s'allument, autant sur la piste que dans l'assistance, et une musique traditionnelle de cirque plane en sourdine. Dans les gradins pleins à craquer, les gens abasourdis applaudissent enfin, mais de manière confuse ; il y en a même une quinzaine qui se lèvent et crient des bravos enthousiastes : sans doute des *fans* qui viennent voir le spectacle pour une seconde, voire une troisième fois. En bas, aucun artiste n'apparaît pour saluer.

— Pas mal flyé, hein ? commente Marianne.

Nicholas se tourne vers elle en clignant des yeux.

— Je comprends pourquoi c'est pas pour les kids ! ajoute-t-elle en rigolant. T'as aimé ça ?

— Oui, souffle-t-il en se levant. Oui, c'était...

Il réalise qu'il tient encore le pistolet à balles de peinture. Ce pistolet avec lequel il tirait comme un dingue il y a quelques minutes, comme s'il était retombé en enfance. Ou plutôt, comme s'il était retombé dans quelque chose de beaucoup plus lointain, de beaucoup plus ancien... plus primitif... Il dépose l'arme sur la chaise.

— Toi, t'as aimé ça ?

— C'était drôle.

Drôle. Nicholas aurait employé bien des épithètes, mais sans doute pas celle-là.

Le jeune couple se mêle à la foule qui se dirige vers la sortie, les commentaires des gens allant de l'enthousiasme à l'indignation. Marianne donne ses impressions à son chum, mais celui-ci ne l'écoute pas vraiment, la tête encore pleine des scènes du show, entre autres celles mettant en vedette Sarratou nue (criss ! quel corps d'enfer !), celle des vautours bouffeurs de cadavres, mais en particulier celle du numéro du tigre, avec cet échange de sang entre la bête et le

dompteur. L'adolescent est impuissant à décrire clairement les émotions qu'il ressent, mais il sait qu'elles sont fortes, intenses et totalement inusitées.

Un homme pose une main sur son épaule en le saluant. Nicholas le reconnaît : un dénommé Jef, un copain de son père avec qui ce dernier joue au hockey et qu'il a vu une ou deux fois. Jef s'étonne de sa présence puisqu'il s'agit d'un spectacle pour adultes. Nicholas répond rapidement qu'il a eu dix-huit ans il y a une couple de semaines.

— J'espère, rétorque Jef avec un clin d'œil. Sinon, ton père va te mettre en prison !

Et il s'esclaffe. Nicholas ricane poliment. À leur arrivée sur le site, tout à l'heure, il a eu peur qu'on contrôle leur âge, mais comme ils avaient déjà des billets, on les a laissés passer sans question. Et il s'en félicite : il ne peut pas croire qu'il aurait pu manquer un tel spectacle. Il salue Jef puis s'éloigne vers la sortie en entraînant sa blonde avec lui.

— J'espère que ce gros colon va rien dire à mon père...

— Voyons, Nic, c'est quand même pas comme si t'avais quatorze ans, là.

— Je suis sûr qu'il aimerait pas savoir que j'ai vu ce show-là...

À l'extérieur, le soleil se couche sans se presser et les gens se dirigent vers leurs voitures en marchant sur le sol de terre battue maintenant presque sec, mais un événement imprévu attire leur attention. Aux abords du stationnement, une centaine de personnes manifestent en scandant quelques slogans qui tournent autour d'une seule idée : le Humanus Circus est obscène, immoral et doit quitter Kadpidi. Le petit groupe est composé essentiellement de gens âgés de quarante-cinq à soixante-cinq ans ; ceux-ci ne sont pas très organisés et n'ont pas l'habitude des rassemblements, mais ils crient avec ferveur. Si la majorité des spectateurs se bornent à les dépasser en ralentissant légèrement pour les reluquer d'un œil moqueur, une cinquantaine d'entre eux s'arrêtent pour les écouter, curieux, et il y en a même quelques-uns qui se joignent à leur indignation. Nicholas et Marianne stoppent aussi, un peu à l'écart, et l'adolescent grimace.

— Gang d'osties de cons...

Il n'est pas le seul à le penser, car certains spectateurs traitent les manifestants de vieux conservateurs. Parmi les mécontents, une femme s'écrie :

— Pis y a eu deux meurtres depuis qu'ils sont arrivés, vous trouvez ça normal, peut-être ?

— Pis ma voisine qui a tout cassé chez elle à coups de masse ! renchérit un homme outré. Tout le mobilier de sa maison, pis même sa voiture ! Elle avait vu ce show deux fois !

— Ils amènent plein de trouble dans notre ville, cette bande de dégénérés là ! s'offusque quelqu'un d'autre.

Les cris montent, les insultes fusent de part et d'autre, au point que les membres de la troupe du cirque, à l'exception de Regina et de Francus, sortent du chapiteau, ce qui redouble les clameurs des agitateurs. Maintenant habillés, les artistes demeurent à l'écart, agacés et incertains, puis Wefa s'avance.

— Bon, allez donc faire vos enfantillages chez vous, lance la rousse avec lassitude.

— C'est toi qui vas retourner d'où tu viens ! gueule une femme. Pis tu vas arrêter de danser comme une salope dans les bars pour allumer nos hommes !

Wefa éclate de rire, ce qui, d'abord, surprend les manifestants puis attise leur colère. La cinquantaine de spectateurs restés sur place observe la scène avec intérêt. Marianne veut s'éloigner, mais Nicholas, curieux de la suite des choses, la retient. Laurus effectue alors quelques pas en accomplissant de grands gestes théâtraux, manifestement heureux d'attirer l'attention.

— Voyons, voyons, calm down, tout le monde, on se slaque la prostate ! Allez donc vous amuser un peu, là ! Soûlez-vous la gueule, get laid, n'importe quoi, mais sortez-vous le manche à balai du cul, misère !

— On a pas de leçon à recevoir d'anormaux comme toi ! crie un sexagénaire.

— Viens avec moi cinq minutes, darling, pis tu vas voir que c'est le fun en saudit d'être anormal !

Plusieurs spectateurs s'esclaffent, y compris Nicholas, tandis que le vieux hoquette d'indignation. Un type s'approche.

— Hey ! toi, le fif...

Un éclair de panique traverse le regard de Laurus derrière ses énormes lunettes, mais Wulf bondit à toute vitesse et, sans avertissement, écrase son poing sur la mâchoire du gars, qui en tombe sur le dos en provoquant un brouhaha stupéfait dans la foule. À la vue de cette scène, Nicholas sent un long frisson lui parcourir la colonne vertébrale tandis que l'Espagnol, un rictus ambigu aux lèvres, grogne à l'adresse de l'homme étendu à ses pieds :

— *Coño...*

L'ambiance change en un tournemain. Trois ou quatre manifestants avancent de quelques pas, incertains, mi-menaçants, mi-inquiets. Mais Wulf grimace tout à coup en se tenant le ventre, happé par une douleur fulgurante. Laurus s'approche de lui, mais l'Espagnol lui dit que tout va bien. Lux intervient, se plante devant l'un des éventuels bagarreurs et, après avoir craché, pointe un menton arrogant.

— Envoye, vas-y ! Fais-le ! Come on, fais-le !

Presque instantanément, le type frappe Lux sur le nez. Lux s'écroule au sol. Comme mû par un ressort, Nicholas s'élance et cogne le gars, qui titube vers l'arrière. Ignorant totalement le cri alarmé de sa blonde, il se tourne vers Lux qui, toujours assis sur la terre battue, se tâte la joue et lui sourit.

— Merci, mais c'était pas nécessaire...

Nicholas revient alors à son adversaire qui, outré, avance pour répliquer. L'adolescent se penche légèrement vers l'avant, prêt à se défendre, en ressentant une vague peur, mais, au lieu de l'inquiéter, celle-ci le stimule. Trois ou quatre autres manifestants brandissent déjà les poings, quand une voix forte s'élève :

— Ça suffit !

C'est Francus qui s'est approché, posé mais sévère. Tel un fidèle chien de garde, Markitos se range à ses côtés et l'attitude menaçante du colosse calme aussitôt la meute.

— Allez-vous-en, tout le monde, ordonne le dompteur.

On se regarde. Après quelques instants, les spectateurs, à la fois rassurés et déçus, se remettent en marche vers le stationnement maintenant presque vide. Marianne a rejoint Nicholas, qui aide Lux à se relever. Celui-ci titube et s'accroche avec un peu trop d'insistance à l'adolescente, qui recule en grimaçant. Les manifestants, eux, comme s'ils réalisaient tout à coup le ridicule de la situation, hésitent un moment ; quelques-uns gueulent encore « On en veut pas, de votre cirque ! », mais en voyant Markitos faire un pas en guise d'avertissement, ils tournent les talons à leur tour. Un homme barbu demeure immobile et ose tout de même un ultime cri :

— Assassins !

Francus s'avance alors vers lui. Plusieurs individus s'arrêtent pour voir la suite et le barbu attend, sur le qui-vive. Le chauve se plante devant lui, le visage extrêmement grave, presque funèbre, et lorsqu'il parle, sa voix est forte, comme s'il s'adressait à toutes les personnes présentes.

— Assassins, oui. Comme vous tous, comme tout le monde. Et hypocrites. Et lâches. Et envieux, débauchés, frustrés, égocentriques, vils, infâmes, assoiffés de pouvoir, d'argent et de luxure, couverts du vernis de la respectabilité pour mieux camoufler nos désirs qui nous rongent et nous tuent, dégoulinants de bonne conscience avec nos conjoints, nos enfants et notre boulot, et aveugles, volontairement et désespérément aveugles jusqu'à ce que la réalité nous crève les yeux et le cœur ! Humains, depuis la caverne, depuis le serpent et sa pomme, humains jusqu'au bout de nos ongles de bêtes !

On le dévisage avec effroi. Le barbu avale sa salive, incapable de rétorquer quoi que ce soit. Les autres membres de la troupe se contentent d'observer le dompteur avec déférence. Celui-ci baisse la

tête, tout à coup amer et épuisé. Il a un geste las en soufflant :

— Rentrez chez vous...

Il retourne vers le campement, sa claudication plus prononcée, suivi de ses collègues silencieux. Wulf a toujours les doigts recroquevillés sur son ventre et un vague rictus de douleur tord ses lèvres, mais il accompagne ses amis, soutenu par son amoureux. Peu à peu, les manifestants regagnent leurs voitures en marmonnant entre eux. Marianne, impressionnée, demande à Nicholas s'il va bien. Celui-ci, tout aussi ébranlé, répond que oui.

Une fois dans l'automobile de la mère de son chum, Marianne, qui fouille dans son sac à main, pousse un juron.

— J'ai perdu mon portefeuille !

Nicholas revoit alors Lux s'accrocher quelques secondes à sa blonde en se relevant... et il éclate de rire.



Même s'il n'y a plus aucune lumière à l'intérieur de l'autocaravane, le couple qui y habite ne dort pas encore. Wulf, nu et couché sur le dos dans le lit, la tête appuyée contre le coussin en forme de phallus, a les yeux fermés et récupère de son malaise de tout à l'heure. Assis sur le matelas à ses côtés, vêtu d'un pyjama de soie, Laurus, qui a enlevé ses lunettes, caresse les cheveux de son amoureux et soupire.

— Ouin, la crowd devient parano en saudit, hein ?

— C'est pas la première fois...

— C'est pas à tes côtes que t'as eu mal, hein ?

Wulf ne répond rien, les yeux toujours fermés, mais son silence est éloquent.

— Tu souffres encore ?

— Presque plus... En tout cas, même si notre saison a été plus courte que d'habitude, il est temps que ça finisse... Je suis fatigué... Finalement, ça doit être vrai que je vieillis...

— Arrête donc !

Il donne une petite claque sur l'épaule de son amant, puis arbore un faux air de reproche.

— Tu m'as fait une couple de crises de jalousie, cet été...

— Et toi, t'as joué les agaces à quelques reprises.

Laurus a une moue boudeuse.

— Pas tant que ça. Mais je t'avoue que je me sens en manque d'aventures, ces temps-ci...

Wulf hoche légèrement la tête et ouvre les yeux.

— Je pense que t'as besoin de t'amuser un peu. Moi aussi, peut-être... Mardi, quand on sera revenus à Granby, on pourrait prendre une couple de semaines de vacances, mais séparés. Nous défouler un

peu chacun de notre côté...

Laurus approuve, toujours en jouant dans les longs cheveux de son amoureux.

— Oui... Chaque fois qu'on a fait ça, ç'a été bénéfique. Un vrai facelift émotif. Émotif pis émo-bite !

Il glousse devant sa paume, puis s'attendrit.

— Vingt-quatre ans, Lollipop... My God, t'imagines ?

Wulf sourit, puis grince des dents en se tenant le ventre. Laurus secoue la tête.

— C'est ton foie, ça... Ça va arriver de plus en plus souvent...

— C'est un reproche ?

— Non. Ben sûr que non. Là-dessus, tout est clair.

— Exact... Comme il est clair que je ne mourrai pas vieux. C'est le choix que j'ai fait.

La main de Laurus quitte la chevelure et s'attarde sur la joue gauche de l'Espagnol, tandis que sa voix flanche quelque peu.

— Je sais. Pis jusqu'à la fin, je serai à tes côtés, mon amour.

Wulf avale sa salive.

— Je n'ai jamais eu de doute à ce sujet, *mi amor*.

Dans la noirceur de l'autocaravane, leurs bouches se trouvent et ils s'embrassent avec la tendresse de la nuit.

Wulf et Laurus

Si Laurent Thibault a assumé sa différence dès son adolescence, il en a été tout autrement pour Raoul Pinol.

En Espagne, dans les années 70, sous le régime Franco, il était périlleux d'afficher son homosexualité. Et même si Raoul Pinol s'est inscrit à douze ans dans une école de cirque à Séville et qu'un tel environnement artistique aurait dû lui permettre de s'accepter davantage, il a combattu ses pulsions honteuses. Sans doute aussi à cause de son éducation très rigoureuse et de l'influence macho de son père. C'est d'ailleurs en partie pour ne plus jamais se trouver face à ce dernier qu'il a déménagé au Québec, à Montréal, au début des années 80. Là, il s'est engagé dans un cirque minable dans lequel il a évolué pendant neuf ans, à titre surtout de trapéziste. Malgré qu'il habitait maintenant dans un pays moins conservateur et loin de son père, il a continué à refouler sa véritable sexualité, allant jusqu'à prendre épouse à vingt-six ans pour se prouver à lui-même qu'il était « un vrai homme », et un an plus tard, sa femme donnait naissance à un fils. Mais comme il partait souvent en tournée, il voyait peu sa conjointe et son enfant, ce qui, au fond, l'arrangeait bien, même s'il n'osait se l'avouer. Comme par hasard, l'habitude de la bouteille est apparue quelques mois après son mariage : une façon classique d'oublier pour quelques heures cette existence mensongère dans laquelle il persistait à s'enfoncer. On ne pouvait pas encore utiliser le mot « alcoolisme », mais l'ingurgitation de quelques verres l'aidait à singer l'amour vis-à-vis de sa femme et à la satisfaire au lit au moins quelques fois par année. C'est sans doute pour cette raison qu'il commença, à cette époque, à adopter un style vestimentaire chic mais excentrique, une manière d'exprimer sa marginalité intime et secrète à travers un moyen moins compromettant.

En parallèle, Laurent Thibault menait une vie différente, mais comportant aussi son lot de difficultés. À quinze ans, son orientation sexuelle ne faisait aucun doute et il l'assumait pleinement, ce qui lui a valu bon nombre de raclées à l'école. Après des études à l'Université Laval à Québec, il a été engagé à vingt-trois ans comme comptable dans une boîte de Sainte-Foy : pas question de retourner à Baie-Comeau, sa ville natale de la Côte-Nord, pour réintégrer son rôle de paria. D'ailleurs, s'il était devenu comptable, c'était un peu par dépit : il avait toujours eu de la facilité avec les chiffres, sa mère exerçait ce métier, mais son rêve avait été d'être comédien ou chanteur. Hélas, plusieurs essais durant l'adolescence lui avaient enlevé ses illusions : le cabotin en lui l'emportait systématiquement, peu important les efforts qu'il déployait pour tendre vers la nuance et la finesse. La sobriété, chez lui, n'existait tout simplement pas. Il avait donc opté pour la carrière de comptable par pur pragmatisme et il s'y ennuyait profondément. Mais lorsqu'il sortait du bureau, sa féminité éclatait au

grand jour et il fréquentait les quelques clubs gais de Québec, où il exhibait sa théâtralité sans contrainte. Pendant ces années, il a tenté l'expérience du couple à deux reprises, mais sans succès : ses amoureux le trouvaient un peu trop spectaculaire, considéraient que son comportement de grande folle n'aidait en rien l'image des homosexuels déjà si stéréotypée dans l'imaginaire collectif et, surtout, jugeaient son sens de la provocation plutôt enfantin et stérile. Mais pas question qu'il change son attitude. Une ou deux fois par mois, il participait même à des performances amateurs de drag queens et c'est durant ces moments qu'il sentait avec le plus de puissance la vie déferler en lui.

En 1990, il y avait donc Raoul, vingt-neuf ans, bel homme viril qui vivait à Longueuil, heureux professionnellement mais malheureux personnellement, et Laurent, vingt-sept ans, petit grassouillet efféminé résidant à Sainte-Foy, heureux personnellement mais malheureux professionnellement. Leur rencontre a eu lieu au mois d'août, dans un bar de Québec. Raoul était en tournée dans la région avec son cirque et, après la représentation, avait décidé de sortir seul, déprimé : son couple bidon avait atteint un cul-de-sac, ses désirs secrets et inassouvis prenaient des proportions alarmantes et il n'osait toujours pas passer à l'acte. Laurent, lui, avait travaillé tard au bureau et s'était arrêté pour un simple verre dans le premier bar croisé avant de rentrer à la maison. À vingt-trois heures, l'Espagnol, assis à sa table dans le fond de la salle, était déjà passablement ivre. La frustration créait en lui une tension qui, depuis quelques mois, menaçait d'exploser d'une manière ou d'une autre. Laurent, lui, peinait à quitter les lieux, car il avait ciblé au zinc un blond qui l'attirait fortement. Il avait beau se répéter qu'il se trouvait dans un établissement straight, qu'aucun signe clair ne lui permettait de croire que le type en question était gai, il n'arrivait pas à se raisonner, à un point tel qu'il a finalement tenté une approche. Le gars a rapidement compris. Malheureusement, il était non seulement hétéro mais homophobe. Le tout a dégénéré en un clin d'œil et le mec a commencé à bousculer le comptable en le traitant de fif, de tapette et autres insultes du même acabit. Laurent, doté d'un physique qui l'avait toujours amené à subir les raclées plutôt qu'à les infliger, se confondait en excuses, blanc d'effroi, mais l'autre continuait de le chahuter avec une agressivité montante. Le barman observait la scène avec un vague sourire de contentement, les quelques clients, mal à l'aise, ne réagissaient pas, mais il y avait Raoul. Quand il a compris ce qui se passait, la frustration en lui a pris une forme tangible, une forme que l'alcool a rendue encore plus claire, plus forte. Il s'est donc levé, a marché vers le gars et l'a retourné d'un mouvement vif. Avec un calme plat mais un regard de tueur, il l'a cogné deux fois au visage, deux fois dans la poitrine et lorsque l'homophobe s'est retrouvé au plancher, il lui a allongé une savate dans les côtes. Quand le barman, incommodé par la tournure des événements, a contourné son zinc pour s'approcher, Raoul l'a toisé de telle

manière qu'il s'est arrêté net. L'Espagnol a contemplé le type sonné qui gisait à ses pieds tout en grommelant des jurons et a constaté qu'il éprouvait une sensation rarement éprouvée dans sa vie : une incommensurable satisfaction.

Il a observé ensuite Laurent, qui le fixait avec d'énormes yeux admiratifs. On ne pouvait pas qualifier ce dernier d'Adonis, avec ses lunettes démesurées, sa petite taille, son léger embonpoint et ses traits lourds. Pourtant, Raoul a ressenti quelque chose qui l'a à la fois excité et terrifié. En vitesse, il est sorti du bar et tandis qu'il marchait d'un pas nerveux dans la rue, Laurent l'a rattrapé. Il l'a remercié, l'autre a bafouillé que ce n'était rien, puis le comptable lui a adressé un sourire entendu.

— T'es de la famille, hein ?

Raoul n'a pipé mot, épouvanté, mais son silence équivalait à la plus éloquente des réponses. Laurent a aussitôt compris que ce bel Espagnol n'avait encore jamais traversé le miroir. Cette constatation l'a tellement attendri qu'il lui a pris la main et l'a invité à boire un verre chez lui. Est-ce parce que Raoul était légèrement ivre ? Est-ce parce que la raclée qu'il venait d'administrer à l'homophobe avait déclenché l'ouverture d'une porte fermée depuis trop longtemps ? Toujours est-il qu'il a suivi Laurent.

Ils ont baisé toute la nuit. Raoul a joui à deux reprises, d'abord dans la bouche de Laurent, ensuite dans son anus, et il a connu ainsi pour la première fois l'extase sexuelle, la vraie, pas celle qui lui servait de substitut depuis son mariage. Quelque chose s'est écroulé en lui, quelque chose qui avait été construit sur de la vase et qui, en s'effondrant, a dégagé le terrain pour édifier autre chose. Laurent, lui, est tout de suite tombé amoureux de ce type (son léger accent espagnol à lui seul le rendait dingue) et le matin, couché à ses côtés, il lui a déclaré qu'il voulait le revoir.

Une semaine après, Raoul quittait sa femme et son fils de dix-neuf mois, et il déménageait chez Laurent. Il ignorait s'il était amoureux de l'homme, mais il était amoureux de ce qu'il représentait : une libération, une nouvelle vie, un bonheur potentiel. Lui aussi fréquentait désormais les bars gais et même si, depuis sa sortie du placard, il n'avait pas changé son attitude virile et digne, il acceptait sans problème l'aspect grande folle de son amant ; il s'en amusait même, admiratif de son audace. Laurent, de son côté, était aux anges : avait-il enfin trouvé quelqu'un qui le supportait tel qu'il était ?

Au bout de quelques semaines, le patron de Laurent a convoqué celui-ci dans son bureau pour lui annoncer qu'un client l'avait vu jouer la drag queen dans un cabaret. Le client en question y était par hasard pour accompagner une amie qui prisait ce genre de spectacle, et il avait été choqué de voir qu'une boîte de comptabilité honorable tolérât de tels comportements chez ses employés. Le patron, malgré son malaise, a précisé à Laurent qu'un autre client lui avait raconté la même chose un an plus tôt et qu'il avait décidé de ne pas intervenir, mais il ne pouvait fermer les yeux

une seconde fois. Son comptable devait changer de style de vie s'il désirait demeurer dans cette entreprise à la réputation irréprochable. Laurent a sombré dans le désespoir : il ne pouvait être quelqu'un d'autre, il en crèverait d'ennui. Cependant, que deviendrait-il s'il perdait son emploi ?

— Fais du cirque avec moi, lui a proposé Raoul très sérieusement. Toi qui as toujours rêvé d'être dans le milieu du spectacle... C'est pas aussi glamour que la chanson ou l'acting, mais c'est quand même du show...

Laurent était tenté, mais n'y croyait pas outre mesure. Raoul a donc tout pris en main : il l'a inscrit à des cours privés, lui a donné lui-même plusieurs leçons et conseils... Bref, au bout de huit mois, Laurent se débrouillait assez bien pour que l'employeur de Raoul accepte de l'engager pour quelques numéros pas trop compliqués, au cours desquels il servirait essentiellement de faire-valoir à des artistes plus expérimentés.

Raoul et Laurent vivaient et travaillaient désormais ensemble, pour leur plus grande joie. Mais l'Espagnol se tapait toujours une ou deux cuites par semaine. Il avait cru que le bonheur refroidirait ses élans bachiques, mais il n'en était rien. Il lui était même arrivé à trois ou quatre occasions de se battre en état d'ébriété, pour des raisons stupides. Chaque fois, cela avait assoupi la tension qui, si elle avait cessé de gonfler depuis sa nouvelle vie, stagnait en son for intérieur. Ces quelques rixes inquiétaient Laurent, mais comme elles n'étaient pas si fréquentes...

En 1993, la personnalité trop théâtrale et provocatrice de Laurent a amené le patron du cirque à exiger son départ de la troupe. Offusqué, Raoul a clamé que si son amant partait, il partait avec lui. Le patron, peu impressionné, leur a désigné la porte.

Rapidement, le couple a été engagé par un autre cirque, plus prestigieux : le Cirque des Vagabonds. Le directeur, Georges Allard, ne trouvait pas qu'il s'agissait des meilleurs trapézistes au monde, en particulier Laurent, mais il a tout de même réussi à les greffer à quelques numéros. Les deux amoureux se sont intégrés sans trop de problèmes au reste de la bande, même s'ils affichaient une marginalité plus prononcée et que le comportement de l'ex-comptable suscitait parfois l'embarras.

Les années passaient, les tournées n'allaient pas trop mal. Raoul buvait maintenant tous les jours. Il n'ingurgitait pas une goutte avant le spectacle, mais se reprenait aussitôt celui-ci terminé. Quelques bagarres lui avaient aussi causé des ennuis avec la police. L'inquiétude de Laurent croissait et celui-ci suppliait son conjoint de diminuer sa consommation, qui excitait trop son agressivité. De son côté, Raoul trouvait depuis quelque temps que Laurent jouait souvent les allumeurs avec des mecs croisés dans des bars, et cela le rendait fou de jalousie. Pour la première fois en plus de dix ans de vie commune, le couple a connu une période creuse.

Au printemps 2002, le dompteur de fauves a quitté le Cirque des Vagabonds. Rapidement, Allard en a engagé un nouveau, un dénommé Francis Dion, un type d'une trentaine d'années, très charismatique et à la

tête rasée. Deux séries de petites cicatrices, comme deux lignes pointillées, traversaient son crâne, une à l'avant et l'autre à l'arrière. Très vite, tout le monde est devenu un ami de cet individu affable, sympathique, toujours disponible pour aider et surtout très à l'écoute de ses compagnons. Ce dernier trait de caractère l'amenait à parler très peu de lui-même et on ne savait rien de son passé. Comme les autres, Laurent et Raoul, maintenant âgés de trente-huit et quarante et un ans, l'ont aussitôt apprécié.

Quelques mois après, durant une tournée dans Lanaudière, une engueulade a surgi de l'autocaravane de Laurent et Raoul en pleine nuit. Depuis quelque temps, cela arrivait à l'occasion et personne ne s'en formalisait, mais cette fois, Francis est allé frapper à leur porte. Il était si doué pour écouter, attirait tant la confiance que le couple lui a tout débballé : leurs problèmes, leurs frustrations, leurs inquiétudes... Raoul a admis que c'est lorsqu'il buvait qu'il se sentait le mieux. Et, oui, parfois il se battait, souvent par jalousie, mais aussi sous moult prétextes, par besoin d'alléger cette pression qui ne le quittait jamais totalement. Laurent, lui, a reconnu qu'il jouait parfois les allumeurs avec d'autres hommes, mais, presque en pleurant, a avoué qu'après douze ans de monogamie, l'ennui rôdait et titillait son envie de butiner ailleurs, même s'il aimait éperdument son bel Espagnol. Le chauve, assis sur une chaise, les a écoutés attentivement, a haussé les épaules puis a dit tout simplement :

— Eh bien, séparez-vous.

Les deux amants l'ont dévisagé comme s'il avait lâché une blague de mauvais goût. C'était ça, sa solution ?

— C'est pas une solution, c'est juste inéluctable, a rétorqué le dompteur. Avez-vous essayé de changer vos comportements ?

Oui, bien sûr, mais ils n'y arrivaient pas. Francis a affiché une moue fataliste.

— Tant pis, vous y arriverez pas plus même si vous restez en couple encore dix ans. Vous allez vous engueuler de plus en plus souvent et vous aimer de moins en moins. Aussi bien vous séparer tout de suite, non ?

Déroutés, les deux amoureux objectaient qu'ils voulaient pourtant vivre ensemble puisqu'ils s'aimaient. Francis s'est levé, tout à coup très grave.

— Alors, respectez la faim de l'autre. Acceptez qu'il doive se nourrir à sa manière.

Le couple a conservé le silence, perplexe. Francis s'est longuement entretenu avec eux. Il a parlé de faim, de la nature profonde de chaque individu, de ne pas fuir ce que l'on est, mais de le gérer intelligemment... Laurent et Raoul ont écouté, parfois choqués, parfois déconcertés, toujours fascinés. Au bout de deux heures, Francis a conclu :

— À vous de choisir. Y a pas de bon ou de mauvais choix. Seulement celui que vous êtes prêts à assumer.

Il a prononcé ces mots avec un sourire à la fois affectueux et triste, puis est retourné se coucher. Laurent et Raoul, secoués, ont échangé tous les

deux, calmement, jusqu'à l'aube.

À partir de ce jour, le sombre nuage a peu à peu quitté leur ciel conjugal. Raoul continuait de boire, mais davantage lorsque son amant n'était pas là, et Laurent s'envoyait parfois un mec lorsqu'il sortait seul (l'Espagnol sautait aussi la clôture à l'occasion, mais beaucoup moins souvent). Et même s'ils vivaient quelques dérapages (la jalousie de Raoul n'était pas toujours justifiée), tout se déroulait plutôt bien.

Les années ont passé. Laurent et Raoul se pliaient de moins en moins aux conventions sociales et leur style de vie choquait certains artistes de la troupe, ce qui créait des frictions. Seules deux personnes dans la bande ne les jugeaient jamais : Emma Brodeur, une équilibriste dans la vingtaine couverte de tatouages incompréhensibles et qui affichait une attitude rebelle, et évidemment Francis. Entretemps, un nouveau membre avait été engagé en 2004 lors de leur tournée dans le coin de Victoriaville, un certain Mark Nicholson, un colosse spectaculaire mais peu dégourdi mentalement, qui était devenu l'homme fort du Cirque des Vagabonds et qui s'était lié d'amitié avec le dompteur.

Par ailleurs, Francis changeait peu à peu, un changement qu'on ne pouvait imputer à Mark puisqu'il s'était enclenché avant l'arrivée du géant. Francis démontrait toujours autant de gentillesse et d'ouverture envers tout le monde, mais on le sentait plus songeur, plus enfermé dans une bulle de réflexion dans laquelle il s'isolait souvent. Quand il sortait dans les bars, il observait parfois la foule d'un air vaguement insatisfait, et un soir, il a même dit à Laurent et à Raoul :

— La discussion que j'ai eue avec vous, il y a une couple d'années, quand vous étiez en crise... Vous vous souvenez ?

— Obviamente ! a répondu l'Espagnol. Tu as sauvé notre couple ! Tu nous as ouvert les yeux !

Francis a considéré à nouveau l'animation autour de lui.

— Ça m'a ouvert les yeux, à moi aussi... Sur certaines possibilités... Des possibilités que je voudrais appliquer autour de moi... J'ai déjà commencé avec Markitos, mais ça pourrait être plus concret...

— De quoi tu parles, coudon ? a demandé Laurent. T'es aussi obscur qu'un glory hole !

Francis a eu un geste flou de la main et n'a rien ajouté.

À partir de ce jour, il ne s'est plus contenté de répéter ses numéros de dompteur, mais souvent il passait des heures à contempler ses fauves, parfois à leur parler doucement. On murmurait qu'il était peut-être en train de perdre la raison. Mais comme il livrait toujours ses performances avec professionnalisme, on a cessé de s'inquiéter. Il a ensuite commencé à préparer un nouveau numéro avec Impetus, un des tigres. Toutefois, il refusait que quiconque assiste à ses répétitions, et ce, même si une telle attitude allait contre toutes les règles de sécurité. Puis, un après-midi, seul dans le chapiteau avec l'animal, il a poussé un grand cri et tous ont

accouru : il avait réussi à quitter la cage et l'avait refermée, mais il gisait sur le sol, le visage en sang, à moitié évanoui. On l'a transporté à l'hôpital pour constater qu'Impetus lui avait donné un coup de griffe en plein visage. Francis s'en était sorti avec sur la joue une vilaine cicatrice qui déformait légèrement le coin de sa bouche. Non seulement cette blessure n'a pas semblé l'éprouver, mais il a commenté de manière sibylline :

— De toute façon, ce sera sûrement pas la dernière...

Après quelques jours d'hospitalisation, il a repris les répétitions de son mystérieux numéro, toujours sans témoins, même si tout le monde dénonçait un comportement aussi dangereux et qu'Allard, le patron, prédisait que tout cela allait mal finir. Ni Mark, ni Laurent, ni Raoul ne pouvaient en tirer quoi que ce soit. Et, tel qu'il l'avait prévu, il est retourné quelques fois à l'hôpital au cours de l'année suivante, de nouvelles balafres s'ajoutant à son tableau de chasse, dont une profonde à la jambe droite, qui l'a gardé deux mois en convalescence et qui l'accable d'une légère claudication depuis.

En août 2007, Laurent a proposé à Allard un sketch de clowns au cours duquel il jouerait une drag queen. Allard a refusé catégoriquement, en rappelant qu'il s'agissait d'un cirque familial et non pas d'un cabaret. Il a d'ailleurs profité de l'occasion pour passer un savon au couple gai : les membres de la bande se plaignaient de leur conduite, pas seulement sur le site, mais en ville quand ils sortaient. Ils attiraient de plus en plus l'attention de la population, ce qui n'était pas bon pour la réputation d'un cirque ambulant. De plus, Raoul buvait maintenant un verre ou deux avant les spectacles, ce qui mettait toute la troupe en danger. Bref, s'ils ne modifiaient pas leurs comportements de manière radicale, Allard les foutrait à la porte. Les deux amants ont commencé à s'inquiéter de leur sort. Ils savaient qu'ils ne changeraient pas, alors que deviendraient-ils ?

C'est quelques jours après cet ultimatum, au cours de la dernière représentation d'une tournée dans Charlevoix, que Francis a livré son nouveau numéro sans prévenir personne.

Quinze

— Je suis surprise que la police s'intéresse à madame Paquin : elle n'est pas sortie d'ici depuis deux ans.

Debout dans le vaste vestibule, la jeune femme au visage rêche considère le visiteur avec curiosité. Joël range son insigne de sergent de la SQ et jette un coup d'œil discret à sa montre : dix heures quarante-cinq. Comme prévu, ce matin, après une nuit plus ou moins reposante, il s'est présenté au palais de justice de Drummondville pour livrer son témoignage sur cette vieille histoire d'agression sexuelle, puis a trouvé rapidement l'adresse de Solange Paquin, la tante de Francus. Tandis qu'il garait sa voiture devant l'imposante maison, il se demandait s'il s'agissait finalement d'une bonne idée. En quoi s'informer sur le passé du dompteur aiderait-il à leur enquête ? Il avait beau s'inventer des prétextes, il savait bien au fond que cette démarche n'avait comme seul but que d'assouvir sa curiosité sur ce personnage qui le répugnait autant qu'il le fascinait. De toute façon, cette rencontre ne durerait qu'une quinzaine de minutes, tout au plus. D'ailleurs, s'il n'avait pas eu à se rendre au palais de justice de Drummondville, il n'aurait pas pris la peine d'effectuer cette visite. Et si la tante est absente de chez elle, tant pis, il oubliera tout cela.

— En fait, c'est pas vraiment elle qui m'intéresse, mais un de ses parents. Si vous êtes de la famille, peut-être que vous allez pouvoir aussi m'aider à...

— Je suis l'infirmière privée de madame Paquin.

— Ah ? Elle est malade ?

Elle explique la situation médicale de la propriétaire en termes compliqués que le policier ne saisit qu'à moitié, mais, en gros, il comprend que la vieille femme de soixante-seize ans n'a plus toute sa tête, au point que vivre seule est désormais risqué pour elle : elle peut oublier d'éteindre le four, laisser les portes ouvertes, ne pas manger ni se laver... D'où la présence constante d'une infirmière.

— Mais, heu... Elle peut encore parler ? s'enquiert Joël.

— Oh, pour parler, elle parle ! Sauf qu'elle manque de filtre, ou de jugement... Il lui arrive aussi de délirer un peu.

— Donc, je pourrais lui poser des questions ?

— Oui, mais je ne sais pas quel genre de réponses vous obtiendrez. Et tout d'abord je dois lui demander si elle accepte de vous voir. Il y a des journées où elle est de très bonne humeur, d'autres où...

— Julie-Anne ! crie une voix rocailleuse et fragile à la fois. On a de la visite ?

Julie-Anne tourne la tête et lance d'une voix forte :

— Oui, madame. Je vais vous expliqu...

— Explique-moi rien et fais-le venir ! Surtout si c'est un homme !

Un rire égrillard suit ces paroles. L'infirmière jette un regard entendu au policier, qui esquisse un sourire en coin.

— Effectivement, elle est encore très jasante...

— Si voulez bien me sui...

— Et laisse cette personne se rendre ici toute seule, je suis sûre qu'elle peut se débrouiller !

Julie-Anne pince les lèvres et indique à Joël le salon au loin. Au moment où le flic se met en marche, elle le retient une seconde par le bras :

— Je vous préviens : par moments, elle tient des propos assez... troublants. Alors, ne prenez pas tout ce qu'elle dit au premier degré.

Joël hoche la tête. Il traverse un vestibule très chic et entre dans un vaste salon richement décoré, au luxe ancien et criard. Dans un fauteuil à dorures est assise une vieille femme vêtue d'une robe de soirée démodée, le cou et les doigts entourés de bijoux clinquants. Ses cheveux blancs sont coiffés de façon excentrique et elle tient un magazine ouvert sur ses genoux tout en observant avec intérêt le visiteur qui s'approche.

— Vous m'excuserez si je ne me lève pas, mais mes jambes ne sont plus bonnes à grand-chose. Je les utilise uniquement pour me déplacer d'une pièce à l'autre, et avec l'aide de Julie-Anne.

Joël tend la main.

— Bonjour, madame Paquin. Sergent-enquêteur Joël Leblanc, de la Sûreté du Québec.

— La police ! Eh bien, dites donc !

Elle lui prend le bout des doigts, ravie. À première vue, elle paraît tout à fait normale, si ce n'est son accoutrement inapproprié pour un jeudi matin et, surtout, ce petit halo étrange qui clignote dans son œil gauche. Elle lui indique de s'asseoir face à elle et il obéit tandis qu'elle dépose d'une main tremblante sa revue sur un guéridon à sa portée.

— Faites-vous-en pas, vous êtes suspectée de rien, la rassure Joël.

— J'espère bien ! J'ai été une femme honnête toute ma vie !

Et là-dessus, elle ouvre de grands yeux avec un sourire faussement candide, comme si elle défiait le policier, puis éclate d'un rire qui conserve un aspect jeune malgré le gravier qui grince au fond de sa gorge. Joël a un sourire de circonstance, se demande à nouveau s'il a bien fait de venir, puis plonge. Allez, dix minutes maximum.

— On s'intéresse en ce moment à votre neveu, Francis Dion.

— Ahhhh, Francus, soupire-t-elle avec nostalgie.

— Vous connaissez son surnom...

— Je donne cent cinquante mille dollars à son cirque chaque année, ce serait le comble si je n'étais pas au courant.

— Vous le voyez encore ?

— Il me rend visite une fois par année, parfois deux. Il est toujours aussi aimable, aussi prévenant... aussi charmeur... Est-ce que vous l'avez arrêté ?

Elle prononce ces derniers mots d'un air presque outré, comme si l'arrestation de son neveu lui paraissait la pire des injustices, mais le policier la rassure : il est simplement concerné de manière indirecte par une enquête, mais il ne peut en divulguer davantage.

— En fait, c'est le passé de Francis qui nous intéresse.

— Appelez-le Francus, coupe la vieille femme.

— D'accord, Francus... Nous savons qu'à huit ans il était en camping en Californie avec sa famille pis que son père a... eh bien...

— Oui, oui, dites-le : il a tué tout le monde, on ne va pas s'enfarger dans les fleurs du tapis.

Joël toussote derrière son poing fermé.

— Voilà. Mais il a seulement réussi à blesser Francis...

— Francus.

— ... Francus, pis comme vous l'avez adopté par la suite, j'imagine que vous savez comment il s'en est sorti cette nuit-là.

Solange Paquin, les deux bras sur les accoudoirs de son fauteuil, penche la tête sur le côté, le regard dans le vide. Sa voix se teinte alors de tristesse et d'admiration.

— Il a rencontré la bête...

— Pardon ?

Le ton de la vieille devient guilleret.

— C'est un chasseur qui l'a trouvé. Il vivait dans une cabane dans la forêt et, cette nuit-là, il n'arrivait pas à dormir. Il a entendu des cris d'animaux tout près, il est sorti et il a vu...

Elle lève ses deux mains tremblotantes et, de ses longs doigts déformés par l'arthrite, mime de manière assez sinistre une grande gueule béante.

— ... un couguar qui tenait entre ses mâchoires le crâne d'un enfant.

Un sourire espiègle étire ses lèvres tandis qu'elle ouvre et ferme ses deux mains. Joël ne dit rien, ébranlé autant par l'évocation de la scène que par la légèreté avec laquelle elle est racontée. Il se souvient alors des paroles de l'infirmière. La vieille peut-elle inventer ça ? Mais en se rappelant les petites marques à l'avant et à l'arrière de la tête du dompteur, Joël se dit que cette horrible histoire est sans doute vraie.

— C'est... assez inhabituel, non ?

— En effet. Et sûrement que si le chasseur était intervenu quelques secondes plus tard, Francus y serait passé, mais les médecins ont déduit que les dents venaient tout juste de s'enfoncer dans son crâne quand l'arrivée du chasseur a fait fuir l'animal. Francus a été emporté d'urgence à l'hôpital, où il a oscillé entre la vie et la mort pendant

quelques jours. Mais il s'en est sorti. Comme vous voyez, ça prouve que, déjà si jeune, il était exceptionnel.

— C'est donc vous et votre mari qui l'avez adopté...

— Oui, j'étais stérile, alors pour moi, c'était une occasion inouïe.

— Je suppose que cette histoire l'a marqué psychologiquement. Était-il un enfant étrange ? avec un comportement particulier ?

— Si mes jambes étaient encore bonnes, sergent, je danserais avec vous en me frottant sur votre cuisse avec délectation.

Elle prononce ces mots d'une voix un peu plus basse mais enjouée, les yeux rétrécis et sa bouche tordue en une moue ambiguë. Le policier en demeure bouche bée. Presque aussitôt, Solange Paquin reprend son sérieux.

— Oui, au début, il était traumatisé, il parlait peu, mais il a fini par devenir le plus gentil des garçons qu'on puisse imaginer. Vous savez pourquoi ? Parce qu'il s'intéressait à moi ! Francus est ce qui est arrivé de mieux dans ma vie ! Moi qui étais malheureuse avec mon mari, qui ne pensait qu'à son entreprise et qui me négligeait, j'avais enfin trouvé quelqu'un qui me comprenait, qui ouvrait mon esprit, qui me convainquait que je n'avais pas à endurer une existence aussi moche !

Elle a lâché cette logorrhée d'une traite, sans reprendre son souffle, d'une voix à la fois extatique et révoltée, en bougeant ses mains de manière chaotique. Joël bat des paupières, déconcerté.

— Mais... un gamin de huit ans vous... vous a fait un tel effet ? Il vous a aidée à vous épanouir à ce point ?

Elle dévisage le policier comme s'il était fou, et éclate de son rire vieux et jeune à la fois.

— Mais non, pas au début, évidemment ! En grandissant ! Je l'ai élevé durant son enfance et son adolescence, oui, mais il m'élevait aussi ! Et à dix-sept ans, il était mon ami, mon confident, mon révélateur...

Elle passe doucement ses doigts sous son menton et son regard devient vaporeux, mais dans son œil gauche, la singulière lueur clignote toujours.

— Il a été tout ce qu'une femme peut souhaiter d'un homme...

Joël avale sa salive. Doit-il prendre au sérieux cette insinuation ? Il effectue un rapide calcul dans sa tête. Quand Francus avait dix-sept ans, Solange Paquin devait en avoir une cinquantaine. Un gars de cet âge n'a pas envie d'une... Et puis, il s'agissait non seulement de sa tante, mais de celle qui l'avait élevé ! De nouveau, il se demande si la vieille ne le charrie pas.

— Francus ne faisait rien pour lui, poursuit-elle. Il ne se préoccupait que des autres, tout le temps, toujours.

— Pis il montrait aucun comportement inquiétant ? aucune violence ?

— Francus ne démontre qu'une chose : de l'empathie. Vous n'avez pas remarqué ?

— Est-ce qu'il en démontrait autant à votre mari qu'à vous ?

En une seconde, elle change d'attitude : son visage se crispe de mépris, ses deux paumes retournent sur les accoudoirs et sa voix se teinte d'un fatalisme qui frôle l'indifférence.

— Mon conjoint se foutait de Francus, comme il se foutait de moi. C'est donc une bonne affaire qu'il soit mort en 1990. Son décès a permis à ma renaissance d'être plus... complète, plus totale.

Une sombre idée traverse Joël : Francus qui se préoccupait tant de l'épanouissement de sa tante, qui l'a rendue « femme » à nouveau, qui savait que son mari l'étouffait socialement et psychologiquement... Il se penche vers l'avant, les mains croisées entre ses genoux.

— De quoi est mort votre époux ?

— D'une crise cardiaque. Il était dans son bureau, à l'autre bout de la maison. Il avait des pilules au cas où un malaise surviendrait, car il était pris du cœur... mais ce soir-là, étrangement, pas de pilules dans le tiroir ! Alors qu'elles s'y trouvaient toujours.

Sur son vieux visage parcheminé, un sourire juvénile apparaît, comme si elle avouait une bonne blague. Mais Joël n'a pas du tout envie de rire. Rapidement, la femme emprunte un air désolé, mais le fantôme du sourire subsiste et la lueur dans son œil gauche papillote plus que jamais.

— Quand je l'ai entendu appeler à l'aide, j'ai compris que j'avais oublié de renouveler les pilules dans le tiroir. C'est bête, non ? Je suis allée les chercher dans la pharmacie et je me suis dépêchée pour les lui donner... mais elle est tellement grande, cette maison, ouf ! Vous avez pas idée ! J'ai couru, j'ai couru, oh-la-la ! Mais quand je suis arrivée (elle hausse les épaules avec une exagération indécente), il était trop tard ! Eh oui ! Vous imaginez ?

Amusée, Solange pousse un profond soupir en observant les bagues à ses doigts. Joël entend ses propres battements de cœur cogner dans ses oreilles, soufflé par ces allusions ambiguës et malsaines. Bon Dieu, il s'attendait à rencontrer une petite vieille classique et finalement... Il frotte sa mâchoire en tentant de conserver un air neutre. Du calme. L'infirmière l'a dit tout à l'heure : ne surtout pas croire tout ce qu'elle raconte. Et pourtant...

L'humeur de Solange change à nouveau et, cette fois, elle devient triste, d'une tristesse non simulée et sans ironie.

— Mais à dix-neuf ans, Francus est parti. Il a déménagé à Montréal pour ses études. Ça m'a fendu l'âme, mais désormais, j'étais assez forte pour vivre sans lui : j'étais libre, riche, encore pas trop âgée...

Elle donne un petit coup de poing tremblotant sur l'accoudoir de son fauteuil, le visage animé.

— Et j'en ai bien profité ! Ho, ho ! Si vous saviez ! Francus, lui, venait me voir de temps en temps. Il a étudié, il a travaillé en anthropologie, puis il s'est inscrit à des cours de dompteur, c'était compliqué à suivre... Mais il était aussi gentil, aussi concerné par ce qui m'arrivait... Il m'a appris qu'il s'appelait maintenant Francus, son nom en latin. Et vous savez ce que ça signifie, Francus ? Ça veut dire : « de condition libre »...

Elle a un sourire entendu, puis poursuit, toujours pétillante :

— C'est pour ça que je l'aide depuis qu'il a formé le Humanus Circus. Cent cinquante mille dollars par année, ce n'est rien comparé à tout ce qu'il a fait pour moi !

Elle se calme d'un seul coup, le regard perdu dans le vague, puis revient au policier.

— Vous avez déjà eu une barbe ? Je suis sûre que vous seriez très sexy avec une barbe...

Joël se gratte rapidement le front, se demande comment terminer cet entretien tordu.

— Donc, vous l'avez jamais vu... poser des actes... illégaux, ou dangereux ?

— Je vous l'ai dit, tout à l'heure : il ne veut pas faire de mal à qui que ce soit. Il ne souhaite qu'une chose : aider les autres.

— Les aider à quoi ?

— À assumer.

Joël commence à trouver ce discours cryptique quelque peu agaçant.

— Vous croyez vraiment que ce qui le rend le plus heureux, c'est d'aider les gens ?

— Je n'ai jamais dit que ça le rendait heureux.

Elle a un sourire triste, qui rappelle tout à coup au policier le sourire du dompteur. Il se lève, mal à l'aise, et remercie la vieille dame.

— Et Francus ? Il va lui arriver quoi ?

— Rien pour le moment. Il ne s'agit que d'une enquête de routine, je vous assure.

Elle a un rictus quelque peu décalé.

— Vous me mentez. Mais ce n'est pas grave : tout le monde ment. Moi-même, j'ai menti pendant si longtemps...

Joël répète ses remerciements avant de quitter la pièce. Il perçoit la voix rocailleuse et enthousiaste lancer derrière lui :

— Vous avez de belles fesses, sergent. J'espère qu'il y a une femme qui en profite.

Il feint de n'avoir rien entendu et poursuit son chemin.

Dix minutes plus tard, tandis qu'il roule sur la 122, il réfléchit, hanté par les paroles de la vieille.

Tout le monde ment.

Il songe à Marie-Ève. Et tout à coup, tandis qu'il conduit sa voiture et pour la première fois depuis son infidélité, la culpabilité ne se contente pas de lui chatouiller la peau, elle lui perce la poitrine.

Son cellulaire sonne et il actionne son Bluetooth. C'est Dominic qui lui demande s'il a terminé à Drummondville. Joël l'informe qu'il est sur le chemin du retour.

— Parfait. On est trois équipes à Kadpidi et on a commencé les interrogatoires ce matin. Et on a du nouveau : on a pu parler à Huguette Vallière.

Joël effectue une fouille express dans sa mémoire.

— La femme qui habite dans le même quartier que Boutin ?

— Exact. Comme nous l'avait signalé un voisin, elle était partie chez son fils une couple de jours et elle est revenue hier soir. Et elle se souvient d'avoir remarqué quelque chose dimanche matin. Elle se lève toujours très tôt et, pendant qu'elle se préparait un café, elle a vu un véhicule passer dans la rue. Ça l'a surprise parce que le dimanche à six heures et demie, y a jamais personne dehors.

Joël sent l'excitation le gagner.

— Pis c'était quoi, comme char ?

— Là, ça devient compliqué. Madame Vallière connaît rien dans les autos. Elle nous a juste dit qu'elle était grise.

— C'est tout ?

— Elle a ajouté que c'était une voiture normale.

— Une voiture normale ? Ça veut dire quoi, ça, câlce ? Qu'elle volait pas ?

— Jo, c'est une veuve de soixante-sept ans, c'est son mari qui a toujours conduit, elle est incapable de distinguer les différents modèles...

— Mais qu'est-ce qu'elle entend par « normale » ?

— On a fini par comprendre que c'était ni une camionnette, ni une jeep, ni un « station wagon ». Une berline, quoi. Une berline grise. Il y a juste un habitant de ce quartier qui a un char comme ça et il nous a dit qu'à six heures et demie, il se promenait pas en auto. Ça nous donne quand même un indice sérieux.

Joël réfléchit un moment. Comme si Dominic pensait à la même chose, la voix de celui-ci ajoute :

— Ça signifie que c'est sûrement pas quelqu'un du cirque. À moins que je me trompe, ils ont uniquement des pick-up, non ?

— Ouain...

— T'as quasiment l'air déçu que ce soit pas l'un d'eux.

L'est-il ? Peut-être, oui. Dominic reprend :

— On a appelé la SAAQ et sur notre liste de soixante-dix-neuf personnes, cinquante-huit possèdent une berline. Évidemment, ils ne

peuvent pas nous dire la couleur, mais on a pu éliminer quelques noms.

— Il en reste quand même presque soixante à interroger.

— La plupart des gens travaillent et c'était pas toujours facile de leur parler à leur boulot... Bref, on en a vu qu'une dizaine ce matin. Pas de piste solide jusqu'à maintenant. Là, on se prépare à aller manger, tu viens ?

Joël réfléchit. Il sent toujours en lui l'écho de l'explosion de remords ressentie quelques minutes plus tôt. Peut-être devrait-il luncher avec Martine ?

— Non, j'ai un dernier truc à faire. On se rejoint après dîner.

Il coupe la communication et fixe la route devant lui. Si on tient compte de cette berline grise, les doutes qui planaient sur le Humanus Circus sont effectivement presque totalement écartés. Et pourtant, Joël continue d'être convaincu que la troupe a un rôle à jouer dans ce double meurtre.

Francus ne veut qu'une chose : aider les autres à assumer.

Une image glauque se forme dans l'esprit du policier : celle du dompteur chauve qui marche dans un couloir éclairé. Et chaque fois qu'il passe sous un néon, celui-ci s'éteint, comme s'il laissait derrière lui une longue traînée de ténèbres.

Seize

Martine ne cache pas sa surprise : la dernière fois où elle et son mari ont dîné ensemble sur les heures de boulot doit bien remonter à trois ans. C'est donc avec joie qu'elle accepte. Tout en se dirigeant à pied vers le petit restau asiatique tout près du lieu de travail de la vétérinaire, celle-ci explique à son époux qu'Émilie, venue l'aider ce matin à la clinique, est partie il y a quelques minutes à peine, ce qui est dommage, car elle aurait pu manger avec eux. Mais Joël lui rétorque qu'il a envie d'être seul avec elle.

Au restaurant, Martine continue de parler des enfants. Émilie passera la journée de dimanche à Montréal avec son amie Juliette et les parents de celle-ci. De plus, l'école recommence dans moins de trois semaines, va falloir s'occuper de ça. Et Nicholas qui entre au cégep, ça va si vite ! Joël cache mal son agacement.

— On peut-tu jaser d'autre chose que des enfants ?

Martine, d'abord un peu piquée, prend quelques bouchées de son repas, puis raconte avec orgueil que ce matin elle a épaté un client en soignant sa perruche. Ce dernier lui a aussi dit que l'exposition à la bibliothèque sur l'histoire de Kadpidi est vraiment intéressante et Joël, pour une fois, devrait s'ouvrir un peu l'esprit, car elle aimerait bien aller voir ça. Et l'enquête, comment se déroule-t-elle ? Mais le policier ne désire pas discuter boulot non plus. Après un court silence pendant lequel tous deux semblent chercher un sujet de conversation, il parle de leurs vacances en famille au début de l'été à Cape May. Même si ça n'a pas été un voyage génial, il s'efforce de relater les quelques bons moments que Martine et lui ont vécus là-bas en tant que couple et, au bout de quelques minutes, tous deux s'amuse à évoquer ces souvenirs.

Durant trois quarts d'heure, Joël se surprend à passer un très agréable tête-à-tête avec sa femme, sans aucune trace d'ennui ou d'agacement. N'est-ce pas la preuve que c'est encore possible ? À moins que cette ambiance si plaisante et si amoureuse ne soit fabriquée que par le remords et la culpabilité qui le rongent depuis tout à l'heure... En effet, pourquoi a-t-il dû tromper Martine pour provoquer de telles occasions avec elle ?

Un peu plus tard, il retrouve Dominic au Tim Hortons. Celui-ci lui explique que les autres sont retournés interroger les gens de la liste et qu'il l'attendait. Joël s'installe devant lui, les jambes allongées, les mains derrière la nuque, comme s'il venait de réussir un exploit.

— J'ai dîné avec ma femme dans un petit restau. C'était vraiment cool.

Dominic lui sourit en approuvant du chef. Joël poursuit :

— C'est rare, maintenant, le monde qui prend le temps de luncher avec leur conjoint. Je trouve ça important.

— Guylaine et moi, on le fait assez souvent. Sauf quand je suis à l'extérieur de Montréal, évidemment. C'est vrai que c'est agréable.

Dominic affirme cela tout naturellement en buvant une gorgée de son café tandis que Joël, tout à coup moins fier, le dévisage avec le regard d'un spectateur qui tente de déceler le truc du magicien devant lui. Sans transition, il demande alors :

— Tu pensais ce que t'as dit, hier, à Wefa ?

— C'est-à-dire ?

— Que t'avais jamais eu envie de tromper ta femme ? T'étais sincère ?

Dominic, d'abord surpris, réfléchit sérieusement à la question en replaçant ses cheveux qui, pourtant, sont impeccablement coiffés.

— Eh ben... j'ai déjà eu envie d'autres femmes, c'est sûr, mais jamais de tromper Guylaine... Je sais pas si tu vois la différence ?

Joël le considère sans un mot, les mains maintenant croisées sur la table. Dominic avance la tête et lui demande pourquoi une telle question. Son collègue gratte nonchalamment sa joue droite.

— T'as fini ton café ?

— Heu... oui...

— Bon, ben, on y va.

Et il se lève, imité par son confrère dérouté.



La représentation est terminée depuis une quinzaine de minutes. Dans les coulisses, les membres de la troupe se démaquillent devant une série de miroirs et Francus, tout en essuyant son visage avec une crème nettoyante, annonce à tout le monde :

— En fin de semaine, c'est notre dernier week-end, donc il va sûrement y avoir beaucoup de visiteurs. On se garde de l'énergie pour finir ça en beauté.

Presque tous les membres affirment ne pas avoir l'intention de sortir ce soir, sauf Lux et Wefa qui iront prendre un verre.

— Alors j'aimerais ça que vous apportiez le GPS du transpondeur que Sarratou a installé hier sous la voiture de Leblanc, dit-il à la rousse. Si elle bouge, essayez de la suivre.

Cela semble un peu embêter Lux et Wefa, mais ils acceptent. Francus marche vers la sortie du chapiteau. À l'extérieur, éclairé par un lampadaire planté tout près, se tient un couple, deux sacs à dos à leurs pieds. Début de la trentaine, beaux et souriants.

— Bon show, lance la fille au chauve. On a trouvé ça super intéressant !

Francus les remercie, puis poursuit son chemin. La fille, après un moment de silence, secoue la tête.

— Pas sûre qu'ils vont vouloir...

— Ce sont des artistes, des marginaux, lui rappelle son compagnon. Ils sont bien plus ouverts que la plupart du monde.

Le pan de toile s'écarte de nouveau pour laisser apparaître Sarratou, habillée d'une robe d'intérieur ; même totalement démaquillée, sa splendeur irradie dans la nuit. Le garçon, l'œil brillant, lui tend la main.

— Salut... On a adoré votre spectacle.

Sarratou le remercie, manifestement pas indifférente au charme du type puisqu'elle prend le temps de l'observer avec attention. Le couple se présente : Kevin et Corinne. Ils traversent le Québec à pied, avec leurs sacs à dos, et s'arrêtent dans des campings qu'ils croisent. En passant dans le coin, ils ont entendu parler de leur cirque par hasard.

— Moi, j'ai surtout apprécié tes performances, dit Kevin en jetant à la Noire un regard complice.

— Moi, j'ai bien aimé celles du grand colosse sexy, renchérit Corinne.

— Alors on s'est dit, ma blonde et moi, que ce serait le fun de boire un verre tous les quatre... Ça vous dit ?

Sarratou hausse un sourcil intéressé. Laurus, qui était sorti sur ces entrefaites et qui a écouté la conversation un bref moment, comprend qu'il n'est pas concerné par les plans de ce jeune couple et s'éloigne avec un sourire amusé.

— Moi, ça me va, dit Sarratou. Je vais en parler à Markitos.

Elle passe la tête de l'autre côté du pan de toile, appelle le géant, et celui-ci les rejoint au bout de dix secondes, vêtu d'un jeans et de sa sempiternelle camisole blanche. À la vue de cette montagne de muscles, le regard de Corinne brille d'admiration.

— Wow, t'es encore plus impressionnant de proche !

Sarratou fait les présentations et résume l'offre des deux voyageurs. Markitos devient écarlate et, tout en lançant des œillades à la fois timides et concupiscentes vers la fille, marmonne :

— Moi, je veux ben, mais on avait pas l'intention de veiller en ville ce soir...

— On peut rester ici, rétorque Kevin sans aucune subtilité.

La Noire, sur le même ton, propose au colosse de prendre un verre dans son autocaravane puisque Lux, son colocataire, sort avec Wefa. Markitos bredouille que c'est une bonne idée.

Le couple sourit, tout à fait enchanté.



Joël et les autres enquêteurs déclarent forfait à vingt heures trente. Les trois équipes ont rencontré, en tout, trente-quatre personnes dans la journée et même si quelques-unes ont des alibis faibles, les policiers n'ont rien de très sérieux. Brûlés, ils se donnent rendez-vous le lendemain à neuf heures, à Kadpidi même. Malgré sa fatigue et le fait qu'il est en retard, Joël va tout de même au gymnase de la polyvalente rejoindre ses compagnons de hockey, convaincu des vertus d'un bon défoulement sportif. Il arrive à temps pour jouer la dernière heure et, comme toujours après la partie, se retrouve au Bistrot du Mont-Gris avec la plupart des joueurs. En entrant dans l'établissement, Joël a le réflexe de chercher Marie-Ève des yeux, puis s'en veut d'un tel geste.

Une fois tout le monde installé, Chicoine explique que Pascal Landry est absent, car un inconnu s'est rendu chez lui pour lui foutre une raclée il y a deux jours, sans raison apparente. Tous s'étonnent, scandalisés, sauf Stéphane qui écoute cette histoire d'un air neutre. Chicoine les rassure : Landry n'a aucune blessure grave, seulement le nez cassé et un œil au beurre noir. Tout de même, il n'était pas en mesure de jouer ce soir.

— Mais le pire, c'est qu'il a peur. Il a aucune idée de l'identité de son agresseur, qui avait un bas nylon sur la tête, pis il sait pas pourquoi on l'a battu... C'est ça le plus terrifiant, j'imagine.

Tout le monde exprime son indignation. À un moment, vers onze heures, Lux et Wefa entrent dans l'établissement et s'assoient à une table du fond. Quelques clients leur décochent des regards, hostiles ou admiratifs. Dans le groupe de joueurs de hockey, certains les montrent du doigt en rappelant que plusieurs citoyens ont organisé une manifestation la veille sur leur site, puis une discussion débute entre les défenseurs et les pourfendeurs du cirque. Renfrogné, Joël se contente de toiser discrètement les deux artistes, puis, en les voyant échanger entre eux sans s'intéresser à personne, il tente de les oublier.

À vingt-trois heures quinze, tous les membres de la Ligue du Vieux Poêle sont partis sauf, comme la dernière fois, Stéphane et Joël. Celui-ci, verre en main, considère un moment son ami.

— T'as pas l'air en forme, Steph.

Le médecin, la chaise assez éloignée de la table, sa bière sur sa cuisse, sort de ses pensées. Joël précise :

— T'avais la tête ailleurs toute la soirée. Au hockey, tout à l'heure, t'étais encore un peu rough...

— Rough, franchement ! La semaine passée avec Landry, j'avoue que j'y suis allé raide, mais pas ce soir.

— D'ailleurs, ça doit pas tellement te faire de peine ce qui lui est arrivé, à lui...

Stéphane esquisse un sourire que n'aime pas Joël, celui qu'il arborait parfois lorsqu'il était plus jeune, et donc plus impulsif. Celui-

ci tourne la tête vers une femme dans la quarantaine qui, assise avec deux copines, rigole bruyamment, manifestement soûle, créant ainsi une ambiance festive peu fréquente au Bistrot, reconnu pour sa tranquillité. Stéphane considère alors le policier d'un œil malicieux.

— Et avec la fille qui était ici, jeudi dernier... Il s'est passé quelque chose ?

Joël se met automatiquement sur la défensive avec trop de promptitude.

— Ben voyons donc, jamais de la vie !

— Je te l'ai dit que je jugerais pas, Jo...

— T'es con, man. Il s'est rien passé pantoute.

Pourquoi ne pas en parler à son ami ? Pourquoi ne pas s'ouvrir à lui ? Il s'empresse de changer de sujet :

— Je te répète que t'as vraiment pas l'air à filer depuis une couple de semaines.

Ricanement amer du médecin, qui indique à la serveuse de lui apporter un autre verre.

— Parce que tu penses que c'est juste depuis une couple de semaines...

Joël se tait. Il n'a pas l'habitude de questionner Stéphane sur ses états d'âme, ni qui que ce soit d'ailleurs. Il ignore s'il devrait insister. Surtout que son propre moral n'est pas à son pinacle... Stéphane, le regard dans le vide, demande alors avec une étrange grimace :

— Ça t'est déjà arrivé de poser un acte qui a pour résultat que tu te sens mal, tout en sachant que tu te sentiras encore plus mal si tu l'avais pas fait ?

Joël se raidit. L'image de Marie-Ève apparaît une seconde et il s'empresse de la repousser pour focaliser son attention sur son ami. Qu'insinue-t-il donc ? Tout à coup, l'histoire de Pascal Landry lui traverse l'esprit, mais il refuse d'envisager une telle possibilité. Stéphane, comme s'il s'adressait à lui-même, poursuit :

— Quelque chose que tu fais en te donnant une bonne raison pour le faire, mais pour te rendre compte après que c'était juste un prétexte...

— Tu parles de quoi, là ?

Le médecin s'intéresse à nouveau à la quadragénaire qui paie une tournée de *shooters* à sa table en applaudissant de toutes ses forces.

— Tu vois, la femme, là-bas ? C'est Sylvie Legendre, une amie de mon ex. Je l'ai croisée samedi après-midi, sur le site du cirque...

— T'es retourné au cirque ?

— Elle venait d'avoir une révélation troublante, continue Stéphane sans se préoccuper de la question. Hier, je l'ai vue dans une boutique d'électronique. Elle avait les mains pleines de sacs, elle avait dépensé je sais pas combien de fric ; elle était fière de me dire qu'elle avait

rempli sa carte de crédit.

Songeur, il observe toujours Sylvie qui, après avoir bu son *shooter*, perd l'équilibre et est rattrapée par une de ses copines. Joël secoue la tête.

— Tu changes de sujet...

Stéphane se tourne vers lui.

— Ah bon ? Tu crois ?

Le policier fronce les sourcils. À ce moment, la serveuse dépose le verre du médecin sur la table. Lorsqu'elle s'éloigne, celui-ci prend une gorgée et article :

— Et en passant, t'as pas l'air à péter le feu toi non plus...

Joël fait un geste vague de la main.

— C'est mon enquête qui me rentre dedans. J'avoue que je suis plutôt crevé...

— T'es crevé et tu sors dans un bar ? D'ailleurs, tu sors plus souvent ces temps-ci, non ? Et tu sors plus longtemps, surtout.

Joël accuse mal le coup et se frotte le nez quelques secondes, en jetant un œil vers la table du fond : Wefa et Lux y sont toujours à discuter paisiblement.

— J'ai pas remarqué, dit-il. Ça doit adonner comme ça.

— Et tu prétends que c'est moi qui m'esquive ?

Le sergent ne sait que répondre. Effectivement, ne sont-ils pas en train de jouer au même jeu tous les deux ? Un jeu qui compte une multitude d'adeptes...

Stéphane, avec un sourire nostalgique, regarde autour de lui.

— Tu sais, l'autre soir, quand je t'ai rappelé qu'on était venus ici, toi, moi et Biron... Quand on avait dix-sept ou dix-huit ans et qu'on riait des clients de quarante ans...

Joël ne dit rien, l'esprit tout à coup ailleurs. Son ami poursuit :

— Le pacte qu'on avait fait en trinquant... Tu t'en souviens, oui ou non ?

Les coudes sur la table, le policier fixe sa consommation. Considérant ce silence comme une réponse négative, Stéphane dit :

— Moi, je m'en souviens.

— Ça va pas très bien avec Martine.

Stéphane se tait. Son visage est grave et pourtant, il ne semble pas du tout surpris.

— Vous vous engueulez ?

— Un peu, mais pas tant que ça. C'est juste...

Joël, sans lever les yeux, serre les mâchoires en roulant son verre entre ses paumes. Qu'est-ce qui lui a pris, de s'ouvrir là-dessus ? En plus, ce n'est pas si vrai : il a eu un dîner génial avec sa femme ce midi, il ne l'a tout de même pas déjà oublié ?

Parce que tu crois que ce sympathique lunch est la preuve que tout est

réglé ? Si c'est le cas, pourquoi penses-tu encore si souvent à Marie-Ève ? Comme tu y as pensé tout à l'heure en entrant...

Stéphane, du ton de celui qui sait de quoi il parle, articule :

— C'est juste plate, c'est ça ?

Le policier se sent tout à coup mal à l'aise, ce qui l'exaspère. C'est l'orgueil qui le fait se sentir ainsi ! Ce sale et stupide orgueil qui le pousse à afficher un bonheur parfait, comme pour convaincre les autres et lui-même de sa réussite artificielle. Pourtant, il secoue la tête en se forçant à sourire.

— Non, non, c'est juste... C'est juste une passe. En vingt ans, c'est normal, hein ?

Il prend une gorgée de son verre en songeant aux paroles de la vieille Solange Paquin ce matin.

Tout le monde ment.

Sa lampée de bière lui paraît tellement amère qu'il a peine à l'avalier. Stéphane va-t-il insister ? Mais le médecin, qui lui-même semble traîner un poids considérable, se tait et boit aussi une gorgée. Ne pas demander d'explications pour ne pas être obligé d'en fournir à son tour. Vieux truc.

— Bon, je vais rentrer, moi, soupire Stéphane. En plus, on se voit au party demain.

Comme Stéphane connaît la femme de Guillaume qui est aussi médecin, il a été invité pour l'anniversaire du courtier immobilier. Les deux hommes se lèvent et, sans un mot, marchent vers la porte. Stéphane lance un rapide regard vers Sylvie Legendre, manifestement sur le point d'être malade, puis sort. Joël, lui, toise Lux et Wefa, qui ne lui prêtent aucune attention.

Dans le stationnement, alors qu'ils sont sur le point de se séparer pour rejoindre leur voiture respective, Stéphane retient son ami par le bras un moment, la bouche tordue en un sourire ironique.

— Je m'en souviens, moi, du pacte qu'on avait passé en trinquant...

Joël attend, même s'il n'a pas vraiment envie d'écouter la suite. Stéphane, sans lâcher le bras du policier, s'approche encore plus.

— On s'était juré que nous, contrairement aux vieux croûtons qui nous entouraient, on tomberait jamais dans le piège de la vie.

Joël ne dit rien. Entre leurs regards, une éternité défile, ou du moins une trentaine d'années, ce qui revient au même. Stéphane hoche la tête en haussant un sourcil entendu puis marche vers sa BMW, le pas lourd.

Tandis que sa voiture descend la longue côte de la route Horace-Dulude, Joël jette un œil mauvais vers le mont Gris qui, cette nuit, semble plus sombre et plus imposant que jamais, comme s'il allait s'effondrer pour écraser toute la ville.



C'est le second joint qu'ils fument à trois et ils sont maintenant bien gelés. Et comme les parents de Charles sont absents pour la nuit, le bungalow appartient aux trois adolescents. Si, au départ, Nicholas s'est contenté d'embrasser sa blonde, il pousse un peu plus loin depuis quelques minutes et glisse sa main sous le t-shirt de Marianne. Celle-ci, presque complètement étendue sur le divan, ricane un peu, intimidée par la présence de Charles, mais ne résiste pas. Ce dernier, dans un fauteuil, le *splif* entre les doigts, est de toute façon totalement emporté par l'histoire qu'il raconte.

— Pis y paraît qu'la femme a pas juste pété les meubles dans toute sa maison, mais aussi son char ! Pis est allée au bureau où a travaillé pis a tout cassé là aussi ! À coups de masse ! Criss de folle, hein ?

Maintenant, Nicholas caresse sans vergogne les seins de sa douce sous le t-shirt et Marianne, entre deux gloussements, lui propose de descendre au sous-sol.

— Bah, vous pouvez rester ici, legit, ça m'dérange pas pantoute ! les assure Charles d'une voix amusée mais molle.

— T'entends ? susurre Nicholas entre deux baisers. Ça le dérange pas.

Marianne hésite. Son amoureux faufile cette fois sa main sous le short de la jeune fille en ajoutant :

— Peut-être même qu'il pourrait se joindre à nous...

Charles hausse les sourcils, secoué dans sa bulle enfumée. Marianne rigole puis répète à son chum qu'ils devraient aller en bas.

— Non, non, pourquoi pas ici, avec Charlize ? Y est cool, Charlize, non ?

L'adolescente devient sérieuse.

— Bon, OK, Nic, c'est plus drôle.

— Envoie, Charlize, viens-t'en, man !

Charles, à la fois incertain et excité, se lève, perd l'équilibre, se relève et ose quelques pas vers le couple.

— Nic, arrête ça, s'impatiente Marianne.

Charles est tout près, mais hésite :

— Heu, Nic, j'suis pas sûr qu'elle...

— Ben oui, elle veut !

— Non, je veux pas !

Et Marianne le repousse enfin et se redresse en replaçant son t-shirt.

— Criss, t'as vraiment trop fumé, toi !

— Voyons, calvaire, qu'est-ce qui te prend ? Laisse-toi donc aller !

Charles, embarrassé, recule de plusieurs pas en se grattant la tête

nerveusement. Nicholas, à genoux sur le divan, ses longs cheveux en désordre, dresse deux bras exaspérés.

— T'es ben hypocrite, donc ! Tout ce que t'as dit hier soir, c'était de la bullshit !

— Quoi, ça ? Yo, de quoi tu parles ?

— Après le spectacle du cirque ! On trouvait tous les deux que leurs numéros étaient cools parce qu'ils étaient provocateurs, parce qu'ils dénonçaient le monde trop straight !

— Hey, reviens-en, de ton ostie de cirque, tu parles juste de ça depuis hier ! De toute façon, ç'a rien à voir !

— C'est ça qu'y disent, dans l'cirque ? s'étonne Charles.

— Comment, ç'a rien à voir ? Yo, legit, tu m'as dit que c'était un show qui faisait réfléchir sur nos... sur notre... ?

Il s'enlise, trop gelé, et Marianne a un ricanement dédaigneux.

— Finalement, c'est peut-être pas pour rien que ce spectacle-là est pour les adultes : faut avoir la maturité pour le comprendre.

— Ha, haaaaaaa ! s'esclaffe Charles en pointant son doigt vers son ami. A t'a dead, là, man !

Mais son rire se coince dans sa gorge à la vue de Nicholas qui, furieux, bondit vers sa copine en levant une main menaçante. Marianne, stupéfaite, recule d'un pas et esquisse même un geste pour se défendre. Charles s'avance en trébuchant et en criant à Nicholas de se calmer. Ce dernier, à la fois frustré et embarrassé, se laisse retomber lourdement dans le divan.

— T'es aussi straight que tout le monde, au fond...

L'adolescente secoue la tête, déçue et incrédule.

— T'es vraiment con...

Elle attrape son sac à main et marche vers la porte d'entrée, qu'elle claque violemment derrière elle. Charles se gratte à nouveau le crâne, puis réintègre son fauteuil.

— Moi, un trip à trois, legit, j'aimerais ça, mais faut qu'la fille soit d'accord, man ! Tsé, l'guitariste de mon groupe de mononcles, y dit qu'y en a déjà fait un... Hey, yo, j'veais peut-être changer de band, j't'ai-tu conté ça ?

Il continue à déblatérer, mais Nicholas l'écoute à peine, grognon, se contentant d'émettre quelques « ah, ouais » entre deux gorgées de bière.



Sarratou a enfilé une tenue plus relax (short et long t-shirt blanc) puis tous les quatre se retrouvent dans l'autocaravane du colosse. Celle-ci est plutôt en désordre, avec assiettes sales et casseroles qui traînent sur le comptoir et vêtements éparpillés partout, mais

personne n'en a cure. Éclairés par une simple lampe Berger qui confère à la scène une ambiance intime, ils discutent et boivent plusieurs verres pendant un bon moment. C'est ainsi que les deux membres du cirque apprennent que Kevin et Corinne sortent ensemble depuis deux ans, qu'ils sont pigistes dans le domaine des communications et que depuis le début de l'été, ils ont entrepris le tour du Québec à pied, improvisant leur voyage au fur et à mesure et ne refusant jamais aucune expérience intéressante. Plus l'alcool coule, plus les blagues à double sens perdent en subtilité. Markitos lui-même, malgré sa gêne et ses phrases bredouillées, se dégèle peu à peu.

Vers minuit, Kevin embrasse enfin Sarratou et tous deux se dirigent vers le lit de Lux, couvert de vêtements épars qu'ils envoient valser. Corinne se lève, s'approche de Markitos, assis sur une chaise, et s'agenouille devant lui. Le géant a un sourire incertain et pointe du menton l'autre couple.

— T'es... pas jalouse ?

— Au contraire. C'est cool...

Elle défait sa braguette, l'aide à baisser son pantalon, puis commence à le sucer. Markitos durcit rapidement, à la fois excité et nerveux, reluquant souvent le matelas de Lux où Kevin a la tête enfouie entre les cuisses de Sarratou, qui gémit de satisfaction. Au bout de deux minutes, Corinne se relève et se déshabille sans quitter le colosse des yeux. Celui-ci se lève et finit aussi d'enlever ses vêtements, plus maladroit.

— On peut aller dans mon lit...

Mais elle le repousse doucement et il se retrouve assis sur la chaise.

— T'as vraiment un body de rêve, chuchote-t-elle. Quand t'étais à poil, dans le show, je regardais juste toi...

— Ben... T'es belle toi itou... Ben belle...

Elle se place au-dessus de lui, ses jambes de chaque côté de la chaise, puis descend sur son sexe érigé. Elle entreprend son va-et-vient en promenant ses mains sur cette masse de muscles, tout en jetant de temps à autre des regards complices à son conjoint qui, prenant maintenant Sarratou en levrette, lui répond par des œillades tout aussi libidineuses. Les corps s'agitent dans la discrète lumière de la lampe Berger, dédoublés par leurs ombres qui éclaboussent les murs, et pendant quelques minutes, la roulotte devient une caisse de son emplie de gémissements lubriques. À un moment, Corinne, que le manque d'initiative de son partenaire commence à lasser, remarque sur les traits de celui-ci une tension ambiguë, provoquée sans doute par le désir, mais aussi par quelque autre sensation indéfinissable qui semble préoccuper le colosse, même si le plaisir monte toujours en lui. Sans cesser ses mouvements, elle lui demande si tout va bien. Markitos ne répond pas, les yeux écarquillés, ses deux mains relevées et

tremblantes de chaque côté des hanches de la femme, comme s'il craignait d'y toucher. Un peu déconcertée, Corinne tourne la tête vers le lit.

— On peut vous rejoindre ?

Kevin pénètre toujours Sarratou par-derrrière, mais ils sont maintenant étendus sur le flanc, face au second couple.

— C'est une bonne idée, ça, approuve Kevin. Hein, ma belle ? T'es d'accord ?

La Noire, les yeux fermés, gémit langoureusement et marmonne d'une voix haletante :

— Non, j'aimerais mieux... qu'on continue... comme ça...

— Ah, come on, ma grande, glousse Corinne. Tu vas voir qu'un foursome, c'est vraiment...

Mais elle ne peut terminer sa phrase, car un étau d'acier lui encercle tout à coup le cou. Elle cesse aussitôt ses mouvements et découvre avec épouvante la face distordue de Markitos et son regard fou.

— Donne-la-moi..., croasse-t-il.

Incapable d'émettre le moindre son, elle lui assène une série de coups de poing frénétiques sur la poitrine et le visage ; mais le colosse serre ses mains encore plus fort en propulsant son bassin vers le haut pour poursuivre le coït, les lèvres retroussées, ses grognements de plus en plus gutturaux.

— Donne-moi ta vie...

Kevin, qui embrassait Sarratou sur la nuque, relève la tête.

— Alors, vous venez ou... Criss, man, qu'est-ce que tu fais ?

Sarratou ouvre les yeux.

— Marki !

Tous deux bondissent vers le géant et le secouent sans ménagement en lui criant d'arrêter. Mais Markitos ne leur accorde aucune attention, comme s'il ne s'agissait que de deux moustiques, ses pupilles glaciales rivées à celles de Corinne qui se vident de plus en plus, et il croasse d'une voix méconnaissable :

— Donne-moi ta vie, donne-moi toute !

Kevin le frappe en lui hurlant de la lâcher. Les deux premiers impacts atteignent Markitos à la mâchoire ainsi qu'à la joue droite et ne réussissent à provoquer qu'une futile grimace. Mais le troisième lui casse le nez et enfin, il relâche sa victime, cesse ses coups de bassin et se couvre le visage en grognant. Aussitôt, Corinne s'écroule à genoux sur le sol et tousse douloureusement en se tenant la gorge. Kevin se penche sur elle et l'enlace, éperdu, mais elle n'arrive pas à parler et continue de cracher ses poumons. Sarratou, elle, dévisage son collègue avec horreur.

— Fuck, Marki, qu'est-ce que t'a pris ?

— C'est quoi, ton criss de problème, toi ? explose Kevin en bondissant sur ses pieds. T'es un ostie de maniaque, c'est ça ? Tu voulais la tuer, hein ? Tu voulais la tuer, criss de malade mental ?

Markitos, les coudes sur ses cuisses, se couvre toujours le visage des deux mains, mais son nez meurtri n'en est pas l'unique cause : il gémit de honte et de détresse, comme un enfant attrapé à voler dans la tirelire de la famille.

— Réponds, ciboire ! gueule Kevin en donnant un coup de poing sur l'épaule du géant.

Au même moment, la porte de l'autocaravane s'ouvre et les silhouettes inquiètes de Francus, Laurus et Wulf, qui buvaient autour du feu de camp, se découpent dans l'entrée.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demande le chauve.

— Ouin, vous faisiez des bruits ben horny tout à l'heure, mais là, ç'a pas l'air ben ben le fun, votre affaire ! ajoute Laurus.

— Il a voulu me tuer ! s'écrie Corinne qui peut enfin parler, la voix éraillée.

Elle se relève péniblement, tremblante de terreur, totalement inconsciente de sa nudité.

— Il a voulu m'étrangler pendant qu'on fourrait !

Une lueur d'alarme s'allume dans l'œil de Francus, qui questionne Sarratou du regard. Mais cette dernière est en train d'enfiler avec fébrilité son long t-shirt qui lui descend jusqu'aux cuisses. Le chauve, en conservant un faciès calme, entre dans l'autocaravane, suivi des deux autres.

— On s'énerve pas, d'accord ?

Mais la porte est à peine refermée qu'elle s'ouvre à nouveau et, cette fois, c'est Regina qui passe la tête, agacée par tout ce tapage, habillée d'un pantalon de pyjama et d'une camisole rouge. On remarque à peine son apparition tellement la confusion règne dans la roulotte.

— Ah, mais c'est peut-être juste un jeu qui a mal tourné ! propose Laurus en affichant un air connaisseur. Ça arrive, ça ! Quand on fait du S & M, faut se donner un safe word, sinon ça peut être dangereux en saudit !

— C'était pas un jeu ! hurle Corinne en se réfugiant entre les bras de son amoureux. Il m'étranglait pour de vrai, je vous dis !

Regina s'avance de quelques pas et, tout en demeurant en retrait du groupe de plus en plus compact, elle suit la scène en silence, sombre. Sarratou demande alors à Markitos :

— Mais pourquoi t'as fait ça ? Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Je m'excuse ! pleurniche Markitos en découvrant enfin son visage humide de larmes, le nez tout enflé. Je voulais pas ! C'est plus fort que moi !

Désespéré, il s'adresse à Francus :

— Je m'excuse, Francus ! Je le sais que je t'ai dit que je pouvais me retenir jusqu'à ce que je baise demain soir à Montréal, pis d'habitude, je suis capable d'attendre une couple de jours, mais là, je sais pas pourquoi, c'était trop fort, fallait que ça sorte cette nuit, c'était...

Il se tait, consterné. Tout le monde se tourne vers le chauve, dont les traits deviennent graves. Sarratou marmonne :

— De quoi il parle, là ?

Elle revient à Markitos, qu'elle dévisage avec effarement.

— Est-ce que t'as déjà...

Pendant quelques secondes, le silence est total et, dans la lumière tamisée de la lampe Berger, les silhouettes très près les unes des autres forment une masse paralysée. Tout à coup, Kevin se penche rapidement pour ramasser son caleçon :

— Envoye, Corinne, on crisse notre camp !

Le visage blême, traumatisée, la femme approuve en hochant plusieurs fois la tête et se met en quête de ses sous-vêtements, avec la frénésie d'un chien cherchant son os. Wulf, quelque peu ivre, fronce les sourcils, méfiant.

— Et vous allez faire quoi ?

— On va prévenir la police, qu'est-ce que tu penses ? répond Kevin en enfilant son caleçon. Ton chum est dangereux, faut le faire arrêter !

Regina, qui se tient maintenant dans le coin-cuisine, dresse le menton, l'œil brillant. Wulf décoche un regard incertain vers Francus. Ce dernier lève ses deux mains, qu'il plaque l'une contre l'autre en signe d'apaisement.

— Attendez, attendez... Je vous ai dit de ne pas vous énerver...

— Vous voulez protéger un fou dangereux ? rétorque Corinne qui finit de remonter sa petite culotte, la voix pleine de larmes. Vous êtes tous malades ou quoi ?

Laurus a une moue embêtée tandis que son amant lisse ses cheveux en poussant une longue expiration. Francus conserve une expression imperturbable, mais le frottement furtif qu'il applique sur la cicatrice dans son cou trahit son agitation intérieure.

— Écoutez-moi... Il y a une autre solution. Combien voulez-vous ?

— T'entends ça, babe ? s'exclame Kevin en enfilant son pantalon. Il veut nous acheter, à c't'heure !

— Il s'agit pas de vous acheter, mais de vous payer un dédommagement. Dites un mont...

Mais Corinne, qui attache son soutien-gorge dans son dos, le coupe d'une voix hystérique :

— Fuck l'argent ! On va le faire arrêter, votre ostie de psychopathe ! Pis si vous le protégez, on va vous faire arrêter toute la

g...

La fin de sa phrase se perd dans un hoquet d'étonnement, tandis qu'une lame surgit de sa gorge. Dans la confusion ambiante, personne ne prêtait attention à Regina. Personne n'a remarqué le couteau à viande qu'elle a discrètement ramassé sur le comptoir en désordre. Personne ne l'a vue s'approcher sournoisement derrière la jeune femme, lever l'instrument et le planter violemment dans sa nuque.

Corinne se fige tandis que son sous-vêtement glisse entre ses doigts et tombe sur le plancher. Au centre du groupe pétrifié, elle titube sur place, élève ses deux mains tremblantes vers sa gorge transpercée de laquelle s'écoule une rivière de sang qui macule ses seins et son ventre. Elle tente de retirer la lame, mais ne réussit qu'à se couper les doigts et les paumes, et tous observent dans un silence médusé cette horrible pantomime accompagnée d'immondes gargouillis éruptifs par la bouche de la victime qui s'ouvre et se ferme convulsivement comme celle d'un poisson à l'agonie. Kevin pousse enfin un cri strident et comme s'il s'agissait d'un signal, sa compagne s'écroule, le manche du couteau dépassant de la nuque.

Les regards incrédules se tournent vers Regina. Mais cette dernière, penchée légèrement vers l'avant comme un animal prêt à attaquer, la mâchoire tellement contractée qu'on entend presque ses dents grincer, fixe Kevin avec intensité, et ce que le jeune homme lit dans ses pupilles est si effrayant qu'il s'élance vers la porte, affublé seulement de son jeans, bousculant au passage Laurus qui émet un couinement de stupeur. Mais Wulf, malgré son ivresse, le rattrape d'un mouvement vif et, par-derrière, l'enlace de ses bras. Kevin hurle « Au secours ! » tandis que l'Espagnol maintient sa prise tant bien que mal. Francus s'avance vers eux pour aider son collègue, mais Kevin lui allonge un coup de pied dans le ventre. Le chauve recule, plié en deux, suffoqué.

— Markitos ! hoquette-t-il. Markitos, criss !

Mais le colosse, toujours assis, paraît complètement bouleversé. Kevin se débat en vociférant, Wulf tente en vain de le jeter au sol, et tous deux tournent sur eux-mêmes de manière instable, leur chorégraphie désordonnée chahutant les gens autour d'eux. Soudain, Regina, qui a saisi sur le comptoir une poêle en fonte, se fraie un chemin jusqu'à eux et balance l'ustensile, qui atteint Kevin en plein visage. Le nez éclate, le front s'ouvre et l'homme cesse de hurler tandis que son corps, entre les bras de l'Espagnol, devient flasque. Regina, les deux mains bien serrées sur le manche en bois, frappe à nouveau en retroussant les lèvres, mais cette fois avec le côté de l'instrument. La poêle percute le menton de Kevin sur la droite, ce qui provoque le décrochement du maxillaire inférieur dans un craquement sinistre qui explose dans l'autocaravane. Stupéfait, Wulf lâche sa proie et recule de trois pas. Kevin tombe mollement sur les genoux,

obligé ainsi tout le monde à s'écarter, et pendant une seconde, son regard éperdu rencontre celui de Regina. Celle-ci ne sourcille pas, le visage dur, les lèvres toujours entrouvertes en une grimace équivoque. L'homme tente de dire quelque chose, mais n'articule que des sons boueux, sa mâchoire fracturée et pendante produisant d'atroces cliquetis d'os déboîtés.

Regina lève à nouveau l'ustensile en fonte et assène un ultime coup sur le crâne de sa victime, avec une telle force que le manche en bois casse entre ses doigts. Kevin s'effondre la face la première et se met à tressauter sur le plancher, comme pris d'une crise d'épilepsie, les pupilles révulsées. Tout le monde assiste en silence à l'affreuse chute vers la mort. Regina, qui a toujours le manche rompu dans sa main, une mèche de ses cheveux en travers du visage, plisse le front, fascinée. Enfin, l'homme cesse de bouger, ses yeux grands ouverts emplis des reflets de la terreur.

Pendant un bon moment, on n'entend que des respirations haletantes. Puis, Markitos se redresse lentement et les six membres du cirque se tiennent serrés autour des deux cadavres, éclairés par la lampe Berger dont la luminosité se teinte maintenant de lueurs sinistres. Sous le corps de Corinne, à la hauteur du cou, une flaque de sang épais s'élargit jusqu'à atteindre les pieds de Regina et de Wulf. Ce dernier tente de s'écarter en grimaçant, alors que la meurtrière, elle, ne bronche pas. Comme les autres, elle fixe les deux macchabées, mais si ses cinq compagnons sont blêmes et tétanisés, elle, les sourcils froncés, semble intriguée et étonnée à la fois, comme si elle ressentait une émotion non pas nouvelle, mais disparue depuis longtemps.

Francus tourne enfin la tête vers elle. Ses cicatrices paraissent plus creuses, particulièrement celle qui se rend jusqu'à la commissure de ses lèvres, et lorsqu'il parle d'une voix pleine d'un courroux contenu, sa bouche se tord plus qu'à l'habitude, de manière particulièrement menaçante.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Regina ?

Elle ne réagit pas, comme si elle n'avait pas entendu. Elle observe les corps, tandis que quelque chose gonfle en elle, une énergie malsaine qui la transfigure de façon vaporeuse.

— Regina, je te parle. Qu'est-ce qui t'a pris ?

Elle tourne enfin la tête, indignée :

— Criss, je viens de nous sauver le cul à toute la gang !

— En tuant deux personnes !

— Ho, parce que ça te choque, je suppose ? Wulf a tué un gars y a deux ans par jalousie, t'as oublié ? Pis personne s'est scandalisé de ça !

L'Espagnol ne réagit pas, le visage sombre. Regina indique Markitos :

— Pis si je me fie à ce que Marki a dit tantôt, j'ai l'impression qu'il

est déjà passé à l'action avant ce soir, hein ?

Markitos détourne le regard, malheureux, et cherche ses vêtements pour couvrir sa nudité. Sarratou le dévisage avec répulsion et demande :

— C'est quoi, cette histoire ? T'étais censé... tuer quelqu'un demain à Montréal ?... Une femme ?

— La question est pas là, rétorque Francus à Regina, en ignorant délibérément la Sénégalaise. Jamais on a éliminé quelqu'un sur le site du cirque, jamais !

— Ils allaient prévenir les flics !

— Et moi, j'étais en train de régler ça !

— Ben oui ! C'est toujours toi qui règles tout, hein ? T'es pas notre chef, mais faut quand même que ça marche à ta manière, que...

— Ç'a rien à voir ! Je négociais avec eux ! Sûrement qu'ils auraient accepté de l'argent pour...

— Négocier avec eux ! T'étais prêt à courir le risque, toi ?

— Combien de femmes il a tuées ? demande Sarratou à Francus.

— Pas maintenant, Sarra ! (Il se passe une main sur le visage et revient à Regina.) T'as idée des problèmes que ça peut nous amener de tuer des gens sur le site ?

— Tantôt, je les ai entendus dire qu'ils faisaient le tour du Québec à pied, intervient Laurus timidement. Personne les connaît dans le coin, personne les attend ce soir. J'ai l'impression que personne sait même qu'ils sont ici.

La meurtrière lève les bras.

— Tu vois ? Y en aura pas, de problèmes !

Francus regarde les deux cadavres et secoue la tête, pas du tout convaincu.

— C'était quand même pas prudent...

— Pas prudent ? s'écrie Regina en riant. Parce qu'il faut être « prudent », maintenant ? Je croyais que si on se joignait à votre groupe, c'est parce qu'on en avait plein le cul d'être prudent !

— Si tu penses que la philosophie de notre troupe est aussi simpliste, t'as rien compris !

— C'est toi qui comprends rien ! Cette nuit, on aurait pu être dans la marde, la grosse criss de marde, pis grâce à moi, on le sera pas ! Point final !

Elle clame ces mots avec une assurance et une autorité qu'on ne lui avait encore jamais vues depuis son arrivée dans le cirque et qui la transforment, la rendent moins aigrie, moins vieille, et Francus réalise avec stupéfaction qu'il a sans doute devant lui la Regina qu'il n'a pas connue, celle d'avant, celle qui était Reine. Celle qui n'hésitait pas à combler toutes ses faims.

Wulf, en caressant sa barbiche, marmonne :

— Elle a pas tort, Francus...

Le chauve le dévisage comme s'il venait de l'insulter, puis examine les autres. Laurus ne dit rien, mais semble approuver les paroles de son amoureux. Markitos, maintenant en pantalon, se contente de fixer le sol d'un air penaud. Sarratou, elle, paraît trop bouleversée pour avoir une opinion à ce sujet. Regina relève le menton, triomphante, le regard empli d'une luminosité que Francus n'aime pas du tout. Il est sur le point de répliquer quelque chose, puis effectue un large geste de lassitude.

— En tout cas, il n'est pas question que je t'aide à te débarrasser des corps. C'est ta décision, alors tu t'arranges.

— Aucun problème. Si tu penses que me débarrasser de deux cadavres m'inquiète, j'ai fait ben pire !

Et elle prononce ces deux derniers mots avec une fierté sinistre. Wulf, Laurus et Markitos l'observent avec un intérêt nouveau qui n'échappe pas au chauve. Il grimace et s'empresse d'ordonner d'une voix qu'il veut autoritaire :

— Pour le moment, tu les cacheras dans l'entrepôt. Markitos te donnera un coup de main...

— Je peux me débrouiller toute seule, je t'ai dit.

— Il t'aidera ! Il a sa part de responsabilité dans tout ça, alors qu'il assume !

— C'est pas toi qui vas décider s'il m'aide ou non, mais lui !

Francus halète de rage face à une telle arrogance, à cet acharnement à lui tenir tête. Mais il n'a pas le temps de répliquer, car le colosse bredouille son accord. Le dompteur reprend contenance, reluke les deux corps une dernière fois avant de sortir, suivi de Wulf, Laurus et Sarratou.

— Bon, on reparle de tout ça plus tard. Il nous reste trois grosses journées, alors allons nous coucher.

— Ça fait longtemps que Markitos tue des femmes ? redemande Sarratou.

Le chauve s'arrête. Malgré la noirceur de la nuit, il perçoit le visage dur et réprobateur de la Sénégalaise. Les deux autres attendent aussi la réponse. Francus promène sa main sur son crâne lisse en soupirant.

— Uniquement des prostituées.

— Wow ! rétorque Sarratou. C'est supposé être plus admissible, ça ?

— C'est une pulsion incontrôlable. Il passe à l'acte seulement une fois par année, parfois deux. Je lui ai montré comment assouvir cette pulsion sans provoquer de dégâts.

— Comment peux-tu accepter de l'aider ?

— Je vous aide tous, non ? se fâche soudain Francus. C'est bien

pour ça que vous êtes dans ce cirque ! Parce que vous pouvez y évoluer sans nier vos appétits ! Pourquoi ce serait différent avec Markitos ?

— Criss, Francus, on parle d'un tueur de femmes ! persiste la Noire.

Francus met ses mains sur ses hanches et penche la tête de lassitude. Sarratou poursuit :

— Et c'est pour ça que tu nous en as jamais rien dit : parce que tu savais qu'on serait pas d'accord !

— C'est le cas ? demande le dompteur en relevant le menton. Wulf, Laurus... C'est le cas ?

L'Espagnol lisse sa queue-de-cheval et jette un regard vers la lune en haussant une épaule.

— Franchement, ça m'est égal...

Laurus remonte ses lunettes sur son nez, plutôt perturbé.

— Je sais pas trop... J'avoue que c'est heavy pas mal...

— En tout cas, moi, je suis pas d'accord ! lâche Sarratou. Pas d'accord du tout !

Sur ces mots, elle retourne à son autocaravane. Laurus la suit des yeux, songeur. Après quelques secondes de silence, le chauve répète dans un souffle :

— Allons nous coucher...

Le couple s'éloigne. Francus demeure près de la roulotte de Markitos à réfléchir lorsqu'il entend la porte de celle-ci s'ouvrir. Le colosse en sort, le nez enflé. En se tordant les mains et en évitant le regard du dompteur, il bredouille en pleurnichant :

— Je m'excuse, Francus, je sais pas... j'étais pas capable de...

Maintenant, il sanglote, ses larges épaules tressautant de manière incongrue.

— Que c'est que... Que c'est qui va se passer ? Tu vas me... me jeter dehors du cirque ?

Sa voix est teintée de terreur, comme si cette éventualité était la pire de toutes. Le visage de Francus s'adoucit, tout à coup ému, et il prend le bras de son ami.

— Je t'abandonnerai jamais, je te l'ai déjà dit. Laisse-moi m'occuper de ça...

Les pleurs de l'autre s'atténuent et il ose un regard reconnaissant vers son protecteur. À ce moment, la porte de la roulotte s'ouvre à nouveau et Regina apparaît, impatiente.

— Hey, Marki, tu viens ? Je t'attendrai pas jusqu'à demain !

Markitos rejoint sa collègue dans le véhicule. Francus se frotte les deux côtés du cou, incline la tête pour en assouplir les muscles, puis s'éloigne enfin, sa jambe droite un peu plus traînante. Il songe qu'il devra tout expliquer à Wefa et à Lux qui ne sont pas encore rentrés et

cette seule idée l'épuise. Alors qu'il est sur le point d'entrer dans son autocaravane, il entend des bruits derrière lui et se retourne : c'est Regina et Markitos qui, formes floues dans la nuit, transportent un premier corps vers l'entrepôt plus loin. Francus les observe un moment, son regard s'attardant sur la silhouette de la femme.

Pour la première fois depuis longtemps, il ressent une insidieuse inquiétude.

Markitos

Mark Nicholson a commencé la musculation pour cesser d'avoir peur.

À l'école primaire de Victoriaville, même s'il parlait un français sans accent, il était terrifié d'être le seul enfant de sa classe à avoir un père anglophone. Il suait d'effroi lorsqu'il constatait qu'il apprenait moins rapidement que les autres élèves et que cela lui valait de mauvaises notes, phénomène qui s'est poursuivi au secondaire. À l'adolescence, son incapacité à formuler des arguments intéressants dans une discussion l'emplissait de panique, tout autant que la vivacité avec laquelle les gens palabraient et ses efforts pénibles pour suivre le fil d'une conversation, tout cela au grand découragement de sa mère dentiste et de son père agent de communication, qui ne comprenaient pas pourquoi leur fils éprouvait tant de difficulté, alors que sa sœur cadette brillait tant dans ses études. Mais surtout, les filles l'angoissaient. Il les trouvait attirantes, mais la peur lui nouait les tripes dès qu'il en approchait une.

Pour couronner le tout, il avait un rêve deux ou trois fois par mois, un songe imprécis mais sinistre, au cours duquel une silhouette masculine, floue mais singulièrement familière, se penchait sur lui et l'obligeait à faire des choses confuses et qu'il savait malsaines, tout en lui marmonnant d'une voix qu'il connaissait, mais qu'il n'arrivait pas à identifier :

— Je te donne ma vie, Mark... Tu comprends ? Toute ma vie...

Il se réveillait en sueur, terrifié, paradoxalement aux prises avec une érection inexplicable qui l'emplissait d'une culpabilité irraisonnée.

À quinze ans, ce géant maigrichon a commencé à fréquenter la salle de musculation plusieurs heures par semaine. Les hommes forts ont forcément moins peur, non ? À dix-sept ans, il avait quitté l'école, travaillait dans une usine de vélos et était désormais considéré comme le gars le plus costaud de Victoriaville. Même s'il s'était métamorphosé en un colosse d'un mètre quatre-vingt-seize, il ne voulait pas impressionner, encore moins se bagarrer. (En fait, il a dû se battre quelques fois puisqu'on lui cherchait des problèmes, et même s'il a écrasé ses adversaires haut la main chaque fois, il a détesté ça, allant jusqu'à s'excuser au type après l'avoir étendu.) Mais Mark a réalisé que la peur vivrait éternellement en lui, peu importe s'il devenait l'homme le plus fort du monde, et il n'arrivait pas à s'expliquer pourquoi.

La seule chose qui avait changé était sa relation avec le sexe opposé. Il bredouillait toujours autant quand, mort de gêne, il osait leur parler. Sa conversation s'avérait toujours aussi minimaliste, mais certaines d'entre elles lui accordaient maintenant un peu d'intérêt, plus attirées par son corps que par son visage vide et prognathe. Au printemps 2000, alors qu'il venait tout juste d'avoir dix-sept ans, il a connu sa première expérience sexuelle avec une fille de son âge. Il s'est contenté d'imiter ce qu'il voyait depuis des

années dans les revues pornographiques ainsi que, depuis deux ans, sur ce nouvel instrument fascinant appelé Internet. Il n'a démontré aucune brusquerie mais aucune délicatesse non plus. Il s'agissait d'une baise mécanique, qui l'a satisfait amplement et qui, croyait-il, avait aussi satisfait son amante, du moins s'il se fiait à l'enthousiasme avec lequel elle caressait ses muscles. Avait-elle eu un orgasme ? Sans doute, puisque lui-même avait joui, alors pourquoi pas elle ? Mais pendant la relation sexuelle, il a senti quelque chose d'étrange, d'inattendu : il était affamé de vie. D'une vie qu'il avait l'impression de n'avoir jamais vraiment eue et qu'il n'aurait probablement jamais, condamné à celle, limitée, qu'il subissait depuis toujours. C'était la première fois de son existence qu'une telle lucidité le transperçait et tandis que l'orgasme approchait, il éprouvait une envie ardente de prendre l'essence de sa partenaire, convaincu que s'il ingérait son flux vital, tout pourrait changer. Ce désir déroutant n'a duré, pendant l'acte sexuel, que quelques secondes et moins d'une minute après son éjaculation, il ne le ressentait déjà plus. Mais au cours de la semaine qui a suivi, chacune de ses nuits a été hantée par son rêve récurrent et morbide, par cette silhouette familière qui se penchait sur lui et qui lui susurrait ces mots sibyllins...

Pendant quatre ans, il en a été ainsi : il copulait avec une fille environ une fois par deux mois, mais il n'y avait jamais de lendemain. Mark a fini par saisir qu'il représentait un phantasme physique, non pas un idéal amoureux. Il avait connu la déception de se savoir peu alerte intellectuellement, puis celle de découvrir qu'il n'aurait jamais beaucoup d'amis, ensuite celle de comprendre qu'il devrait se contenter d'un boulot banal et sans envergure ; s'ajoutait maintenant celle de réaliser qu'il ne connaîtrait sans doute jamais une vie sentimentale stable. Il a bien sorti avec une fille pendant quatre mois, mais celle-ci l'a quitté en prétextant que leur relation était d'un vide abyssal. Il n'avait aucune idée du sens de ce dernier mot, mais il n'a pas douté de sa connotation négative.

Le sexe s'avérait tout de même passablement satisfaisant. La vraie tendresse, la communication, être attentif aux besoins de l'autre, tout cela était trop compliqué pour lui et une copulation de base, d'une durée de quelques minutes, représentait le mieux qu'il pouvait offrir. Mais cet étrange désir d'absorber la vie de l'autre continuait de se manifester à l'approche de l'orgasme, et chaque fois devenait plus fort, ce qui rendait Mark perplexe parce qu'il ignorait comment assouvir cette faim. Même si celle-ci disparaissait une fois l'acte terminé, elle laissait derrière elle des échos de plus en plus persistants.

À l'été 2004, quelques mois après ses vingt et un ans, une grande lassitude s'est emparée de Mark. S'il avait été plus intelligent, il aurait sans doute compris que les responsables en étaient son travail ennuyant à l'usine et sa vie sociale à peu près inexistante ; de plus, comme le bassin de filles potentiellement intéressées par lui diminuait à Victoriaville, sa vie sexuelle

s'essoufflait inexorablement. Mais la désillusion étant un sentiment trop complexe pour que Mark puisse l'analyser et l'assimiler avec précision, il ne pouvait que la subir, impuissant. C'est dans cet état qu'il est allé seul à une représentation du Cirque des Vagabonds, qui s'était installé pour quelques semaines en ville. Il n'avait jamais vu de cirque et se disait que ça pourrait être rigolo. Non seulement il a adoré les performances, mais il s'est mis à envier ces artistes bohèmes, applaudis par des centaines de spectateurs, appréciés par la foule et, surtout, qui n'avaient peur de rien. À un moment donné, un magicien qui avait besoin de l'aide d'un homme costaud a demandé à Mark, assis dans la première rangée, de le rejoindre sur scène. Rouge de gêne, le colosse a accepté ; son rôle consistait à tenir une boîte plutôt lourde. Il s'est exécuté avec une facilité qui a provoqué l'enthousiasme de l'assistance. Le magicien a présenté son numéro, et Mark, sous les applaudissements, est retourné dans les gradins, intimidé mais tout content.

Après le spectacle, Georges Allard, le propriétaire du cirque, est venu le voir et lui a confié qu'un homme fort rehausserait bien la qualité de sa troupe. Malgré l'angoisse que suscitait une telle décision, Mark a dit oui. Après tout, que risquait-il vraiment ? Il quittait un travail peu payant et ennuyant, à peine deux ou trois amis qu'il voyait rarement, et une famille avec laquelle il se sentait peu d'affinités.

Ainsi a commencé sa vie de saltimbanque. Pendant quelques mois, il s'est entraîné à plusieurs numéros, la plupart étant évidemment basés sur ses capacités physiques. De tout le groupe, il était le moins volubile et le plus timide, mais entretenait des rapports cordiaux avec la plupart des artistes, même avec Laurent et Raoul : si ces deux homosexuels le rebutaient au début (ne risquait-on pas de devenir gai soi-même si on en fréquentait ?), même si Raoul buvait souvent (mais jamais avant les représentations) et avait un tempérament impulsif, même si Laurent démontrait une excentricité qui mettait parfois le monde mal à l'aise, Mark a fini par les accepter. Ses relations avec les membres du cirque demeuraient tout de même superficielles, sauf avec l'un d'eux : Francis Dion, le dompteur de fauves. Cet homme au début de la trentaine, très doux, écoutait toujours les gens avec attention. Il parlait rarement de lui, car il s'intéressait davantage aux autres. En fait, Francis était la seule personne à qui Mark osait confier certains sentiments, car le chauve l'aidait à mieux voir dans son esprit souvent si confus. Le colosse a donc partagé avec lui sa tristesse d'être incapable d'avoir une amoureuse, une vraie. Il lui a même raconté son sinistre rêve ponctuel, avec cette silhouette familière qui disait être prête à lui donner sa vie tout en posant des actes flous, mais malsains, sur le géant. Et Francis écoutait attentivement, en frottant parfois son crâne chauve, en particulier la série de petites cicatrices qui ceignait son front (cicatrices dont le dompteur avait toujours refusé d'expliquer la provenance, en précisant que ce n'était pas important).

Fréquemment, sans même parler, ou alors avec des mots simples ou un geste rassurant sur l'épaule, il réussissait à apaiser les angoisses du mastodonte. Pour la première fois de sa vie, Mark avait un vrai ami.

Le temps passait et Mark se sentait bien dans sa nouvelle existence. Socialement, il se savait encore maladroit, surtout avec les femmes, mais dans cette troupe, il vivait dans un état qui, à défaut d'être de la sérénité, s'en rapprochait le plus. Puis, pendant l'hiver 2005, alors que le cirque était en tournée en Caroline du Sud, Mark a commencé à avoir son rêve sinistre plus souvent. Parallèlement, il a couché avec deux filles différentes en cinq semaines et la pulsion qu'il ressentait toujours à l'approche de l'orgasme est devenue si forte qu'il en a eu peur, comme s'il redoutait de perdre le contrôle, même s'il n'avait aucune idée de quelle manière cette perte se traduirait. Un soir de mars, après le spectacle, alors qu'il était sorti seul avec Francis dans un bar, une belle blonde dans la vingtaine a attiré son attention. Au zinc, elle discutait avec d'autres clients, tandis que Mark et le dompteur étaient installés à une table plus loin. Celui-ci encourageait le colosse à l'approcher, surtout que ce dernier parlait très bien anglais, mais Mark éprouvait trop de gêne. Pourtant, la femme lui décochait bon nombre de regards invitants. Au bout de deux heures, elle a payé puis est partie, en lançant un ultime coup d'œil au Québécois trop coincé. Le chauve a décrété qu'ils allaient la rattraper. Mark a protesté pendant deux minutes, puis a fini par suivre son ami. Dehors, ils ont cherché la belle un moment, puis l'ont trouvée qui déambulait dans une rue tranquille. Francis, jouant les entremetteurs, lui a poliment expliqué dans un anglais acceptable que son compagnon ici présent était trop bête pour l'aborder. Amusée par ce petit jeu, elle a observé en souriant Mark qui, écarlate d'embarras, a balbutié une salutation. L'humour de Francis, la timidité du colosse et l'exotisme de ces deux francophones en tournée ont convaincu la dénommée Debbie de les inviter chez elle pour un dernier verre. Comme elle n'habitait pas trop loin, les deux hommes ont décidé de laisser leur pick-up dans le stationnement du bar et de la suivre à pied.

Elle était musicienne dans un groupe jazz et vivait seule dans un appartement près du quartier industriel de la ville. Ils ont d'abord bu en discutant, mais il était clair que Debbie s'intéressait surtout à Mark qui, peu à peu, prenait de l'assurance, à la grande satisfaction du dompteur. Enfin, au bout d'une heure, la femme a réussi à emmener Mark avec elle dans sa chambre, priant Francis de se servir une deuxième bière en regardant la télé. Loin d'être offusqué, le chauve a lancé un clin d'œil complice à son ami.

La relation sexuelle a commencé comme toutes les autres : très brefs préliminaires, puis position du missionnaire au cours de laquelle Mark a actionné ses mouvements mécaniques. À nouveau, au bout de deux ou trois minutes, sa faim étrange s'est manifestée, mais cette nuit-là il a su qu'il ne pourrait la retenir, qu'il ne parviendrait pas à la contrôler, même s'il

ignorait encore ce que cela signifiait. Malgré lui, il s'est vu serrer le cou de Debbie, sans cesser de la pénétrer, en lui marmonnant :

— Donne-la-moi... Donne-moi ta vie... Donne-moi toute...

Et plus sa partenaire se débattait en poussant de petits cris rauques, les yeux écarquillés d'incrédulité et de terreur, plus son excitation à lui grimpait. Une partie de sa conscience savait qu'il ne devait pas faire cela, que c'était mal, mais la sensation d'absorber une vie, cet échange vital autant sexuel que spirituel lui chavirait les perceptions, et lorsqu'il a senti qu'elle mourait, qu'elle lui livrait tout, il a joui comme jamais auparavant.

Après quelques secondes, l'ivresse l'a quitté et il ne restait sous lui que le cadavre d'une femme. Horrifié, il s'est relevé d'un bond, s'est retourné et a vu Francis, debout dans l'encadrement de la porte. Le chauve avait sans doute remarqué le changement de tonalité dans les gémissements de la musicienne et était venu s'assurer que tout allait bien. Interdit, Francis a fixé un moment le macchabée, puis a tourné son regard vers son ami. Celui-ci, au bord des larmes, a bredouillé qu'il s'excusait, qu'il n'avait aucune idée de ce qui lui avait pris, que ç'avait été plus fort que lui, et le dompteur le laissait se justifier, silencieux, le visage scrutateur, comme s'il tentait de saisir ce qui se passait dans la tête du colosse. Mark s'est alors mis à pleurer et, fataliste, a dit qu'il comprenait si Francis souhaitait appeler la police. Alors le chauve s'est approché et a levé les bras bien haut pour poser ses deux mains sur les épaules du géant.

— Tu veux aller en prison ?

— N... non...

— Alors tu n'iras pas.

Mark a cligné ses yeux humides, puis le dompteur l'a lâché et lui a ordonné de remettre ses vêtements. Toujours calmement mais avec autorité, Francis a pris un chiffon, en a donné un à son ami et il a expliqué qu'ils devaient essuyer tous les objets qu'ils avaient touchés. Ensuite, le condom souillé a été jeté aux toilettes et Francis a dit qu'ils devaient rhabiller Debbie. Mark obéissait sans questionner, malgré sa répulsion à vêtir ce corps inerte qu'il avait tué de ses propres mains. Finalement, en produisant le moins de bruit possible, ils ont descendu le macchabée dans l'étroite ruelle sur le côté de l'immeuble : à cette heure, tout le monde dormait dans le bâtiment et il n'y avait personne dans la rue. Francis a ordonné à Mark de maintenir le cadavre debout contre le mur, a saisi la main gauche de Debbie et en a frotté les ongles contre la brique jusqu'au sang. À Mark qui n'y comprenait rien, il a dit :

— Pour donner l'impression qu'elle s'est débattue.

Enfin, il a vidé le sac à main de la jeune femme sur le sol et a pris l'argent dans le portefeuille. Mark a eu un mouvement d'indignation à l'idée que son ami dépouille une morte, mais Francis, un brin agacé, a rétorqué qu'il voulait ainsi simuler un vol.

Dix minutes plus tard, ils roulaient dans leur véhicule vers le cirque, à

quelques kilomètres de là. Il était deux heures et quart. Francis, toujours calme et grave, a expliqué qu'ils avaient eu de la chance : ils n'avaient pas accosté la fille dans le bar et n'avaient pas quitté l'établissement en même temps qu'elle. Une fois sur le site, Mark, en larmes, a embrassé la main de son bon Samaritain en balbutiant des remerciements et en l'assurant d'une reconnaissance éternelle. Francis lui a demandé s'il avait pressenti cette « crise » et Mark a répondu que oui. Est-ce que cela pourrait se produire à nouveau ?

— Je... je sais pas. Peut-être, oui... Je sais pas pourquoi, c'est...

Il a étouffé un sanglot. Francis lui a de nouveau agrippé une épaule et lui a posé une série de questions, comme s'il tentait de cerner cette pulsion mystérieuse du colosse. Mais ce dernier n'arrivait évidemment pas à analyser clairement ce qu'il ressentait, et ses esquisses d'explications s'embourbaient tellement que le chauve a renoncé à comprendre, déçu mais compatissant. Francis lui a tout de même conseillé de le prévenir s'il sentait encore l'approche d'une telle pulsion. Puis, ils se sont séparés là-dessus.

La vie a suivi son cours pendant plusieurs mois. L'étrange cauchemar récurrent de Mark a repris son rythme normal, soit environ deux fois par mois. Les quelques femmes avec qui il a couché durant cette période suscitaient toujours cette envie d'absorption vitale, mais désormais tout à fait contrôlable. Jamais lui et Francis n'ont reparlé de cet événement.

Le cirque se portait plutôt bien, mais Francis changeait. Il continuait d'être gentil avec tout le monde, même ceux qui commençaient à causer des problèmes dans la troupe (Raoul, qui buvait trop, et son amoureux Laurent, qui attirait trop l'attention avec son côté efféminé), mais on le voyait souvent seul, à réfléchir, et il s'isolait fréquemment. Dans les bars et les restaurants, il prenait de moins en moins part aux discussions et il se contentait d'observer la foule ambiante, songeur, le visage plissé en un masque d'insatisfaction. Il passait de longues soirées avec ses fauves, à les étudier avec intensité. Quelques fois, Mark l'a surpris alors qu'il leur parlait, chuchotant des paroles inintelligibles.

Puis, environ un an après le meurtre, Mark a senti que ça revenait. Son rêve le hantait maintenant trois ou quatre nuits par semaine. Il a couché avec une femme qui a déclenché sa pulsion de mort avec tant de force qu'il a dû déployer un grand effort pour ne pas la tuer. Désespéré et malheureux, s'attendant au pire, il a confié à Francis qu'il craignait d'assassiner sa prochaine amante.

— Qu'est-ce que tu ressens exactement quand cette pulsion apparaît, Mark ?

Comme toujours, peu habile avec les mots et les émotions, le colosse n'arrivait pas à l'expliquer. Il a alors supplié son ami de l'empêcher de « passer à l'acte » au cours de sa prochaine relation sexuelle.

— Mais toi, penses-tu que tu pourrais t'en empêcher ? a rétorqué le chauve.

— Je... Ostie, je pense pas, non...

— Alors, comment pourrais-je y arriver ? Par contre, on peut s'arranger pour que tu le fasses mais en toute sécurité.

Déconcerté, le géant a demandé à Francis pourquoi il acceptait de l'aider.

— Parce que tu es ce que tu es, Mark, et tu dois comprendre que te battre contre ça est inutile.

Il a prononcé ces mots avec une réelle empathie, mais aussi une sourde tristesse, ce qui a dérouté le colosse.

— Mais... ce que je fais est mal !

— Est-ce que le fait de savoir ça te soulage de quelque manière que ce soit ?

— Non... Mais... je pourrais... je pourrais me rendre à la police...

— Si c'est ce que tu veux, fais-le.

Mark a baissé les yeux, impuissant.

Le lendemain, Francis a expliqué très sérieusement :

— Ce soir, je vais t'accompagner pour te montrer comment agir lorsque cette pulsion apparaît. Mais les prochaines fois, je serai pas avec toi. Je veux bien te guider, Mark, mais tu dois en arriver à te débrouiller seul. C'est toi qui dois assumer ce que tu es et prendre les risques qui y sont reliés, pas moi. Tu comprends ?

Mark a hoché la tête. Tous deux ont roulé jusqu'à la grande ville la plus près (à ce moment, c'était Chicoutimi) et Francis, encore une fois, s'est chargé de tout. Vers minuit, ils sont entrés dans un bar Internet et Francis a expliqué au colosse comment prendre rendez-vous avec une prostituée et, surtout, comment s'assurer que celle-ci pratiquait son travail dans un endroit retiré, isolé et sans danger. Mark a écouté et observé avec attention, le front plissé sous l'effort pour tout assimiler.

À une heure vingt du matin, ils s'arrêtaient près d'un immeuble délabré. Francis a gratifié son ami de quelques derniers conseils importants (celui, surtout, de ne pas crier) puis lui a dit qu'il l'attendrait trois rues plus loin. Nerveux, Mark est sorti.

Aucune porte ne s'est ouverte sur son passage tandis qu'il montait silencieusement au troisième étage, le capuchon de son manteau sur la tête. La prostituée, vieillie avant l'âge mais encore jolie, s'appelait Angie. Gêné, Mark l'a payée, puis la relation sexuelle a rapidement débuté. Au bout de deux minutes, une teinte viciée a commencé à parasiter l'excitation dans le regard du colosse. Trente secondes plus tard, sans cesser de la pénétrer, il étranglait Angie en répétant d'une voix rauque :

— Donne-la-moi ! Donne-moi ta vie tout de suite !

Et au moment où Angie expirait, il jouissait en un long râle libérateur.

Après quoi, Mark, désespéré, a suivi les conseils de Francis : il s'est habillé, a essuyé tous les objets auxquels il avait touché, a pris l'argent dans le sac à main de la fille et est allé rejoindre Francis trois rues plus

loin. Dans la voiture, il s'est mis à gémir, accablé. Avant de démarrer, le chauve lui a demandé s'il avait encore faim. Malgré l'étrangeté de la question, le géant a secoué la tête en signe de dénégation et son ami a dit que c'était ça le plus important.

— Mais j'arrive pas à me contrôler ! a objecté le colosse.

— C'est faux, Mark : si tu te contrôlais pas, tu le ferais beaucoup plus souvent, non ?

Puis, le dompteur a voulu savoir ce qu'il ressentait. Mark a répondu qu'il se sentait soulagé et coupable à la fois. Francis a hoché le chef.

— Ce sera ton lot toute ta vie, mon ami. Tu dois l'assumer pour demeurer en liberté.

Mark a pris sa tête entre ses mains, atterré.

— Mais elle méritait pas ça, elle !

Francis a alors mis sa paume sur l'épaule de son compagnon tandis qu'une grande tristesse altérait ses traits.

— Le mérite a rien à voir là-dedans...

Même si Mark n'était pas convaincu d'avoir bien saisi ce que le chauve voulait dire, il n'a jamais oublié cette phrase.

Comme la dernière fois, Mark s'est senti rassasié pendant un bon moment. Comme la fois précédente, le rêve récurrent est devenu moins fréquent. Comme la fois précédente, le colosse a repris sa vie normale et a recommencé à avoir des relations sexuelles durant lesquelles il contrôlait sans problème la pulsion. Et au bout de neuf ou dix mois, quand la faim est revenue, il est allé prévenir Francis, qui lui a rappelé qu'il agirait seul puisqu'il savait comment. Ce qu'il a fait. Et cette fois, quand tout a été fini, Mark n'a pas essayé de se justifier.

Il assumait.

Avant et après chacun de ses meurtres, il s'empressait de se confier à Francis, qui l'écoutait patiemment, sans le juger. Désormais, Francis n'était plus pour lui qu'un ami mais son dieu, son idole, son sauveur. Il a compris que sans lui, il serait incapable de vivre avec ce poids secret. Sans lui, il serait perdu, dans tous les sens du terme.

Pendant ce temps, la vie au cirque se compliquait. Laurent et Raoul attiraient de plus en plus l'attention dans les villes où la troupe effectuait des tournées : l'un par ses beuveries et ses bagarres, l'autre par son comportement de grande folle. Le patron du cirque, Allard, les a prévenus que s'ils ne se calmaient pas, il les foutrait à la porte. Francis, de son côté, préparait quelque chose avec Impetus, un des tigres, et ce, dans le plus total des mystères. En un an, il a été blessé à plusieurs reprises et accumulait moult cicatrices, ce qui semblait le cadet de ses soucis. Même la morsure que lui a faite Impetus à la jambe droite et qui a provoqué une claudication perpétuelle ne l'a pas découragé. Aussitôt sur pied, il reprenait ses répétitions, toujours seul et sans témoins, et ce, malgré les inquiétudes de tout le monde, en particulier de Mark qui ne pouvait rien en tirer.

Puis, à l'été 2007, lors de la dernière représentation d'une tournée dans Charlevoix, Francis a enfin livré son nouveau numéro, sans préavis. Si durant la première partie, rien n'avait vraiment changé, la seconde se passait uniquement entre le dompteur et Impetus, les deux autres fauves étant sortis de la piste pour l'occasion. Il s'agissait d'une mise en scène terrifiante et hypnotique, au cours de laquelle se mêlaient danse de séduction, menace, complicité, et échange de sang dans une fusion finale. Les gens dans les gradins en sont restés muets d'effroi, plusieurs tellement indignés qu'ils quittaient le chapiteau avec leurs enfants en pleurs.

Après le spectacle, Allard a piqué une véritable crise : il n'était pas question que Francis présente à nouveau un numéro aussi malsain, directive approuvée par la plupart des artistes. Le chauve, lugubre, s'est enfermé dans sa roulotte pour le reste de la soirée. De leur côté, Laurent, Raoul et Mark, tout en prenant un verre autour du feu, ont discuté de cette performance. Même s'ils ne saisissaient pas vraiment le sens de cette prestation, ils en sentaient toute la force, comme si elle venait éclairer une part sombre en eux, une région rarement explorée.

Le lendemain, alors qu'on démontait le chapiteau, Francis a convoqué tout le monde sauf Allard et a annoncé qu'il quittait la troupe pour former la sienne. Très sérieusement, il a expliqué que ce serait un cirque nouveau genre, quelque chose qui dépasserait le simple divertissement, qui ébranlerait les spectateurs et qui les obligerait à se regarder eux-mêmes, puis il a invité tous ceux qui étaient intéressés à le suivre. Il a ajouté qu'ils ne devaient pas trop s'inquiéter pour l'argent : Francis avait une parente qui lui fournirait une certaine somme annuellement qui, sans les rendre riches, servirait au moins de sécurité. Mark écoutait, à la fois affolé par le départ de son ami et intrigué par l'aventure mystérieuse qu'il proposait.

— Je serai le directeur du cirque, mais il est pas question que je sois le chef de qui que ce soit. En fait, je serai plus un guide.

Au goût de plusieurs, ce langage s'apparentait un peu trop au discours d'un gourou, et c'est en traitant Francis d'illuminé que les membres de la troupe sont retournés à leurs affaires. De son côté, Allard, en apprenant les intentions de son dompteur, s'est contenté de l'envoyer au diable et lui a ordonné de partir avant la fin de la journée avec ses fauves. Mais Francis a rétorqué qu'il n'amenait avec lui qu'Impetus et que son ex-patron pouvait bien faire ce qu'il voulait des autres bêtes : les vendre, les donner, les tuer, cela lui était égal.

Mark n'a pas réfléchi longtemps. Vivre sans son ami lui paraissait intolérable. Sans lui, il ne s'en sortirait pas, il était trop démuni pour affronter seul la vie. Et surtout, que ferait-il sans Francis pour l'aider lorsque sa faim se manifesterait ? Il est donc allé le rejoindre pour lui annoncer qu'il acceptait son offre. À sa grande surprise, Laurent, Raoul et Emma Brodeur, la jeune équilibriste couverte de tatouages, se trouvaient aussi dans la roulotte du chauve. Les deux homosexuels racontaient

qu'Allard leur ordonnait de changer de comportement, mais comme ils s'en savaient incapables, ils préféraient accompagner Francis. Emma, elle, en avait tout simplement assez de ce cirque conventionnel. Francis s'est tourné vers Mark.

— Et toi ?

— Moi, je vais te suivre partout.

Francis les a regardés tous les quatre, s'est approché d'eux en claudiquant, a hoché la tête et a précisé que désormais on devrait l'appeler Francus. Perplexe, Laurent lui a demandé pourquoi. Francus a souri, de ce sourire qu'il arborait de plus en plus souvent, à la fois satisfait, protecteur et triste.

— Je vous expliquerai...

Dix-sept

À midi trente, tout en terminant son dîner à L'Olympus, Joël observe un moment son collègue.

— T'as combien de costumes, coudon ?

Dominic avale sa gorgée de café.

— Pardon ?

— Chaque fois que je te vois, t'as un suit différent. As-tu un sideline chez Moore's ?

Dominic penche la tête pour examiner sa cravate et son veston, en se demandant s'il s'agit d'une blague ou non. Lorsqu'il entend les quatre autres sergents rigoler, il opte pour un sourire indécis. Joël parcourt la liste des suspects potentiels, dont un peu plus des deux tiers sont cochés.

— En enlevant ceux qu'on a vus ce matin, il nous en reste encore vingt-deux à interroger.

— C'est pas si pire, non ? commente Annabelle en buvant son café. On devrait les avoir presque tous vus d'ici la fin de la soirée.

— J'ai un souper de fête important, à six heures, mais j'ai prévenu ma femme que je serais peut-être en retard.

— Crois-le ou non, on devrait pouvoir se débrouiller sans toi, dit Justin, sarcastique.

Joël ignore la moquerie et, tout en consultant ses notes, résume :

— Jusqu'à maintenant, il y en a une trentaine qui ont des alibis discutables ou pas d'alibis pantoute. Là-dessus, il y en a sept qui ont une berline grise ou dans ces tons-là. Ajoute-z'en deux ou trois d'ici qu'on ait passé à travers, ça va nous faire une dizaine de suspects, hommes et femmes confondus. Dix !

Dominic le considère avec lassitude. Le sixième sergent, un dénommé Bisson qui a été ajouté à l'équipe pour la ronde des interrogatoires, s'adresse à ses collègues :

— Il est toujours défaitiste comme ça ?

— Il y a trois ans, il l'était pas, répond Didier d'un air entendu.

Joël se frotte le coin de l'œil avec vigueur puis grommelle :

— Ce qu'il faudrait, c'est coller des agents au cul de Markitos.

— Dubois nous a déjà dit qu'on avait pas assez de doutes sérieux pour débloquer un budget pour ça, mais Raymond essaie de le convaincre.

Court silence, puis Annabelle et Justin annoncent qu'ils sortent fumer une cigarette tandis que Didier et Bisson les accompagnent pour prendre l'air. On se donne rendez-vous dans cinq minutes dans le stationnement. Dominic demeure seul avec Joël et le considère avec inquiétude. Celui-ci regarde par la fenêtre en direction de la rivière

tout près. Il songe à Marie-Ève. Il y songe souvent, trop souvent. Mais ce soir, il va passer une bonne soirée avec sa femme. Durant cette fête chez Guillaume, il sera complice avec elle, comme il l'a été pendant leur dîner de la veille, et après le party, quand ils reviendront à la maison, ils feront l'amour. Oui, c'est ce qui va arriver. Parce que leur rencontre d'hier midi les a reconnectés tous les deux, il en est sûr.

Son cellulaire sonne et il répond. La voix excitée de Raymond explose presque dans son oreille.

— T'es avec les autres ?

— Ouais, on est tous ensemble.

— On a des maudites bonnes nouvelles. Le labo nous a envoyé les résultats de l'analyse de la tête du râteau. Comme les pointes ont été affilées, il y avait pas vraiment d'anciens résidus sur elles, mais sur la base de la tête, oui. À part celui de Boutin, ils ont trouvé du sang provenant d'une autre personne : Coulombe lui-même.

— Franchement, Raymond, on était déjà sûrs à 99 % que c'était la même arme du crime !

— Là, on en a la confirmation. Mais attache ta tuque, c'est pas ça le mieux : ils ont aussi découvert sur le râteau des particules de myriques baumiers.

— Ça mange quoi, ça, en hiver ?

— C'est des plantes arbustives qui poussent en sol humide ou marécageux, donc à proximité de l'eau. Y a aussi quelques traces de sagittaire, une plante qui, elle, se développe carrément dans la flotte. Tu vois où je veux en venir ?

Joël s'est redressé et Dominic, à son expression, comprend que l'affaire prend une nouvelle tournure.

— OK, on se met là-dessus tout de suite, Raymond.

Il coupe la communication, se lève et dit à Dominic de le suivre. À l'extérieur, il avise une table à pique-nique à l'écart et s'y dirige en signifiant aux autres d'approcher. Sans s'asseoir, il s'appuie des deux poings sur la table et observe gravement ses collègues, qui l'entourent.

— C'est pas certain à 100 %, mais notre tueur habite probablement sur le bord de l'eau.

Il en explique les raisons et la fièvre gagne tout le groupe.

— C'est un sacrement de bonne piste, ça ! commente Didier.

— Je dirais même *u-NE sa-CRA-ment* de bonne piste, le reprend Justin avec un clin d'œil.

— Y a-tu beaucoup d'étendues d'eau dans le coin ? demande Annabelle.

— Juste la Yamaska, pis un tout petit lac dans le flanc de la montagne, répond Joël, qui sort de son veston un stylo et la liste des suspects potentiels. Pis comme je connais toutes les rues de la région...

Il parcourt la feuille de papier en ne s'intéressant qu'aux adresses de résidences, pas aux individus qui y sont accolés et, de temps à autre, coche l'une d'elles. Ses collègues gardent le silence, tels des acteurs qui attendent les résultats d'une audition pour un rôle important. Après deux minutes, Joël relève la tête : il a coché cinq noms.

— En comptant ceux qu'on a déjà rencontrés, il y en a quatre qui vivent sur le bord de la rivière, le cinquième proche du petit lac. C'est...

Il s'interrompt une seconde, stupéfait. Il vient de lire le nom associé à l'une des adresses qu'il a cochées, un nom faisant partie de ceux qui n'ont pas encore été interrogés. Joël avait vaguement remarqué ce nom l'autre jour tandis qu'il parcourait la feuille de papier pour la première fois, mais comme il ne s'agissait pas de la seule personne qu'il connaissait sur cette liste, il n'y avait pas prêté une attention particulière. Mais maintenant qu'il figure parmi les cinq principaux suspects, le nom lui saute au visage.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquiert Dominic.

— Je connais ce gars.

Il désigne l'un des noms cochés : Olivier Tanguay.

— En fait, reprend-il, il travaille avec ma femme à la clinique pis il est pas ben ben jasant...

— Sais-tu s'il a une berline grise ? demande Annabelle.

Joël ferme les yeux et se concentre. Comme il n'y a jamais beaucoup de voitures dans le stationnement de la clinique, il tente de se rappeler si un modèle en particulier s'y trouve chaque fois qu'il passe devant. Hier midi, par exemple, a-t-il remarqué si... Il rouvre les paupières.

— Je suis pas sûr, mais je pense que oui...



— Alors, vous en dites quoi ?

Francus, assis sur son lit derrière sa petite table, vient de raconter à Lux et à Wefa les événements de la nuit. Le jeune, appuyé contre un mur, gratte sa joue recouverte d'acné, indifférent. La rousse, debout, dodeline de la tête, indécise.

— C'est vrai que les tuer était risqué, mais les laisser partir l'aurait été encore plus, non ?

Francus tambourine des doigts sur son bureau tout en claquant la langue.

— Et Markitos ? Vous avez un problème avec lui ?

Cette fois, Wefa a une moue indiquant qu'elle trouve cette situation plus complexe. Lux veut cracher au sol, se souvient qu'il est

dans l'autocaravane de Francus et explique d'une voix molle :

— Moi, ce que j'aime de notre gang, c'est que personne juge personne... Je vois pas pourquoi ça changerait...

Le chauve approuve de la tête, manifestement satisfait de cette réponse, puis interroge la rousse du regard. Celle-ci paraît maintenant troublée.

— Sarratou m'en a parlé, ce matin, et... J'avoue que j'ai tendance à être d'accord avec elle.

Francus tique puis se frotte la nuque.

— Bon. On en rediscutera. Pour l'instant, Regina va se débarrasser des corps, mais pas avant lundi, on est trop occupés d'ici là. Markitos a acheté de la chaux et en a recouvert les deux cadavres dans l'entrepôt, ça devrait pas sentir en fin de semaine.

Les deux autres acquiescent en silence. Francus croise ses mains sous son menton.

— Sinon, hier soir, avez-vous remarqué si Leblanc a pris sa voiture ?

— Le GPS a indiqué qu'il est allé à la polyvalente, je pense qu'il y pratique un sport, résume Wefa. Après, il a sorti au bistrot sur la montagne et on s'y est rendus pour boire un verre discrètement : il était avec des chums. À la fin, il était seul avec un gars et ils avaient l'air déprimés les deux.

— Déprimés..., marmonne le chauve.

Il remercie ses deux collègues et ceux-ci s'en vont. Seul, il caresse la cicatrice de son cou en réfléchissant. Jusqu'à maintenant, il n'a rien sur Leblanc. Pourtant, il aimerait bien ébranler ce flic avant de quitter la ville, fissurer sa bonne conscience arrogante et hypocrite... Pas pour le punir, mais pour lui ouvrir les yeux. Ce serait un beau cadeau de départ à lui laisser, non ? Sauf qu'il n'a rien de tangible sur lui.

Il soupire : tant pis. De toute façon, il est trop préoccupé pour se concentrer sur cet enquêteur. Ce qu'a fait Markitos cette nuit l'embête, évidemment. Si le colosse devient incontrôlable, il risque effectivement de mettre toute la troupe en danger... Mais il doit admettre que Regina le tracasse davantage. Depuis quelque temps, il a un mauvais pressentiment à son sujet, pressentiment qui s'est confirmé cette nuit.

Il se lève et prend une grande respiration en frottant sa jambe droite : comme le site ouvre dans trente minutes, il doit aller préparer le kiosque du médium.



Les cinq suspects ont été partagés entre les trois groupes de policiers et Joël a tenu à s'occuper d'Olivier. Lui et Dominic se rendent

à la clinique. Ni Martine ni son assistant n'y sont : Héloïse, l'autre vétérinaire, explique que tous deux sont à leur heure de dîner et qu'Olivier est sans doute allé chez lui, comme il le fait presque chaque midi puisqu'il a quatre-vingt-dix minutes pour manger. Les deux enquêteurs se remettent en chemin : la maison d'Olivier se trouve sur la route des Résistants qui longe la Yamaska.

— Tu voulais que ce soit nous qui allions voir Tanguay juste parce que tu le connais ou parce que tu penses que c'est lui le tueur ? demande Dominic derrière le volant.

Joël observe la rivière, dont les eaux sont du même bleu javellisé que le ciel.

— Je sais pas... Je le connais pas beaucoup, mais il est tellement tranquille, tellement discret...

Leur véhicule ralentit devant l'adresse concernée. Dans cette section de la région, située à la sortie de la ville, les habitations sont plutôt modestes et le bungalow d'Olivier ne fait pas exception à la règle : avec sa façade en vieil aluminium et ses petites fenêtres sans volets, il nécessiterait quelques rénovations. Par contre, de belles plantes colorées garnissent le contour de la galerie. La maison est plutôt grande pour un homme seul, mais Joël se rappelle qu'il vivait en couple il y a quelques années.

Dominic gare l'Impala dans l'aire de stationnement, derrière une voiture : une Hyundai grise. Les deux policiers se regardent d'un air entendu, puis sortent. Comme le voisin le plus près est à une bonne soixantaine de mètres sur la droite, quelques buissons seulement délimitent le terrain parsemé de plantes bien entretenues. De chaque côté du bâtiment, on peut voir que la cour s'étend jusqu'à la rivière, sur les bords de laquelle pousse de la végétation diverse, dont des arbustes. Sans doute des myriques baumiers, songe Joël. Il s'assure que son pistolet est bien dans son holster sous son veston, puis il sonne à la porte. Aucune réponse. Seconde tentative, même résultat.

— Sa voiture est là, il est peut-être dehors, propose Dominic.

Les deux hommes contournent la maison sur la gauche et marchent vers l'arrière. Au centre d'un petit patio tout craquelé en pierre bourgogne octogonale trône une table en granit sur laquelle se trouvent un ordinateur portable dont l'écran est ouvert, ainsi qu'une bouteille d'eau. Plus loin, entre le patio et la rivière, Olivier, habillé d'un short en jeans et d'un t-shirt blanc, est agenouillé devant un plant de fleurs jaunes autour duquel il arrache les mauvaises herbes. Les deux policiers toussotent et le jardinier redresse la tête, ses cheveux châtains décoiffés. Il fronce les sourcils.

— Joël ? Ben... Bonjour !

Il se relève en essuyant ses paumes sur ses vêtements souillés de terre. Comme à son habitude, il affiche un visage peu expressif, mais

on y devine de l'étonnement.

— Salut, Olivier. Un peu de jardinage pendant le lunch ?

Il tend la main, qu'Olivier serre après une demi-seconde d'hésitation.

— Oui, je fais ça souvent... C'est mon hobby...

— T'as du talent, poursuit Joël en observant les plantes luxuriantes un peu partout sur le terrain. Martine m'a dit que c'est toujours toi qui apportes les belles fleurs à la clinique.

— C'est une passion... Écoute, faut que j'aille me changer, je dois être à la job dans quinze minutes, alors qu'est-ce que...

Olivier toise Dominic une seconde.

— ... qu'est-ce qui me vaut ta visite ? Je savais même pas que tu connaissais mon adresse.

— Je te présente mon collègue, le sergent-enquêteur Dominic Castonguay, de la SQ. C'est le travail qui nous amène.

La surprise d'Olivier glisse vers une inquiétude latente.

— Le travail ? Mais... Tu enquêtes sur les deux meurtres de la semaine passée, non ?

— Exact.

— Qu'est-ce que je viens faire là-dedans, moi ?

— Questions de routine, monsieur Tanguay, répond Dominic en sortant son calepin.

— Je... je comprends pas.

— Tu te rappelles ce que tu faisais le soir du 30 juillet et la nuit de samedi dernier entre une heure et huit heures du matin ?

La crainte diffuse d'Olivier perd de sa discrétion et Joël se dit que c'est la première fois qu'il voit autant d'expression sur le visage de cet homme. Celui-ci recommence à frotter ses mains sur son short.

— Ben... J'imagine que j'étais ici... Je suis pas tellement sorteux, pis la nuit, ben... Je dors... Voyons, Joël, je suis quand même pas soupçonné ?

Olivier, de grandeur normale, paraît avoir rapetissé au cours de la dernière minute. Joël est tout à coup saisi d'une certitude : c'est lui. Il n'y a plus de doute. Il a assez affronté de coupables dans sa carrière pour les reconnaître. Il n'y a que dans les films que les tueurs démontrent d'exceptionnels talents d'acteurs ou de manipulateurs machiavéliques. Dans la vraie vie, ils perdent souvent leurs moyens lorsque la police les interroge, car ce qu'ils redoutaient depuis le début se produit : ils ont commis une erreur que les flics ont découverte.

Les battements du cœur de Joël s'accélérent. Il peut même *sentir* la tension qui s'installe chez son collègue à ses côtés ; car celui-ci pense bien sûr comme lui. Néanmoins, ils demeurent calmes tous les deux et Dominic, qui range son calepin, demande :

— Vous prenez du methotrexate, monsieur Tanguay ?

— Hein ? Comment vous savez ça ?

La gaffe ! songe Joël avec une bouffée de pitié.

— On peut voir votre râteau ? poursuit son collègue.

Olivier cligne des yeux, étourdi par ces brusques changements de sujet. Ses doigts ne frottent plus son short : ils le lacèrent lentement de leurs ongles.

— Mon quoi ?

— Ton râteau, Olivier.

L'expression du suspect est maintenant presque suppliante, comme s'il disait « S'il vous plaît, demandez-moi autre chose, mais pas ça ! »

— Monsieur Tanguay ?

— Je... j'en ai pas.

— Un passionné du jardinage qui a pas de râteau ?

— J'ai brisé le mien, faut que j'en achète un autre, justement.

— Vous l'avez brisé comment ?

Les deux flics attendent une réponse avec la patience de la fatalité. Olivier s'essuie le front, avale avec difficulté comme s'il avait le larynx obstrué et indique maladroitement la table de granit sur le patio.

— Je... Je vais prendre une gorgée d'eau...

Il marche dans cette direction. Joël fronce un sourcil et, des yeux, scanne la table qui se trouve à cinq mètres d'eux : une bouteille d'eau et un ordinateur, rien qui puisse servir d'arme. Tout de même, Joël déplace doucement sa main vers l'intérieur de son veston, prêt à dégainer. Mais Olivier se contente d'agripper la bouteille et, dos aux flics, boit une bonne rasade. Rassuré, le sergent baisse sa main. Il remarque alors une blessure sur le mollet droit du suspect, une blessure qui doit dater d'environ une semaine et qui, avec ses sept ou huit petits trous, ressemble drôlement à... Il prend une grande respiration.

— Tu t'es blessé, Olivier ?

Ce dernier se retourne, relève sa jambe vers l'arrière pour mieux distinguer, puis demeure de longues secondes ainsi, la tête penchée, à examiner sa lésion comme s'il ne l'avait jamais vue.

— Oui, c'est... En jardinant, justement... Je me suis frotté contre une roche...

Sa voix est sur le point de flancher. Il redresse enfin ses traits livides, mais, évitant de regarder les deux enquêteurs, fixe sa bouteille d'eau comme s'il s'agissait d'un nectar exceptionnel.

— Contre une roche ? rétorque Dominic. Ça ressemble plutôt à une morsure.

Le suspect toise encore sa blessure, puis la bouteille, et à nouveau la blessure ; au centre de son visage à peu près immuable, ses yeux se dilatent d'effroi tandis que, de son index droit, il se touche le front à plusieurs reprises en tentant d'émettre un ricanement qui s'apparente

d'avantage à un rôle.

— Oui, oui, c'est un chien... Mais comme c'est celui de mon frère, je veux pas... trop en parler, pour pas que le monde pense que... que mon frère a un chien, heu... un chien méchant... C'est...

— Je peux avoir le nom et l'adresse de ton frère ? J'aimerais lui poser quelques questions.

Olivier continue à se taper le front convulsivement, haletant.

— Heu... heu...

Joël soupire intérieurement. C'est fini, il est foutu. Olivier Tanguay. Le drabe et poli Olivier, qui travaille sans faire de vagues depuis quatre ans à la clinique. Martine ne voudra pas y croire. Par simple formalité, comme pour refermer la souricière une fois pour toutes, Joël demande très calmement, la voix presque désolée :

— Tu accepterais de passer un test d'ADN ?

Olivier dépose très lentement sa bouteille sur la table, regarde Joël avec une intensité si inattendue que celui-ci en est troublé une seconde... et tout à coup, il attrape son ordinateur, le soulève et le fracasse à deux reprises sur le meuble en granit, avec une telle force que quelques morceaux s'en détachent. Pendant les trois secondes que dure cet acte aussi spectaculaire qu'imprévisible, les deux sergents demeurent pétrifiés de stupéfaction, et au moment où Joël se précipite, Olivier, ordinateur disloqué en main, s'élance vers la droite, courant à toutes jambes. Les deux policiers se mettent à la poursuite du suspect alors que celui-ci court en bifurquant vers la rivière. Une fois près de l'eau, sans ralentir sa course, il lance son ordinateur, qui effectue un vol d'une quinzaine de mètres avant de disparaître dans les flots.

— Récupère-le ! crie Joël à son coéquipier, tout en glissant sa main vers son holster.

En jurant, Dominic galope vers la berge, jette son veston au sol et s'enfonce dans la rivière. Pendant ce temps, Joël s'immobilise et, de son Glock, vise le fugitif.

— Arrête ou je tire !

Évidemment, il n'appuierait pas sur la détente : il ne peut tirer que si l'individu met sa vie ou celle d'un autre en danger. Mais la menace est souvent efficace et Olivier, alors qu'il atteint le terrain de son voisin, s'arrête aussitôt. Dos au policier, il se penche vers l'avant, les paumes sur les genoux, en produisant une série de gémissements pitoyables. Le flic marche vers lui en pointant toujours son arme d'une main et sort de l'autre ses menottes de sa poche. Il reluque vers la rivière : Dominic a maintenant de l'eau jusqu'au bassin, mais continue d'avancer.

— Tes mains dans le dos, Olivier.

Ce dernier s'exécute en geignant ; Joël lui passe les menottes et le

retourne d'un mouvement sec. Le visage qui apparaît devant lui est grimaçant de désespoir et humide de larmes.

— Olivier Tanguay, tu es en état d'arrestation pour meurtre. Tout ce que tu diras pourra être retenu contre toi...

L'homme écoute ses droits en silence, les yeux dans le vague. Une ou deux fois, il étouffe un sanglot et secoue la tête, sans cesser de pousser ses plaintes résignées. Joël se tourne vers la Yamaska. Pendant une seconde de panique, il n'aperçoit plus Dominic, puis tout à coup celui-ci refait surface en nageant sur place.

— Je le trouve pas, c'est trop profond ici !

Joël esquisse un bref sourire. Il faut donner ça à Cass : son zèle force l'admiration.

— Reviens, on enverra des plongeurs !

Il ramène Olivier dans sa cour et lui indique la chaise près de la table de granit. Le détenu s'assoit en silence, la tête basse, ses gémissements maintenant moins frénétiques. Joël pivote vers son collègue qui s'approche, dégoulinant, son veston sec en main.

— J'appelle les gars, propose Dominic. Ils sont allés interroger deux autres personnes qui habitent à trois kilomètres d'ici, ils vont vite arriver. J'appelle aussi Raymond pour qu'il nous obtienne un mandat de perquisition.

— Je te rejoins dans deux minutes. On va parler un peu, Olivier pis moi.

Dominic approuve et se dirige vers l'avant de la maison. Joël, les bras croisés, revient au détenu, le considère sans un mot puis dit d'une voix égale :

— Tu peux nous sauver du temps, si tu veux. Le médicament que tu prends, ton char gris, ta morsure de chien au mollet, les particules de plantes qu'on a relevées sur le râteau, ta tentative de fuite... Ça regarde pas ben, tout ça. C'est toi, hein ?

Olivier demeure la tête basse. Ses plaintes s'espacent, mais son corps voûté témoigne de sa brisure interne.

— C'est quoi l'histoire, avec ton ordinateur ? La garantie était finie ?

Silence. Les gémissements sont remplacés par une respiration saccadée.

— On va avoir le mandat de perquisition d'ici une demi-heure. On va fouiller ta maison de fond en comble. Si y a quelque chose à trouver, on va le trouver, alors aussi bien nous le dire tout de suite.

Toujours le silence. Joël s'arc-boute et si, jusqu'à maintenant, il a parlé de manière professionnelle et neutre, son ton devient familier et plus incrédule.

— Pourquoi t'as fait ça, Olivier ? Je te connais pas beaucoup, mais Martine me disait souvent que t'étais... que t'étais un bon gars,

tranquille... Explique-moi. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, ces deux hommes-là ?

Le prisonnier redresse enfin la tête. Au-delà du désespoir et de la tristesse qui tordent ses traits, Joël croit déceler chez lui une pointe de fierté tandis qu'il articule d'une voix tremblante :

— T'aurais dû me laisser finir...

L'enquêteur sent un long frisson lui parcourir le dos. De l'animation attire alors son attention vers sa gauche : Dominic s'approche, accompagné de Didier et d'Annabelle, qui siffle discrètement un air de victoire. Joël revient au suspect.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? T'avais prévu une prochaine victime ?

Mais Olivier se contente de l'observer, indécis, comme s'il retenait difficilement une envie d'en révéler davantage. Didier, maintenant tout près, prend Olivier par le bras.

— Allez, debout.

Le détenu s'exécute et, sans regarder personne, se laisse guider vers l'aire de stationnement. Joël se redresse tandis qu'Annabelle lui explique :

— On va l'amener au poste de Sorel pour l'interroger. Les autres arrivent dans deux minutes pis les gars du SIJ devraient être ici dans moins de trois quarts d'heure. Faudrait qu'un de vous deux vienne avec nous pour raconter les circonstances de l'arrestation.

— J'y vais, propose Dominic en s'adressant à Joël. OK pour toi ? Si ça peut te faire gagner du temps pour ton party de ce soir...

Joël retient Annabelle par le bras.

— Il m'a dit que j'aurais dû le laisser finir. Cuisinez-le là-dessus.

La policière approuve et, accompagnée de Dominic, s'éloigne en sifflotant. Joël, les mains sur les hanches, secoue la tête. Ils ont attrapé le tueur, mais il a l'impression que rien n'est réglé pour autant.



Francus sort de son kiosque de médium pour faire une pause, aveuglé pendant quelques secondes par le soleil, puis promène son regard sur le vaste terrain : on n'est que vendredi et il y a déjà presque deux cents visiteurs, ce qui annonce un excellent dernier week-end. Il tourne la tête vers l'entrepôt au loin, dans lequel gisent les deux cadavres. Il n'y a toujours aucune odeur louche qui flotte sur le site, la chaux est donc efficace. Francus revient à la foule. Laurus exécute son numéro de clown travelo sur la petite scène, une vingtaine de personnes font la file devant le bassin, une trentaine d'autres discutent autour du bar... Il fronce les sourcils en reconnaissant Regina comme barmaid. Surpris, il marche vers elle, mais une voix l'interpelle à mi-

chemin. C'est Sarratou qui s'approche, habillée d'une ample robe mauve très années 60, guitare à la main. Elle donne son récital dans quelques minutes, mais paraît préoccupée. Elle s'assure qu'il n'y a aucun visiteur près d'eux, puis demande :

— Qu'est-ce que t'as l'intention de faire avec Markitos ?

— Écoute, Sarra, je sais pas encore...

Elle s'avance d'un pas, ses magnifiques yeux emplis de gravité.

— Je ferai pas de trouble durant le week-end. Je vais donner les trois derniers shows avec lui sans nuire à personne ni créer de scandale, je te le promets. Mais après...

Elle ne termine pas sa phrase et Francus approuve en silence. La Sénégalaise s'éloigne et le chauve, en massant sa nuque, poursuit son chemin jusqu'au zinc. Tandis que Regina prépare une consommation, il lui demande discrètement :

— Tu fais pas le bar à dix-sept heures, toi, aujourd'hui ?

La femme blonde semble en forme. Les rides autour de ses yeux et de sa bouche sont plus pâles.

— Oui, mais ça me tentait pas de m'en occuper si tard. J'ai proposé à Wulf de switcher avec moi pis il a voulu.

Elle verse le tonic dans le verre de gin, l'air satisfait. Francus a une moue incertaine.

— Pourtant, tu sais bien que si on met jamais Wulf au bar dans la dernière heure, c'est pas pour rien. Quand il est barman, il boit encore plus et juste avant le spectacle, c'est un peu...

— Tu veux l'empêcher de boire ?

Francus hausse un sourcil.

— Mais non, c'est pas ça. J'essaie juste de pas faire exprès pour le placer dans des situations où il...

— On s'en est parlé, moi pis lui, pis c'est OK. Je pense qu'on est assez grands pour savoir ce qu'on fait, non ?

Le menton dressé, elle regarde le chauve avec une expression de défi enfantin. Francus sent un agacement profond lui chatouiller le bout des doigts, mais il remarque aussi que certains clients autour du bar commencent à les observer. Il se contente donc de dire :

— OK, mais s'il arrive un accident...

— On assumera, rétorque-t-elle en plantant un quartier de citron sur le rebord du verre. C'est ce qu'on fait dans ce cirque, non ?

Elle prononce le mot « cirque » avec une moquerie qui crispe le dompteur, puis va porter le gin tonic à un homme.

Francus, les mâchoires serrées, retourne à son kiosque.



Quinze heures quarante-cinq. Un périmètre de sécurité éloigne les

curieux de la maison remplie de techniciens du SIJ et d'agents. Dans la cuisine, les reins appuyés contre le comptoir, Joël achève de narrer l'arrestation à Raymond, qui est assis sur une chaise, les doigts croisés sur son gros ventre.

— Donc, tu le connais ?

— Vraiment pas beaucoup. C'était l'assistant de Martine, ma femme. Elle, elle va capoter.

— Tu lui en parles pas tout de suite, d'accord ?

Joël hoche la tête.

— Il a tenté de fuir ! souffle le chef d'équipe. Ostie, j'en reviens pas !

Son cellulaire sonne et il répond. Joël regarde dehors par la grande fenêtre vers la table de granit où des policiers s'affairent sur l'ordinateur portable qui vient tout juste d'être repêché par un plongeur. L'un des agents lève la tête vers la maison et fait semblant de se couper le cou avec la main pour signifier que l'appareil est hors circuit. Joël est déçu, mais rien n'est perdu : il sera envoyé aux spécialistes informaticiens de la SQ, qui accomplissent de véritables miracles. Raymond range son téléphone et revient à son collègue.

— C'est Annabelle. Dès les premières minutes de son interrogatoire, Tanguay a avoué. Pas de surprise de ce côté. Mais pas moyen de lui faire cracher ses motivations. Pis même s'il t'a dit que t'aurais dû le laisser finir, il n'a rien expliqué là-dessus. Finalement, à part avouer sa culpabilité, il a pas dit un criss de mot.

— Tu vas convoquer une conférence de presse ?

— Ouais, dans une couple d'heures. D'ici là, tu tiens l'identité de l'inculpé secrète, même auprès de ta femme.

— Je lui en parlerai pas avant demain, anyway. Je veux pas gâcher son party de ce soir. Surtout que je serai peut-être pas là...

— Oui, oui, tu vas y être : tu nous as en masse aidés pour un gars qui ne travaille plus aux Crimes contre la personne, je ferai pas exprès pour t'en mettre plus sur les bras. Encore une petite heure, pis je te laisse filer. Pis tu vas avoir une bonne raison pour fêter ce soir, non ? (Il se lève péniblement en soufflant.) Bien joué, Jo.

Il donne une claque dans le dos de son collègue et celui-ci esquisse un mince sourire.

Au cours des minutes qui suivent, les mains gantées, Joël erre dans la maison parmi les flics et les techniciens. Il y a beaucoup de fleurs et de plantes, particulièrement au salon, et toutes sont bien entretenues. L'enquêteur entre dans la chambre à coucher où se trouve Justin, en train de fouiller dans l'armoire. Dans le coin, face au lit, un bassin en pierre sur pied contient de grandes fleurs blanches et bleues. Joël les contemple un moment, dérouté par une telle luxuriance. Elles sont superbes, mais placées ainsi dans ce vaste bassin qui occupe trop

d'espace, elles dégagent un romantisme et une noblesse si exacerbés que cela en devient ringard.

— Un peu too much, hein ? commente Justin en s'approchant. En plus, c'est une sorte que je connais pas. On dirait un mélange de marguerites pis de myosotis...

Joël le dévisage avec étonnement. L'autre hausse une épaule.

— J'aime bien la botanique, c'est un hobby.

— Tu t'intéresses aux fleurs, *toi* ?

Justin rougit puis Didier entre dans la pièce, tenant un cahier à anneaux dans ses mains gantées, l'œil allumé.

— Hey, les mecs, regardez ce qu'on vient de trouver dans son bureau...

Joël, sans même consulter Justin, prend le cahier et l'ouvre. Sur la première page, on a écrit à la main le nom de Rodrigue Coulombe ainsi qu'une série de renseignements sur lui. La deuxième feuille est identifiée « Vincent Boutin » et est noircie de détails sur les habitudes et la routine de celui-ci. Il y a une troisième page, mais le nom qui est inscrit en haut est le dernier que Joël s'attendait à y lire.

Guillaume Charpentier.

Troisième partie

NOURRIR LA BÊTE

Dix-huit

— Est-ce que ça va finir tard, cette soirée-là ? demande Émilie, assise à l'arrière de la voiture.

Tout en conduisant, Joël lui lance un bref coup d'œil dans le rétroviseur : ils ne sont même pas arrivés à la fête qu'elle paraît déjà s'emmerder.

— Vous étiez pas obligés de venir, hein ? souligne-t-il.

Martine lui décoche un regard désapprobateur, puis s'adresse à sa fille.

— Non, vous étiez pas obligés, mais pour l'anniversaire de Guillaume, c'est normal de faire un effort.

— Moi, je veux ben y aller, mais je rentrerai pas tard, je travaille demain matin, précise Nicholas, un des deux écouteurs de son iPhone enfoncé dans l'oreille droite.

— Je vous trouve pas mal égoïstes ! réplique la vétérinaire. Guillaume est un bon ami de la famille. En plus, j'ai aidé Roxanne à préparer la soirée, vous allez voir que ça va être le fun.

Les deux adolescents paraissent sceptiques. Leur mère, qui ne s'en rend évidemment pas compte, poursuit avec fierté :

— Et on a une autre raison de fêter : l'arrestation par votre père du coupable des deux meurtres !

— Ho ! rétorque Joël. On parle pas de l'enquête ce soir, c'est clair ?

Même s'il est imperturbable en apparence, le policier, derrière le volant, se sent tout chamboulé de l'intérieur. Guillaume Charpentier, chez qui il se rend à l'instant même, était de toute évidence dans la ligne de mire d'Olivier. Comment Joël pourra-t-il, tout à l'heure, agir de façon naturelle ? Car pas question de révéler cela à Guillaume durant la célébration de ses quarante ans.

— Tu veux même pas nous dire c'est qui le coupable, intervient Nicholas.

— Pas avant demain, non.

— En tout cas, j'espère que vous allez le passer au cash...

Martine roule des yeux avec un sourire découragé, mais son mari ne trouve pas cela drôle du tout.

— Voyons, Nic, c'est quoi, cette manière imbécile de penser ?

L'adolescent ne réplique rien, bourru. Plus calme, Joël ajoute que Marianne n'approuverait sûrement pas ce genre de commentaires.

— M'en fous, je ne sors plus avec elle, glisse Nicholas avec négligence.

Surprise générale. Depuis quand et pourquoi ? Il se contente de murmurer :

— Elle était tellement straight...

On demande des précisions, mais il n'a pas envie d'en parler. Un silence embarrassé règne quelques instants, puis Émilie s'enquiert :

— Nic pis moi, on peut-tu partir tout de suite après souper ?

— Oui, oui ! soupire Martine.

Ils s'arrêtent à la SAQ et les deux adultes descendent de la voiture. À l'intérieur, Martine étudie son mari d'un drôle d'air et s'étonne qu'il ait opté pour sa chemise verte. Pourquoi ? questionne-t-il. Elle est laide ? Non, non, mais la grise est si belle. Alors, pourquoi tu me l'as pas dit avant de partir ? Bah, oublie ça, c'est pas grave. Mais merde, si c'est pas grave, pourquoi t'en parles, alors ? Ils s'obstinent ainsi une bonne minute dans l'allée et, remarquant qu'ils attirent l'attention, se taisent pour se diriger vers le comptoir. En payant, Joël marmonne :

— Je peux pas croire qu'on se chicane pour des niaiseries de même...

— Franchement, on se chicanait pas ! Eh ! que t'es dramatique !

Le policier vient pour répliquer quelque chose, mais il trouve la scène si grotesque qu'il garde le silence. Il prend les deux bouteilles puis ils marchent vers la sortie, lorsque survient la situation que Joël redoute depuis cinq jours : ils tombent sur Marie-Ève Chabot qui entre dans l'établissement. Pire encore : elle est accompagnée par un homme, sans doute son mari. Le sergent songe une seconde à l'ignorer, mais il *sent* que son propre visage exprime la surprise, au point que Martine s'en rend sûrement compte. Il opte pour un « bonjour » incertain et Marie-Ève, souriante, lance avec naturel :

— Tiens, bonjour, ça va bien ?

Devant l'air intrigué de sa femme, Joël doit donc s'arrêter et faire les présentations.

— Tu te souviens de madame Chabot ? Elle est venue évaluer les dommages lors de notre inondation de cet hiver.

Martine se rappelle, en effet, et elle salue gentiment l'experte en sinistres. Celle-ci présente son époux à son tour, un homme dans la quarantaine au physique quelconque mais au sourire chaleureux. Quand il serre la main de Joël, celui-ci évite son regard. Marie-Ève pointe les bouteilles de vin :

— Belle soirée en perspective ?

— C'est la fête d'un ami, répond Martine. On s'en va chez lui.

— Oui, pis d'ailleurs faut y aller, on va être en retard, s'empresse de préciser Joël.

Tout le monde se souhaite une bonne fin de journée, le mari cocu avec une extrême courtoisie, Marie-Ève avec une désinvolture confondante.

Une minute plus tard, ils roulent dans Horace-Dulude et montent à flanc de montagne. Martine ne commente pas cette rencontre, ne paraît pas étonnée de cette familiarité entre deux individus qui ne se

sont vus qu'une seule fois. Elle ne démontre pas le début d'un soupçon. Son conjoint, de son côté, réalise alors que le trouble ressenti tout à l'heure devant Marie-Ève n'était pas seulement de l'ordre de la peur ou de la culpabilité, mais aussi et surtout, d'ordre physique.

Dans sa voiture, entouré de sa famille, Joël constate qu'il a fortement envie de baiser Marie-Ève.



Au moins trente-cinq personnes se trouvent dans la vaste demeure de l'agent immobilier. Comme pour nier ses quarante ans, ses longs cheveux châains sont plus fous que jamais et sa chemise blanche est détachée jusqu'au bas de son sternum. Il accueille chaleureusement Joël et sa tribu, accompagné de sa femme Roxanne qui, avec sa tignasse en chignon et sa jupe sage qui camoufle mal son embonpoint, est à l'opposé complet du look artiste de son mari.

— Eh ! Même les jeunes sont venus, wow ! se réjouit Guillaume.

Nicholas sourit poliment en lui donnant la main. Guillaume embrasse Émilie qui, distante, marmonne « bonne fête », et son père lui décoche un regard réprobateur. Le jubilaire remercie ensuite le policier, puis fait une longue accolade à Martine.

— Hé, hé ! Pas trop, là ! proteste Roxanne en rigolant. Joël et moi, on va être jaloux !

Le sergent émet un ricanement de circonstance. Jaloux... Il serait bien mal placé pour l'être...

Tandis qu'ils rejoignent le groupe des invités, Joël retient sa fille par le bras et lui glisse qu'elle pourrait s'efforcer d'avoir l'air moins bête.

— J'ai pas l'air bête, je lui ai dit bonne fête.

— Sans même le regarder, sans sourire...

— Je suis pas capable, moi, de faire semblant.

Elle le toise avec arrogance et ajoute :

— Tu pourrais me montrer comment on fait...

Joël est soufflé par cette repartie, mais Émilie s'est déjà éloignée.

Toute la maison croule sous les ballons, guirlandes et photos de Guillaume à différentes époques de sa vie, décor auquel Martine a contribué, ce qu'elle n'hésite pas à rappeler fièrement à tout le monde. Le souper consiste en un buffet que les hôtes ont tenu à payer sans demander de cotisation à personne. Il faut dire qu'ils en ont les moyens. Guillaume est un des courtiers immobiliers les plus performants dans la région et sa conjointe est une cardiologue tellement reconnue qu'elle participe souvent à des colloques à travers la province, parfois même à l'étranger. Ils habitent dans le quartier le plus huppé de la ville, à flanc de montagne, dans une vaste maison

sans étage, dont le salon, la salle à manger et la cuisine peuvent contenir toute cette foule sans problème. Les invités forment des petits groupes éparpillés, Nicholas parle avec deux autres ados un peu plus jeunes que lui et Émilie, fidèle à elle-même, pianote sur son cellulaire dans un coin, assise dans un fauteuil. Joël discute avec quelques personnes, dont Guillaume et Roxanne. Celle-ci explique qu'elle part à un congrès lundi à Québec pour quatre jours et qu'elle amène leur fils Jordan, qui en profitera pour rendre visite à son cousin. Son mari feint un air désespéré en se demandant ce qu'il va bien faire tout seul pendant ces quatre longues journées. Tous rigolent, y compris Joël même si, intérieurement, ses pensées se succèdent à toute vitesse. Il songe encore aux paroles d'Olivier quand ce dernier lui a dit qu'il aurait dû le laisser finir. Était-il au courant du départ de Roxanne et de son fils lundi prochain et comptait-il sur cette absence pour venir éliminer le courtier immobilier ? Le cahier trouvé chez le tueur ne le précisait pas. Le policier prend une gorgée de sa bière en étudiant avec intensité Guillaume qui s'amuse, inconscient du danger auquel il a échappé. Mais l'est-il vraiment ? Peut-être se savait-il menacé... Pourquoi Olivier voulait-il le tuer ? Pourquoi a-t-il tué les deux autres ? Quel est le lien entre ces quatre hommes ? D'ailleurs, à l'heure qu'il est, l'assassin a-t-il révélé de nouvelles informations ? Joël ferme les yeux une seconde en se frottant le front. Criss ! Il n'arrivera jamais à se relaxer ce soir, c'est tout simplement impossible. Et puis, sa furtive rencontre avec Marie-Ève, tout à l'heure, l'obsède plus qu'il ne veut l'admettre...

À un moment, il entre dans la cuisine et voit Stéphane qui discute avec un couple. C'est vrai, il a été invité aussi puisqu'il connaît Roxanne. Verre de vin à la main, il semble plutôt amoché, à un point tel que le couple, embarrassé, finit par s'éloigner. Inquiet, Joël rejoint son ami.

— Hé, Jo ! s'écrie le médecin sur un ton ironique. Super soirée, hein ? On s'éclate, c'est effrayant !

Et il prend une gorgée. Le policier désigne l'homme et la femme qui quittent à l'instant la pièce et demande au médecin s'il les connaît.

— Aucunement. Ils étaient pas intéressants. Comme à peu près tous les autres ici, d'ailleurs.

Joël s'humecte les lèvres et cherche ses mots.

— Steph, je le sais pas ce que t'as ces temps-ci, mais...

— Je suis comme tout le monde, criss ! Je suis pas différent ! Tu vas pas bien, toi non plus ! Ton couple va mal, tu me l'as dit toi-même !

— J'ai juste dit que...

— Personne va bien ! Tout le monde est tanné, tout le monde est déprimé, tout le monde est frustré ! Mais moi, je suis juste écœuré de

faire semblant, de me mettre un gros sourire dans face pis de faire ah-ah-ah, pis de raconter n'importe quoi !

Quelques regards se tournent vers lui, mais sans plus, le brouhaha et la musique ayant suffisamment dilué ses éclats vocaux. Joël est déconcerté par ces paroles auxquelles il ne peut s'empêcher de trouver une familiarité oppressante. Stéphane avale une gorgée et ricane.

— On aurait peut-être dû inviter la gang du cirque. Avec eux autres, au moins, on aurait parlé des vraies affaires...

À ce moment, Joël ressent le même terrible pressentiment qui l'a traversé hier soir au bistrot, mais cette fois il ne peut le garder sous silence. Il hésite, prend une grande respiration, secoue la tête comme s'il s'excusait déjà d'une telle question :

— Stéphane... Est-ce que c'est toi qui as agressé Pascal Landry ?

Le médecin soutient le regard de son ami, grimace un rictus indéchiffrable et pose une main lourde sur son épaule.

— Bonne soirée, mon Jo.

Et il retourne dans la salle à manger, sous l'œil inquiet du policier.

Après le souper, les enfants de Joël s'éclipsent, profitant du départ des quatre ou cinq autres adolescents sur place pour se trouver un accompagnement jusqu'à la maison. Puis, à vingt et une heures, c'est le temps des cadeaux, de l'hommage de Roxanne à son mari, du mot gentil du petit Jordan et des remerciements de Guillaume.

Vers vingt-deux heures, un début d'altercation en provenance du salon attire l'attention de tout le monde. Benoît, un ami du jubilaire, apostrophe avec colère Stéphane, sous le regard approbateur d'une femme près d'eux.

— Crime, Steph, tu charries, là, comprends-tu ? Va cruiser les filles dans les bars, mais laisse les femmes des autres tranquilles !

Stéphane, qui dégage normalement un charme naturel, plairait à bien peu de dames en ce moment, soûl au point de tituber, un sourire outrecuidant accroché à ses lèvres humides.

— Je pense que ta blonde est assez vieille pour décider elle-même, hein ? Si elle veut mettre un peu de piquant dans sa vie sexuelle, elle...

— Hey, Verrier, ferme-la, sinon...

— Sinon quoi ?

Et là-dessus, avec une force inattendue de la part d'un homme si ivre, il pousse son interlocuteur qui, sous les exclamations outrées de tous, chancelle et doit se rattraper à un fauteuil pour ne pas tomber, les yeux écarquillés de stupeur. La femme va secourir son mari en hoquetant d'inquiétude, tandis que Joël, rapide comme l'éclair, se précipite vers Stéphane pour lui agripper solidement les bras par derrière, l'empêchant ainsi de bouger. D'une voix égale, il lui glisse à l'oreille :

— OK, Steph, tu te calmes tout de suite sinon je te couche sur le tapis, c'est clair ?

Le médecin soupire, grogne quelque chose et finit par ricaner.

— Ça va, ça va, pas de panique, je me calme...

Joël hoche la tête, puis relâche son ami. Ce dernier s'écarte vivement en titubant et toise avec mépris toute l'assistance embarrassée. Relevant un menton dédaigneux, il crache :

— D'la marde !

Et il marche d'un pas chancelant vers la sortie. Joël le rattrape à nouveau.

— Tu prends pas ta voiture, j'espère ?

— Hey, toi, la police...

— Steph, il est pas question que je te laisse partir avec ton char.

Mais Simon, un des rares célibataires de la place, se propose pour le reconduire. En maugréant, le médecin accepte. Mais avant que celui-ci ne sorte avec son bon Samaritain, Joël le retient une seconde sur le seuil de la porte.

— On va s'en reparler, vieux.

— Arrête de dire ça ! bredouille l'ivrogne. Si tu veux qu'on parle, moi, je suis prêt ! Pour de vrai ! On va chez nous et on parle maintenant ! T'as compris ? *Maintenant !*

Le policier hésite, soutient un moment le regard intense et désespéré de son ami.

— Ce soir, c'est pas le temps...

Stéphane éructe un rire méprisant, fait un geste comme s'il abandonnait puis rejoint Simon qui l'attend. Joël sent la morsure de la culpabilité au fond de son ventre, puis reprend contenance avant de retourner au salon. Devant les invités inquiets, il lève deux bras impuissants en mimant un air exagérément découragé.

— Il est pas habitué à boire du vin de qualité ; d'habitude, il boit juste du Baby Duck.

Quelques rires détendent l'atmosphère et peu après, la bonne humeur règne à nouveau.



À vingt-trois heures trente, Joël et Martine roulent vers leur maison et, après un bref silence, Martine juge que cette soirée a été une réussite.

— À part la niaiserie avec Stéphane, évidemment... C'est quoi, son problème, à lui ?

— Je le sais pas...

— En tout cas, à part cet incident, c'était vraiment un bel anniversaire. Et pour ton party de cinquante ans, ça va être mieux

encore !

Joël, derrière le volant, grimace un sourire, peu emballé par cette fête prochaine. Ravie, Martine poursuit :

— La décoration, c'était bien, non ? C'est moi qui ai eu l'idée de coller un peu partout des photos de Guillaume à...

— Je m'inquiète vraiment pour Stéphane. Je sais pas ce qu'il a.

— Il doit faire une dépression.

Joël ne dit rien. Il se promet de rencontrer son ami très bientôt pour lui parler. Une vraie discussion. Il devrait en être capable, non ?

À la maison, Nicholas, qui travaille tôt le lendemain, est déjà couché, de même qu'Émilie. Tandis qu'ils traversent le salon, Joël tente une approche.

— Le vin m'a un peu émoustillé, moi...

Il s'attend à un prétexte quelconque de la part de sa conjointe pour refuser, mais elle le prend par la main, le regard coquin, et le guide jusque dans la chambre. Joël, tandis qu'il se déshabille, songe à son dîner d'hier avec Martine et, plein d'espoir, se glisse dans le lit.

Ils commencent à faire l'amour, Joël avec enthousiasme, mais celui-ci est de courte durée : l'entrain que Martine et lui manifestent au départ dévie inexorablement vers la routine habituelle, et la faute n'en incombe pas qu'à sa femme, il doit bien l'admettre. Lorsque tout est terminé après une dizaine de minutes, Martine pose sa tête sur la poitrine de son mari et, après un moment, demande :

— Ça va ? Quelque chose cloche ?

Il s'assombrit. Si Martine-la-positive se rend compte que « quelque chose cloche » chez lui, c'est qu'il ne doit vraiment pas être dans son état normal.

Vas-y, dis-lui. Confronte-la à ce qui ne va pas. Et si elle veut s'esquiver, si elle tente de minimiser tout ça, ne lâche pas le morceau et va jusqu'au bout.

Mais presque malgré lui, il marmonne :

— Le gars qu'on a arrêté, cet après-midi, c'est Olivier.

Aucune réaction pendant une seconde, puis la voix dubitative de Martine :

— Olivier Tanguay ?

— Oui.

Elle redresse la tête.

— Ben voyons donc, ça se peut pas !

Joël lui résume la situation : les multiples indices, les contradictions d'Olivier, sa tentative de fuite et finalement ses aveux. Sa femme, maintenant assise dans le lit, est bouleversée. Mais pourquoi aurait-il fait ça ? En quatre ans, il n'a jamais manifesté la moindre agressivité, même en paroles ! La vétérinaire ne croit pas se rappeler l'avoir vu une seule fois en colère ! Joël explique qu'on ne

connaît pas encore ses mobiles.

— Et tu m’as rien dit tout à l’heure !

— Je voulais pas gâcher la fête. T’imagines si je t’en avais parlé avant le party ? Pourquoi penses-tu que je péttais pas le feu ce soir ?

Comme s’il ne s’agissait que de l’unique raison... Mais Martine secoue la tête.

— T’aurais pu me l’apprendre dans l’auto, sur le chemin du retour, ou dès qu’on est arrivés à la maison !

— En fait, j’avais prévu t’en parler demain, mais...

— Mais tu t’es dit que maintenant que t’as eu ton bonbon, tu pouvais me le dire.

— Quoi ?

Elle le considère avec rancœur.

— Comme ça, même si ça me bouleverse, c’est pas grave puisqu’on a déjà baisé, hein ?

— Voyons, Martine...

— C’est ordinaire, tu trouves pas ? Un peu cheap, même.

Elle ne crie pas : jamais elle ne s’abaisse à ça. Mais son ton glacial est éloquent, de même que sa bouche pincée, et surtout son regard. Joël se redresse brusquement.

— Franchement, si tu penses que je te l’ai pas dit pour pouvoir baiser, t’es crissement dans le champ !

Elle secoue à nouveau la tête et se masse le front, les yeux emplis de larmes.

— Olivier... Voyons, ça se peut pas...

Elle se couche sans un mot, le visage tourné vers le plafond. Maladroit, son mari se colle sur elle et passe son bras par-dessus son torse. Elle ne réagit pas, distante et froide, les traits tordus d’angoisse.

Au bout d’une heure, Martine s’est endormie, mais pas Joël, qui contemple le vide depuis tout à l’heure. Il finit par se lever sans bruit, attrape son cellulaire et va dans la salle de bain. Il hésite une seconde, fixe son appareil comme s’il s’attendait à y lire une solution à ses tourments, puis fouille dans ses anciens textos. Il trouve celui de Marie-Ève puis il lui écrit un message.

« As-tu une heure ou deux de libres ce week-end ? »

Dix-neuf

À neuf heures trente, l'équipe dresse le bilan : Olivier Tanguay a admis avoir tué Coulombe et Boutin, n'a montré aucune objection à ce qu'on lui prélève un échantillon d'ADN, mais n'a toujours pas expliqué les motifs de ses gestes. En fait, il se terre dans un silence total, sauf pour demander si on prend soin de ses fleurs chez lui. Tout à l'heure, il comparaitra devant le juge (en vidéoconférence, puisque c'est samedi) et on s'attend évidemment à ce que son avocat annonce une plaidoirie de non-culpabilité malgré les aveux de l'inculpé.

Pour l'instant, rien d'intéressant dans ses comptes téléphoniques, bancaires ou informatiques. Dans sa maison, on n'a pas trouvé grand-chose, à l'exception de ce cahier à anneaux rempli de notes et de détails sur le quotidien de Coulombe, celui de Boutin et celui de Guillaume Charpentier. Tout porte à croire que le tueur les a surveillés attentivement afin de choisir le moment idéal pour les assassiner. Selon les dates indiquées, Tanguay a commencé ses observations il y a presque trois semaines, le 21 juillet précisément. Si les notes prises sur Coulombe et Boutin montrent une certaine régularité dans plusieurs habitudes de vie des deux hommes, celles sur Charpentier, en couple et père d'un petit garçon, dessinent une routine moins commode ; manifestement, Olivier peinait à découvrir un moment sûr où le courtier immobilier se retrouvait seul chez lui. D'ailleurs, si l'on se fie à ce qu'il a écrit, il ne savait pas que Roxanne et Jordan partaient à Québec lundi pour quelques jours. Mais peut-être l'aurait-il découvert d'ici lundi, et à ce moment-là... Pendant qu'on explique tout cela, le cahier en question fait le tour des enquêteurs, qui l'examinent attentivement. Sinon, rien de compromettant dans la maison de l'accusé, qui ressemble davantage à la demeure d'un gentil jardinier plutôt qu'à celle d'un assassin. En effet, le sous-sol tient lieu de serre où Olivier exerçait son hobby et on y a déniché un autre cartable dans lequel le botaniste amateur notait plein de trucs sur ses plantes, ses fleurs et ses expérimentations florales. Tout comme le premier, ce cahier passe de main en main et Annabelle, qui le parcourt en sifflotant, demande :

— C'est quoi, ça, « M » ? Une sorte de fleur ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ici, c'est écrit « Replanter roses », ou plus loin « Couper baumiers », mais à quelques reprises, on peut lire « Arroser davantage M ». C'est quoi, ça, M ?

— J'ai remarqué aussi, explique Justin. Ça doit être les fleurs spectaculaires qui sont dans sa chambre à coucher. Je connais assez bien la botanique pis c'est la seule variété que...

— Tu connais la botanique ? s'étonne Didier.

Justin soupire, agacé.

— Criss, pourquoi ça surprend tout le monde, coudon ? Bref, j'arrivais pas à identifier l'espèce dans sa chambre, ça ressemblait à un mélange de marguerites pis de myosotis. Des spécialistes m'ont confirmé que c'était exactement ça. Elles ont été créées par Tanguay, qui les a sûrement appelées M pour faire référence aux deux fleurs d'origine.

Didier prend le relais : aucune trace des ordinateurs et cellulaires de Coulombe et de Boutin. Tanguay a dû s'en débarrasser Dieu seul sait où. Quant à son propre ordinateur qu'il a jeté à l'eau, il est pour l'instant inutilisable. De toute évidence, Olivier y cachait des informations compromettantes, peut-être les mêmes informations qu'il y avait dans les appareils de ses deux victimes. Encore là, le prisonnier refuse de dire quoi que ce soit à ce sujet. Les spécialistes en informatique vont tenter de sauver le disque dur, mais ils ne peuvent rien promettre.

— Et toi, Jo, qu'est-ce que t'en penses ? s'enquiert Raymond.

Joël, depuis le début de la réunion, est assis sur une chaise, les bras ballants entre les cuisses, et écoute en silence. Il a mal dormi et mijote des idées confuses. N'ayant toujours pas reçu de réponse au texto qu'il a envoyé hier soir à Marie-Ève, il se demande s'il n'a pas commis une erreur. Et comme si ses tourments personnels n'étaient pas suffisants, il y a cette foutue enquête qui semble échapper à toute logique... Tout ce qui lui arrive depuis deux semaines forme un magma en fusion dans sa cervelle : il doit réussir à régler ne serait-ce qu'un aspect du chaos qui lui tient lieu de vie en ce moment.

— Joël ? insiste Raymond.

Le policier sursaute et se tourne vers son chef d'équipe. Celui-ci, conciliant, répète :

— Comme tu connais Tanguay, qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

— Tu connaissais aussi Tanguay ? intervient Justin sur un ton railleur. Coudon, tu connais tout le monde dans cette histoire-là ?

Joël le gratifie d'un regard noir.

— Non, Lafleur, j'avais jamais vu Boutin de ma vie. Pis si tu me parles encore des petites villes où tous les habitants se croisent, je te fais avaler ton collier de douchebag.

Justin, piqué, rétorque :

— Je sais pas ce que t'as bu à ton party d'hier soir, mais tu devrais changer de boisson !

Joël fait un geste las en se massant le cuir chevelu. Par contenance, il s'approche de la table où sont déposés les objets susceptibles d'être intéressants trouvés chez Olivier, et les observe d'un air renfrogné, les mains dans les poches.

— Je l'ai dit, je le connaissais presque pas, il travaillait pour ma...

Il fronce soudain les sourcils et penche la tête vers la table. Parmi des papiers trouvés dans le bac à récupération d'Olivier traînent six billets pour le Humanus Circus. Il s'empresse d'enfiler des gants pour les examiner.

— Vous avez vu ? Tanguay est allé au spectacle du Humanus Circus six fois. La première à l'ouverture officielle, le 18 juillet. J'y étais aussi pis je me souviens de l'avoir vu. Ensuite...

Il étudie davantage les billets, le regard tout à coup allumé.

— ... trois autres fois jusqu'au 30 juillet, date du meurtre de Coulombe. Pis deux autres fois au cours de la dernière semaine.

Joël observe tout le monde d'un air entendu. Dominic, debout, soupire en lissant sa cravate.

— Jo, je sais que tu veux absolument que le cirque ait un lien avec tout ça, mais...

— Écoutez, c'est quand même particulier, se défend Joël. Tanguay a une vie tranquille, c'est un gars sans casier judiciaire. Pis là, il devient un tueur après avoir vu quatre fois le spectacle d'un cirque bizarre pis anarchiste. Quatre ! Pis il est retourné à deux reprises après son premier meurtre !

— Tu penses à quoi, là ? demande Annabelle. Tu crois que ce sont les membres de ce cirque qui ont ordonné à Tanguay d'assassiner Coulombe pis Boutin ?

— Non, pas ordonné, évidemment, mais...

Il se tait, impuissant, conscient des regards déroutés braqués sur lui, conscient aussi des bases vaseuses sur lesquelles repose son argumentaire. Sarcastique, Justin glisse :

— Si on découvre que Tanguay a écouté plusieurs fois *Texas Chainsaw Massacre* au cours du dernier mois, veux-tu qu'on aille arrêter le réalisateur du film ?

Joël, les mains sur les hanches, le front bas, ne relève même pas la boutade. Annabelle précise en ouvrant une chemise :

— Dans le dossier médical de Tanguay, il est noté qu'il a fait deux dépressions nerveuses : une il y a huit ans, et une seconde il y a trois ans, quand sa femme l'a quitté. Émotivement, il est fragile, alors...

Raymond, bien affalé sur sa chaise, les doigts croisés derrière la tête, réfléchit en se frottant la nuque, puis :

— Bon. Joël, voudrais-tu interroger Tanguay après sa comparution ? Comme tu le connais...

— Je vous ai dit que je le connaissais presque pas. Guillaume, par exemple, c'est un ami. Si c'est moi qui le questionnais, il serait peut-être moins sur la défensive...

— OK, allez-y toi pis Cass. Didier et Justin, vous vous occupez de Tanguay, il va ben finir par nous dire quelque chose.

— Pendant ce temps-là, je vais dénicher les noms des fréquentations de Tanguay pis on va les rencontrer, propose Annabelle.

Tout le groupe se sépare.



Il y a eu la conférence de presse d'hier, puis les journaux de ce matin, et enfin le bouche-à-oreille. Résultat : en ce début d'après-midi, la quasi-totalité de la population de Kadpidi connaît l'histoire. Quand Joël et Dominic, à treize heures, sont accueillis par Guillaume et Roxanne chez eux, ceux-ci sont au courant comme tout le monde. Mais quand on leur annonce que plusieurs indices laissent supposer que le courtier immobilier aurait été la prochaine victime, leur surprise et leur épouvante sont trop spontanées pour être feintes. Tous deux assis dans un divan, au milieu du salon où traînent encore quelques vestiges de la fête de la veille, ils écoutent les explications des policiers installés face à eux, tandis qu'on entend en sourdine leur fils jouer avec deux copains dans le sous-sol.

— Ç'a aucun sens ! s'écrie Guillaume. Je le connaissais pas, Olivier Tanguay ! Y a juste Martine qui m'a parlé de lui une fois ou deux, sans plus ! Je suis même pas sûr de l'avoir déjà vu !

— Même chose pour moi, ajoute Roxanne en secouant la tête.

Dominic leur demande s'ils ont une objection à ce qu'on les interroge séparément. Malgré leur étonnement, ils acceptent. Les deux sergents débute par le courtier immobilier, dans le bureau de ce dernier. Assis dans un fauteuil, Joël appuie ses avant-bras sur ses cuisses, les mains jointes sous son menton.

— En fait, ce qu'on cherche, c'est un lien entre toi, Olivier pis les deux victimes précédentes, Rodrigue Coulombe pis Vincent Boutin.

— Coulombe, je le connaissais pas non plus ! s'énervé Guillaume en levant ses deux bras d'un air impuissant. Boutin, je lui ai vendu une vieille maison il y a une couple d'années, mais je vois pas le rapport !

La discussion se poursuit un moment ; les deux policiers tentent d'aider Guillaume à faire des rapprochements en lui posant des questions, mais en vain. Même résultat tandis qu'ils interrogent Roxanne. Enfin, les deux enquêteurs marchent vers la sortie, accompagnés par le couple atterré.

— Si tu penses à quelque chose, fais-moi signe, rappelle Joël à son ami.

— C'est complètement fou, cette histoire ! Ça peut pas être juste un ostie de psychopathe qui tue sans raison ?

— Ça se peut, mais, franchement, c'est rare, répond Dominic.

Tandis que Joël ouvre la porte, Roxanne, inquiète, dit à son époux

qu'elle devrait annuler son colloque de lundi pour demeurer ici avec lui, mais Guillaume émet un bref ricanement grinçant.

— Voyons, chérie, il n'y a plus de danger, le coupable a été arrêté.

— C'est exact, Roxanne, la rassure Joël. Y a aucune raison que quelqu'un d'autre souhaite la mort de ton mari. Tanguay était un tueur circonstanciel et solitaire, pas un membre d'une organisation ou d'un groupe. D'ailleurs, c'est sûrement pour ça qu'il va finir par craquer pis nous expliquer ses motivations.

— Vous me tiendrez au courant quand ça arrivera, pour que je sache pourquoi ce fou furieux voulait ma peau !

Tandis que l'Impala descend la petite rue à flanc de montagne vers Horace-Dulude, Joël soupire.

— C'est vrai que tout ça sent l'amante secrète.

— Donc, Tanguay avait une maîtresse, il découvre qu'elle voit trois autres hommes et, jaloux, il décide d'éliminer ses rivaux, c'est ça ?

— Pas impossible.

— Une femme qui a quatre amants en même temps ? Ça se peut ?

Joël jette un coup d'œil indulgent vers son acolyte.

— Ben oui, Cass, crois-le ou non, ça se peut. Quelle époque, hein ? Si tu veux, on peut aller allumer des lampions à l'église pour sauver notre monde en perdition.

Dominic le regarde de travers et Joël comprend que, cette fois, il a poussé la moquerie un peu loin. Il reprend son attitude professionnelle.

— Mais j'ai pas voulu l'amener sur ce sujet : avec sa femme dans la pièce d'à côté, il aurait pas osé. Sauf que Roxanne part lundi pour une couple de jours, je pourrais revenir le voir. Seul. Là, il va peut-être s'ouvrir plus.

— Si tu l'interroges sans être accompagné d'un flic, tout ce qu'il va dire pourra pas servir à l'enquête.

— Je le sais, mais s'il avoue avoir une maîtresse, je pourrai le convaincre de nous raconter tout ça au poste. J'ai plus de chances de le persuader si je lui parle tout seul en chum que de manière officielle avec un collègue.

— Bonne idée. C'est vrai que des amis, ça se confie.

À ces mots, Joël songe à Stéphane.

— Oui, c'est vrai, marmonne-t-il d'une voix vide.

Bref silence, puis Dominic dit qu'ils n'ont plus rien à faire à Kadpidi pour aujourd'hui. Mais un éclat traverse les yeux cernés de Joël.

— Pas tout à fait...



Le site est ouvert depuis quinze minutes et grouille déjà de visiteurs. À quelques mètres du kiosque du médium, Francus, pantalon blanc et chemise noire à manches courtes, lève deux mains en haussant les épaules :

— Vous avez arrêté le coupable, alors je vois pas ce qu'on pourrait vous apprendre de plus, messieurs. D'ailleurs, félicitations : vous devez être soulagés.

Dominic, qui ne comprend toujours pas ce que son collègue espère d'une telle rencontre, regarde autour de lui, en particulier vers ce jeu de piscine où un concurrent lance une fausse grenade sur une cible qui porte le nom « famille ». Joël, par contre, paraît plus assuré, les poings sur les hanches.

— Le problème, c'est qu'on sait pas pourquoi il les a tués.

— Ah.

— Vous le connaissiez ?

— L'assassin ? Non. Pourquoi je le connaîtrais ?

L'enquêteur sort de sa poche un portrait d'Olivier et le brandit.

— Vous l'avez jamais vu ? insiste Joël.

— Non.

— Il est venu à votre spectacle six fois.

Une ombre de lassitude traverse les traits du dompteur.

— Vous avez idée du nombre de visiteurs qu'on a eus, en un mois ?

— Six fois, c'est quand même beaucoup, non ?

À ce moment, Regina passe près d'eux et Francus, surpris, lui lance :

— T'es pas censée t'occuper de préparer ton numéro avec Wefa ?

— Ouais, dans cinq minutes. Je prends une pause pour en griller une. Relaxe, là !

— Une pause ? On vient juste d'ouvrir !

Elle ne répond pas et se fraie un chemin dans la foule. Le chauve l'observe quelques secondes, le front soucieux. Joël claque des doigts.

— Vous êtes là, Francus ? J'aimerais vous poser quelques questions sur...

— Écoutez, sergent, vous avez votre coupable, alors vous cherchez quoi, ici ? Ça ressemble à de l'acharnement, non ? De plus, dans une demi-heure, le site sera plein à craquer, je dois me mettre au travail...

— Faire votre petit numéro de médium, c'est ça ? Vous allez encore raconter à tout le monde à quel point leur vie est plate et conformiste pis qu'ils devraient libérer leurs pulsions, c'est ça ?

Dominic le toise avec étonnement. Francus, qui a esquissé un pas vers son kiosque, s'arrête. Tout agacement a quitté ses traits et il affiche un air narquois, la tête inclinée sur le côté.

— Ça vous a frappé, on dirait.

— Moi, non, mais ç'a dû frapper Olivier Tanguay. Parce que je suis

sûr qu'il a participé à votre séance de médium, peut-être même plus d'une fois.

— Peut-être, mais comme je vous l'ai dit, je ne me souviens pas de chaque visiteur. Et maintenant, si vous permettez...

— Vous l'avez aidé à assumer, j'imagine. En tout cas, selon votre tante Paquin, c'est ce que vous aimez le plus : aider les gens à assumer.

Les yeux du dompteur se rétrécissent. Dominic paraît consterné.

— Pis c'est ce que vous avez fait avec votre tante, non ? poursuit Joël. Vous l'avez aidée à assumer : sa sexualité, sa haine pour son mari...

— Jo, merde, de quoi tu parles ?

Mais Joël ne prête aucune attention à son collègue, comme si ce dernier n'existait pas. Francus hoche la tête, tel un combattant qui, tout en se sachant supérieur à son adversaire, apprécie l'habileté de sa technique. La voix très douce, il articule :

— Nous ne faisons que notre travail, ici, sergent. Rien de plus. Et c'est aux gens de faire le leur.

Il tourne les talons. Joël lui lance :

— Vous voulez dire quoi, là ?

Mais le chauve ne se retourne pas et ouvre la porte de son kiosque. Le policier fait mine de le rattraper.

— Vous voulez dire quoi ?

Dominic le retient par l'épaule.

— Joël, maudit, relaxe un peu !

— Mais t'as entendu ce qu'il a dit ? Ça veut dire quoi, tu penses, hein ?

— Ça veut juste dire qu'ils font leur job de cirque et que nous, on devrait faire notre job de flics où il faut la faire, alors viens-t'en !

Et il entraîne son collègue, qui se laisse guider à contrecœur.

— De quoi tu parlais, tout à l'heure ? demande Dominic. Tu as assisté à l'une de ses séances de médium ou quoi ? Et comment ça se fait que tu connais sa tante ?

Joël ne répond pas. Dans l'Impala, il s'installe derrière le volant et se frotte les yeux. La voix de son confrère se teinte de compassion.

— Si tu veux, on peut aller prendre un café et jaser un peu.

Joël le regarde. Il est convaincu que Dominic est sincère. Que de toutes les personnes avec qui il pourrait discuter de ses problèmes, son collègue serait sans l'ombre d'un doute celui qui démontrerait le plus d'empathie, de *vérité*. Et pourtant, dans un élan d'orgueil et de déni, il a un geste vague de la main.

— C'est correct, juste de la fatigue.

L'œil clignotant de la vieille Solange Paquin voltige une seconde devant lui. Dominic hoche la tête, désolé.

— Bon, on a fini pour aujourd'hui. Je te reconduis à ta voiture, mais viens pas à Montréal pour le débriefing, ça vaut pas la peine. On te résumera ça demain. Va donc te reposer.

Joël regarde les visiteurs sur le site et cette vision lui donne le cafard. Il soupire et met le moteur en marche.

— OK, on fait ça...



À quinze heures trente, Joël entre chez lui et tombe sur son fils en train de manger un bol de céréales, assis sur l'îlot de la cuisine, et qui, la bouche pleine, lui lance sans même le saluer :

— Hey, dad, c'est-tu vrai que l'assassin, c'est Olivier ? L'assistant de m'man ?

Ce matin, lorsque Joël s'est levé, Nicholas était déjà parti au boulot et Émilie se réveillait au moment où il quittait la maison, de sorte qu'il n'a pu leur annoncer la nouvelle lui-même. Le policier s'appuie contre le comptoir de la cuisine et confirme d'un air désolé. Bien sûr, le jeune explose en une série d'exclamations incrédules, puis demande, les yeux brillants :

— Avec quels indices tu l'as découvert ?

Comme s'il tenait pour acquis que son père avait tout résolu seul. Il s'est toujours intéressé au travail de Joël. Fier et touché, Joël lui révèle quelques indices qui ont mené à l'arrestation. L'adolescent écoute, fasciné.

— Pis pourquoi Olivier les a tués ?

— Ça, on sait pas encore.

Nicholas réfléchit tout en mâchant ses céréales lorsqu'on entend la porte d'entrée s'ouvrir et se fermer. Martine apparaît dans la cuisine.

— Tu rentres tôt, s'étonne son mari.

— C'est vrai que Guillaume était la prochaine victime d'Olivier ?

Elle pose cette question d'un air incrédule et Nicholas ouvre de grands yeux, du lait au coin des lèvres. Joël, résigné, demande comment elle est au courant. Elle explique qu'elle a appelé le courtier immobilier tout à l'heure pour les remercier, Roxanne et lui, d'avoir payé le souper hier soir pour tous les convives et il avait la voix si bouleversée qu'elle a voulu savoir ce qui n'allait pas. Il lui a alors raconté la visite de Joël et de Dominic.

— Ça me chamboule tellement que j'ai pas pu continuer à travailler ! s'exclame-t-elle. Voyons donc, Olivier connaissait même pas Guillaume !

Joël se dit qu'il n'est pas étonnant que Guillaume révèle cette incroyable histoire à ses proches. Il n'était pas tenu au secret de toute façon, et comme Tanguay est sous les verrous... D'ici une ou deux

journées, tout le monde sera au courant.

— Mais pourquoi Olivier voulait le tuer ? demande Nicholas, trépignant d'excitation.

— Je te l'ai dit, on le sait pas encore...

— Legit, donnez-lui une couple de claques sur la gueule, pis il va être plus jasant.

Son père, attendri par son fils quelques minutes plus tôt, secoue maintenant la tête, exaspéré.

— Nic, je peux pas croire que t'es sérieux quand tu parles de même...

— Pourquoi pas ? Criss ! Pourquoi on traiterait de manière civilisée un assassin, surtout quand il refuse de coopérer ?

Martine, debout près de la table, garde le silence, trop sonnée par la nouvelle. Au même moment, Joël sent son cellulaire vibrer dans sa poche et le consulte. En constatant qu'il s'agit d'un texto de Marie-Ève, il range nerveusement l'appareil comme s'il cachait un sac de drogue.

— C'est pour le travail... Je vais le prendre dans mon bureau...

Il sort de la pièce et, au moment d'entrer dans son bureau, voit Émilie franchir la porte. Un bouquin en main, stupéfaite, elle lance à son père :

— C'est Olivier le tueur ? Pour de vrai ?

Misère, ils se sont donné le mot pour le bombarder tous en même temps ! Il dit qu'il doit répondre à un message pour le boulot, disparaît dans son bureau duquel il referme la porte puis lit le texto de Marie-Ève.

« Demain 16 h. Même endroit. Ça te va ? »

Il fixe son appareil longuement. Ce rendez-vous, pourtant sollicité par lui, l'angoisse autant qu'il l'excite. Tandis qu'il entend sa famille discuter vivement dans la cuisine, il écrit tout simplement :

« OK. »

Vingt

Le lendemain matin, Joël comprend que le débriefing d'hier n'a rien apporté de nouveau. Non seulement les rencontres avec les amis et connaissances d'Olivier n'ont pas permis d'apprendre quoi que ce soit (sauf le fait que Tanguay s'enfonçait de plus en plus dans la déprime depuis sa séparation il y a trois ans), mais celui-ci garde toujours le silence.

À dix heures trente, il est devant un ordinateur à rédiger son rapport lorsque Raymond s'approche et laisse tomber sa lourde masse dans un fauteuil, poussant une longue expiration comme s'il dégonflait.

— Après ton rapport, on va avoir moins besoin de toi, mon Jo. On espère juste que Tanguay finisse par nous parler un peu, sinon son avocat va plaider la maladie mentale.

Joël se tourne vers son chef d'équipe.

— Demain, je voudrais retourner voir Guillaume Charpentier. Sa femme s'en va à un colloque pis elle emmène leur kid. Il sera donc tout seul chez lui. Peut-être que je serai plus en mesure de récolter ses confidences, surtout si je suis pas accompagné de Dominic.

— OK. Sinon on se procure un mandat pour saisir son ordinateur. Comme Tanguay s'est débarrassé de ceux de Coulombe et de Boutin, il doit y avoir des trucs intéressants dans celui de Charpentier aussi...

— Laisse-moi le rencontrer seul à seul avant. Si j'en tire rien, on essaie avec le mandat.

Raymond approuve, puis se lève péniblement.

— C'était le fun de retravailler ensemble, non ?

Joël acquiesce, mais une partie de lui regrette d'avoir accepté cette collaboration : s'il avait su que cela l'amènerait à arrêter l'employé de sa femme et à fouiller dans la vie de son ami Guillaume...

— Pis avant de retourner à ton poste à Sorel, prends donc un couple de jours de congé, suggère Raymond. T'as l'air fatigué, mon homme. Va rejoindre ta famille après-midi.

— Mon gars travaille, ma fille est à Montréal avec une copine pis Martine est allée voir son père, dit Joël en souriant. Donc, après-midi, je...

Je vais me reposer en trompant ma femme. Bonne idée, hein, Raymond ?

Le sourire du policier défaille quelque peu.

— ... je vais me reposer tout seul à la maison.



La baise est plus intense, plus passionnée, plus obscène que la première fois et pendant quarante minutes, Joël a presque l'impression d'être la vedette des vidéos pornos qu'il se tape depuis des années sur Internet.

Ensuite, ils discutent un peu dans le lit, couchés côte à côte. Elle demande des détails sur l'arrestation de l'assassin, mais Joël n'a vraiment pas envie de parler boulot. Elle n'insiste pas et ils jasant d'autres choses. Dix minutes plus tard, elle prend sa douche puis s'habille sous le regard songeur de Joël, toujours étendu sur le matelas, une main derrière la tête.

— T'avais l'air très naturelle avant-hier, quand on s'est rencontrés avec nos conjoints, lâche-t-il enfin.

— T'es pas le premier amant avec qui ça m'arrive.

— Amant... On est quand même pas amants, toi pis moi...

— Ça fait deux fois qu'on baise, mon beau. Donc, je ne suis plus un « accident ».

Joël ne réplique rien, renfrogné. Elle enfile sa blouse.

— Toi, en tout cas, t'étais mal à l'aise.

Il la considère avec curiosité.

— T'as vraiment aucun problème de conscience avec tout ça, toi ?

Elle réfléchit en glissant dans son pantalon, vaguement amusée.

— Tu te souviens de ce que dit le personnage de Rémy Girard dans *Le Déclin de l'empire américain* ?

— Il dit ben des affaires, dans ce film-là...

— Je me rappelle pas les mots exacts, mais il confie à un moment donné qu'il fait toujours mieux l'amour à sa femme après l'avoir trompée, ou quelque chose du genre. À l'époque, cette phrase-là m'avait choquée.

— Avec raison.

— Mais depuis une couple d'années, je comprends ce qu'il voulait dire. Je me rends compte que c'est pendant les périodes où j'ai un amant que ça va le mieux dans mon couple. Pas juste sur le plan sexuel, mais aussi émotif.

Joël a une moue sceptique, que Marie-Ève remarque.

— Ça te fait pas ça, toi ?

— Désolé, mais j'ai pas ton expérience.

— C'est pour ça que tu peux pas comprendre.

Elle lui lance un clin d'œil puis demande s'ils se revoient cette semaine. Il hésite. C'est donc officiel ? C'est ce qu'il souhaite ?

— Je reprends ma job habituelle à Sorel mardi ou mercredi. Faut que je regarde mon horaire.

— Pas de pression, mon beau.

Elle se penche et l'embrasse sur la bouche. Il sent un début d'érection lui revenir, mais elle quitte déjà la pièce en lui précisant

que, cette fois, c'est lui qui doit payer la chambre. Il demeure quelques minutes dans le lit, en ressentant la culpabilité se glisser en lui alors qu'il y a vingt minutes à peine, il s'éclatait au point de tout oublier.

Une maîtresse ? Vraiment ? Ça n'a pas de sens. Et pourtant, l'idée de ne plus coucher avec Marie-Ève lui paraît insupportable.

Dix minutes plus tard, il monte dans sa Lexus et, tourmenté, roule vers la sortie du stationnement de l'hôtel où il s'arrête pour laisser passer une camionnette familiale qui arrive de la 132. Comme elle sort à peine de la bretelle, elle progresse lentement, ce qui permet à Joël de constater que deux jeunes adolescentes sont assises à l'arrière, dont l'une regarde nonchalamment dans sa direction.

Avec effroi, il reconnaît sa fille.

Elle revient de Montréal avec son amie Juliette et les parents de celle-ci. Et la stupeur qui s'allume dans l'œil d'Émilie indique à son père qu'elle l'a vu aussi. Le véhicule est maintenant loin, mais Joël ne se met toujours pas en route, ses yeux rivés sur le terrain vague de l'autre côté du chemin. Puis il frappe sur son volant avec rage. Merde ! quand il a aperçu cette camionnette, pourquoi n'a-t-il pas attendu qu'elle soit passée avant de s'approcher de la sortie ? Il sait pourtant bien qu'il est risqué qu'on le croise, il croit même entendre Justin se foutre de sa gueule avec ses allusions sur les petites villes... Et quand il a reconnu sa fille, pourquoi ne pas lui avoir souri de manière naturelle en la saluant tout simplement, au lieu de la dévisager comme le dernier des coupables pris la main dans le sac ?

Du calme. Il est flic. Ses déplacements sont très faciles à justifier, même dans un hôtel.

Sauf que depuis un certain temps, Émilie se rend compte que la vie de couple de ses parents tire de la patte... Elle voit très bien que Joël est préoccupé et moins présent, et pas seulement à cause du travail...

Il se frotte les paupières en grinçant des dents. Criss, il trompe sa femme en plein jour dans un petit patelin comme Kadpidi, il s'attendait à quoi ? La prochaine fois, il tombera sur qui ? Stéphane ? Un voisin ? Le mari de Marie-Ève ? Martine elle-même ?

Joël se met enfin en route, angoissé à l'idée de la soirée qui s'annonce.



Francus, assis dans son autocaravane et affublé de son léotard de scène, consulte le GPS relié à la voiture de Joël Leblanc et hausse un sourcil.

Le flic, un peu plus tôt, est demeuré une heure et demie dans un hôtel aux limites de la ville. Pourquoi donc ? Trop long pour interroger un suspect, en tout cas... Et dans un tel cas, il aurait utilisé

une voiture de service, pas sa voiture personnelle. Le dompteur caresse la cicatrice dans son cou sans quitter l'appareil des yeux. Il revoit Leblanc l'autre jour lorsqu'il l'a croisé à la sortie du magasin de chaussures, avec sa petite famille modèle...

On frappe à la porte de sa roulotte et Wefa entre, sa maigreur mise en évidence dans son justaucorps fluo.

— Tu viens ? On commence dans vingt minutes.

Tandis qu'il range le GPS, Francus remarque l'air tourmenté de sa collègue, qui se gratte le lobe d'oreille. Il penche la tête sur le côté et lui demande ce qu'il y a.

— Je pense à Markitos...

— T'as un problème avec lui toi aussi ? Comme Sarratou ?

— Eh bien... oui. Et y a pas que Sarra et moi : Laurus aussi trouve qu'on devrait pas le garder avec nous. On est tous d'accord pour finir le week-end sans accroc, mais quand on sera revenus à Granby, va falloir qu'on ait une bonne discussion de groupe.

Francus contourne son bureau et s'approche de la rousse.

— Je t'avoue que je m'interroge. Mais considère ceci : tu t'es jointe à notre troupe parce que tu pouvais y assouvir ta faim sans être jugée. Pourquoi ce serait différent avec Marki ?

Wefa joue avec l'ongle de son index, le front plissé.

— Francus, merde, on parle quand même d'un gars qui tue des femmes sans raison. Quand je pense que j'ai couché avec lui cinq ou six fois et que j'aurais pu...

Elle ferme les yeux une seconde, saisie d'un frisson.

— Uniquement des prostituées, Wefa. Et seulement une ou deux par année.

— La fille de jeudi, c'était pas une pute, Francus. Et c'est pas une question de nombre, voyons donc ! En plus, dans le cas de Markitos, il s'agit pas d'une faim mais d'une psychose.

Le dompteur ne dit rien, embêté. Il a évidemment pensé à tout cela, et la voix de la raison lui répète que garder le géant dans le groupe n'a pas de sens. Pourtant, il n'arrive pas à s'en convaincre, et il ne comprend pas pourquoi. Presque en murmurant, la rousse ajoute :

— Ces prostituées que tue Markitos, elles ne méritent pas de mourir.

— Ceux qui se font voler par Lux le méritent-ils ? Les bâtiments auxquels Sarratou a mis le feu méritaient-ils de brûler ? Et les gars avec qui Wulf se bat méritent-ils toujours leur raclée ? Et le type qu'il a tué il y a deux ans ? Et le couple que Regina a liquidé, jeudi soir, il méritait de mourir ?

Elle secoue la tête, confuse. Le dompteur affecte un air désolé.

— Le mérite a rien à voir là-dedans, et tu le sais.

— Je sais. Et c'est ce que je trouve le plus difficile à accepter.

Francus prend le menton de la rousse, tandis que ses lèvres esquissent un sourire triste.

— Moi aussi, Wefa. Depuis toujours.



Stéphane est assis dans les gradins pleins à craquer et regarde la représentation, penché vers l'avant, les avant-bras sur les genoux. Pour sa dernière fin de semaine à Kadpidi, la troupe a intégré dans son spectacle tous ses numéros du dernier mois, ce qui donne un show plus long qu'à l'habitude. De plus, elle a ajouté un nouveau sketch qui ridiculise la propension des gens à se surprotéger de tout : casques pour les vélos, ceintures pour les voitures, contrôle de l'alcool dans les espaces publics... La saynète montre évidemment que tout cela peut s'avérer parfaitement inutile et met en scène la mort d'un cycliste, le décès d'une femme dans un accident automobile, un gars soûl qui crève gelé dans un parc, le tout illustré par diverses performances d'acrobatie, de jonglerie et d'équilibrisme. Même s'il connaît une bonne partie du spectacle, le médecin l'absorbe tel un désert arrosé de pluie, non seulement émotivement mais physiquement. Sa fascination est cependant quelque peu gâchée par le rappel que le cirque quitte la région au début de la semaine. Et cette idée l'angoisse étrangement.

On en est à l'avant-dernier segment de la représentation, soit celui avec le tigre, la prestation qui impressionne le plus Stéphane. Comme toujours, Francus, nu et sans aucun signe de claudication, exécute autour du fauve sa mystérieuse chorégraphie animale ; comme les fois précédentes, il prend un couteau et s'entaille le bras pour laisser goutter un peu d'hémoglobine, puis blesse très légèrement le félin qui grogne, mais n'attaque pas ; comme au cours des performances antérieures, tous deux se blottissent l'un contre l'autre et lapent mutuellement leur sang, moment qui provoque toujours dans l'assistance des réactions diverses... mais, tout à coup, la bête retire sa gueule de la plaie du chauve et, en poussant un bref mais terrible rugissement, donne un coup de griffes vers le dompteur. Ce dernier a tout juste le temps de se reculer, mais la patte atteint tout de même son épaule droite et deux cent cinquante spectateurs glapissent d'effroi à la vue des griffes lacérant la peau. Stéphane, le souffle court, discerne parfaitement la grimace de Francus et les zébrures sanglantes qui apparaissent sur son épaule, mais le chauve bondit sur ses pieds et, reprenant sa position penchée, bras écartés, fait face au tigre. Il éructe son feulement animal, comme s'il voulait à son tour intimider le fauve. Celui-ci, en position d'attaque, fixe l'homme en grognant, le regard étincelant, et pendant quelques secondes, plus personne ne respire sous le chapiteau. Le médecin remarque le visage couvert de

sueur du chauve, la série de petites cicatrices sur son crâne qui paraissent plus rouges que d'habitude, et surtout son sourire, à la fois respectueux et altier. Puis, le grondement se module en une sorte de rauquement sourd tandis que le félin se couche, majestueux et calme, en observant le dompteur blessé non pas avec soumission mais avec déférence. Francus se redresse en poussant un grand soupir, ne retient plus son épuisement et sa douleur et, tout en grimaçant, dresse son bras indemne en l'air tel Arthur soulevant Excalibur. Les lumières s'éteignent et le demeurent longtemps. Le reste de la représentation sera-t-il annulé ? se demande Stéphane. Le brouhaha confus dans l'assistance démontre que les spectateurs s'interrogent aussi, mais les projecteurs se rallument enfin et, sur la piste, débute le segment final. Mais Stéphane, en tant que médecin, est trop préoccupé par l'état de Francus ; il se lève donc, descend les gradins et cherche un chemin vers les coulisses.

Après quelques hésitations, il pénètre dans l'antichambre du chapiteau, une vaste pièce où trône un large comptoir flanqué de miroirs éclairés avec des ampoules rondes latérales et sur lequel traînent des dizaines d'accessoires à maquillage. Il y a aussi des patères, des coffres ouverts, des vêtements qui jonchent le sol... Stéphane ressent une certaine émotion à se trouver ainsi dans l'antre des artistes, mais son regard est rapidement attiré par Francus, assis au centre de la salle sur un tabouret. Il porte un pantalon, mais son torse est dégagé et il se laisse examiner par Sarratou, qui a enfilé une robe de chambre. Légèrement à l'écart, Markitos, habillé de la même manière que la Noire, observe son patron en se frottant nerveusement les doigts. Le médecin remarque le nez légèrement enflé du mastodonte : se serait-il battu dernièrement ?

— Ç'a pas l'air très profond, commente Sarratou.

— Je peux jeter un coup d'œil ? demande Stéphane.

On se tourne vers lui, la Noire et le colosse avec suspicion, le dompteur avec curiosité.

— Excusez-moi d'intervenir, mais j'ai assisté au spectacle et comme je suis médecin...

— Eh bien, je serais fou de pas en profiter, lance Francus avec humour.

— Je peux me laver les mains ?

Sarratou lui montre du menton un bac d'eau dans un coin avec du savon. Stéphane va se stériliser les mains, puis rejoint le groupe. La Sénégalaise, indifférente, s'écarte un peu pour lui laisser de la place, mais en évitant Markitos. Le géant ne remarque pas ce mouvement de dédain, trop occupé à surveiller la scène, comme s'il craignait que le médecin soit en réalité un traître ou un tueur à gages. Stéphane découvre tout près une petite table portative sur laquelle traînent

différents accessoires de premiers soins, dont plusieurs morceaux de coton imbibés de sang. Il s'approche de Francus et est frappé par le grand nombre de cicatrices anciennes qui marquent aussi son dos et son torse. Il examine la nouvelle blessure à l'épaule droite, en touche les bords. Les quatre zébrures mesurent quelques centimètres seulement et deux d'entre elles saignent un peu plus. Il prend un coton, éponge doucement la plaie.

— Rien de grave, en effet. Je suggère tout de même que vous alliez à l'hôpital pour qu'on vous couse deux des quatre lésions.

— On a tout ce qu'il faut ici pour ça, commente Sarratou.

— Vous vous doutez bien que c'est pas la première fois que ça arrive, ajoute Francus d'un air entendu, les deux bras appuyés contre les cuisses.

— Hum... Si vous le voulez, je peux le faire.

— Et vous nous chargez combien ? demande la Noire avec un sourire arrogant.

— Mais... rien, voyons.

— J'avoue que je dirais pas non à de beaux points de suture professionnels, accepte le chauve.

Pourquoi Stéphane ressent-il une grande satisfaction ? Comme s'il soignait un personnage important ou une célébrité... Au même moment, Regina passe la tête dans la pièce et lance à Markitos et Sarratou que c'est à eux dans trente secondes. Le géant hésite, mais comme Francus lui assure qu'il va bien, il enlève sa robe de chambre et, nu, se dirige vers l'accès à la piste en invitant Sarratou à le suivre.

— Toi, dis-moi pas quoi faire ! rétorque la Noire avec hargne.

Pas du tout intimidée, elle laisse aussi tomber son vêtement et, jusqu'à ce qu'elle soit sortie, le médecin n'arrive pas à détacher ses yeux de son corps sculptural.

— C'est pas la joie entre ces deux-là, on dirait, commente-t-il en préparant le fil à suture.

Le chauve paraît préoccupé.

— Il y a une certaine tension, oui. Mais ça va se régler.

Stéphane prévient que ce sera un peu douloureux, ce à quoi son patient répond qu'il a l'habitude, puis il se met au travail, accompagné par la musique tonitruante mais sourde provenant de la piste. Francus se raidit un peu, mais n'émet aucun son, tandis que Stéphane examine les nombreuses cicatrices.

— On dirait que votre tigre est pas toujours docile...

— En effet. C'est pas parce qu'on arrive souvent à dompter la bête qu'elle l'est de manière définitive. Il faut demeurer vigilant, trouver l'équilibre...

Stéphane, tout en s'affairant, fixe le mince filet de sang qui coule de l'épaule.

— Je comprends parfaitement ce que vous voulez dire.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Francus tourne légèrement la tête vers l'arrière pour l'observer. Le médecin interrompt ses mouvements.

— Je suis allé vous voir dans votre kiosque de médium.

— Ah ? C'est possible.

— Et j'ai vu votre spectacle trois fois.

Le chauve hausse un sourcil intéressé.

— Trois fois ? Pourquoi donc ?

— Parce que c'est très... instructif.

Francus soutient son regard, comme s'il attendait que l'autre aille jusqu'au bout. Stéphane avale sa salive et ajoute :

— Et parce que ça me nourrit.

Pourquoi avoir choisi ce mot ? Qu'a-t-il voulu dire, au juste ? Pourtant, le dompteur semble comprendre, car il hoche la tête d'un air entendu. Puis il reprend sa position initiale et le médecin poursuit son travail en silence. Au bout de deux minutes, il coupe le fil et annonce que c'est terminé. Au même moment, tous les artistes, nus pour la plupart, entrent dans les coulisses en poussant des clameurs de joie.

— Et voilà ! s'écrie Wefa. Une autre saison couronnée de succès !

Francus se lève et, ravi, rejoint sa troupe. Tout le monde (ou presque) se fait l'accolade et ceux qui n'étaient pas vêtus enfilent une robe de chambre. À l'écart, Stéphane remarque que Regina, qui s'est allumée une cigarette, est plus sobre, plus distante que les autres, et que le chauve la félicite avec un peu moins d'enthousiasme. Il dénote aussi que quelques membres démontrent moins de chaleur envers Markitos. Enfin, discrètement, il va se laver les mains.

Le géant s'informe de l'épaule de Francus et ce dernier affirme qu'il y avait longtemps qu'il n'avait pas été soigné par un médecin.

— Merci, docteur... docteur comment, au fait ?

On se tourne vers Stéphane. Celui-ci, en s'essuyant, dit son nom de famille avec une réserve qui ne lui est pas habituelle. Mais il insiste pour qu'on l'appelle par son prénom.

— Il est venu voir notre spectacle trois fois, précise Francus.

— Un vrai fan, commente Regina, ironique.

— Ah, mais je vous reconnais, *señor*, intervient Wulf en s'approchant. C'est vous qui, l'autre jour, avez participé au numéro de boxe avec Lux. Vous aviez gagné, si je me souviens bien. *Enhorabuena !*

Il lui tend la main, que Stéphane serre, à la fois enchanté et intimidé. Lux, à l'écart, s'allume un joint avec un sourire sournois.

— Pour vous remercier de m'avoir soigné, je vous invite à sortir avec nous, propose Francus. C'est notre wrap party, je vous paie un

verre. Ça vous dit ?

— Hum, c'est... Oui, pourquoi pas ?

— Mais avant, on prend une première shot ici ! clame Laurus en faisant sauter le bouchon d'une bouteille de champagne que, discrètement, il est allé chercher à sa table de maquillage.

Toute la troupe crie son approbation et les verres se remplissent. On en sert un à Stéphane et celui-ci trinque avec les autres, aussi fébrile qu'un adolescent qui est accepté par la bande la plus populaire de son école.



Debout dans le salon, Joël regarde l'heure. Vingt-deux heures, et pas encore de signe d'Émilie. Il consulte à nouveau son cellulaire d'un air embêté.

— Mais pourquoi elle répond pas à mes textos ?

Martine, assise dans le divan, sirote son thé.

— Peut-être que la batterie de son téléphone est vide...

— Moi, à quatorze ans, si j'avais pas donné de nouvelles à dix heures, j'aurais été dans le trouble ! lance Nicholas en enfilant ses souliers dans le vestibule.

Joël veut savoir à quelle heure il va rentrer. L'ado répond que ce sera tard puisqu'il ne travaille qu'à midi demain, puis il s'en va. Joël s'écroule dans un fauteuil et prend une grande respiration. Martine porte la tasse à sa bouche, la tête ailleurs, la main dans les cheveux. Elle semble préoccupée, attitude que son mari ne lui a vue que rarement, et il doute que ce soit à cause de leur fille. Elle pose sa tasse de thé sur la petite table centrale et demande presque distraitemment :

— T'as fait quoi, après-midi ?

J'ai fourré avec une femme qui, elle, aime le cul.

— Mon rapport à la SQ. Toi, ton père va bien ?

Elle soupire, toujours la main dans les cheveux.

— Oui, ça va... Mais pendant que j'étais chez lui, le CHSLD m'a appelée... Monsieur Plamondon est mort ce matin.

— Oh...

— Ça crée un peu le foutoir au Centre. Ils m'ont demandé si je pouvais les aider quelques heures, mais je leur ai dit que j'avais pas le temps aujourd'hui, à cause de mon père...

C'est donc cela qui la bouleverse. Maladroit, le policier va s'asseoir à ses côtés et pose sa paume sur sa cuisse.

— Je suis désolé, mamour... Tu parles d'une criss de semaine de fous !

Elle a une moue fataliste.

— Il était usé, magané... C'est même incroyable qu'il ait duré si

longtemps.

— Pourquoi tu me l'as pas dit quand je suis rentré tout à l'heure ?

— Je sais pas, ç'a pas adonné...

Il hausse un sourcil étonné.

— Quand même, tu l'aimais beaucoup, ce vieux...

Elle émet un petit « hmmm-hmmm » distrait, en se massant la nuque. Joël penche la tête sur le côté, de plus en plus surpris.

— Je pensais que tu réagirais plus que ça...

Elle réplique alors froidement :

— Excuse-moi, Joël, mais apprendre que mon employé est un assassin a rempli toute ma capacité de bouleversement !

Voilà ce qui la tourmente. Comme pour lui donner raison, elle poursuit :

— En passant, pourquoi ce sont tes collègues qui sont venus me poser des questions sur Olivier et pas toi ?

— Un mari qui interroge sa femme, ça aurait fait bizarre, non ?

— Pourtant, tu as bien interrogé Guillaume, toi, même si tu le connais...

— C'est différent.

— Il t'a vraiment dit qu'il a pas la moindre idée pourquoi Olivier voulait le tuer aussi ?

Joël retire sa main de sur sa cuisse, lassé. Ça doit bien être la dixième fois qu'elle revient là-dessus.

— Non, pas la moindre.

Il consulte à nouveau son cellulaire et, exaspéré par le silence d'Émilie, se lève.

— Criss, ç'a aucun bon sens qu'elle nous donne pas de nouvelles !

— Ah ! Calme-toi, là ! Elle nous avait dit qu'elle mangerait chez Juliette en rentrant de Montréal.

— Ils ont fini de souper certain à cette heure-ci !

— Elles sont sûrement allées rejoindre Anne-Sophie ou d'autres filles au parc Woodyatt...

— Oui, mais il commence à être tard, là !

— Elle rentre toujours à dix heures trente maximum, tu le sais bien. Veux-tu te calmer un peu ?

Il effectue quelques pas, irrité par la confiance de sa femme, puis il pense à une chose.

— Ce matin, elle s'est rendue chez Juliette en vélo, non ? Ça veut dire qu'elle va revenir en bicyclette ? À dix heures et demie !

— Elle a des lumières sur son vélo, arrête donc de t'inquiéter !

Si elle lui dit une autre fois de ne pas s'inquiéter ou de se calmer, il pique une crise ! Il ne peut s'empêcher de lier l'absence de sa fille à ce qui s'est passé à sa sortie de l'hôtel plus tôt. Mais ça, Martine l'ignore. Elle ne pourrait même pas se douter que son mari la trompe,

évidemment. Elle qui est si convaincue que sa famille est parfaite ! Les nerfs à fleur de peau, il annonce qu'il s'en va au parc.

— Jo, franchement, tu vas la gêner devant ses amies. Patientons au moins jusqu'à dix heures et demie...

— Même à dix heures et demie, tu t'inquiéteras pas, alors je suis aussi ben d'y aller tout de suite !

Sa femme lève la tête vers lui, surprise.

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Tu t'inquiètes jamais des enfants, jamais de nous deux, jamais de la vie ! Parce que tout va bien dans ton monde pis tout ira *toujours* bien !

Ça y est, il a dérapé, il le voyait venir, et il s'attend à ce que Martine lui lance un regard empli d'incompréhension, comme toujours. Mais pas cette fois. Assise dans le divan, elle continue de se jouer dans les cheveux en le fixant avec une sourde colère teintée de lassitude.

— Je le sais pas ce que t'as, Joël, mais tu vas pas bien...

— Câlisse, tu t'inquiètes plus d'Olivier que de ta fille, c'est pas des farces !

— Tu vas *vraiment* pas bien.

— Parce que c'est moi le problème, évidemment ! Ça peut juste être moi ! Toi, t'as rien à te reprocher, c'est sûr !

— Et toi, tu me reproches quoi, au juste ? À part le fait qu'on baise pas assez à ton goût, même si c'est normal qu'après vingt ans on s'envoie moins en l'air qu'un...

— Crisse-moi la paix, avec ton ostie de normalité !

— ... qu'un jeune couple qui commence, tu me reproches quoi, hein ? Moi, je sors pas dans les bars plus souvent qu'avant, je suis pas impatiente avec les enfants, je me crosse pas sur Internet, je... Ben oui, Joël, je le sais que tu te tapes du porno, voyons, regarde-moi pas de même ! Tu me prends pour une conne ?

— Je... j'en regarde presque plus !

Parce que je te trompe, Martine, parce que je peux enfin me satisfaire ailleurs que sur Internet !

Mais elle reprend :

— Alors, qu'est-ce que j'ai ? Dis-le-moi !

— Entends-tu ton ton ? Le ton de celle qui est convaincue qu'elle a rien à se reprocher, qu'elle est parfaite, qu'elle...

— Si on baisait tous les jours, tout irait bien, c'est ça ?

— Pas si tu baisais de la manière que tu le fais en ce moment, non, je pense pas !

— Ah, ben oui, tu rêves d'une cochonne comme sur tes sites pornos ! Tu veux m'enculer en me traitant de salope, c'est ça ? Tu crois que c'est aussi simple, Joël ? Je deviens la reine des putes, pis

hop ! tout est réglé ?

— Entre être enculée pis faire l'étoile de mer, y a une ostie de marge ! Faut toujours que t'exagères, hein ? Faut que tu ridiculises ce que je ressens pour te déresponsabiliser de tout !

— Si j'exagère, c'est quoi, d'abord, le *problème* ?

Bien assise dans le divan, les bras croisés, elle ne crie évidemment pas. Elle est condescendante, agacée, mais pas de cris. Lui, par contre, a levé le ton et il sait que cela annonce sa défaite. Il prend une grande respiration, les lèvres tremblantes ; une tension insoutenable gonfle dans son ventre, sur le point de jaillir hors de lui en formant les mots « Je ne t'aime plus, Martine », mais il se retient, car il ignore si c'est vrai, s'il le pense vraiment, s'il ne veut pas plutôt dire « Je ne te désire plus » ; mais serait-ce mieux ? Qu'est-ce qui est pire, entre les deux possibilités ? À moins que l'une dépende de l'autre...

Il se met en marche vers le vestibule.

— Je vais voir au parc.

Derrière lui, Martine n'ajoute rien.

Dans sa voiture, il s'oblige à respirer profondément. Il tourne dans la rue des Plaines pour rejoindre la route des Résistants, mais à la hauteur du chemin de fer, il reconnaît sa fille qui déambule le long du trottoir, accompagnée d'Anne-Sophie. Toutes deux avancent à côté de leur vélo qu'elles tiennent par les poignées. Pourquoi ne roulent-elles pas ? Le policier remarque enfin la démarche erratique d'Émilie et il comprend.

Ça y est. La première brosse. Il fallait que ça arrive.

Et le jour même où elle t'a vu sortir d'un hôtel... Un hasard ?

Il se gare près du trottoir. En voyant un homme s'approcher d'eux, Anne-Sophie s'arrête, craintive, mais Émilie souffle :

— Merde... mon père !

Elle s'efforce de prendre une attitude plus assurée, mais sans grand résultat. Anne-Sophie explique qu'elle la raccompagnait justement chez elle.

— Pis pourquoi vous roulez pas en vélo ?

— Mon vélo est... brisé, marmonne Émilie d'une voix molle.

— Ah bon ? Qu'est-ce qu'il a ? Il a trop bu ?

Elle émet un ricanement bête. Anne-Sophie, mal à l'aise, remonte sur sa bécane, dit à son amie d'arriver tôt pour le souper de demain puis s'éloigne en souhaitant bonne soirée à Joël. Celui-ci la salue d'un ronchonnement avant d'intimer à sa fille de l'attendre dans la voiture. La démarche incertaine, elle obéit, tandis que le policier installe la bicyclette sur le support fixé au toit de la Lexus. Il retourne ensuite derrière le volant, mais ne démarre pas tout de suite. Il s'efforce d'adopter une attitude conciliante.

— Il se passe quoi, demain ?

Émilie tente de jouer la désinvolté, mais son élocution est trébuchante tandis qu'elle explique qu'il y a un party chez Juliette pour son anniversaire.

— Ça va-tu dégénérer comme ce soir ? demande son père sur un ton ironique.

— Comment ça ?

— Vous avez bu au parc, hein ?

— Ben là... Un peu...

— Pas juste un peu, ma belle. Je pense que t'as appris quelque chose, hein ?

Elle ne répond pas. Malgré la pénombre, Joël remarque son faciès flou, hagard, celui qu'arbore tout adolescent au terme d'une beuverie. À nouveau, Joël, avec un pincement au cœur, réalise qu'Émilie vieillit... et qu'elle est donc plus lucide. Il se frotte le nez et regarde le chemin de fer à une quinzaine de mètres devant lui. Il doit tirer cela au clair. Il n'a pas le choix. Ne serait-ce que pour se rendre compte qu'il délire.

— Je t'ai vue revenir de Montréal, cet après-midi... Tu m'as vu aussi, non ?

Elle ne dit toujours rien, la tête penchée, la respiration un peu bruyante. Joël caresse nonchalamment le volant.

— Tout un hasard, quand même. Je sortais d'un hôtel où j'ai rencontré un indic, pis...

— Hé boy, p'pa, j'espère que t'es meilleur que ça quand tu interrogues un suspect...

Cette phrase, prononcée avec une ironie adulte et détachée, le frappe directement au ventre. Il se tourne vers elle, affectant un air interloqué.

— Hein ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Devant la voiture, les panneaux ferroviaires se mettent à clignoter d'une lumière rouge tandis que la barrière de sécurité s'abaisse.

— Milie, je sais pas à quoi tu penses, mais tu te fais des idées. C'est pour ça que t'as bu, ce soir ? Parce que tu...

— Hey, tous les ados finissent par prendre leur première brosse un jour !

Elle renverse sa tête au fond de la banquette et ferme les yeux, incommodée autant par les paroles de son père que par l'alcool qui lui barbouille l'estomac. Joël s'humecte les lèvres.

— Je suis un enquêteur, trésor, on rencontre très souvent nos indicateurs dans une chambre d'hôtel...

Elle soupire en effectuant un geste las.

— OK, OK... c'est beau...

Elle souffle ces mots sans grande conviction et Joël est loin d'être persuadé qu'elle le croit vraiment. Il ne peut tout de même pas lui

demander de ne pas parler de cette histoire à Martine : ce serait aussi pire que d'admettre sa culpabilité. Au loin, le grondement du train gonfle dans le silence de la nuit tandis que le policier se sent obligé d'insister :

— C'est vrai que ces temps-ci, on a une passe un peu difficile, maman pis moi, toi-même tu l'as remarqué. Mais ça va pas mal au point de... Ça va s'arranger, ma chouette, faut pas que tu t'inquiètes.

— Je m'inquiète pas. De toute façon, ça fait un boutte que j'ai compris que l'amour, le couple, pis tout ça... c'est de la bullshit...

Cette fois, ce n'est pas un coup au ventre que Joël ressent, mais une véritable déchirure, en même temps que ses oreilles bourdonnent du vrombissement qui monte et que la rue vibre légèrement sous la Lexus. Il tend la main vers l'adolescente.

— Non, non, trésor ! Faut pas que tu penses ça ! Il faut pas que...

Elle ouvre soudain la portière, se penche et vomit au moment où le train passe à toute vitesse devant la voiture. Son père s'incline vers elle et tandis qu'elle hoquette, il lui caresse le dos comme lorsqu'elle était toute jeune et qu'il voulait l'endormir contre lui, et même si le hurlement de la locomotive couvre ses paroles, il ne cesse de répéter, les yeux humides :

— Émilie... Ma petite Émilie...

Dix minutes plus tard, il guide sa fille titubante jusqu'à l'intérieur de la maison. Martine s'empresse de l'aider et tous deux montent l'adolescente jusque dans son lit. De retour au salon, le policier explique à sa femme qu'Émilie a bu dans le parc et elle hoche la tête.

— C'est de son âge. J'ai pris ma première cuite autour de quatorze ans, moi aussi...

En robe de chambre, assise dans le divan et les jambes repliées sous elle, elle parle froidement, encore dans l'ambiance de leur engueulade de tout à l'heure. Et, bien sûr, la brosse de sa fille ne l'inquiète pas. Joël pourrait lui révéler qu'Émilie a décrété que l'amour n'était qu'illusion et que si elle pense ainsi, c'est sans doute de leur faute à eux, à cause de l'exemple qu'ils lui donnent. Oui, Joël pourrait lancer tout cela à la face de sa conjointe, mais il n'ose pas. Elle risquerait d'en discuter avec Émilie et celle-ci pourrait raconter la scène de l'hôtel... Car Joël ne sait toujours pas si elle a cru ou non sa version de la rencontre avec un indic. Martine, elle, y croirait-elle ?

Il se tait donc. Tous deux demeurent ainsi dix longues minutes sans se parler, séparés par un silence qui s'apparente à un mur que chaque seconde épaissit.

Un peu plus tard, couché dans son lit et tournant le dos à sa femme endormie (elle lui a à peine dit bonne nuit), Joël n'arrive pas à trouver le sommeil. Il est en train de tout foutre en l'air. Qu'est-ce qui lui a pris ? Pourquoi a-t-il agi ainsi ?

Il pense à Kadpidi. À cette petite ville tranquille fourmillante de familles comme la sienne. Il pense au Humanus Circus installé dans le coin depuis un mois. Dans son esprit, ces deux images prennent la forme d'une tache d'encre s'étalant sur une feuille de papier vierge. Et dans cette flaque sombre se reflète le sourire de Francus.

Il serre l'oreiller avec force sous sa tête. Non, pas question qu'il gâche tout.

Pas question !



Comme toujours, leur point de rendez-vous est le McDonald's. Nicholas, assis à une table, attend ses amis en mangeant une frite format jumbo et en feuilletant une copie du journal local. Normalement, les trucs qu'on y lit rappellent seulement à l'adolescent à quel point il habite une ville ennuyante où il ne se passe jamais rien... Mais les deux dernières éditions ont été différentes. Celle de cette semaine titre en première page, en gros caractères rouges : « Un second meurtre à Kadpidi ». L'exception qui confirme la règle, se dit Nicholas. On va jaser de ça pendant des années dans le coin, c'est certain.

Il lit l'article entre les lignes. Comme le journal est sorti il y a deux jours, on ne parle évidemment pas de l'assassin que son père a arrêté. Olivier Tanguay, songe Nicholas en secouant la tête d'incrédulité, la bouche pleine de frites. C'est tout de même incroyable. Puis, il observe la photo de la seconde victime, Vincent Boutin. Il bouffe en étudiant ce visage qui, sur le moment, ne lui dit rien du tout, puis sa mâchoire s'immobilise et il hausse les sourcils.

— Ah ben, criss...

À ce moment, Burbon et Charles entrent dans le restaurant.

— Yo, Nic, qu'est-ce que tu fais ? Ça fait dix minutes qu'on te texte pour te dire qu'on est dehors !

Nicholas se lève en laissant le journal et son verre vide sur la table et rejoint ses amis en dressant les bras.

— Mon cell est vide ! Pis d'habitude, on s'attend en d'dans !

Et tous les trois s'obstinent en sortant.



Vers vingt-deux heures trente, Stéphane et la troupe du cirque se retrouvent tous à La Clique, peu fréquentée le dimanche soir. Francus paie une tournée à toute la bande, y compris au médecin, et ils trinquent à leur saison qui, même si elle a été plus courte, a connu un grand succès. Ils boivent vite, ils boivent beaucoup, ils sont tapageurs

et les six autres clients leur décochent des regards soit embarrassés, soit agacés, bien qu'ils soient désormais habitués aux frasques de ces marginaux. Deux d'entre eux quittent même l'établissement dès l'apparition du groupe.

Tous s'amusent, mais l'ambiance est particulière : Laurus, Wefa et surtout Sarratou évitent Markitos, qui lui-même semble plus inquiet que de coutume. Regina, pour une fois, a l'esprit à la fête et, à l'occasion, Francus lui jette de brefs coups d'œil équivoques.

Ces détails échappent évidemment à Stéphane, trop ravi d'être accepté par la bande, en particulier par Wulf, habillé comme s'il se rendait à un gala de couturiers branchés, et qui lui semble un vieux complice. Même Laurus, plus grande folle que jamais (il imite une chanteuse d'opéra entre chaque *shooter*), lui paraît tout à fait distrayant, contrairement à la première fois où il avait été témoin de ses pitreries, dans ce bar, il y a un mois.

Vers minuit, Laurus commence à danser au centre de la salle, même si le volume de la musique rock n'est pas si élevé. Comme il est plus habitué à se dandiner sur de la pop, ses mouvements fluides et efféminés sont en parfait contraste avec le style musical, au grand amusement de ses amis. Deux hommes qui jouent au billard s'intéressent au spectacle, du moins l'un des deux qui rigole ferme, tandis que l'autre lui prête à peine attention. Lux, de son côté, est allé draguer deux filles seules à une table et si l'on se fie à leur mine peu avenante, elles ne tarderont pas à l'éconduire.

Regina se lève et sort dans le stationnement où elle fume une cigarette en observant le boulevard Laurence sur lequel, à cette heure, ne passe qu'une voiture aux dix minutes. Elle entend la porte du bar s'ouvrir derrière elle et se retourne : c'est Francus qui la rejoint, les mains dans les poches de son pantalon blanc, le visage sérieux.

— Encore chanceux qu'il ait pas fait trop chaud aujourd'hui, dit-il en enlevant une poussière sur sa chemise noire. Sinon, l'odeur des cadavres dans l'entrepôt aurait pu se répandre sur le site.

Elle ne réagit pas, attend la suite, presque ironique. Francus poursuit :

— Demain, pendant qu'on va tout démonter, tu te débarrasseras des corps. C'est toi qui nous as mis dans la merde, alors je pense que c'est à toi de te débrouiller.

— Quelle merde ? T'as vu de la merde, toi, depuis qu'ils sont morts ?

Il ne répond pas, mais affecte une moue vexée. Regina penche la tête sur le côté, ses longs cheveux blonds pendant sur son épaule droite.

— Pourquoi t'as cette face-là ? Tu devrais être content pour moi. Depuis mon arrivée dans votre troupe que je ressens une ostie de faim

que je suis pas capable de calmer. Pis là, enfin, je suis en train de trouver la nourriture pour me rassasier.

Francus hoche du chef d'un air entendu.

— Le pouvoir, c'est ça ? Comme celui que t'avais quand t'étais reine il y a une douzaine d'années, ou quand tu dirigeais ton donjon à Montréal...

Elle secoue la tête.

— Non, pas tout à fait.

Elle revient à la route, les yeux dans le vague.

— J'ai longtemps cru que c'était le pouvoir qui m'intéressait pis que je regrettais d'avoir perdu. Mais l'autre soir, j'ai compris que c'est pas ça.

— C'est quoi ?

Elle prend une touche de sa cigarette et rejette la fumée.

— La liberté.

Le front de Francus se plisse.

— La liberté de tuer ?

— Non. La liberté de faire ce que je veux, mais c'est en tuant à nouveau que je m'en suis rendu compte. Tuer est pas un but, c'est un moyen parmi tant d'autres. J'ai enfin réalisé que finalement, j'ai pas besoin de diriger un royaume, un bordel ou quoi que ce soit pour être libre.

— Eh bien, sois libre. C'est exactement ce que nous sommes tous, dans notre troupe : libres.

Elle se tourne vers lui.

— Ah, ouais ? Alors pourquoi, jeudi soir, t'étais tellement en criss quand j'ai éliminé ces deux morons ?

Le chauve ne répond rien, mais les muscles de sa mâchoire se tendent et se relâchent spasmodiquement. Regina continue :

— Tu veux nous ouvrir les yeux, oui, d'accord... Tu veux aider les gens à assumer, OK. Je crois que t'as raison. Mais depuis que je suis dans votre gang, je me dis qu'il y a quelque chose de plus en toi. Une faim plus inavouable, peut-être même inconsciente jusqu'à un certain point...

Elle avance d'un pas vers lui. Il y a quelque chose de nouveau en elle, une attitude plus animale, plus sensuelle. Elle marmonne :

— T'es pas en criss parce que j'ai tué ce couple. T'es en criss parce que j'ai pris cette décision de mon propre chef. Malgré le fait que t'arrêtes pas de répéter que t'es pas notre boss.

Un éclair d'indignation traverse le regard du dompteur.

— Tu crois donc pas que je veux vous aider ?

— Oui, je crois que tu le veux vraiment. Mais ça empêche pas ce que j'ai dit. Pis c'est pour ça que t'hésites à crisser Markitos à la porte : parce que l'idolâtrie que ce gros épais te porte nourrit ta faim secrète.

Sans Markitos, tu perds ton fan numéro un, celui qui te rappelle constamment ton importance pis ta réussite...

Cette fois, Francus paraît troublé. Regina lance sa cigarette sur le bitume.

— La preuve que tu souhaites nous aider, pis que tu y arrives, c'est qu'après trois ans, j'ai finalement trouvé comment apaiser ma faim. Ça, c'est en partie grâce à toi.

Mi-moqueuse, mi-sérieuse, elle donne une petite tape sur l'épaule de son collègue, qui ne bronche pas, et elle retourne à l'intérieur. Francus demeure une minute de plus à l'extérieur, le regard sombre. Regina a-t-elle raison ? Lit-elle en lui mieux qu'il n'y arrive lui-même ?

Il claque la langue d'agacement. Pas question qu'il gâche sa soirée à cause de Regina. Il pensera à cela demain, ou sur la route quand ils partiront mardi matin.

De retour dans le bar, il constate que la fête se poursuit. Le médecin rigole avec les membres de la troupe ; Sarratou se tient toujours loin de Markitos, mais au moins parle aux autres ; Lux, qui a sans doute été remercié par les deux filles, est revenu boire à la table. Il n'y a que Wulf qui s'est assombri. Il fixe son amoureux qui danse de manière caricaturale, mais maintenant plus près du joueur de billard qui se marre depuis tout à l'heure. Laurus, fier d'avoir un admirateur, en profite pour lui donner un show privé. Le type rit de plus belle, il applaudit, mais sans moquerie, sincèrement divertie par le spectacle. Son ami, tout en jouant son coup, se contente d'un simple sourire amusé. Francus revient à Wulf qui, de loin, observe la scène. Il connaît ce regard noir qu'affiche l'Espagnol, un regard qui en général annonce du grabuge. Le chauve caresse la cicatrice de son cou. Évidemment, il n'empêchera pas Wulf d'agir. Mais s'il le faut, il *encadrera* la situation. Comme il l'a toujours fait. Encadrer, ce n'est pas contrôler ; voilà ce que Regina s'entête à ne pas comprendre.

Il va au zinc et commande un rhum. Fab, le barman, est manifestement ennuyé par le sans-gêne de cette bande d'effrontés, mais il ne peut refuser des clients qui sont venus si souvent et qui consomment tant, surtout un dimanche. Sarratou s'approche alors de Francus.

— Finalement, t'as pris une décision à propos de Markitos ?

Le dompteur avale une gorgée de son verre sans se presser.

— Wefa m'a dit qu'on en parlerait une fois à Granby.

— Je sais, mais je veux te dire quelque chose tout de suite. Même si tu réussis à convaincre toute la troupe de garder Markitos, moi, j'accepterais jamais ça.

— Tu ferais quoi, au juste ?

— Je resterais pas dans le cirque, ça, c'est sûr... Et... je ferais peut-être autre chose.

Francus hausse un sourcil.

— Quoi ? Tu éliminerais Markitos ?

Sarratou hésite, comme si elle-même doutait de ses propres menaces, mais elle reprend rapidement une expression résolue.

— Je le sais pas, mais je te préviens juste que j'accepterais pas ça.

Le visage de Francus se durcit.

— Le Humanus Circus pliera pas devant le chantage, Sarra. Jamais.

— Prends ça comme tu veux.

Elle retourne à la table. Francus soupire et s'envoie une gorgée de rhum. C'est vraiment le bordel. Et tout ça à cause de Markitos, il faut bien en convenir... Que se passera-t-il si le colosse perd à nouveau le contrôle pendant une baise ? Ils ne seront pas toujours aussi chanceux qu'ils l'ont été jeudi. Peut-être n'a-t-il pas le choix de se débarrasser de lui, finalement. Il repense à ce que lui a dit Regina.

Sans Markitos, tu perds ton fan numéro un, celui qui te rappelle constamment ton importance pis ta réussite.

Il voudrait se moquer de ces paroles, mais il n'y arrive pas vraiment. Merde ! il doit penser à tout cela à tête reposée...

Stéphane, de son côté, est de plus en plus soûl, mais contrairement à ses cuites des dernières années, son ivresse n'a aucun arrière-goût d'amertume. Il regarde autour de lui avec un sourire niais. Laurus s'est arrêté de danser pour se commander un verre et le joueur de billard qui rigolait avec lui se dirige vers les toilettes. Aussitôt, Wulf, lui-même plutôt avancé dans son ébriété, se lève et le suit d'un pas imprécis. Il le rejoint dans le petit couloir, lui agrippe l'épaule et lui dit quelque chose. L'autre paraît surpris et pose une question. Wefa, qui observe la scène, marmonne, amusée :

— Et voilà...

Wulf ouvre la porte au fond du couloir et fait signe au gars. Celui-ci ricane avec dédain, secoue la tête en un geste de dénégation, mais l'Espagnol l'attrape par les bras et le pousse de force dehors. Il sort à son tour et la porte se referme derrière eux. La rousse se lève en annonçant :

— Si vous voulez voir de l'action, c'est le moment.

Et, en gloussant, elle marche vers le corridor, suivie de Markitos qui paraît inquiet. Stéphane, indécis, se lève aussi, tandis que Regina, Lux et Sarratou restent assis, indifférents. Au bar, Francus termine son verre d'un trait et rejoint les autres dans le couloir. Tous les quatre franchissent la porte.

À l'extérieur, à quelques mètres du grand conteneur, Wulf et le type se battent déjà. L'unique lampadaire allonge tellement leurs ombres qu'on dirait presque qu'ils sont quatre à se bagarrer. Stéphane remarque avec stupeur que ses trois compagnons n'interviennent pas : Francus, les bras croisés, le pouce sous le menton, observe la scène

avec attention, Markitos se frotte les mains, mais ne bouge pas, et Wefa s'allume tranquillement une cigarette. L'Espagnol, de toute évidence trop soûl pour remporter la victoire, tente à trois reprises de frapper son adversaire, mais celui-ci n'a aucune difficulté à esquiver. Ce dernier, d'ailleurs, ne veut manifestement pas en arriver aux poings et, tout en repoussant Wulf, lui crie :

— Criss, je riais avec ton chum, je le cruais pas ! Je suis hétéro, ciboire !

Wulf titube, retrouve son équilibre, ses vêtements colorés et chics froissés, sa queue-de-cheval défaite, ses longs cheveux collés au visage. D'une voix de poivrot, il maugrée en espagnol quelque chose qui sonne comme une insulte. Le type insiste, dit qu'il a une femme et des enfants, prend les autres à témoin.

— Parlez-y, à votre ami !

Wulf profite de la distraction de son adversaire pour le frapper à la joue gauche, ce qui déclenche un étrange frisson chez Stéphane. Le gars vacille en jurant, la colère envahit son regard jusqu'à maintenant indulgent et il se précipite pour donner un premier coup que l'Espagnol réussit à stopper. Un second fuse tout aussi vite et percute le nez de Wulf, qui recule de plusieurs pas en battant des bras. Stéphane sent une tension monter en lui et lorsqu'un second impact, cette fois à l'estomac, oblige le membre de la troupe à se plier en deux, le médecin serre les poings. Personne ne va donc intervenir ? Wefa fume sa cigarette, Markitos observe la scène toujours avec cette crainte vague et incongrue... et Stéphane réalise alors que Francus s'intéresse à *lui* plutôt qu'à la bataille.

— Qu'est-ce que tu ressens ?

Stéphane fronce les sourcils.

— En ce moment même, face à ce combat..., reprend le chauve. Qu'est-ce que tu ressens ?

— Je... je sais pas, une... De la tension ?

— Sois plus précis.

— De... la colère ?

Francus secoue la tête avec une grimace. Perplexe, Stéphane regarde à nouveau la rixe. Wulf a réussi à atteindre une seconde fois le type, mais ce dernier lui allonge un direct au menton qui précipite l'Espagnol au sol. Stéphane revient à Francus, les poings toujours serrés. Pendant une ultime seconde, il tente de retenir les mots qui sont sur le point de franchir ses lèvres, mais il finit par les prononcer avec une malsaine délectation :

— De l'excitation.

Francus hoche la tête.

— Tu vas te calmer, maintenant ? beugle le gars qui, malgré son emportement, essaie de reprendre contenance. Lève-toi pis crisse ton

camp, c'est-tu ass...

Le poing de Stéphane lui éclate la pommette droite. Il trébuche, mais conserve son équilibre et découvre son nouvel agresseur au moment où celui-ci le frappe à nouveau au visage à deux reprises, puis lui assène trois coups dans l'estomac. Tandis que son adversaire, cassé en deux, cherche sa respiration en râlant, Stéphane lui envoie son genou en plein visage, le projetant ainsi au tapis. L'œil fou, il soulève son pied au-dessus de lui dans l'intention de lui écraser la face lorsque Francus le retient doucement par le bras.

— Du calme. Se nourrir ne veut pas dire se gaver. Sinon on peut avoir de graves ennuis.

Stéphane, haletant, jette des regards ahuris autour de lui. Markitos aide Wulf à se relever tandis que Wefa rejette la fumée de sa cigarette en toisant le médecin. Celui-ci renifle et hoche la tête en reculant de quelques mètres. Le type, lui, en crachant du sang, toujours le souffle court, se met péniblement sur pied et, d'une voix sonnée, grommelle qu'il va prévenir les flics. Francus s'approche de lui, les mains dans le dos.

— Vraiment ? Vous devrez leur expliquer qu'avant de vous faire rosser, vous avez bien arrangé le portrait de notre ami...

Et il pointe Wulf qui, soutenu par Markitos, reprend peu à peu ses esprits, le visage ensanglanté.

— Je... je me suis défendu ! balbutie le gars, encore groggy.

Le dompteur avance d'un nouveau pas.

— La police fera pas grand-chose, et vous le savez. Une amende, peut-être quelques jours en prison. Vous-même allez sûrement écoper aussi. Mais la différence...

Deux pas supplémentaires. Il est maintenant très près du type.

— ... la différence, c'est que nous, nous vous retrouverons.

Le gars le dévisage et, enfin, une nuance de peur traverse ses yeux enflés.

— Sauf si vous partez tout de suite en oubliant toute cette histoire, ajoute le chauve.

L'autre essuie le sang sur son visage, troublé. Stéphane suit la scène avec fascination en frottant ses jointures douloureuses. Au même moment, la porte arrière du bar s'ouvre et Laurus sort.

— Qu'est-ce que vous faites, coudon ? Une crossette de groupe ?

En apercevant Wulf qui grogne en reprenant ses esprits, il soupire d'un air exaspéré et le rejoint rapidement. Tout en le soutenant et en lui remplaçant les cheveux, il le réprimande avec un mélange de tendresse et de colère. Simultanément apparaît l'autre joueur de billard qui, affolé, s'élance vers son compagnon.

— Vic ! Merde, qu'est-ce qui se passe ?

Vic marmonne des « Ça va, Phil, ça va... » Phil, outré, menace à

son tour de prévenir les flics, mais Vic rétorque que ce n'est pas nécessaire, qu'il veut juste oublier tout ça et, en grimaçant de douleur, titube vers le stationnement à l'avant du bâtiment. D'abord stupéfait, Phil suit enfin son ami à contrecœur, après avoir promené son regard méprisamment sur tout le groupe. Wulf se dégage de l'étreinte de son amant et s'approche en vacillant de Stéphane.

— Je n'avais pas besoin de ton aide !

Le médecin le dévisage un moment, puis murmure :

— Je l'ai pas fait pour toi mais pour moi.

Wulf, le visage tuméfié, réfléchit un instant à ces paroles puis esquisse un sourire entendu. Ensuite, il s'écarte et vomit, soutenu par Laurus qui roule des yeux de lassitude. Celui-ci annonce d'un air désolé que lui et son amoureux rentrent au camp.

— Attendez-nous dans un des pick-up, je vais voir si d'autres désirent aussi partir, dit Francus.

Il retourne à l'intérieur, accompagné de Markitos et de Wefa. Après hésitation, Stéphane les suit. Dans le couloir qui mène à la salle, ils tombent sur Fab, qui était sur le point de sortir pour s'assurer que tout allait bien.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je vous préviens, je veux pas de bagarre dans mon bar ! Sinon, je vais être obligé de vous demander de...

Tout à coup, la musique rock qui jouait en sourdine se métamorphose en rythme worldbeat tonitruant. Ahuri, le barman marmonne un « Que c'est ça ? » déconcerté puis tourne les talons.

Profitant de la courte absence du serveur, Sarratou a débranché le iPhone de Fab pour le remplacer par le sien. Elle a sélectionné une pièce d'Angélique Kidjo et, devant le comptoir, elle ondule sur place, extatique, les mains dans sa formidable crinière frisée, en criant les paroles de la chanson à pleins poumons. Appuyée au zinc, Regina boit un verre en observant sa collègue d'un air amusé. Lux, lui, est resté assis seul à leur table et s'allume un joint. Les quatre autres clients paraissent totalement abasourdis.

— Hey, hey, c'est moi qui contrôle la musique ici ! s'écrie Fab en se précipitant vers le iPhone. Pis toi, pas de dope en d'dans !

— Mon amie la trouve plate en ostie, ta musique, marmonne Regina.

Francus, à l'écart, suit la scène des yeux, reprenant son faciès attentif, les mains dans le dos. Fab atteint enfin la console et il débranche le fil du iPhone. Angélique Kidjo se tait et la Noire, découragée, s'approche du barman.

— Ah, come on ! T'acceptes jamais mes demandes spéciales ! C'est la dernière soirée qu'on vient, fais-moi plaisir !

Fab répète pour la millième fois qu'on ne fait jouer que du rock ici, que c'est ce que les clients veulent et qu'il en a plein le cul des crises

de diva de la Sénégalaise. Celle-ci engueule les rares consommateurs encore présents en les traitant de moutons fermés d'esprit. Regina s'esclaffe, Francus esquisse un petit sourire et Lux souffle un généreux nuage de pot dans la salle. Stéphane ne réagit pas, étourdi par tout ce qui se passe depuis dix minutes. Le barman, à bout, pointe son doigt vers la porte et ordonne à Sarratou et à sa « bande de fuckés » de quitter les lieux. La Noire pose ses mains sur ses hanches, outrée, et proteste : ils ont acheté de l'alcool toute la soirée, ils ont le droit de rester. Lorsque Fab menace d'alerter la police, Sarratou marche enfin vers la sortie d'un pas rageur. Comme s'il s'agissait d'un signal, les membres de la troupe l'imitent, sauf Regina, assise au zinc, qui affiche une attitude hautaine en prenant une gorgée de sa bière.

— Pourquoi on s'en irait ? Qu'il les appelle, les cochons, on s'en torche !

Francus se tourne vers elle en fronçant les sourcils. Mais Sarratou rétorque qu'il n'est pas question qu'elle passe une minute de plus dans ce trou minable et elle ouvre la porte, rejointe par les autres. Regina, déçue, se lève, jette son verre sur le plancher, puis se dirige à son tour vers la sortie, sous les regards apeurés des clients.

— Hey, tu m'as pas payé, toi ! lui crie Fab. Pis t'as cassé mon verre !

Stéphane s'approche et brandit son portefeuille en balbutiant qu'il s'en occupe.

Dans le stationnement, en marchant vers les camionnettes où attendent Wulf et Laurus, Sarratou grogne de fureur.

— Ostie de bar embourgeoisé ! C'est décidé : demain matin, je viens régler ça !

Francus, qui a compris l'allusion, l'arrête en la retenant par le bras.

— Si tu songes à l'incendier, je pense pas que c'est une bonne idée. La Sénégalaise affiche une réelle surprise.

— Voyons, je l'ai déjà fait à deux reprises pis je me suis jamais fait prendre !

— Oui, mais cette fois, c'est pas pareil. La police s'est beaucoup intéressée à nous cet été, s'il y a un incendie en plus...

Sarratou a une moue incertaine. Regina, qui s'est approchée, rétorque sur un ton présomptueux :

— Laisse-la tranquille, elle fera ben ce qu'elle voudra !

Le chauve la dévisage, excédé. Sarratou soupire en se massant le front, bourru, le doute maintenant planté en elle.

— Ouin... T'as peut-être raison, Francus...

Et elle ajoute en jetant un regard intense vers le dompteur :

— De toute façon, y a des choses plus urgentes à régler...

Francus ne réagit pas.

Tout le monde décide de rentrer, sauf Wefa, Lux et Regina qui

annoncent qu'ils vont au Pulse. Au même moment, Stéphane sort du bar. Confus, il remercie la troupe pour la belle soirée, avec l'expression de quelqu'un qui ne sait trop comment prendre congé. La rousse lui demande s'il vient danser avec eux, mais après hésitation, il décline l'invitation.

— J'ai besoin... j'ai besoin d'être un peu seul, je pense...

Tandis qu'on se partage les trois camionnettes, Francus tend la main au médecin. Il a repris contenance et arbore son air affable.

— Vous êtes un homme intéressant, Stéphane.

— Eh ben... Merci... J'espère que, heu... qu'on se croiera à nouveau...

— Pourquoi pas ?

En serrant la main du chauve, Stéphane hoche la tête, ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais la referme sans rien ajouter.

Tandis qu'il regarde les pick-up s'éloigner, il prend de grandes respirations, le cœur battant à tout rompre. L'effet de l'alcool commence à s'estomper et une certaine lucidité se fraie un chemin jusqu'à sa conscience.

Qu'a-t-il donc fait, ce soir ?

Il fixe ses jointures douloureuses et rougies. La bagarre de tout à l'heure n'avait rien à voir avec la raclée qu'il a foutue à Pascal Landry. Parce qu'aujourd'hui il ne pouvait se cacher derrière aucune justification.

À ce moment, une des filles qu'a draguées Lux plus tôt sort du bar et crie à Stéphane :

— Est-ce qu'ils sont partis ? J'ai perdu mon portefeuille, pis je suis sûre que c'est le boutonneux qui me l'a volé ! Ils sont partis ou pas ?

Mais le médecin ne daigne même pas se tourner vers elle. Il continue d'observer ses mains d'un regard sombre.



Lux prend le petit sachet de pot que lui tend Burbon et, en échange, lui donne un billet de vingt dollars.

— Cool, marmonne le membre du cirque en rangeant la dope dans sa poche de jeans.

Avec Nicholas et Charles, ils sont dans la ruelle arrière du Pulse qui, comme tous les dimanches, n'est plein qu'au tiers. Burbon et Charles considèrent Lux avec une certaine froideur, comme s'ils ne pardonnaient toujours pas à celui-ci d'avoir volé leur ami l'autre soir. Nicholas, cependant, ne semble pas lui en tenir rigueur et, souriant, lui offre même le joint qu'il est en train de fumer.

— Il paraît que vous repartez demain ? demande Burbon avec un peu trop d'empressement.

— Mardi. Demain, on démonte.

Il crache par terre, gratte la peau crevassée de son visage jaunâtre et sort de sa poche un portefeuille qui n'est pas le sien. Il l'ouvre et soupire.

— Y avait vraiment pas grand-chose dans celui-là...

Burbon et Charles s'assombrissent, mal à l'aise. Nicholas, lui, éclate de rire.

— Faudrait que tu me montres comment tu fais ça !

— Nic, voyons, criss ! se fâche presque Charles.

— Yo, calmez-vous, là, ce serait juste pour le fun !

Court silence embarrassé. Burbon et Charles annoncent qu'ils retournent à l'intérieur et Nicholas leur dit qu'il les retrouve dans deux minutes. Lui et Lux échangent le joint pendant un instant, seuls dans la ruelle, accompagnés par la rythmique des basses de la musique en sourdine.

— En tout cas, y est ben bon, votre show... Legit, ça fait... ça fait réfléchir.

Lux rejette la fumée sans un mot. L'adolescent poursuit :

— Vous amenez une vision différente sur la société... Ça fait du bien...

— ...

— Ça paraît que vous êtes des... des rebelles.

— ...

— La rousse avec qui t'es venu, ce soir... Wefa, c'est ça ?

— Ouin.

— Elle est pas spécialement belle, mais... Elle doit être... heu...

— ...

— Toi, t'as-tu... déjà couché avec elle ?

— Ouin.

— Elle doit être cochonne pas mal, hein ?

— Ouin.

Nicholas a un sourire entendu. Le pot fait effet et son faciès devient de plus en plus niais.

— Ça doit être spécial, hein, de faire partie d'un cirque ambulancier...

Lux crache au sol.

— Pis toi, ça doit être spécial d'avoir un flic comme père.

— Comment ça se fait que tu sais ça ?

— Tu me l'as dit, l'autre jour, dans le stationnement du supermarché... Quand tu m'as frappé...

— Ah, oui, confirme bêtement Nicholas.

Lux plisse le front, comme s'il songeait à quelque chose, et demande quel est son nom de famille. En entendant la réponse, il ricane en crachant.

— Criss, ton père, c'est celui qui a enquêté sur le double meurtre ?

— Exactement ! s'écrie Nicholas avec fierté, les yeux de plus en plus rouges. Pis c'est un ben bon policier ! Justement, il a trouvé le coupable !

— Ouin... Un gars du coin, non ?

— Olivier Tanguay. Pas juste un gars du coin : il travaillait avec ma mère, ostie, t'imagines ?

Il prend une touche, emballé par cette histoire.

— Je le connaissais presque pas, continue-t-il. Il était pas ben jasant, mais il était fin. J'en reviens pas ! En plus, il paraît qu'il se préparait à blaster une troisième personne !

— Ça doit faire drôle d'avoir un lien avec un assassin.

— Ouais, c'est fucké...

Nicholas avale une bouffée, tend le joint à son compagnon et fronce les sourcils, les yeux vitreux, comme s'il n'avait jamais réfléchi à ce hasard.

— Pis tu sais quoi ? J'ai pas juste un lien avec le tueur, mais aussi avec les victimes. Le premier gars qui a été tué était un client de la clinique de ma mère... La deuxième victime, c'était un des ouvriers qui a fait des rénovations chez nous l'hiver passé. Je le savais pas, mais je viens de voir sa face dans le journal, pis je l'ai reconnu ! Je suis pas mal sûr que c'est lui, en tout cas ! Pis la personne qui aurait pu être la troisième victime, c'est Guillaume Charpentier, un super bon ami de mes parents ! Ostie ! Legit, avoue que c'est capoté !

Maintenant totalement intoxiqué, il émet un ricanement parfaitement niais en grattant son coude. Lux écoute attentivement tout en prenant une touche du joint, les yeux rétrécis, puis demande :

— T'en conclus quoi ?

— Qu'on est une petite ville en criss...

Il a une moue incertaine tandis qu'il regarde vers la montagne au loin.

— Je me suis inscrit au cégep de Sorel, mais j'aurais dû choisir Montréal... Je pense que je suis pissé de c't'ostie de trou-là...

La musique devient plus forte un bref moment : un type dans la vingtaine franchit la porte arrière de l'établissement. Nicholas devient instantanément bourru.

— Hey, laisse-nous tranquilles, toi !

Le gars remarque le *splif* et affirme qu'il vient juste fumer une cigarette. Mais Nicholas s'approche de lui et commence à le bousculer vers la porte, en lui répétant de les laisser seuls. Abasourdi, le jeune homme résiste, lui demande s'il a perdu la tête, et tout à coup sent que son agresseur essaie de lui retirer son portefeuille de sa poche arrière. En jurant, il le pousse de toutes ses forces et Nicholas, trop gelé, tombe sur le cul. Lux, à l'écart, ne réagit pas. L'autre type enfonce son portefeuille dans sa poche en maugréant un « Ostie de jeune cave ! »,

puis retourne dans le club.

Nicholas se relève laborieusement en rigolant.

— Pour une première tentative, j'étais pas si pire, hein ?

Lux crache au sol, puis prend une touche du joint en fixant l'adolescent d'un air totalement inexpressif.

Vingt et un

À dix heures, Joël s'habille d'une paire de jeans et d'une chemise à manches courtes, traverse le petit couloir sans bruit pour ne pas réveiller ses enfants et descend à la cuisine. Martine finit de boire son café et le salue avec un sourire quelque peu forcé. Évidemment, elle essaie d'être naturelle, comme s'ils ne s'étaient pas engueulés la veille, mais au lieu d'en éprouver de l'agacement, le policier, pour une fois, lui en sait gré et affecte aussi un sourire mécanique en se remplissant une tasse.

Aujourd'hui, il va sauver son couple, il va sauver sa famille, il retrouvera sa dignité face à sa fille. Aujourd'hui, il va tout régler.

Martine annonce qu'elle n'ouvrira pas la clinique de la journée. Sans assistant, ce serait trop compliqué. Et Héloïse ne travaille pas le lundi. Elle va donc faire du bénévolat au Centre.

— Et toi, t'as du temps aujourd'hui ? demande-t-elle. Si c'est le cas, tu pourrais passer à la librairie ? Émilie a commandé un livre qu'elle veut offrir à Juliette pour sa fête ce soir et le magasin l'a reçu hier. Et puis, il y a des bouquins qu'il faudrait rapporter à la bibliothèque...

Elle raconte tout ça pour donner l'impression que tout va bien, mais Joël, pour une rare fois, la sent tendue. Tout en grignotant du bout des lèvres, le policier marmonne un « pas de problème », puis annonce qu'il retourne interroger Guillaume cet après-midi. Elle semble surprise, presque inquiète.

— Mais... tu l'as déjà interrogé, non ?

— Oui, mais comme sa femme pis son fils partent aujourd'hui, il va peut-être être plus à l'aise pour se confier... Pis je serai seul, ça va sûrement le rassurer.

— Voyons, pourquoi Guillaume aurait un secret ?

— Ben... Je sais pas... Mais c'est pas impossible.

Elle retrousse le nez, comme si elle trouvait cette éventualité ridicule. Lui mange quelques instants en silence en observant son épouse qui boit toujours son café en lisant le journal, puis il article :

— Je t'aime, tu sais.

Il le dit parce qu'il *doit* dire ça s'il veut arranger les choses, parce qu'il doit reconforter sa femme malgré tout ce qu'il lui a balancé hier dans sa colère. Il aimerait aussi énoncer cette phrase avec sincérité, mais il réalise avec inquiétude qu'il ne ressent presque rien. Mais peut-être est-ce normal pour le moment. Quand il aura tout réglé, il sera à nouveau disponible à l'amour. Martine lève la tête, sourit et murmure :

— Je t'aime aussi.

Fait-il de la projection ou sent-il le même formalisme dans les mots

de sa conjointe ?

Le téléphone sonne. Martine répond et, comme chaque fois qu'elle prend un appel, va s'isoler dans le salon. Joël termine son déjeuner. Oui, il va tout régler, et dès ce matin. Sinon, le plus tard il repoussera cette action, le plus difficile ce sera. Martine revient à la cuisine, le téléphone dans les mains, abasourdie.

— C'est un bureau de notaire, ici, à Kadpidi. On me demande d'être présente cet après-midi à la lecture du testament de monsieur Plamondon.

— Tu vas hériter ?

— Je... je sais pas... Si on veut que je sois là, j'imagine que oui...

Joël émet un bref rire ravi. Le vieux lui a sûrement légué une petite somme par reconnaissance... C'est bien, non ? Songeuse, elle dit qu'elle ne sait pas trop, qu'on verra bien. Elle regarde l'heure, va chercher son sac à main en vitesse : elle a promis au Centre d'être là à dix heures et demie. Joël lui souhaite une bonne journée, lui rappelle de le tenir au courant de cette histoire de testament, puis elle s'en va.

Le policier termine son café en réfléchissant. Si elle héritait de deux ou trois mille dollars, ils pourraient en profiter pour se payer une gâterie. Une virée sans les enfants, par exemple. Ils n'ont pas voyagé en couple depuis dix ans. Il s'imagine seul avec Martine, à New York. Tous les jours ensemble pendant une semaine, à seulement s'occuper d'eux-mêmes.

Et avec amertume, il réalise que cette éventualité l'angoisse.



— C'est fini, Marie-Ève. On arrête ça.

L'experte en sinistres, assise derrière son bureau, a les cheveux attachés en chignon et porte un tailleur standard. Le policier trouve étrange de la voir dans son contexte professionnel. Les mains croisées sur la table, elle n'a aucune réaction en particulier et hoche la tête doucement.

— Je m'en doutais bien. Recevoir un texto pour une rencontre dans mon bureau, c'était sûrement pas pour qu'on s'envoie en l'air.

Aucune agressivité dans sa voix, ni tristesse, mais tout de même un brin de déception. Joël, installé devant elle, les coudes sur les genoux, fixe le sol comme s'il y cherchait l'inspiration.

— C'est juste que je suis en train de tout gâcher. Entre autres y a ma fille qui... Je pense qu'elle se doute que j'ai une... une amante.

— T'as pas à te justifier. On est pas un couple, Joël. On se doit rien. C'était clair dès le début.

— Le début... On l'a quand même fait seulement deux fois...

— De toute façon, je suis pas surprise. T'assumais pas vraiment, tu

te sentais coupable.

Assumer... Pourquoi n'aime-t-il pas ce mot ?

— Oui, coupable, t'as raison... Surtout que je sais que Martine me ferait jamais ça.

Marie-Ève prend un crayon et le tourne entre ses doigts.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

— Je le sais, c'est tout. Je la connais tellement.

— Et elle te connaît aussi. Du moins, elle croit te connaître.

— Où tu veux en venir ?

— Je dis juste qu'on sait rien sur personne. On se connaît même pas soi-même autant qu'on le pense, alors imagine les autres...

Joël songe un moment au Humanus Circus et tout à coup il en veut à Marie-Ève, même s'il sait qu'une telle réaction est profondément injuste.

— Écoute, j'arrête pour sauver mon couple, ce qui a pas l'air important pour toi, mais ça, ça te regarde.

Le visage de la femme se durcit.

— J'ai des amants justement pour sauver mon couple.

Joël recule sur sa chaise en émettant un ricanement ironique.

— C'est n'importe quoi !

Marie-Ève avance légèrement le torse au-dessus du bureau.

— Ce soir, je vais passer une belle soirée avec mon mari et mes enfants. Plus tard ou demain, lui et moi allons faire l'amour, une bonne baise qui, sans être aussi passionnée et torride que celles que j'ai eues avec toi, sera très satisfaisante, car pleine de tendresse et de complicité. Et toi, ton programme, c'est quoi ?

Joël ne dit rien, mal à l'aise. C'était finalement une mauvaise idée de rompre ici, dans cette ambiance froide et trop professionnelle. Il a l'impression d'être un client qui vient discuter affaires et il en ressent une certaine honte. Marie-Ève laisse tomber le crayon.

— Dans tes enquêtes, il y a un coupable, tu le mets sous les verrous et tout redevient normal, comme avant. Pas sûre que le quotidien soit aussi simple.

— Arrête de me donner des leçons de vie, s'il te plaît.

— Alors, arrête de prétendre que tes choix sont meilleurs que les miens.

Joël soupire et s'excuse en levant une main en signe de reddition. Court silence, à l'exception d'un bruit de photocopieuse, quelque part dans une autre pièce, accompagné du rire d'un employé. Le policier regarde son ex-maîtresse dans les yeux.

— C'est juste que... je pense que c'est la bonne décision à prendre, en tout cas pour moi.

— J'ai pas à juger ça.

— Désolé d'arrêter tout ça.

Elle sourit pour la première fois depuis le début de leur discussion, un vrai sourire sans amertume ni ironie.

— T'as pas à l'être. Et t'as surtout pas à t'inquiéter pour moi.

Il l'imagine se trouvant un nouvel amant d'ici quelques semaines et cette image lui déplaît. Marie-Ève semble tout à coup préoccupée.

— Prends soin de toi, Joël. T'as l'air magané...

Il sourit pour la rassurer. Elle a une moue complice.

— Ç'a été très court, nous deux, mais c'était très cool...

— Oui... Ce l'était.

En une seconde, il revoit en accéléré leurs deux baisers torrides. Maladroit, il se lève, songe à l'embrasser, mais n'ose pas. Ils se disent au revoir et il sort.

Dans le stationnement, il regarde autour de lui. Cette ville paisible où il a toujours vécu, ses commerces sympathiques, ses familles typiques, ses habitants normaux. Il doit retrouver tout cela. Oui, il le faut. Et cette rupture avec Marie-Ève est un premier pas dans cette direction. Cette existence tranquille qu'il a déjà aimée, il n'y a pas de raison qu'il ne l'apprécie pas à nouveau. Non, aucune raison.

Il monte dans sa voiture.



Debout devant le bureau de Francus, Lux finit de narrer sa rencontre de la veille avec Nicholas au Pulse. Les yeux cernés et plus blême que jamais, il a répété dans les détails tout ce que l'adolescent lui a raconté sur l'enquête de son père, noms compris. Francus, qui s'occupait de la comptabilité de la troupe avant l'arrivée de son collègue, a écouté avec une attention grandissante, les mains jointes sous le menton.

— Comme ça concerne le flic, je me suis dit que ça t'intéresserait.

— Merci, Lux... Merci beaucoup...

Lux sort. Francus rumine ce qu'il vient d'apprendre. Il attrape le GPS sur une petite étagère et le consulte. La voiture de Leblanc est en mouvement, mais pas vers le Tim Hortons, où elle va toujours quand le policier va rejoindre son partenaire. Le sergent retourne-t-il à l'hôtel où il a passé quatre-vingt-dix minutes hier en fin d'après-midi ? Manifestement, non. Le chauve songe à nouveau à ce que lui a raconté Lux. Si Leblanc est seul, ça vaudrait peut-être la peine d'essayer...

GPS en main, il sort de l'autocaravane et se dirige vers le chapiteau que le reste de la troupe est en train de démonter avec l'aide d'une quinzaine d'ouvriers engagés pour la journée. Tous les membres du cirque affichent un teint verdâtre, gracieuseté de la soirée bien arrosée de la veille, mais personne ne rechigne au travail. Francus, seul de la bande qui semble frais comme une rose, clame :

— Je vais acheter un truc en ville et je reviens tout de suite après pour vous aider.

En s'éloignant, il lance un regard vers Regina, qui est en train de dévisser un boulon sur l'un des poteaux latéraux. Tout à l'heure, elle ira enterrer les deux corps le plus loin possible d'ici. Évidemment, il y aurait une solution plus simple pour se débarrasser de ces cadavres, mais pas question qu'il partage cette idée avec Regina : cela empêcherait le fonctionnement de son plan.

Le plan qu'il a concocté cette nuit même.



Émilie descend l'escalier, les yeux creux, ses longs cheveux châains en bataille, bougonne. Son frère est assis à l'îlot de la cuisine, avec son t-shirt arborant le logo de l'épicerie où il travaille, et il achève de manger en vitesse sa quatrième rôtie.

— Je vais partir sans ranger mon assiette, sister, sinon je vais être en retard sur la job, OK ? Tu la ramasseras pour moi, t'es super fine.

Émilie se laisse tomber sur un tabouret et se verse un verre de jus de pamplemousse. Tout en mâchant, l'adolescent la reluque d'un air moqueur.

— Midi moins quart, wow ! As-tu bu hier, coudon ?

— Ouais...

— Ah ! Ah ! Ma petite sœur qui prend sa première brosse !

— C'est quand même pas la première fois que je bois...

Nicholas paraît surpris, la bouche pleine.

— T'as déjà commencé à boire ? Je le savais pas.

— Évidemment, tu vois rien, toi ! Tu te rends même pas compte de ce qui se passe dans ta propre famille, fait que...

— De quoi tu parles ?

Émilie, particulièrement irritable à cause de sa gueule de bois, maugrée négligemment :

— P'pa pis m'man ont l'air de bien aller, peut-être ?

— Ben là... P'pa est magané, c'est vrai, mais je me disais que c'était à cause de son travail...

— En tout cas, quand ils sont ensemble, ils ont pas l'air du modèle heureux. Ça me surprendrait pas que...

Elle se tait et prend une gorgée de son jus en haussant les épaules. Nicholas ouvre de grands yeux comme si on lui apprenait qu'il avait été adopté.

— Ça te surprendrait pas quoi ? Que... que papa ou m'man soit infidèle ?

— Tu trouves qu'ils ont l'air en amour, toi ? Tu la vois pas, la tension entre les deux ?

— M'man semble en forme...

— M'man semble toujours en forme, comme si tout allait toujours bien...

Nicholas bat des paupières, de plus en plus éberlué, à tel point qu'il semble tout à coup plus jeune que sa sœur. Celle-ci regrette ses paroles et grimace en massant son front douloureux.

— Oublie ça, je suis poquée, là... Je vais aller mieux dans une couple d'heures.

— Qu'est-ce que tu veux dire, qu'« elle donne toujours l'impression que tout va bien » ? Tu penses que maman cache quelque chose ?

— Oublie ça, je te dis...

— Elle cacherait quoi ? Un... un amant ?

— Oublie ça, j'te dis !

Et avec son verre de jus, elle remonte l'escalier d'un pas lourd. Son frère, seul à la cuisine, désorienté, mâche sa dernière bouchée qu'il n'arrive pas à avaler.



Joël donne les livres à la bibliothécaire, sort de la salle et s'engage dans le long hall d'entrée qui sert de salle d'exposition pour certaines manifestations artistiques. Il songe que Guillaume sera sans doute à son bureau et que ce n'est pas le meilleur endroit pour le questionner. Peut-être en fin d'après-midi, quand il sera seul chez lui ? D'ici là, il pourrait dîner avec sa femme. La dernière fois, cela avait été très agréable et...

Il ralentit, étonné par la silhouette qu'il reconnaît devant lui. Francus, habillé en noir et blanc comme toujours, observe sur le mur le premier cadre de l'exposition en cours. Le policier se demande s'il devrait s'arrêter ou poursuivre son chemin lorsque le chauve tourne la tête vers lui et lui sourit, pas du tout surpris de sa présence.

— Bonjour, sergent. Vous vous intéressez aux origines de votre ville ? C'est bien.

Joël s'approche, méfiant.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ah, vous n'êtes pas venu pour l'exposition ?

Le policier s'arrête près du dompteur et observe le cadre sur le mur. Il y est inscrit en grosses lettres jaunes : PETITE HISTOIRE DE KADPIDI, suivi de plusieurs renseignements avec en toile de fond un dessin représentant la région il y a presque trois siècles. Il se rappelle que Martine lui en avait parlé une fois ou deux.

— Parce que vous, vous êtes ici pour ça, je suppose ?

— Je m'intéresse toujours aux patelins où nous nous installons. Je vous ai dit l'autre jour que lorsque j'avais compris les origines du nom

de votre ville, je souhaitais encore plus qu'on y plante notre chapiteau.

— Mais de quoi vous parlez ?

— Venez voir, je vais vous mont...

— C'est votre dernière journée à Kadpidi, non ?

Francus, qui a voulu s'approcher d'un autre cadre, s'arrête et se tourne vers Joël.

— Eh oui. Nous partons demain matin, comme je vous l'ai déjà dit. D'ailleurs, je dois retourner aider mes collègues à tout ranger...

Joël songe à lui parler à nouveau d'Olivier, de l'influence malsaine que lui et son foutu cirque ont sans doute eue sur le tueur, mais à quoi bon ? Il se contente donc d'articuler avec mépris :

— Alors, adieu. Pis bon débarras.

Sans attendre de réaction de la part de son interlocuteur, il se remet en marche, mais il n'a pas parcouru deux mètres que Francus lui lance :

— Je sais que vous pensez que notre troupe a eu un rôle à jouer dans les agissements d'Olivier Tanguay. Mais nous sommes certainement pas les seuls.

Joël se retourne.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Francus, les mains toujours dans le dos, s'arrête devant le second cadre de l'exposition et l'examine.

— Ça étonné personne, le fait que votre famille ait un lien non seulement avec le meurtrier, mais avec les deux victimes ? Et même avec la troisième cible de Tanguay... Guillaume Charpentier, c'est ça ?

Joël revient sur ses pas, surpris.

— Qui vous a raconté ça ?

Le chauve pointe le cadre du doigt :

— On explique ici que la fondation de Kadpidi, en 1724, a été difficile, qu'elle s'est déroulée dans le chaos. Mais ce chaos était propre à l'époque, non ? Dans ce temps-là, les lois étaient moins claires, les façons de faire moins supervisées. Les gens pouvaient se permettre de laisser libre cours à leur vraie personnalité. C'était plus anarchique, bien sûr, mais plus authentique, qu'en pensez-vous ?

— Francus, qui vous a dit que je connaissais les victimes pis le tueur ?

— C'est une petite ville, sergent. Les informations circulent vite.

Le policier émet un rire franchement amusé.

— Alors, vos sources sont mal informées : non seulement je connaissais pas Vincent Boutin, mais je l'ai même jamais croisé, en tout cas pas à ma connaissance.

— Pourtant, il a participé à des rénovations chez vous, au printemps dernier.

Joël fronce les sourcils. Francus ajoute :

— On dirait bien que vous avez pas vu vos ouvriers souvent... C'est pour ça que ça vous a pas intrigués, ni vous ni vos collègues : vous saviez pas que votre famille avait un lien avec *chaque* acteur du drame...

— Criss, Francus, *qui* vous a raconté ces conneries ?

— C'est vrai que je suis pas certain à 100 %, mais allez donc vérifier à la compagnie qui a fait les rénos chez vous, vous verrez si je me trompe.

Joël réfléchit à toute vitesse. Effectivement, pendant les quatre journées de rénos, il était toujours parti au boulot avant l'arrivée des travailleurs et revenait alors qu'ils n'y étaient plus. Il émet un ricanement méprisant.

— Pis même si c'est vrai, où vous voulez en venir ? Que j'avais un lien avec ces gars-là ? Y a juste Guillaume Charpentier que je connais très bien, alors si vous essayez de m'impliquer dans cette histoire, va falloir que vous trouviez mieux que ça.

— C'est pas vraiment avec vous que je voyais un lien, mais plutôt avec votre femme.

Joël, sur le moment, ne comprend pas le sens de cette phrase et fronce les sourcils. Mais en quelques secondes, l'information dans sa tête se sépare en plusieurs ramifications et son regard déconcerté se perd dans le vide, tandis que Francus se rend devant le troisième cadre. La fureur apparaît sur le visage du policier qui s'approche du chauve, les poings serrés.

— Espèce de minable trou de cul ! T'essaies de foutre la marde dans mon couple, c'est ça ? T'es vraiment pathétique !

— Voilà ce que je voulais vous montrer, dit doucement Francus en désignant le cadre. Il est temps que vous connaissiez l'origine du nom de votre ville.

— Criss, fous-moi la paix avec l'origine du...

— Écoutez ça, sergent.

Francus lit le texte à haute voix :

— « Origine du nom de la ville : à l'arrivée des premiers colons blancs, la région était surtout peuplée de tribus algonquines, en particulier les Abénaquis. Le nom de la ville vient donc d'une expression abénaquise : *Kadopidid*, qui signifie "Nous avons faim". L'usage a modifié quelque peu l'expression, qui s'est transformée en Kadpidi au bout de quarante ans. La raison du choix de cette expression est sans doute liée à la grande pénurie de bétail qui a sévi dans la région en... »

Le dompteur cesse de lire et revient au policier déconcerté.

— « Nous avons faim » ! Quel hasard fantastique, non ? Vous comprenez pourquoi j'ai absolument voulu venir ici ? Évidemment,

toutes les villes de la planète pourraient s'appeler ainsi. Tout le monde pourrait habiter dans un endroit qui porte un tel nom. Moi, la bande de mon cirque, la société en général... Vous... Votre femme...

— Ça marchera pas, Francus ! Tu réussiras pas à fucker ma vie comme t'as réussi à fucker d'autre monde !

Le chauve penche la tête sur le côté et il devient grave.

— Vous croyez que j'ai fucké des gens ? que je les ai transformés ? Mais je transforme personne, moi. Vous pensez vraiment que dans les villes que nous avons visitées, tout allait bien dans le meilleur des mondes avant notre arrivée ? Vous pensez vraiment que le germe était pas déjà planté, partout, comme il l'est depuis toujours ? Les façades colorées des commerces, les bungalows bien alignés dans l'ennui de leur quiétude, les sourires dégoulinants des familles avec leur crème glacée, les sifflements pleins de fausses notes des travailleurs, les cinq à sept tonitruants de rires désespérés, vous y croyez vraiment ? Vous pensez que tous ces gens, lorsqu'ils se retrouvent dans leur lit avec leur mal-être, ont pas envie de s'arracher la peau d'angoisse ? Mon cirque et moi ne faisons que leur hurler : « Cessez de vous nier, cessez de vous cacher ! »

— J'ai rien à cacher, moi !

— Ah, non ? Alors, qu'est-ce que vous êtes allé faire, hier, à l'hôtel ?

Joël recule de deux pas, aussi terrifié que si on le menaçait. Il jette des regards affolés autour de lui, mais le hall est toujours vide. Le dompteur hoche la tête avec un rictus amer.

— Eh oui, sergent, eh oui ! Du haut de votre vertu et de votre conviction de bien-pensant, vous êtes terriblement banal avec vos faiblesses, vos doutes, vos angoisses et vos problèmes. Et c'est avec cette vérité que j'espérais vous crever les yeux : vous êtes pas différents des autres, ni vous ni votre femme ! Parce que tout le monde ment ! Que ce soit aux autres ou à soi-même, *tout le monde ment !*

Joël se met à trembler. Malgré l'effroi qui lui coule dans les veines, il réussit à marmonner d'une voix rauque :

— C'est ça qui te fait bander, hein ? Amener les gens à croire qu'ils sont malheureux ! Criss de rapace ! Tu jouis à l'idée de faire sortir ce qu'il y a de pire en eux !

Francus affiche alors la dernière des réactions qu'attendait le policier : sa bouche se tord en une grimace désespérée, ses cicatrices deviennent plus profondes et plus longues, le défigurent à tel point qu'il en est presque méconnaissable. Les yeux emplis d'un accablement infini, il articule d'une voix brisée :

— Vous croyez ? Quand j'ai fait face à la bête, la première fois, vous pensez que j'ai trouvé ça drôle ? Vous vous imaginez que ça

m'amuse de révéler cette bête aux gens, de leur montrer qu'il est inutile de la fuir ? Sa réalité me consterne, sergent, à un degré dont vous avez pas idée. Mais elle existe. Elle a faim. Et nous sommes condamnés à vivre avec elle.

Joël, devant une telle intensité, demeure coi. Des pas se font entendre et il tourne la tête en sursautant, comme s'il était pris en flagrant délit d'acte répréhensible : une femme quitte la bibliothèque et s'approche en lisant la quatrième de couverture d'un livre. Le policier revient à Francus et tend un doigt menaçant vers lui :

— Si vous êtes pas tous partis mardi midi, je te jure que je trouve un moyen de vous faire arrêter, même si je dois l'inventer. C'est clair ?

— Nous serons partis. Mais désormais, vous, sergent, vous ne pourrez plus vous mentir. C'est déjà une grande délivrance pour vous, non ?

Joël pointe son index encore quelques secondes, les dents serrées, puis, avant que la femme soit trop près d'eux, s'éloigne rapidement avec l'allure d'un fuyard.

Dehors, le ciel couvert n'atténue en rien la chaleur, intense et humide. En marchant vers sa voiture, Joël met de l'ordre dans ses idées. Boutin ne travaille au Marteau et Rabot que depuis trois mois. Avant, il prenait des contrats chez différents entrepreneurs. Les réparations dans le sous-sol du policier ont été effectuées par Rénovations Lupien début mars. C'était pendant la semaine de relâche scolaire, Martine, comme chaque année, avait pris congé pour rester à la maison. Elle a donc passé beaucoup de temps avec les ouvriers. Assez pour leur parler, pour faire connaissance...

Merde, c'est n'importe quoi ! Francus veut seulement le provoquer ! Et puis, comment le dompteur peut-il savoir que Boutin a travaillé chez lui ? Même Martine ne semble pas être au courant ! Pourtant, elle a sans doute vu Boutin dans le journal, et si elle l'avait reconnu, elle l'aurait dit à Joël !

Elle le lui aurait dit, sauf si elle ne souhaitait pas qu'il l'apprenne...

Il s'assoit derrière le volant de sa Lexus en secouant la tête. Absurde, tout ça est absurde. En fait, il y a un moyen très rapide de démontrer que Francus le charrie.

Cinq minutes plus tard, il est dans le bureau de la secrétaire de Rénovations Lupien. Il présente sa plaque de policier et explique qu'il veut savoir si un certain Vincent Boutin a bossé pour eux pendant la première semaine de mars.

— Ah oui, le gars qui a été tué, réplique la femme. Des agents sont déjà venus pour qu'on leur sorte tous les contrats qu'on avait signés avec lui au cours de la dernière année.

— Je sais, ce sont mes collègues. On demande ces infos à tous les entrepreneurs du coin.

— Il a eu beaucoup de courts contrats avec nous, je leur en ai imprimé une bonne quinzaine. S'il a travaillé autant pour les autres compagnies, vous avez pas fini de fouiller là-d'dans...

— Justement, j'ai besoin de l'info uniquement pour la première semaine de mars, mais comme tout ce que vous nous avez donné est à Montréal, je me suis dit que ce serait plus simple de passer ici...

La femme pianote sur son clavier et confirme que Vincent Boutin a eu un contrat avec eux du trois au six mars pour des rénovations dans une maison située au 469, Jeannotte.

Joël blêmit. C'est bel et bien chez lui. Il remercie la secrétaire, puis quitte l'établissement.

À l'extérieur, il regarde autour de lui et avise Le Café du Vieux-Kadpidi de l'autre côté de la rue. Il s'y dirige et moins de trois minutes plus tard, il est assis à une table, un expresso devant lui, alors qu'il tente de se convaincre que les insinuations de Francus sont ridicules.

Sauf qu'effectivement Coulombe allait très souvent à la clinique pour son chien qui, pourtant, ne souffrait pas de véritables problèmes.

Sauf que Martine côtoie Olivier depuis quatre ans.

Sauf que Guillaume, même s'il est maintenant un bon ami de Joël, a tout d'abord rencontré Martine il y a un an et demi, pendant leur bénévolat.

Sauf que pendant leurs rénovations au sous-sol, Martine se trouvait presque toujours à la maison pendant que Boutin y travaillait.

Joël secoue la tête en regardant par la fenêtre. C'est absurde. C'est un hasard. Dans une petite ville, c'est très possible. Parce que, merde ! même s'il déteste quand on le lui rappelle, *c'est* une petite ville ! Il ignore comment ce foutu Francus a eu ces informations, mais ce salaud veut seulement semer le doute dans son esprit et il est en train de réussir.

« Tout le monde ment. »

Il se frotte les tempes avec force. Pas Martine. Pas *elle*.

— Hé, Joël, comment ça va ?

C'est Linda, une femme qu'il connaît vaguement. Avec un sourire crispé, il la salue. De bonne humeur, elle le félicite pour l'arrestation du coupable des deux meurtres, mais tout de même, quelle histoire ! Qui aurait cru qu'un assassin pouvait vivre dans un coin aussi tranquille que Kadpidi, hein ? Le policier écoute patiemment, hoche la tête même s'il a envie de lui crier de crisser son camp. Quand enfin elle s'éloigne, il replonge dans ses pensées paranoïaques.

Du calme ! Il saute aux conclusions, il n'a encore aucune preuve. Il doit être sûr.

Il se lève et s'empresse de sortir. Deux minutes plus tard, il roule en direction de Trois-Rivières.

Sa camisole détrempée, ses longs cheveux blonds collés dans son cou et sur ses épaules, Markitos ouvre de grands yeux stupéfaits.

— Mais pourquoi tu veux plus qu'elle soit dans le cirque ?

Francus, assis derrière son bureau, les mains croisées devant lui, son crâne rasé luisant de sueur, affiche un air désolé.

— C'est un élément négatif, Marki. Depuis qu'elle a tué ce couple l'autre soir, sans même nous consulter, elle joue les têtes fortes, elle me défie tout le temps... Elle agit sans prudence, par impulsivité... Bref, je n'ai plus confiance en elle.

Markitos se gratte la nuque de ses ongles sales. Il est manifestement torturé par ce qu'on lui demande, sa prognathie plus prononcée qu'à l'habitude.

— Mais pourquoi tu la mets pas juste dehors ?

— La congédier serait risqué. J'aurais peur qu'elle veuille se venger, qu'elle nous amène des problèmes, qu'elle révèle des choses à la police. Tu vois à quel point je ne lui fais plus confiance ?

Tout cela est vrai, mais il ne dit pas tout : les autres n'approuveraient pas qu'il foute Regina à la porte. Car pour eux, elle n'est pas une réelle menace pour le groupe, elle les a même tirés du pétrin jeudi soir. Ce qu'ils ne comprendraient pas, c'est qu'elle est une menace pour Francus. Et ça, pas question que la bande l'apprenne, pas question qu'on découvre sa « faim invouable » que Regina, elle, a su déceler... Seul Markitos peut savoir, car il est plus facilement manipulable, plus naïf, plus crédule. Mais pas au point de ne pas percevoir que quelque chose cloche dans tout ça.

— Mais ce que tu viens de m'expliquer là, on peut l'expliquer aux autres... Pourquoi tu veux que... que je fasse ça ?

Francus se lève et contourne lentement son bureau, la voix posée et patiente.

— Je pourrais leur expliquer, tu as raison, mais ce serait long et compliqué. Et malgré tout, il y en a sûrement qui n'approuveraient pas, même si c'est le gros bon sens.

— Comment ça ?

— Regarde, Markitos. Ça fait neuf ans que je leur cache tes pulsions. Maintenant qu'ils sont au courant, il y en a une couple qui contestent. Tu vois ? On a beau expliquer les choses, on a beau faire confiance à la compréhension des autres, il y en a toujours qui sont pas d'accord.

Cet argument ébranle Markitos.

— Pis on va leur dire quoi ?

— Tu diras que Regina a pas voulu revenir, qu'elle en avait assez de suivre des règles dans le groupe. Ce sera crédible puisque c'est

exactement l'impression qu'elle donne depuis quelques jours. Et tout le monde a remarqué la tension entre elle et moi, donc on croira qu'elle a préféré partir.

Markitos réfléchit péniblement, exercice si difficile pour lui qu'il en a le front tout plissé.

— Elle serait partie sans bagages, sans ses vêtements ?

— Elle pourrait t'avoir dit qu'elle viendra les chercher plus tard, à Granby, et je m'arrangerai pour me débarrasser de ses affaires comme si elle était passée pendant l'absence des autres... Marki, ce sont des détails, ça. Tu comprends ?

— Je comprends, mais... Ce que tu me demandes, c'est... c'est...

Il ne complète pas, affligé. La sueur qui lui coule sur le visage n'est plus produite uniquement par la chaleur. Francus pose sa main sur son épaule moite et doit lever la tête pour bien le regarder dans les yeux.

— Markitos, je t'aide et te protège depuis des années... Tu peux bien faire ça pour moi, non ?

Le mastodonte hoche le chef avec intensité, comme si ces dernières paroles tenaient lieu d'argument ultime. Le chauve ajoute :

— Jusqu'à maintenant, tu m'as toujours fait confiance... L'as-tu déjà regretté ?

— Jamais !

Francus approuve avec un sourire reconnaissant, mais le colosse paraît à nouveau inquiet.

— Pis moi... Il va arriver quoi, avec moi ? T'as dit qu'y a du monde dans la troupe qui... qui voudrait que je parte...

Francus réfléchit rapidement. Le cas de Markitos sera débattu dès leur retour à Granby et cela regarde plutôt mal. Mais comme le dompteur, pour le moment, a besoin de lui, il répète :

— Fais-moi confiance.

Il marche vers la porte. Le géant ne semble pas rassuré.

— C'est... c'est toujours le sexe qui m'a donné la pulsion pour... pour passer à l'acte. Si je baise pas, je sais pas si je vais être capable de...

Pour la première fois, il prononce le mot :

— ... de tuer.

— Alors, fais ce qu'il faut pour y arriver.

Pendant une seconde, Markitos paraît horrifié, mais devant le visage inflexible de son protecteur, il avale sa salive et approuve en silence.

Ils sortent enfin tous les deux. Le chapiteau est maintenant presque totalement démonté, le terrain vague est parsemé de toiles et d'accessoires que tout le monde classe, attache et rangera par la suite dans les entrepôts roulants. Regina, en camisole rouge et en short, est appuyée sur la F-150, les bras croisés. Markitos et Francus

s'approchent.

— Les corps sont chargés ? demande le dompteur. Vous avez des pelles, des pioches ?

La femme blonde pointe le menton vers le caisson du véhicule, recouvert d'une bâche pour en cacher la cargaison, puis regarde le colosse avec indifférence.

— J'aurais pu me débrouiller toute seule.

— Marki insiste pour t'accompagner. C'est quand même lui qui a déclenché tout ça...

Regina ouvre la portière côté passager en lançant au mastodonte :

— OK, mais c'est toi qui conduis.

Markitos ose un dernier regard incertain vers Francus, qui l'encourage d'un imperceptible hochement de tête, puis monte derrière le volant. Satisfait, le dompteur retourne aider les autres. Il passe près de Sarratou en train de plier une grande toile à même le sol. Sa vue lui rappelle que rien n'est réglé, que dès leur arrivée, il faudra parler du cas Markitos. Si la majorité de la troupe est d'accord pour l'évincer du cirque, le géant se vengera-t-il en allant raconter tout ce qu'il sait à la police ? Ce serait idiot de sa part, car il est lui-même impliqué jusqu'au cou. Mais le renvoyer dans la « vie normale » est tout de même risqué : il finira par se faire arrêter par les flics, et à ce moment... Francus songe aux allusions de Sarratou, qui semblait presque prête à l'éliminer s'il le fallait... Le même sort que vient de décider le dompteur pour Regina. En secret, en plus. Et combien de membres comptera encore le cirque quand tout ce bordel sera réglé ?

Il suit des yeux la camionnette qui s'éloigne. Bon Dieu, qu'est-ce qu'il va faire de Markitos ?



— ... pis quand je me lève le matin, c'est pire. Comme si j'avais passé la nuit sur un lit de roche, vous voyez le genre ?

Monsieur Leroux, quarante-deux ans, pose la question au médecin d'un air entendu. Mais Stéphane, derrière son bureau, appuyé au fond de son fauteuil, ne lui accorde aucune attention. La main sur sa joue pas rasée, il dirige un regard lointain vers le mur. Leroux attend quelques secondes, puis répète :

— Vous comprenez ?

Stéphane a mal dormi, l'esprit hanté par les images de sa fiesta avec le cirque. Il s'est produit quelque chose hier soir. Quelque chose qui sommeillait et qui s'est réveillé.

— Docteur ?

Stéphane, depuis plusieurs minutes, fixe la petite fissure sur le mur près de la porte. Il la désigne du menton et demande d'une voix

aérienne :

— Vous voyez cette craque ?

Leroux tourne la tête, perplexe.

— Heu... oui.

Stéphane est fasciné. C'est la première fois qu'il l'aperçoit. En fait, non, il l'a toujours vue. Mais c'est la première fois qu'elle attire son attention.

— Elle va continuer à s'agrandir. J'aurai beau l'ignorer, elle va empirer, jusqu'à créer une véritable crevasse...

— Vous... vous allez bien, docteur ?

Stéphane le regarde enfin, ahuri. Il réfléchit une minute, puis, très calme, se lève et marche vers la porte sous l'œil déconcerté de Leroux. Il se retrouve dans la petite salle et pose ses yeux sur les quelques patients qui attendent pour une consultation. Il a une moue décontenancée, comme s'il ne comprenait pas ce que ces gens lui voulaient, puis il articule d'une voix douce :

— Rentrez chez vous.

On redresse la tête, on fronce les sourcils. La secrétaire, derrière son comptoir, demande à voix basse :

— Vous êtes malade ? Est-ce que j'annule tous les...

— Allez-vous-en, tous, répète le médecin. Je peux rien faire pour vous.

Et tandis qu'un marmonnement court dans la salle, Stéphane quitte la clinique d'un pas tranquille, presque léger.



Joël, dans la pièce climatisée et sans fenêtre, est assis face à la table et attend depuis une dizaine de minutes. Il sait qu'il ne devrait pas être ici, qu'un enquêteur ne peut venir interroger un accusé après sa comparution devant le juge, mais il n'a pas le choix. Il ne voit pas d'autre solution pour se débarrasser du terrible doute qui lui bouffe les entrailles.

La porte s'ouvre enfin, un gardien s'écarte et Olivier Tanguay entre, habillé d'un jeans et d'un t-shirt noir. En reconnaissant le policier, l'assassin s'arrête et une réelle inquiétude apparaît sur ses traits. Cette réaction seule donne un très mauvais pressentiment à Joël, comme si elle confirmait ses folles hypothèses. Mais il anticipe, encore une fois. Olivier se reprend rapidement et, même si une certaine nervosité persiste dans son attitude, il s'efforce d'afficher un visage impassible en s'asseyant devant son visiteur. Le gardien referme la porte et le silence règne un moment. Joël plonge son regard dans celui de l'autre.

— Tu dois être surpris de me voir.

— Oui... Depuis mon incarcération, t'as pas participé aux interrogatoires, alors...

Joël, les mains croisées sur la table, avance le torse.

— Écoute, Olivier. Cette rencontre est pas pantoute officielle. Comme tu le constates, elle n'est ni enregistrée ni filmée. En fait, si tu racontes à ton avocat que je suis venu, je peux être dans le trouble. Dans le gros trouble.

Et ça pourrait même nuire au procès, mais le sergent ne partage pas cette précision, comme s'il n'osait se l'admettre à lui-même. Le détenu l'écoute, intrigué.

— Mais je peux te jurer que ce que tu vas me dire ici, je le garderai pour moi. C'est juste personnel, d'accord ? Même que si tu collabores pis que tu dis rien à ton avocat, je vais tout faire pour t'aider...

Il se rend compte que de telles paroles ne signifient pas grand-chose, mais tout ce qu'il veut, c'est influencer Olivier. Effectivement, il n'est pas ici pour l'enquête, mais pour lui, pour lui seul. Le tueur semble le comprendre, car il souffle d'un air las :

— Je dirai pas à mon avocat que t'es venu. Je veux pas te nuire, Joël. Si tu savais à quel point je veux pas te nuire...

Ces deniers mots rassurent autant le policier qu'ils l'inquiètent. Il s'humecte les lèvres.

— On m'a dit que tu gardes le silence. Que tu refuses de divulguer les raisons de tes actes.

Olivier tourne la tête vers le mur, embêté.

— On veut que je réponde aux questions, mais on répond pas aux miennes...

— Quelles questions ?

— J'ai demandé ce matin si quelqu'un s'occupait de mes M, et on m'a rien dit.

— Tes M ?

— Mes fleurs dans ma chambre. Est-ce que quelqu'un les arrose ?

Joël retient un soupir, puis pose les mains sur la table.

— Olivier, je vais m'en occuper de tes fleurs, pas de problème, mais il faut que tu me parles...

Il sait qu'il doit l'approcher subtilement, par étapes. S'il attaque Olivier de plein fouet, celui-ci va se blottir dans son mutisme obstiné.

— À la SQ, on a tendance à croire que t'as fait ça par amour pour une femme...

Le prisonnier garde le silence et croise les bras, la bouche maintenant pincée, les yeux tournés sur le côté. Pas bon signe, ça. Joël prend une voix encore plus lente, plus douce, même s'il sent la fébrilité battre dans ses tempes et qu'il a envie d'attraper Olivier pour le secouer en tous sens.

— Tu aimais cette femme, mais t'as découvert qu'elle couchait

avec d'autres hommes... Pis ça, tu l'acceptais pas...

Olivier fixe le mur, son regard de plus en plus triste. Le policier s'humecte les lèvres à nouveau.

— T'acceptais pas de pas être son seul amant...

Les yeux toujours détournés, Olivier émet un bref ricanement méprisant. Joël fronce un sourcil. Cette dernière phrase serait-elle erronée ? Pourtant... Tout à coup, il revoit Olivier à la clinique, toujours poli avec Martine, timide, discret, comme si... comme si...

— Ou alors tu l'aimais en secret, marmonne Joël. Elle le savait même pas...

— Parce que j'ai des valeurs, moi ! s'écrie soudain le tueur avec fierté. J'ai du respect ! Mais pas ces salauds ! Ils se gênaient pas, eux ! Pis pendant un an, j'ai pu retenir ma colère... Mais au bout d'un an...

— ... au bout d'un an, le cirque est arrivé, complète Joël, le regard sombre.

Olivier cligne des yeux, comme s'il réalisait qu'il en avait trop dit, puis il détourne la tête, inquiet.

— Laisse-moi tranquille ! Je veux juste... je veux juste qu'on arrose mes M, pourquoi personne me répond ? Va-t'en, Joël...

— Je t'ai dit que je m'occuperais de tes M si...

Joël s'interrompt, traversé par une illumination. Cette variété florale qu'a créée Olivier et qui prend tant de place dans sa chambre, comme s'il lui vouait un culte, ces fleurs adorées qu'il a baptisées M, comme la première lettre des mots marguerite et myosotis... ou alors... La voix rauque, il souffle :

— M... pour Martine...

En voyant l'affolement exploser dans les pupilles d'Olivier, Joël comprend que sa paranoïa était justifiée, qu'il n'y a plus de doute possible. Il bondit au-dessus de la table et attrape le prisonnier par le collet.

— Pourquoi t'as rien dit avant ? Pourquoi tu fermes ta gueule depuis qu'on t'a arrêté ?

— Je veux pas... je veux pas foutre ta famille en l'air, Joël... Je suis désolé, tellement... tellement désolé !

Les larmes coulent sur son visage. Alors Joël le repousse violemment, se lève en renversant sa chaise et frappe contre la porte, comme si l'oxygène dans la pièce devenait vicié. Aussitôt que le gardien ouvre, il s'empresse de sortir, sans un seul regard vers le détenu.

Tandis qu'il marche dans le couloir, les murs tanguent autour de lui.



Ils ont roulé pendant plus d'une heure, sans presque parler. Puis, ils ont arrêté la camionnette sur une route retirée et déserte, près d'un bois. Ils ont déniché une petite clairière et y ont transporté les deux corps. Sous le ciel couvert, ils ont longuement et péniblement creusé un grand trou dans lequel ils ont balancé les deux cadavres. Après, ils ont commencé à remplir la fosse. Et maintenant, Markitos est extrêmement nerveux.

Il doit agir avant qu'ils ne retournent au pick-up. Il doit le faire pour le cirque. Pour Francus. Parce que Francus a toujours raison. Francus est plus intelligent que lui. Francus sait ce qui est le mieux.

Alors qu'il ne reste que quelques pelletées de terre à jeter, le colosse recule de plusieurs pas et observe Regina de dos qui poursuit le travail. Comme il l'a dit à Francus, il n'arrivera pas à la tuer froidement, il le sait. Il a besoin de la pulsion, il doit ressentir la faim. Et pour cela, il n'y a qu'un moyen. Sauf que Regina ne voudra pas baisser avec lui, surtout après ce qu'il a fait jeudi soir. En plus, elle n'a jamais couché avec un membre du cirque, elle a toujours refusé avec dédain les avances de qui que ce soit. Markitos n'aura donc pas le choix...

Les traits anxieux, d'un mouvement sec des pieds, il enlève ses chaussures, puis retire son jeans... Regina, tout en tapant sur le monticule, souffle :

— Voilà... Avant que quelqu'un les trouve ici, il va faire beau en tabernac.

Et elle se retourne, couverte de sueur, sa camisole crottée de terre, ses cheveux blonds sales, et se fige à la vue de son collègue totalement nu. Celui-ci se tient sur le qui-vive, convaincu qu'elle va tenter de le frapper avec la pelle. Ce qui serait inutile : il n'aura aucune difficulté à intercepter le coup, à casser l'outil. Mais Regina, au contraire, lance la pelle au sol, enfouit même ses mains dans les poches de son short et, comme si elle attendait la suite, fiche son regard dans celui du colosse, à la fois résignée et dédaigneuse. D'abord étonné de cette réaction, Markitos se dit qu'elle a sans doute compris que toute opposition était vaine. L'air malheureux, il avance vers elle en tendant deux mains immenses et menaçantes.

— Je m'excuse, Regina... J'ai pas le choix...

Elle ne bronche pas, le visage grave. Il se plaque alors sur elle, la tient à la gorge et colle sa bouche contre la sienne. Elle garde les lèvres serrées, mais ne résiste pas. Il baisse le short de sa victime puis la jette par terre. Regina atterrit sur le dos. Ses deux mains relevées au-dessus d'elle, les poings fermés, son short et son caleçon aux genoux, elle ne bouge toujours pas, le souffle plus haletant, le regard plus noir. Markitos prend une seconde pour admirer son pubis qui, contrairement à celui de bien d'autres femmes qu'il a baisées, est

recouvert d'une épaisse toison. Et ce lainage blond l'excite tant qu'il en oublie ses remords et bande rapidement. Il se penche, arrache le short qu'il lance au loin, s'étend sur Regina et lui empoigne la gorge à nouveau, prêt à serrer si elle résiste. Il est sur le point de la pénétrer lorsqu'un bref courant d'air glacial lui traverse la nuque.

Il s'immobilise, surpris. Les lèvres de Regina s'étirent en un sourire victorieux, un sourire qui persiste tandis que des gouttes écarlates pleuvent sur ses joues et son front. Markitos, hissé sur une main, lâche la gorge de la femme pour porter ses doigts à sa nuque puis les examine : ils sont tachés de sang. Son étonnement est tel que pendant une seconde, une seule, il ne prête aucune attention à sa victime, et celle-ci en profite pour balancer sa main droite tout près du visage du colosse. De manière simultanée, celui-ci sent sa bouche se fendre, sa narine se déchirer et son œil gauche éclater. En criant, il se redresse totalement, ses deux genoux au sol de chaque côté des hanches de celle qu'il s'apprêtait à violer, et plaque ses deux mains sur sa face tailladée. Regina le pousse alors violemment et Markitos bascule sur le dos. Il se retrouve dans l'herbe haute, mais il ne peut se relever, paralysé par la souffrance qui lui enflamme tout le visage, en particulier sa pupille crevée qui lui donne l'impression d'être emplie d'acide. Tout en gémissant et en se tortillant, il entrevoit Regina, debout au-dessus de lui, vêtue seulement de sa camisole, ses traits tachetés d'hémoglobine empreints d'une puissance qui le terrorise instantanément. Elle dresse sa main dont les doigts meurtris sont refermés autour d'une lame de rasoir rouge.

— Toi pis ton maître, vous me prenez vraiment pour une crise de conne...

Elle se penche vers la gauche du colosse.

— En plus, tu voulais me violer ? Moi ? Aucun gars me pénètre, tu m'entends, ostie de Cro-Magnon minable ?

Markitos tente de se redresser, mais le sang s'insinue dans sa gorge et il s'étouffe. Regina tient maintenant la pelle et l'élève non pas au-dessus de sa tête, mais droit devant elle, comme lorsqu'on est sur le point de planter un poteau en terre.

— Personne fourre la Reine Rouge.

Markitos lève une main tremblante, veut crier qu'il regrette, que ce n'est pas de sa faute, qu'il n'a jamais compris pourquoi il est comme ça, qu'il n'a jamais rien compris à quoi que ce soit, mais la pelle, toujours bien droite, perce sa poitrine de quelques millimètres. Avant qu'il puisse atteindre l'outil pour le retirer, Regina, sans lâcher le manche, saute à pieds joints sur l'arête qui s'enfonce de quinze centimètres en produisant une série de craquements horribles. Le temps d'une seconde, le cerveau de Markitos éclate en mille images confuses où Francus, ses parents, son ancienne et unique petite amie

et toutes les prostituées qu'il a tuées se fondent en un flash éblouissant, puis tout s'éteint.

Des gazouillements d'oiseaux. Le frémissement des feuilles secouées par le léger vent. Quelques bourdonnements de mouches qui se posent déjà sur la face et la poitrine ensanglantées.

Regina arrache la pelle d'un geste sec et la laisse tomber au sol. Elle essuie le sang sur son visage et renifle avec orgueil. Au bout du compte, elle a été la plus maligne, la plus forte. Elle fixe avec dédain le sexe mou du cadavre. Encore un minable qui a cru que sa queue grotesque pouvait servir d'instrument de domination...

— Pis maintenant, qui domine qui ?

Tout à coup, face à ce mort qui représente son triomphe, elle éprouve un désir qu'elle n'a pas ressenti depuis des années, une faim qui surgit en une éclatante sensation de liberté. Elle se plante au-dessus de Markitos, les jambes de chaque côté de lui, s'accroupit légèrement et commence à se masturber de sa main droite, d'abord lentement, puis avec frénésie, le regard de braise, les lèvres retroussées en une grimace d'avidité animale.

— Qui domine qui ?... Hein, mon ostie ?... Qui ?...

Son corps s'embrase d'un puissant orgasme et elle hurle longuement, un cri qui vibre autant des accents du plaisir que de ceux de la renaissance, tandis qu'un jet poisseux éclabousse le cadavre ensanglanté.



Tandis qu'il roule vers Kadpidi, tout apparaît maintenant avec clarté dans la tête de Joël. Comment a-t-il pu être si naïf ? Et Guillaume qui est devenu un bon ami de Joël ! Ostie d'hypocrite !

Mais une pensée plus troublante hante le policier : Martine a donc eu *trois* amants ? Hier soir, il se consumait de culpabilité pour avoir couché deux fois avec une fille, alors que sa femme, sa femme si parfaite et si exemplaire, s'est envoyée en l'air avec trois mecs ! *Trois !* Est-ce qu'elle était passionnée, avec eux ? Est-ce qu'elle criait de plaisir, est-ce qu'elle jouait à la salope ?

Arrête de penser à ça, tu vas être malade, tabarnac !

À seize heures quinze, il entre dans Kadpidi et gare sa voiture près de l'immeuble où travaille Guillaume. Qu'a-t-il l'intention de faire ? Lui casser la gueule devant tout le monde ? Non, sûrement pas, ce n'est pas son genre... Il veut le voir, l'affronter, lui demander *pourquoi !* Mais Guillaume n'est pas à son bureau. On lui dit qu'il doit être sur la route avec des clients.

Alors qu'il sort de l'édifice, le timbre sonore de son cellulaire se fait entendre et il consulte l'appareil. C'est un texto d'Émilie. Il s'arrête

sur le bord du chemin et le lit.

« J'ai appelé maman tantôt et elle m'a dit que t'étais supposé aller chercher le cadeau de Juliette. Comme t'arrivais pas, je suis partie chez elle. Amène le cadeau au plus vite avant que j'aie l'air vraiment folle. »

Merde, l'ostie de cadeau. Comme s'il avait la tête à ça. Il remarque néanmoins la froideur du message. Il jette le cellulaire sur le siège passager et se frotte le visage. Il a trompé sa femme, sa femme le trompe et sa fille le méprise. Bon Dieu, tout est en train de foutre le camp, absolument tout.

Alors, botte-toi le cul et répare les pots cassés ! Tu as commencé ce matin en rompant avec Marie-Ève, alors continue ! C'est pas Guillaume que tu dois affronter, mais Martine ! Ce soir, tu vas lui parler. Vous allez vous parler.

Il se rend à la librairie et à seize heures quarante il se gare devant la maison de Juliette. Sac cadeau en main, il se dirige vers l'arrière d'où proviennent musique, cris et rires. Dans la cour décorée de ballons et de guirlandes accrochés aux arbres, une vingtaine d'adolescents sont éparpillés en petits groupes. Joël se sent agressé par cette bonne humeur, par cette insouciance. Il s'arrête et cherche sa fille des yeux, lorsqu'un couple s'approche, tout souriant. Le policier finit par reconnaître Paul et Louise, les parents de Juliette.

— Hé, Joël, ça va ? lance Louise. On espère qu'il pleuvra pas, hein ? Sinon, ça va faire beaucoup de monde dans la maison ! Tu viens pas chercher Émilie, toujours ? Le party commence à peine !

Elle rit, son mari aussi, mais Joël ne fait aucun effort ne serait-ce que pour sourire. Il balbutie qu'il amène quelque chose à sa fille. Paul lui dit qu'il a l'air fatigué.

— Reste donc pour un verre, propose-t-il.

— Oui, tu pourrais même appeler Martine pour qu'elle vienne prendre l'apéro avec nous.

Joël les considère en clignant des yeux.

— Appeler Martine ? Ben oui, pis on pourrait parler tous les quatre, hein, comme deux couples qui vont bien pis qui mènent une belle vie ! Parce que j'imagine que pour vous autres aussi, tout va bien, hein ?

En voyant les visages déconcertés de ses deux interlocuteurs, il se mord les lèvres. Merde, il est en train de dérailler...

— Désolé, je... Je suis un peu pressé, alors... Tiens, voilà ma fille, justement.

Et il fait signe à Émilie. Celle-ci, près du cabanon, discute avec trois copines et deux gars. Elle voit enfin son père et devient plus sombre. Ils marchent l'un vers l'autre et se rencontrent à mi-chemin, à l'écart de la foule.

— Tiens, le cadeau.

Elle prend le sac, l'air rancunier. Elle ne garde aucune trace de sa cuite de la veille, privilège de son jeune âge. Il ne lui a d'ailleurs pas reparlé depuis et il se sent nerveux.

— Désolé du retard... Vous boirez pas ce soir, hein ?

— Voyons, p'pa, c'est un party d'ados de quatorze ans, penses-tu que les parents de Juliette vont nous laisser boire ?

— Peut-être que tes amies et toi en avez amené en cachette. Je sais comment ça marche...

— Tu me fais la morale ? T'es mal placé en maudit !

C'est plus fort que lui : il lui attrape le bras, le serre et grogne entre ses dents :

— Parce que tu penses que c'est juste moi le salaud, hein ? Que je suis le seul coupable ! Ben, tu sais pas tout, ma p'tite fille ! Ta mère si parfaite...

Il se tait, horrifié par ce qu'il était sur le point de révéler. Émilie blêmit et, tout à coup, l'arrogance quitte son visage, laissant place à l'inquiétude d'une ado de quatorze ans.

— Quoi, maman ? De quoi tu parles ?

Saisi d'un léger vertige, il lâche Émilie, bredouille un « bon party » et tourne les talons. Il voit, à quelques mètres, les parents de Juliette qui le dévisagent d'un drôle d'air et il s'empresse de fuir la cour, embarrassé.

Criss ! il perd la tête ou quoi ? Il a *vraiment* besoin de boire quelque chose ! Martine termine son bénévolat à dix-huit heures, mais pas question d'aller l'affronter au Centre, devant tout le monde. Il a le temps de s'envoyer un verre avant de la rejoindre à la maison.

Il s'engage sur le boulevard Laurence, prend la fourche à gauche et commence à monter Horace-Dulude qui sillonne le flanc de la montagne, puis se gare devant le Bistrot du Mont-Gris. Pendant une seconde, il songe avec affolement que Marie-Ève y sera peut-être. Mais il est rassuré de ne pas voir sa voiture dans le stationnement.

Sous le ciel nuageux, il marche vers l'entrée du bar.



Le site est maintenant totalement démonté, les camions aux trois quarts remplis ; il ne reste que quelques caisses que les membres du cirque transportent. Laurus, dans son autocaravane, vérifie la comptabilité. Debout, les mains sur les hanches, Francus observe ses compagnons s'affairer et il hoche la tête. Dans une heure, tout sera fini et ils prendront leur dernier souper à Kadpidi.

Le chauve retourne dans son autocaravane, range des papiers, puis son regard est attiré par le GPS sur son étagère. Il l'attrape et le

consulte. Il semble que la voiture du flic soit stationnée à un endroit à flanc de montagne. Où se trouve-t-il ? Est-il allé affronter ce Guillaume Charpentier ? Francus découvre que l'adresse en question correspond à un bar. Leblanc a donc eu besoin d'un verre après leur rencontre de tout à l'heure à la bibliothèque...

Wefa entre et annonce que les ouvriers ont terminé et quittent en ce moment même le terrain. Elle remarque le GPS entre les mains du dompteur.

— Finalement, t'auras pas réussi à ouvrir les yeux à ce policier...

— Pas sûr. On a eu une discussion ce matin qui a crevassé son petit monde propre et parfait. Je me demande comment il va réagir... Ce serait intéressant à observer.

— Il est un peu tard, on part demain...

— Je sais. J'ai pas beaucoup d'espoir, mais...

Un bruit de moteur attire son attention.

— Sûrement Markitos et Regina qui reviennent, dit-il en adoptant une attitude naturelle.

Il sort, suivi de Wefa. Mais le véhicule qui approche est une BMW qui se gare près des deux camionnettes. Un homme en descend et marche vers le site, croisant les ouvriers qui se dirigent vers leurs voitures. Wefa, surprise, marmonne :

— C'est Verrier, le médecin d'hier...

Stéphane leur envoie une main timide. Les autres membres de la troupe lui jettent quelques coups d'œil tout en poursuivant leur besoin. Seul Wulf l'observe plus longuement, avec satisfaction. Francus hoche la tête, comme si cette visite ne l'étonnait pas. Le médecin s'arrête devant lui et, malgré sa cuite de la veille et malgré ses yeux creux, il a plutôt l'air en forme. Il se masse la nuque et sourit, en regardant autour de lui :

— Salut... Ça va ? Vous avez presque fini de tout démonter, hein ?

— Presque, oui, répond la rousse.

— C'est bien... Heu... Vous partez demain matin, c'est ça ?

— C'est ça, confirme Francus.

— OK... Eh ben...

Il continue de se caresser la nuque, à la fois gêné et excité. Il fixe enfin le dompteur dans les yeux.

— J'aimerais vous parler...

Francus sourit, de son sourire doux et mélancolique.



Nicholas est peu efficace au travail, aujourd'hui. Il n'arrive pas à s'enlever de l'esprit la discussion qu'il a eue avec sa sœur ce midi, au point qu'à deux reprises son patron doit le ramener à la réalité en lui

ordonnant d'emballer les sacs plus vite.

Il sait bien qu'Émilie, malgré son jeune âge, est plus observatrice que lui, plus mature. Si elle sous-entend que ça ne va pas bien entre leurs parents, il ne faut pas prendre cela à la légère. Est-ce que maman aurait un amant ? Ce n'est pas ce qu'Émilie a directement dit, mais elle semblait le supposer. À moins qu'il ait mal compris ? Serait-ce papa ? Non, non, il est trop strict, trop rigide, c'est un flic qui suit les règles... D'ailleurs, à bien y penser, c'est vrai qu'il a l'air tourmenté, ces temps-ci. Peut-être qu'il a des doutes...

Nicholas remplit distraitemment un sac. L'idée que sa mère puisse avoir un amant le bouleverse plus qu'il ne l'aurait imaginé. Il considère cela comme une trahison. Pas uniquement vis-à-vis de son père, mais aussi vis-à-vis d'eux tous. Il sait que certains parents de ses amis ont été pris la main dans le sac et il a toujours trouvé ces histoires plutôt amusantes. Mais il croyait que cela ne pouvait arriver qu'aux autres familles, pas à la sienne. Pas à ses parents.

Si sa mère a un amant, il ne le lui pardonnera jamais. Et s'il apprend qui est le salaud...

— Nicholas, attention ! lui crie son patron.

Distrait, le jeune échappe un carton d'œufs. Il bredouille des excuses, se remet au travail tout en dressant mentalement la liste des suspects potentiels. Au bout de deux heures, deux ou trois noms le chicotent davantage...

En fin d'après-midi, il fait une pause dehors et boit un Pepsi, appuyé contre le mur, l'esprit toujours anxieux. Au moment où il marche vers la poubelle pour y jeter sa cannette vide, il voit Guillaume Charpentier sortir de la SAQ à côté, à moins de vingt mètres. Guillaume... C'est justement un des noms qui lui tournent dans la tête. Serait-ce possible ? Sa mère l'a rencontré il y a un an et demi, ils sont devenus très amis, ils se côtoient durant leur bénévolat... Pour se rendre à sa voiture, le courtier immobilier passe près de Nicholas et, bouteille à la main, le reconnaît.

— Hey, Nic ! Heu... Ça va ?

Nicholas répond que oui. Pourquoi Guillaume semble-t-il mal à l'aise de le croiser ? Ce n'est pourtant pas son genre. Le jeune remarque la bouteille de champagne entre les mains de l'homme. Roxanne et son fils partaient aujourd'hui pour quelques jours, non ? C'est ce que Guillaume a dit à son anniversaire, en tout cas. Alors avec qui boira-t-il du champagne ? Le courtier, comme s'il saisissait les pensées de l'adolescent, émet un rire convenu en dressant la bouteille.

— Ouais, j'ai réussi une super transaction, aujourd'hui, et je vais fêter ça avec le client !

— Cool. Félicitations.

Guillaume le remercie puis rejoint sa voiture. Nicholas doit

reconnaître que son histoire de client tient la route. Peut-être se fait-il des idées. Pourtant, Guillaume semblait vraiment mal à l'aise. L'adolescent suit la Murano d'un œil indécis. S'il apprenait que ses doutes étaient fondés, il préfère ne pas songer à la façon dont il réagirait. L'instant d'une seconde, l'image du cirque lui traverse l'esprit.

En secouant la tête, plus confus que jamais, il retourne au travail.



Wefa et Francus observent le véhicule de Stéphane qui s'éloigne, puis la rousse se tourne vers son collègue.

— Tu l'avais vu venir, hein ?

Le dompteur paraît satisfait. Il veut répondre, mais son regard, toujours dirigé vers la route, se rétrécit.

— Tiens, Regina et Markitos qui reviennent.

En effet, au loin, la F-150 bleue croise la BMW, puis entre dans l'aire de stationnement. Francus conserve un air neutre. Markitos saura-t-il raconter une version crédible des faits ? Francus l'a adéquatement préparé, il devrait donc bien s'en tirer malgré son intelligence limitée...

Mais en voyant Regina descendre de la camionnette, il cligne des yeux. Plus elle approche, plus il remarque que ses vêtements, ses bras et son visage sont souillés, mais pas uniquement de terre. Et elle tient dans sa main droite quelque chose qui est impossible à distinguer. Francus prend une grande respiration et attend, sur le qui-vive. Mais Regina bifurque vers son autocaravane et y pénètre sans s'occuper de personne.

Tous les ouvriers ayant quitté le site, il ne reste sur le terrain que les membres de la troupe qui rangent les dernières caisses dans les fourgons. Mais en voyant Regina, ils ont cessé de travailler et regardent maintenant vers sa roulotte. Wefa, près de Francus, se tourne vers lui et traduit la pensée de tous en demandant :

— Mais où est Markitos ?

Le dompteur ne répond pas, ses yeux toujours dirigés vers l'autocaravane. Tout le monde s'approche de lui.

— Elle est revenue seule ? demande Sarratou.

— On dirait que oui, souffle enfin le chauve d'une voix blanche.

— Comment ça ? insiste Wulf.

Francus ébauche un geste d'impuissance, mais il sent les battements de son cœur s'accélérer. Car il a compris, évidemment.

Regina sort de l'autocaravane, son sac à dos sur l'épaule. Elle l'a rempli en une minute de vêtements et l'extrémité d'un grand carton roulé en émerge. Sans doute le dessin de la reine écarlate qui était

affiché près de son lit. Dans sa main droite, elle tient toujours cette chose impossible à reconnaître. Elle marche vers le groupe et Francus attend, à la fois inquiet et résigné. Elle s'arrête à trois mètres de ses compagnons. Des taches brunes et rouges séchées maculent son visage impassible mais dur.

— Crime, Regina, qu'est-ce qui t'est arrivé ? s'étonne Wefa.

— Où est Markitos ? demande Laurus.

Mais elle ne répond pas, la respiration plus forte, son regard rivé sur le chauve qui demeure muet. Elle redresse le menton en un signe de défi et esquisse une moue qu'on pourrait apparenter à un sourire ironique. Elle lance alors avec un geste nonchalant, presque méprisant, ce qu'elle tient dans sa main. Quelque chose de flasque s'écrase au centre du groupe.

Sur la terre battue gît un pénis tranché, toujours attaché à ses testicules.

Quelques hoquets horrifiés s'élèvent de la troupe tandis que Lux crache en grimaçant. Francus devient livide et relève la tête, mais Regina a déjà tourné les talons et marche vers le stationnement. Sans s'arrêter, elle sort de sa poche son paquet de cigarettes à moitié plein et le jette au sol. Sarratou décoche une œillade dédaigneuse vers le sexe ensanglanté puis revient à Francus.

— Finalement, notre problème est réglé...

Et elle retourne au travail. Les autres commencent à discuter avec passion, agités, déconcertés, bombardant Francus de questions. Mais celui-ci persiste dans son silence. Il regarde toujours en direction de Regina, qui a maintenant presque atteint la grande route qui s'allonge sous le ciel bas et gris.

Et même si elle lui tourne le dos, il est convaincu qu'elle sourit, d'un sourire qu'il préfère ne pas voir.



Il y a une dizaine de clients dans le bar. Joël, le visage fermé, boit sans s'occuper d'eux, pas même de Jean-Yves Dompierre, son copain, qui l'invite de la main à le rejoindre. La serveuse est venue lui porter à boire à trois reprises. Elle a tenté de piquer un brin de jasette, mais en vain.

Il s'extirpe un instant de sa torpeur pour chercher son cellulaire et se souvient qu'il l'a laissé dans la voiture. Il consulte d'un œil hagard l'horloge sur le mur : presque dix-huit heures. Il est temps qu'il rentre et qu'il affronte sa femme.

Non : qu'ils s'affrontent tous les deux, en tant que couple.

Il termine sa troisième bière et se dirige vers la sortie, sous le regard intrigué de Jean-Yves.

Lorsqu'il arrive chez lui, il remarque l'absence du véhicule de Martine et une boule se forme aussitôt dans son estomac. À la cuisine, il prend les messages téléphoniques : aucun de son épouse. Il va chercher son cellulaire dans sa Lexus : l'appareil indique qu'il y a eu un appel manqué. Sans doute a-t-on tenté de le joindre pendant qu'il était dans le bar. Sans rentrer dans la maison, il écoute le message et reconnaît la voix de sa conjointe.

— Salut, c'est moi... On sort de chez le notaire...

Le notaire. Il avait complètement oublié cette histoire d'héritage du vieux Plamondon. De l'autre côté de la rue, son voisin transporte sa poubelle au trottoir et lui envoie la main. Joël lui tourne le dos tandis que la voix de sa femme se teinte d'incrédulité.

— ... on est restés pendant deux heures et demie parce que... Écoute, crois-le ou non, monsieur Plamondon m'a tout légué. Ça représente quarante-sept mille dollars. Pas de blague ! C'est pas une fortune, mais... Quarante-sept mille dollars, comme ça, tout d'un coup, c'est quelque chose !

Pendant une seconde, Joël en oublie ses angoisses. Pendant une seconde, il imagine ce qu'ils pourront se payer avec cet argent. Pendant une seconde, il se sent excité. Mais rapidement, la réalité jette son ombre épaisse sur la bonne nouvelle.

Et si on divorce, tu feras quoi de cet argent, Martine ? Tu vas te payer un voyage avec Guillaume ? Ou avec ton prochain amant ?

Il tourne en rond devant son entrée de maison, le téléphone sur l'oreille. Ne pas penser à un éventuel divorce... Du moins, pas tout de suite...

Et pourquoi ? Un divorce serait une catastrophe ? Vraiment ?

Cette petite voix ironique dans sa tête le terrifie tant qu'il s'empresse d'entrer dans la maison, comme s'il pouvait ainsi la fuir. Mais le message de Martine n'est pas terminé :

— Tu te doutes bien que les deux enfants de monsieur Plamondon sont pas contents du tout. C'est pour ça qu'on est restés si longtemps, ça s'obstinait fort, ils étaient fâchés noirs... Faut dire qu'en trois ans ils ont vu leur père juste une fois... Là, y a dix minutes, le notaire s'est tanné et il nous a mis dehors pour qu'on règle ça entre nous. Donc, les deux enfants de monsieur Plamondon viennent de m'inviter à souper au restau : ils veulent qu'on discute pour savoir s'il y a moyen de s'entendre... Je me vois mal refuser cette invitation, ça aurait l'air de quoi ? Mais est-ce que je devrais leur donner l'argent ? Ou une partie ? C'est quand même la volonté de monsieur Plamondon que je sois l'unique bénéficiaire, non ? Et puis, c'est pas cent mille piastres ! Anyway, je me sens tout étourdie et on va parler de ça au restau. Attends-moi pas pour souper, je te raconterai tout en revenant. C'est fou, hein ? À plus.

Joël fixe longuement le mur du salon, écoute le message à nouveau avec attention, le visage tendu, puis il remet l'appareil dans sa poche.

Évidemment, elle n'a pas pu inventer cette histoire d'héritage, c'est trop gros. Mais cette invitation au restaurant pour discuter avec les enfants de Plamondon... Peut-être s'est-elle déjà entendue avec les fils de Plamondon cet après-midi, qu'ils ont conclu un accord et qu'elle profite de cette occasion pour se fabriquer un alibi pour la soirée... un alibi pour...

Il appelle sa femme trois fois en moins d'une minute : en vain. Il ne laisse aucun message, glisse le portable dans sa poche et, les traits amollis par la résignation, sort une bière du frigo.

Il s'assoit au salon et prend une longue gorgée.



Tout en conduisant sa voiture, Martine consulte son cellulaire qui sonne pour la troisième fois en une minute : c'est encore Joël. Comme aux deux appels précédents, elle ne répond pas. Elle lui expliquera, ce soir, que le souper avec les deux enfants de monsieur Plamondon (qui sont déjà repartis chez eux il y a trente minutes, furieux) était si houleux qu'elle ne pouvait se permettre de répondre au téléphone. Les quarante-sept mille dollars dont elle hérite aideront à convaincre Joël qu'elle dit la vérité. Elle s'étonne d'être meilleure menteuse qu'elle ne l'aurait cru. Joël, lui, serait incapable de lui cacher quoi que ce soit. Il est tellement strict.

Elle roule trente secondes dans le chic quartier résidentiel, puis sa destination apparaît. Elle décide de se stationner ailleurs au cas où son mari passerait dans le coin. Ce qui est fort improbable, d'autant plus que si elle se fie à ce qu'il lui a dit ce matin, il est censé être venu ici plus tôt aujourd'hui. Mais elle ne veut prendre aucun risque et immobilise donc sa Prius une centaine de mètres plus loin.

Elle se regarde dans le rétroviseur. Il est rare que son joli visage n'affiche pas la bonne humeur et la sérénité. Mais en ce moment, on peut y déceler des traces réelles d'inquiétude.

Est-ce que ça en vaut la peine ?

Elle rejette cette question et, comme toujours, écoute son instinct.

Elle sort de la voiture et, sous le ciel de plus en plus lourd, marche vers la maison de Guillaume.



En deux heures et demie, il boit les quatre bières du frigo, puis s'attaque au gin en imaginant sa conjointe en train de jouir sous le corps nu de Guillaume. Durant tout ce temps, l'idée de séparation

valse dans sa tête, parfois en une pantomime repoussante et intolérable, parfois en une danse lascive et attirante. Le divorce, c'est l'éclatement de la famille, la fin de ce qu'il a construit en vingt ans, la négation de tout ce en quoi il a toujours cru... mais c'est aussi l'air frais, la liberté, la rencontre d'autres femmes comme Marie-Ève... Criss ! il y a quelques heures, il voulait parler à Martine pour remettre les morceaux en place, et maintenant... maintenant, il ne sait plus, il dérive dans un marais de boue et ne trouve que de la vase pour s'accrocher. Assis dans le divan, il avance le torse, appuie ses coudes sur ses genoux, enfouit son visage entre ses mains et, pour la première fois depuis la mort de sa mère il y a douze ans, il pleure.

C'est à ce moment que Nicholas, qui terminait son travail à vingt heures trente, entre dans le salon. La vue de son père en larmes l'enfonce encore plus profondément dans le doute qui le ronge depuis ce midi.

— Qu'est-ce qu'il y a, p'pa ?

Le policier sursaute, dévisage son fils d'un air hagard, puis essuie rapidement ses yeux, embarrassé.

— Rien, c'est... la pression. Quand une enquête est... est finie, je suis très...

Il se tait et pousse un bref rire amer en réalisant l'ineptie de ses propos. S'attend-il à ce que Nicholas croie de telles conneries ? Il attrape son verre sur la petite table et, toujours en ricanant douloureusement, avale une gorgée.

— P'pa, t'es soûl ?

— Un peu...

L'inquiétude de l'adolescent s'accroît, comme si quelque chose de terrible se confirmait en lui. Près de l'entrée du salon, il ne bouge pas, le corps tellement raide qu'on le dirait prêt à craqueler de toutes parts.

— Pourquoi t'as bu ?... Ça va pas ?

Sa voix est sèche et suppliante. Le policier, le visage penché vers le sol, hausse les épaules.

— Pis m'man, elle est où ?

— Au restaurant... En tout cas, elle est supposée être là...

Il doit fermer sa gueule, il ne doit pas laisser l'alcool prendre le contrôle... mais, merde ! pourquoi se taire ? Pourquoi faire encore semblant ? Émilie a déjà compris que ça ne va pas, Nicholas est sur le point de le découvrir, tout va éclater ce soir, alors pourquoi continuer à mentir ?

Parce que tout le monde ment. Toujours. Sans cesse.

Les yeux de l'adolescent se rétrécissent.

— Comment ça, supposée ? Elle est ailleurs ?... Où ça ?

— Nic... Ta mère et moi... Ça va pas bien du tout...

Le jeune avale sa salive.

— Elle est chez un homme, c'est ça ?

Une décharge électrique annihile l'apathie de Joël, dont la tête et le torse se redressent d'un coup. Encouragé par cette réaction, Nicholas ajoute :

— Chez Guillaume ?

Joël se lève, ignorant le vertige instantané qui accompagne son mouvement.

— Qui t'a... Comment t'es au courant ?

Une lueur terrible traverse le regard de son fils.

— C'est ça, hein ? Elle est avec lui !

Joël s'appuie au divan pour ne pas perdre l'équilibre.

— Qui te l'a dit ?

— Alors, tu sais que maman est là-bas, tu sais qu'il couche avec elle, pis toi, tu fous rien ?

— Attends, c'est pas... (il se touche le front, étourdi) C'est pas si simple, c'est...

— Ostie, t'es un flic pis tu vas laisser faire ça !

— Voyons, Nic, ç'a pas rapport pan...

— Ben pas moi !

Le visage de l'adolescent, sur le bord des larmes, est maintenant contracté en un masque de rage désespérée. Il pointe son pouce vers son torse en crachant :

— Moi, je laisserai pas faire ça !

Et il s'élance hors de la maison. Joël contourne les fauteuils et, tout en interpellant son fils, il se précipite à sa suite d'un pas mal assuré. La tête lui tourne terriblement, mais il atteint tout de même la porte demeurée ouverte sans s'être accroché nulle part.

— Nicholas !

Il le voit monter dans sa Lexus et démarrer. En jurant, il sort en claquant la porte derrière lui, trébuche, grogne à nouveau et poursuit sa course. La voiture a déjà reculé dans la rue quand le policier se jette devant le capot, sur lequel il frappe de son poing.

— Nicholas, arrête ça, c'est ridicule, là !

La fenêtre du côté conducteur s'ouvre.

— Tasse-toi, p'pa !

— Nic...

— Tasse-toi, ostie !

— Attends !

Joël s'élance vers la portière côté passager et s'engouffre dans le véhicule. Nicholas se met en route avec un rictus satisfait.

— Good ! On va lui régler son compte ensemble, à c'te câlisse-là !

— Criss, je veux pas qu'on lui règle son...

Mais il se tait, pris d'un nouveau vertige qui l'aveugle un bref moment. Il ferme les yeux en serrant les dents et se masse le front,

attendant que le malaise s'estompe. Lorsqu'il relève les paupières, le visage de son fils est si haineux qu'il a peine à le reconnaître.

Les premières gouttes de pluie tombent sur le pare-brise. Le soleil, maintenant très bas et camouflé sous les nuages, éclabousse le mont Gris d'un crépuscule rougeâtre.



Ils sont tous au restaurant L'Olympus et ne se gênent pas pour étayer leur théorie, s'assurant tout de même de ne pas être entendus par les trois autres clients installés plus loin. Francus, las, répète pour la troisième fois que Markitos, comme tout le monde le sait depuis jeudi soir dernier, avait des problèmes psychiatriques depuis des années et que ces problèmes devenaient de plus en plus graves. Tout à l'heure, avec Regina, il a sans doute complètement perdu le contrôle et a essayé de la tuer, comme il l'a fait avec cette Corinne.

— J'imagine que Regina s'est défendue, conclut-il.

— En tout cas, c'est pas une grosse perte ! lance Sarratou en mangeant son repas de bon appétit.

— C'est terrible, fait Laurus avec une moue triste. Mais c'est vrai qu'on avait un méchant bug avec Markitos... Je comprends pas pourquoi tu nous en as pas parlé dès le début, Francus.

— C'était... compliqué. Mais j'allais le faire.

— Mais si c'est vraiment ce qui est arrivé, pourquoi Regina est pas restée avec nous ? demande Wefa. Si c'était de la légitime défense, on lui en aurait pas voulu.

Le dompteur se masse le front en observant son steak auquel il a à peine touché.

— Je pense... je pense que depuis quelque temps elle ne pouvait plus supporter l'esprit de groupe... surtout depuis qu'elle a tué le couple...

— Mais pourquoi être venue lancer le sexe de Markitos à nos pieds ? s'étonne Wulf, qui a déjà bu quelques verres.

« À mes pieds », songe Francus, mais il conserve cette nuance pour lui. Et les discussions repartent de plus belle. Le chauve n'y participe pas, enlisé dans de sombres réflexions. La mort de Markitos le désole plus qu'il ne l'aurait cru. Mais est-ce l'ami qu'il regrette d'avoir perdu ou l'admirateur qui l'idolâtrait inconditionnellement ? De plus, au-delà de la tristesse, c'est la frustration qui le mine de l'intérieur de manière inexplicable. Pourquoi se sent-il si irrité ? Parce que Regina a eu le dernier mot ? Tout simplement ? Il se remémore ce qu'elle lui a dit hier soir sur sa faim inavouable... Il soupire en observant l'arrivée du crépuscule par la fenêtre martelée de gouttelettes de pluie. Malgré la grande réussite de leurs représentations à Kadpidi, il va quitter cette

ville sur cet échec avec Regina, et il déteste ça. Il a l'habitude de partir la tête haute, avec l'impression du travail bien accompli...

Tandis qu'il se masse le visage, le GPS émet un petit bip. Il sort l'appareil et le consulte : la voiture de Leblanc s'éloigne de sa maison. Le chauve suit le signal, constate que la Lexus s'engage à flanc de montagne. Le flic retourne-t-il au bar après une engueulade avec sa femme ? Non, il prend une autre route, entre dans un quartier résidentiel... Le dompteur réfléchit un moment puis se lève. Wulf lui demande où il va.

— Continuez votre repas, je vous tiens au courant.

Peut-être qu'il se fait des idées, peut-être qu'il ne se passera rien du tout, mais ça vaut la peine d'aller voir : toute forme de victoire sera la bienvenue pour atténuer ce sentiment d'échec qui lui pèse sur les épaules.

Il sort du restaurant et monte dans la Ford Super Duty.

Vingt-deux

— Nic, je veux pas t'aider à lui régler son compte, je veux te convaincre de retourner à la maison ! On va attendre ta mère pis...

— Fuck it !

La voiture roule à flanc de montagne et Joël, éperdu, ne sait plus quels arguments utiliser.

— Tu vas faire quoi, là ? Lui casser la gueule ?

— Mets-en !

— Voyons, Nic, on est pas dans un film, on est dans la vie ! C'est pas...

— Lâche-moi avec ça ! C'est toujours ça que tu dis, même quand t'arrêtes des osties de trous de cul, ou des malades comme Olivier ! Je suis pissé d'entendre ça ! C'est pas de même que ça marche ! Un moment donné, faut... faut...

Il se tait, la colère le rendant incohérent et sans mots. Il jure en frappant sur le volant et s'engage dans une rue. Joël prend une voix autoritaire.

— Je te laisserai pas faire, Nic. Je te laisserai pas lui sacrer une volée, je te préviens.

L'adolescent lui décoche un regard menaçant.

— T'essaieras de m'en empêcher, pour voir.

Nicholas croit-il vraiment pouvoir tenir tête à son costaud de père ? Joël s'imagine en train de maîtriser son fils qui tente de lui résister et cette éventualité le déprime au plus haut point.

Il réalise alors que personne ne sera épargné dans cette histoire... Personne n'en sortira indemne...

La voiture s'immobilise devant le garage ouvert dans lequel se trouve la Murano de Guillaume. Il est donc chez lui, songe Joël avec un pincement au cœur. Il n'aperçoit pas la Prius de sa femme, mais, par prudence, elle s'est peut-être garée plus loin.

— Nic, attends...

Mais l'adolescent sort en vitesse, court sous l'averse de plus en plus abondante. Joël s'extrait aussi du véhicule et s'élance vers la maison au moment où il voit Nicholas y entrer, sans même frapper. Éclaboussé par la pluie pendant trois secondes à peine, le policier se précipite à l'intérieur, entend des bruits d'altercation et se rend au salon. Là, au centre de la luxueuse pièce, Nicholas secoue Guillaume en tous sens en le tenant par le collet de sa robe de chambre...

De sa robe de chambre...

— Elle est ici, hein ? Avoue que ma mère est ici, mon ostie !

— Voyons, Nic, t'es complètement fou ! Je suis tout seul, je regarde la télé, je suis...

— Nicholas, lâche-le !

Joël attrape son fils et le repousse sans difficulté.

— Qu'est-ce qui lui prend, à ton gars, il est malade ? Pourquoi il...
Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Guillaume est au seuil de l'effolement, ce que Joël n'aime pas du tout. De plus, ce dernier a bien remarqué, sur la petite table du salon, la bouteille de champagne vide, ainsi que les deux flûtes souillées... Son cœur s'accélère, il ferme les yeux de toutes ses forces une seconde, puis les rouvre.

— Guillaume... Est-ce que Martine est ici ?

Dans l'esprit du courtier immobilier, les idées semblent tourner tel un carrousel fou. Il passe une main dans ses longs cheveux châains en désordre... plus en désordre que d'habitude, relève Joël.

— Ben non, voyons... Je suis tout seul.

— Ah ouais ? hurle l'adolescent. T'étais pas supposé être avec ton client avec qui tu voulais boire ton champagne ?

— Oui, oui, mais il... il est parti, il...

Nicholas vole vers le couloir qui mène aux chambres à coucher. Joël s'élance à sa suite et l'interpelle, tandis qu'il voit son fils passer la tête dans une première pièce, puis se diriger vers une seconde.

— Elle est pas ici ! crie Guillaume du salon, la voix maintenant épouvantée. Je suis tout seul ! T'as pas le droit, c'est chez moi ici ! Je suis tout seul !

Nicholas s'arrête devant une porte ouverte, regarde à l'intérieur, et la colère sur son visage se désagrège, remplacée par un masque de totale incrédulité. Joël le rejoint enfin, désespéré.

— Regarde pas, Nic ! T'as pas besoin de voir ça !

Il pousse l'adolescent sur le côté, tourne à son tour les yeux dans la chambre. Et son cœur cesse de battre.

Dans le lit défait, à moitié nue et recouverte d'un drap blanc, étendue sur le ventre et endormie, est couchée Émilie.

Joël ne bouge pas. Son cerveau, son esprit, son âme s'étaient préparés à la confirmation du pire, à la douleur, au poignard en pleine poitrine, mais pas à ça. Les profondeurs de son corps se compressent puis s'écrasent sur elles-mêmes, comme s'il s'enfonçait dans l'abîme. Tout s'écoule en lui, tout se déverse par en dedans, tout saigne telle une hémorragie interne qui le vide de son humanité. Pendant une seconde aussi éternelle que la souffrance, il meurt.

Ce qui le ramène à la vie, c'est la haine. Aussi pure et éclatante qu'un diamant noir. C'est cette haine qui lui fait tourner les talons, qui actionne ses jambes, qui broie son jugement et qui transforme l'alcool dans son sang en un acide brûlant qui doit sortir, qui doit anéantir l'assassin de l'innocence.

Il dépasse son fils sans même le voir. Son champ de vision s'est

amenuisé, aussi étroit mais précis que s'il regardait dans un télescope. Le salon est vide, mais il perçoit du bruit à la cuisine. Il s'y dirige sans ralentir, sa tête déjà pleine des cris et du sang qui vont gicler sous ses poings, des cris et du sang qu'il a besoin d'entendre et de voir...

Dans la vaste cuisine ultra moderne, Guillaume, ridicule dans sa robe de chambre, les traits contractés par l'angoisse, recule lentement vers l'îlot central.

— Attends, Joël, c'est...

Mais en voyant l'expression du policier qui marche vers lui telle une locomotive sans conducteur, il comprend que toute parole sera inutile. Il tourne donc la tête vers le comptoir et étire sa main vers les couteaux de cuisine, mais il ne les a pas atteints que le poing de Joël, transformé en massue, lui fracasse la mâchoire. Le courtier est propulsé vers l'arrière, glisse et s'étend de tout son long sur le dos. Sa robe de chambre s'ouvre, expose sa nudité et Joël, en apercevant son sexe indécent et flasque, ce sexe qui, il y a un moment à peine, avilissait sa fille, perd la minuscule lueur de jugement qui papillotait encore dans son esprit sinistré.

Sans se presser, avec la lenteur de la destruction que plus rien ne saurait arrêter, le policier s'agenouille au-dessus de Guillaume et commence à le frapper au visage. Entre chaque coup, il laisse passer deux bonnes secondes, comme pour constater les dégâts de l'impact, comme pour s'assurer que l'anéantissement progresse. Pendant les trois premiers chocs, Guillaume tente de répliquer, mais au quatrième, les mouvements de ses bras deviennent flous.

— Vas-y, p'pa ! crie Nicholas, à l'écart. Démolis-lui la gueule, à c'te calisse-là !

Joël n'entend pas son fils. Il n'entend rien. Uniquement les sons de ses poings. Au cinquième coup, Guillaume ne bouge presque plus. Au septième, il y a tant de sang qu'on ne distingue plus ses traits. Mais Joël n'en a cure, car de toute façon, ce n'est ni son ami, ni même un homme qu'il a sous lui : c'est un monstre, une menace, une aberration. Et c'est aussi, de façon plus insidieuse, plus inconsciente, un sac de défoulement, un bouc émissaire pour ce que Joël vit depuis quelques jours, depuis quelques semaines... depuis tant d'années...

— P'pa... C'est... heu... C'est assez, là...

La voix de l'adolescent est moins assurée, mais Joël ne l'entend pas et frappe toujours avec la rigueur d'un métronome, son visage transformé en un masque lugubre percé de deux puits s'enfonçant dans le néant. Après avoir donné son dixième coup dans cette face sanguinolente et boursouflée, il sent deux bras le saisir dans le dos.

— P'pa, ostie, arrête !

Nicholas tire son père vers l'arrière. Joël résiste et, pendant une dizaine de secondes, il se débat pour se dégager. Il réussit enfin et,

dans un silence atroce, pousse brutalement Nicholas sans le regarder. Ce dernier recule de plusieurs pas, mais réussit à conserver son équilibre, tandis que Joël revient à Guillaume. Le courtier immobilier a profité de ce bref moment pour rouler sur le côté. En se cramponnant au comptoir de sa main droite, si faible qu'il menace de retomber, il se hisse péniblement vers le haut en râlant, sa main gauche tentant désespérément d'attraper un des couteaux. Alors que son menton atteint le niveau de l'îlot, Joël lui agrippe les cheveux et lui abaisse brusquement la tête. Son intention était de lui cogner le front contre la surface du comptoir en marbre, mais c'est contre l'arête de l'îlot que le visage se fracasse violemment. Le policier pousse un grand soupir qui s'apparente à un grognement à la fois satisfait et désespéré, puis lâche en un geste de dédain les cheveux de sa victime. Celle-ci s'écrase mollement sur le plancher, inerte.

On n'entend plus que la pluie à l'extérieur.

Joël prend de profondes respirations. Voilà, il a son compte, ce salaud, cette pourriture, cette... ce... Mais le corps affalé sur le côté ne bouge pas. En fait, il ne semble même plus respirer.

Quelques fils se reconnectent dans le crâne du sergent, remettent en marche un moteur qui ne tournait plus depuis quelques minutes. Il incline la tête sur son épaule puis examine ses poings rougis, comme s'il ne comprenait pas ce qui leur était arrivé. Il revient à Guillaume, s'attarde sur sa face réduite en miettes, et la haine qui raidissait ses traits se module en inquiétude. Il pivote enfin vers son fils. Celui-ci, à l'écart, ne montre plus aucun signe de colère ni d'agressivité. C'est maintenant la peur qui vibre en lui et il dévisage son père comme s'il s'agissait d'un inconnu particulièrement effrayant.

Joël s'agenouille et secoue Guillaume en l'appelant par son nom, mais en vain. Sa main tremblante cherche le pouls, mais comme le cou est poisseux de sang, il ne sent rien. Il persiste, tâtonne... La voix de Nicholas s'élève, terrifiée.

— Est-ce qu'il est... est-ce qu'il est...

Joël se relève d'un bond, le visage livide. Nicholas pousse un grand soupir douloureux, tandis que ses épaules s'affaissent.

— Tu l'as tué !

— Mais je voulais pas ! Je voulais pas, je... je voulais... j'étais...

Et il est sincère : jamais l'idée de le *tuer* ne lui a clairement traversé l'esprit. Il voulait juste... juste... Merde ! il n'arrive pas à mettre des mots sur ce qu'il voulait ! Il s'approche de son garçon pour le rassurer, mais ce dernier effectue un mouvement qui lui brise le cœur : il recule vivement, les traits tordus d'horreur.

— Guillaume ?

C'est la voix lointaine, endormie et incongrue d'Émilie. Elle est toujours dans la chambre là-bas, mais le père et le fils sursautent

comme si elle venait d'apparaître dans la cuisine. Même si la voix est affaiblie par la distance, ils perçoivent les mots :

— Je t'avais dit de me réveiller à neuf heures pis il est neuf heures et cinq !

Il n'y a pas que de la fatigue dans ce ton, mais aussi un peu de cette mollesse qui démontre qu'elle a bu. C'est sans doute pour cette raison que les bruits ne l'ont pas tirée du sommeil plus rapidement.

— Faut que je retourne chez Juliette, moi...

Elle va se lever, s'habiller, venir au salon, puis dans la cuisine. Joël, paniqué, regarde le cadavre, puis ses mains en sang, les éclaboussures sur ses bras et sa chemise, sûrement sur son visage... Il se tourne vers son fils et marmonne :

— Je veux pas qu'elle voie ça, Nic ! (Il montre Guillaume, ses mains, son propre corps.) Je veux pas qu'elle voie *tout* ça !

Car elle comprendrait que son père policier a tué son amant, qu'il est devenu un assassin ! Pas question qu'elle subisse un tel choc ! En tout cas, pas tout de suite ! Pas en direct ! Pas *maintenant* !

Même si la peur se devine toujours sur les traits de Nicholas, quelque chose s'allume dans ses yeux, quelque chose qui s'apparente à une résolution, à un mode de survie qui s'enclenche, et tout à coup, l'adolescent normalement si immature ressemble à un adulte.

— Reste ici, marmonne-t-il.

Il hésite une brève seconde, son visage devient grave et, après avoir pris une grande inspiration, il sort de la pièce.

— Qu'est-ce que tu fais ? lance Joël dans un souffle.

Mais il entend son fils traverser le salon, puis le couloir et enfin la voix affolée de sa fille.

— Fuck, Nic ! Qu'est-ce que tu fais ici ? Qu'est-ce que...

— Habille-toi, Milie.

La voix de Nicholas est tendue, mais bien plus en contrôle que Joël n'aurait pu l'imaginer. Celle d'Émilie, par contre, s'énerve de plus en plus et se casse en sanglots. Joël marche lentement jusqu'au salon et s'arrête, tend l'oreille.

— Oh my God, oh my God, Nicholas, je suis tellement... tellement... Papa pis maman sont pas au courant, hein ? Dis-moi qu'ils sont pas au courant ! Legit, je vais mourir, s'ils le savent ! Je pourrai plus jamais leur parler, jamais, jamais ! Je veux pas que tu leur dises, je veux pas !

Joël ferme les yeux, se mord les lèvres et se recroqueville, les poings de chaque côté de la tête, le cœur transpercé par le désespoir. Émilie, Émilie, ma petite fille, ma princesse...

Pendant quelques secondes, on n'entend que les pleurs de l'adolescente, puis la voix sinistre de Nicholas répond enfin :

— Non... Non, ils savent pas...

— Oh, merci, mon Dieu, merci ! Il faut pas leur dire, tu comprends, Nic ? Il faut pas leur... mais comment tu sais, toi ? Comment tu...

— Habille-toi, je t'attends dans le salon.

Bruit de porte que l'on referme doucement. Joël perçoit le son d'une clochette et tourne la tête. Cela provient d'une étagère au salon et le policier s'en approche : c'est le cellulaire d'Émilie, il le reconnaît. L'appareil vient de recevoir un texto. Joël prend le téléphone, mais ne connaît pas le mot de passe. Au même moment, Nicholas apparaît dans la pièce. Il est blême, sa respiration est saccadée, les idées tourbillonnent derrière ses pupilles, mais il affiche un calme presque effrayant.

— T'as entendu ? demande-t-il d'une voix blanche.

— C'est quoi, le mot de passe d'Émilie ?

Tous deux parlent bas. Nicholas glisse une main dans ses longs cheveux ondulés, la main légèrement tremblante.

— Ça doit être sa date de fête, 0306. C'est toujours celui-là qu'elle choisit pour tout.

Joël inscrit les chiffres et constate que le texto entré une minute plus tôt provient de Juliette.

« Hey, cé ben long ton rv secret ! Quand tu va revenir, jveux que tu mdisé cé qui, OK ? Chu sûr que cé le grand Paquin qui te cruaisait l'an passé dans lcours d'anglais, ahahahahah ! »

Joël grimace, fait mine de remettre le cellulaire sur la table, puis songe à quelque chose. Il consulte les textos antérieurs de sa fille quand l'un des noms attire son attention : Guillaume Charpentier. L'échange a eu lieu hier. Il appuie sur la correspondance et lit les messages, tandis que son fils s'approche pour jeter aussi un coup d'œil.

« GUILLAUME : Ça fait longtemps qu'on s'est pas vus. Tu me manques. »

« ÉMILIE : Je sais, mais j'ai vécu des moments difficiles dernièrement. »

« GUILLAUME : Lesquels ? »

« ÉMILIE : Pas envie d'en parler. »

« GUILLAUME : OK. On pourrait se voir demain, non ? Je vais être tout seul pendant les quatre prochains jours. »

« GUILLAUME : Alors ? »

« GUILLAUME : Émilie ? »

« ÉMILIE : OK, jpeux trouver un trou d'une couple d'heures demain en soirée. Ça va mfaire du bien d'avoir un peu dfun. »

« GUILLAUME : Tu le regretteras pas. »

Les larmes qui montent aux yeux de Joël lui rendent la lecture des deux dernières phrases difficiles. Nicholas, qui lisait aussi les textos à ses côtés, marmonne un « Criss... » incrédule. Le policier dépose le cellulaire et se prend la tête entre les mains. Il entend alors son fils lui

ordonner, à voix basse :

— Retourne dans la cuisine pis reste là jusqu'à ce qu'on parte.

Joël le dévisage, hébété. Bon Dieu, c'est lui le père, c'est lui l'adulte, c'est à lui d'agir ! Mais il se sent si démonté, si anéanti... De nouveau, il remarque que son Nicholas paraît avoir vieilli de cinq ans. L'adolescent montre du menton la cuisine, où gît le corps de Guillaume.

— T'as autre chose à t'occuper...

En prononçant ces mots, ses yeux s'emplissent à nouveau d'horreur et Joël comprend que son fils ne le regardera plus jamais de la même manière, peu importe comment ce cauchemar se terminera.

Personne ne sera épargné.

Les larmes coulent sur le visage du policier. Il veut ajouter quelque chose, mais la chanson *More Than a Feeling*, incongrue et étouffée, jaillit soudain de sa poche de pantalon. Alarmé, il sort son cellulaire et coupe le son, sans vérifier qui appelle. Derrière la porte close de la chambre, là-bas, Émilie n'a sans doute rien entendu. Joël se frotte les paumes d'impuissance, puis le bruit d'une poignée que l'on tourne en provenance du couloir le fait sursauter. Son fils ramasse le portable de sa sœur et pousse son père vers la cuisine, le regard suppliant mais surtout terriblement froid.

— Je le fais pas pour toi, je le fais pour Émilie.

Ces dures paroles broient l'âme du policier. Misérable et honteux, il retourne dans la cuisine, tente d'éviter le cadavre et s'appuie contre le frigo, les yeux couverts de sa main droite. Malgré le bourdonnement dans son crâne, il entend les voix de ses deux enfants...

Mes enfants, criss ! mes enfants !

... qui approchent graduellement.

— Pis... pis Guillaume, il... il est où ? demande la voix pleurnicharde d'Émilie.

— Dans le sous-sol, je lui ai dit que je voulais pas qu'il remonte tant qu'on est pas partis.

— Mais comment t'as su ? Comment t'as...

— On va se parler dans l'auto. Je suis venu avec le char de p'pa.

— Mais j'ai mon vélo, derrière la maison...

— On va le mettre sur le support. Envoie, on s'en va. J'ai ton cellulaire. Let's go.

Joël, la main devant les yeux, les entend marcher dans le vestibule. Ils peuvent, de là, voir le salon, mais pas la cuisine. Pendant une furtive seconde, le policier souhaite que sa fille entre dans la pièce, qu'elle aperçoive son père, qu'elle comprenne. Pas par fierté, au contraire. Par désir d'autodestruction.

Pense pas à toi. Pense à Émilie.

Il entend la porte d'entrée s'ouvrir, puis se refermer.

Silence, à l'exception de la pluie qui fouette les fenêtres. Joël, en expulsant une longue expiration, dégage ses pupilles rougies. Il réalise qu'il a toujours son cellulaire dans les mains : c'est Martine qui a appelé il y a une minute et elle a laissé un message.

Martine. Il pousse un bref ricanement ironique qui ressemble davantage à un croassement. Il écoute le message, toujours en évitant de regarder Guillaume, et les mots de sa femme se fraient un passage à travers le chaos de son crâne.

« Salut, c'est moi. Je suis revenue à la maison. Finalement, j'ai décidé que je gardais les quarante-sept mille dollars ! Après tout, c'était la volonté de monsieur Plamondon, non ? Les deux héritiers sont repartis la tête bien basse ! Est-ce que j'ai bien fait de tenir mon bout ? C'est pas insensible de ma part ? J'ai hâte que tu me rassures là-dessus... D'ailleurs, t'es où, au juste ? T'avais rien ce soir, non ? Rappelle-moi donc. Et il faudrait s'assurer qu'Émilie rentre de son party pas plus tard que onze heures. Bye. »

Joël regarde son appareil qui tremble entre ses doigts. En fait, sa main aussi tremble... et le reste de la cuisine... Il comprend enfin que c'est sa vue qui est instable, qui vibre comme si ses yeux allaient exploser.

Il ne peut pas parler à Martine. Il serait incapable d'être naturel. Pas en ce moment.

Après avoir essuyé ses mains tachées de sang sur sa chemise, il se prépare à lui envoyer un texto, mais il doit se reprendre plusieurs fois tant ses idées sont confuses. Il pousse des gémissements, se mord le poing, mais réussit à terminer le message.

« Wow, génial pour l'argent. Tu as très bien fait, c'était la volonté de monsieur Plamondon, t'as pas à te sentir coupable. Finalement, on a eu une réunion d'urgence à la SQ ce soir, je risque donc de rentrer tard. Attends-moi pas pour te coucher. Pour Émilie, elle m'a assuré qu'elle ne rentrerait pas tard. »

Il envoie le message. Il songe à ses deux enfants qui vont arriver dans quelques minutes à la maison, alors que Martine y est. Comment se débrouilleront-ils ?

Le bourdonnement dans son crâne lui fait grincer des dents. Il se laisse lentement glisser le long du mur et se retrouve assis sur le sol. Enfin, il tourne la tête vers Guillaume tout près de lui.

Guillaume. Qu'il a tué.

Il appuie ses deux poings sur ses yeux et ne bouge plus.



Pendant la moitié du trajet, le frère et la sœur ne prononcent pas un seul mot et laissent le vacarme de la pluie envahir la voiture.

Émilie pleure en silence, son léger maquillage coulant sur ses joues. Elle demande enfin, sans oser regarder Nicholas, la voix amollie par les larmes et l'alcool :

— Comment t'as su ?

— J'ai lu tes textos, hier soir. Je voulais juste les lire pour le fun, pour te niaiser ensuite, mais quand j'ai vu les messages de Guillaume...

— Tu lis mes textos en cachette ? T'es vraiment pas cool...

Mais elle articule ces paroles sans conviction. Nouveau silence.

— Pis... pis Guillaume ?

Nicholas fixe la route devant lui, hésite comme s'il réfléchissait.

— Quand je suis arrivé chez lui tout à l'heure, je lui ai dit que je savais que t'étais là. Il a tout compris. Il a capoté ben raide. Je lui ai dit que j'allais te ramener à la maison pis que je voulais plus le voir. Il... il s'est sauvé dans le sous-sol en braillant. Il...

Nicholas avale sa salive.

— Il doit chier dans ses culottes en ce moment.

— Faut pas le dénoncer, Nic ! S'il se fait arrêter, p'pa pis m'man vont tout apprendre, pis ça, je veux pas, t'entends ? Je suis sûre que si on tient ça mort, Guillaume essaiera même plus de me contacter ! C'est fini, Nic, je te le jure ! Tu le diras pas à personne, hein ? Hein ?

Nicholas tourne la tête vers sa sœur. Il l'a toujours connue calme, maîtrisée, distante ; c'est la première fois qu'il la voit si bouleversée.

— Pourquoi, Émilie ? Tu l'aimais ?

Entre deux sanglots, elle a un rire amer.

— L'amour ! Si tu savais comment ça m'intéresse pas...

— Pourquoi, d'abord ?

Elle contemple l'averse devant elle. Elle ne pleure plus et une grande lassitude apparaît dans ses yeux humides.

— Tu comprendrais pas... Une fille de mon âge qui a juste envie de vivre des expériences avec des hommes plus vieux, c'est dégueu, hein ? C'est sick !

Nicholas remarque qu'elle a dit « des hommes », au pluriel, et malgré le frisson que ces mots lui procurent, il décide de ne pas relever. Émilie souffle avec mépris :

— Personne peut comprendre ça...

Curieusement, Nicholas songe au Humanus Circus et, à voix basse, comme s'il s'adressait à lui-même, articule :

— J'en connais qui comprendraient...

— Quoi ?

— Rien...

Ils se taisent. Lorsqu'ils se stationnent derrière la Prius de Martine, l'adolescent se tourne vers sa sœur.

— J'en parlerai pas, Milie. Ça va être notre secret.

Émilie éclate à nouveau en larmes. Son frère lui ordonne de se calmer et lui conseille de se laver la face pour ne pas attirer l'attention de leur mère. La lèvres inférieure tremblotante, elle sort un mouchoir de son sac à main et frotte ses yeux.

— Je serai pas capable, Nic... Je... je pourrai pas affronter m'man... Pas ce soir...

— Tu vas être capable, Milie. On va y arriver tous les deux. Ses traits se couvrent de ténèbres.

— On a pas idée de ce qu'on peut arriver à faire...



Martine, dans son lit, le dos appuyé contre deux oreillers, un roman sur les genoux, finit de lire le message de Joël sur son cellulaire, puis dépose l'appareil sur la table de chevet. Journée vraiment bizarre. D'abord, elle a appris qu'elle héritait de quarante-sept mille dollars. Puis, profitant de cette nouvelle, elle a fait croire à son mari que sa soirée était prise avec les deux fils de Plamondon, ce qui lui a permis de se rendre secrètement chez Guillaume afin de préparer avec lui la surprise-party qu'elle organise pour les cinquante ans de Joël dans un mois. Cette rencontre n'était pas prévue, mais comme Guillaume se retrouvait seul pour quatre jours, Martine a décidé de saisir l'occasion, convaincue que le courtier immobilier serait enchanté de la voir. Mais celui-ci a paru embêté par cette visite surprise. Il a prétendu qu'il ne se sentait vraiment pas bien et qu'il devait se reposer. Singulièrement nerveux, il a presque mis son amie à la porte, comme s'il attendait quelqu'un d'une minute à l'autre. Pendant un quart de seconde, l'idée qu'il ait une maîtresse a traversé l'esprit de Martine. Roxanne avait beaucoup engraisé, peut-être que son mari trouvait cela difficile et qu'il avait besoin de... Mais elle a rejeté cette supposition en se moquant d'elle-même. Mais non, pas Guillaume.

Elle est donc allée voir Stéphane qui, lui aussi, était impliqué dans la fête de Joël. Elle a un peu hésité avant d'effectuer cette seconde visite, refroidie par le comportement du médecin lors du party chez Guillaume, mais s'y est rendue tout de même : elle n'avait qu'à ne pas aborder ce sujet délicat. Stéphane l'a reçue, mais il semblait totalement ailleurs, absent, tourmenté et, en même temps, étrangement calme, comme s'il avait pris une décision importante. Il a écouté les propositions de Martine en silence, approuvant par monosyllabes, manifestement indifférent à ce que la femme de son ami souhaitait pour l'anniversaire de ce dernier. Au bout de trente minutes, il n'y avait plus rien à dire ; Martine, glaciale, a remercié et salué Stéphane, puis elle est partie, mécontente. À ce rythme-là, elle

va la préparer toute seule, cette surprise-party ! De toute façon, ce sont toujours ses idées qui sont les meilleures, alors ça ne changera pas grand-chose...

Elle a donc menti à son mari ce soir, et ce, à son grand déplaisir. Mais c'était pour une bonne raison. À nouveau, dans son lit, elle se demande si toute cette organisation pour ses cinquante ans en vaut la peine. Depuis quelque temps, elle voit bien qu'il y a des ratés dans leur couple, même si elle persiste à donner l'illusion que tout va bien. Elle secoue la tête avec obstination : ce n'est qu'une mauvaise passe. En vingt ans, il ne faut pas s'en étonner. Tout va s'arranger. Tout s'arrange toujours.

Elle perçoit le bruit de la porte qui s'ouvre au rez-de-chaussée et, d'une voix forte, elle demande qui est là. Elle entend son fils crier :

— C'est moi. J'ai rencontré Émilie en route, elle est avec moi.

— Parfait ! Venez m'embrasser !

Après quelques secondes, les deux adolescents entrent dans la chambre, trempés.

— Vous allez bien ?

Ils marmonnent que ça va. Ils ont une attitude un peu bizarre, décalée. Émilie, surtout.

— Vous êtes sûrs ?

— Oui, oui, cool, répond Nicholas en se grattant la nuque.

— Votre père avait une réunion au travail. Ça va, ma belle ? T'as un drôle d'air...

Émilie hoche la tête en évitant le regard de sa mère. Celle-ci l'examine avec plus d'attention et comprend : elle a encore un peu bu ce soir. Moins qu'hier, mais tout de même. Elle songe à lui en parler, mais devant son frère, ce ne serait pas diplomate. De toute façon, elle n'est pas soûle, seulement un peu à côté de ses pompes. Martine a une moue amusée et attendrie.

— Regardez-vous... Vous vieillissez tellement...

Ils ne disent rien, figés. Leur mère sourit : les enfants n'aiment pas se faire traiter ainsi. Elle leur demande donc de l'embrasser et ils s'exécutent : Nicholas rapidement, mais Émilie longuement, en la serrant avec force, ce qui l'étonne et l'émeut.

Ils marmonnent « bonne nuit » puis sortent de la pièce. Martine entend sa fille entrer dans sa chambre et son fils descendre au sous-sol.

Satisfaite et rassurée, elle prend son livre et poursuit sa lecture.



Ses deux enfants sont partis depuis quinze minutes et Joël n'a toujours pas bougé, assis sur le plancher, le dos contre le mur, tout

près du cadavre, le visage hagard. Dans sa tête, il se repasse le même raisonnement qu'il avait élaboré concernant sa femme, mais cette fois avec sa fille.

Émilie a connu Guillaume il y a un peu plus d'un an, lorsque celui-ci a commencé à devenir un bon ami de la famille.

Il y a cinq mois, quand Boutin est venu faire les rénovations au sous-sol pendant quatre jours, Émilie était en relâche scolaire et se trouvait donc souvent à la maison.

Émilie, qui travaille environ deux jours par semaine à la clinique avec sa mère, a souvent rencontré Rodrigue Coulombe, qui, depuis huit mois, s'inquiétait à tout bout de champ de la santé de son chien.

Et Émilie, à la clinique, travaillait surtout avec Olivier... Olivier le dépressif, l'homme anéanti qui n'a pas d'enfants, mais qui en a toujours voulu, qui est littéralement tombé amoureux d'Émilie, un amour platonique s'il se fie aux paroles de Boutin, tout à l'heure.

« Parce que j'ai des valeurs, moi ! J'ai du respect ! Mais pas ces salauds ! Ils se gênaient pas, eux ! »

Un amour pur qu'il n'a jamais avoué à l'adolescente, un amour si intense qu'il a même créé des fleurs qu'il a appelées M...

M pour Milie...

Le reste est facile à deviner. Olivier aimait tant la jeune fille qu'il s'est mis à la surveiller, jusqu'à l'obsession, jusqu'à découvrir qu'elle voyait des hommes beaucoup plus vieux qu'elle. Pendant des mois, il a été scandalisé et bouleversé par ces liaisons amORAles, mais il ne savait pas comment réagir, comment calmer cette faim de justice malsaine qui le rongait... jusqu'à ce qu'il assiste à la représentation du *Humanus Circus*... représentation à laquelle il s'est rendu six fois... Et le policier est convaincu qu'il a aussi assisté à une séance du médium Francus...

Joël baisse la tête et croise ses deux mains sur sa nuque. Un gémissement faible mais continu sort de ses lèvres entrouvertes.

Par amour pour Émilie et par respect pour sa famille, Olivier ne voulait pas que la double vie d'Émilie soit révélée. C'est pour cela qu'il a éliminé les cellulaires et les ordinateurs de ses victimes, pour qu'on ne découvre aucun lien potentiel entre eux et l'adolescente. C'est pour cela qu'il persiste à ne rien dire depuis son incarcération. C'est pour cela qu'il était si bouleversé, cet après-midi, lorsque Joël a mentionné le nom de Martine : parce qu'il a compris que le flic s'approchait de la vérité.

Et Joël qui pensait qu'Émilie était plus triste et plus sombre depuis quelques jours parce qu'elle remarquait que cela n'allait pas très bien entre ses parents. Ou alors parce que son père recommençait à travailler aux Crimes contre la personne. C'est cette raison qu'elle a donnée à Joël l'autre soir, après le meurtre de Coulombe. Et lui, il y a

cru ! Il est vrai qu'elle se rendait réellement compte de la crise de couple de ses parents et que cela ne devait pas totalement l'indifférer, mais ce qui l'ébranlait autant depuis deux semaines, c'était surtout la mort de deux de ses... de ses *amants* ! Se demandait-elle si ces crimes avaient un lien avec elle ? Selon les textos que le policier a lus tout à l'heure, elle n'avait pas revu Guillaume depuis un moment, sans doute trop tourmentée par ces assassinats.

« J'ai vécu des moments difficiles dernièrement. »

L'arrestation d'Olivier l'a surprise, certes (elle ignorait sans doute qu'il l'aimait en silence), mais aussi rassurée puisque cela mettait un terme aux meurtres, raison pour laquelle elle a finalement accepté de revoir Guillaume ce soir...

« Ça va m'faire du bien d'avoir un peu d'un. »

... Guillaume qu'elle a ignoré l'autre soir à sa fête, non pas par froideur, comme l'a cru Joël, mais par prudence... Guillaume qui ne sait sans doute même pas qu'elle a couché avec d'autres hommes...

Il gémit, les deux mains sur sa tête. Il ne comprend pas. Il n'arrive pas à comprendre ! Comment peut-elle avoir fait ça ? Pourquoi ? Des hommes tellement plus vieux ! A-t-elle été manipulée ? Elle aurait pu l'être une fois, mais pas trois ! Il se concentre alors sur l'image de sa fille, tente pour la première fois d'entrer dans sa vision des choses... Émilie, qui a toujours été plus mature que son âge... qui s'ennuie à l'école... qui a peu d'amies... qui lit des livres d'adultes... qui a toujours trouvé que les garçons de son âge étaient enfantins et inintéressants...

Et pour la millième fois depuis dix minutes, la même question revient le hanter, une question qui lui fait si mal qu'il en râle de souffrance : est-ce qu'Émilie a couché avec ces trois salauds sur trois périodes différentes ? A-t-elle commencé par Coulombe puis, lassée après quelques mois, l'a-t-elle jeté pour passer à Boutin et, après un certain moment, le congédier à son tour pour le remplacer par Guillaume ? Ou voyait-elle Guillaume depuis le début, puisque c'est lui qu'elle connaît depuis le plus longtemps ? Ou les fréquentait-elle encore tous les trois ? Coulombe la première semaine du mois, Boutin la seconde, Guillaume la troisième...

Il se cogne l'arrière du crâne contre le mur, deux, trois fois, en poussant des grognements rauques. Il y a quelques heures, il se posait les mêmes questions sur Martine, mais maintenant, c'est sur sa fille. Ostie, sa fille !

Arrête de penser à ces images insupportables, arrête de te tuer comme ça !

Tuer...

Ce mot le ramène au cadavre, qu'il fixe pendant un bon moment.

Il a tué un homme. Même si ce n'était pas son intention, il l'a tué.

Un pédophile qui baisait ta fille, ta petite Émilie qui, il y a deux mois à peine, n'avait que treize ans !

Il crache sur le corps en étouffant un sanglot. Il n'arrive pas à éprouver de regrets pour l'acte qu'il vient de commettre, pas plus qu'il n'éprouve de satisfaction réelle. Uniquement de la culpabilité. Car il est coupable. Aux yeux de la loi, il n'y a pas de doute. Il a tué de sang-froid.

Devant Nicholas ! Ton propre fils t'a vu assassiner cet homme !

Et pour cet acte, il devra payer. Et payer très cher. Prison. Explosion de sa famille. Étalement dans tous les journaux de cette sordide histoire. La réputation d'Émilie noircie. Sa vie meurtrie à jamais.

À mesure que lui apparaissent tous ces événements futurs, qui déboulent telle une cascade de dominos funestes, sa respiration devient douloureuse et la panique s'empare de lui avec tant de force qu'il se lève d'un bond et marche de long en large. Dehors, le grondement de l'averse se confond avec la tempête qui souffle dans sa tête. Lui qui, ce matin, voulait tout arranger, recréer l'équilibre d'antan, il a finalement déclenché l'apocalypse.

Il va vomir... Il va hurler... Il va exploser...

Son cellulaire vibre dans sa poche. Il s'empresse de le prendre, convaincu que c'est Nicholas. Lorsqu'il voit sur l'afficheur « Numéro inconnu », il gémit. Sans doute le travail. Pendant un instant, il songe à ne pas répondre, puis, fataliste, change d'idée. De toute façon, il est foutu. Inutile de repousser l'inéluctable et aussi bien tout avouer maintenant. La voix atone, il répond, les yeux fermés.

— Leblanc.

— Pourquoi vous n'êtes pas parti avec votre fils et votre fille, sergent ?

Le policier ouvre les yeux. Il se sent tellement déstabilisé qu'il doit appuyer sa main contre le comptoir.

— Francus...

— J'ai fouillé sur Internet : l'adresse où vous êtes en ce moment est celle de Guillaume Charpentier. C'est drôle, mais j'ai l'impression que vous êtes pas venu pour boire un verre avec lui.

— Qui t'a donné mon numéro ?

— Vous-même, lorsque vous m'avez rencontré la première fois. Vous m'avez donné votre carte en affirmant que je pouvais vous appeler en tout temps. Comme vous voyez, je vous prends au mot.

Le vertige ne le quitte pas ; il penche son torse par en avant, sa main libre sur sa tête.

— Qui t'a dit que j'étais ici ?

— Ce sont des détails, ça. Ça fait environ vingt minutes que je suis garé à quelques maisons de celle de Charpentier. Quand je suis arrivé,

vosre voiture étair déjà là. J'ai attendu et j'avoue que, à la lumière de notre discussion de ce matin, je me préparais à voir sortir votre femme... Mais quand j'ai reconnu votre fille en pleurs et votre fils...

Comment Francus a-t-il identifié ses enfants ? Mais Joël se souvient que le chauve a déjà croisé sa famille à la sortie d'une boutique, il y a une dizaine de jours.

— ... votre fille en pleurs, totalement anéantie, et votre fils qui rangeait sur le support de la voiture un vélo caché à l'arrière de la maison, et qui soutenait sa sœur et tentait de la calmer... et pas de trace de votre épouse... et vous qui sortiez toujours pas... Alors j'ai commencé à élaborer une terrible hypothèse. Dites-moi, j'imagine que votre fille connaissait aussi Tanguay. J'imagine aussi que, pendant les rénovations chez vous, elle a rencontré Boutin. Et Coulombe ? Elle le connaissait ?

Le policier ne dit rien, plié en deux, le cellulaire contre l'oreille, la respiration sourde, pesante... Il va tomber, traverser le plancher, chuter jusqu'au centre de la terre, et même au-delà...

— Votre silence est la plus éloquente des réponses, sergent. J'avoue que c'est encore pire que ce que je croyais ce matin. Ça doit être épouvantable.

Il n'y a pas d'ironie dans son ton, mais une réelle compassion, saugrenue et inattendue.

— Si ça peut vous rassurer, avec une telle averse, je pense qu'aucun voisin a vu la sortie de vos enfants. D'ailleurs, ils sont partis depuis un quart d'heure, mais vous, vous êtes toujours là. Pourquoi donc ? Pour engueuler Charpentier ? Pendant quinze longues minutes ?

Sans bouger, recroquevillé, Joël articule d'une voix qui s'apparente à un croassement :

— Tu vas être content, Francus : j'ai tout gâché. Ma vie est foutue. Si ton cirque était resté une semaine de plus ici, vous auriez pu ajouter mon nom à la fin du spectacle, dans la liste des criminels de la région...

C'est au tour de Francus de garder un silence significatif : il a parfaitement compris. Joël conclut avec un ricanement brisé et amer :

— Tu vas pouvoir partir la tête haute, victorieux pis heureux.

— La victoire rend pas nécessairement heureux, sergent.

Joël, toujours penché, ne dit rien. Le dompteur poursuit, doux et rassurant :

— Et vous êtes pas encore foutu. Vous avez un grave problème sur les bras en ce moment, mais ce problème peut se régler. Ça dépend de vous. Vous avez qu'à assumer. Et je parle pas de vous livrer à la police, ce qui ferait que gâcher votre vie et celle de votre famille. Je parle pas d'assumer vis-à-vis des autres pour vous donner bonne

conscience. Je parle d'assumer vis-à-vis de vous-même.

Joël a maintenant les yeux ouverts. Ils sont noirs, désespérés mais attentifs. Et il ne dit toujours rien. La voix empathique du chauve glisse dans son oreille avec une douceur presque sensuelle.

— Je retourne au campement dans une minute. Venez m'y rejoindre avec votre problème, et votre vie sera pas ruinée. Elle sera plus jamais la même, mais elle sera pas foutue.

Joël se redresse enfin, le visage blême.

— T'es malade, Francus. Je ferai jamais une chose pareille. Je suis pas comme ça. Je vais me rendre parce que c'est ce qu'il faut faire.

— Vous avez pourtant commis un acte ce soir que vous avez jamais cru être capable de faire.

Bref silence.

— Que vous vous rendiez à la police ou non changera rien. Vous avez fait ce que vous avez fait parce que c'était en vous. Et je vous parle pas uniquement de ce soir, mais de tout le reste, y compris vos virées à l'hôtel. Tout ça, c'est *vous*. Et ça, peu importe ce que vous choisirez de faire, vous pourrez pas le nier.

Un dé clic annonce que Francus a coupé la communication.

Avec la lenteur de celui qui se meut sous l'eau, le sergent range son cellulaire dans sa poche en tournant la tête vers le cadavre de Guillaume. Pendant trois longues minutes, il prend de grandes respirations, tandis qu'une lugubre résolution façonne peu à peu ses traits.

Puis il se met en action.

Près de l'entrée de la maison, il trouve le trousseau de clés du courtier immobilier. Il va au garage en passant par l'intérieur et, après s'être discrètement assuré que personne n'est dehors (ce qui aurait été étonnant sous une telle pluie), il en ferme la large porte. Il déverrouille la portière de la Murano et ouvre le coffre. Il retourne dans la maison, s'empare d'une serviette dans la salle de bain et revient s'agenouiller près du macchabée. Il hésite une seconde, une seule seconde qui dessine une grimace désespérée sur ses lèvres, mais la résolution réapparaît aussitôt et il s'empresse d'entourer la tête pour qu'aucune goutte de sang ne s'échappe. Il soulève le corps, le transporte dans le garage et le glisse dans le coffre de la Murano, qu'il referme brusquement.

Avec des serviettes mouillées et savonneuses, il fait disparaître les éclats de sang dans la cuisine. Il songe un moment à laver les draps du lit et à apporter avec lui la bouteille de champagne vide, mais renonce à cette idée : ces « traces » pourraient l'aider davantage que lui nuire...

Le tout lui prend une vingtaine de minutes.

Il retourne ensuite ouvrir la porte du garage, jette sur la banquette

arrière de la voiture les serviettes souillées, et observe sa chemise tachée. Ce soir, il devra s'en débarrasser avant même d'entrer chez lui. Il monte enfin derrière le volant et démarre. Il sort de l'allée, referme la porte du garage à l'aide de la télécommande et, sous l'averse, s'éloigne en roulant lentement : si quelqu'un regarde par la fenêtre, la pluie et la noirceur camoufleront le visage de Joël, mais on reconnaîtra la Murano de Guillaume.

Puis, sur le boulevard Laurence, il circule à vitesse normale vers le nord, en direction de la 132.



Dans le sous-sol, l'introduction du jeu vidéo tourne en boucle depuis une quinzaine de minutes. La manette de la console traîne sur le plancher. Recroquevillé dans le divan, les bras autour des genoux, Nicholas pleure sans larmes, des sanglots secs et courts, il tremble de tous ses membres, les traits tordus de souffrance et d'incrédulité. Il a agi par instinct, sous une impulsion, par amour pour sa sœur ; maintenant, c'est terminé, la tension tombe et il affronte la réalité qui lui apparaîtrait enfin dans toute son abomination.

Qu'est-ce que son père est en train de faire en ce moment ? Va-t-il se rendre à la police ? Va-t-il cacher le corps ? Si tel est le cas, que pensera Émilie en apprenant la disparition de Guillaume ?

Même s'il sait qu'il ne réussira pas à dormir, il doit monter se coucher. Parce que s'il demeure au sous-sol, Joël, à son retour, descendra pour discuter. Et ça, c'est la dernière chose au monde que Nicholas désire. Pas ce soir. Peut-être pas demain non plus. Peut-être plus jamais. En fait, pour l'instant, il se dit qu'il ne parlera plus jamais de cette histoire ni à Milie, ni à son père, ni à personne, mais en sera-t-il capable ? Sera-t-il capable de ne jamais dévoiler à sa sœur ce qui est vraiment arrivé à Guillaume ? Pourra-t-il vivre avec un tel secret ? Il l'ignore. Il l'ignore complètement, et cette incertitude l'angoisse plus que tout le reste.

Il ferme la télé et s'engage dans l'escalier en étouffant des hoquets spasmodiques qui surgissent de façon incontrôlable. Il appuie son oreille contre la porte close d'Émilie : aucun bruit. Il sent un nouveau sanglot remonter le long de sa gorge, puis s'éloigne pour entrer dans sa chambre, dont il referme lentement la porte.



Sur le grand terrain vague, tout est maintenant démonté ; ne restent que les fourgons, les autocaravanes et les camionnettes qui se découpent en masses ténébreuses sous la pluie. La Murano de

Guillaume suit le sentier de terre battue et détrempée et traverse l'aire de stationnement. Une silhouette se tient debout, tournée dans sa direction, et avant même de reconnaître ses traits, Joël sait qu'il s'agit de Francus. Il arrête la voiture à une dizaine de mètres du compteur et, tandis que ce dernier s'approche en claudiquant, le policier songe qu'il n'est pas trop tard, qu'il peut effectuer un demi-tour et rouler jusqu'au poste de Sorel pour tout avouer.

Mais il pense à sa famille, il pense à Émilie. Il baisse donc la vitre de sa portière. Francus, son crâne chauve bombardé de pluie, se penche et hoche la tête.

— Je vois que vous avez pris votre décision.

— Contente-toi de me dire ce que je dois faire.

— Suivez-moi avec la voiture.

Il se met en marche vers la gauche de la caravane, dans le coin des fourgons faiblement éclairés par quelques petits lampadaires fichés dans le sol. Joël, tout en conduisant la Murano lentement, remarque du coin de l'œil, à travers le rideau de l'averse, plusieurs rectangles lumineux qui brillent dans la nuit. Ce sont les fenêtres des autocaravanes. Dans quelques-unes, il distingue des silhouettes à contre-jour qui regardent dans sa direction. Mais personne ne sort, personne n'intervient.

Francus dépasse un fourgon et va se planter de l'autre côté. La voiture fait de même et s'arrête à quelques mètres. Les phares de l'automobile frappent de plein fouet la cage dans laquelle dort le tigre. L'animal ouvre un œil et, sans bouger, sa tête posée entre ses énormes pattes de devant, émet un grondement.

Joël ne bronche pas, mais un grand froid coule en lui. Francus s'approche.

— Éteignez votre moteur et descendez.

Le policier tourne la clé, laisse les phares allumés et s'extirpe du véhicule. L'averse lui imbibe le corps en quelques secondes, mais il la sent à peine. Il fixe le fauve qui, agacé par la lumière, se détourne et tente de se rendormir. Joël revient au compteur, le regard interrogateur et incrédule. Partiellement éclairé par un lampadaire tout près, le visage de Francus est fouetté par les ombres et ses cicatrices, ruisselantes de pluie, en paraissent plus profondes. Comme s'il comprenait la question du sergent, il articule calmement :

— On devait nourrir Impetus demain matin. Vous pouvez être sûr qu'il est affamé.

Joël secoue la tête, à nouveau rongé par le doute. Francus poursuit, la voix grave :

— Vous préférez aller l'enterrer à cent kilomètres d'ici, en pleine nuit ? Seul et sous l'averse ? Trouver une raison valable pour expliquer à votre femme que vous rentrez au petit matin, sale et

exténué ? Courir la chance qu'on découvre le corps un jour par hasard et qu'on dise : « Tiens, c'est le gars de Kadpidi qui avait disparu... » ?

Joël frissonne, et la cause n'en est pas uniquement la rigole d'eau qui descend le long de sa colonne vertébrale.

— Pis... pis la Murano ?

— Moi et ma troupe, on va s'en occuper cette nuit. Inquiétez-vous pas de ça.

Joël lisse ses cheveux mouillés en jetant un regard vers le félin qui s'est rendormi. Il se demande confusément à quel moment tout a déraillé, à quel moment l'irréversible s'est déclenché. Il tente de se convaincre que tout cela est la faute du cirque, mais il sait que c'est une autre lâcheté de sa part. L'ironie suprême n'est-elle pas que c'est ce même cirque qui lui vient actuellement en aide ? Il baisse le front, les mains sur les hanches, et pousse un long soupir, aussi vaincu que consentant. Francus hoche la tête.

— Déshabillez-le et sortez-le, je vais vous guider.

Comme s'il se mouvait dans un rêve, Joël ouvre le coffre de la voiture et se penche à l'intérieur. Cette fois sans aucun signe de dégoût, il retire la robe de chambre du corps de Guillaume puis le soulève. Comment peut-il ne plus éprouver l'horreur de cette situation après un si court laps de temps ? La conscience est-elle si conciliante ? si élastique ? si programmée pour la survie ?

Joël rejoint Francus et, chargé de son macabre fardeau, tente une dernière justification.

— Je voulais pas le tuer.

— Qu'est-ce que ça change ?

Le policier ne trouve rien à répliquer. Le dompteur se dirige vers la cage.

— Suivez-moi et tenez-vous prêt.

Ce qui reste de jugement à Joël lui hurle que ça n'a pas de sens, qu'il ne peut pas faire ça, que c'est dangereux... Dangereux. Ce mot lui semble en ce moment bien risible. Il demeure donc silencieux, le visage fermé et blafard sous la pluie.

Francus monte les marches du fourgon, de même que Joël qui se tient tout près, raffermissant sa prise sous le dos et les jambes de Guillaume, qui pend entre ses bras. En vitesse, le chauve déverrouille la porte et l'ouvre. Joël s'avance rapidement et laisse tomber le macchabée à l'intérieur de la cage. Impetus tourne la tête tandis que Francus referme et verrouille la porte.

Le cœur battant à tout rompre, le policier redescend et reluque le fourgon éclairé de plein fouet par les phares de la Murano, comme si la cage s'était transformée en sinistre scène théâtrale. Le tigre s'est approché du corps étendu sur le ventre et lui renifle les pieds. Joël avale sa salive puis tourne vers Francus un regard affligé.

— Je suis pas sûr que je pourrai vivre avec ça...

— Oh, oui, vous le pourrez. N'en doutez même pas.

Joël retrousse les lèvres en une grimace amère, le visage ruisselant d'eau.

— Je sais pas si je devrais te remercier ou te détester...

— Un peu des deux, je pense.

Et Francus sourit avec mélancolie, sa cicatrice à la joue déformant le coin de sa bouche.

Le fauve renifle maintenant le dos de Guillaume et Joël détourne les yeux : il n'a pas besoin de voir la suite. Il esquisse donc un pas pour s'éloigner, mais entend un râle qui lui envoie une décharge électrique dans l'estomac et l'oblige à se retourner. La bête a refermé sa puissante gueule sur le mollet de Guillaume et celui-ci, sous le choc, a entrouvert un œil en poussant un faible gémissement, les doigts de sa main étendue tressautant légèrement.

Seigneur Dieu ! Il n'est pas mort ! Mais comment est-ce possible ? Joël a pourtant pris son pouls ! Mais en tant que flic, il sait bien qu'un mourant peut avoir des signes vitaux à peine perceptibles, surtout s'ils sont relevés par un homme en pleine panique. Sans doute que Guillaume est tellement mal en point qu'il ne survivrait pas même si on l'amenait à l'hôpital, peut-être est-il déconnecté de la réalité et que son cerveau est en bouillie, mais, criss ! il est *vivant* !

— C'était pas prévu ! s'écrie Joël en se tournant vers le dompteur. J'étais... j'étais sûr qu'il était mort ! J'étais...

Francus essuie l'eau sur son visage d'un geste négligent. Affolé, le policier revient à la cage. Le tigre arrache du mollet un morceau de chair et le râle de Guillaume devient un peu plus fort, un peu plus douloureux, même s'il bouge à peine son bras et sa tête. Mais dans son œil entrouvert passe un éclair de terreur et de souffrance qui incite Joël à se détourner. Il veut fuir, mais Francus le retient par le poignet.

— Attendez.

Joël le dévisage avec incompréhension. Francus le fixe intensément, la petite série de cicatrices sur son crâne singulièrement brillante sous l'éclairage blafard du lampadaire tout près.

— C'est un des salauds de pédophiles qui couchaient avec votre fille qui est dans cette cage. Regardez-le, et osez me dire que vous éprouvez aucun contentement, que cette vision ne calme en rien la faim qui vous tenaillait plus tôt et qui vous tenaille encore...

Joël halète, éperdu, confus. Il entend derrière lui un autre son de morsure sec et mouillé à la fois, et Guillaume pousse cette fois un véritable hurlement. Alors, lentement, le policier pivote sur lui-même et il regarde, les lèvres tremblantes. À ses côtés, Francus hoche la tête, satisfait et pourtant immensément triste.

— Maintenant, Joël... que ressentez-vous ?

Aux sons de mastication, de chairs déchirées et d'os broyés se mêlant aux cris de Guillaume, le visage de Joël se durcit, s'assombrit d'une troublante satiété, tandis qu'il observe la bête se nourrir.

Épilogue

Tout le monde ment

Le lendemain matin, Joël a été tiré du sommeil à six heures par une idée qui l'a plongé dans la panique. Sans réveiller sa femme, il a quitté la maison et, moins de quarante minutes plus tard, il entrait à Parthenais et se dirigeait vers le département d'informatique. Comme celui-ci était encore fermé, il a attendu et, à sept heures trente, un premier technicien est apparu. Joël lui a demandé s'il y avait du nouveau à propos de l'ordinateur dans l'affaire Olivier Tanguay. Le gars a répondu que oui, qu'ils avaient finalement réussi, hier soir assez tard, à sauver toutes les informations du disque dur sur un disque externe. Comme les enquêteurs étaient tous partis, on avait déposé le tout sur le bureau du chef d'équipe. Le sergent lui a demandé si eux, les techniciens, avaient vu ces données, mais le jeune homme a répliqué que non, que leur job consistait uniquement à prélever et à transférer. Joël s'est empressé d'aller au département, désert à cette heure, et s'est approché du bureau de Raymond sur lequel était déposé le disque externe enveloppé dans un sachet transparent. Il s'est isolé dans un local et a branché le tout à un ordinateur. La plupart des informations n'étaient d'aucun intérêt, mais il a trouvé une série de photos qui lui ont coupé la respiration. Des photos d'Émilie. Sur plusieurs, elle était seule et dans des situations banales : dans la rue, au travail à la clinique, dans une crèmerie avec Juliette ou Anne-Sophie... On voyait clairement que ces clichés avaient été croqués à l'insu de l'adolescente. Sur plusieurs autres, prises aussi en cachette, elle était accompagnée de Coulombe, ou de Boutin, ou de Guillaume, sur le point d'entrer dans une maison ou un endroit quelconque. Et si l'on se fiait aux dates inscrites en bas des images, certaines remontaient à quelques semaines, d'autres quelques mois, et certaines avec Guillaume dataient de quatorze mois. Les mains tremblantes, Joël a effacé tous les clichés. Il est allé remettre le disque emballé sur le bureau de Raymond puis est parti.

De retour à Kadpidi, alors qu'il attendait à un feu rouge près de la 132, il a vu la caravane complète du Humanus Circus quittant la ville. Le visage sombre, il a fixé les roulottes et les fourgons, a entrevu quelques membres de la troupe aux fenêtres des camionnettes... puis, interdit, il a reconnu Stéphane, assis sur le siège passager d'un des pick-up. Au même moment, le médecin a tourné la tête dans sa direction et le policier a eu l'impression que, pendant quelques

secondes, leurs regards se croisaient et que son ami l'observait avec une sérénité qui ressemblait à une étrange capitulation. Puis, la caravane est repartie et Joël est resté de longues minutes au coin de la rue, le front penché vers son volant, avec une grande sensation de vide en lui.

Le soir, toute la famille soupait ensemble. Excitée, Martine parlait de la pièce d'été qu'ils allaient construire derrière la maison grâce à l'héritage et tout le monde approuvait, même si l'ambiance était particulièrement irréelle et décalée. À plusieurs occasions, Émilie et son frère se sont jeté des coups d'œil nerveux, et Nicholas a décoché quelques regards sombres vers son père. Joël, lui, mangeait sans lever la tête.

Le lendemain, Joël retournait travailler à la SQ de Sorel-Tracy. Ses collègues, contents de le revoir, l'ont félicité pour son enquête.

Cette même journée, Raymond l'a appelé pour lui dire qu'on avait trouvé dans les anciens contrats de Boutin l'adresse de Joël. Presque sur un ton d'excuse, le chef d'équipe lui a annoncé qu'on enverrait des enquêteurs pour les questionner, lui et sa femme. Simple formalité, évidemment. Durant l'interrogatoire, Joël a expliqué qu'il n'avait pas croisé Boutin une seule fois au cours des réparations. Martine, elle, était atterrée. Elle avait bien vu la photo de Boutin dans le journal les jours suivant son décès, mais elle ne l'avait pas reconnu. Pourtant, chaque jour pendant les rénovations, elle avait préparé aux ouvriers des biscuits au chocolat et du pain aux bananes pour les encourager. Émilie l'avait même aidée, puisqu'elle était en congé scolaire. À ces dernières paroles, Joël a senti son ventre se contracter douloureusement, mais il n'a eu aucune réaction.

Dès son retour de Québec, Roxanne, la femme de Guillaume, déjà alarmée par le silence de son mari aux messages qu'elle lui avait envoyés, a signalé sa disparition, surtout que l'agence immobilière n'avait pas vu son courtier depuis quelques jours. Rapidement, les policiers ont été intrigués par la bouteille de champagne vide dans le salon. Avec l'accord de Roxanne, ils ont fouillé à fond la maison et, ainsi, ils ont relevé, dans le lit, quelques cheveux n'appartenant à aucun membre de la famille. Mais Joël, de son côté, n'était pas inquiet : jamais on ne viendrait demander de test d'ADN à Émilie. Pourquoi le ferait-on ? De plus, elle et son père étaient souvent allés chez Guillaume, donc personne ne s'étonnerait d'y découvrir leurs empreintes. De toute façon, celles d'Émilie n'étaient pas fichées, alors... Peu à peu, une théorie a commencé à se forger chez les flics : Guillaume s'était sauvé avec une maîtresse. Un voisin avait d'ailleurs vu sa voiture quitter le quartier, lundi soir, pendant l'averse. Pour renforcer cette idée, quelques jours plus tard, on découvrait la Murano abandonnée dans un bois, à cent kilomètres de Kadpidi. Comme si le

disparu avait voulu s'assurer qu'on ne le retrouve pas. Roxanne, anéantie, refusait d'avaloir une telle histoire et pendant plusieurs soirées, Joël et Martine ont tenté de la consoler tandis qu'elle pleurait d'incompréhension. Joël, de son côté, ne pouvait s'empêcher de se demander à quoi songeait Émilie en écoutant toutes ces théories. Depuis cette horrible nuit, elle affichait un air plus taciturne que jamais. Peut-être qu'elle croyait que Guillaume, honteux et surtout terrifié, avait décidé de disparaître totalement, préférant la fuite plutôt que le risque de la dénonciation... Oui, peut-être croyait-elle cette hypothèse. Du moins, il l'espérait de toute son âme.

Olivier Tanguay n'a pas raconté à son avocat la visite irrégulière de Joël. Il continuait de garder le silence sur les raisons de ses meurtres et il était de plus en plus évident qu'il finirait dans un hôpital psychiatrique.

Pendant les six jours qui ont suivi le départ du cirque, Joël a essayé plusieurs fois d'appeler Stéphane sur son cellulaire : sans succès. Il s'est finalement rendu chez lui. Il n'y avait personne à la maison, mais devant celle-ci, on avait planté une pancarte « À vendre ». À partir de ce jour, Joël n'a plus tenté de le joindre.

Au cours de la même semaine, il est allé au garage pour un changement d'huile. Le garagiste a découvert un transpondeur de GPS sous sa Lexus et l'a donné au policier d'un air amusé. Joël a regardé longuement l'appareil, a hoché la tête sans un mot et l'a jeté.

Le jeudi de la semaine suivante, alors qu'il buvait une bière avec la Ligue du Vieux Poêle après leur partie de hockey, il a vu Marie-Ève Chabot en pleine discussion avec un homme à qui elle souriait beaucoup, la tête penchée sur le côté en une attitude que Joël connaissait bien. Cette scène l'a déprimé pour le reste de la soirée et, de retour chez lui, il s'est masturbé devant son ordinateur.

Quinze jours après le départ du cirque, alors qu'il prenait un café et lisait le journal au Tim Hortons, Joël a reconnu Laura, l'infirmière en chef qui travaillait au CHSLD et qui n'avait jamais semblé aimer Martine. Elle n'avait pas remarqué la présence du policier et était avec une amie. Joël la regardait d'un air sombre puis, tout à coup, il l'a entendue s'exclamer :

— Pis évidemment, elle a hérité ! C'est exactement ce qu'elle voulait, tu sais ben !

Parlait-elle de Martine ? Lorsque l'amie de Laura s'est dirigée vers les toilettes, Joël est allé affronter l'infirmière, en lui affirmant que c'était vraiment dégueulasse ce qu'elle insinuait, qu'il en avait ras le bol de cette animosité irrationnelle qu'elle nourrissait vis-à-vis de sa femme et qu'il était temps qu'elle s'explique. Laura, d'abord mal à l'aise, a fini par rétorquer avec hauteur :

— Vous voulez que je vous le dise, pourquoi je l'aime pas ? OK,

tant pis pour vous. Il y a six mois, je passais proche de la chambre de monsieur Plamondon. Dans ce temps-là, il était encore capable de parler. Martine était avec lui pis ils m'ont pas vue, mais j'ai entendu le bonhomme déclarer à Martine qu'il était si déçu par ses enfants qu'il songeait à les déshériter ! « J'aimerais mieux donner mon argent à quelqu'un d'ici ! Vous autres, au moins, vous prenez soin de moi ! » Ce sont ses propres mots ! Martine lui a dit de pas raconter n'importe quoi, mais, comme par hasard, c'est à partir de ce jour-là qu'elle a commencé à s'occuper de lui comme si c'était son père !

Pris au dépourvu, Joël a répliqué que c'était ridicule puis est sorti, en colère. Dans la voiture, il a froncé les sourcils. Martine était pourtant vraiment étonnée d'hériter, l'autre jour. Cette Laura racontait sans doute n'importe quoi. Mais pourquoi aurait-elle inventé une telle histoire ? Dans quel intérêt ?

Le policier s'est souvenu alors de cette scène, quelques semaines plus tôt, au CHSLD, lorsqu'il avait surpris sa femme, dans la chambre de Plamondon, en train d'éloigner une infirmière en affirmant d'un air autoritaire qu'elle allait elle-même prendre soin du vieil homme...



Le 13 septembre, une trentaine de personnes sont rassemblées au Roitelet, le plus chic restaurant de Kadpidi, pour fêter les cinquante ans de Joël. Malgré l'absence de Stéphane et de Guillaume (ainsi que de Roxanne, encore sous le choc de la disparition de son mari), tout le monde s'amuse. Il y a les deux frères de Joël qui sont venus de Montréal et de Sherbrooke pour l'occasion, le père de Martine, la Ligue du Vieux Poêle, dont Jef et ses farces plates sur la police (« Hey, un flic qui a cinquante ans, c'est rendu à peu près aussi mature qu'un gars normal qui en a trente-cinq, j'imagine ? »), d'autres amis que l'enquêteur voit de temps à autre et, bien sûr, Martine et les enfants. Finalement, cette dernière a organisé la fête toute seule et passe une partie de la soirée à expliquer aux invités à quel point elle est contente du résultat.

Au dessert, Martine adresse à la foule un petit discours durant lequel elle vante son époux : sa droiture, son humour, sa générosité, ses qualités de père... Joël écoute en plaquant un sourire de circonstance sur son visage.

— Et, évidemment, tu es aussi le mari idéal, celui dont toute femme rêve, conclut-elle en se tournant vers lui. Toi et moi sommes la preuve qu'après vingt ans un couple peut encore être heureux et amoureux.

Elle lui sourit avec tendresse tandis que tout le monde applaudit.

Joël se lève à son tour, embrasse sa femme avec qui il n'a fait

l'amour qu'une fois depuis le départ du cirque il y a un mois, puis se tourne vers les invités. Pendant quelques secondes, il ne sait que dire. Pendant quelques secondes, il se sent totalement absent. Puis, il se racle la gorge et clame avec force :

— Merci... Merci, la gang. Ça me fait chaud au cœur. Heureusement qu'on a pas cinquante ans trop souvent...

Quelques rires. Il poursuit :

— À cinquante ans, je pense que je peux pas être plus comblé que je le suis. J'ai un travail que j'adore, une épouse fantastique pis des enfants merveilleux. Alors, franchement, je dis merci à la vie, merci à ma famille, merci à vous tous !

Les convives applaudissent derechef. Nicholas, en battant des mains, fixe son père avec ce regard qui, depuis un mois, est désormais voilé par une ombre impénétrable. Le policier toise aussi sa fille qui imite l'assistance, mais tournée vers son monde intérieur, le visage absent. Enfin, il observe sa femme qui applaudit, son éternel air de bonheur et de réussite affiché sur ses traits radieux avec une conviction qui confine à l'acharnement.

Joël, sous les acclamations de l'assemblée en liesse, lève son verre et sourit, le crâne envahi d'un long cri silencieux.

Notes

1. Voir *5150, rue des Ormes*, Alire (Romans 045), 2001.
2. Voir *Aliss*, Alire (Romans 039), 2000.
3. Voir *Hell.com*, Alire (GF), 2005.
4. Voir la websérie *La Reine rouge*, TVA Films, 2011.

Remerciements

Merci à mon éditeur, Jean Pettigrew, à Louise Alain, à Diane Martin, à Gabriel Sauvé et à toute l'équipe d'Alire qui ont toujours su mêler travail et plaisir.

Merci à Jean-Michel Cholette pour l'illustration de couverture, magnifiquement sinistre.

Merci à mon agent, Patrick Leimgruber, qui sait si bien représenter un homme pas toujours très présentable.

Merci à Valérie Bédard, Pierre Bédard (aucun lien de famille) et Myriam Trudel, pour leur aide scientifique.

Merci au sergent-enquêteur Jean Sarrazin de la SQ qui a été d'une générosité inestimables pour m'aider à rendre mon enquête policière plausible. S'il demeure encore des erreurs ou des incohérences, j'en suis seul responsable.

Merci à Élise Poudrette, qui a lu et commenté le manuscrit.

Merci à René Flageole, complice de très longue date, qui n'a pas eu peur de me renvoyer à ma table de travail parce que son sens aigu de l'analyse avait encore une fois décelé des problèmes importants. Si j'ai réussi à améliorer ce roman, c'est en grande partie grâce à lui.

Et merci à ma Sophie, encore, toujours.

Biographie



Patrick Senécal est né à Drummondville en 1967. Bachelier en études françaises de l'Université de Montréal, il a enseigné pendant plusieurs années la littérature et le cinéma au cégep de Drummondville. Passionné par toutes les formes artistiques mettant en œuvre le suspense, le fantastique et la terreur, il publie en 1994 un premier roman d'horreur, *5150, rue des Ormes*, où tension et émotions fortes sont à l'honneur. Son troisième roman, *Sur le seuil*, un suspense fantastique publié en 1998, a été acclamé de façon unanime par la critique. Après *Aliss* (2000), une relecture extrêmement originale et grinçante du chef-d'œuvre de Lewis Carroll, *Les Sept Jours du talion* (2002), *Oniria* (2004), *Le Vide* (2007) et *Hell.com* (2009) ont conquis le grand public dès leur sortie des presses. *Sur le seuil* et *5150, rue des Ormes* ont été portés au grand écran par Éric Tessier (2003 et 2009), et c'est Podz qui a réalisé *Les Sept Jours du talion* (2010). Trois autres adaptations sont présentement en développement tant au Québec qu'à l'étranger.

Du même auteur chez Alire :

5150 rue des Ormes. Roman.

Beauport, Alire, Romans 045, 2001.

Le Passager. Roman.

Lévis, Alire, Romans 066, 2003.

Sur le seuil. Roman.

Beauport, Alire, Romans 015, 1998.

Lévis, Alire, GF, 2003.

Aliss. Roman.

Beauport, Alire, Romans 039, 2000.

Les Sept Jours du talion. Roman.

Lévis, Alire, Romans 059, 2002.

Lévis, Alire, GF, 2010.

Oniria. Roman.

Lévis, Alire, Romans 076, 2004.

Le Vide. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2007.

Le Vide 1. Vivre au Max

Le Vide 2. Flambeaux

Lévis, Alire, Romans 109-110, 2008.

Hell.com. Roman

Lévis, Alire, GF, 2009.

Lévis, Alire, Romans 136, 2010.

MALPHAS :

1. *Le Cas des casiers carnassiers*. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2011.

2. *Torture, luxure et lecture*. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2012.

3. *Ce qui se passe dans la cave reste dans la cave*. Roman

Lévis, Alire, GF, 2013.

4. *Grande Liquidation*. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2014.